Accession

HISTOIRE

DES

GERMAINS.

Digitized by Google

GERMANIS

ANTIQUA, MORIBUS, ATQUE LEGIBUS

LIBRI QUINQUE

CUM PRAEFATIONE ET COMMENTARIIS

AUCTORE

JOANNE GRIMM

GOTTINGAE
APUD DIETERICHIANOS
MDCCCXXVII

HISTOIRE

DES

GERMAINS.

Digitized by Google

Strasbourg, impr. d'Éd. HUDER, rue des Veaux, 27.

Digitized by Google

220

A 25 A

HISTOIRE

DES

GERMAINS

DEPUIS

LES TEMPS LES PLUS RECULÉS JUSQU'A CHARLEMAGNE.

POUR SERVIR D'INTRODUCTION

A

L'HISTOIRE DE L'EMPIRE GERMANIQUE,

PAR

M^EN DE RING,

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES, CORRESPONDANT DU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE POUR LES SCIENCES HISTORIQUES.

STRASBOURG,

TREUTTEL ET WURTZ, LIBRAIRES, GRAND'RUE, 15.

1850.

Digitized by Google

Vaynaud lit.
4-21-28

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

L'histoire des Francs, jusqu'à l'époque où fut fondé l'empire germanique, se lie à celle des autres peuples qui, comme eux, sortis des forêts où les Romains vinrent leur porter la guerre, allèrent s'emparer des provinces de l'Occident, que la faiblesse des empereurs ne pouvait plus défendre, ou qui, comme les Saxons et les Allemanes, restés sédentaires dans leurs forêts, reçurent de ces mêmes Francs la civilisation chrétienne. L'histoire de la Germanie se lie, dans tous les cas, trop essentiellement à notre histoire nationale, pour ne point mériter de notre part une étude plus spéciale que celle qu'on a coutume de lui vouer.

426768

C'est dans le but de propager et d'aider cette étude, que je me suis décidé à publier ce livre, qui manquait à notre littérature, et qui, par la manière consciencieuse dont je l'ai travaillé, ne sera pas, j'ose l'espérer, sans quelque utilité.

Strasbourg, le 1er août 1850.

Digitized by Google

TABLE DES CHAPITRES.

Pages.

CHAPITRE 1er Tableau de la Germanie ancienne. 1
— 2. Guerre des Cimbres et des Teutons 29
— 3. Les Suèves dans les Gaules. 36
— 4. Conquête du Rhin par les Romains 46
— 5. Conquête du Danube par les Romains 52
— 6. Expéditions de Drusus 56
— 7. Marcomans 59
— 8. Défaite de Varus 65
— 9. Campagnes de Germanicus. 68
— 10. Guerre d'Hermann et de Marbod. — Mort d'Hermann 78
— 11. Italus, roi des Chérusques. — Révolution des Quades. — Guerre des Cattes et des Hermundures . 81
— 12. Civilis et Velléda 90
— 13. Guerre des Daces 102
— 14. Tableau de la Germanie romaine. 107
— 15. Guerre des Marcomans 111
— 16. Allemanes. — Goths. — Francs 117
— 17. Bouleversement dans l'empire romain après la mort de Valérien. — Expéditions des Germains pendant cette période jusqu'à la mort de Probe. . . . 135
— 18. Époque de Dioclétien et de ses successeurs jusqu'à la mort de Constantin. 151
— 19. Depuis la mort de Constantin jusqu'à celle de Valentinien 170
— 20. Époque de Gratien et de Théodose. — Apparition des Huns 197
— 21. Établissements des Goths, des Vandales, des Suèves, des Bourguignons et d'autres peuples dans les provinces de l'empire romain 214
— 22. Les Vandales en Afrique, les Francs dans la Gaule, les Saxons en Bretagne 236
— 23. Attila 246

Digitized by Google

Pages

CHAP. 24. Derniers temps de l'empire romain d'Occident . . 255
— 25. Les Ostrogoths en Italie. — Monarchie franque. . 276
— 26. Conquêtes des fils de Clovis dans la Germanie. Mort de Théodorich 290
— 27. Guerres des généraux de Justinien contre les Vandales, et en Italie contre les Goths 306
— 28. Les Lombards en Italie. — Guerres civiles des Francs sous les successeurs de Clotaire. — Guerre des Suèves et des Wisigoths 358
— 29. Rétablissement de la royauté chez les Lombards. — Mort de Gontram et de Charibert. — Fin cruelle de Brunehilde 382
— 30. Les maires du palais. — Guerre des Esclavons . . 394
— 31. Suite de l'histoire des Lombards et des Francs, jusqu'à Thierry IV. 406
— 32. Guerres des Sarrasins en Espagne et dans les Gaules. — Campagnes de Karl Martel 413
— 33. Règne de Pépin-le Bref 416
— 34. État politique de la Germanie à l'avénement au trône de Karl-le-Grand 461

Digitized by Google

HISTOIRE

DES

GERMAINS.

CHAPITRE PREMIER.

Tableau de la Germanie antique.

Le Celte et après lui l'Ibérien qu'il refoula vers les côtes les plus occidentales de l'Espagne, furent, avec le Pélasge, les peuples primitifs de l'Europe. Les Celtes se répandirent dans le Nord de l'Italie, jusqu'au Danube, dans la Gaule, en Espagne et en Angleterre, laissant intactes les forêts sombres qui recouvraient tout le cœur du continent européen, où apparut ensuite la race germanique dont les deux grandes tribus s'échelonnèrent depuis le Danube jusqu'aux contrées les plus septentrionales. L'une d'elles occupait toutes les terres qui se prolongent vers le Nord au delà de la Baltique, l'autre la

Digitized by Google

Germanie proprement dite où ses diverses peuplades se groupaient dans les trois grandes familles désignées sous les noms d'Ingewones, d'Hermiones et d'Istewones, noms que leur transmirent, dit Tacite, les trois fils de Mann, mais que plutôt ces peuples semblent avoir pris de la position respective du territoire qu'ils occupaient. Ils venaient de l'Orient, de cette contrée où le genre humain prit naissance, entre les hautes sommités de l'Inde et du Caucase, origine que nous trouvons signalée dans les mythes du Nord.

Selon l'Edda et la Heimschringlasaga, les plus anciens écrits des Islandais, des Norwégiens et des Suédois, l'aîné des Ases (fils sans doute de Mann, cité dans la mythologie grecque à côté d'Asius et de la nymphe Asia), habitait Asgard, en deçà du Don, c'est-à-dire dans le Caucase même ou près de la mer Noire. C'était là aussi que les Grecs plaçaient l'Asie ou le pays des Ases dans le sens le moins étendu, nom qui, plus tard, fut donné à tout le vaste continent qui s'étend à l'Orient du Don. C'était dans le Caucase aussi qu'ils plaçaient le séjour de Borée, et au delà habitaient, selon eux, les Hyperboréens qu'ils regardaient comme *les plus justes des hommes*.

Or, dans le mythe des peuples septentrionaux, il est dit que le fils de Buri, Boer, eut trois fils, Wile, Wé et Odin, lequel, chassé par les dieux du pays, émigra vers le Nord, emmenant avec lui l'élite des guerriers. C'est le même mythe à peu près que celui de Buddha, identique avec le Wodan des Germains et l'Odin des Scandinaves, qui, lui aussi, après avoir eu à combattre pendant mille ans, fut enfin chassé par les Dieux du pays et fut contraint de s'expatrier vers le Nord. La religion de Brahma qui établit les castes et qui donna à celle des Brahmines ou prêtres la prépondérance sur les autres, exclut le

Digitized by Google

culte de Buddha jusqu'à ce que les castes asservies se soulevant contre eux, l'égalité se rétablit, et avec elle apparut un autre Buddha, figure mythique, identique avec la première par sa nature comme par son essence. C'est encore son culte qui tient asservi une grande partie de l'Asie.

Ces deux mythes, à défaut de notices historiques, nous permettent de suivre la marche que durent tenir les guerriers qui, chassés par une révolution qui nous est inconnue, des plateaux de l'Hymalaya, vinrent d'abord s'arrêter sur le Caucase, d'où ensuite leurs tribus se répandirent dans le cœur et dans le Nord de l'Europe. Ce sont les Germains dont le culte en effet était copié sur celui des Orientaux dont ils descendaient, et dont la langue, quoique tant de siècles se soient écoulés depuis leur migration, offre encore tant d'analogie avec la langue sanscrite.

A quelle époque du monde cette migration eut lieu, c'est ce que rien ne permet de préciser. Seulement savons-nous que chasseurs et guerriers, tous les peuples des trois grandes tribus germaniques mentionnées par Tacite, n'avaient point encore, lorsque les Romains commencèrent à être en rapport de guerre avec eux, quitté les mœurs agrestes des peuples nomades; et c'est là ce qui peut expliquer surtout cette turbulence continuelle que l'histoire leur assigne dans l'Antiquité, et qui les porta, lorsque, par la suite du temps, leur nombre s'accrut au point de trouver à peine assez de terres pour paître leurs troupeaux, à courir sur les terres des nations plus civilisées où la nature était plus douce et la vie plus facile. L'isolement dans lequel ils vivaient dans ces forêts vierges, dont était alors recouverte la plus grande partie de leur pays, leur donna ce caractère aventureux qui

Digitized by Google

distingua toutes leurs entreprises, et en même temps entretint chez eux cet amour de l'indépendance qui, chaque fois qu'elle était menacée, leur mit les armes à la main.

Aux temps où commencent les notices historiques, la première des trois grandes tribus que nous avons mentionnées, recouvrait de ses hordes les contrées que baignent la mer du Nord et la Baltique jusqu'à l'Oder; la seconde s'était arrêtée dans le cœur même de la Germanie, et la troisième se prolongeait au Sud et à l'Orient de cette dernière, c'est-à-dire entre la Vistule et l'Elbe.

Les principaux peuples compris sous le nom d'Ingewones étaient les Cimbres, les Teutons, les Angles, les Jutes, les Chauques et les Frisons.

Les premiers habitaient la presqu'île qui porta leur nom. Les seconds avoisinaient les côtes de la mer et peuplaient ses îles. Les Chauques qui, eux-mêmes comprenaient plusieurs nations et entre autres celle des Saxons voisins des Cimbres, s'étendaient le long des côtes de l'Océan, et ce sont eux qui, lorsque la coalition franque s'établit, furent collectivement nommés du nom de ces mêmes Saxons, dont l'influence sur ces nombreuses peuplades était devenue prépondérante.

Dans la famille des Hermiones étaient les Suèves, auxquels la Souabe doit son nom, les Marcomans, les Quades, les Hermundures sur la Saal, les Cattes sur le Mein et dans la Hesse, les Chérusques sur le Weser et les Bataves au Nord.

Les Suèves recouvraient une grande partie de la Germanie. Une de leurs tribus avait passé jusqu'en Suède qui en a conservé le nom et où, trois siècles avant l'ère chrétienne, habitaient les Suiones qui, lorsque les Inge-

Digitized by Google

wones s'emparèrent de la Baltique, s'établirent dans les montagnes de la Norwège. Le culte du dieu Thor y passa avec eux, tandis que celui d'Odin passa en Suède avec les Ynglinger, guerriers qui, selon le mythe, suivirent le héros, après qu'il eût vaincu les Saxons.

Du reste, les Suèves se partageaient en une infinité de tribus, dont la plus noble, dit Tacite, était celle des Semnones qui habitaient entre l'Elbe et l'Oder.

Sous le nom d'Istewones étaient compris les Guttones ou Goths, les Gépides, les Bourguignons et autres peuples, que Pline place dans la grande famille des Vindiles[1], d'où sortirent aussi plus tard les Vandales, les Rugiens, les Hérules et les Lombards qui jouèrent un si grand rôle. Ce fut à eux que s'unirent dans la suite des temps les Peucéniens, nom collectif qui comprenait les Bastarnes, les Gètes, les Pœoniens, les Triballes et les Daces, tous peuples d'origine slave, que la coalition gothique enclava dans ses rangs, et qui, avec elle, sous le nom commun de Goths, se partagèrent ensuite dans les deux grandes sociétés de Wisigoths et d'Ostrogoths à l'Ouest et à l'Orient de la Vistule et du Dniester[2].

1. Vindiles, *Vandales*, noms collectifs de peuples et de tribus qui ne signifient rien autre chose que *peuples errants, tribus errantes*, du verbe allemand *wandeln*, errer.

2. Tacite, *Germania*, C. XLVI, est, dit-il, dans le doute s'il doit placer ces Peucéniens ainsi que les Venèdes et les Finnes parmi les Germains ou parmi les Sarmates. Pline, L. IV, 14, dit que les Peucéniens et les Bastarnes sont le même peuple; Strabon, au contraire, L. VII, que les Peucéniens sont une *des cités des Bastarnes*, divisés eux-mêmes en Admoniens, Sidoniens et Peucéniens, lesquels derniers habitaient l'île de Peucé, à l'embouchure du Danube. Ptolémée, qui leur donne une origine sarmate, prétend que le nom de Peucéniens leur vient de leur assiette sur le mont Peucé, et les place au nord de la Dacie où effectivement habitaient les Bastarnes. Je ne chercherai point à concilier ces différentes opinions. Ce qui est certain, c'est que toutes ces nations peucéniennes finirent par être en-

Tous ces peuples, depuis le Rhin jusqu'au fond de l'Hyrcinie, depuis le Nord jusqu'aux Alpes, furent appelés collectivement du nom de Germains par les historiens de Rome. Ce nom, probablement, n'avait d'autre signification que celle de leur organisation guerrière.

Tout homme, en effet, capable de porter les armes, était guerrier. Primitivement, en cas de guerre, c'était les guerriers rassemblés qui, sous la présidence du plus âgé de la tribu, choisissaient le chef qui devait les conduire à la victoire. Élevé sur le bouclier et promené dans le camp, il recevait le serment d'obéissance pour tout le temps que la guerre devait durer. Ceux que leur voix venaient de mettre sous ses ordres étaient appelés *Wehr-mænner*, guerriers confédérés, nom qui plus tard passa à la nation entière.

Rome, au troisième siècle avant J. C., alors que sa puissance ne s'étendait encore que sur le centre de l'Italie, connut les premières hordes germaniques, qui unies à d'autres hordes sorties de la Celtique et attirées par la douceur du climat, fondirent sur la Péninsule et s'y établirent (389 avant J. C.). L'histoire nomme les Cénaumans, les Saluviens, les Boïens et les Lingones, deux derniers peuples qui descendirent des Alpes pœniques, et auxquels succédèrent les Celtes du Rhin, qui, dit Appien, se trouvant trop à l'étroit dans leur pays, cherchèrent de nouvelles demeures. A des époques antérieures étaient déjà entrés en Italie des Bituriges, des Æduens, des Ambarres, des Carnutes, des Sénones, toutes peuplades des Gaules, qui furent plus tard connues sous le nom général d'Insubres, et qui sans doute s'unirent maintenant

clavées dans la coalition gothique, et que leur nom disparut dans cette coalition dont le peuple principal qui lui donna son nom était incontestablement d'origine germanique.

Digitized by Google

à ces nouvelles bandes qu'attirait le pillage, et qui sont citées dans l'histoire sous le nom de Sénones. Un voile d'incertitude couvre leur origine, et nous ne chercherons pas, dans l'impossibilité où nous sommes de le faire, à le soulever. Une partie descendait sans doute des Suèves dont les Boïens, peuple qui habitait la Bohême et la Bavière, étaient voisins, et ils ont du moins laissé en Italie un souvenir de leur origine par la fondation qui leur est due d'Ariminium, le moderne Rimini, qui rappelle le nom d'Hermiones dont faisait partie leur tribu. Par les Romains, à cette époque, tous ces peuples étaient indistinctement désignés sous le nom de Gaulois, soit qu'en effet ils vinssent de la Celtique, soit qu'ils descendissent des forêts germaniques. Ce ne fut guère que lorsque César eût atteint les îles du Rhin, et que la conquête de la Gaule eût étendu leurs notions géographiques, que la différence respective de ces deux populations fut bien connue.

L'Italie entière eût pu changer de face, et Rome, en perdant l'empire du monde qui devait plus tard lui échoir, n'aurait jamais sur lui étendu sa civilisation, si, après la prise de la ville par ces Germains et ces Gaulois, sous la conduite de Brennus, Camille n'eût, en les repoussant, sauvé sa patrie. Cependant ils se soutinrent encore pendant près de deux siècles dans les plaines fertiles qu'ils étaient venus conquérir ; et ce ne fut qu'après avoir cent fois repoussé les armes des Romains qu'ils furent enfin contraints de recevoir leur loi. Beaucoup de ceux que le fer du vainqueur avait épargnés, préférant à l'esclavage la noble liberté dont jouissaient dans leurs forêts les tribus auxquelles le sang les liait, reprirent vers le Nord la route que leurs ancêtres avaient suivie.

Mais tandis qu'au Sud cette population germanique

Digitized by Google

était refoulée, une autre s'étendait au Nord dans la Gaule; et sur les bords du Rhin, de la Moselle et de la Meuse, dix-sept nations s'étaient successivement assises. Leurs mœurs s'étaient peu à peu conformées à celles des Gaulois, parmi lesquels elles s'étaient mêlées, et de nomades qu'elles avaient été jusqu'alors, elles devinrent agricultrices et sédentaires. Ce fut d'elles que les plaines de la rive gauche du Rhin prirent le nom de petite Germanie, pour les distinguer de la grande Germanie, où les Suèves aussi, après avoir longtemps erré, s'étaient fixés et avaient partagé, entre les cent tribus qui composaient leur nation, le territoire qu'ils s'étaient approprié.

Comme, dans les longues guerres dont le récit va nous occuper et qui commencent l'histoire proprement dite de la Germanie, sur laquelle, avant cette époque, nous n'avons en effet rien d'écrit, la civilisation romaine sera sans cesse en contact avec la mâle énergie de ces peuples, il ne sera pas sans quelque intérêt, avant de les décrire, de tracer en grand le tableau que présentait alors la contrée.

Les Romains qui, habitant le beau climat de l'Italie, virent les premiers le ciel gris du Nord et s'avancèrent dans ce pays presque partout inculte, furent comme frappés de terreur à l'aspect de la sombre horreur des bois qui, en grande partie, le recouvraient. Nulle ville n'y apparaissait; nulle route, nul pont n'en favorisait les communications. Vous n'y rencontriez que des chemins affreux que les hivers rendaient souvent impraticables et qui seuls cependant pouvaient conduire d'une peuplade à l'autre. L'espace qui les séparait était presque toujours désert; car toujours en guerre ensemble, lorsque le même intérêt ne leur mettait pas les armes à la main

Digitized by Google

contre un ennemi commun, elles ne se croyaient en sûreté qu'autant qu'elles avaient mis entre elles un espace. La chasse était l'occupation des hommes, lorsque la nation était en repos. Le peu de culture qu'on y donnait aux terres était abandonné aux Slaves qu'ils allaient, dans leurs expéditions à l'Est, enlever à leurs foyers et qu'ils transplantaient dans leurs forêts pour les servir. Aussi le mot d'esclavage, chez les Germains, n'eut-il point d'autre origine. L'homme et la femme étaient généralement d'une taille élevée, forts et musculeux. L'un et l'autre avaient généralement les yeux bleus, les cheveux blonds ou dorés. Ils se mariaient tard, car l'union des sexes n'était permise que lorsque le corps avait atteint toute sa force. Cette sage institution, jointe à la manière de vivre de ce peuple, entretenait la vigueur et la santé des générations. L'homme qui ne pouvait se résoudre à prendre une compagne, perdait l'estime de ses concitoyens; car une des principales gloires des Germains était d'avoir beaucoup d'enfants. Ils les élevaient d'une manière austère, écartant d'eux tout ce qui eût pu provoquer la mollesse. Chez quelques peuples même, l'enfant mal constitué et qui, loin d'être utile à la société, n'eût été pour elle qu'un fardeau, était mis à mort. Venait-il au monde sain et robuste, on le plongeait dans l'eau, et il était ensuite livré aux soins de sa mère jusqu'à l'âge où ses petits membres étaient capables de porter des armes et où, pour l'endurcir aux fatigues, on lui faisait suivre les chasseurs dans les forêts. Souvent aussi le vieillard infirme, las de vivre et d'être à charge à lui-même et aux siens, se donnnait une mort volontaire en prenant congé de sa famille. Les filles, en se mariant, n'apportaient point de dot au mari ; mais le mari, au contraire, faisait à sa fiancée un présent, la plupart du temps en bé-

Digitized by Google

tail, dont elle disposait sa vie durant, et qui restait sa propriété exclusive ; elle, de son côté, lui offrait quelques armes, et souvent un cheval de bataille. C'était devant les parents assemblés que cet échange se faisait. Nulle fille n'osait se marier sans le consentement de son père ou de son tuteur ; en acceptant son époux, elle s'engageait à devenir sa compagne, dans toutes les circonstances de sa vie, et à partager son repos comme ses dangers ; aussi n'était-il point rare de voir la femme en temps de guerre suivre son mari et combattre ou mourir à son côté. Si, malgré le refus de ses parents, la passion chez elle l'emportait, elle était contrainte de s'expatrier avec son ravisseur pour échapper à la sévérité de la loi.

Les demeures étaient simples et presque toutes construites en bois et recouvertes de chaume. D'un côté la famille, de l'autre les bestiaux et les instruments aratoires trouvaient refuge sous le même toit. Rarement ces maisons étaient groupées. Mais c'était sous l'ombre des chênes touffus ou des sapins, sous l'avance d'un rocher, ou près d'une eau vive dont le murmure invitait à la rêverie, que, selon le caprice du fondateur, elles étaient placées. La mère de famille y présidait, et elle commandait à la fois aux autres femmes, aux esclaves et aux enfants. C'était elle que regardait toute l'économie domestique, la préparation des repas, celle de la bière et de l'hydromel, et la confection des habits. La plus noble des femmes filait elle-même le tissu qui devait couvrir son corps. Elle était avec cela le médecin de la maison, préparant les remèdes en cas de maladie, et les baumes nécessaires à guérir les blessures du guerrier. Sa parole était toujours crue, et c'était elle aussi qui, dans toutes les occasions, était chargée d'invoquer les dieux et d'annoncer leur réponse. Il y avait dans la femme quelque chose de religieux, de

Digitized by Google

sacré pour le Germain ; aussi la violence envers cet être faible était-elle chez l'homme punie au double, au triple et même neuf fois autant que celle commise envers un autre homme capable de lui résister.

Les ablutions du corps étaient journalières, même pendant l'hiver, et elles précédaient les repas, qui cependant ne se prenaient point en commun. Chacun avait sa table et son siége particulier. Un étranger était toujours bien reçu. En l'acceptant sous son toit, on le prenait sous sa sauve-garde, et on lui devait protection aussi longtemps que durait l'hospitalité. Il était défendu par l'usage de s'enquérir de son nom ni de son pays ; — et lorsqu'après un séjour quelconque il partait, on lui faisait encore un présent, on lui indiquait la route, on faisait des vœux pour sa conservation. L'arrivée d'un étranger était presque toujours une fête pour la famille, dont l'uniformité de la vie était alors peu interrompue, et qui, au sein de sa solitude, prenait intérêt aux récits qu'elle entendait faire des pays lointains.

Ces mœurs, simples en général, étaient cependant ternies chez l'homme par son amour pour la boisson et pour le jeu, auxquels il s'abandonnait sans frein lorsque la chasse ou la guerre ne l'occupait point. Mais la première était-elle ouverte, c'était un temps de réjouissance à la fois et de danger qui se présentait à lui. Le buffle et l'ure sauvage, l'ours et l'élan, le loup et le sanglier habitaient les forêts, et c'était sous le dôme blanchi de frimats des arbres séculaires qui les composaient, que, l'épieu à la main et l'arc sur l'épaule, il s'aventurait à leur piste, les poursuivant des journées entières ou les cherchant dans leurs retraites les plus isolées. C'était le produit de ces chasses qui, avec la chair et le lait des troupeaux, faisait la principale nourriture des anciens Germains. C'était

Digitized by Google

dans ces aventureuses expéditions aussi que le courage naissant du jeune guerrier se développait, et qu'il attirait sur lui les regards de ses compagnons. — De même en effet que la chasteté était regardée comme la première vertu chez la femme, le courage était regardé comme la première qualité chez l'homme. Cette exaltation dans le péril était, au retour de la nation, chantée dans les vers du Barde ou du Scalde, et faisait passer dans les esprits un commun enthousiasme de gloire. Être un héros, se distinguer par ses exploits, était le rêve de tous les Germains ; et de là les nombreuses expéditions de ce peuple provoquées souvent par un guerrier enthousiaste non moins que par la nécessité où l'y portait son surcroît de population ou le manque de vivres.

L'organisation politique de toutes ces peuplades était à peu près la même chez toutes, quoique les circonstances qui les transplantèrent souvent du Nord au Midi aient aussi influé sur leur gouvernement. La plupart des États étaient composés de tribus réunies fédérativement sous un même chef. Tels apparaissent du moins dans l'histoire les Suèves, les Saxons, les Boïens, les Vandales, les Goths et les autres peuples qui s'établirent à demeure fixe sur le sol qu'ils conquirent.

Les premiers, dit Tacite, étaient partagés en cent tribus, dont chacune, en cas de guerre, fournissait un contingent de mille hommes. Chaque tribu avait donc son gouvernement particulier, et toutes ensemble, liées fédérativement, elles choisissaient le chef politique auquel elles accordaient le suprême commandement. Aux temps primitifs, les deux pouvoirs civils et militaires avaient été séparés. La dignité de juge pendant la paix, celle de capitaine pendant la guerre, sont mentionnées dans le Nord sous les noms de *reiks* et de *thiudans*, dont le pre-

Digitized by Google

mier paraît avoir une racine commune avec le *rix* des Gaulois et le *rex* des Latins; car chez tous les peuples, la charge primitive du roi ne fut d'abord que judiciaire. Ces deux dignités étaient données, la première au plus noble et au plus sage, la seconde au plus courageux. A la tête des Saxons apparaît un *Heerzog*, chef d'armée dont l'autorité ne devait durer que le temps de la guerre. Le mot *Kœnig* qui, enfin, exprima la dignité royale, ne fut en usage que lorsque cette dignité, d'abord élective, devint héréditaire dans des familles qui, après avoir longtemps exercé une influence aristocratique parmi leurs tribus, finirent par usurper la puissance et réunirent en elles les deux pouvoirs civils et militaires. Le mot lui-même exprime cette hérédité[1]. Lorsque les nations qui composèrent la coalition franque eurent un *Kœnig*, les *Heerzogen* des tribus qui leur étaient soumises ne furent plus considérés que comme des espèces de vice-rois qui, en leur nom, continuèrent de les régir.

C'était dans les assemblées générales de la nation que l'élection des princes et des capitaines avait lieu. C'était dans celles des tribus que se rendait la justice et que s'élisaient les vieillards à qui l'on confiait le soin de la rendre.

Dans les premières se célébrait en commun le culte des Dieux et se débattaient les grandes questions de paix ou de guerre, les lois et tout ce qui avait pour objet le bien public. Dans les secondes se traitaient les questions de moindre importance qui n'avaient qu'un rapport plus particulier à la tribu. Une flèche envoyée par le chef du gouvernement et qui circulait de demeure en demeure, servait de signe de convocation. Un frêne, un chêne ou

1. *Chun*, *Geschlecht*, famille.

Digitized by Google

un tilleul sacré, à l'ombre duquel la Divinité était censée résider, marquait la place où, sous la voûte étoilée (car la nuit était censée plus sacrée que le jour), apparaissaient en armes tous les hommes libres que les intérêts de la nation appelaient à délibérer. C'était dans la nuit du lundi, consacrée au dieu Mann, que se tenaient ces assemblées, où la corne à boire faisait plus d'une fois le tour, mais dont les résolutions n'étaient arrêtées que le lendemain, lorsque les vapeurs de l'hydromel étaient dissipées [1].

Toutes les lois des différents peuples germains étaient assez uniformes dans leur principe ; car aucune n'est basée sur le droit public : tout y est réduit au droit privé et ne tend qu'à la répression des torts dont l'homme libre pouvait se rendre coupable envers son égal, ou de ceux que l'homme libre et le serf pouvaient avoir commis l'un envers l'autre. Tout ce qui concernait la nation était discuté dans l'assemblée du peuple, et c'est là que, selon les circonstances, il était pris des mesures à cet égard.

Toutes ces lois étaient rimées, afin qu'elles fussent mieux retenues. Ce ne fut qu'après l'écroulement de l'empire romain que celles des Bourguignons, des Francs, des Bavarois et des Goths furent écrites avec les changements que nécessitèrent les besoins de la conquête et le nouveau culte auquel ils furent soumis.

Du reste elles étaient toutes de la plus grande simplicité, et telles qu'elles durent être partout où la tradition tint d'abord lieu de code. Leur but, purement con-

1. C'est de là que le nom de *Dienstag* donné au *mardi* paraît avoir son origine, du vieux mot *dingen*, délibérer, et de *Tag*, jour ; d'où *Dingstag* et par la suite *Dienstag*. Le lieu des délibérations se nommait *Malstatt* ou *Dingstatt*.

Digitized by Google

ciliateur, était de protéger la vie, l'honneur, la liberté et l'avoir de chaque citoyen. Quiconque y portait atteinte était tenu de donner satisfaction ou une compensation de l'injure ou de la perte. Dans le premier cas, on avait recours au duel, regardé comme le jugement de la Divinité qui était censée devoir protection à l'innocent; et dans le second, était stipulée une amende en bétail ou en armes, dont la valeur était réglée suivant le sexe et le rang de la personne qui avait reçu l'injure ou avait eu des pertes à supporter, et le sexe et le rang de la personne qui s'était rendue coupable du délit, les circonstances qui l'y avaient portée, les moyens qu'elle avait employés et le lieu où elle l'avait commis. Une partie en revenait au Prince ou à l'État, l'autre à celui qui était vengé ou à ses proches. La mort n'était jamais prononcée que contre le lâche ou le traître: et encore n'était-elle donnée qu'au nom des dieux par le prêtre chargé de leurs décrets. Mais, quoique la punition corporelle et l'incarcération fussent inconnues, l'esclavage devenait, dans quelque cas, le sort du coupable, quand il s'agissait d'un crime contre l'honneur, tel que l'adultère ou le rapt d'une femme ou d'une fille. Si ces dernières s'étaient prêtées à l'enlèvement et avaient de bon gré suivi leur séducteur, elles partageaient sa peine.

Pour les Germains, rien n'était en effet plus sacré que la famille. Le chef de famille était le tuteur de tous les membres qui la composaient. Il les représentait devant le juge; il les protégeait jusqu'au temps où, devenus époux ou épouses, ils quittaient le toit qui les avait vu naître et où la loi leur accordait jusqu'à cette époque un droit d'asile, droit qui se maintint intact, lorsqu'à côté de l'*Allmend*, terres qui, comme chez les Suèves, appartenaient à toute une communauté et qui se partageaient

Digitized by Google

seulement pour la culture, furent introduits les *Allodes*, propriétés exclusives des familles auxquelles le sort des armes les dévolurent. Ces biens, que le droit de conquête donnait à la nation, étaient, d'après le témoignage de Tacite, partagés entre les guerriers selon leur rang[1]. Ils devenaient l'appartenance de la famille à laquelle l'État les cédait et sur lesquels il n'avait plus dès-lors aucun droit. Les fils aînés seuls en héritaient, et leur possesseur était, comme nous venons de le dire, tenu d'entretenir tous les membres qui composaient la famille jusqu'au temps où ces derniers se mariaient et où cessait la tutelle qu'il exerçait sur eux[2].

Ces deux partages bien distincts des terres, sont la conséquence naturelle du passage de l'état nomade à celui d'habitation fixe. Ils eurent lieu successivement partout où les tribus germaniques s'arrêtèrent, et où l'*allode*, plus ou moins considérable, selon la dignité de celui qui le reçut, donna lieu plus tard à la féodalité. Les grands possesseurs de terre, qui en eurent en superflu, mais qui ne pouvaient les aliéner, en cédèrent cependant à leurs affranchis à la condition d'une redevance qui, à défaut d'argent monnayé, fut d'abord donné en bétail. De cette redevance cette institution prit son nom[3]. Eux-mêmes étaient appelés *edelinge*[4], expression qui correspond au mot *nobiles* employé par Tacite, qui, à côté d'eux, cite aussi les *ingenui*, hommes libres ou *freien* qui paraissent avoir acquis leurs droits en temps de guerre, lorsque les nobles et les serfs

1. *Agri juxta dignationem partiuntur.* Tacite, *Germ.*, XXVI.

2. Aussi le mot *freien*, devenir civilement libre, s'est-il jusqu'à nos jours conservé dans la langue allemande comme synonyme de *se marier*.

3. Un tel bien s'appelait *feod*, de *fe*, *Vieh*, bétail, et *od*, ferme, propriété.

4. De leur possession d'allode appelée *ædlinge*

Digitized by Google

combattant ensemble, ces derniers reçurent en partage une partie des terres des vaincus pour récompense, ou, lorsque la nation vaincue s'étant soumise, au lieu de la réduire tout entière à l'état d'esclavage, ainsi que c'était la coutume, on consentit à laisser à quelques familles des terres et leur liberté. Entre eux et les esclaves étaient les affranchis qui, dit le même Tacite, *n'étaient pas beaucoup au-dessus de ces derniers, avaient rarement quelque autorité chez eux et jamais dans l'État, si ce n'est dans les pays qui étaient soumis à un roi,* dont la protection dès lors pouvait les faire monter aux premières charges. Dans la dernière catégorie paraissent avoir été les *Leute* ou *lites,* chez les nations qui composèrent la coalition franque, et dans la seconde, les *Lazzi* chez les Saxons. Ces derniers cependant exerçaient encore un droit politique, et envoyaient leurs représentants à l'assemblée nationale ; ce que ne faisaient point les *lites* qui étaient essentiellement soumis au possesseur de l'allode. Quant aux esclaves enlevés, comme nous l'avons dit, à leurs foyers, et dans les rangs desquels furent mis par la suite tous les prisonniers des nations vaincues, ainsi que les criminels que la loi avait condamnés et ceux qui ne craignaient point d'attacher la servitude à leur corps sur un simple coup de dés (car telle était la passion du jeu chez les Germains, qu'après avoir tout perdu, ils se laissaient parfois entraîner à cette extrémité), leur sort était moins rude que celui des serfs des nations plus civilisées. On pouvait, il est vrai, les vendre, ou plutôt, on les cédait contre d'autres objets, puisque le peu de commerce qui existait d'un peuple à l'autre ne consistait qu'en échange. C'était principalement ceux que le jeu avait réduits en esclavage qui étaient ainsi aliénés. Mais il était rare qu'on les mît à mort, et rarement aussi on leur infligeait des peines corporelles.

Digitized by Google

Pour signe de leur condition, ils avaient la tête tondue, au contraire des hommes libres qui, chez les Suèves, portaient de longs cheveux retenus par un lien sur son sommet, et chez les nations du Nord les laissaient flotter sur leurs épaules. Ils avaient leur habitation à côté de celle de leurs maîtres, et ils recevaient pour prix de leur peine du blé et une part du bétail qu'ils soignaient.

La culture des terres qui leur était confiée ne dépassait cependant pas la consommation de la famille, comme du reste tous les arts chez les Germains se réduisirent toujours aux plus simples besoins. L'or, l'argent semblent pendant longtemps leur avoir été inconnus. Le fer même était rare, non que le sol n'en produisît une immense quantité, mais par les difficultés qu'ils avaient sans doute à le fabriquer.

Au Nord, chez les Estoniens, peuples de la Baltique, qui, dit Tacite, donnaient cependant plus de soin à leurs terres que la plupart des autres peuples de la Germanie, les instruments aratoires dont ils se servaient étaient de bois. Ce n'étaient que de simples bâtons avec lesquels ils fouillaient la terre, comme le font encore de nos jours les insulaires de la Polynésie. Leurs chariots étaient supportés par des roues qui n'étaient que de simples palettes en bois sans cercle ni jantes. Cette rareté du fer semble avoir introduit la coutume, chez beaucoup de tribus, de garnir d'os d'animaux la pointe de leurs flèches et de se servir de pierres pour masses d'armes. L'art de battre monnaie leur était inconnu. C'était chez les Estoniens aussi que se recueillait l'ambre dont pendant longtemps ils ignorèrent eux-mêmes le prix, jusqu'à ce que cette matière connue des Romains devînt pour ces derniers un objet de luxe, qu'ils payèrent à ces peuples simples d'un prix qui les étonna. Les seuls métiers qu'ils

Digitized by Google

connurent furent ceux que la nécessité leur enseigna, et ce n'était guère que dans la fabrication de leurs armes, de leurs bateaux, de leurs habillements que se montrait leur industrie. — Encore existait-il une grande différence dans la confection de ces objets parmi les différentes tribus. Tandis que, sur les bords de l'Elbe, un arbre gigantesque creusé par le feu formait la pirogue, où une trentaine d'hommes pouvaient s'avancer à la rame, sur les rives de l'Océan l'art de joindre les poutres était déjà assez avancé, et sur des esquifs ornés d'une poupe que le ciseau avaient sculptée, se déployait une voile que l'habile nautonnier, qui cependant n'avait pour guide que le ciel, dirigeait vers toutes les côtes adjacentes. Tandis que les peuples du Nord-Est ne se couvraient que de pelleteries, que d'autres peuplades presque sauvages se peignaient même le corps pour se rendre plus terribles, les Semnones déjà connaissaient l'art de filer le lin, que les femmes teignaient en pourpre, et dont elles se formaient une juppe qui laissait à nu leurs bras et une partie de leur sein. Les fourrures formaient une partie essentielle de l'habillement chez toutes les tribus; c'était sur une peau d'ours étendue sur le sol de sa demeure que le guerrier couché passait dans l'oisiveté et en buvant avec ses compagnons d'armes les longues journées d'hiver de son ciel gris et humide. Son costume en campagne n'avait nulle ampleur et ne gênait en rien ses mouvements. Par dessus la saie qui recouvrait son corps, se développait son manteau de guerre qui n'était le plus souvent que la peau préparée d'un jeune taureau, d'un ours, ou de tout autre animal. Rarement une cuirasse défendait sa poitrine. La tête était presque toujours nue, ou quelquefois aussi chez les principaux guerriers, couverte de la hure d'un sanglier, ou de la partie antérieure du manteau qui alors, au-dessus du

front laissait voir les cornes menaçantes du taureau ou du cerf, emblêmes qui plus tard, lorsque les métaux leur furent mieux connus, furent imités sur la cîme de leurs casques. Les boucliers étaient généralement longs, mais étroits, pouvant cacher derrière eux le combattant. Un large ceinturon retenait le glaive, qui cependant ne fut guère d'abord d'un usage général et ne fut introduit parmi les Germains qu'à la suite de leurs relations avec les Gaulois et les peuples de l'Italie. La haste d'armes ou *framée*, la pique à double tranchant étaient les armes principales de l'infanterie dont les rangs étaient formés par l'élite des jeunes guerriers les plus vigoureux ; une javeline légère et un bouclier rond étaient les armes du cavalier. Perdre son bouclier , était la plus grande honte. Par les emblêmes qui le recouvraient, se reconnaissaient les frères d'armes, guerriers que l'amitié unissait et qui, se dévouant pour la vie aux dangers d'une existence aventureuse, se juraient mutuellement de se protéger partout et contre tous. Les mêmes armes les recouvraient, et souvent lorsque la paix laissait trop longtemps leur courage ardent en repos, c'était chez les nations voisines qu'ils allaient chercher du service. Le plus noble guerrier fabriquait lui-même les armes avec lesquelles il combattait. Quant au luxe d'ameublement, il devait être inconnu à des peuples chez qui l'art de bâtir était si peu avancé, et qui, à l'exception des Suèves du Nord, n'élevèrent jamais de temple à leur Dieu. C'était au sein des forêts sacrées, ou sur le sommet des monts que se célébrait le culte des Dieux. C'était aussi dans quelques-uns de ces lieux que se rendaient leurs oracles qui attiraient les pèlerins des contrées les plus lointaines [1].

1. Le mot *Wallfart* ou *Waldfart* (car l'un est synonyme de l'autre),

Digitized by Google

Le culte des Germains était, comme chez toutes les nations de l'antiquité, celui de la nature personnifiée. Il était basé sur la révolution céleste, et sur les deux principes du bien et du mal ou de la lumière et des ténèbres, système religieux dont la Perse fut le berceau et d'où sans doute ces peuples, en émigrant de l'Asie en Europe, l'avaient apporté avec eux. Ce que nous appelons Dieu, cette intelligence suprême qui anime l'univers, cet être, principe de tout et qui n'en a pas d'autre que lui-même, était connu d'eux. De lui étaient descendus les autres Dieux secondaires, et il devait régner encore lorsque ces Dieux auraient été anéantis et que des ruines de ce monde détruit, il en serait sorti un nouveau. De lui émanaient les trois *Normes* ou Divinités du Destin, dont l'une présida un jour à tout ce qui fut, dont l'autre réglait le présent, et dont la troisième avait toujours les regards sur l'avenir. En les réunissant dans son sein, il était le commencement et la fin de toute chose.

Mais en même temps que l'idée religieuse du peuple se portait vers cet être universel présidant à la nature, c'était aux génies mêmes, comme parties du grand tout, que le culte s'adressait, et c'était surtout aux astres dont l'influence règle les saisons, ou plutôt aux Dieux qui étaient censés y être incorporés, que les prières s'élevaient. — Hertha, ou la terre, était considerée chez les Suèves comme la mère des Dieux. Elle avait donné naissance aux planètes et d'elle étaient sortis les douze Ases ou grands Dieux qui présidaient aux douze signes célestes.

Thuisco, personnification du Soleil, était l'aîné de ses

action de se rendre dans la forêt, est encore employé par l'Allemand pour exprimer le pèlerinage.

fils. Venaient ensuite Mann qui présidait à la lune, puis Erich ou Mercure, Wodan ou Jupiter, le dieu Thor ou Mars, Freya ou Vénus, et enfin Same, identification de Saturne. Wodan n'est autre que la figure mythique de Buddha qui, par la même transformation d'idées religieuses qui eut lieu chez les Pélasges et chez les Grecs, chez les Étrusques et chez les autres peuples de l'Italie, concentra dans sa personne la puissance divine spiritualisée [1].

Le culte du taureau, ou plutôt du Soleil entré dans ce signe, était en honneur chez les Cimbres qui promenaient dans leur camp cette figure symbolique.

Ce culte solaire rend raison des fêtes que les Germains célébraient surtout au 25 Décembre, alors que le Soleil naissant, après avoir longtemps lancé ses rayons obliques sur notre hémisphère, remontait dans le ciel ; et celle du 21 Juin, alors qu'après avoir chassé l'hiver et s'être déjà élevé, il les dardait d'aplomb sur la terre. C'était pendant la nuit, temps, avons-nous dit, regardé plus sacré que le jour, que ces fêtes avaient lieu, et l'on rencontre encore des traces de la seconde dans ces feux de la Saint-Jean que l'introduction même du Christianisme n'a pu éteindre.

Cette théogonie, sur laquelle était basé le système religieux de toute la Grande-Germanie, donna naissance dans le Nord au culte odinique dont l'Edda, ce vieil écrit des plus anciennes traditions, nous a conservé le résumé et dont quelques incriptions dans les Vosges, de l'époque romaine, prouvent même l'importation dans cette partie des Gaules. Là surtout est développée la doctrine des

1. *Buddha*, *Woddan*, et dans le dialecte gothique, *Chodan*, *Guodan*, d'où enfin le mot *Gott*, qui exprime l'idée de Dieu.

Digitized by Google

deux principes. Car, au commencement, dit le livre, était le père, *Alvadur*, , dont une émanation, *Surtur*, avait son trône sur le point culminant de l'univers, au sein de la lumière et du feu [1], tandis que dans l'abîme le plus profond était le séjour de la mort, l'impitoyable *Héla*, dont l'empire s'étendait sur les ténèbres [2]. Dieu y jeta ses regards et ordonna que du contact du bien de l'Empirée et du mal de l'abîme fût formé le monde. Aussitôt le feu du ciel tomba sur les eaux profondes, et au milieu des éléments entrechoqués naquit le géant *Ymer*, et après lui la vache *Audhumla*. Ymer enfanta dans les glaciales profondeurs les mauvais génies, tandis que la vache, en léchant un roc de sel, donna naissance au Dieu Buri qui ensuite mit au monde le dieu Bœr d'où naquirent Odin, Wil et Wé qui, après un combat qu'ils eurent à soutenir contre le géant, le vainquirent et le tuèrent. Des cheveux d'Ymer sortirent les forêts, de ses os se formèrent les montagnes, de son sang coulèrent les eaux de la mer, et de son cerveau s'élevèrent les nuages. Au milieu du ciel et au-dessus de la terre les Dieux bâtirent leur palais [3] et joignirent l'un à l'autre par l'arc-en-ciel, après que d'un frêne et d'un aune ils eurent formé les deux premiers humains.

Odin, dans cette théogonie toute orientale, copiée sur le mythe de Buddha dont il est l'identification, était le roi des dieux et le souverain du ciel dont il partageait l'empire avec son épouse *Frigga*, la terre dont la quenouille, en s'étendant, formait la constellation d'Orion. A chaque élément, à chaque phénomène de la nature, à chaque passion présidait une autre Divinité, émanation

1. Appelé *Muspelheim*.
2. Niflheim.
3. La *Walhalla*.

du grand tout. Le culte de Thor, le Dieu de la foudre, et le régulateur du flux et du reflux de la mer, était surtout en honneur chez les Norwégiens, peuple essentiellement navigateur [1]. Il n'était point jusqu'aux forces physiques du globe et aux émanations métallurgiques de la terre qui n'eussent leurs génies bons ou mauvais.

C'était dans le séjour des Dieux, autour de cette Walhalla bâtie au sein de l'Asgard céleste, exactement au-dessus de l'Asgard d'Asie, regardé comme le point central de la terre, que les âmes des morts allaient se réunir à la Divinité. C'était là que les guerriers, tombés dans les batailles et transportés par les *Walkyres*, ces houris célestes [2], buvaient dans des coupes d'or à la table des Dieux. Combien cette croyance devait élever le courage et inspirer l'héroïsme ! et quelle plus belle mort pouvait espérer le guerrier que celle qui, en le réunissant à la Divinité, devait lui procurer des jouissances éternelles !

Le mythe héroïque fit plus tard d'Odin le premier souverain du Nord, dont il partagea les États entre ses fils. C'est à Upsale dont il bâtit le temple, qu'il donna ses lois et qu'il institua tout ce qui regarda le culte, le gouvernement et les arts. Ses descendants régnèrent après

1. Les autres Dieux principaux étaient : *Ballder*, Dieu de la beauté et de la bienveillance, *Braga*, Dieu de la poésie, et son épouse *Idunna*, déesse de l'immortalité ; *Freya*, Déesse de l'amour, qu'accompagnait *Snotra*, déesse de la pudeur, et *Gefion*, celle de l'innocence ; *Freyr*, Dieu qui présidait à la lumière du soleil, et son épouse *Gerda*, qui présidait à l'aurore boréale ; *Niord*, Dieu des vents et des tempêtes ; *Uller*, Dieu de l'hiver ; *Wale*, Dieu du printemps, *Ægir*, Dieu de la mer ; *Tyr*, qui présidait aux batailles ; *Forsete*, Dieu de la paix et du droit ; *Heimball* ou *Nigr*, qui présidait aux diverses conditions des hommes ; *Saga*, déesse de l'histoire ; et d'autres divinités secondaires.

2. Ces *Walkyres* étaient des êtres surnaturels qui, sur les champs de bataille, choisissaient les guerriers qui devaient tomber, pour les conduire ensuite dans la Walhalla, où ils devaient jouir ensemble des plaisirs célestes.

Digitized by Google

lui, au nombre de douze, sous le nom de Drottar[1], nombre qui peut-être n'exprime lui-même que les douze signes célestes qu'Odin, personnification du Soleil, parcourait ; car c'était devant un immense soleil enflammé que, dans le temple d'Upsale, sa statue était placée sous la figure d'un héros.

Cependant, comme Dieu, son règne devait un jour finir et s'écrouler avec ce monde; dernière croyance qui, comme je l'ai observé, était commune à tous les peuples de la Germanie. L'*Edda* nous a conservé le tableau de cette catastrophe, en nous représentant la prophétesse qui, devant les Dieux assemblés, leur prédit que *Loki*, le génie du mal, viendra s'asseoir parmi eux, qu'il les entraînera à leur perte et que, renfermé par eux dans l'antre le plus profond de la terre, il la bouleversera dans ses dernières convulsions, et qu'alors *Héla* ouvrira ses abîmes en appelant au combat les géants de glace, que *Surtur* apparaîtra dans les flammes, et que, dans le conflit des eaux et du feu, ce monde enfin disparaîtra. C'était en d'autres termes la grande période, prédite aussi dans les temples de l'Égypte, et dont l'attente fut un des grands mystères des rites religieux de l'Orient.

Le culte de ces diverses Divinités, dont les fêtes, dit Tacite, se célébraient à des jours consacrés, était, dans quelques cas, et surtout dans les grands dangers de guerre ou dans des temps de disette, ensanglanté par des sacrifices humains. Plus les circonstances étaient impérieuses, plus en effet la victime devait être importante. Dans des temps ordinaires, on leur offrait des fruits et on leur immolait des bestiaux et surtout des

1. Souverains Dieux.

chevaux sauvages dont la chair ensuite servait au repas commun, tandis que dans les cornes colossales de l'ure, l'hydromel se buvait en leur honneur. Indépendamment du lieu sacré où, pour ces solennelles cérémonies, se rassemblait toute la nation, chaque tribu avait encore son lieu sacré à part, où elle adorait sa Divinité protectrice et où, comme je l'ai dit, se tenaient les assemblées délibératives et judiciaires. Chaque famille avait aussi son roc, son arbre, sa source, où son génie protecteur recevait ses vœux. Du reste, il n'y avait point de caste sacerdotale. Les chefs étaient les prêtres de la peuplade, comme les pères de famille étaient les prêtres de la maison. Les uns et les autres faisaient les sacrifices, consultaient les augures pour les entreprises publiques ou pour les actions particulières. Dans le Nord où les deux pouvoirs militaires et religieux étaient surtout si étroitement liés ensemble, douze hommes libres étaient choisis par le peuple pour assister dans les fonctions du culte le chef de la tribu.

A ces chefs militaires qui, en leur qualité de pontifes, exerçaient sur la nation une si grande influence, s'associaient les Bardes ou Scaldes, chargés de conserver dans leurs chants les traditions religieuses, et surtout les Alrunes, femmes non moins célèbres chez les Germains que les filles des Druides l'étaient chez les Gaulois, et de quelques-unes desquelles l'histoire nous a même conservé les noms. On les regardait comme des êtres surnaturels auxquels la Divinité avait elle-même accordé quelque chose de son essence, qui les inspirait et qui leur permettait de lire dans l'avenir les choses les plus cachées. Ces femmes jouaient un grand rôle et elles étaient consultées sur la plupart des événements politiques; l'humanité souffrante cherchait auprès d'elles des remèdes; l'affligé des conso-

Digitized by Google

lations : elles étaient l'âme des populations au milieu desquelles elles vivaient et qui venaient toutes en foule consulter leurs oracles.

Quant aux Bardes, leurs chants étaient renommés. C'étaient eux qui conservaient la mémoire des héros, et ils étaient les historiens de la nation dont ils retraçaient dans leurs vers les hauts faits. Aux jours de bataille, ils les rappelaient aux guerriers, en les excitant au combat. La tradition conservait ces chants, à défaut des livres qui, à cette époque, étaient encore inconnus des Germains. Même après leurs relations avec les Romains, ils n'eurent pendant de longs siècles que les caractères runiques tracés sur le hêtre ou sur la pierre, pour perpétuer le souvenir d'un événement mémorable[1]. La poésie seule leur tenait donc lieu de toutes les autres sciences humaines, comme elle le fit chez tous les peuples agrestes.

Au jour des funérailles, quand l'homme qui avait conduit à la victoire la nation, recevait de ses concitoyens les dernières marques de regret, c'était encore le Barde qui chantait ses vertus guerrières. Quoiqu'en effet les funérailles se fissent en général sans pompe, celle des hommes illustres avaient quelque chose de solennel. On brûlait le corps du guerrier, et souvent son cheval de bataille était placé à côté de lui sur le bûcher. Au-dessus de ses cendres se déposaient les armes qu'il avait portées, et selon son rang, son mérite, c'était par une masse de terre plus ou moins considérable et recouverte de gazon qu'on marquait la place où il reposait.

En temps de guerre, on élevait de tels *tumuli* à tous ceux qui avaient trouvé la mort, et on enfouissait en

1. C'est de ce hêtre, en allemand *Buche*, que vient le mot *Buch*, pour exprimer un livre, *Buchstab*, pour exprimer une lettre.

Digitized by Google

commun leurs ossements. Dans les temps de paix, c'était proche de la demeure qu'il avait habitée, et couché sur les cendres du sacrifice offert par sa famille à ses mânes, qu'on déposait le corps du guerrier, aux pieds duquel était placé le vase de grossière argile qui contenait le dernier repas. Parfois, en fouillant le sol, dans les lieux les plus solitaires, de tels *tumuli* viennent encore s'offrir aux regards.

Les jeux des gladiateurs, les spectacles, toute cette foule de futiles amusements qu'entraîne après elle la civilisation, étaient inconnus des Germains. Leur seul jeu public était celui des joutes guerrières, auxquelles leur jeunesse se livrait, et où le vainqueur n'avait d'autre récompense que les applaudissements de l'assemblée. Les jeunes gens qui y prenaient part étaient nus, et les armes qu'ils se jetaient entre eux, et qu'il s'agissait d'éviter en sautant, étaient l'épée et la framée. Tous les exercices qui développaient les forces du corps étaient soigneusement cultivés. Ils faisaient une étude particulière de la natation, si nécessaire au soldat en campagne; et ils étonnèrent plus d'une fois les Romains par leur adresse à passer les fleuves à la nage. Comme chacun était tenu de servir son pays, le soldat mercenaire était inconnu. Recevoir du chef un cheval, une framée pour récompense de sa valeur était le seul désir de tout guerrier; c'était à l'âge de vingt ans que, dans l'assemblée de la nation, l'un des vieillards, ou le père, ou le plus proche parent, du consentement de la République, accordait au jeune homme les premières armes. Il ne les quittait plus dès lors, et il était en toute occasion tenu de paraître dans les rangs de l'armée, quand la patrie avait besoin de lui et qu'une nouvelle expédition était décidée. — Cette organisation, toute militaire, commune à toutes les peupla-

Digitized by Google

des, donnait à la moindre nation un nombre considérable de combattants. Aussi l'art de la guerre chez les Germains ne consistait-il guère que dans l'élan impétueux des masses, et ils n'élevaient ni forteresses, ni retranchements, regardant même comme une espèce de déshonneur de combattre derrière des murailles. Cependant tant de forces matérielles existaient chez ces peuples, que lorsque Rome commença à les connaître et qu'elle dirigea contre eux leurs efforts, sa tactique fut impuissante à les soumettre. Contre eux se brisa ce colosse qui avait soumis l'Asie, l'Afrique et le reste de l'Europe. Malgré les forteresses dont elle hérissa toutes les sommités du Rhin et du Danube, et qui les continrent pendant quatre siècles, elle ne put empêcher leurs bandes de désoler de temps à autre ses provinces, et lorsque enfin son pouvoir croula, que sa civilisation fut anéantie, ce furent ces mêmes peuples qui la régénérèrent et d'où sortirent enfin toutes les grandes sociétés de l'Europe moderne.

CHAPITRE II.

Guerre des Cimbres et des Teutons.

Rome, maîtresse de l'Italie, après avoir, pendant six siècles, eu à combattre successivement toutes les nations qui l'habitaient, s'était aussi emparée de l'Illyrie qu'elle avait réduite en province. Ans de Rome.

Ce fut pendant que Papirius Corbulon était occupé à régler les affaires de ce pays, qu'un essaim de Barbares, dont jusqu'à cette époque le nom même était inconnu des

Digitized by Google

Romains, et qui, depuis les contrées les plus septentrionales de la Germanie, avait, le glaive à la main, traversé toutes ses sauvages forêts, sans trouver nulle part à s'arrêter, descendit du Danube sur la Drave, et surprenant les légions à Norcia, ville située aux frontières de l'Illyrie,
640. à huit lieues d'Aquilée, les défit complétement. C'était les Cimbres, ces peuples qui, comme nous l'avons dit, habitaient, au Nord de la Germanie, la presqu'île qui portait leur nom, et d'où une inondation terrible, qui alors submergea la plus grande partie de ces terres basses et marécageuses, les contraignit de s'éloigner en masse. Les Teutons, leurs voisins, que le même fléau avait entraînés à la fuite avec eux, semblent cependant avoir pris alors une autre route, et s'être rabattus sur la Gaule, où ces deux nations réunirent leurs forces quelques années plus tard. Les Cimbres, après avoir ravagé l'Illyrie, se retirèrent sur le Danube, et s'y arrêtèrent pendant près de quatre ans. Ils envoyèrent à Rome des députés pour demander au Sénat des terres à cultiver, avec l'offre de leur part de servir dans les armées de la République. Sur le refus des Romains, ils recommencèrent leurs incursions et, d'accord avec les Teutons, ils résolurent de s'emparer de
644. force de ce que leurs prières n'avaient pu obtenir. Le consul Silanus, qui voulut leur barrer le passage des Gaules, fut complétement battu. Entraînant avec eux dans leur marche les principaux peuples de l'Helvétie, les Tiguriens [1], les Tughènes [2], ils s'avancèrent jusqu'aux frontières du pays des Allobroges [3], où une nouvelle armée sous les ordres de Cassius fut aussi défaite. Scaurus, légat

1. Ceux de Zurich.
2. Ceux de Zug.
3. Qui comprenait les trois diocèses de Vienne, de Grenoble et de Genève.

Digitized by Google

consulaire, eut peu de temps après le même sort, et plus malheureux encore, il tomba au pouvoir de l'ennemi. Les Cimbres s'assemblèrent en conseil, et délibérèrent s'ils ne marcheraient pas droit sur l'Italie. On voulut connaître l'avis du prisonnier qui, oubliant son infortune, et ne songeant qu'à la gloire de son pays, leur remontra avec tant d'arrogance les difficultés de l'entreprise et la puissance de Rome, que le chef des Barbares, dans un accès de fureur, lui donna la mort [1]. Cependant son discours ne semble pas avoir été sans influence sur les Germains qui, en effet, au lieu de traverser les Alpes, se ruèrent sur la Gaule, et s'unirent alors aux Teutons et aux Ambrones, dernière tribu qui, probablement, habitait les rives de l'Ammer, proche des Cimbres, et qui avait suivi les deux peuples dans leur migration. Rome, toujours menacée de leur arrivée, prit enfin les devants, et envoya contre eux le consul C. Manlius et le proconsul Servi- 648.
lius Cœpio, qui les joignirent sur les bords du Rhône. Mais la jalousie réciproque de ces deux généraux les entraîna de même à leur perte ; au lieu de soutenir mutuellement leurs efforts, ils les paralysèrent, et firent essuyer à la République une défaite qui ne peut guère se comparer qu'à celle d'Allia ou de Cannes. Le consul Manlius et quatre-vingt mille de ses soldats restèrent sur le champ de bataille.

Cette victoire ouvrit aux Cimbres la route de l'Italie. Mais, par une raison assez difficile à expliquer, au lieu d'en profiter, ils se dirigèrent vers l'Espagne, annonçant toutefois qu'à leur retour ils marcheraient sur Rome.

1. Tite-Live, *Epit.* 67, lui donne, avec le titre de roi, le nom de Bolus. Peut-être est-ce le même guerrier que Plutarque cite sous le nom de Boiorix et qui commandait les Cimbres à l'époque de leur défaite.

Digitized by Google

La terreur était grande dans cette ville. L'imminence du danger y suspendit aussitôt les divisions intestines que les entreprises des Gracques contre le Sénat y avait soulevées. On comprit que si on ne se réunissait pas contre un ennemi commun, la sûreté de l'Etat serait compromise. Cette pensée généreuse rapprocha les Plébéiens et les Patriciens, et réunit tous les partis, qui alors cherchèrent des yeux un homme qui, dans ce moment non moins critique que du temps de Camille, pouvait comme lui les sauver. Marius, naguère obscur et qui, parvenu au consulat à force de basses intrigues, avait tout à coup, dans la guerre de Numidie, où il venait de faire captif le roi Jugurtha, révélé le génie d'un grand capitaine, fut celui que la voix publique désigna comme le libérateur futur de la patrie. Il fut, quoique absent, nommé consul pour la deuxième fois, consulat qu'il conserva encore pendant deux autres années, et dont il mit le temps à profit pour organiser son armée. Il alla attendre les barbares dans la province,
650. laissant à son collègue Catule le soin de couvrir les Alpes noriques. Là, pour endurcir ses soldats, il leur fit exécuter les plus grands travaux, et leur fit creuser le canal qui porta son nom [1], et qui, facilitant ses communications avec la mer, permit à ses vaisseaux d'entrer dans le Rhône, sans toucher l'embouchure du fleuve barrée par les sables.

Les Cimbres, pendant ce temps repoussés de l'Espagne par les Celtibériens, étaient rentrés dans la Gaule. Après l'avoir toute dévastée jusque chez les Belges, qui seuls purent les arrêter, ils se réunirent de nouveau aux Teutons pour passer tous ensemble en Italie. Afin de nourrir avec plus de facilité une si grande multitude, leurs chefs

1. *Fossa Mariana.*

Digitized by Google

toutefois se séparèrent, et tandis que les Teutons unis aux Ambrones, prirent la route des Alpes maritimes, les Cimbres et les Tigurins se dirigèrent vers la Péninsule par l'Helvétie et le Norique. Ils laissèrent sur le Rhin le plus gros de leur bagage sous la garde de quelques mille hommes, et se donnèrent rendez-vous sur le Pô.

Les Teutons se trouvèrent bientôt en face de Marius, qui se tint cependant retranché dans son camp et refusa obstinément de leur livrer bataille, voulant habituer ses soldats à regarder sans crainte ces colosses d'hommes dont la vue les épouvantait. Ne pouvant le déterminer au combat, ils contournèrent son camp, et poursuivant leur marche audacieuse, partagés en deux corps d'armée, ils prirent la route de l'Italie. Marius les suivit, et atteignit non loin d'Aix le dernier corps, composé de trente mille Ambrones. Il les défit, et pénétra jusqu'auprès du camp, d'où cependant les femmes repoussèrent les Romains. Toute la nuit les Germains pleurèrent leurs morts, avec des hurlements sauvages, qui, répétés par l'écho des montagnes, portèrent l'épouvante dans le cœur même des vainqueurs. Le lendemain, il atteignit à leur tour les Teutons auxquels les Ambrones s'étaient maintenant réunis, et qui tous ensemble furent mis dans la plus épouvantable déroute. Plus de cent mille combattants, dit Plutarque, furent tués ou faits captifs, et de ce nombre, le Roi Teutoboch, homme d'une taille gigantesque, qui fut lui-même pris dans sa fuite. Tout le camp tomba au pouvoir des Romains, qui, réservant le principal butin pour orner le triomphe de leur général, firent du reste un immense holocauste. Marius y mettait lui-même le feu, quand un courrier arrivé de Rome lui porta la nouvelle de son cinquième consulat.

Cependant son collègue Catule, qui maintenant com-

mandait comme Proconsul l'armée du Norique, ne fut point aussi heureux contre les Cimbres. Il avait dégarni de troupes les différents passages des Alpes, et il avait concentré toute son armée derrière l'Adige, où il lui avait fait prendre position. Les Cimbres, ne trouvant aucun obstacle, traversèrent les monts et parurent bientôt sur cette rivière. A leur vue, à leurs cris sauvages, une terreur panique s'empare des Romains ; ils se retirèrent sans combattre. L'ennemi passa l'Adige, s'empara du fort qui protégeait le pont, et accorda à la petite garnison chargée de sa défense une capitulation dont il jura le maintien sur la figure en bronze du taureau sacré [1].

On fut à Rome dans la plus grande épouvante quand la nouvelle de ces événements y parvint. On croyait déjà voir aux portes de la ville ces bandes qui rappelaient celles qui, quelques siècles auparavant, avaient suivi Brennus. On n'y fut tranquille que lorsque Marius, qui avait en hâte été rappelé, eut, par une manœuvre habile, joint ses troupes à celles de son collègue. Les deux armées étaient stationnées sur le Pô. Là les députés des Cimbres vinrent trouver les généraux dans leur camp, et réitérèrent la demande qu'ils avaient faite quelques années auparavant, qu'on leur cédât des terres où eux et leurs frères pussent vivre en amis et en alliés des Romains. — Ils ignoraient encore la défaite sanglante des Teutons. Mais lorsque, d'après l'ordre du consul, les principaux chefs de ce peuple eurent été conduits devant eux, couverts de chaînes, et qu'ils eurent appris le malheur de leurs armes, ils s'éloignèrent du camp, ne songeant plus qu'à les venger. Boiorix, chef des Cimbres, jeta lui-même en personne le défi à Marius, qui lui assigna le

1. Voir ci-avant page 22.

Digitized by Google

troisième jour et les plaines de Verceil pour le combat. Les Romains se placèrent de manière à tourner contre les Barbares le vent, la poussière et les rayons ardents d'un soleil de juillet. L'infanterie des Cimbres formait un énorme carré dont les premiers rangs étaient liés tous ensemble avec des chaînes de fer. La cavalerie était menaçante, et en la voyant de loin, avec la coiffure élevée des combattants, que protégeait, en guise de casque, la peau de la tête d'un animal sauvage, au-dessus de laquelle flottait encore un panache, on l'eût cru composée de géants. En arrière était placés les chariots, sorte de camp retranché où les femmes, les enfants, attendaient avec anxiété l'issue du combat. Ce camp et l'armée occupaient une lieue en longueur. En peu d'heures toute cette masse fut dissipée. Les femmes se voyant attaquées étranglèrent d'abord leurs enfants, puis elles se pendaient, s'accrochaient par un nœud coulant aux cornes des bœufs qu'elles piquaient ensuite pour se faire écraser. Les chiens du camp défendirent leurs cadavres ; il fallut les exterminer à coup de flèches.

Cette journée où la tactique triompha du nombre, et dont le succès fut dû à Catule plus encore qu'à Marius, qui cependant en eut la plus grande gloire, anéantit les projets aventureux de ces peuples qui depuis dix ans menaçaient l'Italie. Ceux d'entre eux que le fer du vainqueur ne put atteindre retournèrent sans doute au sein de leurs foyers [1], et les six mille hommes laissés sur le Rhin, à la garde des gros bagages, obligés alors aussi de se défendre contre les attaques des peuples qui les entouraient,

1. Du moins trouvons-nous dans Strabon, L. VII, p. 292-295. qu'une députation de ce peuple vint trouver Auguste sur le Rhin, et entre autres lui demanda, avec l'amitié des Romains, l'oubli des injures que les Cimbres leur avaient faites.

Digitized by Google

se frayèrent un passage jusqu'au milieu des Belges, où enfin, du consentement de ces derniers, ils s'établirent sous le nom d'Attuatikers, sur la rive droite de l'Escaut.

Les Tiguriens n'avaient point été présents au désastre, et ils avaient pendant ce temps occupé le Norique. A la nouvelle qu'ils reçurent de la défaite des Cimbres, ils se retirèrent eux-mêmes dans leurs foyers.

CHAPITRE III.

Les Suèves dans les Gaules.

Rome, délivrée de ces étrangers, n'eut plus rien à démêler avec les peuples germains jusqu'à l'arrivée de César dans les Gaules. Les différentes nations gauloises qui s'étaient successivement établies en Italie, et qui, peu à peu, avaient fini par être enclavées dans la République, avaient fait donner à toute la partie de la Péninsule, placée sous le versant oriental des Alpes, le nom de Gaule cisalpine.

La Gaule transalpine, ou d'au delà des Alpes, qui exprime la position de ce pays par rapport aux Romains qui lui imposèrent ce nom, s'étendait depuis ces montagnes jusqu'à l'Océan, et depuis la Méditerranée jusqu'au Rhin. Là les Romains ne possédaient encore que le bassin de la Durance et le littoral de la mer qu'ils avaient réduits en une province dont la partie la plus rapprochée de l'Italie a jusqu'aujourd'hui conservé le nom de *Provence*. Tout le reste des Gaules etait libre et habité par les trois grandes tribus belge, celtique et aquitaine,

Digitized by Google

toutes différentes de mœurs, de langage et de coutumes, et que composaient elles-mêmes une foule de petites nations. La dernière tribu tenait le pays le plus méridional aux frontières des Pyrénées, entre ces montagnes, la Garonne et l'Océan ; la seconde s'étendait depuis cette rivière et le Rhône jusqu'à la Marne et à la Seine, et depuis l'Océan jusqu'au Rhin. La première comprenait tout ce qui au Nord était renfermé à l'Ouest par ce fleuve.

Les peuples les plus puissants de la Gaule celtique avaient toujours été les Arvernes[1] et les Æduens. Ces derniers, qui occupaient le pays auquel les Bourguignons imposèrent leur nom au cinquième siècle, étaient les plus proches voisins de la province romaine, et ils avaient jusqu'alors entretenu avec les Romains une étroite amitié. Des froissements politiques ayant amené une rupture entre eux et les Arvernes, ces derniers s'unirent contre eux avec les Séquaniens, qui habitaient la Franche-Comté, et appelèrent à leur secours les Germains, qui profitèrent de l'occasion pour se ruer dans la Gaule.

Au delà du Rhin, depuis nos frontières jusque dans la Bohême, s'étendent plusieurs chaînes de hautes et de moindres montagnes, dont les principales sont la Forêt-Noire, l'Alb, le Spessart et l'Odenwald, alors toutes recouvertes d'impénétrables forêts, et qui, liées elles-mêmes au Harz et au Bœhmerwald, formaient avec ces dernières l'immense et célèbre forêt hircinienne, dont le Harzwald a seul conservé le nom. La Forêt-Noire, qui s'étend depuis la Suisse, dont elle est séparée par le Rhin, jusqu'au cours de l'Enz, petite rivière qui se jette dans le Neckar, était alors connue sous le nom d'Abnoba

1. Auvergnats.

et sous celui de forêt marcienne ou Markwald, forêt qu'habitaient les Marcomans. C'était sur cette contrée et sur l'Alb, cette autre chaîne de montagnes qui se prolonge entre le Neckar et le Danube, que régnait Arioviste, qui, à l'appel des Gaulois, traversant le Rhin, vint, sous prétexte de se faire leur médiateur, leur dicter ses lois. Quinze mille hommes le suivirent alors, dont le nombre s'augmentant à mesure que son ambition croissait, finit par s'élever à cent vingt mille. Les Séquaniens, secourus par lui, vainquirent d'abord les Æduens en plusieurs rencontres ; mais il ne tarda pas à leur imposer son joug, et il les força même bientôt à lui céder une partie de leurs terres. Rome respecta son pouvoir et le traita en Roi. Les Gaulois, qui reconnurent trop tard la faute qu'ils avaient faite, en sollicitant son secours, tentèrent en vain de se réunir contre lui. Vaincus à la bataille d'Amagetobria[1], ils furent obligés de plier. Arioviste les traita en maître ; il venait encore d'exiger des Séquaniens une nouvelle cession de terres pour les Harudes, tribu suévique qui habitait le Hard, près du Danube, et qui, au nombre de vingt-quatre mille hommes, étaient venus le rejoindre, lorsque César reçut avec le titre de Proconsul le gouvernement de la province.

Cependant les Tiguriens, tranquilles depuis le massacre des Cimbres, avaient de nouveau repris les armes. Toujours las de leurs foyers, ils avaient formé une nouvelle ligue avec les autres peuples helvétiques et leurs
696. voisins, les Rauraques, les Tulingiens, les Latobriges et même les Boïens, dont trente mille hommes se joignirent à eux. Tous ensemble, ils voulaient se chercher de nouvelles demeures, et tenter de s'asseoir au centre des Gau-

1. Aujourd'hui Magstadt.

Digitized by Google

les qu'ils espéraient réduire en leur pouvoir. Telle était leur confiance dans le succès de leur entreprise, qu'ils mirent le feu à leurs bourgades, à toutes leurs demeures, et qu'ils brûlèrent même tout ce qu'ils ne purent transporter avec eux. Leur dessein était de déboucher par Genève, où un pont jeté sur le Rhône devait leur faciliter le passage, et de traverser ensuite la province romaine. Mais César, averti à temps, prévint leur projet, et il se mit en devoir de les contenir. Les Helvétiens, déchus de l'espoir de forcer cette position, s'adressèrent alors aux Séquaniens, dont ils obtinrent en effet le passage sur leurs terres, et après les avoir traversées, ils se répandirent sur le territoire d'Autun, où ils commencèrent à tout piller et à tout dévaster. Leur projet était d'aller s'établir dans les plaines fertiles qu'habitaient les Santones, voisins eux-mêmes des possessions romaines. Mais César ne leur en donna point le temps. Il les joignit sur les bords de la Saône, où le manque de bateaux les avait déjà retenus vingt et un jours, et où, à l'aide de radeaux, ils n'avaient encore pu passer que les trois quarts de leur armée. Il livra un combat sanglant aux Tiguriens qui furent alors défaits, et après avoir traversé le fleuve, il atteignit le reste des alliés, qui eut le courage de l'attendre à quelques milles de Bibracte[1] ; il le vainquit complètement. Cette journée fut décisive. César, victorieux, força tous ces peuples à mettre bas les armes, et les contraignit de regagner leurs foyers, pour empêcher que les Germains eux-mêmes ne s'en emparassent. Il ne permit qu'aux Boïens de s'établir parmi les Æduens, qui leur cédèrent des terres et qui leur donnèrent le droit de cité.

1. C'est aujourd'hui Bévray, près d'Autun.

Cette victoire eut un grand retentissement dans la Gaule. Elle releva le courage des alliés de Rome, sur lesquels s'était appesanti le joug d'Arioviste, et qui mirent alors en elle tout leur espoir. Ils envoyèrent des députés à César, pour lui faire un tableau fidèle de leur situation, et lui exposer la manière tyrannique dont ils étaient traités par le chef des Suèves. Ils le conjurèrent de les délivrer des Germains. César, heureux de trouver une occasion favorable d'étendre lui-même son pouvoir dans la Gaule, sans toutefois qu'on pût l'accuser d'invasion, la saisit avec avidité : il fit demander un entretien à Arioviste, en le priant de stipuler l'endroit où ils pourraient se réunir, à moitié chemin l'un de l'autre. Le Suève lui fit répondre, que, dans l'état de fermentation où était la Gaule, il y avait pour lui trop de danger de s'avancer avec peu d'hommes dans le pays, et que trop de difficultés se présentaient pour y conduire une armée. Cette réponse évasive força César de lui envoyer son ultimatum ; il lui fit dire, qu'allié des Æduens, il était de son devoir de les protéger, et qu'il exigeait donc de lui le renvoi des ôtages qu'il en avait reçus, et la retraite au delà du Rhin de toutes les troupes qui occupaient leur province.

Arioviste, dans sa réplique, se fonda sur le droit du glaive, et il répondit à César que les lois de la guerre laissaient au vainqueur la liberté de traiter à son gré les vaincus ; que les Romains ne se gouvernaient pas à la volonté d'autrui dans leur conquête, mais à la leur ; et que, ne prétendant rien leur prescrire à cet égard, il croyait devoir exiger d'eux le même respect pour lui ; qu'il avait imposé tribut aux Æduens après sa victoire, et que César avait tort de vouloir diminuer ses revenus ; qu'il ne leur rendrait donc point leurs ôtages, mais

Digitized by Google

qu'aussi il ne leur ferait point la guerre, pourvu qu'ils satisfissent au traité et lui payassent tribut comme auparavant; que s'ils ne le faisaient, le nom d'amis et d'alliés du peuple romain ne leur servirait de rien ; qu'en vain César les prenait sous sa protection, qu'il devait bien savoir que nul ne s'était pris à lui qui ne s'en fût repenti, et qu'il lui apprendrait à ses dépens quelle était la valeur d'une nation invincible, qui depuis quatorze ans n'avait jamais eu de revers.

Arioviste, en envoyant cette réponse, fit marcher son armée sur Besançon, la capitale des Séquaniens, ville forte dont il espérait s'emparer, et où il savait qu'il trouverait en abondance des provisions de bouche. Il voulait en faire le pivot des opérations de la campagne qu'il prévoyait devoir s'ouvrir. Sa réponse arriva au camp de César, en même temps qu'une députation des Æduens rapportait au Proconsul que les Harudes, appelés par Arioviste, pillaient leurs terres, et qu'une autre des habitants de Trèves lui annonçait qu'une nouvelle armée de Suèves se concentrait sur les bords du Rhin, sous la conduite des deux frères Nasuo et Cimber. César leva donc aussitôt son camp. Il avait marché pendant trois jours, lorsqu'il apprit le mouvement de l'ennemi, et son intention de s'emparer de Besançon. Il ne songea plus qu'à le prévenir; et, en effet, sa diligence, ses marches forcées de nuit et de jour le portèrent au sein de cette ville que l'ennemi n'avait point encore abordée. Les habitants le reçurent comme un libérateur, quoique leur crainte fût grande, et que le tableau qu'ils lui firent de l'horrible aspect des Germains jetât même l'épouvante parmi les Romains. César eut besoin de toute son éloquence pour retremper le courage de ses soldats et les rappeler à leur devoir. Il laissa une garnison dans la ville, et s'avança

Digitized by Google

au devant d'Arioviste. Divitiac, le chef des Æduens, le guida dans sa marche, et pour éviter l'aspérité des montagnes et la sombre horreur des forêts, il le conduisit par des chemins plus faciles, dont la longueur ne lui permit toutefois d'avoir des nouvelles de l'ennemi qu'au septième jour. Arioviste, averti de son approche, lui envoya une ambassade, et lui fit dire que l'entrevue qu'il lui avait proposée, pouvant maintenant avoir lieu sans danger, il était disposé à l'accepter.

On convint du rendez-vous, qui fut assigné sur une hauteur, située dans une plaine, à égale distance de chaque armée, et où, selon les conventions prises, les deux généraux se rendirent, accompagnés seulement chacun de dix cavaliers. Ils se parlèrent sans mettre pied à terre. César, après avoir rappelé au Germain la reconnaissance qu'il devait au Sénat et au peuple romain qui l'avait reconnu Roi, et l'obligation qu'il lui avait à lui-même de cette faveur, puisque c'était à son entremise qu'il la devait, lui représenta, que Rome, dont l'alliance avec les Æduens avait toujours été si intime, ne pouvait souffrir que le pouvoir de ses alliés diminuât. Il lui réitéra donc la prière qu'il lui avait déjà faite de rendre aux Æduens leurs ôtages, et de ne plus les inquiéter non plus que les autres Gaulois amis de ces peuples. Il exigea de nouveau le renvoi au delà du Rhin d'une partie des Germains, et si la puissance d'Arioviste ne s'étendait pas jusqu'à l'ordonner, du moins de ne point en attirer d'autres.

Le Suève éluda ce dernier point dans sa réponse, et reprochant à César de se mêler de ses différends avec les Æduens, il lui fit remarquer que ce n'était qu'à l'appel d'une partie des Gaulois, et sur les promesses qu'il en avait reçues, qu'il avait traversé le Rhin; que les terres qu'il

Digitized by Google

occupait lui avaient été cédées par eux, que les autres Gaulois, qui voulaient l'en chasser, avaient été vaincus par lui, et avaient, à la fin des hostilités, accepté le tribut qu'il leur avait imposé; que tant qu'ils resteraient fidèles au traité, il ne les inquiéterait en aucune manière, et que s'il avait fait venir d'autres Germains de ce côté du fleuve, ce n'avait été que parce que le soulèvement des Gaulois avait dû lui faire craindre pour sa propre sûreté. Il lui dit ensuite qu'il espérait que Rome ne voudrait pas se faire payer son amitié jusqu'à exiger qu'il abandonnât le pays; qu'il préférait y renoncer; qu'il était venu dans ces provinces avant les Romains, et qu'aussi peu qu'il se croyait en droit de leur dicter des lois dans les régions qu'ils occupaient, aussi peu il leur reconnaissait celui de l'inquiéter dans celles qu'il avait conquises; que cette alliance de Rome et des Æduens n'était qu'un prétexte, puisque les Romains n'avaient porté aucun secours à ce peuple contre les Séquaniens, et qu'il n'avait non plus servi leurs intérêts pendant leurs guerres avec les Allobroges; que s'il ne se retirait, il le traiterait en ennemi; qu'il savait bien qu'il ferait plaisir aux plus grands de Rome qui lui avaient dépêché des courriers exprès et qu'il pouvait par là gagner leurs bonnes grâces; mais que s'il voulait se retirer et lui laisser libre la possession de la Gaule, il le servirait en récompense, et porterait ses armes victorieuses partout où il voudrait.

L'entretien dura encore quelque temps, sans qu'ils pussent s'entendre; il fut interrompu par un messager qui vint avertir César que l'armée ennemie avait fait un mouvement et que déjà quelques traits avaient été lancés. Le sort des armes devait donc décider la querelle.

Cependant Arioviste dépêcha encore deux jours après

vers César pour une seconde entrevue, soit avec lui, soit avec un de ses lieutenants. Mais le Proconsul ne trouva plus à propos d'y aller, et envoya vers lui Valerius Proculus, jeune homme plein d'honneur et de vertu, de qui le père avait été fait citoyen romain, et qui, par la connaissance qu'il avait de la langue gauloise, pouvait traiter avec Arioviste qui l'avait apprise depuis le temps qu'il demeurait dans la Gaule. Soit néanmoins que le chef des Suèves l'eût soupçonné de venir comme espion, soit qu'il n'eût cherché qu'à tendre des embûches à son ennemi, il fit jeter cet envoyé dans les fers ainsi que Marcus Titius qui cependant avait avec lui droit d'hospitalité, et que César avait donné à Valerius pour l'accompagner.

Il partit le même jour, et vint camper au pied d'une montagne, à une lieue et demie des Romains. Cependant, quoique les camps fussent rapprochés et que les escarmouches devinssent dès-lors journalières, les Germains refusèrent pendant quelque temps de livrer une bataille générale. Leur armée était composée de sept peuples : Suèves, Marcomans, Harudes, Triboques, Vangiones, Némètes et Sédusiens. César apprit à la fin par quelques prisonniers que ce qui les empêchait de hasarder le combat, c'était la superstitieuse prédiction de leurs alrunes qui s'opposaient à ce qu'on l'engageât avant la nouvelle lune, temps regardé en effet par les Germains comme le plus favorable à toutes les entreprises. César profita de cet avertissement pour faire attaquer le camp et les contraindre d'accepter la bataille. Les Germains se rangèrent alors par nation à égales distances, et pour ôter toute espérance de retraite, mirent derrière eux tous leurs chariots. Les femmes, montées dessus, leur tendirent les bras en passant, et elles les encouragèrent à combattre pour leur liberté. L'aile droite des Romains fut la pre-

Digitized by Google

mière qui reçut le choc de l'ennemi. Ce choc fut si impétueux qu'ils n'eurent point le temps de lancer le javelot, et qu'ils furent contraints de le jeter, pour mettre l'épée à la main. Les Germains s'avancèrent en un immense carré, inébranlables derrière le mur de leurs boucliers, jusqu'à ce que les plus agiles et les plus audacieux parmi les Romains, étant parvenus à briser cette barrière, les arrêtèrent. La mêlée fut alors terrible et sanglante. L'aile gauche des Germains fut rompue; mais l'aile droite plus nombreuse eut pendant quelque temps l'avantage, et elle se fût fait jour, si le jeune Crassus qui commandait la cavalerie et qui n'était point engagé dans la mêlée, n'eût fait avancer la troisième ligne et n'eût rétabli le combat. Dès-lors, l'issue de la bataille ne fut plus douteuse. Les Germains furent défaits, et gagnèrent en désordre les rives du Rhin, que quelques-uns traversèrent à la nage ou dans des nacelles, mais où le plus grand nombre fut tué ou fait prisonnier. Les femmes et les enfants suivaient en criant cette fuite précipitée. Dans cet épouvantable tumulte, les deux épouses d'Arioviste, l'une, Suève d'origine, l'autre, sœur de Vocion, Roi du Norique, trouvèrent la mort, ainsi qu'une de ses deux filles; l'autre tomba au pouvoir du vainqueur. Arioviste lui-même atteignit dans une barque la rive droite du fleuve. César, en poursuivant la cavalerie ennemie, eut le plaisir de délivrer de ses chaînes Valerius Proculus, qui raconta que les Germains avaient déjà trois fois en sa présence jeté le sort pour savoir si on le brûlerait sur-le-champ ou si on remettrait sa mort à une autre occasion; il ne devait la vie qu'à la fortune. L'issue de ce combat fut la dispersion de toutes les forces combinées des Suèves sur le Rhin, et leur expulsion totale hors des Gaules. Il ne resta en deçà du fleuve que les Vangiones, les Né-

Digitized by Google

mètes et les Triboques, qui, avant l'arrivée d'Arioviste dans la Gaule, s'étaient déjà vraisemblablement établis sur la rive gauche du Rhin, et avaient forcé les Médiomatrices qui s'étendaient jusqu'au fleuve, à leur céder des terres[1]. Après la défaite du chef dont ils avaient adopté la querelle, ils rentrèrent dans leurs foyers, en se soumettant au vainqueur. Les Marcomans se retirèrent dans leurs forêts, et les Sédusiens et les Harudes sur les hauteurs agrestes de l'Alb et sur les rives du Danube, d'où ils étaient sortis, et où le nom des derniers s'est jusqu'aujourd'hui perpétué dans le canton du Hard.

CHAPITRE IV.

Conquête du Rhin par les Romains.

Les Suèves, après avoir passé le Rhin, se virent coupés dans leur retraite par les Ubiens, peuple qui s'étendait sur la rive droite du fleuve depuis le Taunus jusqu'au territoire des Sicambres, et qui, à l'Est, touchait le pays que les tribus suéviques occupaient. D'abord surpris par cette attaque, ils ne tardèrent point cependant à reprendre l'avantage, et après une guerre dont l'histoire ne nous a point conservé les détails, ils contraignirent enfin les Ubiens à leur payer tribut.

Ce dernier peuple avait, de son côté, chassé les Teuchtères et les Usipètes qui, toujours combattant, sans trouver nulle part à s'arrêter, parcoururent tous les pays

1. Voyez mes *Établissements romains sur le Rhin et sur le Danube*, § 11.

Digitized by Google

frontières de la Germanie, et qui vinrent maintenant demander aux Suèves un asile que ceux-ci leur refusèrent.

Cependant les Gaulois, bientôt fatigués des garnisons romaines, qui leur devinrent non moins onéreuses que leur avaient naguères été celles des Germains, entraînèrent sous main les Belges à se soulever contre les Romains. Les deux campagnes qui suivirent cette 697,
levée de boucliers, à laquelle prirent part aussi les Con- 698.
druses, les Eburons, les Cerèses et les Pémanes, toutes tribus germaines qui s'étaient assises sur le Rhin et sur la Meuse[1], eurent pour résultat la soumission de toute la Belgique, et portèrent les légions romaines jusque sur les rives du Waal. César, après avoir mis ses troupes en quartiers d'hiver, était retourné en Italie, lorsque les Teuchtères et les Usipètes qui erraient depuis trois ans, forcés de fuir devant les Suèves, et attirés secrètement par les émissaires des Gaulois, las de la domination romaine, parurent sur les bords du fleuve. En vain les Ménapiens qui en habitaient les rives voulurent leur en disputer le passage; ils se répandirent sur leurs terres, et vécurent de leurs provisions, jusqu'à ce qu'enfin, averti de ces événements, César vint mettre un terme à leurs déprédations. Lorsqu'il parut dans la Gaule, ils s'étaient déjà avancés jusqu'au milieu des Eburons et des Condruses. Il rassembla les principaux des Gaulois, leur cacha ce qu'il savait de leurs rapports avec les Usipètes et leur assigna le contingent de cavalerie qu'ils devaient fournir pour l'expédition qu'il préparait. Tandis qu'il marchait contre 699.
l'ennemi, une députation de ce peuple vint le trouver dans son camp. Elle lui représenta que la nécessité seule avait contraint les deux nations à se ruer sur la Gaule,

1. Voyez mes *Établissements celtiques dans la Sud-Ouest-Allemagne*, § 1.

Digitized by Google

et demanda au Proconsul qu'il leur assignât des terres pour demeure, s'il ne trouvait pas à propos de leur laisser celles qu'elles avaient prises ; elle lui signifia qu'elles étaient prêtes à le servir en amie, mais qu'elles auraient recours aux armes s'il les y contraignait. César se contenta de remontrer aux députés qu'il n'y avait point dans la Gaule de terrain libre ; mais que si leurs nations voulaient rentrer chez les Ubiens, qui lui avaient eux-mêmes demandé du secours contre les Suèves, il ne doutait pas qu'à sa prière ils ne leur cédassent des terres. Ils promirent de lui rapporter réponse dans trois jours et le supplièrent de ne point passer plus loin ; ce qu'il leur refusa, parce qu'il savait qu'ils ne le faisaient que pour attendre le retour de leur cavalerie qu'ils avaient envoyée aux vivres et au fourrage de l'autre côté de la Meuse.

Il n'était plus qu'à une faible distance de leur camp, lorsqu'ils députèrent de nouveau vers lui pour le supplier de leur accorder une trève jusqu'à ce qu'ils pussent avoir la réponse des Ubiens ; mais César ne leur donna qu'un jour pour se décider. Les avant-postes des Germains ayant, au nombre de huit cents chevaux, rencontré cinq mille hommes de cavalerie romaine, qui, sur la foi du traité, ne se tenaient point sur leur garde, tombèrent dessus, et les mirent en fuite. Le lendemain, les principaux chefs revinrent pour excuser cette violation de la trève, qu'ils imputèrent à l'indiscrète audace de quelques jeunes gens, dont il serait injuste de rendre leur nation responsable. Mais César, sans respect pour leur titre d'ambassadeur, les fit arrêter, et s'avançant vers le camp des Germains où l'on ne s'attendait point à une si prompte attaque, et où la confusion fut d'autant plus grande que les chefs manquaient, il renversa tout devant lui. Ni les femmes ni les enfants qui fuyaient

Digitized by Google

furent épargnés. Tout ce qui ne put assez vite se sauver à la nage sur la rive opposée de la Meuse, fut impitoyablement massacré.

Cette action décisive força les Teuchtères et les Usipètes à repasser le Rhin, et ils trouvèrent enfin un asile chez les Sicambres, nation puissante qui s'étendait sur la Sieg, entre la Lippe et le Westerwald.

César qui désirait porter la terreur chez les Germains, et qui tenait cependant à justifier son apparition sur le sol germanique, fit demander à ce peuple qu'il lui livrât les fugitifs. Mais les Sicambres s'y refusèrent, et ils lui répondirent que l'Empire romain finissait au Rhin ; que si César ne voulait point souffrir que les Germains passassent dans les Gaules, il avait tort de vouloir étendre sa domination jusque dans la Germanie.

Cependant les Ubiens envoyèrent au Proconsul des ambassadeurs et des ôtages, et le pressèrent de venir les secourir contre les Suèves, ou du moins de passer le Rhin, pour montrer sa puissance, parce que, depuis la défaite d'Arioviste, la réputation des Romains était si grande, que leur seule alliance pouvait servir de protection jusqu'au fond de la Germanie. Ils lui offrirent un grand nombre de bateaux pour son passage. Mais César crut qu'il était plus prudent d'assurer sa retraite par la construction d'un pont de pilotis, d'autant plus que cette entreprise devait étonner les Germains, qui, dans toutes leurs expéditions des Gaules, ne s'étaient encore servi, pour effectuer le passage du fleuve, que de radeaux, de barques ou de pirogues, et le plus souvent même le traversaient à la nage. Au bout de dix jours, s'il faut croire ce qu'il en dit, cet immense travail fut achevé, et il laissa de chaque côté une forte garnison destinée à le protéger.

Digitized by Google

Les Sicambres, à son approche, se retirèrent dans leurs forêts, abandonnant leurs demeures et leurs moissons que les Romains partout incendièrent et détruisirent. Il apprit par les Ubiens que les Suèves, à la nouvelle de son arrivée, avaient de même caché, dans le plus épais de leurs bois sombres, leurs femmes et leurs enfants, et que tous les guerriers s'étaient assemblés au centre du pays, prêts à le recevoir. Comme son intention n'était point cependant de s'avancer jusque dans le cœur de la Germanie, et que le but de son expédition était accompli, il repassa dans la Gaule, et fit rompre le pont, après n'être resté sur la rive droite du Rhin que dix-huit jours.

Rome étendait donc son pouvoir sur tout le fleuve, et sur le pays qu'il embrasse à l'Occident.

700. Cependant les Suèves n'avaient point oublié le rôle qu'ils y avaient joué. Ne pouvant vaincre les Romains par les armes, ils tentèrent de leur susciter de nouveaux embarras, dont ils prétendaient profiter si l'occasion s'en présentait.

Les Tréviriens, nation d'origine germanique, mais qui cependant avait reçu César comme un libérateur, et l'avait même aidé de ses efforts contre les autres peuples belges, avaient eux-mêmes fini par trouver l'amitié des Romains plus chère et la liberté apparente qu'ils leur avaient laissée plus onéreuse que le tribut qu'ils avaient naguère payé aux Germains, et le joug que ces derniers leur avaient imposé. Le parti opposé à César étant parvenu à se saisir de l'autorité, avait sous main renoué ses relations avec les peuples d'outre-Rhin, et les Suèves avaient profité de cette circonstance pour envoyer au secours des Tréviriens une certaine quantité de troupes. La mort d'Arioviste, qui cependant eut lieu pendant ces événe-

Digitized by Google

ments, soit qu'il mourût de mort naturelle, soit qu'il périt victime d'intrigues politiques, abattit le courage des Germains, et réduits dès lors à leurs propres forces, mais non sans avoir fait payer cher aux Romains leurs victoires, les habitants de Trèves et les autres peuples des Gaules furent forcés de rentrer dans le devoir.

Ce fut pendant cette guerre que, pour la seconde fois, 701.
César jeta sur le Rhin un pont un peu au dessus de l'endroit où le premier avait été construit, et où les députés des Ubiens vinrent une seconde fois le complimenter, et l'assurer de l'amitié de ce peuple pour les Romains. Les Suèves tinrent à son égard la même conduite qu'ils avaient tenue lors de sa première apparition, et se retirèrent dans l'immensité de leurs forêts où ils échappèrent à sa poursuite.

César, à son retour, décréta l'extermination des Éburons, et l'on vit alors l'exemple d'une nation livrée au pillage des peuples voisins auxquels se joignirent encore deux mille hommes de cavalerie sicambre, qui, eux aussi, traversèrent le Rhin pour prendre part au butin, et qui, une fois lancés, vinrent même attaquer Atuatuca, confiée, en l'absence de César, à la garde de Cicéron. Ils ne réussirent point cependant dans cette entreprise, et ils repassèrent le Rhin sur la nouvelle de l'approche de César, qui, pour achever d'écraser les Éburons, brûla tous leurs villages et porta dans tout le pays le fer et la dévastation.

En vain les Gaulois tentèrent encore un dernier effort 702,
l'année suivante et se soulevèrent en masse. César, par 703.
ses victoires et par ses vigoureuses dispositions, les contraignit de rentrer dans le devoir. Les Ubiens eux-mêmes lui fournirent alors un contingent de cavalerie, et il y eut depuis continuellement des troupes germaines auxiliaires dans les armées romaines. Lorsqu'après la guerre

Digitized by Google

civile, qui bientôt après éclata, et pendant laquelle la Gaule resta paisible, César tint à Rome son quadruple triomphe, le Rhin figura parmi les trophées de ses victoires, et ce fut comme le signal des longues luttes qui plus tard devaient ensanglanter ses rives.

CHAPITRE V.

Conquête du Danube par les Romains.

L'Empire d'Auguste vit naître en effet ces expéditions réitérées jusqu'au sein de la Germanie, commencées avec tant de succès et suivies de tant de revers, qui firent connaître au monde civilisé l'intérieur de cette vaste contrée inconnue jusqu'alors.

Les Illyriens et les Dalmates, qui avaient profité des querelles de César et de Pompée et ensuite de celles d'Antoine et d'Octave pour secouer le joug romain, furent forcés de rentrer dans le devoir après une guerre de partisans qui, surtout de la part des Dalmates, se prolongea dans les montagnes, où leur chef, du nom de Teutine, homme aventureux, tint longtemps les Romains en échec. Un bonheur pour les armes romaines fut la diversion que firent les tribus guerrières qui habitaient le Nord de l'Hémus, Gètes, Bastarnes, Daces, qui, pendant que l'Espagne, l'Épire, l'Orient étaient les trois grands théâtres où l'Empire se disputait, se faisaient elles-mêmes une guerre cruelle et sanglante. Les Daces furent vaincus par les Bastarnes. Chez les Gètes avait paru, au troisième siècle de la fondation de Rome, Xamulxis, disciple

Digitized by Google

de Pythagore, qui avec son maître avait en Égypte cherché la sagesse et qui, rentré dans sa patrie, lui avait donné des lois. Il y avait établi le culte et formé la monarchie. Sous Boirebistas, Prince des Gètes, se réunirent maintenant toutes les nations peucéniennes, qui, après avoir ravagé la Thrace, la Macédoine et l'Illyrie, se jetèrent, pendant que César était occupé contre les Gaulois, aux frontières de la Pannonie et du Norique, sur les restes de ces Boïens et de ces Taurisques qui quelques siècles auparavant avaient passé en Italie. Plus de deux cent mille hommes suivaient ce chef intrépide qui, au moment de se déclarer pour Antoine contre Octave, mourut du 710.
poignard d'un conspirateur.

Auguste, victorieux, passa dans la Gaule qui, après la mort de César avait été contenue par l'énergique conduite de Munacius Plancus, et qui, d'abord province des Triumvirs et ensuite d'Antoine, lui était tombée en partage. Il lui donna pour gouverneur Vipsanius Agrippa. Les Ubiens, toujours inquiétés par les Suèves, ne pou- 715.
vant plus se soutenir contre eux sur la rive droite du Rhin, furent enfin transplantés par ce dernier sur la rive gauche du fleuve, où ils bâtirent la ville qui plus tard reçut la colonie d'Agrippine. Les Suèves, au témoignage de Strabon, se répandirent sur leurs terres et traversèrent même le Rhin quelques années plus tard, attirés sans doute par les Moriniens et d'autres peuples belges, qui, toujours remuants, avaient de nouveau tenté de secouer le joug romain. Ils furent cependant alors repoussés par Carinas, qui, pour prix des services rendus en 725.
cette occasion, partagea avec Auguste les honneurs du triomphe. Mais ils revinrent de nouveau se réunir plus tard aux Tréviriens que Nonnius Gallus fit-rentrer dans le devoir. Auguste passa de nouveau dans la Gaule et en

Digitized by Google

fit alors le partage en trois grandes provinces, dont celle de Belgique s'étendit jusqu'au Rhin et comprit dans son sein les gouvernements militaires des deux Germanies, inférieure et supérieure.

738. L'Empereur en était à peine reparti pour se rendre en Espagne, que la guerre des Sicambres commença. Ces peuples, d'abord repoussés par Vicinius et ensuite contenus par Agrippa, et, plus tard, par Tibère qui continua l'œuvre de son prédécesseur, se revoltèrent de nouveau sous Lollius qui le remplaça. Ce général, renommé par son avarice et par ses exactions, exigea d'eux, à ce qu'il paraît, un nouveau tribut. Ayant envoyé des commissaires pour le recevoir, les Sicambres les mirent en croix, et, passant le Rhin, pillèrent toute la seconde Germanie. La cinquième légion qu'ils surprirent perdit son aigle. Quoique la honte des Romains fut en cette occasion plus grande que ne fut leur perte, Auguste crut devoir venir lui-même sur les lieux. Les Sicambres, à son approche, lui envoyèrent des députés, et il consentit à leur accorder la paix, moyennant un certain nombre d'ôtages qu'ils furent obligés de livrer. Ce fut pendant son séjour dans la Gaule que le Norique et la Vindélicie furent réduits en provinces romaines. Le premier de ces pays comprenait la plus grande partie de l'archiduché d'Autriche, et touchait à l'Est la Pannonie dont il était séparé par le mont Cætius. Déjà Auguste avait soumis cette dernière à l'Empire, vers l'an 720 de Rome.

Cependant les Pannoniens s'étaient soulevés et ayant entraîné avec eux les habitants du Norique, ils étaient tous ensemble entrés sur le territoire de l'Istrie.

Silius et ses lieutenants les repoussèrent, et ce général vint planter ses aigles jusque sur le Danube.

739. En même temps Tibère soumettait les peuples de la

Digitized by Google

Rhétie et de la Vindélicie, et s'avançait avec ses légions jusque sur les hauts sommets où le fleuve prend naissance.

Ces vigoureux montagnards avaient eux-mêmes appelé contre eux les armes des Romains. — Longtemps ils avaient soutenu leur indépendance, mais unis maintenant aux Vindéliciens, peuples assis sur la Vindisch et sur le Lec, ils prétendaient s'ouvrir la route de l'Italie. Drusus et Tibère arrêtèrent leur marche non loin de Trente, et les contraignirent de regagner leurs foyers. Pendant longtemps les Rhétiens défièrent tous les efforts de Tibère qui resta seul chargé de leur soumission, jusqu'à ce que ce général, ayant atteint le lac que traverse le Rhin, et ayant, à l'aide des bateaux qu'il y construisit, contourné leurs vallées, il vint à bout de les réduire. Ce fut une guerre d'extermination. Les femmes égorgeaient leurs enfants et les lançaient à la figure du soldat romain qu'elles bravaient. Tous les hommes, capables de porter les armes, furent arrachés de leurs foyers et transplantés hors de leur pays. Il n'y resta que la partie de la population qu'on regarda comme impuissante à se soulever et qu'on y laissa pour cultiver les terres.

Tibère réduisit le pays en province ainsi que le Norique.

Par la jonction de ces deux contrées à l'Empire et par celle de la Thrace et des pays limitrophes, que Pison et d'autres généraux firent peu de temps après, toute la rive droite du Danube, depuis sa source jusqu'à son embouchure, fut soumise aux Romains.

Digitized by Google

CHAPITRE VI.

Expéditions de Drusus.

Auguste, en quittant les Gaules, en confia le gouvernement à son beau-fils Drusus. Dès la seconde année de son administration, ce Prince eut à repousser une nouvelle irruption des Sicambres, des Usipètes et des Teuch-
742. tères, qui, au mépris des traités, revinrent piller le Bas-Rhin. Drusus avait déjà donné des preuves de son courage et de ses talents militaires dans la Rhétie. Il les développa dans les trois campagnes qu'il entreprit contre les peuples du Centre et du Nord de la Germanie, dont la conquête fut alors décrétée et dont ce jeune général fit adopter le plan à Auguste. La coalition des Suèves, longtemps si formidable, s'était en grande partie dissoute. Les Cattes s'en séparèrent dès que Drusus parut en vainqueur, après avoir châtié les Usipètes, les Teuchtères et les Sicambres. Il s'avança contre les Mattiaques, alliés de ces nations, et fit construire sur le Taunus le premier fort romain qui couronna la crête de ces montagnes[1]. Il poussa sa marche jusqu'au pays des Marcomans.

Cependant au Nord une autre coalition se formait entre ces mêmes peuples vaincus mais non subjugués, que les Cattes avaient refusé de secourir, et qui s'allièrent maintenant aux Chauques et aux Bructères qui habitaient les bords de l'Ems et du Weser.

Drusus, pour se porter plus facilement contre eux, fit équiper une flotte sur le Rhin, et, à travers les terres

1. Voir mes *Établissements romains sur le Rhin et sur le Danube.*

Digitized by Google

basses et marécageuses qui se prolongeaient du fleuve à la mer, il fit construire un canal, afin d'y faire avancer ses vaisseaux, sans avoir besoin de contourner toutes les côtes. Il s'était attaché les Bataves, qui habitaient la grande île que le Rhin formait alors à son embouchure, et les Frisons, peuple pêcheur dont les descendants ont conservé jusqu'aujourd'hui le nom de leurs ancêtres. Il traversa avec sa flotte le territoire des derniers, qui eux-mêmes avaient des démêlés avec les Chauques, et qui sauvèrent alors ses vaisseaux du danger où ils se trouvèrent par le retire précipité du flux qui les laissa presque à sec sur le sable. Il entra dans l'Ems où il eut un combat naval à soutenir contre les Bructères, et à l'embouchure duquel il construisit un castel, qui pût servir à protéger la navigation romaine dans ces parages et de point d'appui pour les opérations d'une nouvelle campagne. La saison des pluies et les vents continuels qui s'élevèrent le contraignirent de rentrer dans la Gaule.

La retraite des Romains permit aux six peuples coalisés de marcher à leur tour contre les Cattes, pour les punir de ne leur avoir point fourni de secours. Lorsque Drusus, après avoir passé l'hiver à Rome, revint au printemps prendre le commandement de l'armée, il apprit que sur le Mein et dans le Finsterwald tout était en armes. Il en profita pour passer le Rhin et pour ravager toutes les terres de l'ennemi jusqu'au Weser. Là habitaient les Chérusques, nation puissante que protégeaient les immenses forêts du Harz, et dont le nom devint par la suite collectif, pour désigner avec eux les Lombards[1], les Angles[2], les Varines[3] et les autres peuples qui en- 743.

1. Sur l'Elbe.
2. Aux sources de l'Elbe.
3. Entre l'Elbe et la mer.

trèrent dans leur coalition. Drusus ne crut pas devoir passer le fleuve, dans la crainte de manquer de vivres. Il se replia sur la Lippe, où cependant les Sicambres et leurs alliés l'avaient précédé, et qui, après avoir battu les Cattes, vinrent lui couper la retraite.

L'impétuosité des Germains, qui, mieux dirigée, eût pu ruiner toute l'armée romaine, échoua cependant contre la savante tactique de l'ennemi qui, cerné de toute part, parvint à se frayer un passage et à lui échapper. Les Romains prirent position sur la Lippe, où, pour contenir les Germains, ils élevèrent un castel au confluent de cette rivière et des deux torrents de la Gleene et de la Liese. En même temps ils construisirent à travers les marais une digue, qu'ils prolongèrent jusqu'au Rhin et qui devait faciliter leurs communications avec l'intérieur de la Germanie.

744. Cependant les Cattes que Drusus voulut contraindre de s'expatrier sur d'autres terres, et qui virent dans cette prétention une atteinte à leur liberté, quittèrent son alliance pour s'unir maintenant aux Sicambres. Ce fut contre eux que les deux campagnes suivantes furent dirigées. Drusus dévasta tout leur territoire jusqu'aux limites des Suèves, qui étaient alors en paix avec lui, et dont il respecta les frontières. Cependant la route du Weser par le Harzwald lui était ouverte ; et plus audacieux que lors de sa première expédition contre les Ché-
745. rusques, il traversa ce fleuve et porta ses aigles victorieuses jusque sur l'Elbe. Là, dit-on, une alrune d'une taille plus qu'ordinaire lui apparut et, d'un ton prophétique, lui adressant quelques reproches sur son ambition, lui annonça la volonté du ciel qui s'opposait à ce qu'il allât plus loin. Il ne passa point l'Elbe en effet; et comme s'il eût eu un secret pressentiment de sa fin prochaine,

Digitized by Google

il éleva sur les rives du fleuve un trophée pour perpétuer le souvenir de ses victoires. Il reconduisait sur le Rhin ses légions, lorsque, sur les bords de la Saal, petite rivière qui se jette dans l'Elbe, il fit une chute de cheval, qui le blessa si fortement que trente jours après il mourut. Tibère, qui, à la nouvelle de cet événement, accourut dans la Germanie, reçut son dernier soupir et fit transporter jusqu'à Rome sa dépouille mortelle. Toute l'armée pleura son général, et elle lui éleva, près de Mayence, la principale place d'armes que les Romains eussent alors sur le Rhin, un cénotaphe dont, après dix-huit siècles, les ruines se montrent encore.

CHAPITRE VII.

Marcomans.

Tout le Nord de la Germanie, occupé militairement par les Romains, ne tenta point, à la mort de Drusus, de secouer le joug qu'il lui avait imposé. Lorsque Tibère vint prendre le commandement de l'armée du Rhin, tous 746.
les peuples, parmi lesquels étaient stationnés les garnisons romaines éparses dans les divers forts que Drusus avait fait élever sur le Weser et jusque sur l'Elbe, lui envoyèrent des députés et implorèrent son alliance. De ce nombre furent les Teuchtères et les Usipètes, auxquels il refusa toutefois leur demande, à moins que les Sicambres, leurs alliés, qui avaient si souvent levé l'étendard de la révolte, ne consentissent à se rendre. Sur les représentations des deux tribus, les Principaux des Sicambres vinrent le

Digitized by Google

trouver dans son camp pous traiter avec lui. Mais aussi perfide à leur égard, que leur nation s'était montrée jalouse de sa liberté, il les fit mettre dans les fers, et tombant à l'improviste sur ce peuple, il l'arracha par milliers de ses foyers, comme il avait fait quelques années auparavant avec les malheureux Taurisques dans la Rhétie. Plusieurs d'entre eux, préférant une noble mort à la honte de l'esclavage, se tuèrent de désespoir. Le bassin de la Sieg resta en grande partie désert, jusqu'à ce que les Usipètes et les Teuchtères, s'y répandant par la suite, s'y mêlèrent aux restes de la population primitive, dont le nom, devenu célèbre, passa lui-même à ces nouveaux habitants.

Tibère chercha ensuite par une politique raffinée à s'attacher l'amitié des Germains. Il attira leurs chefs dans son camp, où il leur fit des présents ; plusieurs prirent même du service dans l'armée et envoyèrent leurs fils à la cour d'Auguste ; il caressa l'ambition de quelques-uns d'eux, pour les porter à usurper l'autorité dans leurs tribus.

Ans de J. C. Marbod règnait alors sur les Marcomans. Il avait passé à Rome quelques années de sa première jeunesse, et son esprit observateur s'y était développé ; il y avait acquis des connaissances dont son ambition profita plus tard quand il fut parvenu au pouvoir. La coalition des Suèves s'était dissoute. Les Marcomans, dont le nom indiquait la place que ce peuple occupait aux frontières de la confédération, étaient pressés de toute part par les Romains, qui, d'un côté, touchaient aux sources du Danube, et, de l'autre, par la position qu'ils venaient de prendre dans la Germanie, débordaient déjà, du côté du Mein, les hautes sommités de l'Abnoba. Les peuplades isolées du sein de la Germanie n'attendaient toutes qu'un chef contre

Digitized by Google

la tyrannie. Marbod conçut le hardi projet de les réunir, et, quittant avec les Marcomans les bois sombres qu'ils habitaient, il passa avec eux dans le fertile bassin de la Bohême, d'où sa puissance ne tarda pas à s'étendre sur toutes les nations environnantes. Tandis qu'au Nord, les Romains, toujours maîtres du sol, mais obligés de sévir contre des révoltes partielles, apprenaient aux Germains l'art de la guerre, en les associant à leurs expéditions, Marbod se créait au Sud une armée capable de leur résister, et qui, organisée sur le modèle de l'armée romaine, et exercée selon sa tactique, devait servir ses projets ambitieux contre sa patrie. Les Chérusques, le peuple le plus puissant du Nord, étaient les alliés les plus fidèles des Romains. Ségimer, qui les commandait, avait consenti lui-même à ce que ses deux fils, Hermann et Flavius, servissent dans les rangs des légions. Sigismond, fils de Ségeste, autre prince d'une tribu de cette nation, avait même adopté le culte de Rome, et desservait comme prêtre l'autel que la flatterie avait élevé à Auguste dans la cité des Ubiens. Tibère, après avoir deux fois, par lui-même et par ses lieutenants Vicinius et Domitius Œnobarde, réprimé le soulèvement des Bructères et des nations voisines des Bataves, traversa le Weser la 5.
cinquième année de l'ère chrétienne, et renoua avec les Chérusques l'alliance qu'ils avaient réciproquement jurée. Les troupes prirent au milieu d'eux leurs cantonnements d'hiver, non loin des sources de la Lippe.

Au printemps de l'année suivante, il se mit en marche 6.
contre les Chauques et les autres peuples du littoral de la mer, qui firent leur soumission. Une flotte soutenait sur les côtes les opérations de l'armée de terre, et elle vint jeter l'ancre dans l'Elbe en même temps que les légions arrivaient sur ce fleuve. Les tribus qui en habitaient les

Digitized by Google

rives, Lombards, Semnones, Hermondures, qui toutes ne naviguaient que dans des pirogues construites du seul tronc d'un arbre que le feu avait creusé, voyaient avec étonnement la masse énorme de ces vaisseaux, dont la marche était si imposante. On dit qu'un vieillard, se confiant seul au cours du fleuve, vint alors trouver Tibère, et que, lui prenant la main, il lui exprima sa joie, d'avoir vu, avant de mourir, une nation aussi puissante et aussi héroïque que celle des Romains.

Une seule bataille ensanglanta cette campagne. Tibère, en ramenant ses troupes dans leurs quartiers d'hiver, laissa le gouvernement de la Germanie à son lieutenant Sentius qui, par ses mœurs affables et par sa probité, sut se concilier l'amitié générale des Germains.

Marbod, pendant ces événements, continuait son œuvre créatrice. Il avait réuni une armée de soixante-dix mille hommes d'infanterie et de quatre mille cavaliers, bien exercée et bien disciplinée, qui, jointe à la milice guerrière du reste de la nation, rendait sa puissance d'autant plus formidable, qu'elle couvrait à l'Est, du côté du Rhin, et au Nord du côté du Danube, toutes les tribus germaines que les Romains n'avaient point encore visitées. Quiconque avait à se plaindre de Rome, était certain de trouver à sa cour refuge et protection. Il faisait tenir à ses ambassadeurs auprès d'Auguste un langage élevé qui annonçait le souverain qui traite avec son égal. La guerre devenait inévitable. En effet, Auguste chargea Tibère de réduire un ennemi dont le pouvoir commençait à trop s'étendre et à devenir dangereux. Mais averti par ses espions, Marbod sut détourner l'orage qui le menaçait. Tandis que le principal corps de l'armée romaine s'assemblait dans l'Illyrie, les mécontents de la province, remués par ses émissaires, en organisèrent le

Digitized by Google

soulèvement. A peine les légions eurent traversé le Danube à Carnuntum pour se réunir au corps d'armée du Rhin, conduit par Sentius, qui avait reçu l'ordre de faire 7.
sa jonction en traversant le pays des Cattes et l'Hyrcinie, que toutes les populations, depuis le Norique jusqu'à la Thrace, prirent les armes, et firent entendre le cri d'indépendance. Force fut aux Romains de faire, sans presque combattre, une paix que les événements précipitèrent. Tibère rentra dans les provinces soulevées où les mêmes scènes de désolation qui avaient signalé sa campagne de Rhétie, se renouvelèrent. Les femmes à Arduba, plutôt que de se laisser entraîner captives, se précipitèrent avec leurs enfants dans les flots et dans les flammes. Il fallut aux Romains trois ans et les efforts de deux cent mille hommes, pour apaiser cette sédition, et remettre ces pays sous le joug.

CHAPITRE VIII.

Défaite de Varus.

Sentius quitta le gouvernement de la Germanie, et fut remplacé dans cette dignité par Quintilius Varus, un des favoris d'Auguste. Soumis, mais non incorporés dans l'Empire, les peuples d'outre-Rhin avaient joui jusqu'alors d'une apparence de liberté et avaient conservé leurs lois et leurs coutumes, ne payant aux Romains qu'un tribut imposé par les traités. Déjà le commerce commençait à lier les vainqueurs et les vaincus, et une certaine confiance entourait le camp du Proconsul. Varus s'avança

jusqu'au Weser, où une espèce de cour réunit autour de lui tout ce que les Chérusques avaient de plus nobles chefs, et où, sous l'apparence de la bienveillance, il commença à faire jouer les ressorts d'une politique qui devait lui être fatale. Cet homme qui déjà, en s'enrichissant, avait appauvri la province de Syrie où il avait commandé, commença, sous prétexte de vouloir policer ce peuple, qu'il ne pouvait réduire comme esclave par les armes, à lui imposer peu à peu de plus grandes charges, et à introduire peu à peu chez lui le régime et l'administration des Romains. Ségeste, tout dévoué à sa cause, l'entretenait dans ses projets de réforme et de civilisation, non moins que Ségimer et même l'intrépide Hermann, qui cependant en secret rougissait de l'opprobre de son pays. Varus, entouré de leurs suffrages, continua son œuvre de civilisation, en écrasant d'impôts le pays, et en introduisant de force les lois romaines. Le mécontentement qui en résulta parmi la population fut mis à profit par Hermann, qui, fier et courageux, avait jusqu'alors joué le rôle de courtisan, et qui avait su s'insinuer dans la confiance de Varus pour mieux le perdre. Il se fit le chef d'une conspiration, dont le plan fut si habilement conçu que, malgré les sages avertissements de Ségeste, le Proconsul n'en eut aucun soupçon. Hermann comprit qu'attaquer une armée de quarante mille hommes des meilleures troupes dans des camps fortifiés, c'eût été courir à sa perte. Il fomenta donc par ses émissaires des soulèvements partiels, et il parvint à persuader à Varus de séparer son armée en plusieurs corps, et de la disséminer en petits pelotons dans toute la contrée pour mieux en assurer la soumission. Varus tomba dans le piège.

Le camp des Romains était placé non loin de la jonction du Weser et de la Werra, là où la vallée que par-

Digitized by Google

court le fleuve s'élargit. L'automne était arrivé, et les 9.
pluies étaient déjà continuelles. Le proconsul reçut la nouvelle du soulèvement d'une tribu éloignée, et Hermann ne manqua pas de raisons pour le persuader de se rendre lui-même sur les lieux de la révolte. Ségeste, l'ennemi personnel d'Hermann, depuis que ce dernier avait ravi sa fille Thusnelda, et qui, malgré le silence des conjurés pour cacher leurs projets, les avait devinés, fit de vains efforts pour porter Varus, à la table duquel il devait avec eux paraître le soir même, à se saisir de leurs personnes et de la sienne; en vain il lui montra le danger dont il était menacé. Rien ne put ouvrir les yeux du proconsul, soit qu'il regardât les avertissements de Ségeste comme des calomnies que l'inimitié lui dictait, soit qu'Hermann l'eût totalement fasciné, soit qu'enfin les Germains qui n'avaient de l'homme, disait-il, que les membres et la voix, lui parussent trop peu dangereux pour être craints. Il n'avait gardé près de lui que trois légions avec lesquelles il se mit en marche contre les rebelles. Hermann l'accompagna pendant quelque temps, sous prétexte de lui montrer le plus court chemin. Les Germains auxiliaires devaient suivre sa marche. Lorsqu'il le vit s'enfoncer dans de sauvages forêts, au milieu de profonds défilés, il retourna vers les siens, pour donner le signal de la révolte, et fit faire main basse sur toutes les garnisons romaines détachées de l'armée. Les Germains coururent aux armes de tous côtés. Hermann les rallia et se mit lui-même à leur tête sur les traces de Varus, qui, sans défiance, s'avançait lentement, et avec assez peu d'ordre, par les chemins affreux où il l'avait engagé. Tout à coup les chants de guerre se font entendre, et toutes les hauteurs voisines se couvrent d'ennemis. Une grêle de pierres et de flèches porte la mort

Digitized by Google

dans les rangs des Romains qui hésitent et s'arrêtent. Varus apprend qu'Hermann a lui-même attaqué son arrière-garde; il comprend enfin qu'il a été trahi. Dans ce danger, il fait toutes les dispositions nécessaires pour protéger la retraite. Tout le jour on combat en marchant. Le soir, les Romains atteignirent un lieu assez découvert, où, enfin, ils prirent position, et parvinrent à former leur camp. Mais sans vivres et entouré d'ennemis, on ne pouvait espérer de s'y soutenir. Au matin, l'armée continue sa marche, après avoir mis le feu à toutes les voitures, à tous les bagages. Les Romains s'avancent en meilleur ordre, quoique toujours harcelés; mais vers le soir, ils voient les montagnes se rapprocher, et devant eux s'ouvre une vallée profonde et encaissée, que domine le Teutobourg, couvert de sombres forêts où le culte germanique consacrait ses mystères. Il fallait que la hache ouvrît à chaque instant un passage. La pluie tombait par torrents et délayait le terrain où le soldat pesamment armé avait peine à se tenir. Un vent épouvantable la lui fouettait à la figure, et l'empêchait de manier la lance et le bouclier. On eût dit que le ciel, soulevant les éléments, conspirait lui-même la perte des Romains. Les Germains, légèrement armés, les attaquèrent et les décimèrent de nouveau. Après une nuit plus terrible encore que la première, les Romains s'approchaient de la Lippe, lorsque de nouvelles tribus leur barrèrent le passage : ils se virent enveloppés de toutes parts. Le carnage devint alors épouvantable. Tout ce qui avait échappé aux deux journées précédentes fut anéanti; les aigles furent prises. Varus, blessé, ne voulut point survivre à sa honte et se perça lui-même de son épée; ses principaux officiers suivirent son exemple. Vala Numonius qui, avec sa cavalerie, avait cherché à fuir, fut arrêté dans sa retraite et défait. Un

Digitized by Google

petit nombre de soldats put seul trouver un refuge dans le château d'Alison, qui plus tard fut lui-même assiégé, mais d'où, sous la conduite de Cæditius, qui, à la tête de sa garnison, profita d'une nuit obscure pour se frayer un passage, ils regagnèrent enfin le sol gaulois.

Hermann, sur le champ de bataille où, par sa trahison envers Rome, il venait de délivrer sa patrie, ensanglanta sa victoire en sacrifiant aux Dieux les prisonniers les plus distingués. D'autres furent impitoyablement mutilés. Les Romains n'avaient pu brûler le corps de leur général, et ils l'avaient à la hâte enterré. Les Germains le déterrèrent et envoyèrent sa tête en triomphe à Marbod, qui, plus généreux, la fit déposer à Rome, dans le caveau de la famille de Varus. Les autres prisonniers, entraînés comme esclaves, furent disséminés dans tous les cantons de la vaste Germanie.

Rome fut épouvantée en apprenant ce désastre. On croyait déjà voir l'Italie inondée de Barbares. Mais les Germains ne profitèrent point de leur victoire, et contents d'avoir chassé l'étranger de leurs terres, il ne passèrent point le Rhin, où leur présence, dans le premier moment, eût pu être si terrible. Asprenas contint les Gaulois, et bientôt Tibère, débarrassé de la guerre d'Illyrie qu'il avait heureusement terminée, vint avec de nouvelles levées se mettre à la tête de l'armée. Il traversa le Rhin 10.
l'année suivante, mais sans s'avancer dans le pays et sans autre avantage de cette expédition que d'avoir porté l'incendie et la dévastation dans la contrée qu'il parcourut.

Digitized by Google

CHAPITRE IX.

Campagnes de Germanicus.

La coalition des Chérusques dont Hermann devint le chef, n'était pas cependant tellement unie, que des jalousies d'intérêt n'en relâchassent les liens. Ségeste s'était vu entraîné par les événements; mais toujours dans le cœur attaché à la cause romaine, et déchu d'un pouvoir qu'avait rêvé son ambition, il ne voyait qu'avec peine le premier rang accordé à l'homme auquel il avait juré sa haine. Son fils Sigismond avait, à la nouvelle de la révolution qui devait éclater, quitté l'autel qui lui était confié, et avait lui-même pris une part active dans la conspiration. Plus tard cependant, voyant l'intérêt de sa famille sacrifié, et jaloux de l'influence d'Hermann et de ses proches, il sentit son amour-propre blessé et se réunit à son père ; ces deux hommes dont la voix était encore puissante dans la nation, finirent par créer un parti assez considérable pour disputer à Hermann le pouvoir. La guerre ne tarda pas à éclater entre les deux factions.

Auguste mourut pendant ces événements, et Tibère qui lui succéda envoya sur le Rhin le fils de Drusus, à qui ses campagnes firent donner plus tard le nom de Germanique.

Ce général, en arrivant dans la Gaule dont il reçut le serment d'obéissance au nom du nouvel empereur, eut à apaiser la révolte des légions cantonnées dans la Basse-Germanie. Il les fit rentrer dans le devoir par la force et par la persuasion. Pour dompter leur esprit mutin, et avec la pensée de reconquérir ce que la défaite de

Digitized by Google

Varus avait fait perdre aux Romains, il les conduisit dans 14.
la Germanie. Le passage du Rhin s'effectua dans le plus grand secret, et la campagne s'ouvrit par le massacre des Marses [1], qui, sans défiance, avaient dans leur forêt sacrée célébré les mystères de leurs Dieux, et qui, pleins des vapeurs de l'hydromel bu en leur honneur, dormaient sous le ciel étoilé. Sans distinction d'âge ni de sexe, il fit égorger, à cinquante milles romains à la ronde, tout ce qui tomba sous le fer.

Cette surprise appela aux armes les peuples voisins : Bructères, Tubantes [2] et Usipètes, qui tous se réunirent contre les Romains, et les combattirent si vaillamment que Germanicus repassa le Rhin.

L'année suivante, le passage du fleuve se fit sur deux 15.
points différents. Cæcina, avec quatre légions et cinq mille hommes de troupes auxiliaires, l'effectua dans la Basse-Germanie, et Germanicus avec les quatre autres légions de la Germanie supérieure et dix mille hommes d'auxiliaires l'effectua à Mayence. Il rétablit sur le Taunus le château fort que Drusus y avait construit, et s'avança dans le pays des Cattes. Sa marche fut si précipitée qu'il parvint sur l'Eder avant que les habitants n'eussent eu le temps de se réfugier sur l'autre rive ; les hommes se sauvèrent à la nage laissant à la merci du soldat les femmes, les enfants et les vieillards. Les Romains jetèrent un pont sur la rivière, et incendièrent la principale bourgade de ce peuple, dont tout le pays fut dévasté. Cæcina, pendant ce temps, contint les Chérusques et repoussa l'agression des Marses jaloux de venger leur défaite.

Germanicus, en se retirant, reçut une députation de

1. Peuple qui habitait la contrée d'Osnabrück.
2. Peuple qui habitait l'ancien Twentegau, dans les environs de Twentern.

Digitized by Google

Ségeste qui lui annonçait qu'Hermann le tenait assiégé, et qui, au nom de l'amitié qui l'avait toujours uni aux Romains, lui demandait du secours. Parmi les députés se trouvait Sigismond, dont le proconsul respecta la soumission, et dont il voulut bien oublier la faute ; il lui donna, pour le protéger, une forte escorte qui l'accompagna jusqu'au Rhin.

Ensuite, au lieu de se replier vers le fleuve, il s'avança dans le pays des Chérusques où il parvint jusqu'aux deux partis ennemis. Il délivra Ségeste auquel il assigna pour demeure la ville de Vétera sur le Bas-Rhin [1]. La fille de ce prince, Thusnelda, digne épouse d'Hermann, était retombée au pouvoir de son père, et fut du nombre des captives que Germanicus emmena. Elle fut reléguée à Ravenne où quelque temps après elle accoucha d'un fils.

Impuissant à la délivrer, Hermann n'en fut que plus implacable dans la haine qu'il voua aux Romains. Il vola dans toute la Germanie, et fit partout retentir chez les peuples coalisés le cri de guerre et de vengeance. Inguiomar, longtemps ami des Romains, et à qui ses vertus héroïques avaient acquis leur estime, partagea son indignation, et le servit alors de tout son crédit. C'était de toute sa famille le guerrier le plus expérimenté, et son influence sur sa nation fut d'autant plus forte que le vieux Ségimer lui-même, qu'avait ébranlé l'exemple de Ségeste son frère, semblait se repentir du rôle passif auquel il se voyait condamné. Depuis les rives que battent les flots de la mer germanique jusqu'aux frontières de Marbod, tout fut de nouveau en armes contre la tyrannie.

16. Germanicus, instruit de ces apprêts, voulut les prévenir.

1. Aujourd'hui Xanthen.

Digitized by Google

Pour mieux assurer la base de ses opérations, il partagea son armée en trois corps, dont le premier, composé des quatre légions sous les ordres de Cæcina, traversa le pays des Bructères, et le second, sous les ordres de Pédon et composé essentiellement de cavalerie, prit son chemin par le territoire des Frisons. Lui-même descendit le Rhin avec une flotte qui le porta dans l'Ems, où le rendez-vous général avait été donné. Les Chauques offrirent leurs secours aux Romains ; mais les Bructères, pour mieux les arrêter, incendient leurs demeures, détruisent leurs moissons, ravagent tout leur pays. Germanicus envoya à leur poursuite Stertinius qui les atteignit enfin avec sa division, et reconquit une des aigles prises sur Varus. La route qui conduisait au champ de bataille ensanglanté par ce proconsul était ouverte, et Germanicus résolut de le visiter. Cæcina forma l'avant-garde, et toute l'armée parvint dans ces gorges sévères, où sept ans auparavant les légions de Varus avaient été défaites. Le sol était encore couvert de leurs ossements et des débris de leurs armes ; les autels qui avaient servi à immoler les centurions étaient encore debout. Germanicus fit aux Dieux un sacrifice expiatoire, et rassembla tous ces restes dans un immense *tumulus* sur lequel il posa lui-même la première touffe de gazon.

Hermann épiait ses mouvements.

Caché dans les mêmes défilés où il avait battu Varus, il y attendit les Romains, et, pour mieux les attirer, fit fuir devant eux un petit corps d'armée qu'ils poursuivirent. Mais alors toutes ses forces se développèrent, et il s'ensuivit un combat meurtrier dont les résultats, du côté des Germains, furent assez considérables pour provoquer la retraite de l'ennemi. Germanicus atteignit l'Ems où il se rembarqua. Pendant cette marche, Ségimer et

Digitized by Google

son fils Sésithach vinrent se rendre aux Romains. Ce dernier, qui avait pris une part active dans la conspiration contre Varus et qui avait même insulté au corps de ce général, fuyait maintenant un pouvoir dont son ambition était blessée. Stertinius le fit déposer avec son père dans la ville des Ubiens.

Hermann, à qui Germanicus venait d'échapper, se mit alors à la poursuite de Cæcina qui, par les marais des Bructères, entreprit d'effectuer sa retraite. Les chaussées et les ponts que Domitius avaient élevés onze ans auparavant avaient été partout détruits, et cette circonstance, jointe aux pluies continuelles qui tombèrent et qui inondèrent toute la contrée, fut mise à profit par les Germains qui firent éprouver de grandes pertes à l'armée romaine. Sans l'amour du pillage qui les arrêta et qui donna aux Romains le moyen de gagner un terrain plus solide, ces derniers eussent pu éprouver le même sort que l'armée de Varus. Cæcina eut le temps de former son camp.

Lorsque les Germains, las de piller, vinrent attaquer ses retranchements, contre l'opinion d'Hermann, ils trouvèrent une défense désespérée. Inguiomar fut fortement blessé. Cette affaire, où les Romains restèrent vainqueurs, ouvrit à ces derniers leur retraite qui ne fut plus gênée jusqu'au Rhin.

Pendant ce temps, Germanicus atteignait la haute mer. Pour alléger ses vaisseaux, il donna deux légions à Vitellius, qui devait, par terre, le rejoindre à l'embouchure du Wecht. Peu s'en fallut que les flots de l'Océan, battus par un vent d'automne et inondant toute la côte, ne fissent périr ces deux légions avant qu'elles n'eussent pu atteindre une hauteur où elles passèrent toute une nuit dans la plus grande anxiété. Le bruit de leur perte s'était

Digitized by Google

déjà répandu jusqu'au Rhin, lorsque Germanicus y reparut avec elles.

Cependant le château d'Alison tenait encore. Les Germains, manquant de machines de siége, n'avaient pu s'en emparer. Germanicus résolut de le débloquer et de rétablir les anciennes lignes qui le joignaient au Rhin. Silius, avec une division de trente mille hommes, fut envoyé dans le pays des Cattes, afin de les contenir. Mais ce général, dont des pluies continuelles entravèrent la marche, ne put rien entreprendre, et le proconsul ne combattit point non plus les Germains qui se retirèrent à son approche, après avoir renversé l'autel qu'il avait élevé à Drusus, et détruit le monticule où il avait déposé les ossements des compagnons de Varus. Pendant ce temps, les plus grands préparatifs se faisaient sous la conduite de Cæcina et de Silius, sur le Rhin, sur la Meuse et sur les autres fleuves navigables, où mille vaisseaux de transport se construisaient pour se rassembler dans la Batavie.

En effet Germanicus, instruit qu'à Rome on commençait à déclamer contre une guerre ruineuse qui traînait en longueur, résolut de porter un coup décisif. Comme les marches et les fatigues décimaient les légions plus que les combats, il fit embarquer sur cette flotte toute son armée, et parut avec elle dans l'Ems, où il jeta l'ancre sur la rive droite du fleuve. Un pont qu'il fit construire porta ensuite ses troupes sur la rive opposée, et il traversa jusqu'au Weser le pays des Chauques, qui le suivirent eux-mêmes comme auxiliaires. 17.

Cependant les Angrivares, tribu qui habitait au-dessous de la Lippe, entre le Weser et l'Ems[1], inquiétaient les derrières de l'armée. Stertinius fut envoyé contre eux

1. Le pays d'Engern.

avec de la cavalerie et de l'infanterie légère, et il les réduisit avec tant de célérité, qu'il fut de retour lorsque la bataille décisive entre les Romains et les Chérusques se donna.

Ces derniers avaient pris position derrière le Weser. Dans les rangs des Romains servait toujours avec distinction Flavius, le frère d'Hermann, que rien n'avait pu détacher de leur cause. Les deux frères eurent ensemble un entretien de l'une à l'autre rive du fleuve. Le premier vantant à l'autre la générosité des Romains et les honneurs dont ils l'avaient comblé, et le second reprochant au premier d'oublier ce qu'il devait à sa patrie, à sa religion, à sa vieille mère et à sa famille, ils auraient fini par traverser le Weser pour terminer leur querelle par un combat singulier, si leurs amis ne les en eussent empêchés.

Le lendemain, toute l'armée des Chérusques se montra en ordre de bataille. Mais les ponts n'étaient pas achevés, et il n'y eut du côté des Romains que quelques divisions de cavalerie qui traversèrent le fleuve, entre autres celle des Bataves qui le passa à la nage dans son cours le plus rapide. Les Chérusques, selon leur manière accoutumée, se retirèrent à son approche pour mieux l'attirer. Arrivés dans une plaine entourée de bois, ils s'arrêtèrent tout à coup et cernant cette cavalerie batave, commandée en personne par son duc Cariovald, ils en firent un épouvantable massacre. Cariovald tomba l'un des premiers, percé de flèches. Beaucoup d'officiers eurent le même sort. Peu de cavaliers eussent échappé, si Æmile et Stertinius, qui vinrent les secourir avec les autres divisions, ne les eussent dégagés.

Toute l'armée romaine passa le Weser quelques jours après, et forma son camp sur la rive droite. Une tenta-

Digitized by Google

tive de nuit, que les Germains firent pour la surprendre, fut vivement repoussée. Les peuples coalisés avaient pris position dans une plaine que bordait le fleuve, et qu'entrecoupaient çà et là des bouquets de bois et des collines, où les Chérusques, qui formaient la réserve, étaient cachés. Ils voulaient y attendre les Romains qui, en effet, vinrent eux-mêmes à leur rencontre. La tête de la colonne romaine était formée par les troupes gauloises et les Germains auxiliaires. Au centre étaient les archers, quatre légions, et l'élite de la cavalerie que le proconsul commandait en personne. En arrière, enfin, venaient quatre autres légions avec la cavalerie légère et les archers à cheval. »

L'impétuosité des Chérusques causa la ruine des alliés.

Au lieu d'attendre l'attaque, ils quittèrent leur position dès qu'ils virent s'avancer cette armée, et par cette fausse manœuvre, entrant les premiers en ligne de bataille, ils ne purent plus être d'aucun secours pour la réserve. Dès que Germanicus les vit s'ébranler, il jeta sur leurs flancs quelques escadrons de cavalerie, et en même temps Stertinius, ayant avec ses chevaux fait un grand détour, vint aussi les surprendre par derrière. Cernés de toute part, ils ne purent résister. L'infanterie germaine non soutenue fut de même enfoncée. En vain Hermann, blessé et couvert de sang, rallia les fuyards et gagna même pendant quelque temps du terrain. Une charge de cavalerie des Rhétiens, des Vindéliciens et des Gaulois réunis, paralysa ses efforts et décida de la bataille. Tout alors fut perdu. Hermann, entraîné dans la fuite générale, ne dut son salut qu'à son coursier. Le massacre dura jusqu'à la nuit, tant dans les vallées et dans la plaine, que sur le fleuve que les fuyards voulurent en vain traverser à la nage et où les flèches des Romains

les atteignirent. Les Germains avaient si peu douté de la victoire, que parmi le butin qu'ils abandonnèrent se trouva une grande quantité de chaînes et de cordes qu'ils avaient préparées à l'avance pour enchaîner et lier leurs prisonniers. Germanicus fit élever sur les bords du Weser un trophée où furent déposées les armes des vaincus, et où furent inscrits dans la pierre les noms des divers peuples qu'il venait de combattre.

Ce monument de leur honte fut si sensible aux Germains, que, dans le conseil de guerre, où déjà on avait pris la résolution de se retirer derrière l'Elbe, la voix de l'honneur se fit unanimement entendre pour rallier toutes les troupes et marcher de nouveau à l'ennemi. Inguiomar prit le commandement de l'armée en l'absence d'Hermann que ses blessures tenaient éloigné. Une seconde bataille se livra, où de part et d'autre on combattit avec la même ardeur, la même habileté, le même acharnement. La nuit seule put séparer les deux partis, qui le lendemain se trouvèrent si épuisés, qu'ils ne tentèrent plus ni l'un ni l'autre de nouvelles entreprises.

Les Romains toutefois ne quittèrent point le champ de bataille, et élevèrent même un second trophée qu'ils dédièrent à Jupiter, à Mars et à Auguste. Mais la saison était avancée, leurs pertes avaient été considérables, et les Germains étaient loin d'être réduits. L'ordre de la retraite sur l'Ems fut donc donné, et toute l'armée rentra dans ses embarcations.

A peine cependant la flotte eut gagné la mer, qu'un ouragan terrible s'abattit dans ses voiles et la dispersa. Un grand nombre de vaisseaux fut englouti; d'autres, jetés sur la côte, y sombrèrent ou furent pris dans les sables; d'autres furent poussés dans des îles désertes ou des terres inconnues; quelques-uns furent entraînés jus-

Digitized by Google

que dans l'île des Bretons. La galère de Germanicus aborda à grand'peine le rivage des Chauques, où le proconsul prit toutes les dispositions pour rallier les navires et sauver les hommes qui n'avaient point péri.

Afin toutefois que le bruit de ce désastre ne portât point les nations rhénanes à se ruer sur la Gaule, Silius, avec trente mille hommes de pied et trois mille cavaliers, passa dans le pays des Cattes, et Germanicus lui-même, avec un corps d'armée plus considérable encore, entra sur le territoire des Marses, afin de contenir les peuples voisins. Il y reconquit une des aigles de Varus, que les Germains avaient enterrée dans un bois, et dont Malavend, duc des Marses, qui s'était soumis aux Romains, lui découvrit la cachette.

Cette expédition termina sur le Rhin les campagnes de Germanicus, qui bientôt fut rappelé à Rome, où il reçut les honneurs d'un éclatant triomphe. Les prisonniers germains suivirent en grand nombre le char du général. Sigismond, fils de Ségeste, et Sésithach, fils de Ségimer, ainsi que son épouse Ramis, fille d'Acrumer, prince des Cattes, ornèrent la marche du triomphateur. Venait ensuite Thusnelda, la digne épouse d'Hermann qui, trop fière pour s'abaisser aux prières ni répandre des larmes, suivait le cortège les mains pressées sur la poitrine et accompagnée de son jeune fils Thumelich, né dans le malheur et à peine âgé de trois ans. A cette noble femme succédaient Theudorich, prince des Sicambres, et Libys, un des principaux prêtres des Cattes. Le vieux Ségeste avait obtenu la grâce de ne point être mené en triomphe; mais il n'avait pu obtenir celle de ses enfants et de son neveu, de la honte desquels il dût être témoin.

Digitized by Google

CHAPITRE X.

Guerre d'Hermann et de Marbod. — Mort d'Hermann.

Tibère renonça à la conquête de la Germanie, où tant d'argent et d'hommes avaient été engloutis. Tandis que le peuple, à Rome, en voyant les trophées pris sur l'ennemi, croyait déjà toute cette contrée soumise, les nations qui l'habitaient, depuis le Rhin jusqu'à l'Elbe, étaient toutes redevenues libres. Le seul château du Taunus n'avait pu être arraché aux Romains.

Hermann, l'homme à qui cette liberté était due, sut, une fois le danger passé, se conserver la confiance des tribus. Sa popularité lui acquit bientôt un pouvoir non moins étendu que celui que Marbod s'était créé au Sud par sa politique astucieuse. Ces deux puissances partageaient toute la Germanie. Marbod, tant que Rome avait porté ses regards sur les nations du Nord, et s'en était déclarée la suzeraine, avait gardé une stricte neutralité dans la lutte; mais lorsqu'il vit ces peuples abandonnés à eux-mêmes, il crut le temps venu de poursuivre ses projets de souveraineté universelle sur la Germanie, et de combattre dans Hermann un rival qui commençait à devenir trop redoutable. Il attira à lui Inguiomar, le compagnon d'armes d'Hermann, qui avait partagé avec le héros l'honneur de tant de combats, et qui déserta alors sa cause pour se ranger du côté des Marcomans. Le rôle qu'Hermann commençait à jouer blessait l'ambitieuse susceptibilité de ce prince, qui, se voyant condamné au second rang, préféra se soumettre à un étranger que de

Digitized by Google

ramper sous son neveu. Marbod commença par inquiéter
les Lombards et les Semnones. Ces peuples implorèrent 17.
le secours du libérateur. Il n'en fallut pas davantage pour mettre en présence les deux partis. Une bataille sanglante se donna, disputée vivement de part et d'autre. De part et d'autre, l'aile droite fut défaite. Cependant ce combat eut pour résultat la retraite de Marbod, qui laissa le champ de bataille à son rival. Ses ennemis qui étaient en grand nombre, l'accusèrent de lâcheté, et profitèrent des circonstances pour entraîner à la désertion une grande partie de l'armée. Marbod, obligé de fuir dans ses États, demanda du secours à Tibère, qui, d'abord, lui fit répondre qu'il ne voyait pas trop comment, après la neutralité que les Marcomans s'étaient fait un devoir de garder pendant la lutte des Romains et des Chérusques, il pouvait en implorer de lui, mais qui, au fond satisfait d'être appelé à s'immiscer dans ces différends, envoya bientôt après son fils Drusus en Illyrie avec la mission de se faire médiateur entre les deux partis.

Hermann, qui eût pu écraser Marbod, ne profita point de ses avantages, et s'arrêta dans sa marche. Il accepta l'intervention romaine et consentit à la paix.

Mais cette médiation de Drusus fut plus pernicieuse au roi des Marcomans que n'eût pu être pour lui la continuation de la guerre. Les mécontents étaient en effet en grand nombre à sa cour, et Tibère, par une perfide politique, sut sous main les exciter à la révolte et leur fit promettre son appui. Une conspiration se forma contre le prince, dirigée par Catualda, noble Gothone, qui, chassé par Marbod de sa patrie, vint maintenant lui disputer la couronne. Catualda entra dans la Bohême, et à l'aide des relations qu'il avait avec les conjurés, il s'empara sans coup férir de la résidence royale où tous les

Digitized by Google

trésors que Marbod y avait assemblés des dépouilles de tant de peuples tombèrent en son pouvoir. Ce coup fut si subit que Marbod se vit contraint de se réfugier dans le Norique et de venir implorer la protection romaine. Il écrivit à Tibère comme un prince puissant à son allié. Mais Tibère se contenta de lui offrir un asile et une pension en Italie, tandis que dans le sénat il fit le tableau du pouvoir dont avait joui ce roi qui, dit-il, plus *que Philippe, que Pyrrhus et qu'Antiochus, avait été redoutable aux Romains;* il se fit gloire de la politique qu'il avait suivie pour le faire tomber.

Marbod accepta un asile à Ravenne, et survécut encore dix-huit ans à son infortune.

18. Mais Catualda ne fut pas plus heureux. Une nouvelle conspiration le précipita du trône aussi facilement qu'il y était monté, et il fut obligé de fuir devant Vibilius que les Hermondures, en se soulevant, mirent à leur tête, et qui le chassa de ses États. Comme Marbod, il vint chercher un refuge chez les Romains qui lui assignèrent le *Forum Julium* pour séjour. Les nombreux partisans de ces deux princes qui avaient avec eux passé sur les terres romaines, furent reportés sur la rive gauche du Danube, où un Quade de nation, nommé Ivan[1], leur fut donné pour roi. Ces Quades qui habitaient la Moravie[2] formaient eux-mêmes une tribu des Suèves, et leur royaume naissant servit alors de rempart aux Romains contre les autres nations suéviques.

Hermann vit d'un œil tranquille ces révolutions du Sud qui protégeaient son pouvoir dans le Nord. Mais

1. Vannius. Tacite, *Annal.*, L. 11, c. 63.

2. *Inter Marum et Cusum.* Idem, *ibid.* La rivière nommée *Marus* par Tacite est la Morave, en allemand *March*, qui a donné son nom à la Moravie, appelée *Mæhren* en allemand.

Digitized by Google

ce qui prouve combien l'influence qu'il exerçait sur les peuples inquiétait toujours les Romains, c'est la proposition qu'Adgandester, prince des Cattes, fit à Tibère de le débarrasser de cet ennemi dangereux, s'il voulait lui fournir du poison. Ce fait prouve d'un autre côté qu'au- 19.
tant Hermann exerçait de prestige sur le peuple, autant les grands et les princes voisins le détestaient. On l'accusa de tendre, comme Marbod, à la monarchie universelle, et il en résulta une guerre civile, guerre qui entraîna le meurtre du héros, auquel ses proches prirent eux-mêmes part. Il mourut à l'âge de trente-sept ans, 21.
pleuré de toutes les populations qu'il avait deux fois sauvées du joug romain, et estimé des Romains eux-mêmes dont les historiens citèrent son nom à côté de celui des généraux les plus distingués de la Grèce et de Rome.

CHAPITRE XI.

Italus, roi des Chérusques. — Révolution des Quades. — Guerre des Cattes et des Hermondures.

La mort d'Hermann augmenta l'anarchie sanglante qui divisait tous les peuples de l'intérieur de la Germanie, dont alors chacun prit part pour ou contre l'ambitieux qui voulut saisir le pouvoir.

Sur le Rhin tout resta tranquille.

Mais en l'an 28, les Frisons qui, depuis Drusus, étaient 28.
tributaires des Romains, se révoltèrent contre eux. Le tribut annuel qu'ils devaient livrer consistait en une certaine quantité de peaux de bœufs, destinés à l'équipe-

Digitized by Google

ment des troupes. Ils avaient jusqu'alors fidèlement livré le nombre stipulé par le traité, sans que les commissaires romains eussent fait d'objection sur la qualité. Mais cette année, le primipilaire Olennius, homme qui voulait s'enrichir, exigea que toutes les peaux fussent de la force et de la dimension de celle d'un taureau sauvage. Les troupeaux des Frisons n'étaient point d'une si forte taille, et pour satisfaire aux exigences du fisc, et afin de se procurer chez les nations voisines des peaux de cette qualité, beaucoup d'habitants se virent obligés de vendre leurs terres et de mettre en ôtage leurs enfants. Toutes les remontrances du peuple furent inutiles. Exaspérés à la fin de ne pouvoir avoir justice de ces vexations, les Frisons se soulevèrent contre la tyrannie, et courant aux armes, mirent en croix les soldats romains chargés de la perception du tribut. Olennius se sauva dans le fort de Flevum[1], où bientôt il fut assiégé. Apronius, qui commandait dans le Bas-Rhin, rassembla aussitôt ses légions auxquelles il joignit celles du Haut-Rhin; il descendit le fleuve. A son approche, les Frisons levèrent le siége et se retirèrent dans l'intérieur du pays. Les Romains les y poursuivirent, et, par une manœuvre habile, parvinrent à jeter sur leurs derrières l'aile des Canifates et les Germains auxiliaires. Un combat s'engagea. Mais Tacite, qui décrit cette campagne, laisse assez percer dans son récit que les Romains n'eurent point l'honneur de cette journée. Le lendemain, neuf cents hommes de cavalerie romaine, surpris dans un bois, furent presque tous massacrés. Un autre détachement de quatre cents hommes, contraint de se réfugier dans une ferme, et cerné de

1. Sur le lac Flevo. Voyez sur ce lac mes *Établissements romains sur le Rhin et sur le Danube.*

Digitized by Google

toute part, plutôt que de se rendre prisonnier, prit la résolution d'une mort généreuse, et l'on vit ces soldats s'entre-égorger pour ne point tomber vivants au pouvoir de l'ennemi. Par cette résistance vigoureuse, les Frisons dont le nom devint depuis célèbre dans la Germanie, reconquirent une liberté que le gouvernement de Tibère n'osa plus attaquer.

Cet empereur, retiré à Caprée, mourut quelques années 37.
après. Caligula, fils de Germanicus, lui succéda. Si Tibère, malgré toute son énergie, son courage, avait été forcé de renoncer au plan que Germanicus avait conçu de faire de la Germanie une province romaine, à plus forte raison les peuples de cette contrée n'eurent-ils rien à redouter de son successeur, cruel, mais lâche despote qui ne parut sur le Rhin que pour donner des marques de son stupide orgueil. Les Canifates, dont le corps de cavalerie, au service de Rome, avait pris une part active à la guerre des Frisons, et qui habitaient la côte la plus septentrionale de l'île des Bataves, se révoltèrent, mais furent bientôt remis sous le joug. Lorsque Caligula, deux ans après, 41.
fut assassiné, sans que personne songeât à venger sa mort, que la garde germaine qui, depuis Auguste, entourait le corps des empereurs, Galba commandait les légions de la Haute-Germanie. Quoique ses amis lui conseillassent de s'emparer du pouvoir, ce général respecta le choix que le Sénat fit de Claude, et il passa le Rhin la même année pour châtier les Cattes, tandis qu'au Nord Gabinius marcha contre les Marses et reconquit une aigle, la dernière qui était restée en la puissance des Germains de toutes celles qu'ils avaient prises sur Varus.

Les Chauques, quelques années après, commencèrent 47.
à exercer sur les côtes de la Gaule les pirateries qui, plus tard, lorsque ces peuples firent partie de la confédération

Digitized by Google

des Saxons, les rendirent si redoutables. Un Canifate, du nom de Gannasc, qui pendant de longues années avait été au service des Romains, se mit à leur tête sur de légères embarcations, et parcourut avec eux la mer du Nord dont tous les parages lui étaient connus. Force fut à Corbulon, qui commandait dans la Germanie inférieure, de mettre à sa poursuite la flotte romaine. Gannasc se sauva dans l'intérieur des terres, où sa présence parmi les peuples qu'il excitait aux armes parut si redoutable au général, qu'il ne craignit point de le faire périr par un assassinat. Cette trahison exaspéra davantage encore toute la nation, et sans doute une guerre d'extermination eût eu lieu, si un envoyé de Claude n'eût expressément fait connaître à Corbulon l'intention du Gouvernement de ne point étendre sa domination au delà du Rhin, et ne lui eût apporté l'ordre de faire rentrer ses troupes dans ces limites.

Les Chérusques en même temps venaient à Rome réclamer le dernier rejeton de leur famille royale. Décimés par les guerres, sans chef et sans soutien, ils en étaient venus au point, pour concilier tous les partis et arrêter les flots de sang qui avaient été répandus, d'implorer de Claude la grâce de leur rendre ce prince. C'était le fils de Flavius, frère d'Hermann, qui, né à Rome où il vivait, avait, en naissant, reçu le nom d'Italus. Claude lui donna des secours en argent et une garde pour l'accompagner. Il lui recommanda surtout, en prenant congé de lui, de se ressouvenir qu'il était né Romain. Ainsi, le même peuple, qui, pour échapper à l'influence de Rome, et conserver intacte sa liberté, avait, pendant tant d'années, fait de si grands efforts, cherchait maintenant dans son sein un prince qui n'avait de germain que le sang que son père lui avait transmis.

Digitized by Google

Le commencement du règne d'Italus fut heureux. Étranger à tous les partis, qui s'étaient si longtemps disputé le pouvoir, il fut d'abord agréable à tous. On admira sa personne autant que son esprit, ses qualités du corps autant que sa justice et sa loyauté. Mais peu à peu les factions qui n'étaient qu'endormies se réveillèrent. Ceux qui en étaient les chefs ne pouvant ouvertement se prononcer contre lui, parce que le peuple lui était dévoué, cherchèrent à soulever les nations voisines. De nouvelles guerres eurent lieu, à la suite desquelles, pour couper court à l'anarchie, il prit des mesures tellement sévères que ses adhérents eux-mêmes finirent par se déclarer contre lui, et qu'un soulèvement général le força de fuir de ses États. Il y rentra, il est vrai, avec le secours des Lombards ; mais tant de dissentions firent crouler de plus en plus la puissance des Chérusques, et ce peuple, qui avait naguère exercé sur la Germanie une si grande influence, n'y joua plus dès-lors qu'un rôle secondaire.

A mesure qu'ils tombèrent, les Cattes acquirent une 50.
puissance plus redoutable. Ils vinrent piller la Germanie supérieure à la même époque où l'épouse de Claude, la fière Agrippine établit sur le Bas-Rhin, au sein de la cité des Ubiens, la colonie qui porta son nom [1]. Pomponius qui commandait la province, jeta à leur poursuite les Vangiones et les Némètes, et passa lui-même le Rhin, pour prendre position sur le Taunus, et contenir les autres Barbares qui voudraient se joindre aux premiers. Les Romains se partagèrent en deux divisions, qui chacune fut assez heureuse pour reprendre aux Germains le butin qu'ils avaient fait. Les Cattes, dans une de ces rencontres, ivres de vin et à moitié surpris par le sommeil, furent impitoyablement massacrés.

1. Cologne, *Colonia Agrippina*.

Un soldat romain, fait prisonnier à la bataille de Teutobourg, et qui depuis quarante et un ans était resté captif parmi eux, fut alors délivré. Les Cattes se virent contraints de faire leur soumission et envoyèrent à Rome des députés et des ôtages, afin d'obtenir leur pardon.

Tandis que ces événements se passaient sur le Rhin, une révolution éclatait chez les Quades, et précipitait du trône le roi que les Romains leur avaient donné. Ivan, prince doué de grandes qualités, mais hautain, avait, depuis trente-deux ans qu'il tenait le sceptre, régné avec gloire; il avait agrandi ses États, en soumettant plusieurs petits peuples qui l'entouraient, et en réunissant aux Quades les Marcomans, dont il arracha le pays à Vibilius.

Cet accroissement de puissance avait éveillé la jalousie de ses voisins, et par son orgueil il indisposa contre lui ses propres sujets. Son impopularité lui fut funeste. La trahison sortit du sein même de sa famille, et bientôt en querelle ouverte avec les deux fils de sa sœur, Sidon et Vangion, que Vibilius excita sous main à la révolte, il se trouva entraîné dans une guerre dont le résultat lui fut fatal. Les Hermondures, unis aux Lygiens, peuple de la Silésie [1], vinrent en armes soutenir le parti de ces deux princes. L'armée d'Ivan n'était guère composée que d'infanterie; et il n'avait de cavalerie qu'un corps d'Iaziges [2] sarmates qu'il tenait à sa solde.

1. Ces Lygiens formaient une coalition composée de plusieurs peuplades, dont les principales étaient les Aries, les Helvécones, les Manimes, les Élisiens, qui paraissent avoir donné leur nom à la Silésie, et les Naharvals. Voyez Tacite, *Germ.*, 43.

2. Le mot *Iazyges* ne veut lui-même dire qu'archers. C'est de l'espèce d'armes dont ils se servaient autrefois que les Iazyges modernes en Hongrie portent encore leur nom. Ces Iazyges cependant ne sont que les descendants des Kumanes qui se sont mêlés aux Magyares vainqueurs, et en ont adopté la nationalité. Il ne faut pas les confondre avec les Iazyges sarmates dont il est ici question.

Malgré le traité qui l'unissait à Rome, et qui l'engageait à servir les Romains contre les Germains, il n'avait pu obtenir de secours de Claude, et l'empereur s'était contenté de lui permettre, en cas de malheur, de se réfugier sur les terres de l'empire.

Ce malheur arriva. Ivan, couvert de blessures qu'il avait reçues en combattant, se vit contraint de se réfugier à bord des vaisseaux qu'il tenait prêts sur le Danube, et qui le conduisirent dans la Pannonie. Rome resta spectatrice passive de cette lutte, et reconnut sans difficulté l'autorité des deux neveux de ce prince, auquel elle avait elle-même donné la couronne, et dont elle vit maintenant partager les États sans qu'elle y mît opposition.

Néron suivit, à l'égard de la Germanie, la politique passive de son prédécesseur.

Au Nord, au delà du canal que Drusus avait fait cons- 54.
truire, s'étendait, sur la rive droite du Rhin, une vaste étendue de terrain que les Chamaves d'abord, et ensuite les Tubantes, et plus tard les Usipètes avaient habitée. Depuis de longues années, ces terres étaient abandonnées, et elles servaient aux Romains à faire paître le bétail et les chevaux des légions cantonnées dans la Basse-Germanie. Les Frisons voulurent tout à coup en prendre possession. Avitus, alors préposé au gouvernement militaire de cette province, s'y opposa, en leur faisant savoir qu'il ne pourrait le souffrir, tant qu'ils n'auraient pas obtenu de Rome la permission de s'y fixer, et que, dans le cas contraire, il serait obligé d'employer la force pour les en chasser. Cette menace porta les deux chefs de cette nation, Verritus et Malorix, à faire eux-mêmes le voyage de Rome. On leur fit voir tout ce que cette capitale renfermait de brillant et de curieux, et on les conduisit au théâtre de Pompée, où le spectacle attira toutefois moins

Digitized by Google

leurs regards et leur attention que le nombre et la pompe des spectateurs. S'étant fait expliquer quels étaient dans la loge des sénateurs et des chevaliers qu'on leur désigna, les étrangers qu'ils y aperçurent, et ayant appris que c'étaient les ambassadeurs des nations qui, par leurs vertus guerrières et leur amitié envers les Romains, recevaient cet honneur, ils se levèrent, et franchissant l'espace qui les en séparait, ils allèrent s'y asseoir, en disant fièrement qu'aucun peuple ne surpassait le Germain en bravoure et en droiture.

Néron combla de distinctions leurs personnes, leur donna même le droit de citoyen romain, mais ne crut pas devoir obtempérer à leur demande. De retour dans leur patrie, ils n'abandonnèrent point cependant encore leurs prétentions, et il fallut enfin qu'Avitus sévît contre eux par les armes, pour les contraindre à évacuer ces terres.

55. Peu d'années après, une autre tribu, errante dans la Germanie, voulut s'emparer de ce même territoire. C'était les Amsibares[1], nation qui primitivement habitait la rive droite de l'Ems, et qui, chassée par les Chauques, se trouvait contrainte de chercher de nouvelles demeures. Les services qu'ils avaient rendus aux Romains pendant les guerres de ces derniers contre les Chérusques, leur donnèrent l'espoir qu'ils ne s'opposeraient point à ce qu'ils s'arrêtassent sur ces terres incultes. Boiocal, leur chef, qui, pendant cinquante ans avait servi sous Tibère et sous Germanicus, vint trouver le général romain, et lui fit le tableau du malheureux sort auquel son peuple était condamné ; mais Avitus dut lui refuser en lui objectant les ordres de son gouvernement. Quelques prières que fit le vieillard, quelqu'invocation qu'il fit aux Dieux, le

1. *Ems-Bewohner*, habitants de l'Ems.

Digitized by Google

légat resta inflexible dans son refus. Il se contenta de lui offrir des terres autant qu'il lui en faudrait pour lui et pour sa famille. Mais le vieux prince était trop généreux pour accepter cette proposition, et se contenta de répondre avec une noble résignation : «La terre peut nous manquer pour vivre, mais elle ne nous manquera point pour mourir.» Et se mettant à la tête des siens, il tenta de s'emparer par la force de ce que ses paroles n'avaient pu obtenir. Les Bructères, les Teuchtères et les autres peuples voisins leur prêtèrent d'abord du secours ; mais Avitus, par ses énergiques dispositions, sut arrêter la révolte, et ayant donné l'ordre à Mancia, qui commandait dans le Haut-Rhin, de traverser le fleuve, afin de porter le terreur dans la Germanie, il tomba lui-même sur les Teuchtères qu'il menaça d'une extermination complète s'il ne se séparaient des Amsibares. Cette mesure de vigueur arrêta aussi les Bructères, qui se séparèrent de ce malheureux peuple. — Livré à lui-même et obligé de reculer, repoussé tour à tour par les Usipètes, les Tubantes, les Cattes et les Chérusques, décimé par la misère et par les combats, il finit enfin, après avoir perdu tous les jeunes hommes capables de porter les armes, par être la proie de l'esclavage et anéanti.

La guerre avait dans le même temps éclaté entre les Cattes et les Hermondures.

Ces derniers, voisins des possessions romaines de la Vindélicie, s'étendaient sur le Danube jusqu'aux Marcomans dont ils avaient, comme nous l'avons vu, secoué le joug depuis la chute de Catualda, et au Nord jusque sur la Saal et aux Chérusques. Une saline, située à leur frontière et à celles des Cattes, et dont ces deux nations se disputaient la propriété, fut l'origine de cette guerre qui se termina à l'avantage des Hermondures.

Digitized by Google

Les Cattes avaient fait vœu d'offrir à leurs divinités, s'ils restaient vainqueurs, tous les ennemis qui tomberaient en leur pouvoir. Ils payèrent de leur sang ce vœu téméraire ; car les vainqueurs s'en prévalurent, et immolèrent en effet à leurs Dieux, sur le champ même du combat, tous les prisonniers qu'ils firent.

Cependant les Cattes conservèrent l'indépendance, obligés seulement, à ce qu'il paraît, de renoncer par le traité de paix aux sources salées dont la possession avait provoqué la guerre.

CHAPITRE XII.

Civilis et Velléda.

68. Néron était à Naples, livré à ses orgies, lorsque Julius Vindex, issu d'une ancienne famille gauloise, et lui-même gouverneur de la Gaule celtique, conçut le projet de délivrer la terre de ce monstre et sa patrie de la honte de lui obéir. Il prit le nom de César, et offrit l'empire à Galba qui commandait dans l'Espagne tarragonnaise. A sa voix, toute la Gaule narbonnaise et viennoise se souleva, et bon nombre de Séquaniens et d'Æduens se rangèrent de son parti. Les Belges, les Tréviriens et les Lingones restèrent dans l'inaction. Tout dépendait donc de la conduite qu'allaient tenir les légions rhénanes, dont celles du Nord étaient sous les ordres de Fonteius Capito, et celles du Sud sous ceux de Virginius Rufus. Néron, au reçu de la nouvelle de ce soulèvement, donna les ordres les plus pressants à ses généraux, et mit à prix la

tête de Vindex. Rufus marcha sur Besançon, ville qui lui ferma ses portes et dont il fit le siége. Vindex vint au secours de cette cité, et les deux généraux eurent ensemble plusieurs pourparlers qui se terminèrent par la convention tacite que Rufus n'entreprendrait rien contre le soulèvement. Mais les deux armées déjouèrent ces projets et en vinrent aux mains malgré leurs chefs. Celle de Vindex fut défaite, et il en ressentit un tel désespoir, qu'il se perça lui-même de son épée.

Galba, à la nouvelle de ces événements, se déclara ouvertement contre Néron et prit le titre de légat du Sénat et du peuple romain. Toute l'Espagne adopta son parti. Cependant, ayant appris la mort du tyran qui, pour ne point tomber vivant entre les mains des gardes prétoriennes qui l'avaient déposé, s'était lui-même ôté la vie, il passa dans la Gaule où une députation du Sénat vint le trouver. Il reçut les félicitations de ce premier corps de l'Etat qui l'avait reconnu empereur, et il se rendit à Rome où il se mit en possession de l'empire. Mais Galba fut lui-même défait et renversé, sept mois après par Othon; Othon, trois mois après par Vitellius, et Vitellius, huit mois après par le parti de Vespasien, qui avait été créé empereur en Orient, et dont Antonius Primus, qui commandait en Illyrie, servit alors la cause dans l'Occident.

Ce général organisa son armée dans la Pannonie, et 69.
attira à lui les rois Italus et Sidon qui, avec l'élite de leurs troupes, vinrent en personne se ranger sous ses drapeaux, ainsi qu'un corps de cavalerie sarmate que les Iaziges lui fournirent. Dans les rangs de Vitellius étaient les auxiliaires germains qu'il avait menés avec lui de la Gaule, et qui, couverts de peaux de bêtes et armés de longues piques, attirèrent, surtout à Rome,

Digitized by Google

les regards curieux de la foule. Ainsi Germains contre Germains venaient combattre sur le sol italique pour les deux partis qui divisaient Rome. Primus fit soulever le Norique, afin d'occuper le gouverneur de la Rhétie, tout dévoué à Vitellius; et pour faire diversion dans la Gaule et sur le Rhin, et empêcher les légions qui s'y trouvaient de se porter sur l'Italie, il favorisa la révolte qui éclata parmi les Bataves et qui coûta ensuite aux Romains tant de sang pour la dompter.

Par le traité qui les unissait à l'empire, les Bataves étaient tenus de fournir à l'armée romaine un certain nombre d'hommes annuellement recrutés parmi eux. Cette espèce de conscription, odieuse en tout temps à ce peuple, le fut surtout à l'époque des guerres civiles de Vitellius, par la manière dont les officiers romains la réglèrent.

Parmi les plus mécontents se trouvait Civilis, noble Batave, issu du sang royal, qui longtemps avait servi sous les Romains, et avait même, en combattant, perdu un œil. Civilis, sous Néron, avait déjà été arrêté par Fonteius Capito avec son frère Julius Paulus, que ce général avait accusé de rébellion et qu'il avait fait mettre à mort. Civilis avait été envoyé à Rome, et n'avait été relâché que sur l'ordre de Galba. Sous Othon, sa vie avait été de nouveau en danger, et tant de persécutions avait exaspéré cette âme ardente qui ne songea plus dès-lors qu'à se venger. Jamais occasion ne fut plus favorable. Instigué par Primus à prendre le parti de Vespasien, il saisit ce prétexte pour soulever la Batavie et arracher sa patrie au pouvoir des Romains. Il invita à un festin, dans un bois sacré, les principaux et les plus courageux de la nation, et leur retraçant le tableau des vexations annuelles auxquelles ils étaient en proie, com-

Digitized by Google

bien l'empire était tombé bas, et quelle force les Germains et les Gaulois, qui tous étaient fatigués du joug, pouvaient déployer contre lui, il n'eut point de peine à les persuader de seconder ses desseins. Tous en firent le serment en invoquant les Dieux.

Les Canifates, auxquels il envoya des députés, furent aussi bientôt gagnés à sa cause, et ils élevèrent sur le bouclier un des leurs du nom de Brenno, auquel ils conférèrent le commandement. Brenno fut le premier qui marcha. Il attira à lui les Frisons, et pilla le campement de deux cohortes qui avaient leur quartier d'hiver dans les environs. Vitellius avait appelé auprès de lui les meilleurs soldats, et ils avaient été remplacés en partie par des recrues de la Germanie et en partie par des Nerviens. Les capitaines romains, ne pouvant compter sur ces troupes, prirent le parti de mettre le feu à tous les castels, et de se retirer sous la conduite d'Aquilius dans la partie supérieure de l'île.

Civilis marcha alors lui-même contre les Romains. La cohorte des Tongres passa de son côté au moment du combat, et par sa défection, contribua à lui donner la victoire. Il s'empara de la flotte, dont les équipages étaient en grande partie composés de Bataves : ce qui mit en son pouvoir une immense quantité d'armes et de munitions.

Ce brillant début lui attira l'alliance de plusieurs peuples germains. Il rendit, sans les rançonner, la liberté aux préfets des cohortes, d'origine gauloise, et donna aux soldats le choix de se retirer ou de prendre du service dans son armée. Ceux qui prirent le premier parti reçurent eux-mêmes une part du butin, afin que la défaite des Romains pût se répandre avec plus de rapidité dans la Gaule.

Digitized by Google

Flaccus Hordéonius, qui commandait dans la Germanie, vit d'abord cette révolte d'un œil assez tranquille. Mais le succès croissant des Bataves le tira enfin de son apathie, et il fit marcher contre eux Mumius Lupercus qui, avec deux légions auxquelles se joignirent les auxiliaires Ubiens, un corps de cavalerie de Trèves et une aile de Bataves, sous les ordres de Labeo, ennemi personnel de Civilis, passa le Rhin pour le combattre. Mais à peine les armées furent en présence, que les Bataves de Labeo, qui couvraient l'aile droite, passèrent à l'ennemi malgré leurs chefs. Leur défection amena le désordre qui d'abord gagna les Ubiens et les Tréviriens, dont la fuite ne put être arrêtée, et qui enfin se communiquant à l'infanterie romaine, ébranla ses rangs et provoqua sa retraite. Elle se renferma dans Vétéra. Civilis n'attenta point à la vie de Labeo qui était tombé en son pouvoir; mais ne pouvant toutefois le souffrir dans sa proximité, il prit des mesures pour qu'il se rendît chez les Frisons. Huit cohortes bataves, en marche pour l'Italie, ayant appris ces événements, rebroussèrent chemin et rentrèrent dans la Basse-Germanie sans qu'Hordéonius osât les attaquer. Arrivées près de Bonn, où était cantonnée la première légion sous les ordres d'Herennius Gallus, elles se frayèrent le passage qu'il tenta de leur barrer, et passant sous les murs de Cologne, elles vinrent se réunir à l'armée de Civilis qui, n'ayant pu porter les deux légions renfermées dans Vétéra à se joindre à lui, résolut d'assiéger cette place.

Pour inspirer de la confiance aux peuples dans le succès de ses entreprises, il s'était mis en relation avec Velléda, l'alrune des Bructères, dont le nom était révéré de toute la Germanie, et qui habitait, au milieu des forêts, une tour solitaire d'où elle laissait échapper ses

Digitized by Google

paroles prophétiques[1]. Elle prédit la victoire aux Germains et leur perte aux légions. Sa voix électrisa les Bructères, les Teuchtères et les autres peuples voisins qui alors se joignirent aux Bataves. Les enseignes et les étendards romains, sous lesquels marchaient ces derniers, se dressaient sur la même ligne que les grossières images de bêtes féroces ou les peaux déployées d'animaux sauvages qui servaient de signes de ralliement aux Germains.

Vocula, à qui Hordéonius, vu le peu de confiance qu'il inspirait aux soldats, se vit contraint de céder le commandement, vint placer son camp à Gelduba[2], et fit de là quelques incursions chez les Guguernes, peuple de la Gueldre qui s'était aussi allié à Civilis.

Mais ce dernier reprit bientôt l'offensive, et comme son armée se fortifiait de jour en jour par les nouveaux secours qui lui venaient d'outre-Rhin, il envoya un corps d'armée germain contre les Tréviriens et les Ubiens, et un autre jusqu'au-delà de la Meuse, afin de faire soulever les Ménapiens et les autres Gaulois.

La nouvelle de la bataille de Crémone, gagnée par le parti de Vespasien, et dont le succès fut dû en grande partie aux deux rois Sidon et Italicus, qui combattirent au premier rang avec leurs Germains, vint à cette époque retentir jusque sur le Rhin. Hordéonius, ainsi que le camp de Gelduba, reconnurent le nouvel empereur. Ils députèrent vers Civilis le messager envoyé d'Italie qui avait lui-même assisté à la bataille, afin d'engager le chef des Bataves à cesser les hostilités, puisque désormais la cause qu'il défendait était celle que les légions adoptaient.

1. On croit que cette tour était située sur le Velsberg (Welshaup), près de Flærsheim.
2. Aujourd'hui Gelb.

Digitized by Google

Civilis ne pouvant plus garder le masque, le jeta avec courage. Il envoya les huit cohortes qui étaient venues le joindre et l'élite des troupes germaines attaquer le camp de Gelduba, marche pendant laquelle ces troupes mirent en fuite une aile de cavalerie qui était cantonnée à Ascibourg. Mais Vocula vint à temps secourir le camp, et repoussant les Bataves, il s'avança en les poursuivant jusqu'à Vétéra, où, après un combat longtemps disputé, il parvint enfin à débloquer la ville. Il ne profita pas toutefois de ses avantages, et se contentant de rétablir les fortifications de la place, il se retira de nouveau dans son camp. Civilis revint alors en faire le siége, et reprenant l'offensive, s'empara du camp de Gelduba, et mit en déroute une partie de la cavalerie romaine qu'il rencontra près de Neuss. A cet échec succéda dans le camp romain une révolte qui coûta la vie à Hordéonius. Vocula n'échappa qu'avec peine aux soldats mutinés. Un corps de Germains, Cattes, Usipiens[1] et Mattiaques[2] assiégeait, pendant ce temps, Mayence que la solidité de ses murailles sauva seule alors de leurs rapines. Toute la ligne du Rhin eût été perdue, si enfin la quatrième et la dix-huitième légion ne se fussent de nouveau ralliées sous Vocula, et si les Tréviriens n'eussent à la hâte élevé une ligne fortifiée qu'ils défendirent avec le plus grand courage.

La mort de Vitellius, loin de rétablir le calme dans la Gaule, ne fit qu'augmenter les partis qui la divisaient. Les Tréviriens, qui venaient de défendre avec tant de valeur l'intégrité de leur territoire contre les Germains, furent maintenant entraînés à la révolte par Classicus et

1. Habitants du Wisperthal.

2. Habitants des environs de Wiesbade, connu des Romains sous le nom de *Aquæ Mattiaticæ*.

Digitized by Google

Tutor, et les Lingones par Julius Sabinus. Ces trois chefs gaulois, qui également ambitieux, exerçaient sur leur nation une si grande influence, ne prétendaient rien moins, en s'unissant aux Germains, que de fonder un empire des Gaules, et d'aller à Rome, comme autrefois leurs ancêtres, mettre le feu au Capitole. Ce fut à Cologne que le complot fut formé, et qu'ils prirent leurs mesures pour faire soulever l'armée romaine, pour en faire égorger les chefs et pour l'attirer à eux. Toutes ces mesures réussirent. Quoique Vocula eût été instruit de ces menées, il ne se trouvait pas assez fort pour agir ouvertement contre les conspirateurs, et pensant que s'il venait à battre Civilis, l'adversaire le plus dangereux, les autres n'oseraient rien entreprendre, il se rendit lui-même à Cologne. Labeo, qui avait trouvé moyen de quitter la Frise, vint l'y trouver, et se fit fort avec une division romaine d'entrer dans la Batavie et de ramener aux Romains la plus grande partie de la nation. Cependant le succès ne repondit point à son attente. Vocula se mit en marche, suivi des Gaulois qui, conservant le masque de la fidélité, se montraient toujours pleins de zèle et de discipline. Mais il approchait à peine de Vétéra, que Classicus et Tutor, prenant le devant, sous prétexte de reconnaître l'ennemi, se rendirent dans le camp des Germains et firent alliance avec eux. A leur retour, ils séparèrent leurs troupes de l'armée romaine.

Vocula, dans ces circonstances impérieuses, se retira sur Neuss. Les Gaulois l'y suivirent et vinrent camper à deux milles du camp romain. Leurs intrigues eurent tout le succès désiré. Chaque jour, des compagnies entières désertaient, et enfin éclata le soulèvement général qui coûta la vie à Vocula et qui provoqua l'arrestation des deux légats de la première et de la dix-septième légion.

Toutes les troupes du Haut-Rhin se réunirent à Tutor ; Classicus fit jurer le serment de fidélité à l'empire des Gaules aux deux légions de Vétéra, qui, sans espoir d'être secourues et manquant de vivres, furent enfin obligées de capituler. Contre la foi du traité, et quoiqu'elles eussent obtenu le libre passage pour leurs personnes, ces légions eurent à peine fait cinq lieues de marche, qu'elles furent surprises par les Germains, et que, désarmées ainsi qu'elles étaient, elles furent impitoyablement massacrées. Civilis avait fait le vœu, en prenant les armes, de ne point couper ses cheveux, avant d'avoir assouvi sa vengeance sur les Romains. Il le fit après ce massacre dont il reconnut cependant toute la barbarie, mais dont il chercha à se disculper en en rejetant la cause sur la fureur du soldat. On l'accusa toutefois d'avoir livré à son jeune fils quelques prisonniers, afin que cet enfant s'exerçât contre eux à décocher ses flèches, acte de cruauté, qui, s'il était vrai, pourrait faire soupçonner qu'il ne fut pas innocent du premier. On mit le feu au camp après le pillage, et on envoya à Velléda une partie du butin et quelques prisonniers parmi lesquels se trouvait Mumius Lupercus, légat d'une des légions. Toutes les forteresses du Rhin furent ruinées, à l'exception de Mayence et de Vindonissa qui resistèrent aux efforts des Germains.

Cependant Civilis, en acceptant l'alliance des Gaulois, ne reconnut point l'empire qu'ils prétendaient former, comptant assez sur sa fortune et sur son courage pour assurer son propre pouvoir lorsque les circonstances l'exigeraient. Cologne se vit contrainte d'entrer dans la coalition germanique, d'abolir les péages qu'elle percevait sur le Rhin, de rendre au commerce toute sa liberté. Sa fermeté toutefois lui conserva ses murailles, dont les Teuchtères exigeaient la démolition, mais que Civilis et

Digitized by Google

Velléda, au jugement desquels la cité s'en rapporta, crurent devoir laisser intactes. Civilis tourna alors ses efforts vers les autres peuples de la Belgique que Labeo était parvenu à rallier, mais qui passèrent aux Bataves, dès qu'ils furent en leur présence. Pendant ce succès toujours croissant, Sabinus prenait chez les Lingones le titre de César et se déclarait ouvertement contre les Romains.

Cependant Mucianus qui, en l'absence de Vespasien, tenait à Rome les rênes du gouvernement, avait, à la première nouvelle de ce soulèvement, envoyé sur le Rhin Gallus et Cérialis, et pris toutes les dispositions pour passer lui-même dans les Gaules avec Domitien, et faire venir en nombre des troupes de l'Espagne et de la Bretagne. Les Gaulois convoquèrent à Rheims les États, afin de s'entendre sur les mesures à prendre en ces graves circonstances. Mais, par une négligence inconcevable, leurs chefs laissèrent ouvert le passage des Alpes, que les légions franchirent sans rencontrer de résistance. Tutor, qui se retira derrière la Nahe, fut défait près de Bingen par Septilius. Cérialis fit éprouver le même sort, sur la Moselle, à Valentinus, qui, avec les Tréviriens et les autres Belges sous ses ordres, fut culbuté et fait prisonnier. Trèves fut prise et n'échappa qu'avec peine au pillage. Dans le pressant danger qui déjà les menaçait, Civilis et Classicus, qui croyaient à la mort de Vespasien, cherchèrent à éveiller l'ambition de Cérialis, et lui offrirent la couronne, à condition qu'il leur laisserait exercer la puissance princière sur leur nation. Mais ces propositions restèrent sans réponse, et force fut donc aux factieux de se préparer eux-mêmes au combat.

Cependant les peuples d'Outre-Rhin n'étaient point tous réunis. Les Teuchtères et les Bructères étaient les seuls Germains qui fussent dans le camp avec les Bataves, les

Lingones et les Ubiens. Civilis voulait qu'avant de marcher à l'ennemi, on attendît le reste des alliés. Mais sa voix ne prévalut point dans le conseil. Les coalisés combattirent sous les murs de Trèves et furent malheureux. D'abord vainqueurs au commencement de la journée, ils finirent par perdre le champ de bataille, et avec lui tout leur camp et tous leurs bagages.

Les habitants de Cologne qui n'avaient qu'à regret trempé dans la révolution, vinrent, à la nouvelle de cette défaite, attaquer une cohorte de Chauques et de Frisons renfermée dans Zulpich, et incendièrent son quartier. Ils envoyèrent aussitôt une députation à Cérialis, afin de lui demander du secours; ce que ce général se fit un devoir de leur accorder avec d'autant plus de célérité qu'ils lui promirent de lui livrer l'épouse et la sœur de Civilis et la fille de Classicus qui avaient jusqu'alors résidé dans leur ville.

Tant de malheurs n'abattirent point cependant le courage du Batave. Il se replia sur Vétéra, où il prit posision, et où il apprit la double victoire des Cannifates sur la flotte romaine qui avait ramené de la Bretagne la quatorzième légion, et dont la plupart des vaisseaux tombèrent en leur pouvoir, et sur les Nerviens dont ils avaient châtié la défection. Classicus, de son côté, remporta à Neuss un avantage sur la cavalerie romaine.

Mais ce furent les derniers succès des alliés.

Cérialis rassembla toutes les troupes dont il pouvait disposer, et, avec six légions, sans compter les auxiliaires qui le suivaient, il vint attaquer l'ennemi devant Vétéra. Les abords de cette place que la nature et l'art avait fortifiée avaient été rendus plus difficiles encore par les travaux que Civilis venait d'entreprendre pour en inonder la plaine. Il sentait que de sa possession dépendait

Digitized by Google

désormais toute sa fortune. Ses dispositions furent celles d'un capitaine expérimenté. En parcourant les rangs de ses Bataves, il chercha à les électriser, à tremper leur courage.

«Soldats, leur dit-il au moment où ils s'ébranlaient, «songez que le Rhin et les Dieux de la Germanie vous «contemplent, et que sous leur égide vous allez combat-«tre pour la patrie, pour vos femmes, pour tout ce qui vous «est cher.»

Le premier jour, les Romains éprouvèrent de grandes pertes ; mais le lendemain la bataille fut décisive, et la victoire leur resta. Des défections dans l'armée des coalisés causèrent en grande partie sa défaite, qui fut telle que, quoique le jour suivant, un secours de Chauques vint le joindre, Civilis ne crut pas pouvoir conserver sa position.

Il repassa le Rhin, et incendia tout ce qu'il ne pouvait transporter et toutes les places que les Bataves occupaient sur la rive gauche. Il se renferma dans son île, dont il mit sous l'eau les abords en rompant toutes les digues. Son énergie et celle des chefs gaulois qui l'avaient suivi, y luttèrent encore quelque temps contre la fortune. Mais quelque grands que fussent leurs efforts, quelque chère qu'ils fissent payer aux Romains leur victoire, malgré l'avantage même que la flotte batave remporta, ils ne purent à la longue se soutenir, et, le mécontentement du peuple augmentant à mesure que les ravages de la guerre l'appauvrissaient, on en vint enfin à une convention que Cérialis lui-même provoqua, et qui, remettant la Batavie sous le joug romain, rendit à la Gaule sa tranquillité. L'âme de cette guerre, Velléda, dont la voix prophétique avait soulevé tous les peuples du Rhin, fut elle-même gagnée à la cause romaine. Civilis fut

obligé de céder aux vœux de la nation, et d'abandonner les projets ambitieux qu'il avait formés en la soulevant. Il fallut sans doute que les raisons d'État fussent non moins fortes du côté des Romains pour lui pardonner, que, de son côté, pour accepter une capitulation qui anéantissait tous ses plans.

CHAPITRE XIII.

Guerre des Daces.

La paix profonde qui régna sur le Rhin pendant le reste de l'empire de Vespasien et pendant le court espace que dura celui de Titus, permit aux villes rhénanes, que les Germains et les Bataves venaient en grande partie de renverser, de se relever de leurs ruines.

Mais à peine rentrés dans leurs forêts, les mêmes peuples qui avaient ensemble pillé la province romaine, furent agités de troubles domestiques.

81-84. Domitien, après être monté sur le trône, passa dans la Gaule et dans la Germanie. Sa présence au-delà du Rhin a quelque rapport de date avec les querelles qui s'élevèrent d'un côté, entre les Cattes et les Chérusques, et de l'autre entre les Semnones et les tribus voisines, dont il paraît qu'il se fit médiateur. Italicus, avait cessé de régner, et les Chérusques obéissaient alors à Cariomer qui, comme son prédécesseur, tout devoué aux Romains, fut l'objet de la haine de ses voisins et principalement des Cattes qui lui firent la guerre et le chassèrent de ses États. Ce prince, après avoir trouvé quelques secours chez les peu-

Digitized by Google

plades limitrophes, se vit enfin abandonné de toutes, et contraint de venir implorer la protection de Domitien. Velléda était dans les fers, victime de la haine des partis qui divisaient son pays. A sa place s'était élevée, chez les Semnones, une autre alrune du nom de Ganna, dont la voix prophétique n'avait pas moins de renommée dans la Germanie que n'avait naguère eu celle de la fille des Bructères. Des raisons d'État sur lesquelles l'histoire ne donne pas d'éclaircissement portèrent Masius, roi des Semnones, à venir avec elle à la cour de Domitien, où ils furent traités avec les plus grands honneurs. A la même époque, la coalition des Lygiens avait la guerre avec d'autres peuples suéviques qui étaient entrés en ar- 84.
mes dans la Misnie. L'empereur envoya aux Lygiens 85.
un secours de cent chevaliers romains. A son retour en Italie, il triompha des Cattes et prit le titre de Germanique, nom qu'il prétendit même imposer au mois de septembre, afin de perpétuer le souvenir de son expédition.

Les Suèves, irrités du secours que Domitien avait envoyé aux Lygiens, vinrent maintenant, unis aux Sarmates Iazyges, fondre sur les terres de l'empire. Ils ravagèrent la Pannonie que l'impéritie des généraux ne sut pas protéger et où, comme naguère sur le Rhin, tous les quartiers des troupes romaines furent ruinés.

A cette guerre de rapine succéda celle plus sanglante 86.
encore des Daces, qui se prolongea pendant quatre ans consécutifs, et qui, momentanément suspendue par l'achat d'une paix honteuse qui dura pendant le reste du règne de Domitien et pendant celui du vieux Nerva, fut reprise avec vigueur par Trajan, qui réduisit la Dacie en province.

Les peuples peucéniens, dont la coalition s'était dissoute après la mort violente de Boirebistas, n'avait pas

Digitized by Google

tardé à se réunir de nouveau sous Cotiso, pour mieux résister à la puissance romaine. Forts et jusqu'alors indomptés, ils avaient plus d'une fois jeté la terreur dans les quartiers des légions, en profitant des glaces du fleuve, pour venir les piller. Vespasien les avait contenus. A leur tête était maintenant un jeune prince, du nom de Durias, qui, en présence du danger, trop peu confiant dans ses forces, céda de son plein gré le glaive à un guerrier plus que lui capable de le bien manier. Décebal, à qui le pouvoir fut confié, était un de ces hommes faits pour commander, et qui bientôt se rendit redoutable aux Romains. Parmi les peuples qui vinrent se joindre à lui comme auxiliaires, étaient les Gothones ou Goths, que la tradition fait descendre des contrées les plus septentrionales de l'Europe, où une partie de leurs tribus était restée et dont les autres s'étaient arrêtées sur les rives de la Vistule. Pour la première fois, leur nom, devenu depuis si célèbre dans l'histoire, retentit alors dans les annales. Toutes ces nations levèrent ensemble l'étendard, et fondant sur la Mœsie, culbutèrent les garnisons romaines, s'emparèrent de diverses forteresses, et firent prisonnier Sabinus, gouverneur de la province qui finit par avoir la tête tranchée. Domitien, à la nouvelle de ces événements, envoya contre elles Cornelius Fuscus, qui, d'abord les repoussa, passa même le Danube, mais fut ensuite défait et tué.

89. L'empereur résolut de venir lui-même sur les lieux. Les Quades et les Marcomans, qui avaient jusqu'alors gardé une stricte neutralité, lui envoyèrent des ambassadeurs. Mais en même temps ces peuples formaient sous main avec les Daces des liaisons perfides aux Romains, dont Domitien fut instruit. Laissant à Julien le soin de contenir les Daces, il fit mettre à mort ces députés, et

Digitized by Google

passa dans la Pannonie, d'où il porta la guerre chez ces deux nations. Mais la fortune lui fut contraire. Son armée fut défaite, et, dans ces circonstances impérieuses, il se vit contraint d'acheter de Décebal une paix que la nécessité lui fit demander, et dont le roi dicta les conditions. Ce n'étaient pas les terres qui manquaient aux Germains ; aussi ne fut-ce pas une augmentation de territoire que Décebal exigea. Il ne voulut que des présents en or et en argent, des artisans et des ingénieurs qui pussent porter dans son pays les arts et les produits de la civilisation romaine ; dons qui, par la promesse que Domitien fit de les renouveler, pourraient être considérés comme une espèce de tribut. Lui-même cependant ne vint pas trouver l'empereur. Il lui envoya son frère Diégis, qui, au nom du roi, jura d'observer le traité, et reçut de Domitien les prisonniers qui étaient encore au pouvoir des Romains, et le diadème que ce prince lui remit pour Décebal.

Domitien, de retour à Rome, n'en triompha pas moins, 90.
comme si la Dacie avait été soumise. Des monnaies de son règne, postérieures à cette époque, font mention d'une victoire remportée sur les Sarmates, de laquelle l'histoire ne nous a pas entretenus. 92.

La guerre avait recommencé avec les Marcomans, 96.
lorsque le poignard mit fin à la vie de cet empereur. Nerva que les prétoriens portèrent sur le trône, la continua, et prit, comme son prédécesseur, le titre de Germanique.

Le Rhin était toujours tranquille ; mais en avant de cette barrière, la dissension continuait de régner parmi les mêmes peuples qu'un intérêt commun avait autrefois unis contre Rome, et qui maintenant, au grand contentement des Romains, s'entre-égorgeaient eux-mêmes. Les

Digitized by Google

Angrivares et les Chamâves entrèrent sur le territoire des Bructères et tuèrent plus de soixante mille hommes de cette nation, dont ils prirent les terres et dont le reste se retira plus au Nord sur la rive droite du Rhin.

98. Trajan était à Cologne, spectateur tranquille de ces événements, lorsque la mort de Nerva, qui l'avait adopté, lui laissa l'empire.

Ce grand homme sut faire respecter la puissance romaine ; et bientôt les Quades et les Marcomans cessèrent leurs incursions. Il recommença contre les Daces la guerre
100. que le traité de Domitien avait suspendue. En vain Décebal, fort des alliances qu'il avait nouées avec les peuples les plus guerriers de la Germanie, et à la tête d'une armée nombreuse et bien disciplinée, que protégeaient les forteresses qu'il avait partout élevées, tenta de l'arrêter ; en vain les peuples alliés, à la tête desquels étaient les Buriens, lui envoyèrent sur un grand morceau de terre cuite une sentence en lettres latines pour l'engager à ne pas aller plus loin, et à conserver la paix en se retirant ; tout plia devant le génie du grand capitaine qui, après deux campagnes également brillantes, entra en vainqueur dans Zarmizgethusa, capitale de la Dacie, et vint y dic-
102. ter la loi. Décebal fut contraint de courber le front devant l'empereur et de déposer les armes à ses pieds. Toutes les forteresses furent démantelées ; tous les arsenaux, toutes les machines de guerre, tous les transfuges furent livrés au vainqueur. Décebal s'engagea par le même traité à évacuer tout le pays conquis et à ne reconnaître d'autres amis ni d'autres ennemis que ceux du peuple romain.

Cette paix fut de courte durée.

104. Décebal ne tarda pas à enfreindre le traité et à acheter de nouveau des armes, à recevoir les transfuges, à

Digitized by Google

relever ses forteresses, et à faire de nouvelles alliances avec ses voisins. Il entra en même temps sur le territoire des Iaziges, alors amis des Romains.

Trajan marcha une seconde fois sur la Dacie, et après 106.
trois années de guerre, où tous ses talents militaires, toutes ses grandes vues politiques furent surtout développés, il réduisit ce pays en province romaine. Décebal, pour ne point tomber en son pouvoir, se donna la mort ainsi qu'un grand nombre des siens.

Ce fut au retour de cette expédition que l'empereur fit élever à Rome la colonne de marbre qui porte son nom, et qui, destinée à perpétuer le souvenir de ses victoires, offre sur ses bas-reliefs une représentation fidèle des usages, des coutumes, des vêtements et des armes du peuple conquis.

CHAPITRE XIV.

Tableau de la Germanie romaine.

La colonisation de la Dacie fut une des grandes œuvres de Trajan. Il fit pour cette contrée ce qu'Auguste et ses successeurs avaient fait pour les pays conquis du Rhin et du Danube.

Là, l'occupation avait d'abord été militaire. Avant l'arrivée de César sur le Rhin n'existaient, aux bords du fleuve, que les bourgades celtiques où la population germaine, qui avait passé dans la Gaule, s'était établie au milieu de la population primitive, et qui avaient conservé les noms que leur avaient donnés leurs premiers habi-

Digitized by Google

tants. Ce furent ces lieux qui, par leur position, attirèrent nécessairement les premiers l'attention des Romains, et qui furent aussi les premiers fortifiés par eux. Lorsqu'Auguste vint sur le Rhin, il posa lui-même le camp de Vétéra; et plus tard Drusus éleva tout le long du fleuve cinquante castels qui protégèrent son cours. La plupart furent placés au-dessus des bourgades déjà existantes, dont la population augmenta dès lors par l'importance que leur donnèrent les garnisons romaines, et qui finirent par devenir des municipes plus ou moins considérables. De ce nombre fut celui de Vétéra, la cité de Mayence, celle de Worms, Spire, Argentorat, et ces florissantes colonies des Rauraques et de Trèves auxquelles Auguste imposa son nom, et celle de Cologne, à qui Agrippine donna le sien.

La même chose eut lieu sur la rive droite du Danube, où la colonie d'Augsbourg, où Ratisbonne, Linz, Carnuntum [1] et tant d'autres cités se développèrent, et où, comme dans les contrées rhénanes, les institutions romaines, les arts, l'industrie, le commerce rendirent ces villes aussi populeuses que florissantes. Des travaux d'utilité publique, des temples, des aqueducs, des canaux, des routes, s'élevèrent, furent creusés, et se croisèrent en tous sens, réunissant les cultes, liant les communications et protégeant les échanges; l'agriculture se développa, et, tandis que la Germanie barbare nourrissait à peine ses habitants, la Germanie colonisée envoyait déjà à l'Italie le superflu de ses produits.

Trajan opéra pour la Dacie la même révolution politique. Il envoya dans Zarmizgethusa une colonie romaine qui prit à la fois le titre d'Ulpienne, de Trajane, et de

1. Aujourd'hui Heimbourg, non loin de Vienne.

Digitized by Google

Dacique, et couvrit toute cette contrée de routes et de monuments. L'un des plus célèbres fut le pont du Danube, qui joignit la Mœsie à cette province, œuvre colossale d'Apollodore de Damas, située, selon toute propabilité, entre Szörény et Csernecz.

En même temps, il plaçait une colonie à Vétéra qui alors prit aussi le nom de Trajane, et fortifiait sur le Taunus les abords du Mein sur lequel la frontière romaine vint s'arrêter et que son successeur traça plus tard jusqu'à Ratisbonne.

Entre la Germanie supérieure et la Vindélicie s'étendaient les sommets agrestes de la Forêt-Noire et de l'Albe qui, sans former de province à part, avaient déjà çà et là reçu quelques établissements sous les empereurs de la famille flavienne. La vallée du Rhin et les plateaux du Neckar, en grande partie déserts par la retraite des Suèves sous Marbod, s'étaient partout repeuplés de colons gaulois auxquels Rome avait accordé des terres, et que protégeaient militairement les légions des provinces limitrophes.

Adrien continua l'œuvre de Trajan, en colonisant cette 117
contrée qui, du partage des terres qui s'en était fait, à 138.
avait reçu le nom de *champs décumates*[1]. Pour mettre un obstacle aux irruptions des Barbares, il prolongea depuis Cologne jusqu'à Ratisbonne la ligne de fortifications qui renferma tout le pays, et qui, au Nord prit le nom de rempart rhétique, et à l'Est celui de rempart d'Outre-Rhin. En arrière de cette ligne se développa sous les Antonins la vie active dont font foi tant de monuments et d'inscriptions retirés du sol, et se formèrent des villes dont les plus considérables furent la cité de

1. Voir mes *Établissements romains sur le Rhin et sur le Danube.*

Bade, et la colonie de Sumlocène[1] dont les annales ne nous dévoilent pas la fondation, mais dont les fouilles sont venues nous révéler l'importance et l'antique splendeur. L'esprit de justice qui régnait dans Hadrien fit que les Germains, dont il sut acquérir l'estime et qui même le prirent plus d'une fois pour arbitre de leurs différends, ne mirent point d'entraves à ces travaux de limitation. La longue paix dont jouit l'empire sous son successeur Antonin-le-Pieux, qui ne fut interrompue sur le Danube que par les courses qu'y firent quelques peuplades germaniques, Daces et Scythes, consolida cette colonisation de la rive droite du Rhin dont s'augmentèrent alors les deux gouvernements militaires de la Germanie supérieure et inférieure.

Mais pendant cette longue suspension d'armes se formèrent d'un autre côté au Nord, au Sud-Ouest et à l'Orient, ces grandes coalitions de petits peuples qui, mus par une politique que leur dicta l'expérience du passé, mirent la paix à profit pour rendre plus redoutables leurs forces contre leur ennemi commun. Dans toutes leurs guerres contre Rome, nous avons vu jusqu'à présent toutes les hordes isolées, tantôt s'agrandissant par leurs conquêtes sur d'autres hordes, tantôt par les émigrants qui, mus par un spontané mouvement, s'associèrent à l'une ou l'autre d'entre elles. Nous les verrons maintenant toutes compactes, puissantes, réunies sous un même nom en ligues d'autant plus formidables que ce n'est point seulement la défense qui va faire mouvoir leur politique, mais l'esprit de conquête contre lequel en vain le colosse romain se défendra.

Tandis que Rome colonisait ses possessions germani-

1. C'est aujourd'hui Rottenbourg.

Digitized by Google

ques, toutes ces grandes associations de tribus s'organisaient sous les noms de Francs, d'Allemanes, de Bourguignons et de Goths, et réunissaient leur force pour mieux la perdre. Quand, après un siècle de repos, l'histoire nous montre de nouveau les légions en présence des nations germaniques, c'est avec ces grandes fédérations que nous les voyons combattre, fédérations dans lesquelles se confondirent la plupart des petits peuples dont les annales historiques nous ont jusqu'alors entretenus.

CHAPITRE XV.

Guerre des Marcomans.

Après la mort d'Antonin-le-Pieux, lui succéda Marc- 161.
Aurèle-Antonin qui s'associa à l'empire Ælius Vérus. Rome eut alors deux Augustes, comme elle avait deux consuls, coutume qui fut depuis suivie à plusieurs reprises, et qui fut le préliminaire de la division de l'empire en *Orient* et en *Occident*.

Le commencement de leur règne fut troublé par une 162.
irruption des Cattes qui s'avancèrent jusque dans la Rhétie, et par les pirateries que les Chauques exercèrent sur les côtes de la Belgique et de la Bretagne. Victorin repoussa les premiers, et Julien, depuis empereur, sévit contre les seconds. Julien passa lui-même alors dans la Germanie où il força les Cattes à demander la paix.

Mais alors éclata la guerre des Marcomans, guerre 165.
longue et terrible que les historiens ont comparé à celle

Digitized by Google

des Cimbres, et à laquelle prirent part, non-seulement ces Marcomans dont elle porta le nom parce que ce peuple était le plus rapproché des frontières, mais encore les Quades, les Bastarnes, les Alains, les Hermondures, les Goths, les Buriens, les Vandales et une foule d'autres peuples qui, refoulés, dit-on, par d'autres nations du Nord, vinrent tous se ruer sur l'empire. Les uns, se réunissant à leurs compatriotes, firent cause commune avec eux; les autres, passant du côté des Romains, demandèrent pour prix de leurs services des terres à cultiver. Rome eut pendant quinze ans à soutenir une des luttes les plus terribles dont ses annales fassent mention.

166. Vérus revenait vainqueur des Parthes, lorsque les premières bandes, traversant le Danube, dont les garnisons avaient en grande partie été dirigées sur l'Asie, et ne trouvant qu'une faible résistance, s'avancèrent jusqu'à Aquilée. Elles hésitèrent cependant en apprenant la fin des hostilités en Orient; et à l'arrivée des deux empereurs sous les murs de cette place, elles s'empressèrent de se retirer. Plusieurs peuples envoyèrent même leurs députés, afin de traiter de la paix. De ce nombre furent les Quades qui avaient perdu leur roi et qui s'engagèrent à n'en point élire un autre qui ne fût agréable aux Romains.

Les deux empereurs passèrent en Pannonie, d'où bientôt Vérus reprit le chemin de l'Italie. Mais les hostilités ne tardèrent pas à recommencer. La peste faisait partout les plus grands ravages dans l'empire, et elle régnait avec une telle fureur dans Aquilée que lorsque les deux
169. Césars vinrent dans cette ville pour organiser les opérations des campagnes qui allaient s'ouvrir, ils se virent contraints de fuir ses murailles. Vérus mourut subitement en chemin. La maladie décimait les légions; et

Digitized by Google

dans cette calamité, en présence d'un ennemi de plus en plus menaçant, Marc-Aurèle eut recours aux moyens extraordinaires. Il enrôla dans l'armée tout ce qui était capable de porter les armes, gladiateurs, esclaves, et jusqu'aux voleurs de la Dardanie à qui il promit le pardon de leurs crimes. Il remporta sur les Germains 170.
une victoire peu de temps après la mort de Vérus. Dans le même temps, les deux généraux Vindex et Candide arrêtaient un autre essaim de Barbares, Marcomans, Lombards, Obiens et autres peuples. La victoire que ces généraux remportèrent sur ces nations contraignit ces dernières à envoyer des députés à Ælius Bessus, gouverneur de la Pannonie. Ballimar, roi des Marcomans, y vint en personne suivi de dix autres ambassadeurs pris chacun parmi l'un des dix peuples alliés.

Marc-Aurèle revint joindre l'armée au commencement 171.
de l'année 171 et établit son quartier-général à *Carnuntum*, ville d'où il dirigea les trois campagnes qui se succédèrent contre les Marcomans, les Vandales, les Quades et les Iazyges, réunis à d'autres nations, et où, au milieu des soucis de la guerre, il trouva encore le temps d'écrire quelques-unes de ses pages philosophiques. Les Iazyges furent vaincus sur les glaces mêmes du Danube 173.
où se livra contre eux une des batailles les plus meurtrières. Il les refoula, ainsi que les Marcomans, sur la rive gauche du fleuve.

En même temps, Pertinax arrêtait dans leur marche sur l'Italie d'autres peuples du Rhin qui s'étaient ouvert un chemin par la Rhétie. Les femmes mêmes combattaient dans les rangs de ces Barbares, et plus d'une fut trouvée morte sur le champ de bataille.

Les Quades cependant tenaient toujours la campagne. 174.
Marc-Aurèle traversa le Danube l'année suivante et vint les

Digitized by Google

combattre sur leur propre territoire. Peu s'en fallut, qu'arrivée dans un endroit aride où l'eau manquait, et accablée des chaleurs de l'été, toute l'armée ne périt. Un orage bienfaisant que les païens attribuèrent à leurs magiciens, les soldats chrétiens qui servaient dans les légions à leurs prières, et dont Marc-Aurèle rendit grâce à Jupiter, la sauva de ce danger[1]. Les Quades furent vaincus et demandèrent la paix. L'empereur la leur accorda, ainsi qu'aux Marcomans, et plus tard aux Iazyges.

Le nombre des prisonniers que ces peuples rendirent et qui, d'après les calculs de l'historien Dion Cassius, se monta à plus de cent soixante-trois mille hommes, peut faire juger de l'importance de cette guerre et des traités qui la terminèrent. Les Quades reçurent des garnisons qui occupèrent militairement le pays et qui bientôt leur furent si onéreuses qu'ils tentèrent d'émigrer en masse chez les Semnones. Les Marcomans et les Iazyges s'engagèrent à ne point avoir de vaisseaux sur le Danube, et les seconds à livrer un contingent de huit mille cavaliers dont cinq mille cinq cents hommes furent aussitôt dirigés vers l'île de Bretagne. Les premiers s'engagèrent de plus à ne former aucun établissement qui ne fût éloigné de trente-huit stades de la frontière romaine, les seconds même à

1. Il n'est pas sans intérêt de lire dans les auteurs anciens le rôle que les magiciens ont dû jouer dans toute cette guerre. La peste, la famine, les tremblements de terre, les phénomènes célestes qui se succédèrent, toutes ces circonstances purent surprendre l'imagination du peuple superstitieux. Mais Marc-Aurèle partageait-il cette superstition? Doit-on croire le conte que fait Lucien (*Pseudomant. operum*, t. Ier, p. 775) de ces deux lions que les magiciens ordonnèrent à l'empereur de faire nager au delà du Danube, afin de mettre en fuite les Germains, et que ces derniers, qui les prirent pour deux gros chiens ou deux loups, abattirent à coups de massue? Marc-Aurèle était-il si crédule? et les lions de ce temps-là étaient-ils si faciles à abattre? Que de contes pareils il faudrait retrancher de l'histoire!

Digitized by Google

n'en point former qui ne fût éloigné du double de cette distance. Des places et des jours particuliers furent assignés aux Marcomans pour venir trafiquer dans la province romaine; coutume, du reste, que déja la politique avait antérieurement introduite à l'égard des Hermondures aux confins de la Vindélicie. Mais d'un autre côté, plusieurs peuplades furent exemptées de tributs, et reçurent même des secours en blés; d'autres obtinrent le droit de citoyen romain, d'autres la liberté de péage. Plusieurs reçurent même des terres, soit dans la Dacie, soit dans la Pannonie, dans la Mœsie, dans la Germanie et même en Italie, d'où cependant plus tard leur turbulence les fit transplanter autre part. Ces différents traités prouvent que, toute victorieuse qu'elle était, Rome se voyait dans la nécessité de faire quelque concession, et que les Germains atteignirent en partie le but de la turbulente politique qui leur avait mis les armes à la main.

Marc-Aurèle, pour perpétuer le souvenir de ses victoires, fit élever à Rome une colonne, à l'instar de celle de Trajan, où furent représentés dans des bas-reliefs les principaux événements de ses campagnes.

Mais cette paix qui venait d'être jurée pour l'éternité 176.
ne fut que de courte durée. De nouveaux différends ne tardèrent pas à s'élever. Les Marcomans, les Quades, les Buriens et d'autres peuples alliés recommencèrent la guerre, qui appela de nouveau en 178 Marc-Aurèle sur le Danube. Paternus, envoyé contre eux par l'empereur, ga- 178.
gna une bataille qui fut disputée pendant toute une journée. Deux campagnes se suivirent, sans que ces peuples pussent être domptés. Marc-Aurèle, atteint d'une maladie, mourut à Vienne, lieu alors de peu d'importance, laissant à son fils Commode, à qui, en expirant, il re- 180.

Digitized by Google

commanda de mettre à fin ce qu'il avait commencé, le soin de terminer cette guerre.

Les projets de l'empereur avaient été de réduire tout le pays ennemi en province romaine. Mais Commode était trop pressé de retourner à Rome où les plaisirs l'attendaient pour ne point se rendre aux avis de ses courtisans qui, non moins que lui, las du climat brumeux du Danube, lui conseillèrent de mettre un terme aux hostilités. Les Germains étaient eux-mêmes harassés. Après tant de combats qui depuis quinze ans s'étaient succédés, leurs ressources commençaient à être épuisées. La paix fut donc de nouveau conclue, paix par laquelle Rome rentra dans les limites du Danube et abandonna tous les châteaux forts qu'elle avait fait construire sur le territoire ennemi. Les Quades et les Marcomans s'engagèrent à livrer tous les transfuges et prisonniers romains, à ne tenir que tous les mois une assemblée nationale aux délibérations de laquelle un centurion romain devait assister, et à fournir un tribut et un contingent de troupes à l'empire. Ils jurèrent de vivre en paix avec les Iazyges, les Buriens et les Vandales, devenus eux-mêmes amis du peuple romain.

Commode retourna à Rome, laissant à ses deux généraux, Albin et Niger, le soin de continuer l'œuvre de pacification avec les autres tribus qui habitaient au delà de la Dacie, et à laquelle l'or qui fut prodigué à ces peuples contribua autant que le firent les armes romaines.

186. Albin fut ensuite nommé au gouvernement des Gaules, d'où il fit une expédition contre les Frisons, et où
193. il était encore quand Commode fut assassiné.

Pertinax qui succéda à cet empereur fut lui-même égorgé trois mois après par les prétoriens.

Digitized by Google

L'empire fut alors disputé par quatre compétiteurs: Julien en Italie, Albin dans la Gaule, Niger en Orient, et Septime Sévère en Pannonie. Les Germains ne tentèrent point de profiter de ces dissensions. Tandis que les armées romaines parcouraient l'Orient, et que Septime Sévère, enfin resté maître du pouvoir, portait la guerre aux Parthes, emmenant même avec lui comme auxiliaires des Germains, et que plus tard il soumettait les peuples les plus septentrionaux de l'île de Bretagne, tout resta tranquille sur le Rhin et sur le Danube.

CHAPITRE XVI.

Allemanes. — Goths. — Francs.

Cependant la coalition des Allemanes, coalition dont l'histoire va nous entretenir pour la première fois, avait réuni au Sud-Est des Cattes une foule de petits peuples d'origine suévique qui tous, ayant les mêmes intérêts à se lier, formaient aux frontières romaines une puissance considérable. Il est probable que, sentant leur faiblesse dans l'état d'isolement où elles se trouvaient, toutes ces tribus, voisines des nouvelles possessions que Rome avait acquises entre le Rhin et le Danube dans le Sud-Ouest de la Germanie, avaient réuni leurs forces pour mieux lui résister en cas d'attaque. Tous les hommes *(alle mœnner, allemani*, disaient les Romains) étant soldats pour défendre l'indépendance de leur territoire, il est probable que les noms de toutes les diverses tribus qui composaient la coalition, s'étaient confondus dans ce seul

Digitized by Google

nom significatif. Mais, à part l'alliance qui les unissait, rien n'avait été changé à leur ancienne constitution politique. Toutes avaient conservé leur gouvernement séparé, leur assemblée nationale, leur loi, leur chef. Aussi, les verrons-nous souvent par la suite combattre séparément, et quelquefois aussi, dans des circonstances majeures, élire un *heerzog* sous lequel toutes les tribus seront réunies.

Lorsque Caracalla, après sa campagne de Bretagne et après le meurtre de son frère Géta, vint dans la Gaule et passa dans la Germanie, il eut des relations avec les Allemanes, qu'il caressa d'abord, afin de s'attirer leur confiance, mais que sa folle cruauté souleva bientôt contre lui.

L'historien Dion Cassius, qui fait de cet empereur un tableau si extraordinaire et qui nous le représente imitant les mœurs des Germains, se parant de leur costume et jusque de leur chevelure blonde, et choisissant parmi eux les plus beaux hommes pour sa garde, ne craint pas de prétendre que les chants magiques des Allemanes avaient fini par troubler l'esprit de ce prince. S'il était une force qui pût contre lui déchaîner l'enfer, ce n'était point certes les moyens surnaturels employés par ces peuples, mais bien plutôt sa conscience et l'ombre courroucée de son père, celle de son frère toute dégoûtante de sang, et l'image de sa mère sur le sein de laquelle il l'avait fait égorger. Mais l'histoire qui a pris soin de consigner les vices de ce prince, a oublié dans ses pages de mentionner le bien que, pendant son séjour au delà du Rhin, il fit aux pays enclavés dans la Gaule, où plusieurs pierres milliaires et d'autres restes de monuments publics prouvent les soins de son administration. Il a dû résider à Bade, cette cité à laquelle il donna le nom

Digitized by Google

d'Aurélienne[1] et d'où sans doute il entreprit ses diverses expéditions. Dion cite tout particulièrement celle à laquelle prirent part les Cennes[2] qui faisaient eux-mêmes 213.

1. On sait que Caracalla prit lui-même le nom de Marc-Aurèle-Antonin.

2. Voici le passage de l'historien :

Ἐπολέμησε δὲ καὶ πρός τινας Κέννους, Κελτικὸν ἔθνος· οὓς λέγεται μετὰ τοσούτου θυμοῦ προσπεσεῖν τοῖς Ῥωμαίοις, ὥστε καὶ ταβίλη, οἷς ὑπὸ τῶν Ὀσροηνῶν ἐτιτρώσκοντο, τοῖς στόμασιν ἐκ τῶν σαρκῶν ἀποσπᾶν, ἵνα μήτας χεῖρας ἀπὸ τῶν σφαγῶν αὐτῶν ἀποθίαιτριβωσιν. οὐ μέντοι ἀλλὰ καὶ αὐτοὶ τὸ τῆς ἥττης ὄνομα πολλῶν χρημάτων σποδόμενοι, συνεχώρησαν αὐτῷ ἐστὴν Γερμανίαν ἀποσωθῆναι. τούτων οὖν αἱ γυναῖκες (καὶ τῶν Ἀλαμβανῶν, οὐ μὴν) ὅσαι γε ἔαλωσαν (δουλοπρεπές τι ὁπεμοινον· ἀλλ') ἐγωλήσαντος αὐτὰς τοῦ Ἀντωνίνου, πότερον πραθῆναι ἢ φονευθῆναι βούλονται, τοῦθ' ἑίλοντο· ἔποιτ' ἀπεμπολησθεῖσαι, πᾶσαιμὲν αὐτὰς ἑαυτὰς, εἰσὶ θ'αἱ καὶ τατέκνα ἀπέκτειναν.

Embarrassés de savoir ce que pouvaient être ces Cennes qu'aucun autre auteur que Dion Cassius ne cita jamais dans l'antiquité, les critiques sont convenus de les transformer en Cattes, et nous trouvons en effet dans toutes les histoires générales, soit en France, soit en Allemagne, les Cattes unis aux Allemanes dans cette expédition, où cependant il est bien avéré que les Allemanes seuls eurent à combattre les Romains. Aurélius Victor, en parlant de l'expédition de Caracalla, ne cite en effet que ce dernier peuple. *Alamannos, gentem populosam ex equo mirifice pugnantem, prope Mœnum amnem divicit.* Il vainquit, dit-il, les Allemanes, nation nombreuse qui combattait admirablement à cheval, non loin du Mein. Si les Cattes avaient été présents, Aurélius Victor les aurait certainement cités. Il n'a pas parlé des Cennes, parce que ce peuple était lui-même allemane, et que par conséquent il l'a compris sous ce dernier nom.

D'autres critiques ont, sans aucun fondement, confondu ces Cennes avec les Sénones. Cette opinion est tout aussi fausse. Il n'y a point de faute dans le texte grec, ainsi qu'on l'a prétendu. Les Cennes étaient un petit peuple de la confédération allemanique, qui habitait la vallée de la Zenn près d'Ansbach. La petite ville de Langenzenn qui s'y déploie, portait encore elle-même le nom de *Cenna* au moyen âge. On sait que les Romains substituèrent presque toujours le T ou le C au Z des Germains, et les *Zennern*, ou les habitants de la Zenn, furent désignés par eux sous le nom de Cenni, nom qui s'est perpétué jusqu'à nos jours dans le bourg de Zenn comme celui des Angrivares s'est conservé dans le nom d'*Engern*, celui des Amsibares dans celui des peuples des bords de l'Ems, celui des Lentiens dans le Linzgau, etc., etc.

Digitized by Google

partie des Allemanes, et qui combattirent, dit-il, avec une telle fureur, qu'ils arrachaient avec leurs dents les traits que les archers osrhoniens[1], qui servaient dans l'armée romaine, leur décochaient, et dont les femmes, tombées au pouvoir des Romains, se tuèrent avec leurs enfants, afin d'échapper à l'esclavage. La bataille qui se donna près du Mein, eut lieu, selon toute probabilité, non loin du bourg de Klingenberg[2]. S'étant avancé parmi ces peuples, sous prétexte d'enrôler leur jeunesse, il la fit tout à coup cerner de toute part et exterminer. Cette conduite barbare avait-elle été provoquée par quelque antécédent qui nous est inconnu? C'est ce que nous ignorons. Mais elle souleva contre les Romains la nation entière qui combattit assez vaillamment pour faire douter de la victoire.

Cependant les Germains restèrent généralement assez tranquilles sous son règne. Dans leur sauvage simplicité, ces peuples surent profiter du mélange d'orgueil et de lâcheté qui faisait le fond du caractère de ce prince, pour se faire payer une paix qu'il se glorifiait ensuite d'attribuer à la crainte qu'il leur inspirait. Les caisses de l'empire envoyaient des subsides jusqu'aux nations de l'Elbe et même à celles qui habitaient les rives de l'Océan, afin d'obtenir de leurs corsaires qu'ils respectassent les côtes de la Gaule et de la Bretagne. Les Marcomans et les Vandales, si longtemps terribles aux Romains, se firent à son instigation une guerre qui les détourna du Danube. Les Quades, soumis à sa suzeraineté, recherchèrent sa protection contre leur roi, et nous trouvons dans les annales romaines que ce prince fut lui-même mis à mort par ordre de Caracalla.

1. Peuples d'Asie.
2. Voir mes *Établissements romains sur le Rhin*.

Digitized by Google

Mais en même temps s'étendait la coalition des Goths qui, aux frontières de la Dacie, commençaient déjà à prendre parmi les peuples sarmates cette prépondérance qui rendit cette coalition si redoutable, et dans laquelle finirent par entrer ces mêmes Quades et Marcomans, et les Gètes, et les autres peuples peucéniens, qui tous finirent enfin par être confondus sous le nom de Goths.

Descendue des bords de la Baltique, à une époque que l'histoire ne précise point, la tribu des Goths avait la même constitution que celle des autres peuples germaniques, et nous trouvons les diverses nations qui composèrent la coalition gothique, tantôt combattant chacune sous son juge, son duc ou son roi *(reichs, heèrzog* ou *kœnig)*, tantôt réunies toutes sous un chef d'armée, ou soumises à un roi suprême *(oberkœnig)*, auquel tous les autres rois payaient tribut, mais dont le pouvoir n'était que temporaire, et cessait dès que la guerre était terminée. Ce ne fut que plus tard que les chefs d'armées des principaux peuples gothiques parvinrent à conserver la puissance royale, même pendant la paix, et à réunir dans leur personne les deux pouvoirs civils et militaires.

Déjà en 193, les Goths avaient voulu marcher contre les Romains. Mais le feu du ciel étant tombé pendant que la nation tenait son assemblée, et en ayant tué le chef, ils avaient regardé cet événement comme un pronostic funeste et avaient renoncé à leur entreprise. Caracalla leur fit la guerre avant d'aller dans la Thrace et de 216.
passer ensuite en Asie. Mais malgré les divers combats qu'il leur livra, il se vit contraint d'en acheter la paix, sorte de tribut dont la honte fut un encouragement pour les Carpes, qui habitaient les rives du Dniester et du Bug.

Dans l'espoir en effet d'en obtenir un pareil, ce peuple prit à son tour les armes. Mais Ménophile, gouverneur

Digitized by Google

de la Mœsie, sut les contenir par la crainte qu'il leur inspira, non moins qu'il contint les Goths par la ponctualité avec laquelle le traité fut observé.

Ces subsides, accordés aux peuples germains et sarmates, sont une preuve de l'énervement que l'empire ressentait. Le colosse commençait à s'affaisser sous son propre poids. Ne se sentant pas capable d'arrêter par ses seules armes les nations que deux siècles auparavant il avait fait trembler, il fallait bien qu'il cherchât à les éblouir par l'argent. Alexandre lui-même, cet empereur, qui fut l'un de ceux qui maintinrent au plus haut degré la gloire de Rome, se vit obligé d'employer ce moyen, pour ramener sur le Danube et sur le Rhin la tranquilité qui, pendant qu'il poursuivait avec le plus grand succès contre les Parthes la guerre commencée sous ses prédécesseurs, était troublée sur les deux fleuves.

233. En effet, les Germains étaient à la fois entrés dans la Gaule et dans l'Illyrie, avaient attaqué les armées qui en gardaient les frontières et avaient partout porté le pillage dans les villes et dans les bourgs. L'Italie était elle-même menacée. L'empereur était à Antioche, lorsqu'il reçut du gouverneur d'Illyrie un courrier qui réclamait sa présence. Il revint aussitôt à Rome, où il rentra triomphant, aux acclamations du peuple, qui de lui seul espérait la victoire. Il arriva, suivi d'auxiliaires Osrhoniens, Arméniens et Parthes, troupe légère, qu'il regardait surtout comme propre à poursuivre les Germains dans leurs bois sombres et dans leurs marais. Macrin, parent de l'empereur, envoyé en Illyrie, contint les Bar-
234. bares avec assez de succès. Alexandre passa lui-même dans la Gaule, d'où il repoussa l'invasion. Il fit jeter un pont de bateaux sur le Rhin, afin de porter la guerre sur le territoire de l'ennemi, et en même temps lui envoya

Digitized by Google

des parlementaires pour en acheter par de grosses sommes la fin des hostilités.

Mais la sévérité avec laquelle il en usa avec les soldats 235.
des Gaules, les indisposa contre lui. Il était à Sicila, camp romain situé près de Mayence [1], n'ayant auprès de lui que peu de troupes, lorsque plusieurs soldats qui s'y étaient rendus secrètement, surprirent sur le midi les gardes endormies, et désarmant ou faisant fuir ceux qui se mirent en état de leur faire résistance, ils pénétrèrent jusqu'à la tente de l'empereur, où sa mère Mamea fut d'abord tuée, et où il fut lui-même percé de coups.

Maximin, Goth de nation, à qui Alexandre avait donné le commandement d'un corps d'armée composé de Pannoniens, fut accusé d'avoir provoqué cet assassinat pour se faire déclarer empereur.

Il lui succéda du moins, portant sur le trône où son courage l'éleva la rudesse sauvage des steppes qui l'avaient vu naître.

Un Germain, né en Thrace d'un Goth et d'une Alane, et qui, par sa force athlétique et sa haute taille, avait par hasard, dans une lutte, frappé les regards de l'empereur Sévère, venait donc s'asseoir sur le trône des Césars.

Maximin avait quitté sa tribu pour prendre du service dans l'armée romaine, et sa bravoure l'avait bientôt fait parvenir aux grades supérieurs. — Après la mort de Sévère, il se retira, ne voulant pas servir les meurtriers de son souverain et bienfaiteur, et ne revint à Rome que lorsqu'il sut qu'Alexandre régnait. Il était un des généraux qui avaient le plus de crédit dans l'armée du Rhin, et il fut proclamé empereur par les soldats. Avait-il conspiré contre Alexandre? le refus qu'il fit d'abord de

1. Voir mes *Établissements romains sur le Rhin*.

Digitized by Google

la pourpre fut-il sincère ? c'est ce que nous ne tenterons point de dévoiler [1]. Il poursuivit contre les Germains la guerre que ces peuples avaient provoquée, et pénétrant dans l'intérieur de leurs terres, il y mit tout à feu et à sang. Lui-même combattait comme le dernier des soldats, donnant ainsi l'exemple à son armée ; sa personne courut même le plus grand danger dans une bataille qui eut lieu au milieu des marais.

L'ordre rétabli sur le Rhin, Maximin se replia sur la Pannonie, et avec non moins de bonheur, il entreprit une nouvelle campagne contre les Sarmates. Ce fut au milieu de ces victoires, et lorsqu'il se préparait à la conquête de la Grande-Germanie qu'il prétendait soumettre jusqu'à l'Elbe, qu'il reçut la nouvelle de la révolte d'Afrique, et de la part que le sénat y avait pris. Gor-
237. dien, qu'Alexandre avait envoyé comme proconsul dans cette province, s'était lui-même nommé César avec son fils, et avait aussitôt été reconnu par le sénat qui déclara Maximin traître à la patrie. Né dans les neiges de la Thrace et grandi avec la rude éducation des pasteurs de ce pays, Maximin arrivé au pouvoir, tout en soutenant la discipline et la gloire militaire de Rome, avait montré cette rudesse et cette brutale sévérité, cette férocité même, qui lui valurent la haine des grands et du sénat. Ils n'eurent pas plutôt reçu les lettres des deux Gordien, qu'ils se déclarèrent contre le farouche étranger. Mais le pouvoir de ces deux empereurs fut lui-même éphémère et renversé presqu'aussitôt par Capellin, gouverneur de la Mauritanie. Gordien, le fils, mourut en combattant, et le père, ne pouvant survivre à un accident si funeste, se tua lui-même.

1. Comparez les passages d'Herodian, VI, 8 ; l'*Historia Aug.* 7, et ce que dit de lui Julien *in Cæs.*

Le sénat qui redoutait la vengeance des Maximin, s'empressa aussitôt de la prévenir en nommant deux nouveaux empereurs. Son choix tomba sur Maxime, alors préfet de Rome, qui avait longtemps servi à la guerre avec succès, et sur Balbin, homme d'une illustre naissance, qui avait déjà été gouverneur de plusieurs provinces. Mais le peuple n'approuva point cette élection et ne s'apaisa que lorsque le petit-fils de Gordien, enfant d'environ douze ans, eût été déclaré César. Balbin resta à Rome pour gouverner la ville et l'Italie, et Maxime partit pour se rendre au devant de Maximin qui déjà avait traversé Hæmona [1] et dont l'avant-garde, composée de Germains, arrivait sous les murs d'Aquilée. Tout le pays avait été dévasté, et on en avait partout fait retirer les habitants. Aquilée ferma ses portes à Maximin qui en fit le siége. Mais la résistance vigoureuse de cette place, jointe au manque de vivres qui se fit sentir dans le camp, provoqua une sédition qui coûta la vie à l'empereur. Maximin fut assassiné par ses propres soldats, ainsi que son fils, jeune homme de la plus grande espérance et le 238.
plus bel homme de son temps.

Ce fut à Ravenne que Maxime reçut la nouvelle de ces événements. Il vola aussitôt à Aquilée et, après avoir reçu le serment des troupes, il les renvoya dans leurs quartiers ordinaires, ne gardant auprès de lui que les Germains auxiliaires, avec lesquels il rentra à Rome où il fut reçu comme en triomphe. Mais la présence de ces étrangers éveilla les soupçons des prétoriens qui, mécontents du choix que le sénat avait fait des deux empereurs, se révoltèrent à leur tour, et forçant les gardes et pénétrant dans le palais pendant que l'on célébrait les

1. Laibach.

Digitized by Google

jeux capitoliens, les enlevèrent et les tuèrent l'un et l'autre.

Le jeune Gordien resta donc seul maître de l'empire.

240. Ce fut sous le règne de ce prince et vers le même temps qu'il chassait de la Mœsie les Goths et les Sarmates qui y avaient fait une irruption et qui déjà avaient détruit la ville d'Istropole, que, sur le Rhin, Aurélien, qui plus tard fut empereur et qui alors était tribun de la sixième légion gallicane, eut à repousser des Gaules la première invasion des Francs.

La coalition de ces peuples, formée au Nord en même temps que celle des Allemanes s'était formée au Sud, semble être sortie d'une des tribus qui habitait les bords de l'Elb, et avoir réuni toutes les nations qui, longtemps en guerre avec les Romains, avaient appris par expérience que leur réunion seule, bien compacte, pourrait leur assurer contre eux leur liberté [1]. Les principaux peuples de cette coalition étaient les Sicambres, les Chamaves, les Bructères, les Cattes, les Chérusques et presque toutes les petites peuplades du Bas-Rhin qui, plus tard, se partagèrent dans les deux grandes tribus des Francs ripuaires et des Francs saliens. Aussi les nombreux chefs qui les conduisaient étaient-ils, plus encore que chez les Allemanes, indépendants les uns des autres.

Une partie de ces Francs ayant traversé le Rhin pour piller dans la Gaule, fut poursuivie par Aurélien qui les vainquit et leur fit éprouver une perte de sept cents hommes tués et de trois cents prisonniers.

244. Gordien fut assassiné au milieu de ses triomphes contre les Perses; et nous ne trouvons après lui qu'une suite

1. Aussi la loi des Francs commence-t-elle par ces mots : *Gens Francorum, firma pacis fœdere, quæ Romanorum jugum durissimum de suis cervicibus excussit pugnando.*

Digitized by Google

d'empereurs qui, tour à tour, se renversent du trône et sont massacrés par les armées.

Les Goths, repoussés par Gordien, n'eurent pas plutôt appris sa mort, qu'ils recommencèrent leurs incursions sur les terres de l'empire. — Dèce fut envoyé contre eux par Philippe. Mais une partie de son armée déserta à l'ennemi qui bientôt, au nombre de trente mille hommes, Goths et Bastarnes, auxquels s'étaient joints trois mille Carpes auxiliaires, vint, sous la conduite d'Ostrogotha, d'Argaith et de Gonthérich, mettre le siége devant Marcianopol, capitale de la Mœsie[1].

Ils ne se retirèrent qu'après avoir reçu une rançon; mais ce fut pour marcher contre les Gépides, dont le 245.
roi Fastida venait de vaincre les Bourguignons ses voisins, peuple d'origine vindile, qui, descendu de l'Oder en même temps que les deux grandes tribus gépide et gothone étaient descendues de la Vistule, avait pris position à côté d'elles sur les monts Sudètes[2]. Une partie de ces Bourguignons, chassée de ses terres, semble avoir alors émigré vers l'Ouest où nous la trouverons plus tard voisine des Allemanes[3]. Fastida, enflé de ces succès, envoya des députés au roi des Goths, afin de lui mander que, renfermé dans l'épaisseur de sombres forêts et au milieu de montagnes agrestes, il en voulait sortir, et qu'il eût à se préparer à la guerre, où à lui céder une

1. Aujourd'hui Preslaw en Bulgarie.

2. Monts des géants (Riesengebirg). — Ces Bourguignons s'appelaient eux-mêmes Bourgundes, nom qu'Orose dérive du mot *burg*, tour forte, château fort, parce que, dit-il, le pays qu'ils avaient primitivement habité était couvert de telles fortifications. Il est plus vraisemblable que ce nom est un composé des deux mots *bor* ou *bur*, forêt, et *gund*, guerrier, du grand nombre de forêts qui recouvraient le pays d'où ce peuple guerrier était sorti.

3. Voyez à ce sujet mes *Établissements romains du Rhin et du Danube*.

Digitized by Google

partie de son territoire. En vain Ostrogotha lui fit faire des représentations sur le peu de justice de sa demande, et l'engagea à ne point faire répandre entre leurs tribus un sang inutile. Il fallut en venir aux combats. Les
249. Goths furent partout vainqueurs et repoussèrent les Gépides auxquels ils firent éprouver les plus grandes pertes.

Ostrogotha mourut peu de temps après, laissant le
250. trône à Cniva.

A la même époque, Dèce était proclamé empereur par les légions de la Mœsie, et Philippe, en le combattant, trouvait la mort sur le champ de bataille.

Dèce se rendit dans la Gaule pour y apaiser quelques troubles. Les Goths profitèrent de son absence pour repasser le Danube et pour ravager de nouveau la Mœsie et la Thrace. Ils vinrent, au nombre de soixante-dix mille hommes, mettre le siége devant Novi. Cniva, leur chef, forcé de le lever par les manœuvres de Tribonius Gallus, envoyé contre lui, se rabattit sur Nicopole, autre place forte du Danube, dont il tenta également de s'emparer. Mais le jeune Dèce, fils de l'empereur, vint de même à temps débloquer cette ville. Les Goths traversèrent alors le mont Hœmus qui séparait la Mœsie de la Thrace, et se dirigèrent sur Philippolis, ville grande et populeuse, où ils devaient trouver d'immenses richesses. En vain Dèce voulut s'opposer à leur marche. Battu par Cniva dans les environs de Bærea, il se vit contraint de repasser les montagnes et de se replier sur l'armée de Gallus. Cette bataille ouvrit aux Goths le chemin de Philippolis, laquelle, après un siége long et opiniâtre, qui, s'il en faut croire les annales, coûta la vie à cent mille de ses habitants, tomba enfin en leur pouvoir. Ils dévastèrent alors toute la Thrace et entrèrent même jusque dans la Macédoine, où Priscus, frère de Philippe, qui en était gou-

Digitized by Google

verneur, et qui s'était déclaré empereur après la mort de son frère, noua avec eux des intelligences.

Dèce apprit à Rome ces sinistres événements et vint aussitôt en personne au secours des provinces envahies. Son premier soin fut d'occuper les défilés de la Thessalie, afin d'empêcher les Goths de pénétrer dans l'Achaïe et dans le Péloponèse; et pour, d'un autre côté, leur couper la retraite, il laissa Gallus sur le Danube avec des forces assez imposantes pour en barrer tous les passages : dispositions qui montrent que le plan de ce prince n'était plus simplement de repousser ces étrangers, mais de les anéantir. Lui-même se mit avec son fils à la tête du 251.
corps d'armée d'opération. Les Germains, battus en plusieurs rencontres, prirent enfin position non loin d'Abratum, dans un lieu avantageux pour la défense et que protégeaient d'immenses marais. Dèce chercha en vain à les en débusquer. Son fils engagé avec sa division dans ce terrain mouvant, et ne pouvant bientôt ni avancer ni reculer, tomba percé de flèches. Lorsqu'on l'annonça à l'empereur : «le sort d'un seul homme, dit-il, ne décide pas d'une victoire.» Mais bientôt lui-même fut renversé par les traits de l'ennemi. Dès lors tout fut perdu pour les Romains, qui, assaillis de toute part et écrasés, furent mis dans la plus épouvantable déroute.

Cette victoire affermit la puissance des Goths qui, depuis ce temps, devint de plus en plus redoutable aux Romains.

Gallus, qui succéda à Dèce, acheta d'eux une paix honteuse, et ils se retirèrent avec armes et bagages, emmenant tout le butin qu'ils avaient fait, et même les prisonniers les plus importants. Gallus s'engagea à leur payer un tribut annuel, condition, sans doute, que les circonstances le forcèrent d'accepter, mais qui devait être

Digitized by Google

un appât pour ces peuples de revenir à la première occasion favorable.

252. En effet, son règne qui ne dura que dix-huit mois, ne se passa point sans que les Goths et les Buriens[1], les Bourguignons, les Carpes et les Scythes mêmes, ne vinssent de nouveau inonder toutes les provinces romaines du Danube et en piller les villes et les campagnes. Émilien, qui commandait dans la Pannonie, les combattit avec vigueur et fut proclamé empereur par ses soldats.

253. Gallus le fit déclarer par le sénat ennemi de l'État, et envoya Valérien au delà des Alpes pour mener contre lui les légions de la Gaule et de la Germanie. Mais Émilien le prévint, et s'empressant de faire la paix avec les Goths, il marcha lui-même sur l'Italie. Gallus s'avança à sa rencontre jusqu'à Terni, où les deux armées se joignirent; une sédition s'étant élevée parmi ses soldats, auxquels Émilien avait fait promettre une plus forte paie, il fut massacré par eux avec son fils.

A cette nouvelle, les légions que Valérien conduisait à travers les Alpes, proclamèrent elles-mêmes empereur leur général.

Mais le sénat reconnut Émilien. Cependant, avant que Valérien, qui passa avec son armée en Italie, ne l'eût combattu, Émilien fut tué par ses propres soldats trois mois après la mort de Gallus.

Valérien, reconnu alors empereur par le sénat, donna le titre d'Auguste à son fils, et l'associa au gouvernement.

1. *Burii*: ainsi nommés par Tacite. Zozime, L. 1, p. 43, en parlant de la présente expédition, les cite sous le nom de *Borani*; Grégoire Thaumaturge sous le nom de *Borades*. Ils habitaient le versant oriental du *Eulengebirg*, et le territoire de l'antique *Eburum*, pays de forêts d'où ils semblent avoir tiré leur nom (du mot *bur* ou *bor*, forêt), et où ils s'étaient assis entre les Goths et les Vandales avec lesquels ils paraissent avoir eu une commune origine.

Digitized by Google

Jamais règne ne commença sous de plus sombres auspices. Les Germains étaient prêts à fondre sur la Gaule; les Goths menaçaient la Thrace; et les Perses et les Scythes se préparaient à envahir les provinces d'Asie.

Ajoutez à ces maux la peste, dont les Barbares, il est vrai, ne devaient pas être plus exempts que les peuples de l'empire, mais qui exerçait d'autant plus de ravages dans les villes romaines que la population y était plus pressée.

Valérien, dans ces circonstances difficiles, confia l'Occident à Gallien, et se réserva à lui-même les affaires de l'Orient. Trèves qui déjà était la préfecture du prétoire des Gaules, devint la résidence et le quartier-général du nouvel Auguste, au nom duquel Posthume, Gaulois d'origine, mais général expérimenté, conduisit les opérations guerrières qui se succédèrent pendant trois ans, et que seconda Aurélien qui fut plus tard empereur et qui 253
reçut à cette occasion le titre de *restaurateur des Gaules*. h
256.

Les Francs dans le Nord, et les Allemanes dans le Sud, passèrent le Rhin presqu'en même temps.

Ces derniers, depuis leurs défaites sous Maximin, n'avaient cessé d'inquiéter les Romains; ils avaient renversé toutes les tours fortes du Taunus, de l'Odenwald et du Neckar, et, après avoir franchi la ligne du grand rempart qu'ils avaient en partie détruit, ils avaient partout porté la flamme dans les établissements romains de la rive droite du fleuve. Leurs tribus s'étaient partagé jusqu'au Rhin les divers cantons de la Forêt-Noire et de l'Alb. Devenus audacieux à force de succès, ils se ruèrent sur la Gaule, pénétrèrent jusqu'à Langres, où ils portèrent également le meurtre, la flamme et le pillage, et ruinèrent une foule de villes dont, entre autres, Clermont. Ce ne fut que dans les environs d'Arles qu'ils purent être arrêtés.

Digitized by Google

Leur chef, fait prisonnier, termina sa vie dans les plus horribles tourments.

Pendant ce temps, d'autres Allemanes se jetaient sur la Rhétie et pénétraient jusqu'au delà des Alpes [1].

Toutefois les Romains parvinrent à les faire sortir de la Gaule et à traiter même de la paix avec plusieurs de ces tribus.

Cependant les Marcomans, les Goths, les Quades et les Sarmates avaient aussi franchi la frontière romaine. Tout le Danube, depuis la Vindélicie jusqu'au Pont-Euxin,
256. était le théâtre de leurs déprédations. Ulpius Crinitus, qui jusqu'alors avait, sans beaucoup de succès, été opposé aux Goths et aux Marcomans qui s'étaient avancés jusqu'à Thessalonique, fut remplacé dans le commandement de l'armée par Aurélien, qui remporta sur eux plusieurs avantages. Parmi les généraux placés sous ses ordres, apparaissent quelques noms germains qui se retrouvent chez les Francs; ce qui semblerait prouver qu'après la paix faite avec ces peuples, beaucoup d'entre eux prirent du service dans l'armée romaine. Probe, alors tribun d'une légion, repoussa aussi les Quades et les Sarmates, et traversant même le Danube, porta la guerre sur leur propre territoire.

259. Les Goths refoulés hors de l'Illyrie, mais pour qui le

1. Zonaras (12, 24) rapporte que trois cent mille Allemanes furent arrêtés et vaincus près de Milan par douze mille Romains.

Ος Ἀλαμανοῖς περὶ τριάκοντα μυριάδος οὖσι περὶ τὰ Μεδιόλανα συμβαλὼν μετὰ μυρίων, ἐνίκησεν.

Mais il est le seul auteur qui rapporte ce fait, lequel probablement est outré. Zonaras écrivait au douzième siècle, et aucun historien de l'antiquité n'a parlé de cette expédition. Toutefois une inscription trouvée dans la première Rhétie, et que j'ai transcrite et commentée dans mon livre sur les *Établissements romains du Rhin et du Danube*, semble prouver que sous Gallien, les Barbares pénétrèrent effectivement dans cette province, où ils eurent à essuyer une défaite.

Digitized by Google

repos semblait être impossible, se tournèrent alors du côté de l'Asie. Unis aux Buriens, ils attirèrent à eux les petites tribus qui habitaient les rives du Bosphore Cimmérien, et que la crainte de leurs armes plus que la sympathie joignit à eux. Les vaisseaux dont ces tribus disposaient, leur servirent à les transporter sur l'Euxin jusqu'aux limites de la Colchide où ils tentèrent de se rendre maîtres de la ville de Pithyus. Mais cette place était trop bien fortifiée pour être enlevée par un coup de main, et Successien qui y commandait était trop brave pour se laisser intimider. Il repoussa avec une telle vigueur leur attaque, que, forcés de se rembarquer, ils renoncèrent pour cette fois à leur tentative.

Mais l'année suivante ils revinrent, et réussirent dans 258.
leur attaque.

Successien avait, pendant ce temps, été nommé préfet du prétoire, et il avait été appelé auprès de Valérien qui venait d'arriver en Asie. Les Goths, après avoir éprouvé un échec à l'embouchure du Phase, devant le célèbre temple de Diane dont ils ne purent se rendre maîtres, reparurent devant Pithyus et s'emparèrent de cette ville. Les prisonniers qu'ils y firent leur servirent de rameurs, et avec une flotte plus considérable encore que la première, ils profitèrent d'une brise favorable pour cingler vers Trébizonde. Cette riche et populeuse cité que la force de ses murailles aurait dû protéger, et qui contenait dix mille hommes de garnison, tomba sans presque faire de résistance. Tous les temples, tous les monuments publics furent renversés. Après avoir porté la dévastation et le pillage dans toute la contrée, ils rentrèrent dans leurs vaisseaux, chargés de butin et emmenant une immense quantité de prisonniers.

Lorsque l'hiver fut venu, une autre horde composée 259.

Digitized by Google

d'Hérules, des grandes expéditions desquels l'histoire nous entretient pour la première fois, et parmi lesquels figuraient ces mêmes Buriens, entreprit une course plus aventureuse encore. Ces Hérules, ainsi que nous l'avons dit dans notre introduction, étaient un peuple du Nord qui, voisin sur la Baltique des Rugiens et des Vandales, était, en même temps qu'eux et les Goths, descendu sur le Danube, et dont une colonie, sans que l'histoire en précise l'époque, s'était avancée jusque sur la mer Noire et s'y était établie. Partis de la côte occidentale de l'Euxin, ils traversèrent le Danube sur les glaces, et marchant au Sud, laissant derrière eux Tomi et Anchialus[1], ils vinrent jusqu'auprès de Byzance. Là ils requirent les barques des pêcheurs, auxquels ils promirent des récompenses, et montés sur ces frêles embarcations, ils traversèrent le Bosphore de Thrace, et allèrent débarquer à Calcédoine sur la côte de l'Asie mineure. Cette ville abandonnée par sa garnison, fut prise et livrée au pillage. Nicomédie, Pruse, Apamée, eurent le même sort. Le débordement du Rhyndac sauva seul la ville de Cyzique. Ne pouvant le traverser, ils rebroussèrent chemin, et incendièrent en revenant Nicomédie et Nicée. Valérien était à Antioche, ville de Syrie, que les Perses venaient de ruiner, lorsqu'il apprit cette irruption des Barbares. Il envoya aussitôt Félix en Europe, afin de protéger Byzance, et il se mit lui-même en route pour venir les combattre. Mais arrivé dans la Cappadoce, il reçut la nouvelle que, remontés dans leurs embarcations, ils avaient disparu avec leur butin.

1. Sur la mer Noire.

Digitized by Google

CHAPITRE XVII.

Bouleversement dans l'empire romain après la mort de Valérien. — Expéditions des Germains pendant cette période jusqu'à la mort de Probe.

Valérien, délivré des peuples du Danube, tourna tous ses efforts contre les Perses. On sait la fin malheureuse de cette expédition, et la cruelle captivité de ce prince, dont Sapor s'empara d'une manière si indigne, et que la mort seule délivra de ses tourments [1].

Gallien était encore dans la Gaule lorsque la nouvelle lui en parvint. Il prit aussitôt le titre d'empereur et donna celui de César à son jeune fils Salonine, qu'il laissa, en partant, dans cette province sous la garde d'Albon, et au nom duquel le pays devait être administré.

Les Germains avaient en effet de nouveau traversé les Alpes, et leurs bandes s'étaient avancées jusqu'en Italie, où déjà l'une d'elles menaçait Ravenne. Vérone, et une foule d'autres villes étaient tombées sous leurs coups. Gallien, pour détourner le danger, suivit la politique que déjà ses prédécesseurs avaient suivie, et à laquelle les

1. S'étant avancé avec son armée dans la Mésopotamie, il fut vaincu par les Perses qui l'enveloppèrent et tuèrent une partie de ses troupes. Valérien fut réduit à demander la paix à Sapor, et lui envoya des ambassadeurs avec des présents. Sapor ne les voulut point écouter, et dit qu'il fallait qu'il conférât avec Valérien. Ce malheureux prince se rendit au lieu de l'entrevue accompagné de peu de personnes, et fut aussitôt saisi et emmené prisonnier. Sapor le conduisit partout chargé de chaînes, et quand il voulait monter à cheval, il l'obligeait de se coucher par terre pour lui servir de marche-pied. Valérien vécut encore quelques années dans la captivité, et fut écorché vif selon Agathias, ou après sa mort, suivant les autres historiens.

Digitized by Google

Germains s'étaient déjà plus d'une fois laissés prendre : il fit la paix avec l'un des princes les plus puissants, afin de pouvoir mieux résister aux autres. La nation dont il sut réunir les armes aux siennes, n'est point nommée dans les annales; mais peut-être serait-il permis de penser que ce furent les Marcomans, dont le roi Ataulf[1], après avoir soutenu les Goths, devint en effet son allié, et dont la fille, la belle et blonde Pipara, fut si éperdument aimée de Gallien.

La révolte d'Ingénuus éclata dans ces circonstances difficiles, et fut le préliminaire des autres révoltes qui eurent lieu successivement dans tout l'empire.

Ce général, qui commandait dans la Pannonie et qui avait remporté quelques avantages contre les Sarmates, fut nommé Auguste par les légions de la Mœsie. Gallien se rendit aussitôt en Illyrie, et marchant à sa rencontre, le défit près de Murse. La vengeance de l'empereur ne fut point satisfaite par la mort du coupable qui se tua lui-même ; il en poursuivit encore les adhérents dont le sang ruissela dans toute la Mœsie.

Régillien, Dace d'origine, et qui se disait descendant de Décebal, ne fut point intimidé par cet exemple, et voulut jouer le même rôle qu'Ingénuus. Sa fin ne fut pas plus heureuse, quoique pendant deux ans il se soutînt en Illyrie.

A la même époque, Posthume, à qui Valère avait donné le titre de *gouverneur des Gaules et de duc de la limite transrhénane*, prenait aussi sur le Rhin le titre d'Auguste, et faisant le siége de Cologne, il s'emparait de cette ville et mettait à mort le jeune fils de Gallien et Albon.

1. Attaliscus.

Digitized by Google

Posthume, à qui ses ennemis mêmes n'ont pu refuser l'activité et la bravoure, conserva pendant sept ans un pouvoir [1] que Gallien tenta en vain de renverser. L'Espagne et la Bretagne le reconnurent. Les Francs qui, profitant des troubles intérieurs de l'empire, avaient aussi passé dans la Gaule, et qui avec leurs vaisseaux cinglant jusque vers la côte d'Afrique, avaient traversé les Colonnes d'Hercule et avaient pris pied en Espagne et dévasté la ville de Tarragone, furent réduits par lui et devinrent ses alliés. Passant le Rhin, il éleva sur le sol allemanique plusieurs castels pour contenir les peuples qu'il vainquit. Pendant cinq ans, il régna seul, jusqu'à ce que, se sentant vieillir, il s'associa, avec le titre d'Auguste, Victorin, homme de guerre éprouvé, dont l'épée et le courage devaient le servir contre les attaques incessantes de Gallien. La révolte de Lélien qui commandait à Mayence et qui, à son tour, se créa Auguste, causa la mort de Posthume. Posthume marcha contre lui et le vainquit. Mais sur son refus de permettre à ses soldats le pillage de Mayence qui avait la première reconnu Lélien, il s'éleva parmi eux une émeute pendant laquelle il fut tué avec son fils.

Lélien soutint encore pendant quelque temps son pouvoir, tant contre Gallien que contre Victorin. Il repoussa même les Allemanes qui, profitant de ces troubles, et rompant tout à coup leurs lignes, renversèrent les castels de Posthume, et firent une irruption dans la Gaule.

1. Voyez Trebell. Pollio. — Aurélius Victor. — Orose, etc. Eutrope, IX, 9, dit qu'il commanda pendant dix ans, *per annos decem imperavit*; sans doute il comptait les trois années (de 257 à 260), où il gouverna la Gaule sous le titre de *gubernator Galliarum*, et qui, jointes aux sept ans de son usurpation, font effectivement dix ans. Cette manière de comprendre ce passage concilie cet auteur avec les autres historiens du temps.

Digitized by Google

Mais il fut, comme Posthume, victime d'une sédition militaire qui lui coûta la vie.

Sa mort laissa Victorin seul maître des Gaules. Comme son prédécesseur, ce dernier fut assassiné par ses soldats [1]. Sa mère Victoria, femme d'un esprit aimable et insinuant, et qui paraît avoir joué un grand rôle dans les affaires politiques de ces temps, sut après la mort de son fils, faire tomber le choix des légions sur Tétricus, l'un de ses parents. Marius qui voulut se créer empereur, ne régna que quelques mois et fut ensuite massacré [2]. Toutes ces révoltes se succédaient pendant qu'en Orient, en Afrique, dans la Thessalie, et dans d'autres contrées de l'empire, d'autres généraux non moins ambitieux se revêtaient aussi de la pourpre impériale et, comme dans l'Occident, traînaient après eux le meurtre et la guerre civile.

Les Goths qui, sous Valérien, avaient inquiété l'Asie,
264. profitèrent des troubles que sa captivité occasionna dans l'Orient, pour y faire de nouvelles et audacieuses incursions. Tous les peuples de leur coalition y prirent part. Ils s'emparèrent d'Héraclée sur le Pont-Euxin, se répandirent dans toute l'Asie mineure, dans la Lydie, dans la Bythinie, et détruisirent toutes les villes de la côte de l'Ionie et de la Phrygie. De là ils s'avancèrent dans la Galatie et la Cappadoce, d'où enfin Odenat, prince de Palmyre qui, allié des Romains, avait aidé de ses armes les légions contre Sapor, et avait pour récompense été associé à l'empire par Gallien, voulut les chasser. Mais ils n'attendirent point sa présence, et se retirant sur

1. A Cologne.

2. Trebell. Pollio, I, c. 8, dit le lendemain de son élection ; la *Hist. Aug.* au bout de trois jours. Mais on a trouvé de lui des inscriptions, même en Angleterre, et il paraît donc s'être soutenu plus longtemps.

Digitized by Google

Héraclée, ils se réfugièrent avec leur butin à bord de leurs vaisseaux. Attaqués cependant sur mer par la flotte romaine, et plus tard ballottés par la tempête, beaucoup 266.
périrent dans la traversée.

L'année suivante, une autre horde entra du Pont- 267.
Euxin dans le Danube, et s'avançant dans la Mœsie, y porta partout la dévastation et le pillage. Pendant ce temps, une flotte de cinq cents voiles, montée par les Hérules et sortie du Palus-Méotide, cinglait vers le Bosphore de Thrace et cherchait à s'emparer des deux places de Byzance et de Crysopole [1] dont la possession l'eût rendue maîtresse du détroit.

Repoussés et vaincus par la flotte romaine, les Hérules n'en forcèrent pas moins le passage, et après avoir pillé Cizyque sur la Propontide, ils se répandirent dans l'Archipel, où ils saccagèrent les îles de Lemnos et de Scyros. Ils abordèrent ensuite dans le Péloponèse, et firent éprouver le même sort à Athènes, à Corinthe, à Argos, à Sparte, et mirent toute l'Achaïe à feu et à sang. Les Athéniens, qui les attaquèrent sous la conduite de Dexippe, ne purent les empêcher cependant de se frayer un passage à travers la Béotie, et de se ruer ensuite sur l'Épire et jusque dans la Thrace.

Gallien qui était dans la Gaule, occupé à combattre Lélien, laissa le soin de le poursuivre à ses généraux. Il se rendit en toute diligence dans l'Illyrie, afin de s'opposer à cette irruption des Barbares. Il gagna sur eux plusieures victoires, et entre autres celle de Naissus, qui porta les Hérules à faire la paix. Les conditions qu'ils obtinrent furent favorables. Une partie prit rang parmi les troupes auxiliaires de l'armée romaine, et leur prince

1. Aujourd'hui Scutari.

Digitized by Google

Naulobat reçut même les honneurs du consulat. — Les Goths, que cette défaite laissaient seuls, songèrent alors eux-mêmes à la retraite. Gallien, forcé de retourner en Italie où de nouveaux troubles avaient éclaté, chargea Marcien et Claude de les poursuivre. Mais le peu d'accord qui régna dans les opérations de ces deux généraux, sauva les Germains qui, pour protéger leur passage du Danube, fortifièrent leur camp avec leurs voitures et leurs bagages et échappèrent heureusement.

268. Cependant ils ne purent être chassés de la Dacie propre où ils avaient aussi pénétré et d'où les Romains ne parvinrent plus à les faire sortir.

Claude revint trouver Gallien devant Milan, où ce dernier tenait assiégé Auréole, qui, opposé aux tyrans des Gaules, s'était lui-même déclaré empereur, et dont il arrêta la marche sur Rome. Il était à Pavie, quand Gallien tomba sous les coups de Cécrops, commandant de la cavalerie des Dalmates, qui le tua pendant qu'il repoussait une sortie de l'ennemi. Toute l'armée se déclara pour Claude, et le sénat et le peuple romain reconnurent cette élection. Auréole qui, d'abord se soumit à lui, reprit les armes peu de temps après, et fut vaincu et tué par les soldats. Soit que ce général qui avait été gouverneur de la Rhétie, eût eu des intelligences avec les Allemanes, et les eût appelé à son secours, soit que ces peuples eussent cru pouvoir profiter des discordes des Romains pour les attaquer, ils descendirent tout à coup des Alpes et vinrent inonder l'Italie. Leur marche fut aussi rapide que terrible; mais ils perdirent près du lac de Garda une bataille sanglante qui décida leur retraite et qui délivra la Péninsule.

269. Cependant les Goths que Marcien avait laissé échapper, rentrés sur leurs terres, n'en furent que plus entrepre-

Digitized by Google

prenants à soulever contre Rome de nouveaux ennemis. Ils attirèrent à eux les Gépides, les Peucéniens, les Hérules et les autres peuples de l'Euxin, et bâtirent sur le Dniester une flotte innombrable [1], à la construction de laquelle ils employèrent les prisonniers qu'ils avaient enlevés sur les différentes côtes qu'ils avaient pillées. Cette flotte jeta sur les rives de la Scythie mineure trois cents vingt mille hommes, qui d'abord cherchèrent à s'emparer de Tomi et de Marcianopol, mais qui ayant échoué dans ces deux entreprises, remirent à la voile. Leur navigation à travers la Propontide fut périlleuse; beaucoup de leurs bâtiments y sombrèrent. Après une tentative inutile sur Cizyque, ils vinrent jeter l'ancre au pied du mont Athos, afin de réparer leurs avaries. Leurs escadres alors se partagèrent, et tandis que les uns firent le siége de Cassandrie et de Thessalonique, villes de la Macédoine, les autres infestèrent de leurs pirateries toutes les côtes de la Grèce, et se montrèrent même jusque dans les eaux de la Crète et de Chypre. Mais Gallien, dont les premières courses de ces peuples avait éveillé l'attention, avait confié à Cléodane et à Athénée de Byzance, deux habiles ingénieurs militaires, le soin de mettre toutes les places maritimes en état de défense; nulle d'elles ne put donc être enlevée [2].

Cependant Claude, à la nouvelle de cette irruption des Barbares, envoya en Illyrie son frère Quintile, et confia, jusqu'à ce qu'il pût lui-même venir sur les lieux, le commandement de l'armée d'Illyrie et de Thrace à Aurélien. Dès que les Goths, occupés devant Cassandrie et Thes-

1. De deux mille voiles, selon Pollio; de six mille, selon Zozime.
2. Zonaras dit cependant qu'ils s'emparèrent d'Athènes; mais ce fait semble être une erreur chronologique et se rapporter à l'expédition des Hérules que j'ai mentionnée ci-avant.

Digitized by Google

salonique, apprirent l'arrivée de ce général, ils levèrent les deux siéges, et, remontant le cours de l'Axius, sur les bords duquel ils eurent à supporter un combat contre un corps de cavalerie dalmate, ils se replièrent sur la Mœsie. Claude vint en personne les y attaquer sous les murs de Naissus, déjà célèbre par la victoire que Gallien y avait remportée sur les Hérules. Le combat fut quelque temps douteux, et même les Romains plièrent d'abord; mais étant revenus à la charge, ils tuèrent cinquante mille hommes des ennemis, et remportèrent une victoire complète. Les Goths cependant parvinrent à effectuer leur retraite en se retranchant derrière leurs voitures. Comme la cavalerie romaine occupait tous les passages de la Macédoine, ils se virent contraints de se renfermer dans les montagnes de l'Hémus, où malgré le manque de vivres qui se fit sentir, malgré la peste qui les décima, mais qui régnait aussi dans l'armée romaine, ils se défendirent encore longtemps en désespérés. Cependant tant de valeur fut infructueuse; et ils furent enfin forcés de capituler. Les principaux de la nation furent entraînés prisonniers; et le peuple fut en partie enrôlé dans les légions, en partie disséminé dans diverses provinces de l'empire, que la guerre avait privées d'habitants. Il ne resta plus qu'un corps d'armée dans la Thrace qui se soutint encore quelque temps.

Peu des vaisseaux qui composaient la flotte restée dans les eaux de l'Archipel, regagnèrent la côte d'où ils étaient partis. La plupart périrent, soit par les escadres romaines, soit par les navires des Athéniens.

Aussi Claude, dans le bulletin qu'il envoya au gouverneur d'Illyrie, dit-il avec emphase : «Nous avons anéanti «trois cent vingt mille Goths et fait couler bas deux «mille navires; les champs sont couverts d'ossements, et

Digitized by Google

«les fleuves de lances, de piques et de boucliers; tous «les chemins sont encombrés d'un immense matériel, et «un si grand nombre de femmes est tombé en notre pou«voir, que chaque soldat peut en avoir deux ou trois «dans sa couche.»

Cependant Claude ne jouit pas longtemps du fruit de 270.
sa victoire, et il fut bientôt après enlevé par la peste.

Après sa mort, Aurélien qui commandait les armées d'Illyrie et de Thrace, fut proclamé empereur par les soldats, au préjudice de Quintile qui fut nommé à Rome par le sénat. La mort du second, tué vingt jours après à Aquilée [1], laissa Aurélien seul maître de l'empire.

Les Goths, restés dans la Thrace, ruinèrent Anchialus et firent une tentative sur Nicopol, d'où cependant ils furent repoussés par les habitants qui les écrasèrent. Les autres peuples de la confédération qui avaient pris pied dans la Dacie, Goths et Vandales, entrèrent en même temps dans la Pannonie. Aurélien, qui s'était rendu à Rome pour s'y faire reconnaître, revint aussitôt vers son armée, et pour faire périr les Barbares par la famine, il fit ruiner la campagne, et en renferma les habitants dans les forteresses avec leurs troupeaux et leurs provisions. Il fallut néanmoins qu'il livrât aux Goths et aux Vandales un combat qui fut obstiné de part et d'autre et qui dura jusqu'à la nuit. Mais cette nuit même les Barbares repassèrent le Danube et le lendemain ils envoyèrent demander la paix. La liberté du commerce sur le Danube fut la suite du traité, par lequel les deux peuples s'engagèrent à livrer des ôtages et à fournir aux Romains un contingent de quelques mille hommes de troupes. Ce traité fut alors si ponctuellement observé, que cinq cents

1. D'autres disent *dix-sept*, et qu'il se laissa mourir en se faisant ouvrir les veines, de peur de tomber entre les mains d'Aurélien.

Digitized by Google

Vandales, ayant osé, au mépris de ses stipulations, traverser le fleuve pour piller les terres romaines, furent massacrés par ordre de leur roi.

Cette paix permit à Aurélien d'opposer toutes ses forces aux Allemanes, aux Juthungues et aux Marcomans, qui avaient aussi traversé le Danube et qui menaçaient en même temps la Rhétie et l'Italie. Les Juthungues étaient voisins de la première de ces provinces et faisaient eux-mêmes partie de la coalition allemanique. Il arrêta leur marche non loin du fleuve et les força de le retraverser. Mais leurs alliés dont il était parvenu à les couper, s'avancèrent jusque dans la Péninsule, et portèrent le ravage jusqu'autour de Milan. Aurélien qui se mit à leur poursuite, fut battu sous les murs de Plaisance. La terreur était si grande dans Rome, que la superstition y fit consulter les livres des Sybilles, et promettre aux Dieux des victimes humaines. Cette victoire ouvrit aux Barbares le chemin de la capitale, dont ils s'approchèrent en effet jusqu'à Fano. Mais battus à leur tour près de cette ville, et refoulés jusqu'à Pavie, où ils tentèrent en vain de prendre position et où ils eurent à supporter une seconde défaite, ils se virent repoussés jusqu'au delà des Alpes.

272. L'Illyrie et la Thrace furent encore deux fois le théâtre des irruptions des Goths, des Sarmates et des Carpes, avant et pendant l'expédition d'Aurélien contre la reine de Palmyre. L'empereur chassa les deux premiers avant d'aller porter la guerre en Orient, et les poursuivit même au delà du Danube, où, dans un combat sanglant qu'il leur livra, il leur tua leur duc Cannabaud et cinq mille hommes. Il marcha, à son retour, contre les Carpes, qu'il trouva occupés à piller, et qu'il refoula également hors des limites romaines. Plusieurs d'entre eux furent

Digitized by Google

transplantés dans la Pannonie où des terres leur furent données.

Cependant la Gaule était toujours insoumise. Tétricus en était encore maître en apparence, quoique l'insolence de ses soldats, excités contre lui par Faustin, rendît déjà son pouvoir chancelant. Il noua des intelligences avec 273.
Aurélien, préférant faire avec lui un accommodement avantageux, plutôt que d'exposer sa vie en voulant conserver un vain titre qu'un autre allait peut-être lui enlever. Il concentra son armée dans les environs de Châlons, où Aurélien vint le combattre. Au moment même de l'action, il passa du côté de l'empereur, abandonnant ses légions qui, privées de chef, furent impitoyablement massacrées. Les Germains qui servaient dans l'armée romaine, ou qui y étaient comme auxiliaires, se retirèrent de l'autre côté du Rhin.

Aurélien rentra dans Rome triomphant, menant derrière son char Tétricus et Zénobie, et une foule de prisonniers de toutes les nations de l'Orient et de la Germanie, Francs, Suèves, Vandales, Sarmates et Goths, parmi lesquels figuraient dix femmes du dernier peuple, prises les armes à la main. Le char qu'il montait, traîné par quatre cerfs, était un des trophées pris sur les Goths, et, d'après le vœu qu'il en avait fait, il sacrifia à Jupiter ces quatre animaux, en entrant dans le Capitole.

Cependant, peu de temps après, les Allemanes firent 274.
dans la Vindélicie une irruption qui attira l'empereur dans cette province. Les Romains les défirent sur les bords de la Vindisch, action où se distingua surtout Constance, père du grand Constantin. Aurélien passa ensuite dans l'Illyrie, où se faisaient les préparatifs de l'expédition qu'il projetait contre les Perses.

Ce fut pendant que tout se disposait pour cette guerre,

Digitized by Google

qu'eut lieu l'abandon définitif de la Dacie, que Trajan avait réunie à l'empire, mais qui, depuis Commode, la proie des barbares qui l'inondaient, n'était plus pour l'empire qu'un fardeau. Déjà la crainte seule de déplaire au peuple romain avait empêché le sage Adrien de l'abandonner. Aurélien fut moins craintif. Voyant l'impossibilité de conserver ce pays, il en rappela les colons qui voulurent en sortir, et les garnisons qui en occupaient encore les forteresses. Comme la Mœsie avait elle-même été dépeuplée par toutes les guerres successives qui l'avaient désolée, il répartit ces colons au centre de cette province, dont cette partie prit alors le nom de Dacie. Le pays qui touchait le Danube fut appelé la *Dacie riveraine*, et celui qui s'étendait au-dessous, la *Dacie méditerranée*. Le Danube redevint la frontière de l'empire, comme il l'avait été du temps d'Auguste. Les Goths et les Vandales, déjà maîtres par le fait de la *Dacie propre*, s'en partagèrent le territoire, dont la partie arrosée par le Maros et ses confluents échut au dernier peuple.

275. L'interrègne de près de huit mois qui suivit la mort d'Aurélien, assassiné par quelques-uns de ses officiers, entre Héraclée et Byzance, provoqua de nouveaux ennemis à l'empire.

Lorsque Tacite prit les rênes du gouvernement, les Francs s'étaient rués dans la Gaule, et les Goths avaient traversé le Palus-Méotide pour se répandre dans la Colchide. Aurélien, disaient ces derniers, les avait appelés pour être ses auxiliaires contre les Perses. Ils parcoururent tout le Pont, la Cappadoce, la Galathie et la Cilicie, et il fallut enfin, pour les faire sortir, que le vieil empereur vînt lui-même les combattre et chargeât ensuite son frère Florien, qu'il avait nommé préfet du prétoire, de les poursuivre. Ce dernier était occupé contre eux sur le

Digitized by Google

Bosphore, où il s'était placé pour leur couper la retraite, lorsqu'il reçut la nouvelle de la mort de Tacite. Florien fut aussitôt proclamé empereur par les soldats et fut reconnu dans toutes les provinces de l'Europe, de l'Afrique et de l'Asie, jusqu'à la Cilicie. Mais les troupes de l'Orient, ayant voulu avoir Probe pour empereur, Florien fut contraint de laisser échapper les Barbares, pour s'opposer à ce rival.

Probe resta seul maître de l'empire par la mort de Florien, qui, trois mois après son élection, fut aussi tué par les soldats fatigués de la guerre civile. 276.

En Europe, les Allemanes s'étaient joints aux Francs pour piller la Gaule, et soixante villes de cette province étaient tombées au pouvoir de ces deux confédérations. Les Lygiens avaient aussi pris les armes, peuple lointain que l'espoir du pillage avait sans doute poussé aux frontières romaines. Les Vandales, oubliant les traités, se joignirent à eux, ainsi que les Bourguignons. Probe, l'un des plus grands capitaines que les Romains aient eus, aussi actif que courageux, châtia leurs téméraires projets, et en personne ou par ses généraux non-seulement il fut partout victorieux et en purgea l'empire, mais portant encore les légions sur la rive droite du Rhin, il reprit sur les Allemanes le pays dont ils s'étaient emparés depuis Maximin, et rétablit au delà du Neckar et de l'Alb l'ancienne frontière que Trajan, Adrien et ses successeurs avaient tracée. Semnone, prince des Lygiens, tombé en son pouvoir avec son fils, fut rétabli par lui à la tête de sa nation. Moins clément envers Igill, chef des Vandales et des Bourguignons, il l'envoya dans la Bretagne avec les prisonniers faits sur ces deux peuples, auxquels il donna dans cette île des terres à cultiver. Une troupe de Francs fut transplantée sur les rives de l'Euxin, d'où

Digitized by Google

cependant plus tard l'amour de la liberté et de la patrie les fit sortir de nouveau. Courant aux armes et s'emparant de tous les bâtiments qu'ils purent trouver, rassemblant les autres Germains que le même sort avait confinés avec eux sur ces terres lointaines, ils se confièrent aux vents et à la mer, et après avoir pillé les côtes de la Grèce, ils abordèrent en Afrique. Battus sous les murs de Carthage, ils se rabattirent sur la Sicile, où ils pillèrent Syracuse dont ils tuèrent un grand nombre d'habitants. Ils traversèrent alors les Colonnes d'Hercule, et cotoyant l'Espagne et la Gaule, ils abordèrent enfin, après une traversée aussi aventureuse que pleine de périls, aux rives germaniques.

Probe, avec l'intention de faire une province à part des pays reconquis au delà du Rhin, rétablit les villes abattues, les châteaux forts écroulés, et fit des distributions de terres aux soldats laissés à la garde de ces frontières. Ce fut alors contre les Allemanes une guerre de représailles, jusque là que leurs têtes étaient mises à prix, pour mieux exciter les soldats à les poursuivre.

Cet état de choses devint si onéreux à ces peuples, que neuf des rois de leur coalition vinrent demander la paix et donnèrent pour l'obtenir des ôtages, des troupes, du blé, des bestiaux, la seule richesse qu'ils possédassent.

Aussi Probe écrivait-il au sénat :

«Grâce aux Dieux, pères conscrits, la Germanie est «soumise au loin ; neuf rois sont venus se jeter à mes «pieds et aux vôtres. Les Barbares ensemencent et la«bourent leurs terres pour vous ; ils combattent pour «vous. Rendez-donc, selon votre coutume, des actions «de grâces aux Dieux, car quatre cent mille[1] ennemis

1. Quant à ce nombre, peut-être faudrait-il se défier du bulletin.

Digitized by Google

«ont été tués; seize mille ont été répartis dans notre ar-
«mée ; soixante-dix[1] villes ont été reprises, et la Gaule
«est délivrée. Ses campagnes sont cultivées avec les bœufs
«des Barbares ; leurs troupeaux servent à notre nourri-
«ture ; leurs haras à remonter notre cavalerie, et leur
«blé remplit nos granges. Quoi de plus!... Nous ne leur
«avons laissé que le sol; notre intention, pères conscrits,
«est d'établir un président pour la Germanie ; mais nous
«remettrons cela à un temps plus opportun.»

Ce temps, cependant, n'arriva point, et le règne du grand homme fut trop court pour qu'il pût mettre à terme ses projets.

Après avoir, en effet, par ces sages dispositions, veillé à la sûreté de la Rhétie, il passa dans l'Illyrie, pour s'opposer aux Sarmates et aux Goths qui avaient aussi fait de nouvelles irruptions sur les terres romaines. Il livra à ces derniers un combat, où il fut victorieux et qui les refoula de l'autre côté du Danube. A son retour d'Asie, afin de repeupler d'un côté les provinces et de gagner de l'autre l'amitié des Barbares, il donna non-seulement des terres à cent mille Bastarnes dans la Thrace, mais encore à une foule de Gépides, de Goths et de Vandales, qu'il transplanta sur le territoire romain. Autant cependant les premiers furent fidèles, autant les autres furent turbulents, et par les courses qu'ils entreprirent firent du mal à l'empire. Il fallut encore une fois les combattre pour les soumettre.

Tandis que ces dangereux colons laissaient de nouveau la charrue pour le glaive ou la rame, deux généraux, Procul, à Cologne, et Bonose, dans la Rhétie,

1. Les annales disent soixante dans la Gaule. Dans le nombre de soixante-dix du bulletin sont comprises peut-être celles reprises au delà du Rhin.

prenaient en même temps le titre d'empereur et rappelaient Probe sur le Rhin. Les Germains, que Procul sollicita, lui refusèrent leur secours. Vaincu sous les murs de Cologne, forcé de rétrograder jusqu'à l'Océan, il se sauva chez les Francs, qui cependant le livrèrent à l'empereur. Bonose, que la crainte d'un châtiment avait porté à la révolte, se soutint plus longtemps. Les Allemanes avaient brûlé sur le Rhin les vaisseaux confiés à sa garde, et pour échapper à un jugement, il s'était fait conspirateur. Il fut mis à mort par l'empereur, qui cependant pardonna à son épouse Hunilla, femme d'un esprit remarquable et issue de la famille royale des Goths. C'était une des jeunes filles qui avaient suivi le triomphe d'Aurélien, et du sort desquelles cet empereur avait pris soin. Probe chercha par ses bienfaits à réparer son infortune ; il lui fit une pension annuelle.

Après tant de guerres heureuses, il ne s'occupait plus que du bien-être des provinces, plantant la vigne sur le Rhin, sur la Moselle, sur le Danube, et employant partout les soldats à des travaux d'utilité publique, lorsque, près de Sirmium, où il était né et où il leur faisait creu-
282. ser des fossés pour en dessécher les marais, il éclata parmi eux une conspiration qui lui coûta la vie.

Digitized by Google

CHAPITRE XVIII.

Époque de Dioclétien et de ses successeurs, jusqu'à la mort de Constantin.

Probe était à peine mort que les peuples de la Germanie, contenus par la crainte du grand homme, se soulevèrent de nouveau de tous côtés.

Carus, nommé par Probe préfet du prétoire, fut élu à sa place par l'armée. Il nomma Césars ses deux fils, dont l'un, Carin, fut envoyé dans la Gaule, pour contenir les peuples du Nord, et l'autre, Numérien, suivit l'empereur dans l'Illyrie et ensuite en Asie. Les Sarmates et les Quades avaient, en effet, traversé le Danube et voulaient pénétrer en Italie. Carus et Numérien marchèrent à leur rencontre et les forcèrent de reculer. Les Sarmates, disent les annales romaines, eurent à essuyer une perte de seize mille hommes tués et de vingt mille prisonniers.

La déclaration de guerre des Perses appela Carus en Orient, et il laissa le soin de l'Occident à Carin.

Lorsqu'après la mort de Carus et l'assassinat de Numérien, Dioclétien eût été nommé empereur par les légions, et que dans les plaines de la Mœsie, il vint disputer l'empire à Carin, qui, après plusieurs combats, où il eut même l'avantage, fut tué près de Margos par ses officiers, la Gaule était agitée par les troubles des Bagaudes, nom qu'avaient pris les paysans révoltés sous la conduite d'Élien et d'Amand, qui, tous deux, avaient pris le titre d'Auguste. 284. 285.

Dioclétien, qui ne se trouvait pas en état de soutenir

Digitized by Google

286. seul toutes les guerres dont l'empire était menacé, s'associa, l'année suivante, Maximien, avec lequel, comme simple officier et comme général, il avait lié une étroite amitié, affection qui continua de les unir sur le trône. Comme s'ils avaient voulu faire connaître aux peuples la force qu'ils allaient employer contre eux, ils prirent l'un le surnom de Jupiter, l'autre celui d'Hercule.

Maximien passa dans la Gaule, qu'il vint heureusement à bout de pacifier. Il avait à peine achevé la soumission des Bagaudes, que les Bourguignons, devenus voisins des Allemanes, s'unissant à ces derniers, et que les Hérules, restés dans le Nord, se joignant aux Cabiones, peuple[1] voisin des Angles et des Saxons, entrèrent dans cette province.

La coalition des Saxons, dont le nom va aussi désormais retentir dans les annales, paraît s'être formée en arrière de celle des Francs, en même temps que cette dernière. L'histoire n'a point éclairci non plus quel événement politique donna à la nation primitive, qui d'abord porta ce nom et qui est déjà citée par Pline et par Ptolémée, la prépondérance qu'elle exerça sur les peuplades limitrophes, jusqu'à leur imposer son nom[2] collectivement.

Les Saxons habitaient les trois îlots de Nortstrandt, de Busen et d'Heiligisland dans l'Océan germanique, et la

1. Le même sans doute que Tacite, *Germania*, c. 40, mentionne sous le nom d'*Aviones*.

2. Les uns ont dérivé ce nom des anciens Saken qui habitaient les bords de l'Indus; les autres de Sahes (Sachs), arme courte et tranchante dont ces peuples se servaient; les troisièmes de Sassen, *sedentes*, qui ne voudraient dire que les habitants de la contrée. La seconde opinion me paraît la plus probable. Dans l'*Historia Brittonum*, de Nennius, le prince saxon Hengist donne cet ordre à ses gens: *Nimed eure Sahes*, prenez vos sahes (vos armes, vos sabres). — Schaten, I, c. p. 117, affirme que de son temps encore, en Westphalie, on se servait dans quelques endroits du mot *Sachs* pour exprimer un couteau.

Digitized by Google

côte qui s'étend entre l'Elbe et l'Eyder, où se trouvent les trois districts de Ditmar, de Stomar et d'Holstein. Ils réunirent ensuite à eux d'autres peuplades septentrionales qui, à mesure que les Francs s'avancèrent sur le territoire de l'empire, occupèrent les terres qu'ils abandonnèrent, et ainsi du Nord refluèrent de plus en plus vers le Sud.

Cette coalition devint terrible aux Romains par les pirateries qu'elle exerça sur les côtes de la Bretagne et de la Gaule. Tandis que les Allemanes et les Bourguignons, manquant de vivres dans les provinces qu'ils avaient ruinées et dépérissant par les maladies, etaient obligés de se retirer, et que Maximien battait les Hérules et les Cabiones, elle infestait, ainsi que les Francs, toute la mer du Nord.

Le Batave Carausius, officier de marine expérimenté, fut envoyé contre eux avec une flotte considérable. Il se mit en croisière près de Boulogne ; mais il ne tarda pas à être soupçonné de s'approprier lui-même, au détriment du trésor et des particuliers, le fruit des captures qu'il faisait sur les Barbares. On prétend que Maximien donna l'ordre de le tuer. Soit que l'amiral se sentît en effet coupable, soit que cet ordre, dont il fut averti, irritât sa bravoure, il se rendit maître de Boulogne, et cinglant vers la Bretagne avec sa flotte, dont les équipages lui étaient tout dévoués, il jeta le gant aux Romains et s'y déclara lui-même empereur. Toutes les légions stationnées dans l'île le reconnurent. Maître du détroit, il affermit sa puissance, fit des traités avec les Germains, dont il se nommait le compatriote, le frère, et leur donna même des vaisseaux et des officiers qui les guidèrent dans leurs expéditions. Non-seulement ils inquiétèrent alors tout le littoral de la Gaule, mais les Francs s'emparèrent aussi

Digitized by Google

de la Batavie qu'ils gardèrent pendant quelque temps.

Maximien donna l'ordre d'équiper une nouvelle flotte.

Tandis que sur tous les chantiers de marine et dans les arsenaux régnait la plus grande activité, une autre horde de Francs s'avança jusque dans les environs de Trèves, et les Allemanes entrèrent dans la Rhétie. Mais
288. les armes romaines furent encore partout victorieuses, et s'avancèrent, au Nord, jusqu'au delà du Rhin, au Sud, jusqu'aux sources du Danube. Génobon, roi d'une des peuplades de la coalition des Francs, vint lui-même en personne faire sa soumission.

289. L'expédition maritime eut des résultats moins heureux. Tous les efforts de Maximien échouèrent devant l'habileté de Carausius qui battit ses vaisseaux, et qui le força de faire avec lui un traité, et de lui céder la Bretagne à condition de la défendre contre les Barbares.

Les querelles qui s'élevèrent à cette époque dans l'intérieur de la Germanie, et qui mirent en présence les principaux peuples de cette contrée, depuis l'Elbe jusqu'au Danube, suspendit pour quelque temps leurs attaques contre les Romains. Les Goths tombèrent sur les Bourguignons qui, refoulés sur les Allemanes, furent secourus par eux. En même temps les Goths thuringiens [1] et les Thaifales, autre peuple de la coalition gothique, s'unirent contre les Vandales et les Gépides. Nous ignorons la cause de ces troubles domestiques que les Romains virent avec plaisir, et qui ne nous sont connus que par la mention qu'en font leurs annales. Les Bourguignons, entrés sur le territoire des Allemanes, refusèrent, à ce qu'il paraît, d'en sortir plus tard, et ces derniers furent

1. Cités indifféremment dans l'histoire sous les noms de *Thervingi*, de *Theruingi* et de *Thoringi*. — Voyez Jornandes, Mamertin, Marcelin, les *Notit. imperii*, etc.

Digitized by Google

obligés de faire les plus grands efforts pour les en chasser.

Mais ces guerres des Barbares ne durèrent pas assez longtemps pour le repos de l'empire qui se vit bientôt menacé d'une nouvelle invasion. Les Perses étaient prêts à combattre. En Égypte, Achillée avait pris les marques de la dignité souveraine, et l'Afrique était elle-même occupée par les Quinquegentiens, cinq nations coalisées qui s'étaient emparées de cette province. Maximien n'osait quitter la Gaule, de peur des entreprises de Carausius toujours maître de la Bretagne, et des incursions des Francs et des Allemanes qui, malgré toutes leurs défaites, malgré tous les traités, profitaient presque chaque fois des eaux basses du Rhin, ou des glaces qui le solidifiaient, pour le traverser. Afin d'opposer partout une force moins divisée, Dioclétien résolut de changer la constitution de l'empire, 292.
et, en donnant le titre d'Auguste à Maximien, de s'associer encore deux *Césars*, qui reçurent les titres d'empereurs, de pères de la patrie, de grands pontifes, et la puissance du tribunat dont n'avaient joui jusqu'alors que les empereurs régnants ; afin de resserrer les liens qui devaient les unir, le premier reçut pour épouse Valéria, fille de Dioclétien, et le second, Théodora, fille de Maximien. Ainsi l'empire se vit gouverné par quatre empereurs, qui en firent le partage. Dioclétien retint pour lui tout ce qui était au delà de la mer Egée ; donna à Galère, son gendre, la Thrace et l'Illyrie ; l'Italie, l'Afrique et les îles qui sont entre deux, à Maximien Hercule, et à Constance tout le pays d'au delà des Alpes, c'est-à-dire, les Gaules, la Bretagne, l'Espagne et la Mauritanie Tingitane qui était une annexe de cette dernière province. Nicomédie, Sirmium, Milan et Trèves devinrent les siéges de ces quatre gouvernements, dont les décrets cependant se donnèrent au nom des empereurs réunis.

Digitized by Google

Chaque prince ayant son département, il leur fut plus facile de résister aux Barbares. Galère maintint la ligne du Danube; Maximien passa en Afrique, et Constance résolut de réduire les Francs qui occupaient la Batavie,
293. et qui avaient aussi pris pied dans les marais de l'Escaut. Il entreprit de bloquer Boulogne, et après un siége long et opiniâtre, s'en étant rendu maître, il marcha contre ces peuples. Il en transplanta plusieurs milliers dans les champs déserts d'Amiens, de Beauvais, de Troyes et de Langres, à l'exemple de Maximien, qui déjà avait transplanté bon nombre d'hommes de leur coalition dans les terres de Trèves et des Nerviens, dont la guerre avait décimé les habitants. Carausius reçut pendant ce temps la mort de la main d'Alecte, un de ses officiers, qui prit comme lui le titre d'empereur. Les Allemanes, qui de nouveau avaient renversé les fortifications de Probe, inquiétaient aussi les frontières. Constance passa le Rhin et vint les attaquer sur leur territoire; il leur livra, sur la rive droite du Danube, non loin de Gunsbourg, une bataille sanglante, dont le champ est encore désigné par tradition[1] dans la contrée, et où l'un de leurs rois tomba en son pouvoir. Dioclétien, uni à Galère, défendait pendant ce temps le Danube, et après plusieurs combats contre les Quades, les Marcomans, les Sarmates, les Carpes et les Bastarnes, dont une grande multitude fut répartie dans la province romaine, il érigea, pour les contenir, les deux forteresses frontières d'*Acincum* et de
216. *Bononia*[2]. Les Carpes, vaincus de nouveau par Galère, se soumirent entièrement au peuple romain, et vinrent en masse habiter la Pannonie, à côté des colons de leur

1. Voir mes *Établissements romains sur le Rhin*.
2. On pense que la première est *Owen*, la seconde est *Bonnoster*.

Digitized by Google

nation que déjà Aurélien y avait transplantés. Leur nom depuis n'est plus cité dans l'histoire. Une autre peuplade, voisine des Goths et chassée par eux, vint à la même époque se réfugier sur le sol de l'empire, et y trouva la même hospitalité. Galère s'attacha ces derniers, que 296
Dioclétien avait forcé de demander la paix, et lorsqu'il h 297.
porta la guerre aux Perses, il traîna à sa suite une foule d'auxiliaires de leur confédération qui lui rendirent les plus éminents services.

De toutes les provinces de l'Occident, il n'y avait plus 298.
que la Bretagne qui ne fût point rentrée dans le devoir. Constance résolut enfin de la remettre sous l'autorité romaine. Trois ans de construction et d'équipement avaient permis de rassembler une flotte considérable, et afin que les Germains ne s'enhardissent point à traverser le Rhin pendant cette expédition, Maximien vint remplacer son collègue dans la Gaule. Les escadres, parties de Boulogne, firent une heureuse traversée, protégée par un épais brouillard qui les déroba aux croisières britanniques, placées en observation près de l'île de Vight. Les Romains, débarqués, marchèrent contre Alecte avant qu'il n'eût eu le temps de rassembler toutes ses troupes. Sa défaite et sa mort dissipèrent son armée. La flotte d'Alecte, avertie cependant, revint à Londres ; les Francs qui, en majeure partie, en composaient les équipages, se disposèrent à piller la ville. Mais les Romains arrivèrent assez à temps pour sauver la cité et combattre ces étrangers, dont tout ce qui ne put échapper fut transplanté dans la Gaule. L'île entière, jusqu'à l'Écosse, fut de nouveau réunie à l'empire.

Cette expédition fut suivie de celle que Constance fit contre les Francs, *non point*, dit son panégyriste[1], *dans*

1. Eumène, *Panegyr.* VI, c. 6.

Digitized by Google

les contrées que les Romains avaient autrefois envahies, mais dans les terres d'où sortirent primitivement ces peuples; expressions qui, si elles sont justes, tendraient à confirmer ce que nous avons dit ci-avant, qu'une peuplade du Nord (où ni Drusus, ni Tibère, ni Germanicus n'avaient abordé), donnant la première l'impulsion, prit ce nom, qui passa plus tard collectivement à toutes les nations qui entrèrent dans sa coalition. Il eut, à son retour, à repousser une nouvelle invasion des Allemanes, qui vinrent l'attaquer jusque sous les murs de Langres où il se vit forcé de se renfermer. L'arrivée du gros de son armée lui permit toutefois de reprendre bientôt l'offensive, et après une victoire sous ces mêmes murailles, il refoula les Allemanes au delà du Rhin, où, dans les plaines qu'arrose la Windisch, et où déjà sous Aurélien il leur avait fait sentir la force des armes romaines, il gagna sur eux une nouvelle bataille. Peut-être alors se cimenta l'alliance qui, lorsque Constance alla porter la guerre aux Pictes, mit à sa suite une nation allemane sous la conduite de
306. son roi Éroch, à qui Constantin dut principalement la couronne.

Dioclétien et Maximien revinrent à Rome en 303 et y reçurent les honneurs du triomphe, le dernier que vit cette capitale. Deux ans après eut lieu l'abdication de Dioclétien et de Maximien, et le nouveau partage de l'empire entre Constance et Galère, déclarés Augustes, et auxquels furent associés, au préjudice de Maxence, fils de Maximien, et de Constantin, fils de Constance, Sévère et Maximin, fils de la sœur de Galère, que cet empereur fit nommer. Constance, dans ce partage, se contenta des provinces qu'il tenait déjà, et laissa le reste à Galère, qui se réserva l'Illyrie, la Thrace et l'Asie, donna l'Italie et l'Afrique à Sévère, et la Syrie et l'Égypte à Maximin.

Digitized by Google

Constantin resta comme en ôtage auprès de Galère. Cependant il obtint plus tard la permission de partir pour venir trouver son père, permission que Galère ne lui accorda, dit-on, que dans le dessein de le faire arrêter en chemin. Soit que Constantin en fut instruit, soit qu'il s'en méfiât, il le prévint, et ayant pris la poste sur-le-champ, il arriva heureusement à Boulogne, lorsque Constance levait l'ancre pour passer dans l'île de Bretagne. Il suivit son père dans la Calédonie, et lorsque Constance, tombé malade, mourut à York, le roi des Allemanes auxiliaires se montra l'un des plus zélés pour faire tomber sur lui la couronne. Son influence gagna l'armée qui, en effet, proclama Constantin empereur. Galère refusa cependant de le reconnaître, et peu s'en fallut qu'il ne jetât au feu le portrait de Constantin que ce dernier lui envoya, selon l'usage, en lui annonçant son élection.

Galère nomma Sévère empereur, en remplacement de Constance, et n'accorda à Constantin que le titre de César dont celui-ci d'abord se contenta.

Le règne de Constantin, sous qui le christianisme triompha après toutes les persécutions qu'il s'était attiré, forme époque dans l'histoire de la Germanie, non moins que dans l'histoire générale, par l'influence que cette nouvelle doctrine exerça sur les peuples parmi lesquels nous verrons bientôt les nations germaniques se mêler, et d'où la civilisation qu'ils en reçurent reflua sur le sol germanique.

Le premier soin du nouveau César fut de purger la Batavie des Francs qui, pendant que Constance avait porté la guerre dans la Bretagne, y avaient de nouveau pris pied. Par une de ces atroces barbaries, dont il usa du reste plus tard envers les Allemanes, et que sa politique semble lui avoir tracées pour jeter la terreur parmi

Digitized by Google

les peuples, il fit livrer aux bêtes dans le cirque de Trèves les deux rois Ascarich et Ragaïs, que le sort des armes venait de lui remettre. L'esprit de vengeance souleva contre lui les Bructères, les Chamaves, les Tubantes, qui, tous, faisaient partie de la coalition franque, et auxquels se joignirent les Cabiones et les Allemanes. Il les vainquit cependant, et enrôla de force dans les légions les prisonniers qu'il leur fit, et livra aux combats du cirque ceux qui refusèrent.

En renouvelant l'antique coutume romaine d'en user avec cette rigueur envers les rois vaincus, n'était-ce pas tracer aux peuples sous qui le colosse devait crouler, les sanglantes représailles, l'incendie, le carnage qui continuèrent de suivre toutes leurs expéditions? Car la crainte ne les retenait pas, mais la force. Les murs de Deuz que Constantin éleva sur la rive droite du Rhin pour protéger le pont qu'il jeta devant Cologne et qui, comme deux siècles auparavant, permirent en tout temps aux troupes romaines le passage du fleuve, ne purent sauver la Gaule de leurs attaques, dès que des événements majeurs le rappelèrent loin de cette province.

Maxence, fils de Maximien, n'avait pu voir d'un œil tranquille que, dans le partage de l'empire, il eût été oublié. Il se créa lui-même empereur à Rome et engagea son père qui ne s'était qu'à regret dépouillé de la pourpre, à la revêtir de nouveau. Sévère marcha contre eux. Mais malheureux et contraint de se réfugier dans Ravenne, il tomba au pouvoir de Maximien qui, dit-on, le força de se faire ouvrir les veines. Maximien, qui avait à redouter Galère, crut devoir s'unir à Constantin, et passant dans la Gaule, il lui conféra le titre d'Auguste et lui
307. donna pour épouse sa fille Fausta. Galère, qui pendant ce temps s'avança en Italie, se vit contraint d'en sortir

Digitized by Google

sans attaquer Maxence, dans la crainte que son armée, où des symptômes de révolte se manifestaient, et sur la fidélité de laquelle il ne pouvait compter, ne passât du côté de son rival, et qu'il ne subît lui-même le sort de Sévère qu'il venait venger. Maximien, de retour en Italie, devint à son tour jaloux de l'autorité de son fils, et ayant, dans un moment de fureur, voulu lui arracher la pourpre, il fut chassé par les soldats et le peuple, et se réfugia auprès de Galère à Carnuntum, où Dioclétien fut aussi invité à se rendre. Les résolutions qui furent prises exclurent de nouveau Maximien ; Galère nomma Auguste Licinius, un de ses anciens amis, qu'il s'associa à la place de Sévère. Cette nouvelle nomination ne tendit qu'à augmenter la discorde qui régnait dans l'empire ; car Maximien, jaloux de ce que les autres avaient pris le titre d'Auguste, pendant qu'il n'avait que celui de César, se fit proclamer empereur par son armée et contraignit Galère de le reconnaître en cette qualité.

Maximien, brouillé avec Galère et Licinius, revint trouver Constantin dans la Gaule, et renonça une seconde fois à la pourpre. Mais les Francs menaçaient la 310.
frontière ; tandis que Constantin revolait dans le Nord de la Gaule pour les empêcher de la traverser, il apprit que son beau-père s'était à Arles emparé du palais et des trésors, et qu'il avait pour la troisième fois repris l'autorité. Il laissa à ses généraux le soin d'observer les Francs, et retourna avec la plus grande célérité s'opposer à Maximien qui, forcé dans Marseille, fut contraint de se donner la mort. Constantin, débarrassé de lui, revint rejoindre ses légions sur le Rhin, et poursuivit ses opérations contre les Francs, campagne sur laquelle l'histoire ne donne point de détails, mais pour l'heureuse issue de laquelle il rendit alors des actions de

Digitized by Google

311. grâce à Apollon [1]. Galère mourut peu de temps après. Maximin et Licinius firent ensemble un accommodement, et convinrent que le détroit de Calcédoine formerait la limite de leurs possessions respectives, et que le premier conserverait l'Asie, et le second l'Europe.

312. Cependant Maxence, sous prétexte de venger son père, menaçait Constantin qui, forçant le pas de Suze, vint l'attaquer à Turin, à Brescia, à Vérone, et qui, partout vainqueur, campa jusque sous les murs de Rome. Son armée, forte de quatre-vingt mille hommes d'infanterie et de huit mille cavaliers, était composée en majeure partie de Barbares, de Germains et de Gaulois, troupes tirées du Rhin, de la Gaule ou de la Bretagne. Maxence sortit de Rome avec une armée plus considérable encore, composée de Romains, d'Italiens, de Carthaginois et d'autres peuples, et vint se poster entre le Tibre et le camp de Constantin. La bataille fut un moment indécise. Mais la cavalerie de Maximien ayant été rompue, la confusion se communiqua au reste de l'armée qui fut mise dans la plus épouvantable déroute. Le pont du Tibre, encombré de fuyards, ne pouvant à tous donner passage, force leur fut de se jeter dans les flots, et de ce nombre fut Maxence qui y fut précipité avec son cheval et s'y noya.

Constantin, avant d'entreprendre cette guerre, adopta-t-il le signe du christianisme? donna-t-il cours à la fable du *labarum?* mit-il la croix sur l'étendard en place de l'aigle de Jupiter? c'est ce qui importe peu à l'histoire des événements. Entré à Rome, il fut reçu aux acclamations du peuple et du sénat qui, selon sa coutume, s'empressa d'adorer le vainqueur, et de détester la mémoire du

1. Voyez le panégyrique d'Eumène, VI, c. 21.

Digitized by Google

vaincu. On lui donna le titre de souverain pontife; on dépouilla l'arc de triomphe de Marc-Aurèle pour en orner celui de Constantin, et on lui dressa une statue d'or, ovation qui ne se faisait que pour les Dieux.

La politique de Constantin lui fit rechercher l'amitié 313.
de Licinius et, trois mois après, eut lieu à Milan l'entrevue de ces deux empereurs, et le fameux édit de liberté de conscience, qui donna au culte chrétien les mêmes droits qu'aux autres cultes de l'empire. Licinius, pour mieux resserrer leur alliance, épousa Constantine, sœur de Constantin.

Ce dernier repassa les Alpes, sur la nouvelle qu'il reçut de nouveaux projets d'invasion de la part des Francs. Ces peuples, en apprenant son arrivée, hésitèrent cependant à passer le Rhin. Mais Constantin, pour mieux les attirer, se replia du côté des Allemanes, laissant à ses officiers dans le Bas-Rhin le soin de couper la retraite aux Francs, dès qu'ils seraient entrés dans la Gaule. Cette tactique lui réussit; s'abandonnant lui-même au cours du Rhin, il entra dans le pays des Francs, qui, ouvert et sans défense, fut mis à feu et à sang, et d'où revenant sur l'armée qui était entrée dans la Gaule, et qui se trouva cernée de toute part, il lui fit subir les plus grandes pertes. Son panégyriste le loue de nouveau, à cette occasion, d'avoir fait combattre dans le cirque de Trèves où il rentra, les prisonniers qui tombèrent entre ses mains.

Licinius, pendant ce temps, combattait Maximin qui, 314.
vaincu et forcé de fuir, prit du poison dont il mourut à Tarse.

La guerre que cette mort provoqua entre les deux empereurs restants pour le partage de l'empire, eut pour résultat d'ajouter aux provinces que Constantin possédait déjà, la première Mœsie, l'Illyrie, la Dardanie, la Macé-

Digitized by Google

doine et la Grèce, et de conférer le titre de César à ses deux fils Crispe et Constantin, ainsi qu'au fils de Licinius qui portait le même nom que son père.

Constantin laissa Crispe dans la Gaule, que le jeune prince sut protéger contre les Francs et les Allemanes.

Lui-même eut à combattre les Sarmates sur le Danube, guerre qui dura depuis 319 jusqu'en 322, mais dont l'origine et les détails nous sont inconnus. Les annales ne mentionnent que le nom du roi qui les conduisait, Ransimond, qui périt en faisant le siége d'une ville, et dont la défaite mit au pouvoir des Romains une grande foule de prisonniers, qui furent éparpillés dans les cités romaines.

Optatien, qui chanta cette campagne, cite dans ses vers les victoires de Campona dans la Valérie[1], celle de Bononia dans la Basse-Pannonie, et une troisième qui eut lieu dans la Mœsie, près de Margos. Peut-être la cause de cette guerre fut-elle la même que celle qui donna
323. lieu à la guerre des Goths qui éclata peu après, et qu'Eusèbe, dans la vie de Constantin, attribue au refus que l'empereur fit de payer à ces peuples le tribut que ses prédécesseurs s'étaient engagés à leur fournir[2]. Constantin, dit Socrate[3], conduisit contre les Goths et les Sarmates l'étendard de la croix, et les victoires qu'il remporta sur eux furent si immenses que, ne pouvant douter que le ciel ne combattît pour lui, beaucoup d'entre eux adoptèrent le christianisme. Ce nouveau culte, dont peut-être déjà, dans leurs courses vagabondes sur les côtes de l'Asie mineure, quelques notions leur avaient été portées par les prisonniers qu'ils firent, se propagea chez eux avec

1. Près d'Oven.
2. L. IV, c. 5, p. 391.
3. L. I, c. 14, p. 528.

Digitized by Google

une telle rapidité que, déjà en 325, au concile de Nicée, Théophile, un de leurs prélats, vint s'asseoir au milieu des pères de l'Église[1]. Onze mille hommes, par le traité de paix qui suivit, passèrent comme auxiliaires dans l'armée romaine et rendirent les plus grands services dans la guerre qui bientôt après éclata entre Licinius et Constantin, et à laquelle prit aussi part une division de Francs auxiliaires conduite par leur chef Bonitus.

Licinius se plaignait de ce que son collègue, dans sa campagne contre les Goths, n'avait pas respecté le territoire qui lui appartenait, et Constantin lui reprochait sa condescendance pour les païens, au mépris de la nouvelle doctrine à laquelle il s'était d'abord montré favorable. La religion servit donc de prétexte à cette guerre. Mais la véritable cause fut que Constantin voulut être seul empereur. Licinius fut vaincu par lui sous les murs d'Andrinople, et sa flotte fut défaite par Crispus devant Gallipoli. La paix qui suivit fut de courte durée, et défait de nouveau près de Chrysopole, et enfin pris dans Nicomédie, il fut envoyé à Thessalonique et d'abord traité avec assez d'humanité, grâce aux supplications de Constantine. Mais peu après, sur des soupçons que Constantin eut que Licinius faisait quelque mouvement, il le fit 324.
étrangler.

Resté seul maître de l'empire, l'ambitieux Constantin en transporta le siége à Byzance, qu'il rétablit superbe et à laquelle il donna son nom.

Le choix qu'il fit de cette ville, si heureusement placée 330.
sous le rapport stratégique, ne fut pas sans doute, comme on l'a trop souvent écrit, l'effet d'un caprice de la part de Constantin, et ne lui fut pas non plus dicté par l'en-

1. Labbeus, *Collect. concil.*

Digitized by Google

vie de se soustraire aux malédictions et aux injures dont l'accablaient les habitants de Rome, que sa puissance absolue n'avait point à redouter ; elle fut la conséquence des événements de l'époque, qui, ayant de nouveau réuni sous le même sceptre l'immense empire, exigeaient pour centre de gouvernement une position qui pût à la fois commander à l'Europe et à l'Asie.

L'Orient, ouvert de tous côtés et sans limites fixes, telles que celles de l'Occident protégées par les deux grands fleuves du Rhin et du Danube, était toujours la partie du colosse la plus menacée. A l'embouchure du Danube et du Tanaïs était l'ennemi le plus puissant de Rome. Aucun des empereurs romains qui supportèrent seuls le fardeau du gouvernement, ne resta oisif en Italie. Leur poste fut à tous dans l'Illyrie ou aux portes de l'Orient. Il en fut de même de Constantin, lorsque, seul maître de l'empire, il dut, pour préserver l'Occident, opposer une barrière à l'Euxin, et que, pour veiller à la sécurité de l'Europe et de l'Asie, il plaça sa capitale sur le détroit qui les sépare.

Les Goths, en 228, avaient appelé l'empereur au delà du Danube, et nous possédons encore une médaille de cette époque qui fut frappée à l'occasion du pont de pierre qui joignit les deux rives. Ne serait-ce point à cette occasion que se rapporteraient les paroles que lui fait dire ironiquement son cousin Julien, dans sa satyre contre les Césars? «Qu'il était au-dessus de Trajan, puisqu'il avait reconquis la province que ce dernier avait «soumise, et qu'il y avait plus de gloire à reprendre qu'à «conquérir.» Quels qu'aient été les résultats de cette expédition pour les armes romaines, elle ne paraît point cependant avoir eu pour effet une occupation prolongée du pays.

Digitized by Google

Les Sarmates et les Goths ne tardèrent pas, en effet, 332.
à se faire la guerre, et ce fut la Dacie qui en fut le principal théâtre. Les Sarmates demandèrent du secours aux Romains; ce qui mit de nouveau ces derniers aux prises avec les Goths, auxquels semblent alors s'être joints les Thaifales, qui poussèrent vigoureusement Constantin[1], tandis que l'armée principale, conduite par son fils Constantin César, livra aux Goths une bataille décisive, qui 30
força leur roi Ariaric à faire sa soumission et à livrer avril.
aux Romains son propre fils en ôtage. Mais les Sarmates, pour mieux résister à leur ennemi, avaient donné des armes à leurs esclaves, et ces derniers qui s'en étaient servi avec succès, les tournèrent maintenant contre leurs maîtres, qui se virent contraints de fuir de leur pays. Les uns se réfugièrent chez les Quades et les autres vinrent, au nombre de plus de trois cent mille âmes de tout sexe et de tout âge, chercher un asile sur les terres romaines où ils furent distribués dans diverses parties de la Thrace, de la Macédoine et de l'Italie. Les Goths cependant obtinrent une paix avantageuse des Romains, paix qui ne fut plus rompue sous le successeur d'Ariaric, malgré la guerre qu'il porta aux Vandales, et malgré le refuge que les Romains, restés neutres dans ces différends, accordèrent à ces derniers. Geberic, roi des Goths, battit sur les bords du Maros, au centre de la Dacie, Visumar, roi des Vandales, de la race des Asdinger, et s'empara de son pays. Les Vandales qui échappèrent soit à la mort, soit à la captivité, furent accueillis par Constantin, et restèrent dans la Pannonie, où, pendant plus de quarante ans, ils furent soumis aux lois de l'empire, comme les autres habitants.

1. Voy. Zozime, L. 11, c. 31, p. 185.

Digitized by Google

337. Constantin se préparait à la guerre que Sapor venait de lui déclarer, lorsque, tombé malade, et après s'être fait transporter à Hélénopole, où sa faiblesse ne lui permit même pas de prendre les bains, il vint mourir dans un château impérial près de Nicomédie. Il reçut le baptême avant de rendre l'esprit, sanctionnant par cet acte les nombreuses ordonnances qu'il avait rendues en faveur du christianisme.

L'empire se trouvait alors partagé en quatre grandes préfectures, nouvelle forme d'administration que Constantin lui avait donnée pendant les dernières années de sa vie. Les empereurs, ses prédécesseurs, avaient créé deux préfets du prétoire, l'un d'Orient et l'autre d'Occident. Ces officiers, qui d'abord n'avaient été établis que pour commander les gardes prétoriennes, acquirent une autorité souveraine après l'empereur, non-seulement sur les armées, mais encore sur tous les sujets de l'empire, tant pour la guerre que pour la justice. Constantin en créa quatre, et leur donna à chacun un département séparé. L'un commandait aux provinces d'Orient et en Égypte, l'autre à l'Italie et à l'Afrique; le troisième, sous le nom de préfet d'Illyrie, gouvernait la Macédoine, la Grèce, l'Épire et les provinces du Danube y compris la Pannonie; et le quatrième enfin, dont le siége était à Trèves dans les Gaules, avait sous lui cette province, la Bretagne et l'Espagne, à laquelle était jointe l'annexe de la Mauritanie tingitane. Ces préfets avaient leurs vicaires, sous l'inspection desquels les provinces étaient administrées, soit par des consulaires, soit par des présidents.

Les ducs ou généraux de la milice avaient eu jusqu'alors la juridiction sur l'armée. Cette juridiction leur fut ôtée pour être donnée à un maître de la milice, emploi qui, plus tard, fut encore partagé entre le maître de

Digitized by Google

la cavalerie et le maître de l'infanterie. Constantin créa aussi le patriciat, première dignité d'honneur dans l'empire, laquelle eut peu d'autorité, mais qui fut cependant briguée par l'ambition, et dont fut plus tard récompensé plus d'un grand parmi les Francs, les Goths ou d'autres peuples germains.

La hiérarchie des provinces forma la hiérarchie des dignités ecclésiastiques à mesure que le christianisme s'y développa. Les évêques, aux temps où les communautés chrétiennes commencèrent à se fonder, formaient un ordre à part, dont le rang, d'abord égal, finit par atteindre un plus haut ou un moindre degré, selon l'importance des villes où ils résidaient. Dans les assemblées des évêques, ceux des métropoles eurent le pas sur ceux des villes secondaires, sous le nom de métropolitains ; ce qui plus tard donna naissance aux archevêchés ; et comme plusieurs provinces réunies formaient un diocèse dans l'administration civile, les évêques des villes principales eurent la préséance parmi les métropolitains sous le nom de *primats*, nom qui plus tard pour Rome, pour Antioche, pour Alexandrie, fut remplacé par celui de patriarche, dignité qu'acquirent à leur tour les évêques de Constantinople et de Jérusalem. Le primat des Gaules résidait à Trèves où résidait aussi le préfet ; cette province à qui Constance, père de Constantin, avait épargné les persécutions dont le christianisme fut en proie sous Dioclétien, était, plus qu'aucun autre pays de l'Ouest, soumise à la nouvelle doctrine. Déjà en 314, au concile d'Arles, apparurent les évêques de Trèves et de Cologne. Il est hors de doute que, dans d'autres villes de la Belgique et des provinces germaines du Rhin, le christianisme n'eût aussi fait les plus grands progrès ; il en fit d'autant plus sous Constance, fils de Constantin, qui succéda à son père dans les provinces de l'Occident,

que zélé pour le christianisme, ce prince fit tous ses efforts pour l'étendre, et par ses ordonnances, défendit, sous peine de la vie, le culte des faux Dieux.

Alors apparaissent dans les annales les évêques de Verdun, de Metz, de Toul, celui de Tongres dans la Belgique, et sur le Rhin ceux d'Argentorat, de Worms, de Spire, de Mayence et de Cologne, tous réunis au concile de Sardique, dans la Mœsie, pour prendre part aux délibérations sur les controverses qui divisaient l'Église.

CHAPITRE XIX.

Depuis la mort de Constantin jusqu'à celle de Valentinien.

Constantin, par son testament, avait partagé l'empire entre ses trois fils, Constantin, Constance et Constant, et ses deux neveux Dalmace et Annibalien. Le massacre que les soldats firent des deux derniers et de leurs adhérents laissa aux trois frères l'héritage. Constantin eut les provinces qui appartenaient au prétoire des Gaules ; le plus jeune, Constant, eut l'Italie, l'Illyrie, la Macédoine et l'Achaïe ; et Constance eut la Thrace, l'Égypte et tout l'Orient. Mais Constantin et Constant ne furent jamais bien unis. Leur division fit éclater une guerre qui coûta la vie à Constantin, et qui mit sous le sceptre de Constant tout l'Occident, comme tout l'Orient l'était sous celui
340. de Constance. Depuis ce temps, ces deux empires restèrent à jamais séparés.

Les Francs profitèrent de cette guerre civile des Ro-

Digitized by Google

mains, pour faire une incursion dans la Gaule. Ils n'en sortirent qu'en 342, et moins encore par la force des armes que par l'avantage du traité qui leur fut offert. Cependant le reste du règne de Constant fut assez tranquille sur le Rhin, où deux mots d'Ammien Marcelin, jetés dans la vie de Valentinien, semblent attester que Constant sut se faire craindre et respecter des Allemanes[1].

La conspiration de Magnence, qui se fit proclamer empereur, et qui fit donner la mort à Constant tué par les soldats qu'il envoya à sa poursuite et l'atteignirent dans les Pyrénées, réveilla l'assoupissement de ces peuples. 350.

Magnence était Franc d'origine, et descendait d'un de ces prisonniers que Maximien ou Constantin avaient transplantés dans la Gaule. Une éducation soignée et un grand courage, joints à d'autres qualités de l'esprit et du corps, l'avaient fait remarquer de Constance qui lui avait donné le commandement des légions formées par Dioclétien. Magnence se défit des principaux officiers qu'il savait avoir été attachés à Constant, et pour mieux assurer son usurpation, il prit à sa solde un grand nombre de Francs et de Saxons. Il marcha sur l'Italie, et y fit mettre à mort Népotien, fils d'Eutropie, sœur de Constantin-le-Grand, qui y avait aussi pris la pourpe; il fit un accord avec Vétéranion, général d'infanterie, qui, à la nouvelle de la mort de Constant, avait suivi le même exemple dans la Pannonie. Constance était en Égypte. Il rejeta les propositions d'accommodement que Magnence lui fit faire par des ambassadeurs, et avec une célérité remarquable, il vint dans l'Illyrie où il tomba d'abord sur Vétéranion. Pour mieux pouvoir agir contre l'Occident, il donna le titre de César à Gallus, et lui fit épouser sa sœur Cons-

1. . . . . Juliani interitu, quem post *Constantem* solum omnium formidabant. Amm. Marcel., L. XXX, c. 7, de Valentiniano.

Digitized by Google

tantine, veuve d'Annibalien, laissant à sa disposition l'Orient, la Thrace et la ville de Constantinople.

L'armée de Magnence s'avança à sa rencontre jusqu'à Scissie, où elle eut d'abord quelque avantage et qu'elle prit d'assaut. Mais elle ne put s'emparer ni de Sirmium,
351. ni de Murse où, sur les bords de la Drave, les deux armées furent de nouveau en présence. Magnence implora les Dieux de sa patrie, et leur offrit en sacrifice une jeune vierge, dont le sang mêlé au vin fut bu en leur honneur par toutes ses troupes. Mais le sort fut contre lui ; trahi par Silvain, fils de Bonitus, Franc qui déjà sous Constantin avait, comme nous l'avons vu, pris une part active aux guerres contre Licinius, et dont le fils maintenant passa avec ses troupes du côté de Constance, Magnence perdit sous les murs de Murse une bataille décisive qui provoqua sa retraite jusqu'au delà des Alpes juliennes.

Afin de faire diversion, Constance fit un traité d'alliance avec les Allemanes, et les envoya dans les Gaules, province que Magnence avait confiée à son frère Décence, auquel il avait donné le titre de César.

352. Ces peuples, sous les ordres de Chnodomar, passèrent le Rhin et battirent Décence qui marcha à leur rencontre. D'un autre côté, les Francs voyant les forteresses du Bas-Rhin dénuées des garnisons que ce dernier en avait retirées pour marcher contre les Allemanes, y firent des incursions. Plusieurs villes des Gaules se déclarèrent fidèles à l'empire, et entre autres Trèves qui, à l'approche de Décence, lui ferma ses portes.

353. Lorsque Magnence, chassé de l'Italie, passa enfin dans la Gaule, et que battu de nouveau par les généraux de Constance dans les Alpes cottiennes, au pied du château d'Aspres, il vint se réfugier à Lyon où, abandonné des siens, il se vit au moment de tomber entre les mains de

Digitized by Google

ses ennemis, sa position lui parut si désespérée, qu'il se donna la mort. Décence était en chemin pour lui porter secours lorsqu'il apprit cette fin tragique. Arrêté par l'armée romaine, et bientôt traqué à son tour, il recula jusqu'à Sens où, ne prévoyant plus pouvoir échapper, il suivit l'exemple de son frère et s'étrangla [1].

Constance vint dans la Gaule, et envoya contre les Francs dans le Bas-Rhin le même général Silvain, fils de Bonitus, qui avec sa division avait quitté l'armée de Magnence sur les bords de la Drave.

Lui-même quitta Arles au commencement du printemps pour marcher contre les Allemanes qui, alliés onéreux, après avoir pillé la Gaule, continuaient d'y faire des incursions. 354.

Le Rhin, depuis la mort de Probe, était redevenu la limite qui séparait ces peuples des possessions romaines, et dans les vallées du fleuve et sur les monts de l'Abnoba, régnaient alors les deux princes Goudomad et Vadomar.

L'armée impériale, rassemblée à Châlons-sur-Saône, traversa le Jura, que les neiges encombraient, et après avoir vaincu les difficultés de la marche, descendit dans la plaine vers la colonie des Rauraques. Les Allemanes se retirèrent au delà du Rhin. L'empereur donna aussitôt l'ordre de jeter un pont de bateaux sur le fleuve. Mais l'ennemi, posté sur ses bords, fournit une grêle de flèches tellement serrée, que les Romains se virent contraints de renoncer à le construire. Cependant ayant été avertie par

1. Cette mort volontaire des deux frères, jointe au sanglant sacrifice que Magnence fit aux Dieux des Germains sur les bords de la Drave, peut faire douter de leur foi dans le christianisme, dont ils se reconnurent cependant sectateurs, d'après l'inscription de leurs médailles. Voy. *Banduri numismata*. Paris, 1718, t. II.

Digitized by Google

un habitant du pays qu'à quelque distance le fleuve était guéable, l'armée fit un mouvement que les ténèbres de la nuit protégèrent; lorsque le jour commença à poindre, elle en avait effectué le passage. Les Allemanes furent d'autant plus épouvantés que leurs devins venaient d'annoncer que les auspices n'étaient pas favorables. Cependant quelques-uns des leurs, qui servaient dans l'armée romaine, parvinrent à leur faire savoir les embarras où l'empereur se trouvait lui-même par suite des nouvelles désavantageuses qui lui étaient parvenues de l'Orient, et les princes allemanes en profitèrent pour faire des propositions de paix, qui furent effectivement acceptées, et dont les Germains jurèrent avec leurs cérémonies usitées d'observer les conditions.

Les deux armées se séparèrent donc sans combattre.

355. Mais l'année suivante, une autre peuplade allemane, les Lentiens[1], qui habitaient la partie Nord du lac de Constance, firent une irruption dans la Rhétie. Constance s'avança à leur rencontre jusque dans les environs de Chiavenna, et envoya de là contre eux le général Arbétion avec le gros de l'armée. Ce général, au milieu des bois sombres qui recouvraient alors toute cette partie du pays, aujourd'hui si riant et si bien cultivé, tomba dans une embuscade où il perdit un grand nombre d'hommes, et où il courut lui-même les plus grands dangers. Les Allemanes, dont l'audace fut augmentée par ce succès, vinrent jusque sous les lignes du camp romain provoquer l'armée au combat. Les Romains quittèrent leurs retranchements, et il s'ensuivit une bataille qui vengea leur premier échec, et où les Allemanes furent à leur tour complètement battus.

1. *Linzgauer.*

Digitized by Google

Cependant les Francs tenaient toujours la campagne. Le général Silvain, envoyé contre eux, n'avait pu empêcher la ruine de nombre de villes, et il fut accusé par ses ennemis de protéger sous main les Francs, afin de se saisir lui-même de la pourpre. Averti que son procès était ordonné, et ne pouvant douter, avec la connaissance qu'il avait du caractère de l'empereur, que sa vie ne fût perdue s'il ne le prévenait; n'osant d'un autre côté se réfugier chez les Francs, dont il avait à redouter la vengeance comme compatriote, il prit le parti de faire ce dont on l'accusait, et après s'être assuré de l'armée, il se fit proclamer empereur à Cologne. Constance, au lieu de marcher contre lui, resta tranquille à Milan, et feignant d'être encore dans l'ignorance de ce qui s'était passé, envoya dans la Gaule Ursicin, préfet du prétoire, chargé de porter à Silvain des ordres très-flatteurs. Arrivé près de lui et donnant lui-même ouvertement cours à son mécontentement envers l'empereur, Ursicin sut acquérir la confiance de Silvain, au point que le général prit la résolution de se l'adjoindre pour marcher sur l'Italie. Mais quelques jours après, l'infortuné tombait sous les coups des soldats qu'Ursicin avait gagnés, et mourait au pied des autels chrétiens où il s'était réfugié. Son règne avait duré vingt-huit jours[1].

Ursicin, resté à la tête de l'armée, fut, plus encore que lui, impuissant à contenir les Francs qui bientôt renversèrent et détruisirent tout devant eux. Toutes les villes du Bas-Rhin tombèrent en leur pouvoir.

Constance donna le titre de César à Julien, après l'avoir pendant sept mois retenu prisonnier, à la suite de

1. Sur les monnaies qui nous restent de lui, se lit le prénom de Flavius, qu'il prit sans doute en l'honneur de Constantin, auquel son père devait son avancement. — *Banduri numismata*, l. c., p. 422.

la disgrâce et de la mort de Gallus. Il l'envoya dans la Gaule, où les Allemanes avaient aussi pénétré et où, au cœur de l'hiver, ils vinrent faire le siége d'Autun.

Julien ouvrit contre eux la campagne au mois de juin, après en avoir fait à Vienne les préparatifs. Il parut devant Autun que la valeur seule des vétérans avait défendu et dont l'ennemi n'avait pu se rendre maître. De là toujours combattant, il vint à Auxerre, à Troyes et enfin à Rheims, où Marcel qui commandait en chef et Ursicin l'attendaient avec leur corps d'armée. La jonction de ces troupes permit de reprendre l'offensive, et on convint dans un conseil de guerre de marcher d'abord sur le Haut-Rhin, où les Allemanes étaient campés autour des cités de Mayence, de Spire, de Worms, d'Argentorat et des autres villes à moitié incendiées ou en ruines. Mais tandis que l'armée traversait Dieuze pour se rapprocher des Vosges, les Allemanes se jetèrent sur ses derrières, et surprenant les légions d'arrière-garde, les mirent un moment en désordre.

Cependant l'armée parvint à traverser les montagnes, et descendit dans la plaine du Rhin, où, non loin de Brumat, se livra un combat qui fut à l'avantage des Romains.

Ce combat provoqua la retraite des Allemanes; ce qui permit à Julien de marcher contre les Francs.

De toutes les villes du Bas-Rhin, celles de Remagen et de Cologne étaient encore seules debout. Mal défendues, elles tombèrent bientôt en son pouvoir; leur reddition fut suivie de plusieurs combats où les Romains furent si heureux que les princes de la coalition franque demandèrent une suspension d'armes. Comme la saison était avancée, Julien la leur accorda, et se rendit à Sens pour y passer l'hiver.

Les Allemanes vinrent l'y assiéger, comme ils avaient

Digitized by Google

un an auparavant, au milieu des glaces de l'hiver, mis le siége devant Autun. Julien se défendit pendant un mois avec le peu de troupes qu'il avait auprès de lui, et força enfin l'ennemi de se retirer. Le général Marcel, n'étant point venu au secours de la ville, devint suspect à Constance, et l'empereur confia dès lors à Julien le commandement en chef de l'armée.

Julien reprit bientôt l'offensive; partageant ses troupes en deux corps, il confia vingt-cinq mille hommes au général Barbation avec l'ordre de marcher sur le territoire des Rauraques, pendant qu'avec le reste il occuperait les défilés des Vosges. Ces opérations combinées devaient mettre l'ennemi entre les deux corps d'armée. Mais pendant qu'ils exécutaient ces marches, une des peuplades de la coalition allemanique passa entre deux, et portant partout le pillage avec elle, s'avança jusqu'à Lyon qu'elle tenta de surprendre. Les autres peuples de la confédération se retranchèrent en faisant d'immenses abattis de bois, ou se réfugièrent avec leur butin dans les îles du Rhin, d'où cependant inquiétés, par la facilité que les basses eaux donnèrent aux Romains de les aborder, ils se retirèrent sur la rive droite du fleuve. Julien rétablit sur les Vosges le fort de Saverne, au-dessus de la route que les Allemanes suivaient toujours pour se ruer dans la Gaule. Barbation, pendant ce temps, faisait construire un pont sur le Rhin, afin d'opérer le passage du fleuve. Mais les Allemanes parvinrent à le détruire avant qu'il ne fût achevé, en lançant dans les eaux une immense quantité de gros troncs d'arbres qui, entraînés par le courant, vinrent s'amonceler avec une telle force contre les bateaux qui le composaient, que leur ligne fut rompue et que la plupart furent submergés. Tandis que les Romains étaient occupés à réparer ces avaries, les 357.

Digitized by Google

Allemanes, qui avaient fait une diversion dans la Gaule, repassèrent tout à coup les montagnes, et les attaquant à l'improviste, les défirent et les chassèrent de toutes leurs positions.

La retraite de Barbation enfla le courage des coalisés.

Chnodomar, que ses victoires avait rendu célèbre parmi eux, appela aux armes leurs tribus, et pendant trois jours et trois nuits une multitude de guerriers de tous les cantons de l'Allemanie traversa le Rhin et se rassembla dans les environs d'Argentorat. Ayant appris que Julien n'avait auprès de lui que treize mille hommes de troupes, Chnodomar lui envoya des députés pour l'engager à faire la paix, et à laisser aux Allemanes un pays que le droit de conquête leur avait donné. Julien retint près de lui ces ambassadeurs, et descendit des hauteurs de Saverne au-devant de l'ennemi. Les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine qui, près de Strasbourg, s'étend entre l'Ill et le Rhin. Chnodomar commandait l'aile droite des Allemanes, monté sur un cheval fougueux, et se distinguait par sa riche et resplendissante armure, par la rouge aigrette qui décorait le cimier de son casque et par sa lance d'une remarquable longueur. L'aile droite était conduite par Sérapion, son neveu, fils de Méserich. Cinq autres rois, tous souverains des diverses tribus qui combattaient, se tenaient sous leurs ordres, ainsi que dix autres princes et une foule de nobles chevaliers. La victoire fut longtemps disputée; la cavalerie romaine plia; mais la résistance vigoureuse de l'infanterie décida du succès de la bataille. Les Allemanes, partout culbutés, furent acculés jusqu'au Rhin, où le nombre d'hommes qui périt en le passant, ne fut pas moindre que celui qui resta sur le terrain. Chnodomar, qui dans cette journée donna les preuves du plus grand courage, entraîné dans la fuite

Digitized by Google

générale, tomba avec sa suite au milieu d'une troupe de cavalerie et fut fait prisonnier. Tous ceux qui le suivaient se rendirent, ne voulant point abandonner leur chef. Julien l'envoya à Constance, alors en Illyrie, où, après avoir visité Rome, que depuis son avènement au trône il n'avait point encore vue, il s'était rendu pour protéger la tranquillité du Danube que les Barbares menaçaient.

Julien, après avoir déposé à Metz les prisonniers et le butin qu'il avait faits, vint à Mayence et fit traverser le fleuve à son armée. Pour mieux réussir à porter la terreur parmi les Allemanes, il mit huit cents hommes dans de légères embarcations, auxquelles il fit remonter le cours du Mein, avec ordre de débarquer partout où ils pourraient, et d'incendier tout ce qu'ils trouveraient. Les Allemanes qui virent sur la rive droite s'élever une immense fumée, pensant que l'ennemi y était en force, traversèrent la rivière; mais pendant ce temps Julien suivit la rive gauche, et porta dans tous les lieux la flamme et le pillage. Il ne s'arrêta qu'à l'entrée du Spessart, où d'immenses abattis de bois lui barrant la route, et la neige venant à tomber, il se replia vers la frontière. Cependant pour contenir l'ennemi, il rétablit vis-à-vis Mayence le fort qu'autrefois Trajan avait construit, et qui gisait dans ses ruines. Trois des princes allemanes qui avaient suivi Chnodomar, lui envoyèrent des députés, afin de traiter de la paix ; mais Julien ne leur accorda qu'une trève de dix mois, et laissa, pour les observer, une garnison dans la forteresse.

Un petit corps de Francs déprédateurs avait pendant ce temps profité de l'absence des garnisons romaines pour piller les bords de la Meuse. Surpris par la cavalerie du général Sévère, en marche pour regagner ses cantonnements, ils se renfermèrent dans un des châteaux forts qui

dominaient les rives de ce fleuve, et y mirent en dépôt leur
358. butin. Julien, rentré dans la Gaule, vint les y assiéger, et après cinquante-quatre jours de blocus, força cette troupe de capituler. Tous les hommes qui la composaient, au nombre de six cents, furent envoyés à l'empereur, et enrôlés par lui dans les troupes impériales, où leur haute taille et leur force les firent généralement remarquer.

Selon toute probabilité, ces Francs faisaient partie des Saliens, nom qui distinguait surtout les peuplades de la coalition franque qui vinrent s'établir dans les terres basses et marécageuses de l'Yssel et de l'Escaut, et contre lesquels, l'été suivant, Julien fit une expédition, ainsi que contre les Chamaves, qui, comme eux, s'étaient emparés de quelques terres des Gaules.

Constance était alors à Sirmium, protégeant le Danube contre les Barbares. Il envoya Barbation contre les Juthungues qui, au mépris des traités, avaient repris les armes contre l'empire et étaient entrés dans la Rhétie. Plus heureux que sur le Rhin, ce général les repoussa.

L'empereur, de son côté, fit jeter un pont de bateaux sur le Danube, et entra dans le pays des Quades, qui, unis aux Sarmates, auxquels ils avaient donné refuge sous Constantin, avaient, pendant l'hiver, fait des courses dans les deux Pannonies et la Haute-Mœsie. Il ravagea tout le pays aux frontières, et se préparait à porter la guerre dans l'intérieur, lorsque les principaux chefs des deux peuples, Arahar, prince des Quades, et Usafer, prince des Sarmates, vinrent lui demander la paix. Les affaires pressantes de l'Orient que Sapor menaçait, lui en firent avec plaisir écouter les propositions. Les Sarmates profitèrent de ce traité; car, en venant, vingt-six ans auparavant, s'asseoir au foyer des Quades, ils s'étaient mis volontairement sous leur domination, et ils en furent

Digitized by Google

alors délivrés par les Romains, qui forcèrent les Limigantes, nom qu'avaient pris les esclaves devant lesquels les Sarmates s'étaient vus contraints de fuir, à leur rendre leurs terres sur la Theiss et le Maros. Contance donna pour roi aux Sarmates Zazaïm, un de leurs princes, et assigna aux Limigantes d'autres demeures plus lointaines.

Mais ces derniers, mécontents de ce nouveau territoire, le quittèrent bientôt après, et, audacieux et le fer à la main, menacèrent encore une fois de troubler la tranquillité du Danube. Constance, pour s'opposer à ce qu'ils pourraient entreprendre, alla camper le long du fleuve près d'*Acimincum* [1], et y reçut leurs députés, qui lui représentèrent que, ne pouvant vivre dans le pays où il les avait placés, ils désiraient recevoir des terres dans telle province romaine que l'empereur leur assignerait, s'engageant à y vivre en paix, et à payer tribut. Comme ils avaient donné des preuves de leur valeur, et que Constance espérait en tirer de bons soldats, il se rendit à leur demande ; mais tandis qu'il les recevait ainsi sans défiance, ils l'attaquèrent si vivement, l'épée à la main, en vociférant leur cri de guerre [2], qu'il eut peine à se sauver. Quelques-uns de ses gardes furent tués, son trône fut pillé ; néanmoins ses troupes se jetèrent sur les Barbares dont la plus grande partie fut taillée en pièces, et le reste fut réduit en esclavage. L'histoire, depuis, ne cite plus jamais leur nom. 359.

Sur le Rhin, la guerre des Allemanes continuait. 358.

Julien, après son expédition contre les Saliens et les Chamaves, passa le fleuve et tomba sur le roi Suomar,

1. Aujourd'hui *Salankemen*.
2. *Marrha*, *marrha*. Voy. Amm. Marc., L. XIX, c. 11.

Digitized by Google

qui, pendant les années précédentes, avait pris une grande part aux diverses irruptions des Allemanes dans les Gaules. Ce prince, pour éviter à son peuple le fléau d'une guerre à laquelle il ne prévoyait pas pouvoir résister, vint demander la paix. Il s'engagea à rendre tous les prisonniers romains qui étaient en son pouvoir, et à livrer à l'armée une certaine quantité de vivres. Julien fit ensuite marcher des troupes contre Hortar, autre prince de la confédération allemanique, qui occupait la contrée qui s'étend à l'embouchure du Neckar. Tous les chemins avaient été rendus inabordables par d'immenses abattis d'arbres; mais Charietton, un des Francs au service des Romains, que sa bravoure avait fait monter au rang de comte de la milice des deux Germanies, trouva moyen, par un long détour, de pénétrer dans l'intérieur du pays. Bientôt la flamme s'éleva de tous les villages. Hortar, pour arrêter l'incendie, se vit, comme Suomar, obligé de demander la paix; il l'obtint en effet aux conditions de rendre tous les prisonniers romains et de fournir tout le bois qui serait nécessaire à la reconstruction des villes que les Allemanes avaient détruites.

Comme la saison était avancée, Julien revint dans la Gaule pour y passer l'hiver; mais ne prévoyant point de repos tant que toute la confédération allemanique ne serait point soumise, il résolut de recommencer la campagne dès le printemps. Il envoya comme ambassadeur près d'Hortar un tribun du nom d'Hariobaude, Franc d'origine, qui eut la mission de prendre en secret des notices exactes sur les divers États qui avoisinaient le pays de ce prince, sur leurs forces, sur leur situation, sur leurs ressources. Toute l'ar-
359. mée se concentra à Mayence où le rendez-vous général des troupes fut donné. Quelques généraux, dans le conseil, furent d'avis qu'on jetât un pont sur le Rhin, afin

Digitized by Google

d'en exécuter là même le passage. Mais Julien, voulut respecter le territoire de Suomar, et fit remonter à ses troupes la rive gauche du fleuve. Les confédérés qui s'étaient concentrés vis-à-vis Mayence, voyant ce mouvement au Sud, le suivirent de leur côté. L'armée romaine s'arrêta cependant dans un endroit favorable au passage, et pendant une nuit sombre où l'ennemi ne pouvait apercevoir que les feux du camp, Julien fit jeter trois cents hommes déterminés dans de légères embarcations, afin de surprendre les Allemanes. Les divers chefs des tribus étaient justement assemblés à la table d'Hortar, qui, quoique en paix avec les Romains, n'en cultivait pas moins l'amitié de ses compatriotes. Surpris par les trois cents hommes au moment où ils se séparaient, ils n'eurent que le temps de se jeter sur leurs chevaux. Plusieurs de leurs domestiques furent tués. La terreur fut si générale et si grande, que chacun, croyant déjà l'armée romaine maîtresse du pays, gagna en toute hâte ses foyers, afin de mettre en sûreté sa famille et ce qu'il avait de plus précieux.

Le passage du Rhin s'exécuta donc sans difficulté. Le territoire d'Hortar fut respecté. Mais celui du reste de l'Allemanie, fut partout dévasté jusqu'aux bornes qui séparaient ce pays de celui des Bourguignons. Julien y planta ses aigles, et vit paraître dans son camp les deux princes et frères Macrien et Hariabaude, qui, pour la première fois témoins de l'éclat et de la pompe qui y régnaient, en marquèrent leur étonnement, et Vadomar qui vint lui apporter des lettres de Constance par lesquelles l'empereur recommandait de respecter le territoire de ce roi. Vadomar s'excusa de n'avoir pu empêcher, deux ans auparavant, son peuple de s'unir à la cause de Chnodomar, à laquelle il s'était vu entraîner ; il se fit en

même temps médiateur pour Uri, Ursucin, et Vestralphe, trois autres chefs qui avaient en personne assisté à la bataille d'Argentorat, ou dont les troupes y avaient combattu. Julien voulant cependant les forcer de faire eux-même leur soumission, détacha quelques cohortes dans les vallées sur lesquelles ils régnaient ; ce qui les contraignit d'envoyer des ambassadeurs pour traiter de la paix. Elle leur fut effectivement accordée comme aux autres princes, à la condition qu'ils rendraient tous les sujets de l'empire dont ils s'étaient emparés pendant leurs incursions dans les Gaules.

Cette soumission termina la guerre d'Allemanie.

Julien revint à Paris, où il reçut de Constance, occupé en Orient de la guerre des Perses, l'ordre de lui envoyer les troupes auxiliaires qui étaient dans les Gaules, avec un détachement de trois cents hommes de chaque corps de milice. Cet ordre causa un tel mécontentement dans
360. l'armée, qu'elle proclama elle-même empereur son général. L'éloignement de Constance, à qui Julien écrivit, mais qui refusa toute négociation, et l'amour que les soldats portaient au nouvel empereur qu'ils venaient de proclamer, permirent à ce dernier d'affermir son autorité. Cependant, prévoyant qu'une guerre civile était inévitable, et voulant mettre la Gaule en sûreté contre les Barbares, il exécuta de nouveau le passage du Rhin près de Xantes, afin de châtier les Francs Attuares, qui, pendant les dernières années, s'étaient montrés les plus empressés de piller le Bas-Rhin. A son retour de cette expédition, il visita toutes les forteresses du fleuve, depuis son embouchure jusqu'à la colonie des Rauraques, et donna partout les ordres nécessaires pour les mettre en état. Il vint ensuite passer l'hiver à Vienne, où il présida aux préparatifs de la guerre que le refus de Constance de

Digitized by Google

lui reconnaître le titre d'Auguste allait le forcer d'entreprendre avec lui.

Constance, pour faire diversion, mit en jeu la même politique qu'il avait suivie naguère pendant l'usurpation de Magnence; il porta Vadomar qui lui était tout dévoué à recommencer les hostilités. Les troupes de ce prince auxquelles se joignirent d'autres peuplades de la confédération allemanique, entrèrent dans la Séquanie et battirent, près de Sæckingen, le général Libinon, que Julien envoya contre eux et qui fut tué en combattant. Vadomar cependant ne cessait par correspondance d'entretenir des liaisons affectueuses avec Julien, qui de son côté feignait d'ignorer la trahison du prince allemane dont l'avaient instruit des lettres de Constance qui avaient été interceptées. Vadomar poussa la ruse jusqu'à venir dans le camp romain visiter le général qui commandait l'armée, et s'asseoir à sa table. Mais l'ordre avait été donné de l'arrêter prisonnier, et il fut envoyé à Julien qui le fit conduire en Espagne. L'empereur vint alors sur le Rhin dont il exécuta pour la quatrième fois le passage, châtia les tribus qui s'étaient de nouveau soulevées, et renouvela la paix avec celles qui étaient restées fidèles aux traités. Cette campagne affermit le repos de la Gaule qui ne fut plus troublé pendant tout le reste du règne de Julien, devenu, un an après, seul maître de l'empire par la mort de Constance.

Mais sous Valentinien, les Allemanes recommencèrent 365.
leurs courses dans cette province. La cour romaine, à l'avénement de cet empereur, avait retenu une partie des présents d'usage, destinés à ces peuples, et lorsqu'ils s'en étaient plaints par leurs ambassadeurs, le *maître des offices* leur avait donné une réponse tellement hautaine, que, ne se regardant plus dès lors tenus aux traités, ils

avaient repris les armes. Ils traversèrent le Rhin sur les glaces au commencement de l'année 366, et s'avancèrent jusque dans l'intérieur des Gaules qu'ils pillèrent pendant quelques mois. Charietton qui commandait les deux Germanies, tira à lui le corps du général Sévérien qui était à Châlons-sur-Saône, et vint leur livrer bataille; mais les Allemanes restèrent vainqueurs. Les Hérules et les Bataves auxiliaires perdirent leur drapeau qu'ils ne recouvrèrent qu'après des prodiges de valeur. Charietton fut tué dans la mêlée, et Sévérien fut fortement blessé. Valentinien envoya contre les Allemanes le général Jovien, maître de la cavalerie, qui vengea cette défaite par la victoire de Scarpona[1] qu'il remporta sur l'une de leurs divisions. Il surprit l'autre sur les bords de la Moselle où, sans défiance, elle goûtait les plaisirs du bain, et défit la troisième près de Châlons-sur-Marne. Valentinien était dans la Gaule, présidant à ces opérations, pendant que son frère Valens, qu'il avait associé à l'empire, et auquel il avait laissé l'Orient, combattait le parti de Procope, un des parents de Julien, qui s'était tenu caché depuis la mort de cet empereur, mais qui, profitant de l'absence de Valens alors dans la Syrie, reparut tout à coup à Constantinople et y prit la pourpre.

Parmi les généraux que Valens envoya contre lui, était ce même Vadomar, roi des Allemanes, pris par Julien, qui vint alors faire le siége de Nicée. Les Goths portèrent du secours à Procope; ce qui attira contre eux les armes des Romains.

La puissance de ces peuples depuis près de trente ans en paix avec l'empire, n'avait point cessé de s'accroître, et de tous les Germains, c'étaient eux chez qui la civili-

1. Aujourd'hui petit village dans les environs de Pont-à-Mousson.

sation avait fait les plus rapides progrès. Leur position, proche et au milieu des colonies grecques d'Istropole, de Tomi, d'Olbia [1], de Nicomie, d'Ophiuse, d'Hermonacte [2], et leurs expéditions jusque dans l'Asie mineure les avaient familiarisés avec les connaissances grecques, et les arts des Romains leur avaient en grande partie été portés par les nombreux prisonniers qu'ils avaient faits, et qui, pour alléger leur captivité, les en avaient dotés. Beaucoup de sujets romains de la Dacie étaient aussi restés volontairement parmi eux, et beaucoup de Goths aussi, après avoir servi Rome, avaient rapporté dans leur pays les arts militaires, la discipline, l'ordre et l'armement des armées romaines. La nation s'était partagée en deux grandes branches, les Ostrogoths ou Greuthunges, répandus à l'Orient sur les bords de l'Euxin, et les Wisigoths ou Thuringiens (car l'histoire les cite indifféremment sous ces deux noms), s'étendant à l'Ouest sur le Bas-Danube. Tantôt gouvernés par leurs propres princes, tantôt réunis sous le même sceptre, ils se séparèrent enfin pour toujours sous Athanarich et Hermanarich, sous lequel dernier la puissance des Ostrogoths fut surtout formidable. Il soumit au Nord une foule de nations dont l'histoire ne nous a laissé que les noms à moitié mutilés [3]; d'autres, dont la position nous est mieux connue, telles que, derrière la Vistule, les Vénèdes, les Antes, les Slaves, et sur la Baltique, les Estoniens dont la province d'Estlande a conservé le nom; et les Hérules, dont une colonie assise aux bords du Palus-Méotide, s'étaient déjà, comme nous l'avons vu, joints plus d'une fois aux Goths pendant leurs lointaines expéditions.

1. Aujourd'hui Oczacow.
2. Aujourd'hui Bialogrod ou la ville blanche des Cosaques.
3. Voy. Jornandes, c. 23.

Digitized by Google

Ainsi, de la Baltique et du golfe de Finnland jusqu'au Pont-Euxin s'étendait la puissance des Ostrogoths, sous la suprématie desquels les Wisigoths restèrent, s'il en faut croire la *Chronique gothique* d'Isidore, jusqu'à la cinquième année du règne de Valens. Athanarich, qui leur commandait, était fils de Rhotest qui, sous Constantin, avait joué un si grand rôle que sa statue, par l'ordre de l'empereur, avait été placée devant le palais à Constantinople. Son pouvoir s'étendait sur la Dacie et la Sarmatie, c'est-à-dire sur les pays connus de nos jours sous les noms de Haute-Hongrie, de Transylvanie, de Valachie, et sur la partie la plus méridionale de la Pologne. Il envoya au secours de Procope trois milles Goths, qui, après la mort de ce prétendant, coupés de leur pays, se virent contraints de se rendre, et furent disséminés dans les provinces romaines. Athanarich les réclama, donnant pour excuse à Valens que, d'après le traité qui les avait unis à Constantin, les Goths n'avaient pu refuser leur soutien à un de ses descendants; il promit que, puisque le sort s'était déclaré contre Procope, il respecterait à l'avenir le pouvoir du nouvel empereur, et vivrait avec lui en aussi bonne intelligence qu'avec ses prédécesseurs. Valens, qui n'avait alors aucune autre guerre sur les bras, crut cependant qu'il était de l'honneur de l'empire de venger cette injure; il vint avec son armée camper près de
367. Daphné, forteresse que Constantin, afin de contenir les Goths, avait construite sur le Danube. Le passage du fleuve se fit sans résistance, car l'ennemi se retira dans ses montagnes, laissant le plat pays à la discrétion des Romains, qui se contentèrent de le ravager.

La campagne suivante fut empêchée par le débordement du Danube qui, jusqu'à la fin de l'été, fut tellement haut, qu'il fut impossible d'y jeter un pont. L'armée dut

Digitized by Google

rentrer dans ses quartiers d'hiver près de Marcianopol, sans avoir rien entrepris.

Mais, en 369, le passage du fleuve s'effectua de nouveau près de Niuors[1], et, après quelques jours de marche, l'armée romaine fut en présence de celle d'Athanarich. La bataille qui se donna fut au désavantage des Goths, qui furent mis en fuite. Cette guerre, sans avoir coûté beaucoup de sang, leur avait été fatale par les pertes que leur commerce avait eu à supporter, et ils envoyèrent des députés à Valens, afin de demander la paix.

L'empereur, qui pensait avoir assez fait pour l'honneur du nom romain, envoya à son tour près d'Athanarich les deux généraux Victor et Arinthée, afin d'en régler les conditions. Les principales furent que les deux nations ne trafiqueraient à l'avenir que dans deux des villes situées sur le Danube. L'échange du traité se fit au milieu du fleuve, où Valens et Athanarich se rendirent chacun dans un bateau, le prince ayant refusé de passer sur la rive romaine, d'après le serment qu'il avait été forcé de faire à son père de ne jamais mettre le pied sur le territoire romain.

La guerre poursuivie dans la province d'Occident par Valentinien n'avait pas été moins heureuse.

Cet empereur, à la suite d'une maladie qui mit sa vie en danger, associa à l'empire son jeune fils Gratien, enfant de neuf ans, et lui donna le titre d'Auguste, le 24 août 367, dans la ville d'Amiens. Presque en même temps les Allemanes surprirent Mayence pendant que le peuple de cette ville célébrait une des fêtes du culte chrétien et en entraînèrent les habitants en esclavage; les nations les plus septentrionales de la Bretagne ravagèrent

1. Noviodunum.

Digitized by Google

les terres de cette île, et les Francs et les Saxons inquiétèrent le Nord et les côtes de la Gaule. Valentinien confia à Théodose, père du grand capitaine qui plus tard régit l'empire sous le même nom, le soin de purger la mer des pirates, et de rétablir le repos dans les provinces de l'Ouest. Théodose repoussa les Barbares de la Bretagne, donna la chasse aux Saxons qu'il battit sur mer et dans les Orcades, et remporta divers avantages sur les Francs dans la Batavie.

La vengeance que les Romains tirèrent des Allemanes fut plus honteuse; car la cour impériale ne craignit point de faire périr par un lâche assassinat Vithicab, fils de Vadomar, dont l'esprit audacieux guidait toutes les entreprises guerrières de ces peuples. La mort de ce prince servit toutefois la politique des Romains, et arrêta pour quelque temps les courses des Allemanes sur les terres de l'empire. Valentinien en profita pour organiser son armée, à laquelle il réunit les troupes d'Illyrie et d'Italie sous les ordres du général Sébastien. Avec ces forces imposantes, qu'il partagea en en trois corps, il fit, en 368, le passage du Rhin. Lui-même, accompagné du jeune Gratien, se mit à la tête du premier, et il confia les deux autres aux généraux Jovien et Sévère. Un petit combat eut lieu près des sources du Danube. Les trois corps d'armée firent leur jonction sur les rives du Neckar où les Allemanes avaient pris position, et s'étaient retranchés sur les hauteurs dominant l'antique *Solicinium*, colonie romaine de l'époque florissante des Antonins[1]. Une de leurs avant-gardes pensa surprendre l'empereur au moment où il s'avançait pour reconnaître

1. Sulch, petit village aux portes de Rottenbourg entre Soulz et Tubingue. Voyez mes *Établissements romains sur le Rhin et sur le Danube*.

Digitized by Google

l'ennemi. Quoique la montagne où les Allemanes s'étaient fortifiés ne fût abordable que d'un seul côté, Valentinien donna l'ordre d'attaquer. Sébastien dut, par un long détour, occuper les défilés du Nord, et l'empereur lui-même, après avoir confié à la légion jovienne[1] la garde du jeune Gratien qu'il laissa dans le camp, se mit à la tête de la colonne d'attaque que dirigèrent sous lui deux intrépides officiers dont l'un était Germain. Les Allemanes, malgré leur bravoure, furent, après une résistance opiniâtre, forcés de céder le terrain. Ils tentèrent de se retirer en ordre par la pente douce de la montagne. Mais leur mouvement fut aperçu de Sébastien qui, apparaissant avec sa division, et les attaquant de front, tandis qu'en arrière les troupes de Valentinien les suivaient, opéra leur entière défaite.

Cette victoire cependant coûta cher aux Romains qui ne tentèrent point de pénétrer plus avant dans le pays. Ils se retirèrent au contraire sur le Rhin, en longeant les plateaux du Neckar, et suivis, à ce qu'il paraît, par les Allemanes, qui s'étaient ralliés, et qui, près de Lupodunum, le moderne Ladenbourg, livrèrent aux Romains un troisième combat, où ils furent cependant encore repoussés[2].

Valentinien profita de la suspension d'armes qui suivit ces hostilités pour mettre le Rhin en état de défense et en relever toutes les tours et toutes les fortifications. Ayant cependant voulu poser quelques remparts sur une hauteur du territoire des Allemanes[3], ces peuples firent

1. Ainsi nommée du surnom de *Jovinus*, que portait Dioclétien qui l'avait formée.

2. Voir mes *Établissements romains*.

3. Sur le *mont Piri*. On croit que c'est la montagne qui domine Heidelberg.

d'abord quelques représentations et réclamèrent contre au nom de leur liberté ; mais leurs plaintes n'ayant point été écoutées, ils attaquèrent les travailleurs et les massacrèrent.

369. A la même époque, les Saxons, qui habitaient les bords de l'Océan, vinrent fondre sur les côtes de la Gaule et y firent une descente. Trompés toutefois dans leur dessein par l'arrivée du général Sévère qui, par l'ordre de l'empereur, vint faire sa jonction avec Naniénus qui commandait dans le Bas-Rhin, et ne prévoyant point pouvoir résister à ces forces combinées, ils demandèrent la paix. Elle leur fut accordée, à condition qu'ils laisseraient dans les rangs de l'armée romaine une certaine quantité de jeunes soldats. Mais par une lâche trahison, tandis que, sur la foi du traité, ils se retiraient, ils furent tout à coup cernés de toute part, et en partie tués, en partie faits prisonniers ; le moindre nombre regagna ses vaisseaux.

370. Cependant la tribu des Bourguignons, que nous avons vue un siècle auparavant s'asseoir aux frontières des Allemanes, pressait de plus en plus ce peuple qui maintenant eut à combattre en elle un ennemi d'autant plus formidable que la politique des Romains la soutenait. Une saline[1], située aux limites des deux nations, était depuis longtemps entre elles un sujet de querelles non moins sanglantes que celles qui, autrefois, pour une cause semblable, avaient éclaté entre les Cattes et les Hermondures. Valentinien, pour pouvoir se livrer avec plus de sécurité aux travaux des fortifications qu'il continuait d'élever depuis la Rhétie jusqu'à l'Océan, fit sous main un traité d'alliance avec les Bourguignons, et les porta à se joindre à lui contre

1. On croit que cette saline est celle de Schwæbisch-Hall.

Digitized by Google

les Allemanes. Leur armée était forte de quatre-vingt mille hommes. A la nouvelle de cette coalition, les Allemanes qui se regardaient impuissants à combattre d'un côté les Bourguignons et de l'autre les Romains, se retirèrent en masse.

L'armée des Bourguignons s'avança donc jusqu'au Rhin, sans rencontrer la moindre résistance, causant maintenant non moins d'inquiétude aux Romains qui ne s'étaient point attendus à ce que les Allemanes leur laisseraient libre le passage, qu'ils avaient causé de terreur à ces derniers. Valentinien, dont le seul but avait été d'empêcher les Allemanes de traverser le Rhin, et qui n'avait fait aucune disposition pour se joindre aux Bourguignons, se vit maintenant obligé de contenir ces derniers, qui, trompés dans leur attente, égorgèrent les députés romains et regagnèrent leurs foyers, emportant, dit l'historien Ammien, une idée peu avantageuse de la foi romaine. Les Allemanes se retirèrent vers le Sud, où Théodose vint les attaquer avec sa cavalerie, et en prit un certain nombre qu'il transporta sur les rives du Pô, où ils devinrent tributaires des Romains.

Valentinien, en 371, entreprit une nouvelle campagne contre ces peuples, laquelle fut cette fois dirigée contre ceux qui habitaient au Nord entre le Mein et la Lahn. Là régnait Macrien, prince non moins terrible aux Romains que Vithicab l'avait naguère été au Sud. Valentinien, averti qu'il se trouvait à Wiesbade, où, à cause de sa santé débile il prenait les eaux, résolut de l'y surprendre. L'armée passa le Rhin dans le plus grand secret au-dessous de Mayence, où un pont de bateaux fut jeté. On marcha toute la nuit. Sévère, qui formait l'avant-garde, ayant rencontré quelques gens qui transportaient des marchandises, les fit tous tuer de peur qu'ils ne

jetassent l'alarme. Valentinien et Théodose suivaient en arrière avec le gros de l'armée. Mais quelque silence qui fût ordonné, le soldat, habitué au pillage, ne put se contenir; quelques maisons incendiées par lui annoncèrent à la pointe du jour aux Allemanes l'approche de l'ennemi. Macrien, transporté dans une légère voiture, s'échappa par des routes détournées où il fut impossible aux Romains de l'atteindre.

Sa fuite excita la fureur de Valentinien qui, pour s'en venger, dévasta tout le pays. Afin de contrebalancer la puissance de Macrien, qui s'étendait aussi sur les Bucinobantes, tribu des environs du Taunus [1], il leur donna pour souverain à son retour à Trèves Fraomar, qui alors était au service de Rome ainsi que Bitheride et Hortar, deux autres des principaux de cette nation. Mais Fraomar trouva le pays tellement ravagé, qu'il renonça à cette souveraineté; il obtint le commandement des auxiliaires germains dans la Bretagne. Hortar, resté dans les Gaules, mais ne supportant qu'avec peine l'oppression de son pays, devint l'espion de Macrien; il y eut bientôt entre ce prince et lui une correspondance dont malheureusement Florentius, gouverneur de la Germanie, fut instruit par l'interception d'une de ses lettres; il fut condamné par l'empereur à l'horrible supplice du feu. Rien cependant ne put faire plier l'énergie de Macrien qui, ennemi de Rome, mais noble et généreux, ne céda que lorsque Valentinien, à qui les troubles des provinces du Danube faisait désirer la paix sur le Rhin, lui fit faire sous main des propositions dignes d'être écoutées.

374. Il devint alors l'allié des Romains, et leur rendit des services non moins importants qu'il leur avait auparavant

1. Le bourg de Buzbach en a conservé le nom. Voyez mes *Établissements romains*.

Digitized by Google

fait de mal par ses hostilités. Il périt quelque temps après dans une guerre qu'il eut avec les Francs, et où il tomba dans une embuscade que lui tendit Mallobaude, chef d'une tribu de cette coalition, qui passa lui-même au service des Romains.

La tranquillité qui régnait sur le Rhin, permit à Valentinien de se rendre sur le Danube. De grands travaux de fortifications avaient aussi été entrepris sur ce fleuve, sans que les nations germaines ou sarmates y eussent mis obstacle. Mais le gouverneur de la Valérie ayant voulu élever quelques remparts sur le territoire des Quades, ces peuples s'y opposèrent et en appelèrent aux traités. Le gouverneur, sous prétexte d'aplanir ces difficultés, fit inviter à un festin diplomatique leur roi Gabinius; et au moment où ce prince se retirait, il le fit lâchement assassiner. Les Quades, à la nouvelle de cet attentat que le gouverneur n'avait commis que pour profiter du désordre que cette mort devait porter parmi eux, loin d'être intimidés, appelèrent à leur secours les Iazyges; et passant le Danube, vinrent incontinent l'attaquer. Peu s'en fallut que Maxima Constantia, fille de l'empereur Constant, destinée pour épouse au jeune Gratien, ne tombât en leur pouvoir. Ils firent le siége de Sirmium, qui cependant résista à leurs attaques, et se repliant sur la Valérie, ils anéantirent en grande partie les deux légions des surnoms de Pannonique et de Mœsique. Les Sarmates libres que Constance, quelques années auparavant, avait rétablis dans leurs terres, voulurent aussi profiter de ces troubles, et traversèrent le Danube pour piller la Mœsie; mais Théodose le jeune, duc de cette province, les repoussa si vigoureusement qu'ils se virent bientôt contraints de demander la paix.

Ce fut dans ces circonstances que Valentinien arriva. 375.

Digitized by Google

Une députation des Sarmates, qui s'était rendue à sa rencontre, afin de disculper les incursions de ce peuple sur le territoire romain, reçut pour réponse qu'il examinerait ses raisons lorsqu'il serait arrivé aux frontières. Il plaça son camp près de Carnuntum, lieu alors presque désert, et après y être resté pendant trois mois à faire ses préparatifs de guerre, il vint passer le Danube sur un pont de bateaux à Acincum. Les Quades se retirèrent en masse dans leurs montagnes, et l'armée rentra dans ses quartiers d'hiver sans avoir vu l'ennemi, mais laissant derrière elle les traces de l'incendie dans tous les lieux qu'elle avait traversés. Ces peuples envoyèrent à l'empereur des ambassadeurs à Bregetio où il transporta sa cour, et lui demandèrent la paix, donnant pour excuse que la guerre portée sur les terres des Romains ne venait point de la nation entière des Quades, mais d'une partie de la populace qui, ayant eu à se plaindre du gouverneur de la Valérie, s'était laissée entraîner par d'autres bandes avides de pillage. Ils offrirent de livrer à l'armée romaine un contingent de jeunes soldats. L'empereur leur répondait d'un ton violent, lorsque, frappé d'un coup d'apoplexie, il tomba dans les bras de ses serviteurs qui le transportèrent dans une pièce voisine où il rendit l'esprit. On cacha sa mort à l'armée; et on rappela Mérobaude qui, avec sa cavalerie, était encore dans le pays des Quades, avec ordre de replier le pont du côté de la rive romaine. Afin d'ôter aux troupes tout motif de révolte, on nomma Auguste le second fils de l'empereur, Valentinien II, qui était dans le camp avec l'impératrice Justine sa mère, et à qui Gratien, qui était resté à Trèves, ne fit nulle difficulté de reconnaître ce titre. La paix avec les Quades fut le premier acte du nouveau gouvernement.

Digitized by Google

CHAPITRE XX.

Epoque de Gratien et de Théodose. — Apparition des Huns.

Valens, en Orient, se préparait à porter la guerre chez les Perses qui avaient fait de nouvelles conquêtes en Arménie et en Ibérie, quand l'irruption des Goths sur les terres de l'empire arrêta ses projets et lui fit conclure la paix à des conditions peu avantageuses. Les Goths venaient eux-mêmes d'être repoussés par les Alains et les Huns, dernier peuple dont le nom apparaît alors pour la première fois dans les annales.

Les Alains ou Alanes étaient une nation de la race médo-persique, dont les Messagètes, au témoignage d'Am. Marcelin, avaient formé le premier noyau, et qui, ayant soumis au Nord une foule de peuplades, telles que les Nèvres, les Gélons, les Agathyrses, remarquables par le tatouage et les couleurs dont ils ornaient leurs corps, furent avec elles compris sous le nom général d'Alains. Leur territoire s'étendait à l'Est de celui des Ostrogoths dont ils étaient séparés par le Tanaïs, et ils recouvraient de leurs tribus les steppes qui se prolongent jusqu'au delà de la mer Caspienne. Vivant sous des tentes et presque toujours à cheval, les femmes et les enfants dans les chariots qui suivaient le camp, ils étaient libres comme l'air qui circulait au-dessus de leurs vastes plaines, et n'avaient pour leur commander que les juges qu'ils choisissaient dans leurs assemblées parmi les plus sages de la nation.

Ce fut contre eux que les Huns, tribu tartare, fondirent vers les derniers temps du règne de Valentinien.

Les mœurs des Huns, peuple nouveau dans les annales, et dont l'origine est aussi incertaine que ses expéditions furent aventureuses, étaient celles des peuples nomades et guerriers ; leur audace fut le mobile de leur immense fortune. Hideux de corps et de figures[1], mais forts et indomptés, ne combattant qu'à cheval, ils étaient irrésistibles dans l'attaque, et il était impossible de les suivre dans leur fuite. Les peaux des bêtes étaient leur seul vêtement depuis la tête jusqu'aux pieds, et leur nourriture était les racines et la viande, à laquelle ils ne donnaient d'autres préparations que de l'amollir sous la selle de leurs chevaux. Leur principale arme était l'arc dont ils se servaient avec une rare habileté, et avec lequel ils décochaient leurs flèches acérées qui, en place de fer, étaient garnies d'une pointe d'os. La guerre dura quelque temps entre eux et les Alains, jusqu'à ce que les deux peuples réunissant leurs forces, ils vinrent ensemble attaquer les Greuthunges qui, étendant leur puissance sur une foule de nations que la contrainte seule avait jusqu'alors tenues dans l'obéissance, virent bientôt la défection les gagner les unes après les autres. Les tribus slaves furent les premières à secouer le joug. Le prince des Roxolans passa du côté des Huns, laissant au pouvoir d'Hermanarich son épouse Sanielh, que le vieux roi, pour se venger, fit écarteler. Mais cette cruauté, loin de servir d'exemple, ne fit que soulever de nouveaux ennemis, du nombre desquels furent les frères de cette princesse, dont les représailles furent terribles. Hermanarich, trop vieux pour porter les armes, et ne voulant point survivre à sa gloire,

1. De petits yeux creux, de grosses lèvres, le teint jaune, le cou court, les épaules larges, et ayant avec cela l'habitude de se déchirer les joues dans l'enfance, afin d'empêcher la barbe de croître dans l'âge mur ; tel est le tableau qu'en font les historiens.

Digitized by Google

se tua de sa propre main, âgé alors de cent dix ans. Son 376.
fils Hunimond lui succéda sur une partie de la nation et se soumit aux Huns. Les Ostrogoths restés libres élurent pour roi Winithar qui, achetant le secours d'une partie de ces mêmes Huns, s'avança contre Walamir, leur roi, et le vainquit dans deux batailles; mais il fut tué dans la troisième qu'il lui livra, et qui mit au pouvoir de ce prince sa femme, la belle Waldomare, que Walamir épousa.

Le fils de Winithar, Widerich, trop jeune pour régner, reçut pour tuteurs Alèthe et Saphrax, deux généraux expérimentés qui, rassemblant les débris de la nation, se retirèrent sur le Dniester.

Les Wisigoths, parmi lesquels régnait la discorde que la religion entretenait (car les Thuringiens d'Athanarich étaient encore païens, et les tribus soumises aux deux ducs Olaf et Fridigern étaient chrétiennes), avaient vu jusqu'alors, sans y prendre part, tous les malheurs de leurs voisins. Le danger les réunit; Athanarich vint avec son armée camper sur le Dniester, afin de défendre cette barrière contre l'ennemi commun. Mais les Huns traversèrent le fleuve sur un autre point, et livrèrent aux Wisigoths une bataille qui refoula ces peuples jusque dans les montagnes derrière le Pruth. Les Wisigoths y élevèrent à la hâte une ligne retranchée qu'ils prolongèrent jusqu'au Danube, et derrière laquelle ils se soutinrent encore pendant quelques temps. Cependant l'impuissance où ils se trouvèrent à la fin de résister, fit prendre à une partie de la nation la résolution désespérée de quitter son pays, et de demander l'hospitalité aux Romains. Olaf et Fridigern envoyèrent le pieux évêque Ulphilas, le même qui traduisit la bible en langue gothique, auprès de l'empereur Valens à Antioche, qui

Digitized by Google

consentit à les recevoir dans la Thrace. Athanarich seul refusa cet asile, pour ne point rompre la parole qu'il avait donnée à son père ; avec les fidèles compagnons qui lui restèrent, il se réfugia dans les montagnes de la Transylvanie, où il força les Sarmates de le recevoir.

Les Thuringiens, arrivés sur le Danube, furent reçus par les autorités romaines, envoyées pour les accueillir avec ordre d'exiger d'eux la remise de toutes leurs armes, et de faire d'abord passer les enfants, afin qu'ils servissent d'ôtages. Mais les officiers, à la vue des femmes dont la beauté les séduisit, oublièrent leurs devoirs, et bientôt le désordre se mit dans le passage. Tous les bateaux romains du Danube avaient été mis en réquisition ; mais les Goths y joignirent des radeaux ; beaucoup même se jetèrent dans un tronc d'arbre creusé, ou passèrent le fleuve à la nage. La surveillance cessa d'être observée; et une grande quantité d'hommes fut réunie sur la rive romaine sans avoir déposé ses armes. Le peu de vivres qui avaient été réunis suffisant à peine pour nourrir une si grande multitude, les officiers en profitèrent pour arracher aux malheureux que la faim tourmentait, une fille, un enfant, ou le linge fabriqué par leurs mains [1]. Maxime, gouverneur de la Thrace, et le général Lupercine, firent ce commerce avec un tel scandale, et arrivés à Marcianopol, se permirent une conduite tellement odieuse envers Olaf et Fridigern, qu'une révolte générale éclata. Lupercine avait invité les deux princes à un repas, et avait donné l'ordre à la garde de ne laisser entrer aucun autre Goth dans la ville. Une dispute s'éleva aux portes; et comme Lupercine en reçut le rap-

1. C'était alors à Rome un objet rare, mais à la confection duquel les Goths, et les Germains en général, paraissent de très-bonne heure s'être adonnés.

Digitized by Google

port, il ordonna de charger les mutins. Le désordre fut d'autant plus grand que le bruit se répandit que les deux chefs avaient été assassinés ; Fridigern, calme au milieu du danger qui le menaçait, fit des représentations au général, et lui fit comprendre que le seul moyen d'apaiser la sédition était de permettre qu'Olaf se montrât au peuple, et par sa présence, le convainquît de son erreur. Les deux princes furent sans doute persuadés des mauvaises intentions qu'on avait eues à leur égard ; car à peine ils furent en liberté, qu'ils se mirent à la tête de leurs troupes et prirent une attitude hostile. Lupercine marcha à leur rencontre et fut vaincu. Pendant ce temps, les Greuthunges, qui n'avaient pu obtenir des Romains l'asile que ces derniers avaient accordé aux Wisigoths, profitèrent de la concentration des légions romaines près de Marcianopol, pour traverser le Danube sur des radeaux. Les deux peuples réunis s'avancèrent jusqu'à Andrinople où une division de Goths, qui, depuis Constantin, était à la solde des Romains et qui venait de recevoir l'ordre de passer en Asie, se révolta et se joignit à eux. Tous ceux de leur nation que le sort avait conduits dans le pays, tous les mécontents, les ouvriers des mines du mont Hémus, que le travail écrasait, et qui pouvaient à peine nourrir leur famille, se réunirent à eux et leur servirent de guides pour piller.

Valens envoya d'Asie toutes les troupes dont il put disposer, sous la conduite des deux généraux Trajan et Profuture, afin de combattre ces Barbares. Un corps d'auxiliaires, envoyé par Gratien sous la conduite de l'intrépide Richomer qui, avec Mallobaude, commandait les gardes-du-corps[1], vint se joindre à eux près de Salices,

1. Il était *Comes domesticorum*.

ville de la petite Scythie, non loin de Tomi. L'armée
377. des Goths était campée à peu de distance, retranchée derrière ses chariots. Après avoir réuni à elle les différents corps qui en étaient détachés dans le pays, elle vint attaquer l'armée romaine. La bataille qui se donna fut sanglante et dura toute la journée avec un avantage égal : la nuit seule put séparer les combattants. Cependant la perte des Romains fut plus considérable que celle de l'ennemi, et ils se retirèrent vers Marcianopol, tandis que les Goths rentrèrent dans leur camp.

Valens envoya Saturnin, lieutenant de la cavalerie, pour fortifier son armée. Les généraux romains s'emparèrent de tous les défilés de l'Hémus, et firent porter toutes les provisions de bouche dans les forteresses, afin d'affamer l'ennemi. Toutes les tentatives des Goths pour forcer le passage des montagnes furent d'abord vigoureusement repoussées. Mais ayant appelé à leur secours quelques hordes d'Huns et d'Alains que l'espoir du pillage joignit à eux, ils parvinrent à faire une trouée, et se répandirent comme un torrent dans toute la Thrace. Un corps d'infanterie, sous les ordres du tribun Barzimère, fut défait près de la colonie de Dibalte sur les bords du Panyse. Frigeride, gouverneur d'Illyrie, posté près de Beroé, recula devant eux, n'ayant point assez de confiance en ses forces. Il tomba cependant, en se retirant, sur un corps de Greuthunges et de Taifales sous les ordres de Farnobe, qu'il attaqua avec une telle vigueur, que le plus grand nombre fut tué ou fait prisonnier. Le prince perdit la vie ainsi que plusieurs de ses officiers. Tous ceux qui tombèrent au pouvoir des Romains furent envoyés, pour cultiver les terres, dans les environs de Parme, de Modène et de Reggio.

378. Gratien se préparait à aller lui-même au secours de

Digitized by Google

l'Orient contre les Goths, et déjà les légions étaient en marche pour le Danube, lorsque les Lentiens, voisins de la Rhétie, dont la nouvelle de ces lointains événements réveilla l'enthousiasme, passèrent au mois de février le Rhin sur les glaces au nombre de quarante mille hommes. Contraints cependant de le repasser par les efforts des habitants, ils se virent bientôt après attaqués par les généraux Naniénus et Mallobaude, que Gratien envoya contre eux, et qui, avec les troupes restées dans les Gaules, et les légions à qui l'ordre avait été donné de rebrousser chemin, leur livrèrent sur les bords du lac de Constance, près d'Argen, l'antique Argentoria, et non loin de l'embouchure du petit torrent du même nom, une bataille sanglante où ces peuples furent défaits [1]. Le roi Priar qui les conduisait fut du nombre des morts qui fut si considérable, ainsi que celui des prisonniers, qu'on n'estima point au-dessus de cinq mille hommes, dit Ammien Marcelin, ceux qui purent regagner leurs forêts. Gratien vint rejoindre son armée et poussa à son tour si vigoureusement les Lentiens sur leur propre territoire et sur les montagnes où ils s'étaient retirés, qu'ils furent obligés de demander la paix, et de fournir un contingent de troupes aux Romains.

Délivré des Allemanes, le jeune empereur continua sa route vers l'Illyrie, afin de se réunir à Valens qui avait lui-même quitté l'Asie, et qui était rentré à Cons-

1. On a jusqu'ici faussement placé le champ de cette bataille en Alsace, au village d'Horbourg, l'antique *Argentovaria*, près de Colmar. Cette bataille, selon le témoignage d'Ammien, ne se donna pas à Argentovaria, mais bien à *Argentoria* qui était située sur le lac de Constance. D'ailleurs, tout le passage de l'auteur prouve que les opérations de cette campagne eurent lieu au delà du Rhin. Voyez à ce sujet la dissertation que j'ai enclavée dans mes *Établissements romains sur le Rhin et sur le Danube*, et où j'ai précisé le lieu où le combat se donna.

tantinople dont les Goths avaient déjà pillé les faubourgs. Gratien défit, pendant ce trajet, entre Sirmium et le camp de Mars, une division d'Alains qui voulut lui barrer le passage.

Constantinople était dans l'abattement.

Valens chercha à retremper le courage des habitants et fit toutes les dispositions nécessaires pour repousser l'ennemi. Mécontent de la conduite militaire de Trajan, il nomma à sa place, pour commander l'infanterie, le général Sébastien que Gratien lui envoya sur sa demande, et qui ne tarda pas à reprendre l'offensive. Les Goths se retirèrent des monts Rhodope, avec leur butin, et concentrèrent toutes leurs forces dans les environs de Beroé et de Nicopole. Une de leurs divisions, attaquée par Sébastien non loin d'Andrinople, fut défaite sur les rives de l'Hèbre. Fridigern rassembla toute son armée près de Cabyle, où il plaça son camp, et s'avança de là sur Nicée. Valens marcha à sa rencontre et vint camper à Andrinople. Richomer l'y joignit, et lui confirma l'arrivée prochaine de son maître.

Le général Victor, Sarmate d'origine, qui commandait la cavalerie, conseilla de l'attendre; mais Sébastien, que le succès qu'il venait de remporter rendit téméraire, peignit la victoire si facile à l'empereur, que Valens, emporté par le désir d'en avoir seul l'honneur, résolut l'attaque sans différer. Au moment où l'armée s'ébranlait, arriva dans le camp romain une députation de Fridigern, dont le membre principal était un prêtre chrétien qui possédait toute la confiance du prince, et qui, de la part de son maître, remit à l'empereur un écrit, dans lequel le duc rejetait sur la conduite des généraux romains à son égard l'attitude hostile qu'avait prise son peuple, et promettait de nouveau d'être un allié paisible

Digitized by Google

et fidèle, si on lui permettait de séjourner dans la Thrace.

Cette protestation n'arrêta pas Valens qui, laissant dans Andrinople le trésor et les principaux officiers de sa cour, sous la garde d'une forte garnison, s'avança au-devant de l'ennemi. C'était le 9 août 378. L'armée romaine était encore à huit milles des Goths, que déjà les cris de ces peuples se firent entendre. Fridigern envoya une seconde fois des députés à Valens, soit qu'en effet il voulût épargner le sang, soit qu'il ne cherchât qu'à gagner du temps, afin de pouvoir réunir à lui les Greuthunges. Les conditions qu'il proposa durent paraître avantageuses à l'empereur ; car Valens le fit inviter avec les principaux chefs à venir le trouver, afin de conclure un traité. Mais Fridigern qui, depuis l'affaire de Marcianopol, ne se fiait plus aux Romains, exigea des ôtages qui répondissent de la sûreté de sa personne. Richomer s'offrit de se rendre dans le camp des Goths, lorsqu'au milieu de ces négociations, s'engagea aux avant-postes entre les archers romains et les Thuringiens un combat qui bientôt se changea en bataille générale. La cavalerie d'Olaf et un corps d'Alains, depuis longtemps attendus, venaient en effet de paraître, et ces troupes, à peine arrivées, se jetèrent sur les Romains. Enveloppée de toute part, l'armée impériale fut partout défaite et rompue. L'empereur tomba lui-même, sans que les circonstances de sa mort soient connues[1] ; son corps ne fut plus retrouvé. Jamais, depuis Cannes, les Romains ne furent aussi complètement battus et n'eurent à supporter de si grandes pertes. Les Goths vinrent incontinent sous les

1. Selon les uns, il fut blessé d'un coup de flèche dont il mourut sur-le-champ, et selon les autres, il ne fut que blessé et porté dans la maison d'un paysan à laquelle les Goths ayant mis le feu, il fut brûlé avec tous ceux qui s'y étaient retirés.

Digitized by Google

murs d'Andrinople. Mais le peu de connaissances qu'ils avaient de l'art des siéges les fit échouer dans leurs tentatives sur cette ville, ainsi que sur Perinthe, dont ils pillèrent tous les environs, et sur Constantinople, où alors était renfermé un corps de Sarrasins, peuple barbare dont, au rapport des historiens, la coutume de boire le sang de ses ennemis provoqua l'horreur des Alains et des Goths, quelque cruels qu'ils fussent d'ailleurs eux-mêmes à la guerre. Cependant ils forcèrent le passage de l'Illyrie, et se répandirent jusqu'aux Alpes Juliennes, montagnes qui séparaient cette province de l'Italie.

Pendant tous ces troubles, les Sarmates, les Marcomans et les Quades traversèrent aussi le Danube, pillant et ravageant tout devant eux, au point que St. Ambroise[1], en prêchant le peuple, lui représentait ces calamités comme l'avant-coureur de la fin du monde.

Gratien, devenu maître de l'Orient par la mort de son oncle Valens, ne crut pas pouvoir supporter seul le poids d'une monarchie si grande et si fortement attaquée : son frère était encore trop jeune pour gouverner; il rappela d'Espagne Théodose le jeune, qu'il s'associa à l'empire,
379. et auquel il céda les possessions de l'Est et de l'Illyrie orientale.

Théodose, de qui le courage et les talents militaires pourraient justifier le nom de Grand que lui donnèrent ses contemporains, si ces deux qualités seules suffisaient pour ce titre, n'eut pas plutôt été nommé Auguste à Sirmium, qu'il vola dans la Thrace, défit les Goths, et rapporta lui-même à Gratien la nouvelle de son importante victoire. A la même époque[2], tous les Goths qui,

1. *Comment. in evang. Lucæ*, l. X., p. 202.

2. Zozime, L. IV, c. 26, met cet événement au commencement du règne de Théodose.

Digitized by Google

en grand nombre, avaient été répandus dans différentes contrées de l'Asie où on les avait mis sous la surveillance d'officiers romains, furent égorgés le même jour par un ordre secret du général Jules, qui commandait le pays d'au delà du Taurus, et qui craignit une tentative des Goths sur cette province. Cette barbare conduite des Romains exaspéra les Goths d'Europe qui, pour venger leurs compatriotes, firent dans beaucoup d'endroits de sanglantes représailles contre les Romains.

Cependant Théodose fit avec eux un accommodement. Mais étant, peu de temps après, tombé dangereusement 380.
malade à Thessalonique, et Gratien se trouvant à la même époque dans la Gaule, leur audace se réveilla, pour me servir de l'expression de Jornandes[1]; et se partageant en deux bandes, les uns, sous la conduite de Fridigern, se répandirent, pour piller, dans la Thessalie, l'Epire et l'Achaïe ; les autres, commandés par les deux princes ostrogoths Alèthe et Saphrax, entrèrent dans la Pannonie. Beaucoup de ceux qui étaient dans la Thrace restèrent cependant fidèles aux Romains, sous le commandement de Favrit qui, attaqué par Eriulphe, un des chefs du parti contraire, le tua dans un combat. Les Goths ennemis s'avancèrent jusque dans la Macédoine, où Théodose marcha contre eux. Les Goths attaquèrent son camp pendant une nuit sombre, et allèrent droit à son quartier pour l'enlever. Peu s'en fallut que l'empereur ne tombât en leur pouvoir. Ses troupes furent défaites. Les Goths, après ce succès, coururent toute la Macédoine sans en pouvoir toutefois prendre les villes, dont la resistance permit enfin à Théodose de les arrêter et de les forcer de se retirer après avoir pillé tout le pays.

1. C. 17, p. 105.

Digitized by Google

Pendant ce temps, les comtes Arbogaste et Bauton étaient envoyés par Gratien avec les auxiliaires francs contre les Ostrogoths.

Refoulé par Vitalien qui commandait les légions d'Illyrie jusqu'au delà du Danube, Fridigern, dont le nom est depuis perdu pour l'histoire, se jeta sur le territoire qu'Athanarich était parvenu jusqu'alors à conserver contre les Huns. Athanarich, chargé d'ans et de mal-
381. heurs, obligé de fuir devant lui, oublia alors le serment de sa jeunesse, et vint à Constantinople trouver Théodose et implorer sa protection. Mais il mourut au bout de quinze jours. La généreuse réception que l'empereur lui avait faite et les honneurs qu'il rendit à ses cendres, touchèrent les Goths qui l'avaient suivi, et ceux qui étaient restés dans la Thrace ; tous se soumirent de bonne foi, et vécurent quelque temps en paix. Ils obtinrent pour asile la Mœsie et la Dacie riveraine. Un corps de plus de vingt mille hommes passa à la solde des Romains.

Les Ostrogoths furent aussi chassés de l'empire, et se réunirent probablement de nouveau à ceux de leur nation qui s'étaient soumis à la suzeraineté des Huns, à côté desquels du moins nous verrons plus tard leur tribu reparaître.

En Occident, le repos ne fut plus troublé jusqu'à la révolte de Maxime, Espagnol de naissance, qui commandait dans la Bretagne et qui, gagnant les soldats, obtint
383. d'eux le titre d'empereur. Il eut bientôt une nombreuse armée avec laquelle il passa dans la Gaule, et fit soulever les provinces qui étaient le long du Rhin. Gratien, à qui la faveur qu'il accordait aux étrangers avait ôté la popularité dans l'armée, vit bientôt la défection gagner ses rangs. Il marcha néanmoins avec le reste de ses troupes contre Maxime et lui présenta la bataille. Mais

Digitized by Google

les soldats l'abandonnèrent encore ; et il se vit contraint de fuir vers l'Italie, accompagné seulement de trois cents chevaux. Maxime envoya à sa poursuite le général Androgaste qui l'atteignit à Lyon, et le tua. Mérobaude, lieutenant-général de la milice, et le général Ballion, qui lui étaient l'un et l'autre restés fidèles, furent aussi mis à mort par les ordres de Maxime.

Théodose, à qui l'attitude toujours hostile des peuples du Danube ne permettait guère de dégarnir cette frontière, crut prudent de laisser leur cours à ces événements, et par un traité qu'il fit avec Maxime, il lui reconnut la Bretagne, la Gaule et l'Espagne, et confirma à Valentinien II la possession de l'Italie, de l'Illyrie occidentale et 384.
de l'Afrique.

La secousse que les Huns avaient donnée à toutes les nations qui avaient composé le vaste empire des Goths continuait en effet encore à les agiter, et bientôt un nouvel essaim de Barbares traversa de nouveau le fleuve. A leur 385.
tête étaient les Scirres, tribu hérule qui, de l'embouchure du Prégel et de la Mémel, descendue sur le Danube, et unie aux Carpodaces et à d'autres nations du Nord, que les Huns et les Alains avaient refoulées, vint attaquer l'empire. A eux succédèrent de nouveau les Greuthunges, 386.
sous la conduite de leur roi Odathée, que Promotus, général de l'infanterie de Thrace défit et tua près du Danube, et dont il poursuivit l'armée jusqu'au delà du fleuve. Théodose rendit la liberté à un grand nombre de prisonniers, et se les attacha par des présents. Ils passèrent sous la bannière romaine, ainsi qu'une foule d'auxiliaires Huns et Alains, tous gagnés par des traités et qui, dans la guerre qui bientôt après éclata avec Maxime, furent d'un très-grand secours [1].

1. *Gothus ille, et Hunnus et Alanus respondebat ad nomen. — Latini*

Digitized by Google

387. Ce prince, non content des États qu'il avait usurpés et que Théodose avait consenti à lui laisser, voulut encore déposséder des siens Valentinien II. Il traversa les Alpes, et n'y trouvant nulle résistance, il alla droit à Milan où le jeune empereur faisait ordinairement son séjour. Valentien, incapable de lui résister, se réfugia avec l'impératrice-mère à Thessalonique, d'où il implora le secours de Théodose.

Comme ce grand homme était redevable de tout au père du jeune prince, il le prit sous sa protection, et marchant contre Maxime, il battit ce dernier sur la Save non loin de Seissag. Il le défit une seconde fois à Pettau, et traversant Laibach [1], vint une troisième fois le vaincre
388. sous les murs d'Aquilée où, pris et livré par ses propres
27 ou 28 août. soldats, le tyran paya de sa tête sa défaite:

Quelques hordes de Francs, sous la conduite des trois princes Genobaud, Marcomer et Sunnon, profitèrent de ces querelles domestiques des Romains, pour faire une incursion dans la Gaule [2]. Maxime avait laissé à Trèves

Pacati Panegyr., c. 32. — Pour perpétuer le souvenir de ces campagnes contre les Goths, après lesquelles il vint triompher à Constantinople avec son fils Arcade, ce dernier, après la mort de son père, fit élever la célèbre colonne qui porta le nom de Théodose et qui, à l'imitation des colonnes de Trajan et d'Antonin à Rome, représentait les différents événements de cette guerre, les mœurs des nations vaincues, et le butin qui leur fut enlevé. Détruit par les Barbares et les tremblements de terre, ce monument n'a pas cependant été entièrement perdu. Quelques fragments en ont été retirés du sol et dessinés par Gentili Bellino, peintre de Venise, appelé à Constantinople par Mahomet II. On y voit, entre autres, les princes goths assis avec leurs femmes sur des chars traînés par des bœufs et des chevaux; les dieux sont posés sur des chameaux; et on voit une prêtresse qui conduit le cerf consacré, preuve que les nations gothiques, dont il s'agit ici, étaient encore païennes. Voyez les planches gravées de Claude Menestrier, et Banduri: *Imperium orientale*, t. II, p. 508 et suiv.

1. Hemone.

2. D'après le passage d'une lettre de St. Ambroise, ép. 27, il pa-

les deux généraux Naniénus et Quintin, auxquels l'éducation de son fils était confiée ; ils volèrent au secours de Cologne que les Barbares menaçaient. Les Francs se retirèrent de l'autre côté du Rhin, que les deux généraux traversèrent à leur tour devant Neus ; mais loin de remporter quelque avantage, ils furent repoussés avec les plus grandes pertes du sol germain. Après la chute de Maxime, Théodose envoya dans les Gaules le célèbre Franc Arbogaste qui, après la mort de Bauton, était devenu maître de la milice d'Orient, et qui fit mettre à mort ces deux généraux, ainsi que le jeune Victor, fils de Maxime. Arbogaste resta près de Valentinien II pour lui servir de conseil, et le suivit dans la province du 389.
Rhin, où les deux rois, Marcomer et Sunnon, vinrent trouver le jeune empereur et renouvelèrent avec lui l'ancienne alliance qui les avait unis aux Romains. Mais cette paix dura peu. La haine que, pour d'anciens démêlés qu'il avait eus avec les princes francs, Arbogaste nourrissait contre eux, fit bientôt trouver à sa politique des raisons pour leur faire de nouveau la guerre, et il passa en effet le Rhin au fort de l'hiver, en 391, et entra dans le pays des Francs Bructères et des Chamaves dont il incendia quelques villages, sans avoir vu cependant d'autres ennemis qu'un corps peu considérable d'Amsibares et de Cattes qui, sous la conduite de Marcomer, protégea l'abord des montagnes.

Au retour de cette expédition qui n'eut pas d'autre résultat, Arbogaste, dont le joug pesait à Valentinien, tomba en disgrâce auprès de cet empereur.

Quelques historiens ont vanté le noble caractère de ce

raitrait qu'après la mort de Gratien, les Juthungues entrèrent aussi dans la Rhétie, incursion sur laquelle nous n'avons cependant aucune autre notice.

Digitized by Google

général, et n'ont pas craint de le comparer aux Curius et aux Fabricius de l'ancienne Rome. Son crédit toutefois effaroucha le jeune prince, et la popularité dont il jouissait dans l'armée le lui fit redouter. Valentinien le destitua de toutes ses charges. Mais Arbogaste le brava ; et l'empereur, ayant peu de temps après péri de mort vio-
392. lente à Vienne, près de Lyon, le général fut assez unanimement regardé comme l'instigateur du crime, quoique lui-même n'en profitât point, et qu'il fit nommer à la place de Valentinien, Eugène, qui, de rhéteur, s'était élevé aux premières fonctions de l'État.

Eugène s'empressa de faire la paix avec les Allemanes et les Francs, et obtint des derniers un corps d'auxiliaires qu'il mena avec lui en Italie.

Théodose refusa en effet de le reconnaître ; et l'empire devait encore une fois être disputé au pied des Alpes juliennes, où tant de sang romain avait déjà si souvent été répandu.

Dans l'armée que Théodose rassembla était un grand nombre de Goths sous la conduite de Gaïna et de Saül, et une autre division sous celle d'Alarich. Théodose réunit en chemin à ces étrangers d'autres hordes d'Huns et
394. d'Alains, et vint non loin d'Aquilée présenter la bataille
6 sept. à Eugène. Le combat qui se donna sur les bords du Wibach [1], fut vivement disputé et dura deux jours. Les Goths s'ébranlèrent les premiers : leur choc fut terrible. Mais Arbogaste les reçut avec la même vigueur, et parvint à les repousser. Cependant ayant été secourus par de nouvelles troupes, ils revinrent à la charge et enfoncèrent les escadrons ennemis dont ils firent un grand

1. En latin *Frigidus*, torrent de la Carinthie, qui se jette dans le Lisonzo.

Digitized by Google

carnage. Mais leurs pertes furent si sensibles que, loin de se croire vaincus, Eugène et Arbogaste firent garnir de troupes les montagnes, afin d'envelopper l'armée impériale et de l'empêcher d'avancer ni de se retirer. Le combat recommença donc le lendemain, et il eût peut-être été funeste à Théodose, si Arbitrion et quelques autres officiers de l'armée d'Eugène, qui étaient en embuscade, n'eussent avec leurs troupes passé de son côté. La fortune dès lors fut pour lui; car il s'éleva une tempête qui, soufflant directement contre l'armée ennemie, l'enveloppa d'un tourbillon de poussière qui la mit hors d'état de se défendre. Les soldats, qu'Arbogaste tenta en vain de rallier, prirent la fuite ou, jetant leurs armes, vinrent demander grâce à Théodose. L'empereur la leur accorda, à condition qu'ils lui livreraient le tyran Eugène. Ils coururent aussitôt vers une hauteur où il était demeuré durant la bataille, en attendant l'événement. Ils se saisirent de sa personne, et l'amenant lié à Théodose, ils lui tranchèrent la tête en sa présence. Arbogaste se sauva dans les montagnes, où, après avoir erré pendant deux jours, sans cesse poursuivi, et n'ayant plus d'espoir d'échapper, il se tua lui-même pour ne pas tomber vivant entre les mains du vainqueur.

Cette victoire amena de nouveau la réunion sous le 395.
même sceptre des deux empires d'Orient et d'Occident. 17 janv.

Mais Théodose ne survécut pas longtemps à son triomphe : il mourut quatre mois après à Milan, laissant ses États à ses deux jeunes fils, Arcade et Honorius, auxquels, déjà de son vivant, il avait donné le titre d'Augustes.

Digitized by Google

CHAPITRE XXI.

Etablissements des Goths, des Vandales, des Suèves, des Bourguignons et d'autres peuples dans les provinces de l'empire romain.

La mort de Théodose fut le signal du démembrement de l'empire romain. La jeunesse des deux princes qui lui succédèrent, l'un à peine au sortir de l'enfance, l'autre n'ayant encore que onze ans, et l'un et l'autre sous l'influence de ministres ambitieux, fut inhabile à sauver l'État contre les agressions des étrangers à qui la fausse politique de Valens avait donné asile. Élevés l'un et l'autre au milieu d'une cour molle et efféminée, où les grands ne s'occupaient que des plaisirs d'une vie sensuelle, et dans un temps où les haines de religion divisaient les citoyens des villes et des provinces; où les disputes du christianisme, les querelles théologiques occupaient seules les esprits; où la vie mystique, d'un autre côté, enlevait à la société une foule de personnes qui eussent pu servir l'État, ils n'eurent ni l'énergie qui convient au chef d'un grand empire, ni les talents et la bravoure qu'auraient exigé les temps difficiles où ils vécurent. Les principaux emplois de l'armée étaient en grande partie confiés à des étrangers. Les Francs et les Allemanes avaient, depuis Constantin, donné une foule de guerriers célèbres à l'Occident. En Orient, les Goths qui en si grand nombre remplissaient la Thrace et étaient répandus jusqu'en Grèce, devinrent les esprits dominants au milieu de la société qui les avait reçus. Ils furent, pour me servir de l'expression d'un écrivain du

Digitized by Google

temps, les hommes de l'empire dont les Romains n'étaient eux-mêmes que les femmes. Leur habillement devint mode; on imita par des cheveux postiches la blonde chevelure qui les distinguait, et plus d'un sénateur, au lieu de l'ancienne toge romaine, porta la pelisse gothique.

Dans l'état d'énervement où se trouvait l'empire après la mort de Théodose, qui n'avait vaincu son rival que par les étrangers, les deux ministres qui furent à la tête des deux gouvernements, bientôt ennemis et eux-mêmes rivaux, donnèrent à ces étrangers la première occasion de se soulever.

Stilicon, Vandale de naissance, avait à la mort de l'empereur été laissé comme tuteur de ses enfants qu'il lui avait recommandé en mourant. Ce général s'empressa de faire disparaître les derniers vestiges de la révolte d'Eugène et d'Arbogaste; il parcourut la Rhétie et les provinces du Rhin, où il chercha à consolider la paix avec les différents princes des Francs et des Allemanes, dont les contingents de troupes allèrent jusqu'en Afrique combattre le soulèvement de Gildon.

Comme l'empire, quoique partagé d'administration, ne formait cependant qu'un seul tout, que les décrets se faisaient en Orient comme en Occident également au nom des deux empereurs, et que tous les rapports leur étaient également envoyés, Stilicon voulut aussi exercer à la cour d'Arcade l'influence que bientôt il eut seul à celle d'Honorius. Mais Rufin, Gaulois d'origine, et préfet du prétoire d'Orient, contrebalança cette faveur; et, profitant de la faiblesse du prince, il s'empara bientôt à son tour de toute l'autorité à Constantinople. Il voulut même faire épouser sa fille à Arcade, qui, cependant, lui préféra Eudoxie, fille du comte Bauton, hymen au-

Digitized by Google

quel les intrigues de l'eunuque Eutrope ne furent point étrangères.

Rufin, pour s'en venger, conçut le dessein de se mettre lui-même sur le trône; et afin de pouvoir l'ébranler, il appela en Asie les Huns et les peuples du Nord qui s'étaient joints à eux, et qui ravagèrent tout l'Orient jusqu'à Antioche. En même temps il fit soulever les Wisigoths répandus dans la Mœsie et la Dacie riveraine, qui, ayant à leur tête Alarich, dont le nom avait naguère été cité avec éclat dans les armées romaines, entrèrent dans la Thrace et s'avancèrent jusqu'à Constantinople.

Stilicon, à la nouvelle de ce soulèvement, vint avec les troupes d'Occident pour secourir l'Orient, et en même temps pour ruiner son rival et son ennemi. Les Wisigoths, avertis de sa venue, se rassemblèrent tous en un seul corps dans la Thessalie. Stilicon était prêt de les attaquer, lorsque Rufin lui fit donner ordre par Arcade de lui envoyer les troupes que Théodose avait menées d'Orient contre Eugène. Stilicon obéit, et envoya à Arcade les troupes qu'il lui demandait avec la moitié du trésor de Théodose. Il en donna le commandement au général Gaïna, qui jusqu'alors était resté fidèle à la cause romaine, et qui reçut l'ordre secret de faire périr Rufin. Déjà tout avait été préparé par ce dernier pour se faire déclarer empereur. La conspiration devait éclater, lorsqu'il irait visiter le camp avec Arcade. Plusieurs personnes de distinction y étaient engagées, et les Goths devaient le servir. Mais dès que l'armée fut arrivée à Constantinople, les troupes, après avoir salué Arcade, qui s'était avancé au devant d'elles avec son ministre, se jetèrent sur Rufin, et le massacrèrent sous les yeux mêmes de l'empereur.

La mort de cet homme n'écarta pas cependant le dan-

Digitized by Google

ger dont l'empire était menacé. A sa place s'éleva au pouvoir l'eunuque Eutrope, homme avare et cruel, dont la faveur d'Eudoxie qui lui devait le rang d'impératrice, augmenta encore le crédit, et qui devint maître de la cour d'Arcade. Il entretint, comme son prédécesseur, des intelligences avec les Wisigoths qu'Alarich, maintenant délivré de la crainte de l'armée de Stilicon, mena au delà des Thermopyles, et qui, après avoir ravagé toutes les 396.
villes, à l'exception d'Athènes et de Thèbes qu'ils épargnèrent, traversèrent l'isthme de Corinthe, entrèrent dans Argos, dans Sparte, et désolèrent toute l'Achaïe.

Alarich, sorti de l'antique famille des Balten, une des plus nobles parmi les Goths, avait laissé percer du mécontentement de n'avoir point reçu des récompenses proportionnées aux services qu'il avait rendus aux Romains pendant les guerres de Théodose. Choisi par sa nation pour lui commander, il avait profité de la perfidie de Rufin pour prendre les armes, et il continua à s'en servir pour obtenir, par la crainte qu'elles inspireraient, ce que son mérite n'avait point obtenu. Les intrigues qu'il fit jouer à Constantinople auprès du nouveau ministre, ne restèrent point sans effet ; Stilicon étant venu avec une flotte le combattre dans le Péloponèse, et l'ayant même refoulé dans l'Arcadie sur le mont Pholoé, où il eût pu facilement lui couper les vivres, Alarich obtint non-seulement la libre sortie de ces provinces, au moyen d'un ordre que le ministre fit signer à Arcade, et qui peut seul justifier la conduite de Stilicon, mais encore la présidence de l'Illyrie orientale. Ainsi, la faiblesse récompensait la révolte. Alarich vint se placer au centre des deux empires et put de là épier les mouvements de l'un et de l'autre, et profiter de l'occasion pour les attaquer, selon que les circonstances le protégeraient.

Digitized by Google

La mésintelligence qui avait régné entre Stilicon et Rufin continua d'exister entre lui et Eutrope. Ces deux ministres qui, en réunissant leurs forces, eussent pu sauver l'empire et en chasser les étrangers que Théodose y avaient reçus, continuèrent à s'en servir pour se perdre réciproquement. Stilicon cependant contint les Francs
399. qui, nonobstant les traités, voulurent faire quelques mouvements, et fit arrêter Marcomer, qu'il envoya en exil dans la Toscane. Sunnon qui voulut venger l'injure faite à son frère fut tué par ses propres soldats. Les courses des Saxons dans la Bretagne furent aussi repoussées. Mais dans le même temps, et tandis qu'Alarich se préparait à attaquer l'Occident, entreprise à laquelle les intrigues d'Eutrope ne furent peut-être point étrangères, Gaïna, gagné par Stilicon, précipitait du pouvoir cet eunuque.

La révolte de Fribigild, général des Ostrogoths, qui en grand nombre étaient répandus dans la Phrygie qu'on leur avait assignée pour demeure, mécontent de la cour et du ministre, lui en donna l'occasion. Ce général mit tout à feu et à sang dans les provinces d'Asie et jeta la consternation dans Constantinople. Léon, envoyé contre lui, n'osa point l'attaquer; on donna en même temps l'ordre à Gaïna, qui sous main était d'intelligence avec Stilocon, mais qui cependant feignait d'être attaché aux intérêts d'Arcade, de garder la Thrace et le détroit, en cas que Fribigild voulût le traverser. Léon, obligé de fuir, perdit la vie dans un marais. Gaïna, au lieu de s'opposer à Fribigild, lui fournit des troupes et alarma la cour par les lettres qu'il écrivit. Il fit entrevoir à Arcade que le seul moyen d'amener un accommodement était de sacrifier Eutrope qui seul était la cause de tous ces malheurs et qui, en effet, abandonné d'Eudoxie qu'il avait maltraitée et

Digitized by Google

qui se tourna contre lui avec ses ennemis, fut relégué dans l'île de Chypre; mais Gaïna, non content de l'avoir fait disgracier, obtint encore qu'on lui fît son procès, et il fut peu de temps après condamné à avoir la tête tranchée.

Ce succès enhardit l'ambition de Gaïna qui, à son 400.
tour, causa des embarras à la cour par ses prétentions, et qui força l'empereur à lui donner le commandement, non-seulement de toutes les troupes gothes, mais encore de toute l'armée romaine. Entré dans Constantinople, où bientôt éclatèrent ses querelles avec l'évêque Jean Chrysostôme au sujet de l'Arianisme (car tout en maniant l'épée, il s'occupait, lui aussi, de disputes théologiques), il en fit sortir les soldats romains et remplit la ville de Goths. Une attaque devait être faite sur le palais, et la capitale devait être mise au pillage. Mais ce dessein fut découvert. Gaïna sortit de Constantinople, laissant dans la ville une partie de ses troupes qui, bientôt forcées de se renfermer dans une église avant que lui-même n'eût pu s'emparer d'une des portes de la cité, y furent assiégées par les habitants et les soldats restés fidèles. Sur leur refus de se rendre, l'empereur fit mettre le feu à l'église; plusieurs milliers de Goths périrent dans l'incendie.

Gaïna, après cette perte, se déclara ouvertement ennemi.

Après avoir porté partout le pillage dans la Thrace, il passa dans la Chersonèse, avec l'intention de traverser l'Héllespont et de se répandre dans l'Asie. L'empereur envoya contre lui le général Faïuta, qui commandait la flotte impériale, et qui, quoique lui-même Goth d'extraction, resté fidèle au milieu de tous ces mouvements, le défit et noya plusieurs milliers de Goths. Gaïna, qui avait

Digitized by Google

un moment espéré pouvoir se saisir de l'empire, ne tenta plus, après cette défaite, de se soutenir dans la Thrace ; il se retira sur le Danube, qu'il traversa pour regagner sa patrie. Là, cependant, les Huns l'attaquèrent, et il tomba enfin sous leurs coups en voulant se frayer un passage les armes à la main ; sa tête fut envoyée à Constantinople par leur roi Uldès.

Tandis que les Ostrogoths troublaient ainsi l'Orient, les Wisigoths, sous la conduite d'Alarich, qui depuis quatre ans nourrissait ses projets de conquêtes, marchèrent sur l'Italie. Partis au cœur de l'hiver, ils s'approchèrent des Alpes juliennes et répandirent une telle terreur dans Rome qu'on s'empressa d'en réparer les murailles, comme on avait fait autrefois, sous Aurélien, dans la crainte des Marcomans. La guerre qui, en même temps, était portée dans la Rhétie par les peuples germains, voisins de cette province, donnait une importance plus grande encore à cette levée de boucliers. Stilicon marcha contre les derniers, qu'il parvint heureusement à contenir ; et pour sauver l'Italie, il dégarnit le Rhin des garnisons qui en faisaient la sécurité. Après
402. plusieurs actions qui prolongèrent la campagne sans beaucoup de succès de part ni d'autre, Alarich, qui avait traversé le Pô, se préparait à assiéger Honorius dans Ravenne, lorsque les légions des Gaules, forçant le passage de l'Adda, vinrent lui offrir la bataille devant Pollentia,
403. petite ville d'Étrurie [1]. Ni l'une ni l'autre des deux armées eut un avantage bien prononcé. Cependant les Romains s'attribuèrent la victoire pour avoir pris à l'ennemi une partie de ses bagages et lui avoir fait un grand

1. La position de ce lieu est incertaine. Voy. sur sa situation, Pagius, *ad A.* 403, n° 6. — Claudien, *De bello getico*, v. 561 et 569. — Tillemont, *Hist.*, t. IV, etc.

Digitized by Google

nombre de prisonniers. Alarich se retira sur l'Apennin, position menaçante, qui, dans des circonstances heureuses, pouvait lui ouvrir l'entrée de la Toscane et le chemin de Rome. Stilicon, pour le faire descendre, lui offrit un traité, qu'Alarich toutefois n'accepta que par le désir de délivrer ses enfants qui avaient été faits prisonniers. Mais arrivé derrière le Pô, au lieu de poursuivre sa retraite, conformément aux stipulations du traité, il prit de nouveau position, et il fallut deux nouveaux combats, l'un près d'Asti, l'autre près de Vérone, pour le contraindre, après un autre traité, et sans avoir pu forcer le passage des Alpes, de se retirer enfin dans les provinces de l'Orient.

Stilicon, délivré de ses armes, chercha à se l'attacher contre ses ennemis.

Toujours poursuivi par la politique haineuse de la cour d'Arcade, il crut que le meilleur moyen de déjouer les intrigues de ses ministres était d'entraîner Honorius dans une guerre avec son frère ; sous prétexte de remettre sous le sceptre d'Occident la partie de l'Illyrie que Gratien avait cédée à Théodose, il fit consentir le faible prince à ses projets. Alarich fut gagné à sa cause par la promesse de subsides ; et il fut fait entre eux un traité d'alliance par lequel le prince goth s'engageait à se joindre à lui dès qu'il l'appellerait. 404.

L'apparition de Radagaise sur les terres de l'empire fit échouer ces projets. 405.

Radagaise, chef aventureux, dont on ignore l'origine et le pays, unit à lui une foule de guerriers de toutes les nations germaines et gothiques du Rhin et du Danube, et descendit avec eux dans les plaines de l'Italie. Il fit, en partant, aux dieux de son pays le serment de leur verser dans la coupe sacrée le sang de tous les Romains ;

Digitized by Google

et communiquant son enthousiasme farouche aux peuples qui se rangèrent sous ses armes, il vint avec eux mettre le siége devant Florence. Toute la péninsule trembla, comme elle avait naguère tremblé à l'approche des bandes d'Alarich. Mais Stilicon, toujours fort dans le danger, la délivra de nouveau, et uni aux auxiliaires Huns, Goths et Alains qu'il adjoignit à l'armée romaine, forte de trente légions, il dissipa toute cette nuée d'étrangers que l'historien Zozime fait monter à quatre cent mille combattants, partagés en trois corps[1]. Florence débloquée, il vint les joindre en Toscane, où il les battit en plusieurs rencontres, et en renferma une partie dans les
406. montagnes de Fiesoli, où le manque de vivres les força de capituler.

Les peuples qui composaient les deux corps d'armée qui parvinrent à sortir d'Italie, Vandales, Alains, Bourguignons, Suèves et autres, se jetèrent alors sur les Gaules en même temps que les Hérules, les Gépides et les Saxons qui, avec leurs vaisseaux, en pillèrent les côtes. Les Alains étaient conduits par deux chefs dont l'un, Goar, s'allia avec les Romains, l'autre, Respendial, continua de les combattre. Les Francs voulurent en vain défendre le passage du Rhin aux Vandales et leur livrèrent un sanglant combat où ces derniers furent battus et perdirent leur roi Godegisel. Secourus à temps par Respendial, les Vandales les repoussèrent avec perte dans une seconde attaque. Les Barbares se répandirent alors dans
407. toute la Gaule. Mayence, Worms, Spire, Strasbourg, dans les provinces du Rhin; et en Belgique, Rheims, Amiens, Tournay, Arras, Teroaane, furent détruits, et les habitants entraînés en Germanie. Quelques hordes

1. Marcelin, dans sa *Chronique*, dit deux cent mille.

Digitized by Google

pénétrèrent jusqu'aux Pyrénées : Toulouse fut saccagée ; toute l'Aquitanie, toute la Gaule narbonnaise et lyonnaise fut la proie de l'incendie et du pillage.

Mais ce n'était point assez pour les malheurs de l'empire, que les étrangers en inondassent les provinces; il fallait encore que la révolte éclatât parmi ses troupes. L'armée de Bretagne, craignant pour elle-même et ne voyant point de secours, élut empereur un simple soldat, du nom de Constantin, qui, passant dans la Gaule, y fut aussitôt reconnu par toutes les troupes romaines qui y étaient. Abandonné par elles et ne pouvant seul soutenir la cause d'Honorius, Limène, préfet du prétoire des Gaules, et Çariobaude, maître général de la milice, se réfugièrent en Italie. Constantin fit la guerre aux Barbares ou se les attacha par des traités, selon les circonstances. Le général Sarr, Goth de nation, envoyé par Stilicon pour le combattre, vint l'assiéger dans Valence. Mais il fut repoussé avec perte, et ne parvint qu'avec peine à se retirer. Constantin choisit alors Arles pour sa résidence, et envoya en Espagne pour s'y faire reconnaître. N'ayant pas réussi d'abord, par la résistance des deux frères Didyme et Vérien, parents d'Honorius, qui, à la tête de quelques troupes, tinrent cette province sous l'obéissance, il fit marcher contre eux son fils Constant, auquel il donna le titre de César, et qui, après avoir vaincu et fait prisonniers les deux frères, s'empara de tout le pays. 408.

Stilicon, dans ces circonstances difficiles, se vit encore contraint d'ajourner ses projets sur l'Illyrie.

Mais Alarich qui prétendait ne point avoir fait en vain tous ses préparatifs, après l'avoir attendu dans l'Épire, passa dans le Norique, et s'avançant vers l'Italie, envoya une ambassade à l'empereur pour réclamer l'argent

Digitized by Google

qui lui revenait conformément aux traités. Stilicon laissa les ambassadeurs à Ravenne et se rendit à Rome, afin d'exposer l'affaire à Honorius et au sénat. La plupart des sénateurs, qui ne savaient rien du traité, furent d'abord d'avis qu'on repoussât les Goths par la force; mais Stilicon ayant exhibé l'ordre d'Honorius, qui l'avait autorisé à traiter avec Alarich, on reconnut juste la demande de ce prince, et il lui fut accordé quatre mille livres d'or.

1er mai. Arcade mourut dans ces circonstances, laissant l'empire à son jeune fils Théodose, enfant de huit ans, qui déjà, depuis 402, portait le titre d'Auguste. Honorius, à qui la tutèle du jeune prince revenait, voulut se rendre à Constantinople, afin d'y établir le nouveau gouvernement. Mais Stilicon s'y opposa, en faisant entrevoir quelles grandes dépenses le départ de la cour occasionnerait, et combien il serait peu prudent d'abandonner l'Italie au moment où, d'un côté Constantin, de l'autre Alarich, la tenaient comme bloquée; il porta l'empereur à permettre que lui-même allât régler les affaires de l'Orient, et pour occuper les Goths, il fut convenu qu'on les emploierait contre Constantin.

L'empereur quitta donc Rome pour se rendre à Pavie où était le lieu de rassemblement de l'armée qui devait entrer dans la Gaule, tandis que Stilicon fit à Bologne tous les préparatifs de son départ. Mais à peine arrivé à Pavie, Honorius, instruit des desseins vrais ou faux de Stilicon (car dans le nombre des jugements différents que les historiens nous ont laissés, il est bien difficile de démêler la vérité [1]), instruit, dis-je, des desseins vrais ou

1. Voy. Sozomène, L. IX, c. 4. — Philostorge, L. XII, c. 2. — Jérome, *Epist.* 9, p. 748, *ad Ageruchiam de monogamia.* — Prospère, *Chronic. ad A. Arcadii et Honorii XIII*, etc.

Digitized by Google

faux dont on l'accusait, de vouloir usurper la couronne d'Orient pour la poser sur la tête de son fils Euchère, fomenta une sédition parmi les soldats, en leur découvrant ce que tramait le ministre. Les principaux généraux de l'armée dont les noms se trouvèrent compromis, en furent les victimes. Stilicon, en apprenant ces événements, se retira à Ravenne, où deux ordres furent aussitôt envoyés, l'un de l'arrêter, l'autre de le mettre à mort. L'officier qui les portait, ayant seulement donné le premier, Stilicon se réfugia dans une église. Il en sortit cependant le lendemain, et se mit entre les mains des soldats sur le serment qu'ils lui firent, en présence de l'évêque, qu'ils n'avaient ordre que de l'arrêter. Mais l'officier ayant montré le second ordre, on lui trancha la tête. Honorius qui, 18
peu de temps auparavant, avait épousé Thermantia, la août.
renvoya à sa mère Séréna, fille de Théodose, que cet empereur avait donnée à Stilicon au temps de sa fortune. Le traître que Stilicon avait comblé de grâces, homme du nom d'Olympe, qui, par son hypocrisie, avait su s'attirer la faveur d'Honorius et qui lui avait dépeint les complots de Stilicon, fut mis en sa place au ministère. Euchère qui s'était retiré à Rome y fut étranglé, et les biens du père et du fils furent confisqués.

Sous le nouveau ministre, tout le système du gouvernement fut changé. Quiconque n'appartenait point au christianisme fut repoussé des emplois publics ; ce ne fut plus le mérite, mais le culte qui fut la première condition pour en obtenir un. On poursuivit tous les étrangers et surtout les païens ; on alla si loin que l'on égorgea dans beaucoup de villes d'Italie les femmes et les enfants des soldats étrangers [1].

1. On en fait monter le nombre à trente mille.

Digitized by Google

Cette persécution servit les intérêts des Goths qui, sur le refus qu'Honorius fit de leur payer la somme stipulée, reprirent les armes et s'avancèrent jusqu'à Rome.

Alarich porta son beau-frère Ataulf, qui avec une armée d'Huns et de Goths occupait la Haute-Pannonie, à suivre sa marche sur l'Italie; lui-même s'avancant par Aquilée, Concordia, Altino, traversa le Pô à Crémone, et laissant de côté Ravenne, entra par Rimini dans le Picentin, et parut devant Rome, sans que l'armée romaine, dont le seul chef capable de lui donner la victoire venait d'être enlevé, eût tenté de l'arrêter.

Tous les mécontents, qui n'avaient rien à redouter de ces enfants du Nord, allèrent alors se joindre à leurs bandes victorieuses. Le sénat, sur le soupçon qu'il eut que Séréna était d'intelligence avec les Barbares, fit étrangler cette malheureuse veuve de Stilicon, que Placidie, sœur d'Honorius, qui alors était à Rome, ne chercha point à sauver. Alarich s'empara du Tibre, et bloqua la ville si étroitement que bientôt la famine s'y fit sentir. Les païens qui étaient encore dans la capitale, voulurent persuader au peuple de sacrifier aux anciens Dieux, lui promettant en leur nom l'extermination des ennemis. Mais le sénat ne le voulut point souffrir, quoique beaucoup de ses membres fussent encore portés pour l'ancien culte. Comme cependant tout espoir de secours était enlevé, on résolut d'acheter des Goths leur retraite, et avec les trésors des anciens temples, on parvint à leur donner cinq mille livres pesant d'or et trente mille livres d'argent, sans compter une foule d'habillements précieux, d'or et de pourpre, et trois mille livres d'épiceries. Alarich se retira dans la Toscane, chargé de richesses et de butin, et emmenant à sa suite une foule d'esclaves qui, se sauvant de Rome, se mirent à son service.

Digitized by Google

Constantin profita des embarras que cette guerre occasionnait à Honorius pour lui envoyer quelques eunuques en ambassade à Ravenne, et obtenir de lui la pourpre impériale. Honorius qui, dans ces circonstances, ne redoutait rien moins que son entrée en Italie, ne se sentit point assez fort pour lui refuser sa demande Il le reconnut empereur. Mais n'ayant plus rien à craindre à son sujet, il fut plus difficile à ratifier les conditions du traité dicté par les Goths sous les murs de Rome, quoique les habitants de cette ville le conjurassent par leurs députés d'y souscrire.

Alarich vint donc une seconde fois mettre le siége de- 409.
vant cette capitale et, comme la première fois, la réduisit à l'extrémité. Six mille Dalmates, envoyés par l'empereur au secours de la place, furent presque tous massacrés. Cependant les habitants obtinrent d'Alarich un sauf-conduit pour une nouvelle députation qu'ils envoyèrent à Honorius, et à laquelle se joignit le pape Innocent. Ataulf descendait alors des Alpes, pour prendre part aux victoires de ses compatriotes. Quelques succès obtenus sur ses troupes par les impériaux rassurèrent un peu la cour. Toutefois le ministère changea, et avec la chûte d'Olimpe et l'arrivée aux affaires de Jovius, préfet du prétoire, qui, pendant qu'Alarich avait été en Epire, s'était lié d'amitié avec lui, la nécessité d'un traité définitif avec les Goths fut de nouveau reconnue. Jovius envoya vers Alarich qui, de son côté, se trouva disposé à un arrangement; et il fut convenu qu'ils se rendraient l'un et l'autre à Rimini. L'ultimatum d'Alarich fut qu'on abandonnerait aux Goths la Dalmatie, le Norique et le territoire de Venise, et qu'on leur fournirait annuellement un tribut en argent et en provisions de bouche. Jovius dicta lui-même, en présence du prince, le rapport qu'il

Digitized by Google

fit à l'empereur de ces négociations ; par une apostille, il engagea le souverain à s'attacher Alarich, et, afin de porter ce dernier à se désister d'une partie de sa demande, à lui offrir le commandement de l'armée romaine. Mais Honorius rejeta cette proposition de son ministre, et dans sa réponse, lui donna l'autorisation de traiter avec le prince aussi favorablement qu'il pourrait, en ce qui concernait le tribut ; mais déclara qu'il ne confierait ni à Alarich, ni à aucun des Goths qui le suivaient, une des grandes dignités de l'empire, et, à plus forte raison, le commanment de l'armée. Cette déclaration, lue sans réserve par Jovius en présence d'Alarich, excita à un tel point la colère du dernier, qui vit en elle une injure faite à toute sa nation, qu'il rompit aussitôt toute négociation, et retourna rejoindre son armée. Cependant il se ravisa plus tard, et fit demander pour lui les deux Noriques, avec un tribut annuel, s'engageant à ces conditions de défendre l'empire contre tous ses ennemis. Mais cette proposition ayant aussi été refusée, la guerre recommença, et le siége de Rome fut continué.

Alarich se rendit maître du port, et affama la ville une seconde fois. Il la contraignit bientôt de lui ouvrir ses portes, et força le sénat de déposer Honorius et de reconnaître pour empereur le préfet Attale, avec lequel il avait jusqu'alors entretenu des intelligences, et dont il reçut les dignités qu'Honorius lui avait refusées. Honorius fut assez lâche pour envoyer une ambassade à ce souverain qu'un Goth venait de créer, et lui demander qu'il partageât l'empire avec lui. Il eut la honte d'un refus, et resta à Ravenne, dont la solidité des murailles le protégea, tandis qu'Alarich continua à soumettre à Attale les villes de l'Emilie et de l'Etrurie.

Constantin, qui avait promis à Honorius des secours de

Digitized by Google

la Gaule et de l'Espagne, fut empêché de les lui envoyer par la révolte de Géronce auquel il avait confié le gouvernement d'Espagne, et qui fit donner la pourpre à Maxime. Géronce s'était emparé des passages des Pyrenées, et avait attiré à lui plusieurs des peuples étrangers qui étaient dans la Gaule, Suèves, Vandales et Alains, qui se répandirent dans toute la péninsule. Après deux ans de courses et de guerres dans les provinces hispaniques, pendant lesquels la puissance romaine continua de crouler de plus en plus, ils se partagèrent le pays par un traité. Les Suèves, commandés par Hermanarich, se fixèrent dans la Galice et la Castille ; les Alains, que Respendial avait conduits, gardèrent la Lusitanie et la province de Carthagène ; et les tribus vandales, unies sous le commandement de Gonderich, fils de Godegisel, s'assirent sur les rives du Bétis, et donnèrent leur nom à l'Andalousie[1].

Cependant Attale ne tarda pas à s'attirer le mécontentement d'Alarich. Au lieu de se ressouvenir que sa puissance n'était basée que sur la protection qu'il lui accordait, il voulut se rendre indépendant de lui, et il prit soin même d'écarter tous les Goths de sa cour et de l'armée. Alarich l'en punit en le forçant de déposer à Ri- 410.
mini la pourpre et la couronne qu'il lui avait données. Il envoya l'une et l'autre à Honorius avec lequel il renoua des négociations. Mais les affaires s'étant brouillées plus que jamais par l'influence du général Sarr, ennemi personnel d'Alarich et des Balten, à qui Honorius donna le commandement de la ville de Ravenne, Alarich rétablit Attale. Il le déposa une seconde fois, peu après, et n'ayant pu s'emparer de Ravenne, il marcha pour la troisième fois sur Rome dont il se rendit maître, après une faible

1. *Vandelitia*.

résistance, dans la nuit du 24 août 410. L'incendie éclaira cette nuit affreuse où toute la ville fut livrée à la mort et au pillage. L'ordre cependant fut donné d'épargner ceux qui, sans armes, s'étaient réfugiés aux pieds des autels. Les églises furent respectées ; mais la terreur était si grande que beaucoup de ses habitants se sauvèrent jusqu'en Afrique et en Judée, et assombrirent encore le tableau des malheurs qui avaient frappé cette superbe cité.

Les Goths ne restèrent que peu de jours dans Rome[1] et ravagèrent ensuite la Campanie, dont Alarich suivit les côtes et d'où il voulut passer en Sicile pour conquérir l'Afrique. Mais ses vaisseaux furent repoussés par la tempête, et tandis qu'il délibérait sur ses entreprises futures, il mourut subitement près de Cosenzo, âgé seulement de trente-quatre ans. Les captifs qui suivaient l'armée furent employés à détourner le cours du Baseno, et ce fut au milieu du lit de ce torrent que les eaux recouvrirent ensuite de nouveau, que fut enterré le roi wisigoth, dont la tombe devait rester ignorée de la postérité, comme sont ignorés d'elle les plans qu'il avait conçus.

A sa place fut élu Ataulf, prince doué des meilleures qualités, mais qui, se laissant entraîner par l'amour que lui inspira Placidie qui, lors de la prise de Rome, était tombée au pouvoir d'Alarich, fut bientôt entraîné par elle à traiter avec Honorius. Il abandonna l'expédition de Sicile et resta en Italie.

La Gaule était toujours la proie de l'anarchie et des étrangers.

1. Selon Marcelin, dans sa *Chronique*, six jours ; selon Orose, trois jours.

Digitized by Google

Honorius profita, d'un côté, des embarras où se trouvait Constantin que Géronce tenait assiégé dans Arles, et de l'autre, du répit que les Goths lui laissèrent, pour tenter de remettre cette province sous son autorité. Il y envoya un corps d'armée sous la conduite des généraux Constance et Ulphila. A l'approche de ces troupes, beaucoup de soldats de Géronce désertèrent leurs drapeaux pour se joindre à elles, et ce dernier se vit lui-même contraint de repasser en Espagne où il se donna la mort.

Constance vint mettre le siége devant Arles. 411.

Ayant appris qu'un renfort de Francs et d'Allemanes était en marche pour secourir la place sous les ordres d'Ecdobic que Constantin avait nommé son préfet du prétoire, il traversa le Rhône et s'avança à sa rencontre. Ecdobic, mis en fuite, fut tué en se sauvant. Constantin, après avoir soutenu le siége pendant quatre mois, n'ayant plus aucun espoir de secours, se réfugia dans une église pour y déposer la pourpre et la couronne, et s'y fit sacrer prêtre, dans l'espérance que cet acte lui sauverait la vie. Elle lui fut en effet assurée, ainsi qu'à son fils, par la capitulation qui suivit. Mais, contre la foi du traité et tandis qu'on les conduisait en Italie auprès d'Honorius, le dévot empereur les fit massacrer l'un et l'autre. 412.

Pendant ces événements, un Gaulois puissant, du nom de Jovin, se fit déclarer empereur à Mayence, soutenu par Goar, roi des Alains qui étaient restés dans la Gaule, et par Gunthacar, roi des Bourguignons auxquels s'étaient jointes plusieurs tribus franques et allemanes. Honorius, ou plutôt son ministre, profita des circonstances pour délivrer l'Italie des Goths, en implorant le secours d'Ataulf contre ces peuples, et en offrant à son ambition la conquête de la Gaule et sa possession. Sarr, mécontent de la cour, avait,

lui aussi, pris le parti de Jovin. Il fut le premier en présence des Goths qui le prirent et le mirent à mort. Toute la Gaule citérieure tomba au pouvoir d'Ataulf, qui maintenant traita avec Jovin, mais qui bientôt, reprenant les armes contre lui et contre Sébastien, frère que ce prince gaulois s'était associé à l'empire, s'empara successivement de l'un et de l'autre. Il envoya à Honorius la tête de Sébastien, et ayant, peu de temps après, assiégé Jovin dans Valence, il l'envoya aussi à l'empe-
413. reur qui le fit mettre à mort.

Cependant les négociations entamées entre Ataulf et la cour romaine pour un traité définitif, traînant en longueur, il se rendit maître de Narbonne, de Toulouse, de Bordeaux, qui ouvrit volontairement ses portes, échoua toutefois devant Marseille, défendue par le général Boniface, et, pour couper court aux réclamations d'Honorius qui exigeait qu'on lui rendît sa sœur Placidie, la fille de Théodose, quoique déjà le roi eût réglé en Italie son mariage avec cette princesse, il l'épousa publiquement à Narbonne, au mois de janvier 414. La plus grande pompe présida à la cérémonie. Un lit de parade fut érigé, décoré de tous les trophées qu'Ataulf et son père avaient pris sur les Romains. Attale, cet empereur qu'Alarich avait fait et déposé, composa l'épithalame, et l'évêque goth Sigesar administra le sacrement et fut nommé instituteur des enfants qui naîtraient.

Les Romains, pour mieux pouvoir agir contre cette puissance qui menaçait d'envahir toute la Gaule, firent alliance avec les Bourguignons que la révolte de Jovin avait attirés dans les provinces du Rhin, et, par un traité, cédèrent à Gunthacar la vallée du fleuve et les Vosges. Worms devint la première capitale de ce nouveau royaume.

Digitized by Google

Constance vint alors attaquer les Goths près de Narbonne et conduisit les opérations de la campagne qu'il entreprit contre eux avec un tel succès qu'il les força de se retirer en Espagne. Ils pillèrent, en partant, Bordeaux. Les Alains, qui s'étaient joints à eux, les abandonnèrent pendant qu'ils faisaient le siége de Bazas. Ataulf traversa les Pyrénées et vint porter secours à Barcelonne dont il s'empara, et où, pendant qu'il se pré- 415.
parait à la conquête de la péninsule, le poignard d'un assassin le frappa.

Cette mort vengea celle de Sarr, dont le frère Singerich fut élu roi par une faction des Wisigoths.

Singerich arracha des mains de Sigesar les enfants qu'Ataulf avait eus de son premier mariage, et les fit impitoyablement massacrer. Il tint une espèce d'entrée triomphale, et força Placidie, cette fille des Césars, veuve d'Ataulf, à marcher à pied devant son cheval. Mais peu de jours après, il fut lui-même assassiné.

Wallia s'empara du royaume, et continua encore quelque temps la guerre avec Honorius. Mais la flotte qu'il équipa pour passer en Afrique ayant été dissipée par une tempête dans le détroit de Cadix, et voyant une espèce de jugement de Dieu dans ce malheur qui, pour la seconde fois, repoussait les Wisigoths de cette terre, 416.
il fit la paix avec lui. Il lui renvoya Placidie, et lui livra Attale auquel l'empereur fit couper deux doigts de la main et qu'il relégua, ainsi mutilé, dans l'île de Lipari. Les Romains firent aux Wisigoths une cession de terres, leur donnèrent deux cent mille mesures de froment, et se servirent d'eux pour punir les autres peuples germains qui tenaient toujours les plus belles provinces de l'Espagne.

Wallia les attaqua en effet, leur livra plusieurs san- 417

Digitized by Google

418. glants combats dans la Lusitanie et dans la Bétique, et assujettit totalement les Alains, dont il tua le roi Atax, et qui se confondirent avec les Goths sous le nom de Gothalanes, nom qui s'est transmis à la province de Catalogne. Ceux des Alains qui échappèrent se mirent sous le sceptre des rois vandales qui, depuis ce temps, prirent toujours le titre de rois des Vandales et des Alains.

419. Wallia, après ces victoires, vint prendre possession de la province de Seconde-Aquitaine, qui lui fut cédée par traité, ainsi que quelques villes des provinces limitrophes; il porta sa cour dans Toulouse qui devint la capitale du royaume, lequel prit le nom de Gothie. Ce royaume comprenait toute la partie de la Gaule baignée par l'Océan depuis la Loire jusqu'aux Pyrénées, et tout le Nord-Est de l'Espagne, dont le Sud et l'Ouest continuèrent d'être partiellement occupés par les Romains à côté des Suèves et des Vandales.

L'île de Bretagne, abandonnée à elle-même, avait secoué le joug, et, à son exemple, les Armoricains avaient chassé les magistrats romains et s'étaient formés en républiques libres (410). Les Francs que Jovin avait attirés dans la Seconde-Germanie y avaient pris pied, et il ne restait plus aux Romains dans la Gaule que les provinces les plus rapprochées de l'Italie et le centre du pays jusqu'en Belgique.

Les Francs du Rhin s'avancèrent en 420 jusqu'à Trèves. Repoussés par Castin que Constance envoya contre eux, ils ne quittèrent plus cependant la rive gauche du fleuve et, s'emparant de Cologne, de Mayence et des autres villes, ils s'y établirent sous le nom de Ripuaires.

Les Saliens cependant se répandirent jusqu'aux rives de l'Océan.

La tradition leur donne alors pour roi Faramond, que l'on dit fils de Marcomer, et à qui l'on attribue la loi salique qui devint la loi fondamentale de la nation [1].

Toutes les tribus, dit-on encore, se réunirent sous ce prince en une commune fédération.

Il dut être dans la nature des choses qu'en se mettant toutes, ou du moins en grand nombre (car les Francs ripuaires ou du Rhin ne furent point alors encore unis aux Francs saliens), qu'en se mettant, dis-je, en grand nombre sous le même sceptre, ces tribus qui avaient à cœur de conserver leurs libertés, fissent jurer au prince de les leur garder intactes, et voulussent avoir de lui une garantie qui assurât le pacte fait entre lui et la nation. Ce fut cette loi, discutée sans doute alors dans l'assemblée générale des tribus, qui, lorsque les Francs eurent fait la conquête du reste de la Gaule, devint le fondement de la loi écrite, laquelle, avec les changements que les circonstances exigèrent, fut plus tard rédigée sous Clovis dans la langue des vaincus, en conservant toutefois dans la langue franque les formules principales du texte auquel le roi Childebert et Clotaire firent encore par la suite quelques additions.

Constance qui, en 417, avait épousé la veuve d'Ataulf, 421.
fut, pour prix de ses services, associé à l'empire par Ho-

1. Le nom de Saliens semble leur être venu de la position qu'occupait la peuplade prépondérante de leur coalition, assise sur les bords de la Saal, petite rivière qui se jette dans le Mein. Clovis, en recevant le baptême de saint Rémi, fut lui-même encore appelé Sicambre par le prélat (voy. *Grégoire de Tours*). Or, les Sicambres *Sieg-Einwohner*, habitants de la Sieg, s'étendaient depuis le Rhin jusqu'à la Saal, et il est probable que le nom de Saliens, porté par les divers peuples réunis qui, plus tard, allèrent s'établir dans les terres basses de l'Yssel et de l'Escaut, fut conservé par eux pour se distinguer des autres peuples de la confédération franque qui s'arrêtèrent sur le Rhin.

norius. Placidie reçut le titre d'Auguste, et le jeune Valentinien, son fils, enfant qui alors avait environ deux ans, reçut celui de César. Mais Théodose, à Constantinople, refusa de reconnaître ce nouvel empereur ; et la guerre eût éclaté entre les deux empires, si la mort de Constance n'en eût rendu inutiles tous les préparatifs.

Honorius ne lui survécut pas longtemps, et mourut lui-même à Rome le 23 août 423.

CHAPITRE XXII.

Les Vandales en Afrique, les Francs dans la Gaule, les Saxons en Bretagne.

L'Espagne était toujours occupée en grande partie par les Vandales qui, en 421, avaient tenté de soumettre les Suèves, et les avaient même assiégés dans les montagnes d'Oviédo et de Léon. Cependant ils avaient été repoussés par Æster, comte d'Espagne, qui les avait battus à Braga.

Castin, général de la cavalerie, et le comte Boniface, le même qui avait défendu Marseille contre Ataulf, furent alors envoyés contre eux. Mais ces deux généraux, n'ayant pu s'entendre, Boniface avait passé en Afrique, d'où, tandis que la guerre continuait entre les Romains et les Vandales, qui finirent par battre à leur tour Castin sous les murs de Tarragone, il entretint des relations avec ces derniers. Il épousa même une princesse de leur maison royale, femme de la plus grande beauté, qui, en

lui donnant la main, renonça, dit-on, à l'arianisme dont les Vandales comme les Goths, leurs voisins, faisaient profession ; car le christianisme n'avait pas tardé à succéder au culte d'Odin chez tous les nations germaniques qui étaient entrées dans la Gaule.

A l'avènement de Valentinien III, ces Vandales, devenus tout-puissants dans la péninsule, pillèrent les îles Baléares, et s'emparèrent de Carthagène et d'Hispalis, la moderne Séville, capitale de la Bétique. 425.

L'empire d'Occident était plus que jamais la proie de l'intrigue et de l'anarchie.

Honorius avait à peine cessé de vivre, que Jean, premier secrétaire d'État, avait à Rome pris la pourpre impériale, et avait appelé les Huns à son secours. Ætius qui, ainsi que Castin, avait pris son parti, les conduisait en Italie, lorsque la chute et la mort de Jean, contre lequel Théodose, qui voulut conserver à sa famille l'empire d'Occident, envoya des troupes, le mirent dans la nécessité de renvoyer ces étrangers, auxquels il parvint à persuader de retourner sur le Danube. Les Goths qui, à la même époque, sans que l'histoire en assigne la cause, vinrent mettre le siége devant Arles, furent aussi repoussés par lui. La cour lui pardonna en faveur de ce double service.

Boniface s'était en Afrique opposé au tyran, et il avait conservé cette province au jeune Valentinien, à qui Théodose envoya la pourpre, et qui fut maintenant reconnu dans tout l'Occident. Castin se retira auprès de lui.

Mais la jeunesse de l'empereur ne lui permettant point de régner par lui-même, ce fut entre les mains de Placidie que tomba tout le pouvoir, ou plutôt entre celles d'Ætius et de Boniface, dont la rivalité fut si nuisible à l'empire.

426. Ætius, nommé maître général de la milice, ne tarda pas à acquérir toute la confiance de l'impératrice-mère, et n'eut pas de peine à lui persuader que Boniface voulait attirer à lui la souveraineté de l'Afrique. Il la porta à signer le rappel de ce général. Mais en même temps il fit écrire sous main à Boniface que ses ennemis à la cour travaillaient contre lui, et que sa tête était en danger s'il paraissait en Italie. Boniface, qui reçut à la fois cet avis et l'ordre de se rendre à Ravenne, tomba dans le piége qu'Ætius lui tendait pour le perdre ; il entraîna par sa défection le malheur de la province qui lui était confiée. Sur son refus de paraître, la guerre lui fut déclarée au nom des deux empereurs. Ne se sentant point assez fort pour résister seul à la puissance romaine, il envoya en Espagne, auprès des deux princes vandales Gunderich et Geiserich, pour leur faire la proposition de passer en Afrique, leur offrant de partager avec eux la province en trois parts, sous la condition d'un traité d'alliance offensive et défensive.

428. Le traité fut conclu sans que Gunderich, qui périt pendant cet intervalle, pût le remplir.

Mais Geiserich, son frère naturel, qui paraît avoir trempé dans le complot de sa mort, et qui, après le meurtre de la veuve et des enfants de Gunderich, réunit à lui toute la nation, vint s'établir sur les côtes guerrières de l'Afrique.

Jamais capitaine plus heureux, plus habile, plus audacieux, n'avait levé son étendard contre Rome. Il rassembla une armée de cinquante mille combattants [1], Vandales et Alains, auxquels se joignirent des Goths, des Suèves et d'autres Germains, avides de butin, de gloire

1. Selon Victor, *De persecutione vandalica*, L. Ier, c. 1, il y avait en tout quatre-vingt mille âmes, vieillards, enfants, etc.

zed by Google

et de périls. Il n'était point encore embarqué que les Suèves, sous la conduite d'Hermigar, entrèrent dans le pays qu'il venait d'abandonner. Geiserich retourne sur ses pas, poursuit les Suèves, qui se retirent à son approche, et leur fait essuyer, non loin de Mérida, une défaite sanglante à la suite de laquelle Hermigar périt lui-même, en fuyant, dans les flots du Guadiana. Il traverse alors le détroit, et débarque, au mois de mai 429, sur la terre d'Afrique, où, à son arrivée, tout est dans l'épouvante et la consternation, et où bientôt s'élèvent de toute part l'incendie et le pillage.

Boniface ne fut pas longtemps sans être instruit de l'intrigue dont il avait été le jouet, et n'eut pas de peine à se justifier auprès de l'impératrice et à rentrer en grâce auprès d'elle. Il se repentit alors d'avoir attiré ces étrangers dont il tenta en vain d'arrêter la marche par la persuasion ou par les armes. Geiserich s'avança à la conquête du pays, vint mettre le siége devant Hippone dont il s'empara, après quatorze mois de blocus, prit le rocher sur lequel Cyrte s'élevait florissante, et, dissipant l'armée romaine et les secours qui vinrent d'Italie et de Constantinople, sous la conduite d'Aspar, il contraignit les Romains à traiter avec lui sous les murs d'Hippone, et à lui céder, pour trois ans, une partie de ses conquêtes. 435.

Pendant que l'Afrique était ainsi ravagée, les Juthungues firent une incursion dans la Rhétie ; quelques troubles éclatèrent dans le Norique ; et les Francs, auxquels maintenant commandait Clodion, inquiétèrent les provinces gauloises encore intactes.

Ætius, qui était la cause première des malheurs de l'Afrique, échappa d'abord à sa disgrâce, à cause des éminents services qu'il rendit dans la Gaule. Tandis qu'il

Digitized by Google

combattait les Francs, il reçut en ambassade le savant évêque Idace [1], que les habitants de la Galice, en différend avec Hermanarich, roi des Suèves, lui envoyèrent pour implorer sa médiation. Mais la popularité dont il jouissait dans l'armée, sa grande réputation militaire, les vues ambitieuses qu'on lui prêtait, alarmèrent la cour qui, redoutant sa trop grande puissance, rappela d'Afrique le comte Boniface, afin de le lui opposer. Boniface fut nommé maître général de la milice. Ætius voulut se soutenir contre lui ; et il en résulta une espèce de guerre civile qui entraîna une bataille où le parti de Boniface eut le dessus, mais où ce général fut si fortement blessé qu'il mourut trois mois après. Son gendre Sébastien fut mis à sa place. Toutefois Ætius, qui alla se réfugier dans la Pannonie auprès des Huns, sut faire jouer les ressorts de sa politique avec un tel succès, qu'il parvint à le renverser et à rentrer en faveur à la cour, où il reparut en 434.

L'année suivante, il marcha contre les Bourguignons qui s'avancèrent dans la Belgique, conduits par leur roi Gunthacar, et auxquels se joignirent une foule d'aventuriers, Huns, Sarmates et Germains. Cette guerre qu'ensanglantèrent plusieurs combats, ne fut terminée qu'en 436.

Alors commença celle des Wisigoths, qui, après une paix de dix ans, vinrent tout à coup assiéger Narbonne. Les embarras qui en resultèrent pour les Romains dans la Gaule furent encore augmentés par le soulèvement des Bagaudes ou paysans qui, écrasés d'impôts, et las des

1. Il nous reste de lui les *Festi integri* dans la *Labbei bibliotheca manuscriptorum nova*. Paris, 1657, vol. F, t. Ier, et dans le *Grævii thesaurus antiq. rom.*, t. XI, p. 246, et sa Chronique dans le *Thesaurus temporum* de Joseph Scaliger.

Digitized by Google

vexations auxquelles ils étaient en proie, prirent les armes pour s'en délivrer. Ætius, dans ces circonstances difficiles, eut recours aux Huns avec lesquels il entretenait toujours des relations amicales ; il en prit plusieurs milliers à sa solde. L'arrivée de ces troupes étrangères dans la Gaule fut plus fatale aux villes et aux campagnes que n'aurait pu l'être l'ennemi. Partout leur passage fut marqué par des violences de toute espèce. Cependant elles aidèrent le général Litorius à battre les Goths sous les 436.
murs de Narbonne, et continuèrent d'être d'un grand secours pendant les trois campagnes qui suivirent.

Ætius, en 438, gagna une seconde bataille sur les Goths, dans laquelle il en resta huit mille sur la place.

Mais Litorius, auquel il céda le commandement, s'étant 439.
l'année suivante avancé contre eux jusque sous les murs de Toulouse, paya de sa liberté sa défaite.

Théodorich, contraint de reculer jusque dans sa capitale, fit faire par ses soldats des prières publiques, afin d'implorer l'assistance de Dieu, et cependant envoya quelques évêques dans le camp romain, afin de proposer la paix au général. Mais Litorius, plein de suffisance et qui, comme beaucoup de grands de l'époque, tout en feignant d'avoir foi au christianisme, était encore imbu des superstitions païennes, quelques sevères que fussent les lois à leur sujet, rejeta ces propositions avec d'autant plus de hauteur que quelques augures lui avaient promis la victoire. Sa honte n'en fut que plus grande, lorsque, tombé au pouvoir de l'ennemi, il vint dans Toulouse orner le triomphe du vainqueur.

La bataille qu'il perdit ouvrit aux Goths tout le pays jusqu'à la Loire. Partout les habitants les reçurent comme des libérateurs. L'Italie pouvait être menacée. Dans ce danger, la paix refusée devant Toulouse fut proposée

Digitized by Google

par Avitus, alors préfet du prétoire des Gaules, et elle ne tarda pas à être conclue.

440. Ætius, pour opposer une barrière aux Wisigoths du côté du Rhône, donna le pays de Valence aux Alains restés dans la Gaule, et qui, depuis leur défection d'auprès d'Ataulf, paraissent avoir toujours fidèlement servi les Romains. Ils s'en partagèrent les terres. Le peu d'habitants qui était encore dans la contrée se vit obligé de fuir avec son avoir.

Cependant Geiserich, à l'écoulement du traité, avait repris les armes, et s'étant emparé de Carthage au mois d'octobre 439, il y avait transporté sa cour.

Cette ville qui, sous la domination des Romains, s'était relevée aussi florissante et aussi belle qu'elle l'avait été sous ses fondateurs primitifs, était le centre d'un immense commerce. Elle renfermait dans ses murs une foule de monuments somptueux, un cirque, un théâtre et des écoles où la grammaire, la rhétorique, la philosophie, les langues et les arts libéraux étaient enseignés. Ses édifices publics étaient superbes, et son port était rempli de vaisseaux.

Geiserich, qui, pour ne point laisser aux Romains trop de points stratégiques de défense, avait rasé toutes les villes d'Afrique, à l'exception de Cyrte et d'Hippone, épargna les monuments de Carthage. Cependant il en traita durement les habitants qui, par un édit, furent obligés de livrer sans délai, et sous peine de la vie, leur or, leurs pierreries et tout ce qu'ils avaient de plus précieux. Les nobles et les sénateurs furent envoyés en exil ; il fit le partage entre ses soldats des terres proconsulaires et de la Zeugitane, et se réserva à lui-même le territoire de Byzace, d'Abaritane, et les parties adjacentes de la Numidie et de la Gétulie. En même temps commença l'intolérance

religieuse qui donna lieu à la persécution contre le catholicisme, en ruina les églises, et en poursuivit les prêtres et les docteurs.

Déjà sous le régime romain s'étaient élevées les disputes du clergé qui avaient donné lieu de la part des empereurs à plusieurs décrets, dont la sévérité fut maintenant employée contre ceux mêmes en faveur desquels ils avaient été rendus. Geiserich fit servir ces rescrits à la cause même de l'arianisme contre lequel ils avaient été donnés; quiconque n'était point arien, ne put avoir d'emploi à la cour. Les églises catholiques furent pillées, et leurs prêtres quittèrent en grand nombre le pays, entre autres, Quodultdée, évêque de Carthage, qui alla se réfugier à Naples. Mais la foule, qui n'avait de religion que l'apparence, suivit le torrent, et le schisme fut bientôt répandu dans toute la province d'Afrique dont les Vandales se rendirent alors maîtres sans résistance.

Geiserich, au milieu de ces disputes théologiques, et tout en se faisant le réformateur des mœurs qui, sous l'empire des Romains, s'étaient relâchées jusqu'à la dissolution, mit à profit la position qu'il venait de prendre en conquérant.

L'empire de la Méditerranée lui était ouvert; et bientôt la puissance des Vandales sur cette mer fut aussi redoutable que l'avait été autrefois celle des Carthaginois. Ils passèrent en Sicile, mirent le siége devant Palerme et s'emparèrent de Lilybée [1]. Leurs vaisseaux coururent tous les parages, se rendirent maîtres de la Corse et de la Sardaigne, et traversant le détroit, allèrent jusque dans l'Océan piller les côtes d'Espagne. L'armée navale que Théodose envoya contre eux, fut plus à

1. Aujourd'hui Capo boco.

Digitized by Google

charge à la Sicile qu'elle ne fit de dommage à l'Afrique. En même temps, les Huns ravageaient la Thrace; et, dans cette calamité, de nouveaux secours ne pouvant être envoyés de Constantinople, et l'Occident se trouvant épuisé, force fut à Valentinien III de faire une seconde fois la paix avec les Vandales et de leur abandonner les terres qu'ils possédaient déjà. Tout ce que
442. put faire l'empereur pour ses anciens sujets, fut d'adoucir le sort des catholiques et d'obtenir qu'un nouvel évêque fût élu à Carthage.

Pendant tous les événements qui s'étaient succédés pour baser, étendre et consolider le royaume des Vandales, les Suèves n'avaient pas cessé, de leur côté, d'augmenter leur puissance en Espagne. Hermanarich qui les avait conduits dans cette contrée et qui, depuis trente ans, tenait le sceptre, se sentant accablé par l'âge et les infirmités, le céda à son fils Réchila qui s'empara de Mérida, d'Hispalis et de toutes les provinces du Bétis et de Carthagène. Il repoussa les Romains
446. qui, avec le secours des Goths, tentèrent de remettre le pays sous leur pouvoir.

Ætius était arrêté dans la Gaule, tellement occupé contre les peuples du Nord, que les habitants de la Bretagne, molestés par les Pictes et les Écossais, lui ayant demandé du secours, il fut, malgré lui, obligé de les abandonner à leur sort. Clodion s'empara de Cambray (445) et, malgré la victoire qu'Ætius remporta sur ce roi franc près de Vieux-Hesdin [1], tout le pays jusqu'à la Somme tomba au pouvoir de ce prince.

Les Bretons, délaissés par les Romains, se tournèrent vers les Angles et les Saxons, dont l'audace sur leurs

1. *Vicus Helenæ.*

ized by Google

côtes leur avait si souvent été fatale ; ils les attirèrent dans leur île, afin que ces peuples les aidassent à repousser les montagnards. Quelques vaisseaux, montés par des aventuriers de ces nations sous la conduite d'Hengist et de Horsa, avaient abordé la petite île de Taneth, voisine de la province de Kent ; ils furent reçus par Vortigern, roi 449.
des Bretons, comme un secours que les Dieux lui envoyaient. Ils combattirent, en effet, dans ses rangs, et par leur valeur lui assurèrent la victoire. Mais la discorde ne tarda pas à se mettre entre les Bretons et ces étrangers qui d'abord n'étaient venus qu'en petit nombre, mais qui appelèrent de la Basse-Saxe d'autres tribus de Saxons, d'Angles et de Jutes, et tous réunis traitèrent bientôt les habitants de l'île en souverains et en ennemis. Ils se rendirent maîtres par le fer et par le feu de toute la Bretagne depuis sa partie orientale jusqu'à l'Occident, et quelques-uns d'entre eux allèrent même piller les îles Orcades. Les Bretons, impuissants à leur résister, quittèrent en masse leurs foyers et se retirèrent en partie dans les montagnes du pays de Galles, et en partie passèrent avec leurs vaisseaux dans la Gaule où ils s'arrêtèrent sur les côtes de l'Armorique qui, du nombre considérable qui s'y établit, prit le nom de Petite-Bretagne. Les Angles ayant été le premier peuple conquérant, ce fut d'eux que plus tard, lorsque ces diverses colonies finirent par établir leur heptarchie, l'île prit au Sud le nom d'Angleterre [1]. Quoique quatorze siècles se soient depuis écoulés, tout dans la constitution du peuple anglais, dans son langage, dans ses coutumes, atteste encore cette antique origine.

2. *Engel land*, — pays des Angles.

CHAPITRE XXIII.

Attila.

Le mouvement de migration que les Huns avaient imprimé à la plupart des peuples de la Germanie, avait en grande partie changé l'aspect politique de cette vaste contrée.

L'empire des Ostrogoths sur le Danube et la mer Noire n'existait plus.

Quoique le nom de ces peuples soit cité parmi ceux des auxiliaires qu'Attila mena à sa suite dans les Gaules, ils n'étaient plus la nation dominante, mais ils étaient soumis à la suzeraineté des Huns sous lesquels, comme nous l'avons vu, s'était rangé leur roi Hunimond.

Ce prince laissa, en mourant, le titre de roi qu'il avait continué de porter, à son fils Thorismond qui tomba dans un combat contre les Gépides. Borimond, le fils de ce dernier, plutôt que de supporter le joug auquel sa nation était condamnée, préféra s'expatrier, et alla dans la Gaule se réfugier à la cour des Wisigoths.

Les Ostrogoths restèrent quelque temps sans roi, jusqu'à ce que Walamir, prince de la maison de Winithar[1], fut de nouveau élu.

Il était encore à la tête de la nation, lorsqu'Attila leva son étendard contre Rome, et il le suivit dans son expédition des Gaules avec ses deux frères Théodomir et Widemir.

1. Voir ci-avant, page 199.

Digitized by Google

A côté des Ostrogoths combattirent aussi dans ces mêmes armées les Thuringiens dont une partie, comme nous l'avons vu, s'était réfugiée, pour échapper aux Huns, dans les montagnes de la Transylvanie, et qui, dans la succession des guerres incessantes qui avaient continué d'agiter tous les peuples germains et sarmates, après avoir pris part à l'expédition de Radagaise, à qui l'histoire donne le titre de *roi des Goths*, sans qu'elle précise ni à quel peuple gothique il commandait, ni quel pays il habitait, vinrent s'établir au milieu des Semnones et des Hermundures dont le nom n'est plus alors cité, mais dont la contrée prit depuis ce temps le nom de Thuringe [1]. Depuis le Mein supérieur jusqu'aux confins du Harzwald et depuis la Saale jusqu'à la Werra, toute la contrée leur fut soumise.

Les Gépides, les Scirres, les Rugiens et les autres nations qui avaient autrefois pris part à toutes les expéditions des Goths, furent alors soumis aux Huns et les suivirent en Occident.

Les Huns étaient eux-mêmes désignés, selon les régions sur lesquelles leur domination s'étendait, en Huns d'Europe et Huns d'Asie. La succession des rois qui régnèrent sur leurs diverses tribus, aux noms près de quelques-uns d'entre eux, nous est inconnue. Tantôt en guerre avec les Romains, tantôt leurs alliés, ils s'avancèrent jusque dans la Pannonie, et leur fournirent des contingents pendant leurs guerres sous Théodose contre Maximin, contre les Juthungues et contre Eugène, pendant celle d'Honorius contre Radagaise, et pendant celle de Valentinien III contre les Wisigoths.

1. Appelée *Thoringia* par Grégoire de Tours. — Or Mamerte (*Panegyrici veteres*) désigne, comme nous l'avons dit, par le nom de *Thoringi* les Theruingi de Jornandes et d'Ammien.

Etzel, que nous nommons Attila, commença à régner vers l'an 428, conjointement avec son frère Bléda. Déjà Rua, leur prédécesseur, avait entamé avec Théodose des négociations de paix qui, reprises par ces deux princes, amenèrent un traité définitif dont les conditions furent ratifiées la même année à Margos, ville de la Mœsie. L'empire, par ce traité, se fit tributaire des Huns, et s'engagea à ne porter secours à aucune nation barbare avec laquelle les Huns seraient en guerre, et à leur payer annuellement, à *titre de tribut*[1], une somme de 700 livres d'or.

Cette paix fut cependant rompue en 442.

Tandis que les Vandales continuaient de soumettre l'Afrique, que les Perses, les Sarrasins, les Isaures, attaquaient l'Asie, Attila et Bléda, suivis d'une foule de rois soumis à leur suzeraineté, entrèrent dans l'Illyrie, prirent Nysa, Singedun et plusieurs autres villes, et portèrent la terreur jusqu'au fond de la Thrace. Cette irruption servit les Vandales, en forçant Théodose de rappeler l'armée qu'il avait en Sicile.

Bléda périt trois ans après, victime, dit le comte Marcelin dans sa chronique, des embûches que lui tendit son frère.

Attila réunit à lui tous les États de la vaste monarchie, dont le siége était au centre de la Dacie, à quinze journées de marche du Danube, vis-à-vis Viddine.

C'est là que, dans un palais construit en bois, mais d'une vaste étendue, et au milieu des richesses enlevées aux nations vaincues, vivait dans une remarquable simplicité cet homme extraordinaire dont le nom, quelques années plus tard, devait devenir si terrible. Priscus, qui

1. *Tributi nomine*. Priscus, p. 47, B.

Digitized by Google

l'a approché pendant le temps qu'il était en ambassade à sa cour, nous le peint : petit de corps, mais fort des épaules, avec une grosse tête, de petits yeux, et un nez camard, frugal, simple dans ses goûts, dans ses vêtements, dans ses armes, ne mangeant et ne buvant que dans une écuelle et une coupe de bois, tandis que l'or et l'argenterie couvrait la table de ses convives. Sa cour en effet était splendide ; et quand aux jours de fête il réunissait à un festin les grands du royaume, c'était le Barde qui charmait cette noblesse guerrière, en chantant, au son des instruments, les strophes qui rappelaient les actions d'éclat de son prince. De tous les enfants qu'il avait de ses deux épouses, c'était, dit Priscus, le plus jeune qu'il affectionnait le plus, parce que les augures lui avaient prédit que le ciel le destinait à lui succéder. Aussi terrible il était envers l'ennemi, aussi bon il était envers ceux qu'il avait pris sous sa protection. Conformément aux coutumes de sa nation, il rendait lui-même la justice à ses sujets. Sa sévérité était exemplaire, et n'était point toujours exempte de cruauté ; elle était nécessaire peut-être pour tenir sous le joug tant de nations différentes que la force seule pouvait contenir. L'unique gloire de tous ces peuples était celle des armes. Attila sut profiter de leur enthousiasme pour les mener à la conquête du monde. Son sabre était pour eux le signe certain de la victoire. Il les mena, une seconde fois en 447, dans l'Illyrie, dont il renversa la plupart des villes. Il battit le général Arnegisèle sur les bords de l'Ulte dans la Dacie riveraine, et après une autre bataille sanglante remportée dans la Chersonèse, il força Théodose à un nouveau traité par lequel le tribut annuel de sept cents livres d'or que l'empire s'était jusqu'alors engagé à payer, fut porté à deux mille et cent livres.

La cour de Constantinople, impuissante à lui résister, chercha à se défaire d'Attila par un assassinat. Mais le roi fut à temps instruit du complot et se contenta de faire à l'empereur des reproches pleins de dignité.

Théodose mourut lui-même en 450, laissant pour héritière de sa couronne sa sœur Pulchérie, princesse de cinquante-deux ans, qui, déjà du vivant de l'empereur, avait pris une part active au gouvernement, et qui épousa maintenant le général Marcien.

Attila se préparait à attaquer de nouveau l'Orient, quand une ambassade de Geiserich vint l'inciter contre le roi des Wisigoths dans les Gaules, et lui fit abandonner son premier projet, pour se ruer sur l'Occident. Le roi des Vandales avait fait épouser à son fils Hunerich la fille du roi des Wisigoths, et sur de simples soupçons que cette princesse avait voulu l'empoisonner, il lui avait fait couper le nez et les oreilles, et l'avait, ainsi mutilée, renvoyée à son père. Théodorich ne respirait que vengeance, et la guerre eût immanquablement éclaté entre les Wisigoths et les Vandales, si, par ses insinuations et ses présents, Geiserich n'eût porté les Huns à le prévenir. Attila se rendit d'autant plus facilement aux prières du roi vandale, que des raisons politiques le tenaient indisposé contre la cour de Ravenne, et qu'en attaquant les Wisigoths, il trouvait un prétexte de marcher contre l'empire.

Honoria, sœur de Valentinien, dont l'histoire a enregistré les faiblesses, lasse en effet de vivre dans le célibat et sans influence à la cour de son frère, avait fait offrir sa main à Attila, et ce prince avait à cet effet entamé des négociations avec l'empereur que celui-ci avait repoussées.

Attila rassembla une immense armée, composée non-

seulement de ses Huns, mais encore de toutes les nations germaniques que la force de ses armes tenait soumises ; il traversa toute la Germanie, renversant devant lui tout ce qui voulut s'opposer à son passage. Dix mille Bourguignons qui, sous leur roi Gunthacar, tentèrent d'arrêter sa marche, tombèrent jusqu'au dernier pour la liberté et pour la patrie, comme autrefois les Spartiates dans les Thermopyles. Attila, sur le Rhin, trouva les Francs partagés en deux factions sous deux princes qui se disputaient le pouvoir, et dont l'aîné vint lui demander son secours contre les Romains qui tenaient *le parti du plus jeune*. Clodion en effet avait cessé de vivre. Attila, avant de pénétrer plus avant, tenta une seconde fois les moyens de conciliation, et envoya de nouveau à Rome des ambassadeurs, afin de demander la main d'Honoria et une partie de l'empire. Ayant reçu comme la première fois une réponse négative, il reprit la campagne, et se répandant comme un torrent dans toute la Belgique, il s'empara de Trèves, de Metz, de Tongres, d'Arras, et, toujours victorieux dans sa marche, vint jusqu'à Orléans.

Déjà il se préparait à traverser la Loire, lorsque Ætius qui avait rassemblé en Italie tout ce qu'il avait pu de soldats romains et d'alliés auxiliaires, vint, uni aux Wisigoths conduits en personne par Théodorich, se porter à sa rencontre.

Les Huns, obligés de lever le siége d'Orléans, se retirèrent jusqu'en Champagne, où ils prirent position sur la Marne, dans la vaste plaine de Châlons.

L'armée combinée des Romains et des Wisigoths suivit son mouvement, et reprenant elle-même l'offensive, vint l'y attaquer.

Les Alains, sous la conduite de leur roi Sangibane, ayant devant Orléans provoqué par leur conduite douteuse

la méfiance d'Ætius et de Théodorich, furent disséminés parmi les troupes sur la fidélité desquelles ces deux chefs pouvaient compter. Dans les rangs des Romains, étaient Mérovée et ses Francs, tandis que dans ceux des Huns, était son frère Cléodebald, avec ceux de son parti. Attila rangea son armée en bataille, et se mit au centre, laissant le commandement des deux ailes, composées des peuples sarmates et germains, à Théodomir, prince ostrogoth, et à Arbarich, roi des Gépides, en la valeur et les talents desquels il avait surtout le plus de confiance.
451. La bataille qui se donna fut une des plus meurtrières et des plus sanglantes dont la tradition ait conservé la mémoire. Le brave Théodorich périt en combattant; ce qui excita à un tel point la fureur des Wisigoths que, s'élançant sur les Huns à la suite de Thorismond, sans que ni leurs flèches, ni leur innombrable cavalerie pussent les arrêter, ils en rompirent les rangs et décidèrent la victoire. Cependant la nuit sépara les deux armées, et les Huns se retirèrent dans leur camp, fortifié par leurs chariots.

Thorismond, fils de Théodorich, qui venait avec tant de courage de venger son père, fut à sa place élevé sur le bouclier par sa nation; il fit faire au héros de superbes funérailles. Mais les alliés ne profitèrent point de leur victoire. Au lieu de marcher sur le camp, d'où Attila n'osa plus sortir et où déjà il avait fait empiler une immense quantité de selles, afin d'y mettre le feu et de s'y brûler en cas que l'ennemi pût y pénétrer, ils lui laissèrent ouverte la retraite. Ætius, jaloux de la gloire des Wisigoths et content d'avoir délivré la Gaule, permit à Attila de rentrer dans la Germanie, et porta Thorismond à retourner dans ses États, afin que son frère ne pût profiter de son absence pour s'en emparer. Thorismond

ized by Google

reçut pour indemnité un plateau d'or du poids de cinq cents livres, orné de pierreries, que l'on regardait comme la fameuse table de Salomon, prise par les Romains dans le temple de Jérusalem.

Attila toutefois ne suspendit le cours de ses aventureuses expéditions que le temps qui lui fut nécessaire à réparer ses pertes. Tout à coup, et au moment où l'empire s'y attendait le moins, il reparut dans la Pannonie, 452.
s'avança jusqu'à Aquilée, qu'il renversa et dont il entraîna les habitants en esclavage, et traversant les Alpes dont aucun des passages n'était gardé, il se répandit en Italie. Toutes les villes des Vénètes tombèrent successivement en son pouvoir. La terreur que ses armes inspirèrent fut si grande que, craignant le sort de ceux d'Aquilée, les habitants de Padoue et des cités voisines se réfugièrent en grand nombre sur les lagunes du Rialto, et jetèrent les fondements de la cité qui, de leur nom, prit celui de Venise. Les Huns entrèrent dans la Ligurie et s'emparèrent de Milan, de Pavie et des autres villes où ils portèrent partout le pillage et la dévastation. Arrivé dans le palais de Milan, Attila vit dans une des salles un tableau représentant l'empereur romain assis sur un trône d'or et ayant à ses pieds des Scythes réduits en esclavage. Il en fit aussitôt la satire, en se faisant peindre lui-même sur le trône et ayant devant lui les deux empereurs romains qui versaient à ses pieds leurs sacs d'or.

Rome était dans la consternation, et déjà Ætius, qui désespérait du salut de cette capitale, avait conseillé à Valentinien de quitter l'Italie. On avait jeté dans les fers l'infortunée Honoria, accusée d'avoir, par ses instigations, porté Attila à venir faire le siége de la ville. Dans ce danger, les conseillers de la couronne ne virent d'autres ressources que de chercher par un traité à arrêter la

marche du vainqueur. Des ambassadeurs furent envoyés vers lui sur le Mincio, auxquels, s'il en faut croire la chronique de Prosper, se joignit le pape Léon, vieillard vénérable, avec les principaux membres de son clergé[1]. Les conditions du traité ne nous ont point été conservées; elles durent être avantageuses à Attila qui, en même temps qu'il menaça l'Orient, passa les Alpes et tomba d'abord sur les Alains, pour venger ensuite sur les Wisigoths la défaite que ces derniers lui avaient fait supporter dans les plaines de Châlons[2]. Mais Thorismond le prévint, et marchant avec la plus grande célérité à sa rencontre, il le chassa une seconde fois de la Gaule.

Les vallées de l'Helvétie avaient en grande partie été dépeuplées par le passage de tant d'armées qui, depuis deux siècles, l'avaient à tant de reprises traversée. Attila, en se retirant, tomba sur les Suèves du Danube, dont une tribu, fuyant dans les monts helvétiques et sur les bords du lac que traverse le Rhin, y trouva un refuge et donna à cette contrée le nom de Suisse, qu'elle continua depuis de porter[3].

Attila se préparait à attaquer l'Orient, pour avoir né-
453. gligé de lui payer tribut, lorsqu'il mourut subitement de la rupture d'une veine, selon quelques-uns, et selon

1. Cassiodore (*Variarum*, L. 1, c. 4) cite au nombre de ces ambassadeurs son père, et Carpilion, fils d'Ætius, sans mentionner le pape. Un passage de la chronique de Prosper, tiré d'un manuscrit et édité par Sirmond et Duchêne, cite au contraire le S. Père avec Avien, personnage consulaire, et le préfet Trigétius. — Peut-être, pour concilier ces deux passages, faut-il penser qu'il y eut deux ambassades subséquentes.

2. Jornandes est le seul écrivain qui mentionne cette seconde expédition des Gaules.

3. Schwab, Schweiz, Schweden, — sont autant de mots synonymes de Schwew, *Suevi*, que portèrent ces anciens peuples, depuis le Nord jusqu'au Sud.

d'autres, de la main d'une jeune fille du nom d'Ildegunde qu'il voulut épouser [1]. Toute sa nation pleura sa mort et lui rendit les plus grands honneurs. Ces cavaliers innombrables qu'il avait conduits par toute l'Europe, firent tous le tour de sa dépouille mortelle qui, renfermée, dit-on, dans un cercueil d'or, et celui-ci dans un second d'argent recouvert d'un troisième d'airain, fut pendant la nuit confiée au sol. Tous ceux, dit-on encore, qui avaient travaillé à l'inhumer furent ensuite massacrés, afin que le lieu qui recélait sa cendre restât pour jamais ignoré.

CHAPITRE XXIV.

Derniers temps de l'empire romain d'Occident.

L'empire d'Attila ne survécut guère à la mort de ce prince. Les différents fils qu'il laissa ne purent s'entendre, et il en résulta des guerres dont les peuples germains et sarmates profitèrent pour reconquérir eux-mêmes leur liberté.

Ardarich, roi des Gépides, leva le premier l'étendard.

Le danger réunit alors de nouveau les fils d'Attila, qui, cependant, perdirent dans la Pannonie, sur les bords du Nétab, une bataille sanglante, où plus de trente mille Huns périrent, et à leur tête Ellac, l'aîné des princes qui les conduisait. Ardarich resta maître de la Dacie propre [2], et repoussa les Huns jusque sur la mer Noire, dans les

1. Peut-être y a-t-il quelque rapport entre cette assertion historique et le poème des *Niebelungen* à l'article de Chriemhild.

1. La Transylvanie, la Valachie et une partie de la Haute-Hongrie.

plaines qu'autrefois les Ostrogoths avaient habitées. Pour mieux assurer son pouvoir, il rechercha l'amitié de Marcien, et fit un traité d'alliance avec l'empire.

Les Ostrogoths, que son exemple anima du même esprit d'indépendance, s'unirent alors aux Scirres, et à quelques tribus d'Alains, de Rugiens et de Sarmates, et tous ensemble, ils traversèrent le Danube pour s'établir sur la rive droite du fleuve. Les Goths obtinrent des Romains toute l'étendue de la Pannonie, depuis Sirmium jusqu'à Vienne, et s'en partagèrent le territoire entre leurs trois princes Walemir, Théodomir et Widemir, qui toutefois restèrent offensivement et défensivement unis.

Les Scirres, les Alains et leurs confédérés, conduits par Candax, se répandirent dans la petite Scythie, et à côté d'eux vinrent aussi habiter les Rugiens, dont une autre partie forma un royaume particulier, voisin des Gépides, à l'embouchure de la Morave dans le Danube.

Les Sarmates obtinrent des terres dans l'Illyrie.

Quant aux Huns, partagés sous trop de princes pour que leur puissance fût désormais redoutable, ils ne purent remettre les Goths sous leur joug, malgré les guerres qu'ils leur firent pour les y contraindre. Ils formèrent plusieurs royaumes, dont les plus considérables furent celui que Dengezich fonda sur les bords de la mer Noire; celui qu'Hernach, son frère, l'un des plus jeunes fils d'Attila, fonda aux confins de la Scythie mineure, et les autres établissements que d'autres de leurs princes fondèrent dans la Dacie riveraine, à laquelle les Bulgares, horde descendue des rives du Volga, donnèrent leur nom quelques années plus tard. Dengezich, après plusieurs expéditions dans la Thrace, finit par être tué en 469 par le général Anagaste, qui envoya sa tête à Constantinople.

Digitized by Google

Ætius, qui avait sauvé la Gaule par son courage et l'Italie par sa prudence, ne vécut pas assez de temps pour voir ces événements.

Devenu suspect à Valentinien, après les grands services qu'il lui avait rendus, il fut, ainsi que le préfet du prétoire, tué en 354 par la propre main de l'empereur; exemple de ce que peut la jalouse fureur d'un ambitieux sur la faiblesse d'un souverain; car Valentinien fut poussé à se défaire d'un homme si nécessaire à l'État par les conseils du sénateur Maxime, de la femme duquel le prince avait abusé. Ce sénateur, pour se venger, et dans le dessein de se rendre maître de l'empire, lui persuada, en accablant Ætius de fausses accusations, de se défaire de cet homme, le seul qui eût pu mettre obstacle à ses projets.

Maxime fit, un an après, tuer Valentinien dans le champ de Mars par deux officiers qui avaient servi Ætius. Il se fit déclarer empereur, et obligea Eudoxie, veuve de Valentinien, de l'épouser malgré elle. Il donna le commandement des troupes et des provinces de la Gaule à Avitus qui, par ses sages dispositions, contint les Francs, les Allemanes et les Saxons, et qui vint à Toulouse où Théodorich II s'était, par le meurtre de son frère Thorismond, emparé du royaume des Wisigoths (453), renouveler avec ce prince l'ancienne alliance des Romains.

Mais Eudoxie, à qui Maxime, dans un moment d'amoureux transport, eut la faiblesse d'avouer qu'il avait, à cause d'elle, trempé dans le complot de la mort de son premier mari, n'en fut que plus animée à venger l'affront qu'il lui avait fait en la contraignant de partager son lit. Elle envoya à Carthage auprès du roi des Vandales, afin d'implorer la protection de ce prince contre son oppresseur.

455. Geiserich ne manqua pas l'occasion, et avec une flotte nombreuse, il parut devant les côtes de l'Italie qui, sans défense, lui était ouverte, et d'où chacun ne songea qu'à fuir. Maxime, pris au moment où il voulait quitter Rome, fut impitoyablement massacré ; ses membres furent jetés dans le Tibre. Geiserich entra sans résistance dans la ville, aux portes de laquelle le pape Léon vint le recevoir et obtint de lui que le fer et le feu épargneraient la cité. Mais le pillage dura pendant deux semaines consécutives. Toutes les richesses que la ville contenait, or, pierreries et métaux précieux, furent transportées à bord des vaisseaux vandales, et entre autres plusieurs vases pris dans le temple de Jérusalem par Titus Vespasien, et que plus tard, Bélisaire, après la chute du royaume des Vandales, fit transporter à Constantinople.

Un vaisseau fut en entier chargé des statues enlevées aux palais et aux places publiques et destinées à orner les places et les palais de Carthage. Ce vaisseau, malheureusement pour l'art, périt dans la traversée. Geiserich mena avec lui en Afrique l'impératrice et ses deux filles, Eudoxie et Placidie, dont la première fut donnée pour épouse à son fils Hunerich.

Dès que la nouvelle de ces événements parvint à Toulouse, Théodorich, à la cour duquel Avitus se trouvait, usa de toute son influence pour faire donner la pourpre à ce général. Avitus fut reconnu par l'armée et le peuple des Gaules ; le sénat et l'Italie suivirent leur exemple. Marcien, à qui la situation de l'Orient ne permettait guère de songer aux affaires de l'Italie, l'accepta pour collègue.

Les deux empereurs envoyèrent des députés à Geiserich, afin de faire cesser les hostilités de ce prince, et

Marcien pour réclamer aussi l'impératrice et ses deux filles. Mais le Vandale rejeta toutes leurs propositions, et continua avec sa flotte d'inquiéter non-seulement les côtes de l'Italie, mais encore celles d'Espagne et de la Grèce.

Ce fut à cette époque que les Bourguignons, qui, après la mort de Gunthacar, avaient, dans la personne de Gundiéoch, reçu un roi de la race d'Athanarich et qui, abandonnant le Rhin, s'étaient jetés sur la Séquanie, se répandirent dans le Jura et une partie des Alpes que le sénat romain leur céda par un traité. 456.

Une autre de leurs tribus qui avait pour roi Chilperich, s'avança jusqu'au Rhône. A leur place, les Allemanes s'emparèrent de la vallée du Rhin jusqu'aux Vosges, tandis qu'en arrière des tribus suéviques de cette coalition assises sur le Danube, et qui, depuis cette époque, vont être citées dans l'histoire sous le nom de Souabes[1], les Boïens, à qui le passage des Goths et des Huns avait rendu la liberté, commençaient à se reformer en corps de nation et donnaient leur nom au bassin de l'Isar[2].

Les Bourguignons, devenus voisins des Wisigoths, qui, après leur victoire sur les Huns, avaient détruit les colonies des Alains sur le Rhône, s'allièrent avec Théodorich II contre les Suèves d'Espagne, que ce prince attaqua à l'instigation des Romains.

Réchila était mort à Mérida en 448 et avait laissé la couronne à son fils Réchiar.

Ce dernier vint à la cour de Théodorich Ier et rechercha la main d'une des filles de ce prince, afin de s'assurer de son amitié. Rentré dans la péninsule, il y attaqua

1. Schwaben.
2. Boïerland, Boïbara, Boïjaria, Bajuvaria, Bavaria et enfin Baïern, que nous traduisons par Bavière.

les Romains et pilla Sarragosse, Ilerda et d'autres villes de l'Espagne tarragonaise et du territoire de Carthagène dont il chassa ou soumit, avec le secours de Frédéric, frère du roi des Wisigoths, les vagabonds connus dans la Gaule sous le nom de Bagaudes.

Mais à la mort de Valentinien, cette bonne intelligence cessa.

Réchiar s'empara de nouveau du territoire de Carthagène; et loin de se laisser arrêter par les ambassadeurs qu'Avitus et Théodorich II lui envoyèrent, il entra dans l'Espagne tarragonaise, où il porta partout le pillage, et d'où il entraîna avec lui dans la Galice un grand nombre de prisonniers et un immense butin.

Théodorich prit le parti d'Avitus, et suivi des deux rois bourguignons, il traversa les Pyrénées et vint livrer aux Suèves, sur les rives de l'Orbégo, et à douze mille romains d'Astorga, une bataille sanglante dans laquelle ces derniers furent défaits. Réchiar, obligé de fuir et voyant tout perdu, tenta de passer en Afrique; mais la tempête le rejeta sur les côtes de la Lusitanie, près de Calle[1], où, pris dans le port, il fut conduit à Théodorich qui le fit mettre à mort. Théodorich vint assiéger Braga, qu'il livra au pillage, et s'avança dans la Lusitanie jusqu'à Mérida; mais les nouvelles qu'il reçut de la Gaule le forcèrent
457. de revenir sur ses pas. Il laissa cependant en arrière un corps d'armée chargé de poursuivre les restes de l'armée des Suèves, dont une partie de la nation fut contrainte de se soumettre.

Les factions qui divisaient l'empire d'Occident avaient pris un caractère de telle animosité, qu'Avitus, homme doux et paisible, qui plus tard entra dans les ordres sa-

1. Aujourd'hui Porto, qui a donné son nom au Portugal.

Digitized by Google

crès, se vit contraint, pour épargner le sang, de se démettre de la pourpre qu'il n'avait prise que par le conseil de Théodorich.

L'empire resta vacant pendant dix mois.

Le général Ricimer, d'une famille distinguée parmi les Suèves, et qui, par sa mère, était petit-fils de Wallia, soutint pendant cet interrègne le repos des provinces.

Les Allemanes ayant fait une irruption en Italie, en furent repoussés par le général Majoran, maître de la milice, qui, aidé du crédit de ce même Ricimer, finit par se faire déclarer empereur et fut reconnu par l'armée et par le sénat. Son premier soin fut de rétablir une flotte capable de repousser les pirateries des Vandales qui, en effet, firent à la même époque une descente en Italie et pillèrent tous les environs de Sinuessa, entre le Volterno et le Gargiliano. Majoran vint à temps leur reprendre le butin et les força de se rembarquer. Il traversa ensuite 458.
le mont Cenis avec une forte armée, composée en majeure partie d'Ostrogoths, de Rugiens, d'Alains, de Sarmates et de Huns, tous peuples qui s'étaient établis sur les terres de l'empire, et même de Moscs[1], nation qui originairement avait habité la Colchide, mais qui plus tard traversa le Tanaïs et s'établit aux frontières de l'Europe et de l'Asie. Les Gaulois, influencés par Théodorich, ne l'avaient point encore en effet reconnu, et il fallut que la force des armes les y contraignît. Nous voyons par deux passages d'Idace et d'Apollinaire, que Lyon ne fut prise qu'après une forte résistance, et que les Wisigoths lui livrèrent aussi une bataille.

Après avoir réglé les affaires de la Gaule, Majoran passa en Espagne avec l'intention de porter la guerre en 460.

1. Moschi.

Digitized by Google

Afrique. Il avait à cet effet ordonné l'équipement d'une flotte qui devait se rassembler à Alicante. Mais, comme le faucon qui guette sa proie, Geiserich tomba dessus avant qu'elle n'eût atteint le lieu du rendez-vous, et s'en empara sans beaucoup de peine. Il envoya ensuite des ambassadeurs qui traitèrent de la paix.

Mais cette paix fut de courte durée, comme le fut le
461. règne de Majoran qui, bientôt après, fut déposé par le crédit de Ricimer qui l'avait aidé à prendre la pourpre, sans que nous soyons instruits des raisons qui les brouillèrent. Les négociations qu'entreprit avec les Vandales Libius-Sévère qui, quelques mois après, fut élu à sa place, restèrent aussi infructueuses que les représentations que l'empereur Léon leur fit faire par ses ambassadeurs.

Une tribu d'Alains (peut-être celle qui avait suivi Majoran dans la Gaule) traversa les Alpes en 464, et s'avança jusqu'à Bergame où Ricimer lui livra une bataille qui décida sa retraite.

465. Le règne de Sévère fut court, et il mourut l'année suivante sans laisser de successeur.

Il y eut un nouvel interrègne de près de deux ans, pendant lesquels Ricimer, que son siècle accusa d'avoir causé la mort de l'empereur, et à la puissance duquel il ne manquait que le titre de souverain, protégea l'empire contre les Barbares. Il porta le sénat à laisser tomber son choix sur Anthémius, gendre de l'empereur Marcien, et s'attacha lui-même au nouvel empereur en épousant sa fille Euphémie.

Geiserich qui avait en vain cherché à faire nommer Olybrius, lequel, par son mariage avec la princesse Placidie, était devenu le beau-frère de son fils, n'en fut que plus ardent à continuer la guerre. Ses vaisseaux par-

Digitized by Google

coururent tous les parages de la Méditerranée, et menacèrent principalement les côtes de l'Égypte.

Léon équipa contre lui une flotte considérable dont il donna le commandement à Basilisque, frère de son épouse Véréna, et à laquelle se joignirent les escadres de l'Occident. Mais les brûlots de l'ennemi anéantirent une partie de ces vaisseaux, et le reste fut obligé, pour éviter le feu, de regagner les côtes de la Sicile.

Cependant les Romains parvinrent à jeter en 470 sur le sol africain une armée de terre qui s'empara de Tripoli et qui fit de tels progrès que le roi vandale consentit enfin à la paix. L'Occident eût pu reprendre quelque force, si les divisions qui éclatèrent entre l'empereur et Ricimer, n'eussent amené une nouvelle révolution.

Rien ne nous a été révélé par les historiens du temps sur les vrais motifs qui désunirent le beau-père et le gendre; la chronique d'Alexandrie peut seule donner à penser que l'empereur Léon, prenant le parti d'Olybrius, profita de ces dissentiments pour l'envoyer de Constantinople en Italie, et que, par la présence de ce général qui prit le titre d'empereur, l'animosité des deux partis ne fit qu'augmenter. Bilimer, gouverneur des Gaules, vint au secours d'Anthémius, et se battit contre Ricimer aux portes de Rome. Mais il fut vaincu et tué. Après sa mort, Ricimer entra dans la ville et fit mourir son beau-père, 472.
laissant à Olybrius le titre d'empereur, dont ce prince cependant ne jouit pas longtemps. Il ne survécut que peu de mois à Ricimer qui lui-même mourut quarante jours après ces événements.

Olybrius donna le titre de patrice à Gundebaud, roi des Bourguignons, qui, le plus puissant des quatre fils qu'avait, en mourant, laissés Gundiéoch (466), porta sa résidence à Lyon. De ses trois frères, Hilperich qui ré-

sida à Genève, Godegisil qui résida à Besançon et Godmann qui porta sa cour à Vienne, il n'y eut que le second qui se soutint contre lui. L'empire des Bourguignons dans les Gaules comprenait alors la Séquanie, la première Lyonnaise, la Viennoise, la partie septentrionale de la Narbonnaise et les Alpes pennines et graïennes. Lyon leur avait été rendue par Anthémius en 470. Ils y avaient porté leurs lois, leurs mœurs, leur langage, et on s'habituait déjà à donner à tout le pays qu'ils occupaient le nom de Germanie lyonnaise [1].

Gundebaud, après la mort d'Olybrius, aida Glycérius
473. à se faire reconnaître empereur à Ravenne.

Ce fut sous le court gouvernement de ce prince qu'eut lieu en Italie la première invasion des Ostrogoths.

Nous avons dit que ces peuples avaient obtenu la Pannonie pour séjour.

Dans la Thrace habitaient encore d'autres Goths, connus sous le nom de *Goths mineurs*, qui, depuis Valens, y étaient restés étrangers aux guerres de leurs compatriotes, et qui, pauvres, ne s'occupaient que de l'éducation de leurs bestiaux. A leur tête était alors un prince du nom de Théodorich, qui avait su s'attirer la protection et l'amitié d'Asper, général de l'armée d'Orient, qui lui-même par son crédit avait porté Léon sur le trône de Constantinople.

Les Ostrogoths, jaloux des avantages dont jouissait cette tribu de la part des Romains, voulurent en avoir de pareils. N'ayant pu les acquérir par leurs ambassadeurs, ils fondirent sur l'Illyrie, afin de forcer l'empereur d'Orient à les leur accorder. Ils atteignirent en partie leur but; et malgré les victoires que remporta sur eux

1. Voy. Sidon. Apoll., ép. 7.

le général Anthémius, que nous venons de voir plus tard sur le trône d'Occident, ils obtinrent de la cour de Constantinople un tribut annuel. Pour gage de la paix qui fut ratifiée, Théodomir, à la sollicitation de son frère Walamir, livra comme ôtage aux Romains son jeune fils Théodorich, enfant de sept ans, à qui la destinée réservait plus tard l'empire de Rome et de l'Italie.

Ce jeune prince resta plusieurs années à Constantinople d'où il revint pour faire plus tard ses premières armes sous son père, dans la guerre que les Ostrogoths eurent avec les Souabes, les Scirres et les Sarmates.

Les Souabes donnèrent les premiers sujet à cette guerre, en venant enlever, pendant une expédition qu'ils firent dans la Dalmatie, les bestiaux de quelques-uns des sujets de Théodomir. Vaincu et pris par ce prince, Hunimond qui les conduisait en fut cependant bien traité, et il acquit même à tel point son affection, que le roi l'adopta pour son fils. Mais oubliant bientôt ce que le titre qu'il venait d'accepter lui imposait, et ne se ressouvenant que de la honte de sa défaite, Hunimond chercha à s'en venger en excitant sous main les Scirres contre les Ostrogoths. Les Scirres furent vaincus; cependant la victoire que les Goths remportèrent fut achetée au prix du sang de Walamir, qui périt en combattant.

Hunimond et Alarich, chef d'une autre tribu souabe, prirent alors ouvertement fait et cause contre les Goths, et retrempant le courage des Scirres, parurent à leur tour sur le terrain avec leurs troupes auxquelles se joignirent quelques renforts de Gépides et de Rugiens. Les Sarmates prirent aussi les armes, sous la conduite de leurs deux rois Benya et Babaï. L'un et l'autre parti envoya des ambassadeurs à Constantinople, afin de deman-

der du secours. Léon, dans ces circonstances, écouta les députés des Scirres, contre l'avis d'Asper qui voulait qu'on laissât tous ces étrangers s'entre-détruire eux-mêmes. Il donna l'ordre au gouverneur de l'Illyrie de marcher contre les Ostrogoths. Mais les deux princes Théodomir et Widemir, qui, après la mort de leur frère, avaient réuni à eux ses États, marchèrent à la rencontre des coalisés dans les plaines de la Pannonie, et leur firent essuyer une sanglante défaite.

Widemir passa l'hiver suivant le Danube sur la glace, et entra à son tour sur le territoire des Souabes et des Allemanes qu'il vainquit en plusieurs rencontres, dont il dévasta tout le pays. Théodorich, qui, après avoir grandi à Constantinople, revint alors trouver son père, prit part à cette expédition ; il se mit à la tête de six mille hommes, et s'avançant contre Babaï et ses Sarmates, il les défit et le tua. Il s'empara de Singedun, dont ce peuple s'était rendu maître peu de temps auparavant, et étendit le pouvoir des Ostrogoths jusqu'à l'embouchure de la Save.

Asper, qui avait joué un si puissant rôle en Orient, et à qui l'empereur devait, comme nous l'avons dit, sa couronne, tomba à cette époque en disgrâce (471). Il était allié à Théodorich, roi des Goths établis dans la Thrace, par le mariage qu'il avait fait avec la sœur de ce prince. Sa mort que Léon provoqua, et dont il chargea Zénon, son gendre, qui tua lâchement et par trahison Asper et ses deux fils aînés, donna occasion au roi des Goths de prendre les armes contre l'empire. Léon, pour prévenir la guerre, lui envoya un ambassadeur, et il envoya à son tour à Constantinople des députés qui réclamèrent en son nom la succession d'Asper, et demandèrent pour leur maître le commandement de l'armée dont ce général avait été revêtu, et pour les Goths un pays dans

la Thrace où la vie fût plus commode. Sur le refus de l'empereur d'y obtempérer, Théodorich fit entrer une partie de ses troupes sur le territoire de Philippolis, et vint lui-même mettre le siége devant Arcadiopole dont il s'empara. Léon, effrayé des progrès des Goths, finit par céder en partie à leur demande ; et on en vint à un traité par lequel le roi reçut pour sa personne le commandement qu'il demandait, et pour ses Goths une pension annuelle de deux mille livres d'or, avec l'engagement de leur part de servir l'empire contre tous ses ennemis, à l'exception des Vandales, restriction qui semble prouver les relations que Geiserich entretenait avec ces peuples.

Les Ostrogoths, peu de temps après, fondirent en même temps sur l'Orient et sur l'Occident.

Trop à l'étroit dans la Pannonie, et ne pouvant vivre sans rapine, le peuple entier demanda à ses deux princes de les conduire à d'aventureuses expéditions ; le sort ayant désigné à chacun d'eux les contrées où ils devaient se diriger, Widémir entra en Italie, et Théodomir, traversant la Save, sans que les Sarmates tentassent de lui en défendre le passage, se jeta sur l'Illyrie. Théodorich vint joindre son père devant Nissa, et après la prise de cette ville, se dirigeant ensemble vers le Sud, ils s'emparèrent dans la Thessalie d'Héraclée et de Larisse, et vinrent mettre le siége devant Thessalonique, capitale de l'Illyrie orientale.

Le changement de gouvernement qui eut lieu à cette époque à Constantinople, protégea leurs entreprises.

Léon mourut en effet au mois de janvier 474, laissant la couronne à son neveu, jeune prince du même nom que lui, qui, en prenant la pourpre, s'associa à l'empire son père Zénon. Léon II mourut lui-même dix mois après ; sa mort laissa Zénon seul maître de l'empire.

Digitized by Google

Le nouvel empereur, qui sentit le besoin de consolider son trône et qui vit l'impuissance où était le patrice Clarien, commandant de Thessalonique, de conserver la place contre les Ostrogoths, acheta d'eux la paix par des présents et leur céda le territoire de Pautalie dans la Dacie riveraine[1].

L'autre armée qui s'était avancée en Italie, perdit son général peu après son entrée dans la péninsule. Widémir II qui succéda à son père, fit un accord avec Glycérius et en reçut de riches présents, afin qu'il évacuât le pays ; il conduisit ses Ostrogoths dans la Gaule, où les Wisigoths, parmi lesquels ils se confondirent en un seul corps de nation, leur offrirent un asile.

Ces derniers peuples, que nous avons perdus de vue depuis leur campagne d'Espagne, et qui n'avaient cessé depuis d'agrandir leur territoire, étaient eux-mêmes en guerre avec les Romains.

Théodorich II, après avoir battu les Suèves, leur avait donné pour gouverneur Agilulfe qui, plein d'ambition, conçut le projet de se rendre maître de la province qui lui était confiée, et prit le titre de roi. Vaincu par l'armée que Théodorich lui opposa, et tombé en sa puissance, il paya de sa tête son infidélité (458). Cependant les événements majeurs dont la Gaule était le théâtre, portèrent le roi des Wisigoths à être moins sévère envers les Suèves, et il leur permit de se choisir pour les gouverner un prince de leur race. Mais la nation ne put être d'accord dans son choix, et il en résulta des guerres qui désolèrent toute la partie de la péninsule espagnole qu'ils occupaient encore. Partagés entre Fratane et Masdra, et

1. Aujourd'hui le pays de Paulutzen. Voyez Leunclave, *Historia musulmanica*, p. 266.

plus tard, après la mort du premier, entre Framar et Rémismond, ils pillèrent réciproquement les villes de la Lusitanie, jusqu'à ce que Rémismond enfin réunit à lui tous les partis (465).

Théodorich reconnut ce prince dont il reçut une ambassade, et lui donna sa fille en mariage. Tout permet de penser que ce fut une des grandes raisons qui porta les Suèves, lesquels, en entrant en Espagne, avaient été convertis au christianisme, et qui, jusqu'alors, avaient gardé la foi catholique, à embrasser l'arianisme.

Les différends qui éclatèrent entre les Romains et les Wisigoths après l'abdication d'Avitus, engagèrent Théodorich à envoyer en Espagne un corps d'armée qui agît principalement dans la Bétique.

Dans la Gaule, les Wisigoths conquirent Narbonne par la trahison d'Agrippin qui, ayant eu à se plaindre d'Ægide, gouverneur de la Gaule romaine, leur livra cette place importante (462). Cependant Ægide battit dans l'Armorique le général Frédéric, frère du roi, qui fut tué en combattant.

Théodorich fut lui-même assassiné en 467, et comme on le rapporte, par son frère Eurich.

Toutes les forces romaines étaient alors dirigées contre Geiserich en Afrique.

Eurich en profita pour poursuivre la guerre et réduire en son pouvoir l'Espagne tarragonaise (470). Il s'empara de Pampelune et de Sarragosse, et chassa partout les Romains, auxquels il ne resta plus que çà et là quelques points isolés, tandis que le reste de la péninsule se trouva partagé entre les Wisigoths et les Suèves; ceux-ci occupèrent une partie de la Lusitanie et la Galice, et les Wisigoths toute la Tarragonaise et la Bétique.

Eurich poursuivit ses avantages dans la Gaule, où il continua la guerre à l'instigation d'Aruandus, préfet du prétoire, ennemi personnel d'Anthémius. Une lettre de ce général qui prouvait ses relations avec les Wisigoths, ayant été interceptée, on lui fit son procès ; mais cependant les Goths, auxquels on n'avait point de troupes à opposer, traversèrent le Rhône et s'emparèrent d'Arles et de Marseille (471). Anthémius chercha du secours auprès des Bretons qui, ayant fui leur île lors de l'invasion des Saxons, s'étaient, comme nous l'avons vu, réfugiés dans l'Armorique. Leur duc, du nom de Réotin, vint avec quelques mille hommes prendre position près de Bourges, afin d'y attendre l'armée romaine. Eurich marcha à leur rencontre et les mit dans une telle déroute, qu'ils furent obligés de se réfugier sur le territoire des Bourguignons, qui alors étaient en paix avec les Romains. Les changements qui eurent lieu dans l'empire protégeant la fortune d'Eurich, il marcha à la conquête de l'Auvergne et vint faire le siége de Clermont. Ce fut pendant qu'il était occupé dans cette province, que Widemir II vint, à la tête des Ostrogoths sortis d'Italie, se joindre à lui dans la Gaule. Ecdice, fils de l'ex-empereur Avitus, soutint avec quelque éclat cette campagne, sans pouvoir toutefois, avec le peu de forces dont
474. il disposait, empêcher les Wisigoths de s'avancer jusqu'à la Loire.

Glycérius venait d'être dépouillé de la pourpre par Népos.

Eurich poursuivit ses avantages, et se rabattant sur les Alpes, menaça l'Italie que les Ostrogoths venaient de quitter. Les conseillers de la couronne portèrent le nouvel empereur à traiter de la paix ; et en effet, après en avoir fait régler les préliminaires par les trois évêques d'Arles, de Riez et de Marseille, il envoya comme plénipotentiaire

Digitized by Google

Epiphane, évêque de Pavie, qui vint à Toulouse en ratifier les conditions. 475.

Les Wisigoths, par cette paix, rendirent Arles et Marseille, mais conservèrent l'Auvergne, et eurent par conséquent pour frontières le Rhône et la Loire.

Eurich, après sa conquête, se montra digne du sceptre comme législateur.

Les Goths n'avaient jusqu'alors été régis que par leurs coutumes. Il leur substitua un Code de lois écrites qui devint la base de la législation de ce peuple, et qui marque un pas de plus dans sa civilisation. Sa cour était le centre de tout ce que la Gaule avait de plus distingué en esprits éminents, et l'influence de sa politique s'étendit non-seulement en Italie, mais même chez les Francs, chez les Saxons et chez les autres peuples avec lesquels la position qu'occupait son pays le mettait en rapport.

Népos donna le commandement de l'armée au patrice Oreste, Pannonien d'origine. Ce général qui, à l'époque d'Attila, avait servi ce prince et avait plusieurs fois été envoyé par lui à Constantinople, et qui, après sa mort, vint en Italie prendre du service dans l'armée romaine et s'éleva aux premières charges, profita de son ascendant sur les soldats, pour les faire révolter contre l'empereur qui, contraint de se réfugier à bord d'un vaisseau, passa en Dalmatie.

Oreste fit nommer empereur son fils Augustule, jeune homme à peine sorti de l'enfance, qui fut proclamé à Ravenne le 31 octobre 475.

Mais cette révolution fut bientôt suivie de l'invasion que fit en Italie Odoachar, heureux aventurier, qui, provoquant l'enthousiasme des Turcilingiens[1], nation gothique,

1. Ces Turcilingiens ne sont mentionnés que par Jornandes. Procope cite seulement les Hérules, les Scirres et les Rugiens.

et des Rugiens, des Scirres, des Hérules leurs auxiliaires, fondit à leur tête sur la péninsule. L'histoire ne nous a rien conservé de son enfance. Venu en Italie couvert de la peau des bêtes, il tenta la fortune des armes, et par ses vertus militaires et sa bravoure, il se distingua au point qu'il parvint à être à la tête des troupes de sa nation que les Romains avaient à leur solde.

Levant contre eux l'étendard, il s'empara de Pavie, et fut proclamé roi le 25 août 476 par ces peuples réunis.

Peu de jours après, il défit Oreste près de Plaisance, et marchant sur Ravenne, il gagna une seconde bataille contre Paul, frère de ce général.

Il entra dans la ville, et s'empara d'Augustule qu'il épargna à cause de sa jeunesse et qu'il se contenta de reléguer dans un fort de la Campanie, où, pour sa sustentation, il lui assigna sur le trésor une somme annuelle de six mille sous d'or. L'Italie entière lui fut soumise.

476. L'Orient était lui-même en proie à de trop graves désordres, pour que le voluptueux Zénon pût songer à porter du secours à cette province. Basilisque, aidé du crédit de l'impératrice Véréna, sa sœur, avait pris la pourpre, et soutenu par Théodorich, roi des Goths, il fit la guerre à Zénon, qu'il serra de si près, que cet empereur et l'impératrice Ariane, son épouse, se virent contraints de fuir en Isaurie.

477. Cependant l'année suivante, secouru par Théodorich, roi des Ostrogoths, établis sur le territoire de Pannonie, Zénon revint prendre possession de sa capitale.

Geiserich mourut au commencement de cette même année, laissant la couronne à son fils Hunerich, qui renouvela la paix avec l'empire d'Orient.

481. Quatre ans après mourut le roi des Goths, traversé par le fer d'une lance sur laquelle son cheval le jeta,

Digitized by Google

en se cabrant au milieu des voitures d'équipages, pendant la retraite que ce prince, qui s'était avancé jusque près de Constantinople, sans cependant avoir nui aux Romains, fit pour se diriger sur l'Illyrie.

Odoachar, pendant ces événements, affermit sa puissance en Italie, et sans prendre le titre d'empereur, continua dans sa personne le gouvernement impérial.

Ce malheureux pays avait eu tant à souffrir, que plusieurs de ses provinces étaient désertes. Rome avait supporté plus de maux pendant les guerres d'Anthémius et de Ricimer que pendant celle des Goths et des Vandales. Le peuple se réunit avec confiance autour d'un prince qui chercha à adoucir son sort et à réparer ses malheurs[1]. Le sénat envoya des ambassadeurs à Zénon, afin de complimenter l'empereur sur la défaite de ses ennemis, et en même temps pour lui représenter qu'il n'était pas nécessaire, dans les circonstances présentes, que l'Italie eût un empereur particulier ; qu'elle pouvait être régie par la cour de Constantinople et que le peuple avait mis son espoir et sa confiance en Odoachar. Il priait donc Zénon d'accorder à ce prince le titre de patrice, avec la mission de régir la péninsule au nom de la cour d'Orient.

Mais les troupes répandues dans la partie de la Gaule que les Romains occupaient encore, espérant toujours que Népos se relèverait, envoyèrent en même temps des députés vers Zénon, afin de lui demander du secours.

Comme Népos avait été reconnu par Léon, Zénon ne put se déclarer contre lui, et il se contenta de donner de l'espoir aux députés de l'armée, et fit réponse aux sénateurs qu'aussi longtemps que Népos existerait, leur devoir exigeait qu'ils lui restassent fidèles. Il répondit en

1. La ville de Pavie qui avait tant souffert fut affranchie d'impôts pendant cinq ans.

même temps avec la plus grande considération à Odoachar, en l'engageant à demander à Népos le patriciat que certainement cet empereur ne lui refuserait pas, et en l'exhortant à adopter les mœurs romaines, et à gouverner avec sagesse la province qui lui resterait confiée.

Népos, peu de temps après, fut assassiné près de Salone par deux domestiques apostés par Glycérius.

Sa mort laissa l'empire vacant; et ainsi se trouvèrent écartées toutes les difficultés.

Odoachar obtint du roi des Vandales la Sicile que ce prince lui céda par traité, et pour se concilier l'amitié d'Eurich, roi des Wisigoths, qui, profitant de l'occasion, avait repris Arles et Marseille, il lui laissa la Provence.

Pendant seize ans, il gouverna l'Italie. Il porta du sein de cette province la guerre contre les Rugiens qui, comme nous l'avons vu, s'étaient assis sur le Danube, vis-à-vis le Norique, et dont il défit en 487 le prince Félèthe, qu'il ramena prisonnier avec son épouse Gisa. Leur fils Frédéric s'échappa par la fuite; mis à la tête de la nation, il recommença dans le Norique les incursions qui avaient donné lieu à cette guerre.

Odoachar envoya contre lui son frère Anaulf[1], auquel cependant le jeune prince ne se sentit pas assez fort pour résister; Frédéric se réfugia auprès de Théodorich, roi des Ostrogoths, avec lequel nous le verrons plus tard venir en Italie.

Le pays qu'occupait sa nation resta désert jusqu'à ce que les Lombards qui, descendus du Nord de la Germanie avec les autres peuples vindiles, s'étaient déjà, du temps de Marc-Antonin, avancés avec les Marcomans et leurs alliés au delà du Danube, et qui, plus tard, s'étaient

1. Isidore le nomme Arnoulphe.

Digitized by Google

affranchis du joug des Goths et des Huns, vinrent en prendre possession. Tous les habitants romains qui résidaient encore dans les villes du Norique situées sur le Danube, furent dirigés par Anaulf sur l'Italie, afin de repeupler les contrées de la péninsule auxquelles les calamités de la guerre avaient le plus enlevé leur population.

L'empire d'Occident n'existait plus; de toutes les armées romaines qui avaient autrefois défendu ses nombreuses provinces, il ne subsistait plus qu'un faible corps dans la Gaule, sous la conduite de Syagrius, fils du général Ægide.

Les Francs qui, après la mort de Mérovée, avaient eu Childerich pour roi, obéissaient alors à Clovis [1], son fils, jeune homme qui, après la mort du père, arrivée en 482, fut, à sa place, porté sur le bouclier à l'âge de quinze ans.

Ce prince mit un terme à l'occupation romaine de la Gaule. En 487 il traversa la forêt des Ardennes, et, accompagné de Raganaire, roi de Cambray, il parut tout à coup devant Soissons où Syagrius faisait sa résidence. Il lui livra une bataille qui fut au désavantage des Romains et qui força leur général de se réfugier chez les Wisigoths; Syagrius, livré plus tard à Clovis, fut mis à mort. Soissons, Rheims, Tongres et toutes les autres villes de la Belgique tombèrent successivement au pouvoir du vainqueur qui, en 493, porta ses armes jusque sur la Seine et en 494 jusqu'à la Loire. 487 à 492.

Tout l'empire romain d'Occident était ainsi partagé entre les divers peuples qui, sortis des forêts germaniques avec femmes et enfants, y avaient trouvé une nouvelle patrie. Du mélange de ces peuples avec les anciens habitants de la Gaule, de l'Italie, de l'Espagne, se formèrent

1. Clodwig.

de nouvelles sociétés, un nouveau langage, de nouvelles coutumes, qui nécessairement durent amener cette transition que l'on est convenu d'appeler du nom de barbarie, mais dont les résultats furent la civilisation de cette même Germanie qui, en rapport de guerre avec eux, fut une des premières à s'associer ensuite à leur grand mouvement intellectuel.

CHAPITRE XXV.

Les Ostrogoths en Italie. — Monarchie franque.

Théodorich qui, après la mort de Théodomir, avait pris le sceptre chez les Ostrogoths, avait pour récompense des services qu'il avait rendus à l'empire d'Orient, lors de la révolte de Basilisque et de ses affidés, reçu le titre de patrice, celui de maître de la milice présente, et en 484 avait été fait consul, la plus grande dignité que l'empire pût lui conférer. Zénon, au rapport de Jornandes, l'avait adopté pour son fils et lui avait fait ériger à Constantinople une statue équestre devant le palais. Cependant, toujours insatiable de faveurs, pour me servir des expressions de la chronique de Marcelin, et n'ayant point, à ce qu'il paraît, pu obtenir de l'empereur une nouvelle grâce qu'il en exigeait, il s'avança en 487 jusque près de la capitale, dans les environs de laquelle il y eut plusieurs lieux incendiés par lui.

Théodorich qui eût pu dicter des lois, se contenta d'obtenir de Zénon la permission de marcher avec son peuple à la conquête de l'Italie, qu'Odoachar, à qui l'empereur

n'avait cependant reconnu ouvertement ni le titre de roi, ni celui de patrice, tenait toujours asservie.

Zénon accepta avec d'autant plus de joie la proposition du prince goth, qu'en éloignant de ses États cet hôte incommode, il le jetait dans des provinces où le pouvoir impérial était cependant méconnu. Il ordonna, l'année suivante, le départ des Goths, ordre qui sanctionna en quelque sorte la guerre que Théodorich alla porter en Italie. Zénon se réserva-t-il la possession du pays, au cas où la conquête viendrait à réussir? ou le roi s'empara-t-il de la péninsule au mépris des conditions stipulées entre les deux partis? c'est une question sur laquelle les historiens grecs et ceux des Goths ne sont point d'accord [1]. Les premiers prétendent en effet que l'empereur l'envoya en Italie pour soumettre de nouveau cette province à l'empire; les seconds, qu'il l'y envoya afin de la soumettre à son profit et de s'y former un royaume. Quoiqu'il en soit de ces deux versions, excité d'un côté par Frédéric, prince des Rugiens, et de l'autre par Zénon, content de se débarrasser de ces étrangers turbulents, Théodorich rassembla sa nation, et lui communiquant son enthousiasme, quitta avec elle les environs de Novi en 489. Hommes, femmes, vieillards, enfants, montés sur leur chariots, suivaient les guerriers que le prince guidait. L'immense colonne se dirigea lentement par la Mœsie supérieure, et tomba sur les Gépides qui, après la mort d'Attila, s'étaient, comme nous l'avons vu, emparé de la Dacie, et qui, après que les Ostrogoths eurent eu délaissé la Pannonie, s'étaient répandus sur la rive droite du Danube dans les

1. Voy. Jornandes, c. 57. — Procope, *De bello gothico*, L. 1, c. 1. — Théophane, p. 113. — Dans Valérius, les passages de l'auteur anonyme.

environs de Sirmium et de Singedun. Leur roi Trafstila, ayant tenté de lui barrer le passage sur les bords de l'Ulca, le moderne Plattensée [1], perdit une sanglante bataille. Rien alors n'arrêta la marche des Goths au delà des Alpes juliennes, jusque sur les rives du Lysonzo, où Odoachar, averti de l'arrivée et des intentions de Théodorich, s'avança à sa rencontre.

Les Ostrogoths restèrent victorieux et poursuivirent l'ennemi jusqu'à Vérone où il prit position; les Hérules y furent défaits une seconde fois. Odoachar, contraint de fuir, alla se réfugier dans Ravenne. Théodorich marcha sur Milan, dont il s'empara, et y reçut la soumission de Tufa, maître de la milice, qui se rendit à lui avec une
490. grande partie de l'armée ennemie. Epiphane, évêque de Pavie, vint aussi le trouver, dans l'intérêt sans doute de l'église qu'il représentait.

Tufa sut si bien s'insinuer dans les bonnes grâces de Théodorich et acquit à un tel point sa confiance, que ce prince lui donna le commandement du corps d'armée qu'il envoya faire le siége de Ravenne.

Mais Tufa qui avait indignement trahi son maître, trahit Théodorich avec la même indignité. Il renoua des relations avec Odoachar, qui se rendit au devant de lui jusqu'à Faenza, et lui livra toutes les troupes qu'il commandait, et qui, les poings liés, furent conduites prisonnières à Ravenne. Le prince Frédéric qui, sans doute, n'avait pas vu se réaliser les espérances qu'il s'était formées de cette expédition d'Italie, suivit son exemple et passa aussi du côté d'Odoachar.

Théodorich, à la nouvelle de cette défection, se renferma dans Pavie et concentra toute son armée dans les principales places de guerre qu'il occupait.

1. Entre Albe royale et Canischa.

Digitized by Google

Cependant il avait envoyé une ambassade au roi des Wisigoths dans la Gaule, et ayant reçu du secours de ce prince, il reprit la campagne. Il s'avança au devant d'Odoachar et lui fit pour la troisième fois supporter sur les rives de l'Adda une défaite qui le contraignit de se renfermer de nouveau dans Ravenne. Le siége de cette place traîna en longueur pendant trois ans. Odoachar fit en 491 avec ses Hérules une sortie vigoureuse, qui cependant fut vivement repoussée. Comme c'était la seule ville qui tenait encore, Théodorich regarda la conquête de l'Italie comme assurée, et envoya à Constantinople, auprès de Zénon, le sénateur Festus, chargé de négocier en son nom avec l'empereur. Cependant il traita avec les Vandales par rapport à la Sicile, et repoussa les Bourguignons qui, ayant traversé les Alpes, étaient entrés en Italie et y faisaient d'affreux ravages.

Le manque de vivres qui se fit de plus en plus sentir dans Ravenne, força enfin les assiégés de capituler. L'évêque de cette ville fut chargé des négociations, et à la fin de février 493, les portes en furent ouvertes aux Ostrogoths.

Les conditions du traité ne nous ont point été conservées.

Il paraît qu'Odoachar, contraint par la nécessité de se soumettre, trama quelque temps après une conspiration, dont Théodorich fut instruit[1]. Ce prince le prévint en le faisant assassiner dans un festin qu'il lui donna, et en faisant égorger avec femme et enfants le fils d'Odoachar, ses parents et tous ceux qui étaient soupçonnés d'avoir trempé dans le complot ou de tenir son parti.

1. Voy. Procope, *De bello gothico*, L. 1, p. 309; la chronique de Cassiodore; les restes d'Ennode, etc.

Toute l'Italie fut alors soumise à son sceptre. Le tiers des terres qu'Odoachar s'était par droit de conquête réservé pour ses Germains, suffit aux besoins des Ostrogoths, parmi lesquels les Rugiens et les Hérules se confondirent. Théodorich prit la pourpre, quoiqu'Anastase, qui en 491 avait, pendant les événements de cette guerre, succédé à Zénon, fit difficulté de le reconnaître. Il y affermit sa puissance et chercha par ses négociations à ramener la paix au dehors, si nécessaire au repos de l'intérieur. Les hostilités avec les Bourguignons cessèrent par le traité dont il chargea les deux évêques de Pavie et de Turin, traité qui rendit à l'Italie plusieurs milliers de ses habitants enlevés en esclavage.

La nation entière des Bourguignons était alors réunie; et aux tribus qui s'étaient emparé des belles provinces du Rhône et de la Saône s'étaient enfin aussi jointes celles connues sous le nom de Faremannes [1], qui, restées en arrière sur le Rhin, et longtemps errantes, avaient, en venant se fixer au milieu de leurs compatriotes, reçu d'eux les terres encore libres.

494. Anastase finit par reconnaître l'autorité de Théodorich qui, tout en régnant sur les Goths, lesquels restèrent isolés des Romains, continua pour l'Italie le gouvernement des empereurs qui l'avaient précédé, nomma les consuls en Orient, comme l'Orient continua de les nommer au sein du sénat de Rome, et usa de toute l'autorité, de tout le pouvoir des empereurs, dont il conserva à sa cour les charges et les dignités.

Anastase lui envoya de Constantinople tous les objets précieux qui, à l'époque de la prise de Ravenne par Odoachar, y avaient été transportés, et qu'il lui rendit

1. *Faremani*, — *Fahr-mænner*, hommes errants.]

Digitized by Google

pour en embellir sa résidence, au lustre de laquelle Théodorich ajouta plus tard, en l'ornant de magnifiques édifices. Le roi tint en 500 un superbe triomphe dans Rome, où il présida le sénat et confirma aux Romains leurs anciens priviléges. Pour se rendre le peuple agréable, il lui donna des fêtes dans l'amphithéâtre de Titus, et soigna à la fois pour les pauvres et pour l'entretien des monuments publics. Il renouvela la paix avec Trasimond, roi des Vandales, à qui il donna en mariage sa sœur Amalafrida, et rechercha lui-même l'amitié de Clovis, dont il épousa la sœur Audoflède, et avec lequel, au sujet des querelles qui s'élevèrent entre les deux princes bourguignons, il fit un traité d'alliance offensive contre Gundebaud.

La monarchie de Clovis avait déjà à cette époque pris une immense extension.

Maître de la Gaule jusqu'à la Loire, il avait en 496 combattu les Allemanes, voisins des Francs du Rhin, qui, sous la domination de Sigebert, prince qui avait sa résidence à Cologne, avaient attiré contre eux les armes de cette redoutable coalition. Les Allemanes s'étaient déjà avancés jusqu'à Tolbiac, le moderne Zulpich, petite ville du duché de Juliers, lorsque Clovis, que Sigebert avait appelé à son secours, réunissant son armée à celle de ce prince, leur fit supporter la plus sanglante défaite.

Clovis avait pour épouse Clotilde, fille d'Hilperich, que son frère Gundebaud avait fait assassiner, mais dont Clovis réclama la fille que ce prince n'osa point lui refuser. Cette princesse était chrétienne, et l'on dit que pendant le combat, voyant les siens plier et doutant de la victoire, il invoqua le Dieu qu'adorait son épouse, et lui promit d'adopter son culte, s'il restait victorieux. Il vainquit en effet, et sa victoire fut si complète, que

les Allemanes se virent contraints de reconnaître sa loi. Ceux qui ne voulurent point se soumettre, allèrent demander un refuge à Théodorich qui leur assigna des terres aux frontières de l'Italie. Les Francs s'emparèrent du bassin du Mein qui, de leurs colonies, prit le nom de Franconie, et donnèrent aux Allemanes un duc qui, sous leur suzeraineté, gouverna tout le pays.

Ce fut à l'issue de cette campagne, que Clovis, rassemblant les principaux de sa nation, leur ouvrit son intention d'embrasser la doctrine des chrétiens, soit qu'en effet Clotilde lui eût persuadé qu'il tenait de leur dieu la victoire, soit, ce qui est plus probable, que sa politique lui fît regarder cet acte comme le plus propre à maintenir sa conquête dans la Gaule. Rémi, évêque de Rheims, lui donna le baptême à la fête de Noël 496, ainsi qu'à sa sœur Audoflède qui ensuite épousa Théodorich, et à plusieurs milliers de Francs dont l'exemple fut plus tard suivi par la plus grande partie du peuple. Il n'y eut plus que les Francs qui, sur l'Escaut, la Meuse et le Rhin, obéissaient à d'autres princes, qui restèrent fidèles à leurs dieux. L'évêque de Rome Anastase, Avitus, évêque de Vienne, envoyèrent complimenter le roi à l'occasion de cet acte qui, pour la chrétienté en général, et pour le catholicisme en particulier, donnait droit à de si grandes espérances.

Clovis tourna alors ses armes contre les Armoriques,
497. la seule province de l'Ouest de la Gaule qui ne lui fût point soumise.

Clotilde l'excitait elle-même contre Gundebaud, l'assassin de son père, contre lequel se tourna aussi Godegisile qui, mécontent du partage qu'il avait dans la Bourgogne, promit un tribut annuel au roi des Francs, s'il lui aidait à chasser son frère.

Digitized by Google

Clovis fit avec lui un traité qui fut tenu si secret, que lorsque les Francs entrèrent dans la Bourgogne, Gundebaud, qui ignorait l'intelligence entre les deux princes, 499.
demanda du secours à Godegisile contre l'ennemi commun.

Godegisile vint en effet avec son armée.

Mais sous les murs de Dijon, pendant qu'on en était aux mains, il déserta la cause de son frère, et passa avec ses troupes du côté des Francs.

Gundebaud fut défait, et se vit contraint de fuir jusqu'à Avignon, qu'il se hâta de mettre en état de supporter un siége.

Il s'y défendit en effet avec une telle vigueur que Clovis, renonçant à forcer la ville, consentit à faire la paix, moyennant que Gundebaud lui paierait un tribut.

Godegisile s'était pendant ce temps emparé d'une partie du pays de son frère, et était entré dans Vienne en triomphe. Déjà il se croyait maître de toute la Bourgogne, lorsque Gundebaud, délivré, vint l'attaquer dans les murs de cette ville. A l'aide des indications que lui fournit un fontainier, il fit entrer des troupes dans la place par un aqueduc dont les issues n'étaient pas gardées. Godegisile, surpris, se réfugia dans une église arienne où quelques soldats le poursuivirent et le mirent à mort.

La Bourgogne toute entière passa alors sous le sceptre de Gundebaud, contre lequel cependant, comme nous l'avons dit, Clovis et Théodorich firent maintenant un traité d'alliance offensive. Mais Clovis agit seul contre 500.
lui. Gundebaud, vaincu, se soutint dans les hautes montagnes du Jura et de la Savoie, et finit par rentrer dans ses États et par faire la paix avec les deux princes. Théodorich, pour la cimenter, donna à Sigismond, fils de Gundebaud, la main de sa fille Ostrogotha.

Digitized by Google

Gundebaud régna sur la Bourgogne jusqu'en 516. Esprit fier et entreprenant, il s'en fit le législateur. Mais il trouva de l'opposition parmi les grands du royaume, qui, en 502, la seconde année de la réunion des deux Bourgognes, le contraignirent, à la diète qui se tint à Genève, de révoquer le Code qu'il avait promulgué, et d'en décréter un autre, révisé par eux. Cette loi qui nous est parvenue et qui porte la signature de trente-six comtes et seigneurs, qui sans doute furent chargés de sa rédaction, est connue sous le nom de loi gombette ou loi de Gundebaud [1].

501. Théodorich, poursuivant son système d'alliance, donna sa fille Théodikusa au roi des Wisigoths, et la belle Amalberga, fille que la reine des Vandales avait eue de son premier époux, à Hermannfried, roi des Thuringiens.

Alarich, roi des Wisigoths, avait succédé à son père Eurich en 484.

Ce prince n'était guère occupé que des plaisirs de sa cour, lorsque Clovis, sollicité en secret par les évêques catholiques de l'Aquitaine, et qui depuis longtemps méditait la conquête du Sud de la Gaule jusqu'aux Pyrénées, trouva des raisons pour rompre avec lui. La conduite des évêques dans cette circonstance était d'autant plus perfide que, quoiqu'arien, Alarich laissait au culte catholique les plus grandes libertés, ainsi que nous le prouvent les actes du concile d'Agde, tenu sous son règne en 506. En vain Théodorich chercha à détourner la guerre entre les deux peuples. Alarich, à sa sollicitation, fit offrir une entrevue au roi des Francs sur les bords de la Loire, frontière des deux États. Les deux princes s'y rendirent, et après avoir conféré et mangé ensemble, se retirèrent

1. *Lex Gundebada.*

Digitized by Google

en se promettant l'un et l'autre de vivre en paix. Mais l'ambitieux Clovis ne tint pas parole. Il prit les armes en 507, au nom de la foi catholique, et fit le vœu, en quittant Paris, d'élever une église aux deux apôtres St. Pierre et St. Paul, afin qu'ils protégeassent cette expédition entreprise contre l'arianisme dont il prétendait purger la Gaule. Son fils Theuderich, que nous nommons Thierry, le suivait, ainsi qu'une division de Francs auxiliaires, que Sigebert, roi de Cologne, lui avait envoyée sous la conduite de son fils Cloderich. Gundebaud, roi des Bourguignons, se déclara aussi pour Clovis.

Alarich concentra son armée dans les environs de Poitiers, où il attendit que les Francs vinssent l'attaquer.

Clovis, après s'être emparé de Tours, où par un nouvel acte politique, il fit de riches donations au tombeau de St. Martin, marcha contre lui, et lui livra aux bords de la Vienne, dans la plaine de Vouillé, une bataille qui fut décisive. Alarich fut tué en fuyant. Quantité de seigneurs de l'Auvergne et de l'Aquitaine, et entre autres Apollinaire, fils du célèbre Sidoine, ensanglantèrent le champ de bataille.

Clovis ne s'arrêta plus qu'à Bordeaux, où il prit ses quartiers d'hiver, laissant à son fils le soin de soumettre le Rouergue, le Quercy et l'Auvergne. L'armée des Goths démoralisée se retira jusqu'à Narbonne où, pour le malheur du royaume, ses rangs se partagèrent en deux partis. Les uns se réunirent autour d'Amalarich, jeune enfant de cinq ans, que le roi avait eu de son épouse Théodikusa, et les autres, sous prétexte que les circonstances étaient trop graves pour que le sort de l'État fût remis entre des mains si débiles, proclamèrent roi Giselich, fils naturel qu'Alarich avait eu, avant d'être marié, d'une dame de sa cour. Amalarich et ses adhérents se sauvèrent

508. en Espagne. Clovis vint à Toulouse au printemps suivant et s'empara de cette capitale et du trésor. Il laissa à son fils le soin de continuer de chasser les Goths et alla lui-même mettre le siége devant Angoulême dont il se rendit maître. Arrivé à Tours, il y reçut des ambassadeurs d'Anastase qui, au nom de l'empereur, lui apportèrent les titres et les ornements de patrice, de consul et même d'Auguste. Orné de la pourpre qu'il revêtit et la couronne en tête, il se rendit ainsi à cheval depuis l'abbaye de St.-Martin jusqu'à la cathédrale, afin de rendre à Dieu des actions de grâces de ses victoires.

Par ce titre de patrice que les empereurs accordaient aux princes de l'Occident, ils voulaient sans doute conserver une apparence de souveraineté sur les pays qui autrefois avaient fait partie de l'empire.

509. Les Goths furent partout repoussés. Gundebaud, roi des Bourguignons, s'empara de Narbonne, qu'il livra au pillage; Giselich se vit forcé de fuir avec le reste de son armée jusqu'en Espagne où il se renferma dans Barcelonne.

L'armée combinée des Francs et des Bourguignons vint alors mettre le siége devant Arles.

510. Théodorich, qui n'avait pu à temps porter du secours à son gendre et qui avait lui-même à craindre pour la sûreté de ses provinces, prit maintenant les armes au nom de son petit-fils; il envoya au delà des Alpes un corps d'armée commandé par le général Iba. Ces troupes vinrent débloquer la ville d'Arles, et gagnèrent sous ses murs une bataille sanglante, où plus de trente mille Francs et Bourguignons restèrent sur la place. La suite de cette victoire fut la perte de tout ce que les Francs avaient dans la Provence et dans le Langudoc; Orange, Avignon et plusieurs autres lieux de la Durance furent aussi enlevés aux Bourguignons.

Digitized by Google

Iba poursuivit Giselich en Espagne, et le réduisit à une telle extrémité que ce prince passa en Afrique, pour demander du secours aux Vandales.

Son arrivée causa assez d'embarras à la cour de Carthage qui, partagée entre ce qu'elle devait à la reine habituée à se mêler de toutes les affaires de l'État, et par respect pour laquelle on ne pouvait ostensiblement écouter les prières du prince, et entre les intérêts de la couronne, à qui le pouvoir de Giselich devait porter moins d'ombrage que la redoutable puissance de Théodorich tenant dans sa main le sceptre des Wisigoths que son petit-fils ne pouvait encore manier, n'osa ni lui refuser ces secours ni les lui accorder ouvertement. On lui donna de l'argent, pour le mettre en état de remonter son parti, et il reparut en effet bientôt dans l'Aquitaine, où sans doute les Francs, pour susciter des embarras à Théodorich, lui fournirent des hommes et des armes. Mais étant entré sur le territoire espagnol, il fut de nouveau défait par Iba, sous les murs de Barcelonne, et pris en fuyant, 511.
fut envoyé dans une des forteresses de la Gaule, où il resta en captivité le reste de sa vie.

Théodorich prit alors à lui la tutèle de son petit-fils, et réunit à son sceptre celui des Wisigoths, qu'il ne quitta plus jusqu'à sa mort. Il retint, pour se payer des frais de la guerre, les villes de Provence qui avaient fait partie du royaume des Wisigoths, et renouvela à ce sujet la préfecture du prétoire des Gaules, qu'il donna avec le titre de patrice à Libérius, un de ses favoris.

Les Francs, par le traité qui suivit, conservèrent l'Auvergne, les deux Aquitaines et la ville de Toulouse ; la Durance redevint la frontière entre les Bourguignons et les Ostrogoths.

Clovis avait, en 509, porté le siége de son gouverne-

ment dans la cité de Paris, ville si heureusement située au centre de ses États, et qui, déjà à cette époque, était extrêmement commerçante.

La politique de ce prince avait jusqu'alors été ambitieuse, mais franche ; elle devint maintenant, avec l'ambition qu'elle conserva, perfide et sanglante.

Les diverses tribus franques du Nord et du Rhin, entrées dans la Gaule avec les Saliens, avaient conservé leur indépendance, et nous avons vu Sigebert, roi des Francs ripuaires, dont le royaume embrassait le cours du Rhin depuis Mayence jusqu'au delà de Cologne, et depuis la Moselle jusqu'aux frontières de la Thuringe, s'allier à lui contre les Wisigoths. Ce royaume subsistait depuis l'époque de Valentinien III, où, comme nous l'avons dit, étaient à la fois tombées sous leurs coups les villes de Mayence, de Cologne et de Trèves. Clovis excita contre le roi le propre fils de ce malheureux prince, ce même Cloderich, qui avait commandé les Francs ripuaires pendant la guerre des Wisigoths, et qui fit maintenant assassiner son père pendant qu'il chassait dans les vastes forêts du Buchwald ; ensuite, Clovis fit tuer à son tour ce fils indigne, tandis qu'il s'emparait des trésors paternels qu'ils étaient convenus de partager ensemble, et marchant sur Cologne dont il n'eut point de peine à se rendre maître, il se fit élever sur le bouclier par la nation.

Ces Francs ripuaires cependant ne furent point enclavés dans le reste de la monarchie franque et conservèrent leur nationalité, leur nom, leurs lois, soit que leur code écrit ait été promulgué par Sigebert, qui, dans ce cas, dût avoir adopté le christianisme, soit qu'il ne l'ait été que plus tard sous le fils de Clovis.

A côté des États de Sigebert étaient ceux de Chara-

rich et de son fils, dont l'histoire n'a conservé les noms que pour nous apprendre le traitement cruel qu'ils eurent à supporter de la part de Clovis. Pour s'emparer de leurs terres, il se rendit maître par surprise de ces deux princes et les força d'entrer l'un et l'autre dans les ordres sacrés. Le fils de Chararich ayant imprudemment exprimé la menace qu'il se vengerait de cet affront, Clovis le fit tuer avec son père. Il usa de la même perfidie envers Raganaire[1], roi de Cambray, qui l'avait, comme nous l'avons dit, assisté à la bataille de Soissons, et qui jusqu'alors était resté fidèle à ses anciens Dieux. Sous prétexte de convertir son peuple au christianisme, il corrompit quelques officiers de ce prince, qui le lui livrèrent avec son frère Richard. L'un et l'autre perdirent la tête sur le billot. Tout le peuple fut contraint d'adopter la foi chrétienne que St. Rémi lui prêcha en présence des piques de l'armée. Renomer, roi du Mans, fut ensuite assassiné dans sa propre ville, ainsi que plusieurs autres petits princes et parents de Clovis dont il se défit pour réunir leurs terres à sa monarchie. Par ces coups d'Etat qui ternirent la fin de la vie de ce prince, toutes les tribus franques furent réunies sous le même sceptre.

Après avoir convoqué le synode d'Orléans, le premier concile qui se tint sous les rois francs, et qui fut le dernier acte politique de Clovis, en l'honneur duquel le clergé inventa tant de miracles et qui cependant, comme Constantin, n'embrassa le christianisme que par des raisons d'État, il mourut à Paris le 25 novembre 511, également admiré et détesté. Mais les évêques, en haine de l'arianisme, l'avaient favorisé dans ses conquêtes ; la reconnaissance qu'il leur montra, et qui devint la prin-

1. Raganachar.

cipale source de l'autorité qu'ils surent si longtemps conserver en France, fut une des causes principales qui lui valurent les louanges qu'ils lui ont données, mais contre lesquelles il est avec raison permis à la postérité de protester.

CHAPITRE XXVI.

Conquêtes des fils de Clovis dans la Germanie. Mort de Théodorich.

Clovis, avant de mourir, avait fait deux parts de ses États, dont l'une devait revenir à Thierry, son fils naturel, et l'autre à Clodomir, Childebert et Clotaire qu'il avait eus de Clotilde. La première, sous le nom d'Austrasie, ou pays franc de l'Est [1], comprenait la première Belgique, les deux Germanies, et dans la seconde Belgique, les territoires de Châlons, de Rheims, de Laon et de Cambray, ainsi que tout ce que les Francs possédaient dans la grande Germanie. Thierry, en en prenant possession, retint de plus les provinces que, par ordre de son père, il avait conquises sur les Wisigoths, mais dont une partie cependant, le Rouergue, le Vélay et le Gévaudan lui fut reprise par Théodorich. La seconde, sous le nom de Neustrie, ou pays franc de l'Ouest [2], composait les trois royaumes d'Orléans, de Paris et de Soissons qui furent l'anapage des trois autres princes.

Ce fut au commencement de ces règnes que les vaisseaux des Danois, peuple dont le nom est pour la pre-

1. *Ost-franken.*
2. *West-franken.*

mière fois cité dans l'histoire, vinrent infester les côtes de France et pénétrèrent même jusque dans la Meuse.

De toutes les nations de la Scandinavie, c'est, dit Jornandes, celle dont les hommes sont de la plus haute taille[1].

Ils habitaient la presqu'île et les îles à l'entrée de la Baltique, d'où les Cimbres, unis aux Teutons, étaient sortis cinq siècles auparavant.

S'il en faut croire le récit de Jornandes, ils auraient chassé de leurs terres les Hérules qui, avec eux, avaient une commune origine, et dont le roi Rodolphe vint trouver un refuge à la cour de Théodorich. Une lettre du roi des Ostrogoths, conservée par Cassiodore, nous confirme ce dernier fait[2]. Mais ce qui offre plus de difficultés, c'est le récit que fait l'historien Procope[3], qui dit que la nation des Hérules força son roi Rodolphe de déclarer la guerre aux Lombards qui étaient leurs tributaires, et que, défaits par ces derniers dans un combat où le roi lui-même perdit la vie, une partie alla dans le Nord chercher une nouvelle patrie; d'autres, au contraire, avec femmes et enfants, vinrent au Sud, dans l'ancienne contrée que les Scirrres avaient autrefois habitée au bord du Danube, et que, la trouvant inculte, ils la délaissèrent de nouveau, pour se diriger jusque chez les Gépides, dans le voisinage desquels il leur fut permis de demeurer.

Quoi qu'il en soit de ces deux versions, qui cependant peuvent s'accorder, en tant qu'on admet, avec Diacon, que les Lombards étaient une colonie scandinave, et que leur tribu et celle des Danois avaient une commune origine[4], le nom des Hérules, voisins des Variniens,

1. *De rebus geticis*, c. 3.
3. *Variorum*, IV, ép. 4, 5.
2. Procope, p. 420-421.
4. *Pauli Diaconi*, *de Gestis Longabardorum*, c. 2.

Digitized by Google

dernière nation qui elle-même habitait le territoire de Waren et les bords du Warno, disparaît alors dans le Nord.

Théodorich avait entretenu avec ces peuples des relations d'amitié, ainsi qu'avec les Estoniens qui, toujours restés sédentaires aux bords de la Baltique, où les premières notices de l'histoire nous les font connaître, envoyèrent au grand roi d'Italie des ambassadeurs et de l'ambre, bijou aussi recherché encore à cette époque qu'il l'avait été sous les Romains. C'était alors une nation puissante qui, depuis la chute de l'empire des Goths sur la mer Noire, non-seulement occupait la petite province qui en a conservé le nom, mais qui étendait son pouvoir sur les diverses petites tribus de la Baltique jusqu'à la Vistule.

Les Danois faisaient eux-mêmes partie des peuples connus aux siècles suivants sous le nom de Normans ou d'hommes du Nord qui, par leurs aventureuses expéditions maritimes, se rendirent si redoutables.

La constitution politique des trois grandes tribus septentrionales, telle que leurs *Sagas* nous la font connaître, rend raison de leurs périlleuses navigations. Venues à une époque que nulle tradition ne précise, dans le Nord, où elles chassèrent devant elles les habitants primitifs, et les refoulèrent dans les neiges et les frimas de la Finnlande et de la Laponie, elles eurent toutes l'enthousiasme guerrier qui servit l'ambition des chefs qui les conduisirent. D'abord soumises chacune à un roi que la tradition faisait descendre d'Odin, leur grand dieu, leur héros, comme chez les Grecs les principales familles royales descendirent d'Hercule ou de Jupiter, elles finirent par se partager sous une infinité de chefs secondaires ou roitelets[1],

1. *Fylkerkœnige* : *Fylker*, canton ; *Kœnig*, roi, *roi d'un canton*.

Digitized by Google

qui, à la fois chargés de la surveillance des lois[1], ayant la présidence dans les assemblées de la nation[2], étant grands-prêtres et sacrificateurs[3], conduisaient encore les expéditions guerrières soit sur terre soit sur mer. Ils étaient choisis par le peuple, composé de *bondes*, paysans libres, possédant chacun un *allod*[4], mais dont les plus riches avaient aussi des vassaux[5] et des serfs[6].

S'élevait-il un chef aventureux qui hissât le pavillon, mille guerriers accouraient de tous côtés pour prendre part à ses courses. C'était le *roi de mer*[7], ou, si sa résidence était un roc inexpugnable, le *roi du roc*[8], dont la renommée était d'autant plus grande que ses pirateries étaient plus nombreuses, et qu'il les exerçait avec plus de péril et de bonheur.

Tout porte à croire que ce fut un de ces aventuriers du nom de Cochilaïch, qui, avec ses vaisseaux, vint, en 516, piller, comme je viens de le dire, les côtes du Nord de la France. Thierry envoya contre lui son fils Théodebert, qui vint l'attaquer au moment où ses troupes s'embarquaient. Le prince danois, qui voulait soutenir leur retraite, fut tué, en combattant, par Théodebert, dont la flotte atteignit les vaisseaux des ennemis, et leur reprit les prisonniers qu'ils avaient faits et le butin qu'ils étaient prêts d'enlever.

Une ambassade d'Hermannfried vint à la même époque à la cour d'Austrasie, implorer le secours de Thierry.

1. *Lagmenn.*
2. *Hœfdingior.*
3. *Blotmenn.*
4. *Odol.*
5. *Lendirmenn.*
6. *Trelle.*
7. *Seekœnig* : *See*, mer ; *Kœnig*, roi.
8. *Næskœnig* : *Næs*, roc, écueil ; *Kœnig*, roi.

La Thuringe était alors l'État le plus puissant de la Germanie. Ses rois avaient, par les armes, par leurs alliances, étendu, affermi leur pouvoir; et ils s'étaient emparé de la plus grande partie des terres que la migration des Suèves, des Bourguignons et des Vandales avait au cinquième siècle laissées désertes. Depuis l'embouchure de la Regen dans le Danube, jusqu'à l'Elbe vers le Nord, toutes les vastes contrées que parcourt le Harzwald, leur étaient soumises.

Basin, contemporain de Martien et de Childerich, avait en mourant laissé pour successeurs ses trois fils Balderich, Hermannfried et Berthar.

Le dernier était mort bientôt après, victime, rapporte-t-on[1], de la violence d'Hermannfried.

Hermannfried avait, comme nous l'avons vu, épousé Amalaberga, petite-fille de Théodorich, princesse ambitieuse et hautaine, qui, voulant régner seule, non-seulement porta son mari à ce crime, mais encore l'excita contre son autre frère, des États duquel il voulut s'emparer. Balderich cependant ne pouvait être si facilement réduit; Hermannfried appela Thierry, en lui promettant de partager avec lui la conquête qu'il méditait. Thierry lui amena des troupes. Ils attaquèrent ensemble Balderich qui, ne pouvant résister à leurs forces réunies, fut défait et tué en combattant. Mais perfide à sa foi, Hermannfried, après la victoire, ne voulut plus tenir sa promesse, et retint à lui tout le pays, malgré les représentations du roi franc, qui dissimula pour le moment l'infidélité de son allié.

Gunbebaud, roi des Bourguignons, mourut la même année, laissant la couronne à son fils Sigismond qui,

1. Grégoire de Tours, L. III, c. 4.

déjà du vivant de son père, avait porté le titre de roi et avait eu sa résidence à Genève. L'empereur Anastase conféra à Sigismond la dignité de patrice. Déjà les Bourguignons avaient de bonne heure sur le Rhin reçu les premières notions du christianisme [1]. Toute la nation même avait déjà, s'il en faut croire Socrate, renoncé au culte germanique dès l'an 440. Cependant arrivés sur le Rhône, la majeure partie, et surtout les grands, s'étaient laissés influencer par le voisinage des Wisigoths et avaient adopté l'arianisme. Sigismond abjura cette hérésie et, en 517, convoqua le synode d'Épauna, petite ville du Valais, ensevelie quarante-cinq ans plus tard sous les décombres d'une montagne qui l'engloutit [2]. Vingt-cinq évêques des divers diocèses de la Bourgogne assistèrent à ce concile, assemblé par le prince pour réparer les ruines que le schisme avait fait au catholicisme dans le royaume. Mais la conduite du roi ne répondit pas aux espérances qu'avait éveillées dans son peuple les premiers temps de son administration. Il avait eu de son épouse Ostrogotha un fils du nom de Sigerich et une fille du nom du Suavigotha, laquelle avait épousé Thierry, roi d'Austrasie. Après la mort de la reine, il épousa une seconde femme de basse naissance, qui ayant conçu une haine mortelle contre ce jeune prince, pour quelques paroles de mépris qu'il s'était permises à son égard, le mit si mal dans l'esprit de son père, qu'il le fit étrangler. Le repentir vint plus tard. Poursuivi par ses remords et par l'image du fils que, dans sa fureur, il avait sacrifié, Sigismond se retira dans le monastère d'Ayaune qu'il avait fait bâtir ou augmenter en l'honneur du martyre de St. Maurice et de ses compagnons, que la tradition plaçait en ce lieu.

1. Orose dit : en 410.
2. Près d'Yenne et du couvent de St. Maurice.

Il y fit nuit et jour chanter les saints cantiques, et par les largesses qu'il fit au couvent et les prières qu'il ordonna, chercha à alléger le poids de sa conscience, et à écarter de lui la vengeance céleste.

Cependant les trois rois de Neustrie, animés par la reine Clotilde, veuve de Clovis, que le meurtre d'Hilperich, son père, avait rendue l'ennemie de toute la race de Gundebaud, prirent les armes sous prétexte de venger
523. cette mort et l'assassinat de Sigerich. Ils entrèrent en Bourgogne, et livrèrent une bataille à Sigismond et à son frère Gundemar. Sigismond, vaincu, alla de nouveau se cacher dans l'abbaye de St. Maurice. Mais sa retraite fut bientôt découverte, et il en fut arraché par ses propres sujets qui, indignés contre lui, le livrèrent à Clodomir. Le roi franc l'emmena prisonnier avec sa femme et les deux enfants qu'il en avait eus, et les fit renfermer dans un château près d'Orléans.

Gundemar, qui était parvenu à s'échapper, rassembla les débris de l'armée bourguignonne, et profitant du répit que lui laissèrent les Francs, il reprit sur eux la plupart des villes dont ils s'étaient rendus maîtres.

524. Clodomir, pour l'en déposséder, se ligua maintenant avec Thierry, roi d'Austrasie, qui, beau-fils de Sigismond, voulut se mettre en possession d'une partie de ses États. Clodomir, avant de partir, fit mourir Sigismond, sa femme et ses enfants qui, par son ordre, furent précipités dans un puits[1]. Cette action barbare déplut à Thierry, qui résolut de s'en venger, sans cependant rompre avec son frère. Leurs deux armées firent leur jonction, et vinrent attaquer Gundemar près de Vienne,

1. Leurs corps en furent plus tard retirés et transportés à St. Maurice où Sigismond est adoré comme un saint.

dans la plaine de Véséronce. Clodomir qui, au commencement de l'action, s'engagea mal à propos, et que les siens abandonnèrent, gagnés peut-être par Thierry, fut tué par les Bourguignons qui le reconnurent à sa longue chevelure. Ils lui coupèrent la tête qu'ils plantèrent sur une longue perche en vue de toute l'armée. Cet aspect rendit les Francs si furieux, que, fondant avec un nouvel enthousiasme sur les Bourguignons, ils les enfoncèrent et en firent un affreux carnage.

Cependant Gundemar parvint encore à repousser Thierry et à reprendre la partie de ses États que ce dernier lui avait enlevée. Il fut facilité dans cette conquête par le partage que les trois frères de Clodomir firent du royaume d'Orléans, au préjudice des trois fils de ce prince, dont deux furent massacrés, et le troisième, Clodoald, fut renfermé dans un couvent près de Nogent-sur-Seine[1].

Mais en même temps Théodorich, roi d'Italie, dont la politique, en présence de ces événements, ne pouvait rester oisive, envoya sur la Durance quelques troupes sous les ordres de Thaluit. Ce général se rendit maître de tout le Sud de la Bourgogne. Il s'empara des diocèses de Cavaillon, d'Apt, de Carpentras, d'Orange, de Gap et de Genève, tous évêchés dont les prélats avaient, en 517, assisté au concile d'Épauna, et dont les évêques assistèrent maintenant à celui qui, avec l'assentiment de Théodorich, fut tenu dans la ville d'Arles.

L'Orient avait changé de souverain.

Depuis la chute de l'empire d'Occident, vers lequel avaient reflué toutes les populations guerrières qui avaient si souvent troublé les provinces de l'Est, Constantinople n'avait plus eu tant à redouter les incursions des Ger-

1. Il y est invoqué sous le nom de St. Cloud.

Digitized by Google

mains. Cependant les Bulgares, peuple slave venu des rives du Volga, ravagèrent la Thrace en 499, et ne se retirèrent, en 504, qu'au prix d'une rançon qu'Anastase se vit obligé de leur payer. Ils se rabattirent alors sur la Pannonie. Mais Théodorich les en chassa à son tour par ses généraux, les battit près de Sirmium, et remit toute l'Illyrie occidentale sous le sceptre du royaume d'Italie.

Ayant donné l'année suivante quelques secours à Moudon, prince qui, à la tête d'une tribu d'Huns, saccagea la Macédoine et la Thessalie, et défit même l'armée du consul Sabinien qui avait marché contre lui, il s'attira le courroux d'Anastase qui, pour user de représailles, envoya contre l'Italie une flotte de cent vaisseaux de guerre et d'autant de légères embarcations, montée par huit mille hommes de troupes qui en devaient piller les côtes.

Cet état d'hostilité se renouvela lors de la révolte que, sous prétexte de s'opposer à l'hétérodoxie des Eutychiens, et de soutenir les dogmes du concile de Calcédoine, le général Vitalien, Goth de nation et descendant du célèbre Asper, entreprit, en 514, à la tête des Huns et des Bulgares. Théodorich soutint le parti de ce général et lui envoya des secours. Constantinople fut un moment menacé.

L'empereur, pour avoir la paix, fut obligé de céder, de promettre de rappeler les évêques qu'il avait voulu chasser, et de convoquer à Héraclée un concile libre, auquel l'évêque de Rome serait invité de se rendre.

Cependant la réunion des deux églises de Rome et de Constantinople ne put avoir lieu pendant le reste du règne d'Anastase, qui mourut trois ans après en 518. A sa place, Justin, Thrace de nation et originaire d'Illyrie, fut mis sur le trône par les soldats de la garde du pré-

toire au préjudice de plusieurs grands seigneurs parents d'Anastase.

Justin renoua, au nom de l'empire, des relations d'amitié avec Théodorich. Il adopta son gendre Eutarich, fils de Borimond, que le roi avait appelé auprès de lui en Italie, et à qui il avait donné pour épouse sa fille Amalasuintha. Il partagea avec ce prince le consulat en 519. Toute dispute religieuse cessa, et il laissa aux sectateurs d'Arius en Orient la même liberté de conscience et de culte que Théodorich laissait aux catholiques en Italie.

Mais en 523, parut un édit impérial qui retranchait aux Ariens cette liberté, et qui ordonnait la confiscation de toutes leurs églises. La nouvelle de cette persécution fut d'autant plus sensible à Théodorich, qu'il lui fut rapporté en même temps que plusieurs des principaux sénateurs romains avaient noué avec la cour de Constantinople des relations hostiles à son gouvernement et aux Goths. Le patrice Albin fut arrêté sur l'accusation du référendaire Cyprien. Le célèbre Boèce, cet écrivain philosophe, l'un des hommes qui font le plus d'honneur à son siècle, prit en vain sa défense ; accusé lui-même auprès du prince d'être l'un des chefs du complot, il fut jeté dans les fers et bientôt après mis à mort. Son beau-père Symmaque, qui avait été préfet de Rome et consul, fut décapité à Ravenne.

Théodorich envoya à Constantinople le pape Jean avec 525.
l'évêque de Ravenne, celui de Fano, et trois autres prélats et quatre sénateurs.

«Sachez, dit-il entre autres au pontife romain, en «le congédiant, que mon intention n'est pas de rester «spectateur oisif de ces événements. Vous n'ignorez pas «que je suis ennemi de toute persécution, et que j'ai non-«seulement accordé aux peuples de l'Italie, mais que j'ai

Digitized by Google

«encore permis aux Goths de suivre tel culte que leur «conscience préférait ; qu'à ma cour la dispensation des «grâces ou des emplois n'a jamais dépendu de l'une ou «l'autre religion ; mais si l'empereur ne peut se résoudre «à changer de sentiment, je me verrai forcé de changer «aussi de conduite. Il peut, à l'égard de ses coreligion-«naires, prendre telle disposition qu'il lui plaira, quoiqu'il «soit naturel que chaque homme adore la Divinité de «la manière qui lui paraît la plus convenable. Mais «pour ce qui regarde ceux qui suivent la même religion «que moi, je crois qu'il est de mon devoir de les pro-«téger et de leur accorder en cette circonstance les se-«cours dont Dieu permet que ma puissance dispose. Allez «donc, cher évêque, auprès de l'empereur, et en mon nom, «et au vôtre, représentez-lui l'injustice de sa conduite ; «je ne doute point que la considération qu'il porte à «votre siége ne lui fasse favorablement écouter vos «prières.»

Les instructions du pape étaient d'obtenir de Justin que les Ariens récupérassent leurs églises et leur liberté, et qu'il fût permis à ceux qu'on avait contraints de se convertir au catholicisme, de reprendre leur ancien culte.

Jean obtint de l'empereur le premier point, afin que les catholiques d'Italie ne fussent point inquiétés ; mais il ne put le porter à permettre que ceux qui avaient été forcés d'adopter les conclusions du concile de Nicée pussent à volonté retourner à l'arianisme. Ce dernier point était celui auquel Théodorich tenait le plus. Au retour de l'ambassade, il conçut quelques soupçons contre le pape et ses affidés, et il les fit tous jeter en prison, où
526. l'évêque de Rome mourut l'année suivante, le 18 mai.

A sa place fut élu par les Romains, d'après les désirs

du roi, le pape Félix qu'Athalarich, successeur de Théodorich, sanctionna.

Car au moment où ce prince allait user de représailles envers les catholiques, il mourut le 30 août à Ravenne.

De tous les souverains que la Germanie donna à l'Occident, nul ne fut doué de qualités plus brillantes que Théodorich. Maître d'un vaste État, comprenant, avec l'Italie, la Sicile, la Provence, la Rhétie, la Vindélicie, le Norique et une partie de la Pannonie et de la Dalmatie; il rétablit dans ces provinces, par la longue paix qu'il entretint, et qui ne fut interrompue à l'extérieur que dans la Gaule et l'Espagne, les malheurs qu'elles avaient eu à supporter pendant les longues guerres qui avaient précédé la chute de l'empire. Les soins qu'il donna à la propriété, à l'agriculture, aux arts, à l'industrie, et au commerce en général, réparèrent en partie les infortunes du peuple vaincu. Un gouvernement énergique et une fine politique distinguèrent son administration, dont se ressentirent aussi bien ses propres sujets qui conservèrent leurs coutumes, leur langage, leurs armes et leur constitution germanique, que le peuple romain qui, à l'exception de quelques ordonnances que le roi promulgua, continua d'être régi par ses propres lois. Le sénat conserva la même autorité qu'il avait eue sous les empereurs; Rome eut son préfet qui la gouvernait au nom du roi, et par qui étaient réglées toutes les affaires qui avaient besoin de la sanction du sénat ou du peuple. Les Goths, de leur côté, exempts de toute contribution et corvée, mais soldats comme ils l'avaient de tout temps été dans leur patrie, étaient répartis dans les provinces sous des ducs qui, au-dessous d'eux, avaient des *millenaires*, officiers dont le nom semble indiquer un com-

mandement de mille hommes qui leur était confié. C'était à peu près la même répartition qui avait eu lieu en Afrique, chez les Vandales. A côté de ces hautes dignités étaient les comtes qui, distribués dans les différents districts des provinces, étaient chargés de rendre la justice. Cependant la fusion des deux peuples ne fut jamais tentée.

Théodorich, en fondant son État, en prenant, comme roi d'Italie, le pouvoir impérial, vit sans doute toutes les difficultés qu'il rencontrerait à l'essayer. Il dut attendre des circonstances et du temps qu'elle s'opérât. Mais les dernières ne se présentèrent point, et il ne vécut point lui-même assez longtemps pour que, par sa sage administration, il pût atteindre ce résultat.

La postérité ne fut point injuste envers lui, et elle a, comme le fit son siècle, inscrit son nom parmi ceux des grands hommes, sans oublier les taches que jetèrent sur sa vie le meurtre d'Odoachar et de sa famille, et la sentence si peu clémente qu'il signa d'Albin et de Boèce.

Théodorich laissa en mourant son trône à son petit-fils Athalarich, jeune enfant d'environ dix ans, que devaient guider les conseils de sa mère Amalasuintha. Les dernières paroles que le roi prononça, comme règle de conduite, aux principaux personnages de sa nation qui entouraient sa couche, furent d'être fidèles à leur prince, de s'attacher le sénat et le peuple romain, et autant que possible de se conserver propice l'empereur d'Orient.

Le jeune roi envoya à Rome le comte Sigismer recevoir l'hommage des citoyens de cette ville, et les assurer en son nom de sa bienveillance. Par une circulaire adressée à toutes les autorités dans leurs provinces, il fut partout exigé que les Romains et les Goths se prêtassent mutuellement le serment d'être fidèles au nouveau gou-

Digitized by Google

vernement. Un ambassadeur fut envoyé à Constantinople, porteur d'une lettre d'Athalarich, qui priait Justin d'oublier les différends qui avaient existé entre lui et Théodorich, et de ne se ressouvenir que des bontés qu'il avait eues pour Eutharich, son père, qu'il avait adopté.

Le sceptre des Wisigoths, que Théodorich avait gardé jusqu'à sa mort, revint alors de droit à son autre petit-fils Amalarich, jeune prince de dix-neuf ans qui, peu de temps après, épousa Clotilde, fille de Clovis. Les deux cours de Ravenne et de Narbonne firent un nouveau traité au sujet de leur frontière, et il fut convenu que le Rhône séparerait les possessions respectives des deux États dans la Gaule.

Cependant le mariage d'Amalarich et de Clotilde fut malheureux. Les deux époux ne purent s'accorder, et il en résulta des scènes qui portèrent la jeune reine à se plaindre des violences de son mari à son frère Childebert, roi de Paris, dont elle implora la protection.

Ce prince était alors à Clermont, où l'avait appelé 531.
Arcade, un des sénateurs d'Auvergne, et où il était entré sur le bruit qui s'était répandu de la mort de Thierry qui, avec son fils Théodebert et Clotaire, roi de Soissons, soumettait alors la Thuringe.

Ayant appris le retour de Thierry, qui revenait victorieux, il s'empressa d'en sortir, et vint attaquer Amalarich dans Narbonne. Amalarich, serré de près, fit porter ses richesses à bord de ses vaisseaux pour fuir avec elles vers Barcelonne. Mais ayant malheureusement perdu un temps précieux, il s'éleva une sédition dans l'armée dont il s'était depuis longtemps attiré la haine, et fut assassiné.

Comme il ne laissait point d'enfant, Theudis qui, déjà sous la régence de Théodorich, avait eu le gouvernement du royaume, et qui s'était formé un parti, s'em-

para de la couronne. Il reprit sur les Francs le pays conquis ; cependant il porta sa cour hors de la Gaule et fit sa capitale de Tolède, ville qui devint alors le siége de la puissance des Wisigoths.

La conquête de la Thuringe fut l'événement le plus remarquable de cette époque.

Les relations de l'Austrasie avec ce royaume avaient cessé d'être amicales depuis le temps où Hermannfried, perfide à sa parole, avait refusé de partager avec Thierry les conquêtes que les armes de ce prince l'avaient aidé à faire sur son frère. L'influence de Théodorich avait seule jusqu'alors empêché une rupture ouverte. Le vieux roi étant mort, Thierry prit pour prétexte le refus de ce partage, et s'alliant à Clotaire, roi de Soissons, il entra dans la Thuringe, suivi de son fils Théodebert. Hermannfried avait, de son côté, fait les plus grands préparatifs de défense. Mais après une campagne vivement disputée, il perdit sur les bords de l'Unstrut, rivière qui prend sa source dans l'Eichsfeld et se jette dans la Saal, une bataille qui décida sa défaite et sa fuite.

Cependant il échappa à la poursuite de ses ennemis.

Thierry, rentré dans ses États, renoua avec lui des négociations et lui envoya des présents ; il sut à tel point se remettre dans sa confiance, qu'Hermannfried, à son invitation, se rendit auprès de lui à Zulpich pour traiter de la paix définitive. Mais un jour qu'il se promenait avec le roi franc sur les remparts de cette place, il tomba du haut des murailles dans les fossés et se tua dans sa chute. Y fut-il précipité par Thierry ou par Théodebert (car l'un et l'autre en furent accusés)[1] ? c'est

1. *Multi adferunt, Theoderici in hoc dolum manifestissime patuisse.* Grég. de Tours, L. III, c. 8. *Ille (Hermenfridus) a Theudeberto, filio Theuderici, interfectus est*, etc. *Fredegarii Epitom.*, c. 53.

ce qu'il n'est pas possible d'éclaircir. La conduite que tint Thierry après la mort d'Hermannfried, permet toutefois de penser qu'il ne fut pas étranger à ce meurtre dont les résultats furent la conquête définitive de la Thuringe, au sein de laquelle il rentra à la tête de son armée, et d'où l'ambitieuse reine Amalaberga se vit obligée de fuir 534.
devant lui avec ses enfants.

Par cette conquête et le tribut qu'il imposa ensuite aux Variniens[1] et aux Saxons, la plus grande partie de la Germanie, depuis les rives du Danube jusqu'à l'Elbe, fut soumise à la domination des Francs. Clotaire n'eut pour sa part que le butin et les prisonniers parmi lesquels se trouvèrent Amalafried et Radegonde, enfants de Berthar, dont les malheurs devaient plus tard éclater.

Radegonde, par sa beauté naissante, enflamma à la fois le cœur des deux rois, qui cependant laissèrent au sort à décider de sa possession. Il se prononça en faveur de Clotaire. Mais ce prince, dont tant d'amours occupèrent la vie, ne put la rendre heureuse, et il y eut bientôt entre les deux époux des orages qui finirent par causer la mort d'Amalafried que le roi fit injustement décapiter, et par provoquer l'exil de la reine. Elle prit le voile à Noyon et se retira à Poitiers, où elle fonda le célèbre couvent de la Sainte-Croix dont elle fut la première abbesse, et où, après une vie de douleur et de larmes, elle mourut dans un âge avancé (13 août 587.)

1. Selon le récit de Procope, leur roi Radigis avait demandé la main d'une princesse anglo-saxonne. Mais, quoique déjà fiancé avec elle, il épousa la fille de Thierry. L'héroïne saxonne vint avec une flotte sur les côtes de la Germanie, surprit son infidèle dans un bois et le força de l'épouser et de renvoyer sa rivale. Thierry vengea sa fille en soumettant la nation.

CHAPITRE XXVII.

Guerres des généraux de Justinien contre les Vandales, et en Italie contre les Goths.

Les possessions des Vandales, en Afrique, comprenaient les trois Mauritanies [1], la Numidie [2], le pays de Carthage, ou la province d'Afrique proprement dite [3], et la province de Tripoli [4], ainsi que les îles Baléares, et celles de Corse et de Sardaigne. Trois sortes d'habitants peuplaient les provinces africaines; les Numides et les Maures, dernier nom sous lequel Procope désigne aussi les descendants des colonies phéniciennes; les Romains qui étaient restés dans le pays après le départ des légions; et les Vandales, peuple conquérant auquel les autres avaient été obligés de se soumettre.

Les Maures phéniciens qui habitaient la chaîne du mont Oress, à dix journées de marche de Carthage, se révoltèrent sous le règne d'Hunerich, et se fortifièrent à tel point dans leurs montagnes, que toutes les tentatives de ce prince pour les remettre sous le joug, échouèrent, ainsi que plus tard toutes celles de ses successeurs. L'esprit guerrier des Vandales commença dès cette époque à baisser. Hunerich, prince cruel, qui rougit sa maison du sang de plu-

1. La Mauritanie *tingitane*, dont Tingis (Tanger) était la métropole; la Mauritanie *césaréenne*, ainsi nommée de son chef-lieu Césarée, le moderne Alger; et la Mauritanie *sitifense*, à laquelle Sitifi, le moderne Sétif, avait donné son nom.

2. C'est aujourd'hui la province de Constantine.

3. Partagée elle-même en deux provinces, la *proconsulaire*, dont Carthage était la capitale, et la Byzacène, ainsi nommée de son chef-lieu Byzace.

4. Elle s'étendait depuis la province d'Afrique jusqu'à la Cyrénaïque.

sieurs de ses proches, n'acquit guère d'autre célébrité que celle que lui attirèrent ses persécutions contre l'Église catholique. Son épouse Eudoxie l'abandonna en 472, et s'enfuit à Jérusalem où elle mourut la même année. Lui-même cessa de vivre en 484. La couronne passa alors à Gundamond, l'aîné de ses frères, d'après l'ordre de succession introduit par Geiserich, qui avait stipulé que le sceptre des Vandales devait toujours être porté par le prince le plus âgé de la famille royale.

Gundamond régna à la même époque où Odoachar régna en Italie. Il mit fin en 494 aux persécutions contre les catholiques, leur rendit leurs églises, et permit aux évêques qui avaient été chassés de revenir prendre possession de leurs siéges.

A ce prince succéda, en 496, son frère Trasimond, roi dont les auteurs ses contemporains ont vanté l'esprit et qui, comme nous l'avons dit, en parlant de Théodorich, épousa Amalafrida, sœur de ce prince.

Les discussions religieuses recommencèrent sous son règne, et le remplirent. Plusieurs prélats furent exilés en Sardaigne. Les Vandales qui, en sortant des forêts germaniques, avaient signalé leur passage à travers l'empire romain par tant d'énergie et de valeur, amollis maintenant par la civilisation et le luxe qu'elle leur avait donné, tombèrent, au milieu de ces disputes théologiques, dans un énervement qui fut le précurseur de leur ruine. Peu avant la mort de Trasimond, ils essuyèrent les plus grandes pertes de la part des Maures de Tripoli, qui se révoltèrent.

Hilderich succéda à ce prince en l'an 523. Fils d'Hunerich, il avait, après la mort de son père, résidé quelque temps à Constantinople où il avait visité les parents de sa mère, et s'était lié d'amitié avec Justinien, qui déjà alors jouait le plus grand rôle à la cour de Justin.

La politique changea avec les nouvelles idées que ce prince, déjà âgé et le moins guerrier de tous les rois qu'eurent les Vandales, avait puisées dans la capitale de l'Occident. Quelques écrivains ont même prétendu qu'il avait adopté le catholicisme.

Quoi qu'il en soit, il rappela de leur exil les évêques catholiques et leur permit de s'assembler en conciles, afin de régler de nouveau les affaires de leur église.

Le commencement de son règne fut troublé par la levée de boucliers qu'entreprit la reine Amalafrida, soutenue par les Goths qui l'avaient suivie d'Italie, et qui, ayant trouvé un appui chez les Maures, toujours remuants et prêts à saisir chaque occasion de se soulever contre les étrangers, chercha à se faire un parti. On en vint aux mains près de Capsa, ville de commerce alors importante dans la province de Byzace. Mais le sort fut contre elle; la plupart des Goths restèrent sur la place, et elle-même fut faite prisonnière et retenue captive jusqu'à sa mort.

En 529 eut lieu une seconde guerre contre les Maures de la Byzacène. Le vieux roi, d'un caractère doux et paisible, impuissant à porter les armes, avait confié le commandement de l'armée à son neveu Hoamer, homme d'une bravoure éprouvée, qui cependant, malgré ses talents militaires, fut vaincu par eux. Les malheurs de cette guerre furent sensibles aux Vandales, et la honte que leur causa leur défaite fut mise à profit par Gélimer, cousin du roi[1] et son futur successeur; soulevant contre le roi la nation, il se fit proclamer à sa place, s'empara de Carthage, et parvint à se saisir d'Hilderich et de ses

1. Il était fils de Gilaris, frère des deux rois Gundamond et Trasimond.

deux cousins, Édémer et Hoamer, auquel dernier il fit crever les yeux (530).

Hilderich avait toujours entretenu les relations les plus amicales avec Justinien qui, fait César par Justin affaibli par l'âge, et associé peu de temps après par lui à l'empire, avait, en 507, succédé seul à ce prince avec son épouse Théodora. Soit qu'Hilderich, comme il en fut accusé à la face de sa nation par Gélimer, eût noué des relations hostiles contre son peuple avec l'empereur et eût eu l'intention de faire tomber sur lui la couronne des Vandales, au préjudice des membres de sa famille, soit que cette accusation ne fût inventée par Gélimer que pour servir ses projets ambitieux et rendre Hilderich plus odieux à ses sujets, toujours est-il que Justinien prit fait et cause pour ce prince, et envoya une ambassade à Gélimer pour le sommer de relâcher son légitime souverain.

La réponse de Gélimer n'ayant pas été favorable, Justinien, qui déjà sans cela avait pris la résolution d'extirper les restes du paganisme, et de sévir surtout aussi contre les hérétiques et principalement contre les ariens, saisit cette occasion pour porter par ses généraux la guerre en Afrique. En vain les grands de l'empire et le préfet du prétoire se déclarèrent dans le conseil contre cette expédition et tentèrent d'en détourner l'empereur; Justinien, pour mieux pouvoir agir contre l'Afrique, fit la paix avec les Perses, et par un double traité avec 533.
Amalasuintha et Theudis, il se fit ouvrir les ports de la Sicile et de l'Italie, et tous ceux que les Goths possédaient sur la Méditerranée, dans la Gaule et dans l'Espagne.

Deux révoltes éclatèrent à la même époque; l'une à Tripoli, qu'un ancien sujet romain, du nom de Pudence, souleva contre l'autorité des Vandales; et l'autre dans l'île

ized by Google

de Sardaigne que Gélimer avait, sous la condition d'un tribut annuel, confiée à Godar, Goth de nation, et que ce chef audacieux, qui prit le titre de roi, tenta de mettre sous sa propre dépendance. L'un et l'autre envoyèrent demander des secours à Justinien.

L'empereur confia le commandement de l'expédition à Bélisaire, maître de la milice d'Orient, que ses victoires, ses vertus, et plus tard sa disgrâce ont rendu si célèbre.

La flotte, composée de cinq cents vaisseaux de transport, servis par vingt mille matelots, et de quatre-vingt-douze *dromones* ou vaisseaux de guerre, conduits par deux mille rameurs, portait une armée de terre de cent mille hommes d'infanterie et de cinq mille chevaux, en partie romains et en partie troupes auxiliaires.

Bélisaire était porteur d'un manifeste adressé par Justinien aux Vandales, afin de justifier le but de l'expédition qu'ils ne devaient point regarder comme une rupture de la paix jurée par l'empereur Zénon, mais comme uniquement entreprise dans l'intérêt de leur légitime souverain.

La flotte, sortie des eaux du Bosphore, se dirigea vers la Sicile où, en vue des côtes, le général envoya à Syracuse son secrétaire Procope[1] prendre des renseignements sur la situation des Vandales; elle alla jeter l'ancre dans Camarina. Au retour du secrétaire qui lui rapporta que le roi, loin de s'attendre à être attaqué sur le sol africain, n'avait pris aucune disposition pour la sûreté des côtes, Bélisaire fit remettre à la voile, et touchant les îles de Gozzo et de Malte, aborda le lendemain à Caputuada, située à cinq journées de marche au Sud de Carthage.

Le débarquement s'opéra sans la moindre résistance.

1. L'historien.

by Google

Gélimer avait, peu de temps auparavant, envoyé son frère Tzazo en Sardaigne, avec un corps d'armée considérable ; il venait d'expédier une ambassade à Theudis, roi des Wisigoths, pour proposer à ce prince un traité d'alliance. Lui-même se trouvait alors à Hermione, ville de la province de Byzace, où il apprit en même temps le débarquement des Grecs, et la prise de Leptis et d'Hadrumète.

Il envoya aussitôt l'ordre à son frère Ammatas, qu'il avait laissé à Carthage, de faire tuer Hilderich et les principaux de ses adhérents, et avec les troupes dont il disposait de marcher au-devant de l'ennemi, tandis que lui-même, avec les corps auxquels il avait à la hâte donné l'ordre de se rassembler, il inquiéterait ses derrières. Il détacha en route son neveu Sibamond, qui, avec ses troupes, devait prendre l'ennemi en flanc. Le rendez-vous général fut assigné près de Carthage, au delà de Decina, où les montagnes en se rapprochant, forment un défilé que l'armée impériale devait traverser.

Mais Ammatas s'avança imprudemment sans que la colonne qui devait sortir de Carthage et le suivre, pût le soutenir; il paya de sa vie cette témérité. Sibamond, de son côté, rencontra dans sa marche une division d'Huns auxiliaires qui le mit en fuite.

Non soutenu par ces deux généraux, Gélimer qui s'approchait avec le gros de l'armée, craignit de s'aventurer, et sans inquiéter l'armée romaine dans le passage du défilé, où la victoire eût facilement pu lui rester [1], il se replia sur Bulla, aux frontières de la Numidie. Bélisaire s'avança donc sans résistance jusqu'à Carthage, dont les portes lui furent ouvertes par les habitants. Il se contenta

1. Au rapport de Procope.

de désarmer les Vandales qui s'y trouvaient, et qui, sans chef et incapables de défendre la place, s'étaient tous réfugiés dans les églises. Il vint prendre possession du palais, où tout avait été préparé pour la réception du roi, et où les tables avaient été dressées pour le festin royal qui servit au vainqueur.

En même temps la flotte qui avait suivi les côtes entrait dans le port dont les chaînes qui en défendaient l'entrée venaient d'être baissées.

La ville fut aussitôt remise en état ; ses muraillles furent réparées. Bélisaire en épargna autant que possible les habitants, dont un grand nombre descendait de provinciaux romains ; il chercha aussi à s'attacher les chefs des Maures qui habitaient la Mauritanie , la Numidie et la Byzacène. Les empereurs leur avait toujours envoyé, sous la domination romaine, les insignes de leur dignité consistant en un bâton de commandement en vermeil, une espèce de couronne d'argent entouré de bandelettes du même métal, un manteau blanc qu'une agrafe d'or retenait sur l'épaule droite, et une chaussure brodée en or. Les rois vandales s'étaient aussi fait un devoir de leur envoyer ces ornements. Bélisaire leur fit parvenir ces objets au nom de l'empereur Justinien , en y ajoutant d'autres présents en argent, afin d'acheter d'eux , sinon leur coopération, du moins leur neutralité.

Tzazo, après avoir, avec la plus grande énergie, dompté la révolte de la Sardaigne, repassa en toute hâte en Afrique et vint trouver son frère à Bulla. Ils concentrèrent sur ce point tout ce qu'ils purent réunir de troupes des différentes provinces, et se préparèrent à faire le siége de Carthage. Mais Bélisaire les prévint, et marchant à leur rencontre , il leur livra près de Tricamara une bataille où, dès le commencement de l'action, Tzazo fut tué. Ge-

limer, repoussé, se retira dans son camp, d'où la nuit suivante, accompagné seulement de quelques personnes de sa maison, il prit la fuite vers la Numidie.

L'armée à qui il n'avait laissé aucun ordre, abandonnée et sans chef, se débanda dans tous les sens, laissant aux impériaux l'entrée du camp et les immenses richesses qu'il contenait. Tout ce qui résista fut tué; les femmes et les enfants furent faits prisonniers. A la suite de cette victoire qui fut si peu disputée, toute la province d'Afrique fut reconquise à l'empire.

Gélimer s'était sauvé chez une tribu de Maures alliés, dans les montagnes de Papoue, où, sur un roc inabordable, s'élevaient les murs d'une ancienne cité du nom de Médène. Bélisaire envoya d'Hippone le général Pharas qui commandait les Hérules auxiliaires, faire le blocus de cette place. Lui-même, suivant la côte, s'empara successivement de Césarée, de Ceuta et des autres villes maritimes, et soumit par ses lieutenants les îles de Corse, de Sardaigne et les Baléares.

Pharas serra de si près la forteresse que tout espoir de secours fut bientôt enlevé à Gélimer. Il avait toujours pensé pouvoir quitter la terre d'Afrique et se réfugier en Espagne, où il avait, sous la garde d'un homme de confiance, envoyé en avance ses trésors. Mais le vaisseau qui les portait tomba au pouvoir des croisières impériales. Après trois mois de blocus, la famine se fit sentir dans la ville, et le chagrin du prince prit tellement le dessus que, ne pouvant plus longtemps résister, il consentit enfin à accepter les conditions que lui fit le vainqueur, et se soumit à la nécessité d'aller vivre d'une pension en Orient. 534.

Bélisaire l'emmena à Constantinople, où le général fit une entrée triomphale qui rappelait celle dont l'an-

cienne Rome avait été témoin après la prise de Carthage par Scipion, et celle de Marius après la défaite de Jugurtha. Gélimer, couvert de la pourpre, suivit le char du vainqueur, ainsi que tous les autres membres de la famille royale des Vandales. Arrivé dans le cirque où Justinien et Théodora étaient assis au milieu de leur cour, à la vue de toute la pompe, de tout le luxe qui les entourait, il ne put s'empêcher de laisser échapper cette exclamation du roi-prophète : « *Vanité des vanités, tout n'est que vanité!* » paroles que, dans la situation où il était, après être tombé du faîte des grandeurs, l'expérience du malheur lui faisait prononcer. Devant le trône de l'empereur, il fut obligé de se défaire de la pourpre, de se jeter à genoux, comme les autres sujets de l'empire, et de courber le front jusque près du sol, salut que se faisaient rendre alors les empereurs chrétiens de Constantinople. Cependant, on le traita ensuite avec égard, et il reçut des biens considérables dans la Galatie où il vécut avec sa famille. Les filles d'Hilderich restèrent à la cour, où elles jouirent des prérogatives attachées à leur rang, en considération de leur mère Eudoxie, fille de Valentinien III. On distribua dans les différentes villes de l'Orient les prisonniers vandales, auxquels fut donné le surnom de *Justinianiens*, et qui rendirent de grands services à l'empire aux frontières des Perses. Ceux qui, au nombre de quelques mille, étaient parvenus à s'échapper dans les montagnes, se confondirent parmi les Maures, aux révoltes desquels ils prirent part sous Stotzas et plus tard sous Gontharis; ils finirent par perdre leur nationalité, au point que leur nom même disparut de l'Afrique.

Tandis que le royaume des Vandales s'écroulait ainsi, après un siècle de durée, dans la Gaule tombait aussi celui des Bourguignons.

Thierry, roi d'Austrasie, était mort.

A sa place avait été élevé sur le bouclier son fils Théodebert qui, déjà un an auparavant, avait reconquis sur les Wisigoths le Vélay, le Rouergue et le Gévaudan. En vain ses deux cousins Childebert et Clotaire se liguèrent contre lui, et firent même des préparatifs pour lui disputer sa couronne. Fort de l'amour du peuple, Théodebert marcha contre eux, et ils se réconcilièrent sans en venir aux mains. Childebert, qui n'avait point d'enfants, l'adopta même pour son fils.

Les trois rois réunirent alors leurs forces contre Gundemar, roi des Bourguignons, que leurs haines de famille poursuivirent de nouveau. Vaincu par eux, il termina sa vie dans une étroite captivité. Sa prison et sa mort mirent fin au royaume de Bourgogne qui avait duré dans la Gaule cent vingt ans, et dont les trois princes partagèrent alors le territoire, en laissant toutefois aux Bourguignons leurs biens, leurs lois et leurs coutumes, sous la condition de servir les Francs dans leurs guerres et de leur payer un certain tribut.

Pendant que ces événements se passaient en Afrique et dans la Gaule, l'Italie, par la mort du jeune Athalarich, se trouva à la veille d'une révolution non moins importante.

Amalasuintha, en prenant, à la mort de Théodorich, les rênes du gouvernement au nom de son fils alors âgé d'environ dix ans, avait d'abord donné les soins les plus diligents à son éducation. Elle avait choisi, pour le guider, trois hommes de sa nation, d'un âge avancé, dont les talents, la sagesse, l'expérience, devaient former le cœur et l'esprit du jeune prince. Mais cette éducation, trop efféminée au sentiment des Goths, excita les murmures de la cour. La régente reçut à ce sujet des repré-

sentations si impérieuses, qu'elle se vit forcée de céder au vœu public et, au lieu des vieux précepteurs dont son fils était entouré, de le remettre aux mains de jeunes hommes qui devaient le former aux exercices qui font le guerrier, seule qualité que les Goths exigeaient dans leur roi. Mais ce fut pour le malheur du prince, qui trop tôt émancipé et entraîné par ses courtisans à des orgies de boissons et de femmes, auxquelles son tempérament ne put résister, ne tarda pas à en sentir les suites, et mourut d'une mort prématurée à l'âge de dix-huit ans.

Amalasuintha avait jusqu'alors régi l'État avec sagesse et fermeté. Les tentatives d'Innocent II pour soustraire l'Église romaine à la nécessité de faire sanctionner par les rois goths l'élection du souverain pontife, droit, du reste, que ces monarques ne s'étaient point arrogé, mais qu'ils avaient trouvé consacré avec tous ceux dont avaient joui les empereurs romains, échouèrent devant ses énergiques représentations. Le pape ayant fait nommer dans un synode le diacre Vigile pour son successeur, fut obligé de faire ses excuses à la cour et, dans un autre synode, de révoquer cette nomination.

Cependant Amalasuintha n'était point parvenue à se rendre populaire. Elle le sentait si bien que, déjà du vivant de son fils, pressentant la fin prochaine du jeune prince, elle avait, en cas d'infortune, fait demander au gouvernement de Constantinople un asile qu'on lui avait accordé. Toutefois l'ambition la retint au pouvoir; mais craignant que la susceptibilité des Goths ne se soulevât contre l'autorité d'une femme, elle résolut de s'associer au royaume son cousin Théodébat, frère de la reine Amalaberga. Quoiqu'elle eût des raisons pour se défier de ce prince après les intrigues que, pendant qu'elle était régente, il avait joué à Constantinople pour se mettre en possession

de la Toscane, et la rancune qu'il lui avait montrée pour avoir été forcé par elle à rendre à leurs possesseurs quelques biens dont il s'était violemment emparé, elle le fit venir à Ravenne, et reçut de lui le serment, qu'en acceptant le titre de roi, il ne ferait cependant jamais rien sans la consulter. Théodéhat était déjà d'un âge avancé. C'était un de ces hommes qui se disait philosophe, pour s'être mêlé de quelques disputes théologiques, et avoir lu la philosophie de Platon, mais qui, pervers et sans foi, ne fut pas plutôt associé au pouvoir, que, soulevant contre la reine la faction dont il s'était fait le chef, il la fit arrêter et conduire dans une île du lac de Bolséna, où, peu de temps après il la fit étrangler dans un bain.

Il envoya aussitôt auprès de l'empereur Justinien les deux sénateurs Libère et Opilion, afin de justifier cet acte de violence.

Mais la cour de Constantinople, heureuse de trouver cette occasion de recouvrer l'Italie, et à qui la fin des hostilités en Afrique permettait de disposer de toutes ses forces, ne se laissa pas si facilement apaiser. Elle donna un manifeste par lequel elle se reconnaissait contrainte, par devoir, de venger la mort de la reine. Justinien envoya Mundus, maître de la milice, s'emparer de la Dalmatie et 535.
de Salone. En même temps Bélisaire, fait consul cette même année, sortit avec une escadre montée par sept mille hommes de débarquement pour tenter un coup de main sur Syracuse et la Sicile. Des ambassadeurs furent envoyés aux rois francs dans la Gaule, porteurs de lettres de l'empereur, qui leur annonçait que les Goths, s'étant par la force emparé de l'Italie, dont ils avaient constamment refusé depuis de sortir, et ayant donné à la cour de Constantinople de graves motifs de mécontentement, il était

Digitized by Google

résolu de leur faire la guerre ; qu'il espérait qu'en leur qualité de catholiques et de proches parents d'Amalasuintha, ils uniraient leurs efforts aux siens pour venger à la fois cette reine et combattre l'arianisme.

Il leur fournit en même temps des subsides, avec promesse de leur donner plus tard une plus forte somme d'argent dès qu'ils auraient pris les armes.

Théodéhat, en présence de tant de dangers, chercha par des négociations à détourner le coup qui le menaçait. Le pape Agapet fut envoyé à Constantinople ; le sénat romain, influencé par le roi, écrivit à Justinien pour le supplier d'épargner à l'Italie le fléau de la guerre. Des ambassadeurs partirent chargés de faire à l'empereur les propositions les plus avantageuses. Déjà Théodéhat était prêt à renoncer à la couronne, lorsque les nouvelles qu'il reçut de quelques succès obtenus par les Goths dans la Dalmatie, lui firent changer d'avis. Il envoya son gendre Ebremuth à la tête d'un corps d'armée occuper les environs de Reggio, afin de veiller à la sûreté des
536. côtes, et d'empêcher Bélisaire, qui s'était sans effort emparé de Syracuse et de Palerme, de faire une descente en Italie. En même temps, il fit faire aux rois francs la proposition de leur céder le pays occupé par les Ostrogoths dans la Gaule, et de leur fournir une grosse somme d'argent s'ils voulaient s'allier avec lui. Mais son gendre le trahit et passa aux impériaux. Bélisaire se rendit donc maître sans peine de toute la Pouille et de la Calabre. Naples, où les Goths avaient une forte garnison, et dont les habitants leur étaient en majeure partie dévoués, fut assiégée, prise d'assaut et livrée au pillage, pour servir d'exemple aux autres villes qui tenteraient de résister.

Cette défection d'Ebremuth souleva les Goths contre Théodéhat. On l'accusa d'être d'intelligence avec son

gendre, et de vouloir livrer l'Italie aux Grecs avec lesquels il avait lié des relations. Les principaux chefs de l'armée se réunirent à Terracine, le déclarèrent indigne de régner, et élevèrent à sa place sur le bouclier le général Vitigès[1], qui autrefois s'était acquis une grande réputation militaire dans les guerres de Théodorich contre les Gépides.

Théodéhat, à cette nouvelle, quitta Rome précipitamment pour se réfugier à Ravenne. Mais il fut arrêté en route et mis à mort par les gens que Vitigès mit à sa poursuite. Le nouveau roi vint à Rome, où il s'empara de Théodégisèle, fils de Théodéhat. Il se fit prêter serment d'obéissance par le pape Sylvère, par le sénat et par le peuple, et laissant dans la ville une garnison de quatre mille Goths sous le commandement de Leudère, dont les talents et le zèle avaient toute sa confiance, il se rendit en hâte à Ravenne, afin d'y constituer le nouveau gouvernement.

Là, son premier acte fut de répudier sa femme, et de forcer la princesse Mathasuintha, fille d'Eutharich, à lui donner sa main. Les trésors que Théodéhat avait cachés dans l'île du lac de Bolséna et à Orvietto, servirent à réorganiser le service public. Vitigès envoya une ambassade à Justinien, qu'il avait autrefois connu avant qu'il ne fût empereur, pour le prier de déposer les armes, vu qu'il avait vengé la mort d'Amalasuintha et qu'il venait d'élever sur le trône la fille de cette reine. Mais, d'un autre côté, il n'en continua pas moins ses préparatifs de défense, et il exécuta les conditions du traité que Théodéhat avait proposé aux rois francs. Cet acte politique lui permit de

1. . . . . *inter procinctuales gladios, more majorum, scuto supposito*. . . . . etc. Manifeste de Vitigès dans les *Variarum* de Cassiodore, L. X, ép. 31.

retirer de la Provence toutes les troupes qui s'y trouvaient. Toute la partie de la Gaule, comprise entre le Rhône, les Alpes et la Méditerranée, fut donc cédée aux Francs, ainsi que la partie de la Rhétie que Théodorich avait autrefois assignée aux Allemanes qui, après la perte de la bataille de Zulpich contre Clovis, n'avaient point voulu se soumettre à ce prince avec le reste de leur confédération. Toute l'Allemanie fut alors réunie sous la suzeraineté de Théodebert, roi d'Austrasie. Les Francs promirent de fournir un contingent de troupes levées parmi les nations de la Germanie qui leur étaient soumises, ne pouvant, d'après les traités qui les unissaient à l'empire d'Orient, prendre eux-mêmes fait et cause dans cette guerre.

Bélisaire laissa des garnisons dans Naples et dans Cume, les deux seuls points fortifiés de la Campanie, et marcha sur Rome.

Le bruit de son approche répandit l'épouvante dans cette grande ville, dont les habitants craignant, s'ils résistaient, le sort de Naples, et influencés par le pape Silvère, envoyèrent des députés au-devant du général, afin de traiter avec lui. Les Goths, restés dans la place, étaient en trop petit nombre pour pouvoir s'opposer à la population. Ils n'osèrent résister. On leur permit toutefois de se retirer avec armes et bagages, et ils sortirent de Rome par la porte Flaminienne, en même temps que les troupes de Bélisaire entraient par la porte Asinarienne. Le commandant Leudère, qui regardait la cause des Goths comme perdue, fut le seul qui resta. Il fut envoyé à Constantinople avec la députation chargée de porter à Justinien les clefs de la ville.

537. Les impériaux se répandirent jusqu'à Pérouse et dans la Toscane.

Digitized by Google

Cependant Vitigès, trompé dans la confiance qu'il avait mise dans les Romains, et qui vit trop tard la faute qu'il avait faite en délaissant Rome, résolut de se rendre de nouveau maître de cette ville. Il envoya dans la Dalmatie Asinaire et Uligisale, chargés de contenir les secours que pourraient envoyer les impériaux, et avec le gros de l'armée que Procope fait monter à cent cinquante mille hommes, il s'avança par la Sabinie jusqu'aux portes de la capitale.

Les soldats qui gardaient le pont du Tibre, surpris par les avant-postes, prirent la fuite sans combattre et en laissèrent libre le passage. Vitigès partagea son armée en six corps ; ne pouvant former un cordon tout autour de la ville, il en cerna toute la partie qui s'étendait depuis la porte Prænestine jusqu'à la porte Flaminienne. Les aqueducs furent coupés. Tout ce que l'art des siéges, à cette époque, offrait de ressource fut mis en usage par les Goths pour se rendre maîtres des murs. Pendant un an, ils dirigèrent contre eux leurs efforts, et employèrent tantôt la ruse, tantôt la force des armes pour s'emparer de l'une ou de l'autre porte. Soixante-neuf fois les deux partis en vinrent aux mains, soit dans des sorties, soit dans des assauts. Les assiégeants eurent à souffrir les privations les plus cruelles. Au milieu de ces combats, eut lieu la déposition du pape Sylvère, accusé par Bélisaire de tenir le parti des Goths, mais qui plutôt tomba de son siége par les intrigues de Vigile, qui acheta de l'impératrice Théodora la chute de son rival et sa propre élection.

Le manque de vivres se fit à la fin sentir dans le camp, non moins que dans la ville où les murmures du sénat et du peuple éclatèrent contre l'empereur. Mais des secours étant arrivés à Naples, et par les dispositions que

prit Bélisaire, étant heureusement entrés à Rome, en partie par Ostie et le Tibre, en partie par terre, le ravitaillement de la place donna aux assiégés une nouvelle énergie, en même temps que le découragement se mit dans le camp des assiégeants. Les récoltes avaient manqué dans toute l'Italie. La flotte impériale, maîtresse de la mer tyrrhénienne, écartait des côtes tout vaisseau. Vitigès, voyant l'impossibilité de poursuivre le siége, tenta la voie des traités.

Mais déjà il ne s'agissait plus chez les impériaux de venger la mort d'Amalasuintha ; c'était l'évacuation de la péninsule qu'ils exigeaient. Vitigès proposa d'abandonner à l'empire Naples, le Brutium[1] et la Sicile, et de payer un tribut annuel. Mais Bélisaire refusa ; la seule concession qu'il fit au roi, fut de lui accorder une suspension d'armes de trois mois, afin de lui permettre d'envoyer une ambassade à Constantinople, et de traiter lui-même avec l'empereur.

Cette trève n'amena cependant aucun résultat.

La disette parmi les Goths ne fit qu'augmenter, au point qu'ils se virent obligés, faute de vivres, d'abandonner Albe, Centum cellas[2] et Porto.

Le terme s'étant écoulé sans qu'une réponse de Constantinople fût venue, les hostilités recommencèrent. Vitigès redoubla de ruse et d'activité pour se rendre maître de la place. Mais toutes ses tentatives échouèrent ; les nouvelles qui lui parvinrent de Rimini et de Ravenne le
538. contraignirent enfin de lever le siége et de se replier avec
(mars.) son armée vers ces deux points menacés.

Bélisaire avait donné l'ordre au général Johanni d'en-

1. La Calabre.
2. Aujourd'hui Civita-Vecchia.

Digitized by Google

trer avec deux mille cavaliers de choix sur le territoire picentin, afin d'attirer de ce côté l'attention de l'ennemi. Johanni, après avoir mis en fuite Ulithée, frère de Vitigès, qui avait voulu s'opposer à sa marche, avait contourné les deux villes d'Osimo et d'Urbin, et s'était dirigé sur Rimini, à une journée de marche de Ravenne. Il avait sans peine obtenu des habitants l'entrée de la place que les Goths venaient d'abandonner. La reine Mathasuintha, qui n'avait jamais eu pour son mari qu'une antipathie prononcée, entama avec le général les relations les plus intimes[1].

Bélisaire ne fut point trompé dans ses prévisions.

Vitigès manœuvra pour empêcher la jonction des deux généraux, et, quittant le Tibre, sur les rives duquel son arrière-garde eut, en se retirant, à supporter quelques pertes, il jeta de fortes garnisons dans Orvieto, Chiusi, Céséna, Montéférétro et d'autres villes, augmenta celles d'Osimo et d'Urbin, et se rendit en toute hâte devant Rimini.

Bélisaire resta encore trois mois à Rome avant de le poursuivre.

Cependant les événements se compliquèrent aussi sur la rive gauche du Pô. Doce, évêque de Milan, et quelques-uns des principaux citoyens de cette ville avaient profité de l'armistice pour se rendre à Rome, et ils avaient fait concevoir à Bélisaire l'espoir que, si les impériaux entraient dans la Ligurie, non-seulement la capitale de cette province, mais encore tout le Nord de l'Italie seraient propices à leurs armes. Bélisaire y envoya un millier d'hommes sous le commandement d'un brave officier, du

1. .... *per occultum internuntium de nuptiis et proditione colloqui cum eo cœpit.* Procope, L. II, c. 10, p. 411. B.

nom de Mundila. Ces troupes se rendirent par mer jusqu'à Gênes, et de là se dirigèrent sur Pavie, ville forte où les Goths avaient déposé leurs objets les plus précieux. Vu l'importance de la place et la forte garnison qui s'y trouvait, elles ne tentèrent point contre elle un coup de main, mais elles continuèrent leur route sur Milan. Cette cité leur ouvrit ses portes, exemple que suivirent bientôt après Bergame, Côme, Novare et d'autres lieux.

Vitigès envoya aussitôt son neveu Vraja dans la Ligurie avec un corps d'armée considérable. A ces troupes vinrent se joindre dix mille Bourguignons, la plupart cavaliers, que Théodebert, roi d'Austrasie, conformément aux conditions du traité qu'il avait signé, fournit pour son contingent. Ces deux corps réunis allèrent mettre le siége devant Milan.

Bélisaire sortit de Rome au mois de juin, et après s'être emparé sans résistance de Todi et de Chiusi, dont les garnisons furent envoyées prisonnières en Sicile, il s'avança jusqu'à Firmo, où l'eunuque Narsès, général du plus grand mérite, et architrésorier de l'empire, vint le joindre avec trois mille impériaux et deux mille Hérules auxiliaires.

Vitigès, sans l'attendre, se retira dans Ravenne.

Bélisaire fit alors le siége d'Urbin, dont la garnison, après une défense vigoureuse, manquant d'eau et de vivres, fut obligée de capituler. Johanni se rendit maître d'Imola[1], et réduisit toute l'Émilie à l'exception de Césène.

Le général Martin, envoyé par Bélisaire pour débloquer Milan, fut moins heureux. En présence des forces combinées des Goths et des Bourguignons, il n'osa pas tra-

1. Le *Forum Cornelii*.

Digitized by Google

verser le Pò, et n'ayant point, malgré ses réclamations, reçu de renforts, il fut obligé d'abandonner à son sort cette forteresse, dont la garnison fut faite prisonnière, 539.
et qui, mise au pillage, fut dévastée et ruinée de fond en comble.

La conquête de cette ville qui fut suivie de celle de toutes les places de la Ligurie, retrempa le courage des Goths.

Vitigès ne chercha plus qu'à susciter de nouveaux ennemis à l'empire d'Orient. Il envoya des ambassadeurs aux Lombards qui, après avoir demeuré quelques années sur les terres fertiles que les Rugiens avaient habitées aux bords du Danube, avaient, en 527, obtenu de Justinien la permission de s'établir dans la Pannonie. N'ayant pu les persuader d'entrer en Illyrie, il s'adressa à la cour de Perse, et parvint à faire rompre la paix entre Cosroës et l'empereur. Les Maures d'Afrique s'étaient révoltés et nécessitaient un grand développement de troupes. Cette rupture avec les Perses contraignit Justinien à quelque concession, et il congédia enfin de Constantinople les députés que Vitigès lui avait envoyés de son camp du Tibre, avec l'assurance qu'il allait lui-même envoyer au roi des ambassadeurs à Ravenne, munis de ses pleins pouvoirs pour traiter de la paix.

Bélisaire, avec onze mille hommes, faisait alors le siége d'Osimo, la principale ville du pays picentin. Les généraux Justin et Cyprien tenaient bloquée Fiésoli dans la Toscane, et, afin d'empêcher Vraja de secourir cette forteresse, Martin et Johanni avaient placé leur camp près de Dertona.

Tandis que les deux partis s'observaient, Théodebert, à qui, dans ces conjonctures, la conquête de l'Italie parut facile, traversa les Alpes à la tête d'une armée con-

Digitized by Google

sidérable de Francs, et s'avança jusque sur les rives du Pô[1]. Une stricte discipline accompagna sa marche, afin que les Goths, auxquels il avait fait croire qu'il venait comme auxiliaire, ne tentassent point de l'arrêter.

Mais à peine il eut traversé le fleuve, que, quittant le masque, il traita également en ennemis les Goths et les impériaux, et jetant la terreur parmi les premiers, au point qu'ils se sauvèrent jusqu'à Ravenne, et attaquant les seconds près de Dertona, il se rendit maître de la plus grande partie de l'Émilie, La conduite des Francs, tout chrétiens qu'ils étaient, fut celle des peuples barbares dont ils descendaient. Des enfants furent par eux sacrifiés au Dieu du Pô. Des femmes, des vieillards furent égorgés. Partout le pillage suivit leur marche. Bélisaire écrivit au roi une lettre fulminante où il le menaçait de toute sa vengeance, s'il ne se retirait. Bientôt cependant les maladies décimèrent cette armée que la province ruinée par la guerre ne pouvait plus nourrir. Les murmures éclatèrent parmi les soldats qui, voyant chaque jour leurs rangs diminuer, contraignirent Théodebert de repasser les monts. Gènes, par laquelle leur retraite s'effectua et que ne put défendre la valeur de ses habitants, fut prise et pillée.

Fiésoli capitula peu de temps après, ainsi qu'Osimo dont la garnison fut enrôlée parmi les impériaux.

Bélisaire tourna alors toutes les forces contre Ravenne, devant laquelle il vint mettre le siége. Il arriva assez à temps pour se rendre maître d'un convoi de vivres qui avait été embarqué sur le Pô dans la Ligurie, mais dont le transport avait été arrêté près de la forteresse par les basses eaux du fleuve.

1. Procope fait monter cette armée à cent mille hommes. Jornandes et Fréculphe lui en donnent même deux cent mille. Mais on sait combien il faut se défier de ces calculs des anciens historiens.

Digitized by Google

Des ambassadeurs des rois de Neustrie vinrent à cette époque trouver Vitigès, et de la part de leurs souverains lui firent la proposition que, s'il voulait partager avec eux l'Italie, ils lui fourniraient autant de troupes qu'il voudrait pour en chasser les impériaux.

Bélisaire, instruit de ces menées, contrebalança leur politique. Dominique et Maximin, deux sénateurs, envoyés par Justinien pour traiter de la paix, étant peu de temps après arrivés, toute négociation avec les Francs fut rompue. L'empereur offrit au roi de lui laisser toute la partie de l'Italie située sur la rive gauche du Pô, ainsi que la moitié du trésor royal; toute la partie Sud de la péninsule sur la rive droite du fleuve devait rester aux impériaux. Toutes onéreuses qu'étaient ces conditions, les grands du royaume conseillèrent à Vitigès de les accepter, contents que la fin des hostilités n'eût pas amené l'anéantissement total de la monarchie. Mais Bélisaire les trouva trop modérées. Il refusa d'y souscrire malgré les murmures qui éclatèrent dans l'armée impériale, où il fut accusé de vues secrètes et ambitieuses. Un grand nombre de Goths qui partageaient à cet égard l'opinion de l'armée lui proposa l'empire d'Occident, en lui promettant, s'il l'acceptait, de se ranger sous ses drapeaux. Tout éloigné qu'était ce grand homme, dont la vertu égala le courage, de ternir sa gloire par une telle trahison envers son souverain, il ne désabusa point les conspirateurs, mais fit au contraire semblant d'accepter leurs offres, afin de pouvoir par cette ruse se rendre maître à la fois de Vitigès et de Ravenne. Bessas, Johanni, et les autres généraux auxquels il ne pouvait pas trop se fier, furent éloignés. Toutes les mesures prises, il fit enfin son entrée dans la place dont les Goths eux-mêmes lui ouvrirent les portes. 540.
Les femmes germaines, indignées de se voir trahies par

Digitized by Google

ceux qui devaient les défendre, crachèrent au visage de ces hommes mous qui, ayant pu écraser le petit nombre de troupes qu'ils avaient reçues, se mettaient volontairement sous leur joug.

Bélisaire s'assura de la personne du roi, pour lequel, du reste, il eut tous les égards dûs à son rang et au malheur; il permit à tous les Goths qui avaient des biens situés sur la rive gauche du Pô, de s'y rendre en toute liberté. La plupart des villes de la Vénétie lui envoyèrent des députés. Cependant il ne prit point le titre d'empereur, et usa de divers prétextes pour s'en disculper. Les plus courageux d'entre les Goths, qui trop tard s'aperçurent qu'ils avaient été trompés, se rassemblèrent à Pavie, et résolurent de tenter un dernier effort pour relever leur nation. Ils proposèrent la couronne à Vraja, qui toutefois la refusa et la fit décerner à Ildebad, neveu de Theudis, roi des Wisigoths, qui commandait la place de Vérone.

Ildebad l'accepta; mais cependant il envoya des députés à Bélisaire, afin de l'engager à remplir les conditions du traité, et l'assura qu'en ce cas il serait le premier à venir se jeter à ses pieds.

Bélisaire resta ferme dans son refus, et ayant reçu de Justinien l'ordre de prendre le commandement de l'armée contre les Perses, il s'embarqua pour Constantinople, enmenant avec lui Vitigès et les autres membres de la famille royale [1], ainsi que le trésor et un grand nombre de Goths de distinction, parmi lesquels se trouvaient les enfants d'Ildebad.

Après son départ, la guerre d'Italie ne fit que traîner.

1. Parmi eux se trouvaient les enfants d'Hermannfried, roi de Thuringe, qui s'étaient, comme nous l'avons vu, réfugiés en Italie avec leur mère Amalaberga.

Digitized by Google

Les généraux auxquels il avait laissé le commandement des différentes provinces, tous jaloux les uns des autres, ne songèrent qu'à s'enrichir. Ildebad qui d'abord n'avait qu'un millier d'hommes sous les armes, réunit peu à peu à lui tous les Goths de la Vénétie et de la Ligurie, et livra au général Vitalius, près de Trévise, un combat sanglant dans lequel ce dernier fut défait. Mais il ne pour- 541.
suivit point ce premier succès. Des jalousies de femmes lui firent bientôt après ternir sa gloire, en ordonnant le meurtre de Vraja, auquel il devait le sceptre. Un garde du corps, du nom de Vilas, Gépide dont il s'était attiré la haine, résolut de venger cette mort. Au milieu d'un festin, il frappa le prince par derrière, et fit voler sa tête sur la table au milieu des convives terrifiés.

Cette fin tragique d'Ildebad fut suivie de nouvelles dissensions. Les Rugiens qui, depuis Théodorich, étaient restés en Italie, où ils avaient conservé parmi les Goths leur nationalité au point de n'avoir jamais pris de femmes qu'au sein de leur tribu, levèrent maintenant la tête, et proclamèrent roi l'un des leurs, du nom d'Erarich.

Ce prince envoya aussitôt ouvertement des ambassadeurs à Constantinople, afin d'obtenir de Justinien les mêmes conditions de paix que l'empereur avait offertes à Vitigès. Mais convaincu d'un autre côté qu'il ne pourrait point soutenir son pouvoir, il lui fit sous main offrir de lui abandonner tout ce que les Goths possédaient encore en Italie, à condition qu'avec le titre de patrice, que l'empereur lui concédérait, il lui payerait une certaine somme d'argent.

Les Goths, pendant ces négociations, indignés de se voir sous le joug d'un Rugien, conspirèrent en faveur de Totilas, frère d'Ildebad; ils tuèrent Erarich dans une sédition, et levèrent aussitôt Totilas sur le bouclier. 542.

Digitized by Google

Sous ce prince courageux et expérimenté, la fortune de leurs armes eut de nouveau le dessus.

Les secours que, déjà sous Ildebad, ils avaient espéré des Wisigoths, arrivèrent d'autant moins maintenant, qu'au milieu des troubles politiques qui agitaient aussi ce royaume et qui finirent par ôter quelques années plus tard la vie à Theudis et à Theudisque son successeur, ils eurent à repousser les agressions des deux rois francs Childebert et Clotaire, qui s'avancèrent jusqu'à Sarragosse[1].

Les Ostrogoths étaient réduits à cinq mille hommes de troupes. Avec ce faible corps, Totilas reprit la campagne, et vint attaquer les impériaux près de Faenza. Leur armée se composait de douze mille hommes partagés en onze bataillons. Après une tentative infructueuse sur Vérone, ils se retirèrent derrière le Pô, que les Ostrogoths traversèrent après eux, sans qu'ils cherchassent à leur en défendre le passage. Au moment où les deux partis allaient s'ébranler, un Goth, du nom de Viliaris, d'une taille athlétique et tout couvert de fer, s'avança seul au-devant de l'ennemi, en défiant à un combat singulier le champion assez courageux pour accepter le cartel. Nul des impériaux n'osa sortir des rangs à l'exception de l'Arménien Artabace, que sa valeur avait fait monter aux premiers grades militaires. Les deux rivaux prirent champ et brisèrent leurs lances devant les deux armées. Artabace désarçonna le Goth qui tomba sans vie; mais atteint par le fer de son adversaire qui avait traversé la jointure du harnais, il expira lui-même le troisième jour[2].

1. On a une monnaie de Clotaire avec la légende de *Victoria Gothica*. Cependant les Francs furent, en se retirant, battus par Theudisque, alors encore général.

2. Procope, L. III, c. 4, p. 475, D., décrit avec verve ce combat singulier.

Digitized by Google

Totilas avait détaché trois cents hommes avec l'ordre de ne donner que lorsque la bataille serait engagée. Leur arrivée, au milieu de l'action qui suivit le combat singulier, décida la victoire du côté des Goths et provoqua la défaite des impériaux qui, ne sachant à quel petit nombre ils avaient à faire et craignant d'être enveloppés, se débandèrent en tous sens, laissant aux vainqueurs une grande quantité de prisonniers, leur camp et tous leurs drapeaux.

Totilas envoya une partie de ses troupes dans la Toscane sous les ordres des trois généraux Bléda, Roderich et Uliare. Ces généraux allèrent mettre le siége devant Florence, où était renfermé Justin, maître de la milice d'Illyrie. L'arrivée des trois divisions Johanni, Bessac et Cyprien, les contraignit toutefois de se retirer. Les Grecs les poursuivirent. Mais les Goths prirent position sur une montagne assez escarpée et s'y défendirent avec une telle vigueur, qu'après un combat vivement disputé, ils restèrent maîtres du champ de bataille. Totilas vint les rejoindre après s'être pendant ce temps emparé de Césène et de Pétra. Sans s'arrêter devant les murs des forteresses garnies de troupes, il traversa le Tibre, et alla 543.
s'emparer de Bénévent, dont il rasa les murailles. Naples, défendue seulement par mille hommes de garnison, fut bloquée. Cume fut prise par ses généraux. Toute la Campanie fut de nouveau réduite au pouvoir des Ostrogoths.

Le rapport de ces événements, qui arriva à Constantinople, porta Justinien à envoyer des renforts dans la péninsule et à réunir de nouveau sous un chef commun les divers généraux qui y commandaient. Maximin fut donc nommé préfet de prétoire d'Italie, et Démétrius maître de la milice. Des troupes, enrôlées dans la Thrace

et l'Arménie, devaient suivre le premier. Mais Totilas qui sentit la faute qu'avait faite Vitigès de négliger sa marine, fit à la hâte équiper quelques vaisseaux ; et cette escadre improvisée s'étant avancée au-devant de la flotte impériale, la dissipa et lui prit plusieurs embarcations. Ce qui échappa entra dans le port de Syracuse. Cependant Maximin s'y arrêta trop longtemps ; lorsqu'il voulut passer le détroit, une tempête furieuse détruisit en partie ses vaisseaux, et en partie les jeta à la côte, où les Goths s'en emparèrent. Naples, que cette flotte devait débloquer, manquant de vivres et sans espoir de secours, fut obligé de capituler. Totilas en traita les habitants avec la plus grande générosité [1], et permit à la garnison de se retirer avec armes et bagages.

Cependant, dans la crainte que les impériaux pussent plus tard reprendre la ville et s'y fortifier de nouveau, il en fit en partie raser les murailles, comme il l'avait fait à Bénévent.

Maître de Naples, il écrivit au sénat de Rome, et chercha par tous les moyens possibles, par ses émissaires, par les proclamations qu'il fit répandre dans la cité, à s'en rendre la population favorable. Le général Johanni qui y commandait, craignant pour la sûreté de la place, crut devoir prendre des mesures sévères, et finit par chasser de la ville tous les prêtres ariens.

Tant de malheurs arrivés aux armes de l'empire engagèrent Justinien à rappeler de la Perse le général Bélisaire, et à lui confier de nouveau le commandement de l'Italie. Quatre mille hommes de nouvelles recrues, à

1. Procope rapporte qu'un soldat de la garde ayant abusé d'une jeune fille, et le père s'étant plaint au roi, le prince le fit punir de mort et confisquer son bien au profit de l'opprimée, malgré les prières qui furent faites en sa faveur.

Digitized by Google

grand peine enrôlés dans la Thrace, allèrent à sa rencontre sous les ordres de Vitalius, maître de la milice, avec lequel Bélisaire se rendit jusqu'à Salone. Les Goths qui tenaient Otrente assiégée, se virent contraints de se retirer de devant cette place. Mais dans le même temps Totilas s'emparait de Tivoli dont il faisait passer les habitants au fil de l'épée.

Bélisaire arriva au printemps à Ravenne, et envoya 544.
aussitôt Vitalius dans l'Émilie, afin d'y attirer l'ennemi et de l'écarter des environs de Rome. Mais ce général était à peine à Bologne, que ses troupes, à qui il était dû plusieurs mois de solde, désertèrent en grand nombre. Totilas en profita pour s'emparer de plusieurs villes. Il échoua devant Osimo et Pesare, mais se rendit maître dans le Picenium de Fermo et d'Ascoli, et dans la Tos- 545,
cane, d'Assise et de Spolette. Le peu de forces dont 546.
Bélisaire disposait et l'absence de tout secours de l'Orient mirent ce général dans l'impossibilité de sortir de Ravenne, et de s'opposer aux Goths pendant ces deux campagnes. L'armée de Totilas était, au contaire, devenue puissante, et se recrutait journellement encore de tous les mécontents que l'indiscipline des impériaux soulevait, et de tous les esclaves qui, en prenant les armes, acquéraient leur liberté. Le roi envoya quelques troupes assiéger Plaisance qui, n'ayant plus de vivres, fut contrainte d'ouvrir ses portes. Lui-même s'avança maintenant sur Rome à qui ses escadres, qui parcouraient toutes les côtes, enlevaient toutes les provisions qui eussent pu être expédiées par mer à cette capitale. Céthégus, chef du sénat, soupçonné d'être d'intelligence avec les Goths, fut forcé d'abandonner la ville. La famine commençait à s'y faire sentir, et pour éviter de plus grands maux, Pélage, diacre de l'église romaine, entreprit d'aller trouver le

Digitized by Google

roi, et de lui proposer une suspension d'armes, à condition que si la capitale n'était point secourue dans un temps donné, les portes lui en seraient ouvertes. Mais Totilas qui avait le pouvoir en main, ne voulut point s'en dessaisir. Le peuple s'ameuta, et demanda du pain ou la permission de sortir de la ville. Le pain se payait au poids de l'or, et c'était un trafic que faisaient à la fois les chefs et les soldats, qui seuls avaient eu part dans les distributions de vivres. Bessas et Conon, qui commandaient les troupes, profitèrent de l'infortune des habitants pour leur faire payer encore la permission de se retirer. La plupart étaient dans un tel état d'exténuation, qu'ils moururent en route; un grand nombre tomba entre les mains de l'ennemi.

Cependant Bélisaire qui s'était rendu à Durazzo, y avait enfin reçu les renforts que les généraux Johanni et Isaac avaient amenés de Constantinople. Il s'embarqua aussitôt pour Porto, laissant à Johanni l'ordre de le rejoindre par la Calabre sous les murs de Rome. Mais les Goths qui tenaient garnison à Capoue, lui en ayant barré la route, ce général se replia sur le Brutium et la Lucanie, dont les habitants, fervents catholiques, le reçurent à bras ouverts. Cette marche intempestive servit la cause de Totilas qui, redoublant d'activité, prit les mesures les plus énergiques pour empêcher tout secours d'entrer dans la ville.

Le cours du Tibre fut intercepté par des pilotis, et par une chaîne tendue de l'une à l'autre rive, que défendaient deux tours garnies de troupes. Bélisaire ayant voulu forcer ce passage avec deux cents embarcations chargées de vivres, fut repoussé avec perte. Il avait laissé à Porto son épouse et la caisse militaire, sous la garde du général Isaac à qui il avait donné l'ordre de ne point quit-

Digitized by Google

ter son poste sous quelque prétexte que ce fût, mais qui, ne pouvant contenir son impatience, dès que la nouvelle se répandit que la chaîne avait été rompue, et que déjà les impériaux, après avoir mis le feu à l'une des tours, marchaient sans résistance sur Rome, oublia sa consigne, attaqua le général Roderich, et se laissa prendre prisonnier. Quelques cavaliers vinrent à toute bride en porter la nouvelle à Bélisaire qui, lui-même, se croyant coupé dans sa retraite, perdit son calme ordinaire, et sans plus s'informer des autres circonstances, rebroussa chemin pour reprendre Porto qu'il croyait déjà au pouvoir de l'ennemi. Lorsque plus tard détrompé, il eut reconnu son erreur, il ressentit un tel chagrin d'avoir laissé échapper la victoire, qu'il en tomba malade. Isaac, à qui était dû ce revers, paya de sa vie son imprudence; il fut mis à mort par ordre de Totilas, pour venger Roderich qui périt des suites de ses blessures.

Cependant le blocus eût encore pu traîner en longueur, si la trahison n'eût ouvert aux Goths l'une des portes de la ville.

Le besoin augmentait de jour en jour dans la cité, où la faim faisait dévorer les animaux les plus immondes, les herbes les plus insipides.

Quatre Isauriens, de garde à la porte du mont Cœlius, vulgairement appelée la porte Asinarienne, résolurent de mettre un terme à tant de calamités. Ils descendirent pendant la nuit du haut des remparts à l'aide de cordes, et vinrent trouver le roi pour traiter avec lui de la reddition de la place. Totilas les reçut avec bonté, leur promit de l'argent, et leur donna, pour les accompagner, quatre hommes courageux et dévoués qui, introduits dans la ville, s'emparèrent de la porte et l'ouvrirent aussitôt à leurs compatriotes. Cependant, dans la crainte de 17 déc.

Digitized by Google

quelque trahison, le roi ne permit point que les Goths se répandissent dans la cité avant le jour. Les cris d'alarme éveillèrent Bessas qui, au lieu de prendre des mesures énergiques, s'enfuit avec lâcheté, abandonnant à elle-même la garnison qui se débanda dans tous les sens. Le petit nombre d'habitants qui n'avaient point quitté la ville ou que la faim n'avait point décimés, se réfugia au pied des autels dans les églises[1].

Dès qu'il fit jour, toute la ville fut parcourue par les Goths qui, sans distinction, tuèrent tout ce qui se trouva sur leur passage. Totilas qui avait passé la nuit à Saint-Latran, alla rendre grâce à Dieu dans l'église de Saint-Pierre. Le diacre Pélage s'avança au-devant de lui, tenant en main le livre des évangiles, et le supplia d'épargner le sang des vaincus, devenus ses sujets. Le roi écouta ses prières et ordonna aussitôt que la vie et la personne des habitants fussent respectées. Mais il ne put refuser à ses soldats le pillage de la ville. Après une allocution à ses troupes et une sévère réprimande au peu de sénateurs romains qui étaient encore présents, mais auxquels il finit aussi par pardonner, à la prière de Pélage, il envoya ce même diacre et l'avocat Théodore auprès de Justinien, afin de tenter de ramener la paix entre les Goths et l'empire sur les mêmes bases qu'elle avait eues du temps d'Anastase et de Théodorich.

L'empereur ne voulut entrer dans aucun pourparler et renvoya le tout à Bélisaire.

547. Totilas reprit donc la campagne et, laissant ce général dans Porto, marcha contre Johanni dans la Lucanie. Avant de partir, il fit enlever les portes de Rome et faire de grandes brèches à ses murailles ; le tiers des murs fut

1. Procope ne le fait pas monter au delà de cinq cents.

Digitized by Google

renversé. Il mit le feu à plusieurs de ses édifices et, après en avoir dispersé le peuple dans divers lieux de la Campanie, retenant auprès de lui pour ôtages les sénateurs et les patriciens, il quitta avec toute son armée cette ville ainsi désolée et presque déserte.

Cependant, pour contenir Bélisaire, il laissa une arrière-garde à Marcina, le moderne Cava d'ell 'Aglio.

Tous ceux qui avaient pris les armes dans la Lucanie et les pays environnants, rentrèrent dans le devoir dès son approche. Il vint placer son camp sur le mont Gargano, ancien emplacement du camp d'Annibal dans ces contrées. Johanni ne l'attendit point, mais alla se renfermer dans Otrente, dont il augmenta les fortifications. Totilas, pour le contenir, garnit de troupes la forteresse d'Achéruntia, aux frontières de la Calabre, et se rendit à Ravenne qu'il n'avait plus vue depuis son élection à la couronne et où, après tant de succès, il espérait rétablir avec gloire le siége de son royaume.

Mais Bélisaire, par un coup de main hardi, annula ses projets.

Totilas avait, en quittant Rome, fait la faute de ne point l'avoir détruite de fond en comble, comme il paraît qu'il en eut d'abord le projet[1], ou plutôt, trop confiant dans les demi-mesures qu'il avait prises, d'avoir négligé d'y laisser une garnison. A peine il en fut parti, que son ennemi, quittant Porto, marcha vers la ville déserte et s'y fortifia. Vingt-cinq jours lui suffirent pour en réparer aussi bien que possible les murailles, et les palissader en dedans. Il y fit avec la même activité transporter des vivres par le

1. Procope rapporte que, sans une lettre que Bélisaire lui écrivit et où il l'engagea, au nom de sa propre gloire, à ne point la ternir par la destruction entière de Rome, cette ville eût tout à fait été incendiée et anéantie. — Voyez Procope, L. III, *De bello gothico*.

Tibre et en rappela les habitants qui revinrent sous sa protection réparer les ruines de leurs demeures.

Totilas était à peine arrivé près de Ravenne, qu'à la nouvelle de ces événements, il revola vers le Tibre, dans l'espoir d'arriver encore assez à temps pour débusquer l'ennemi. Mais déjà ce dernier s'y était suffisamment fortifié. Totilas tenta en vain de se ruer par les portes qui, faute d'ouvriers, n'avaient pu encore être posées, mais que défendirent la valeur des soldats et les ouvrages qu'ils y élevèrent précipitamment. Une seconde attaque du côté du Tibre fut non moins vigoureusement repoussée par les impériaux. Les Goths firent entendre des murmures contre leur prince qui, après avoir reconquis l'Italie avec leur sang, au lieu d'avoir gardé Rome, l'avait abandonnée à l'ennemi, et avait ainsi rendu nuls tous leurs efforts. Totilas chercha à retremper leur courage et à réparer sa faute par la hardiesse de ses entreprises. Il releva le château de Tivoli et, jetant quelques troupes devant Pérouse pour en faire le blocus, il marcha contre le général Johanni qu'il mit en fuite. Il apprit que, pendant cette marche, Bélisaire avait quitté Rome pour se rendre à Tarente et y attendre les secours que Justinien lui avait promis, mais que, battu par une tempête, il avait été obligé de relâcher à Cotrone; il se mit aussitôt à sa poursuite. L'avant-garde des Goths eut d'abord à supporter un échec à Bassano. Mais Totilas étant arrivé avec trois mille hommes de cavalerie, culbuta les impériaux qui, portant l'épouvante jusque dans Cotrone, précipitèrent le départ de Bélisaire qui se rendit à Messine.

Pendant que ces événements se passaient au Sud de la péninsule, le Nord était parcouru par un autre ennemi,
548. aussi redoutable aux Goths qu'aux impériaux : c'étaient

Digitized by Google

les Francs de Théodebert qui, de nouveau avide de conquête et surtout hostile à Justinien, prétendait aller jusqu'à Constantinople y dicter sa loi. Son armée, conduite par Bucelin, duc des Allemanes, et par les généraux Haming et Lanthacaire, dont le dernier tomba avec gloire en combattant les impériaux, s'empara des Alpes cottiennes et d'une grande partie de la Ligurie et de la Vénétie. Brescia, Vérone et un petit nombre d'autres lieux furent les seuls qui restèrent aux Goths dans cette dernière province. Totilas, dans les circonstances présentes, pouvait disposer d'un nombre de troupes trop peu considérable pour tenter de repousser les Francs. Sa politique lui fit prendre le parti plus sage de s'allier à Théodebert et de lui céder les conquêtes qu'il ne pouvait lui arracher, à condition que ce prince ferait avec lui cause commune contre l'empire.

Mais Théodebert mourut peu de temps après.

La guerre d'Italie ne fit plus dès lors que languir de la part des impériaux.

Théodora mourut aussi. Bélisaire, las de sa position, 549.
et toujours entravé dans tous ses desseins par les négligences que la cour mettait à le soutenir, demanda son rappel que Justinien, tout entier aux disputes religieuses qui divisaient l'Orient, fit encore la faute de lui accorder. La péninsule resta de nouveau livrée au commandement détaché des différents généraux qui en occupaient encore quelques points.

Totilas profita habilement de leur désunion pour venir faire le siége de Rome, défendue seulement par les trois mille hommes que Bélisaire y avait laissés. La ville était si peu peuplée et l'Italie était si malheureuse que, pour ne point être surpris d'un côté par la famine, que de l'autre les ressources épuisées de la province n'au-

Digitized by Google

raient pu empêcher, quand bien même les Goths auraient laissé libres tous les passages, les impériaux semèrent du blé dans l'intérieur des murs. Longtemps ils se défendirent, jusqu'à ce que les Isauriens, qui formaient comme troupes auxiliaires une partie de la garnison, irrités de ne point recevoir de solde (car toutes les caisses étaient vides), se liguèrent secrètement avec les Goths et leur ouvrirent la porte Trigamine [1]. Déjà Porto avait capitulé. La garnison n'avait donc de refuge que *Centum Cellas*, le seul lieu que les impériaux possédassent encore dans tous les environs. Mais Totilas en avait fait garder les avenues, de manière que, cernées de toute part, toutes ces troupes se virent contraintes de déposer les armes. Quatre cents cavaliers seulement qui avaient forcé le passage du pont du Tibre, se retranchèrent sur le tombeau d'Adrien [2] et, bravant toute l'armée des Goths, se défendirent avec une telle intrépidité que le roi leur accorda une capitulation et les prit à sa solde.

Totilas, maître de Rome, chercha à la repeupler. Il y fit transporter tous les sénateurs et les autres personnes qu'il avait en son pouvoir, releva les bâtiments qui avaient été incendiés, et pour fêter cette espèce de régénération, fit célébrer dans la ville des jeux équestres.

Tout depuis lors réussit de nouveau aux armes des Ostrogoths, qui successivement s'emparèrent de Pérouse, du château de Tarente et de Rovigo, et qui, avec une flotte considérable, composée en majeure partie des vaisseaux pris aux impériaux, passèrent en Sicile, et avant que Justinien n'eût rassemblé les troupes qui devaient la défendre, mirent toute l'île en leur pouvoir.

1. Aujourd'hui porte St.-Paul.
2. Sur les fondements duquel s'élève le château de St.-Ange.

Rien ne servit mieux leur cause que la diversion que les populations slaves qui, de la mer Noire, s'étaient, 550.
dans le mouvement de migration général, jetées sur la Dacie où elles parurent en 527, firent en 550 avec leurs alliés dans l'Illyrie, diversion que la cour de Constantinople regardait comme un coup qui partait de la politique de Totilas. Tout porte à croire qu'en effet ce prince ne manqua pas de les y exciter. Mais Justinien pouvait aussi bien s'en prendre à sa mauvaise politique et à celle de son prédécesseur, en ayant, au mépris des nombreux exemples que l'Orient avait eus du danger de donner asile sur les terres de l'empire à des populations guerrières, permis aux Hérules, aux Lombards et aux Gépides de s'établir sur le Danube, et attiré pendant tout son règne, de la part de ces peuples ou de leurs ennemis, les malheurs de l'Illyrie et de la Thrace.

Les Hérules, depuis leur migration du Nord, voisins des Gépides, n'avaient pas tardé à se brouiller avec ces derniers; à la suite d'une guerre dans laquelle ils avaient eu le dessous, ils s'étaient avancés au delà du Danube sur le territoire de l'empire d'Orient, où ils avaient reçu d'Anastase la permission de rester. Justinien fit avec eux un traité d'alliance, par lequel il leur promit annuellement une somme d'argent, et eux, de leur côté, s'engagèrent à servir dans ses armées. Il leur assigna entre la Save et le fleuve Margos le pays auquel un siècle plus tard les Serviens donnèrent leur nom. Leur roi Géthés vint à Constantinople faire l'échange du traité et y reçut le baptême, qu'à son retour il voulut faire adopter à son peuple, qui jusqu'alors avait conservé toute la rudesse des anciennes coutumes germaniques, et dont une partie, ne pouvant se soumettre à l'idée d'être infidèle à ses Dieux, le tua dans une sédition. Le contin-

Digitized by Google

gent qu'ils fournirent à l'armée impériale rendit les plus éminents services dans la guerre des Perses, et fut aussi employé contre les Vandales et les Goths. La nation resta quelque temps sans roi, jusqu'à ce que, livrée à l'anarchie, elle reconnut la nécessité de se donner de nouveau un chef, et envoya dans le Nord, au sein du pays d'où ses ancêtres avaient émigré, chercher un descendant de leur ancienne famille royale. Mais pendant ce temps une autre faction, celle sans doute qui avait adopté le christianisme, prétendit recevoir un prince de la main de Justinien, et envoya à ce sujet une ambassade à Constantinople. L'empereur, flatté de cette marque de confiance, se rendit au désir des députés, et choisit pour régner un noble Hérule du nom de Suartas, qui pendant longtemps avait vécu à sa cour et qui parvint à réunir tout le peuple sous son sceptre. Tout resta tranquille jusqu'à l'époque où les ambassadeurs qui avaient été envoyés dans le Nord, revinrent, emmenant avec eux un prince du nom de Todès que suivaient son frère Aort et deux cents jeunes guerriers d'élite. Suartas marcha à sa rencontre pour le combattre ; mais abandonné des siens, qui désertèrent en masse du côté de son adversaire, il se vit forcé de rebrousser chemin et de se réfugier à Constantinople. Comme Justinien menaçait les Hérules de leur imposer de nouveau ce souverain, Todès, qui prévoyait ne pouvoir résister à sa puissance, prit le parti de quitter le pays, et réunissant à sa cause la majeure partie de la nation, il se réfugia de nouveau avec elle auprès des Gépides, parmi lesquels elle finit par se confondre.

Les Gépides étaient alors eux-mêmes en mauvaise intelligence avec l'empire à cause du refus de Justinien de leur accorder les subsides annuels qu'ils avaient reçus

Digitized by Google

depuis le règne de Marcien, mais que l'empereur leur avait retranchés pour avoir à plusieurs reprises donné passage sur leurs terres aux Huns et aux Slaves qui étaient venus piller la rive droite du Danube. Justinien employa contre eux les Lombards qui, venus sous leur roi Tato, prendre possession de la contrée d'où Odoachar avait chassé les Rugiens, en émigrèrent sous Audoin [1], et furent reçus dans la Pannonie par Justinien qui venait d'enlever cette province aux Ostrogoths, et qui la donna aux Lombards, afin qu'ils la protégeassent contre les incursions des Gépides, des Hérules et des autres populations guerrières du Danube [2]. Justinien eut en effet en lui un allié fidèle, et il lui donna pour épouse Rodelinde, princesse de Thuringe [3], que Bélisaire avait menée avec Vitigès à la cour de Constantinople.

L'empereur envoya aux Lombards un secours de dix mille hommes de cavalerie, pour s'emparer de Sirmium, que les Gépides possédaient depuis de longues années. Parmi ces troupes se trouvaient quinze cents Hérules auxiliaires, sous les ordres de Philémuth. Les impériaux tombèrent, pendant leur marche, sur les autres Hérules, qui s'étaient mis sous la protection des Gépides, et leur livrèrent un combat sanglant, qui coûta la vie à leur général Aort, frère du roi Todès (548). Mais cette campagne n'eut pas d'autres résultats, et bientôt les Gépides et les Lombards conclurent ensemble une suspension

1. Tato fut tué par son neveu Waccho ou Wacès qui usurpa le trône au préjudice du fils de Tato qui se réfugia chez les Variniens. Le fils de ce dernier, Ildigisal, tenta en vain de se remettre en possession de la couronne. A Waccho succéda son fils Voltaris, jeune enfant dont Audoin fut nommé tuteur, et qui mourut peu de temps après. Audoin, après la mort de ce jeune prince, s'empara du pouvoir.

2. C'est du moins la raison que Procope en donne.

3. Troisième fille d'Hermannfried.

d'armes pour quatre ans. Cependant les premiers, qui ne doutaient point qu'à la reprise des hostilités l'empire ne soutînt de nouveau les Lombards, entamèrent des relations avec les Huns, afin d'en avoir du secours.

Les Huns qui, après l'écroulement de la monarchie d'Attila, s'étaient établis sur la mer Noire et sur le Tanaïs, étaient partagés en deux grandes tribus, connues sous les noms de Cuthurgures, c'est-à-dire, d'habitants de ce côté du fleuve, et d'Uthurgures, qui habitaient la contrée qui s'étend au-delà. L'empire ne possédait plus que çà et là quelques postes sur les rives de l'Euxin et dans la Chersonnèse taurique. Parmi les Uthurgures étaient restés sédentaires quelques Goths connus sous le nom de Goths tétraxites, qui, en 547, envoyèrent des ambassadeurs à Justinien, afin de recevoir de lui un évêque, en remplacement de celui que la mort venait de leur enlever. Les Huns-Cuthurgures, qui avaient jusqu'alors été alliés de l'empire et avaient même fourni un contingent de troupes contre les Vandales en Afrique, envoyèrent maintenant aux Gépides un secours de douze mille cavaliers. Comme l'armistice avec les Lombards n'était point encore écoulé, les Gépides excitèrent ces Huns à faire des courses sur les terres de l'empire. Justinien, pour faire diversion, se vit forcé d'acheter le secours des Uthurgures, qui, sous la conduite de Sandil, à qui son audace donna de la renommée, et soutenus par deux mille Goths tétraxites, traversèrent le Don et entrèrent à leur tour sur le territoire des Cuthurgures. La nouvelle qui en parvint à ceux qui avaient traversé le Danube, les contraignit de suspendre leurs déprédations, et de repasser le fleuve pour défendre leurs foyers. Mais les Uthurgures leur firent essuyer une défaite sanglante, à la suite de laquelle deux mille hommes, avec femmes et

Digitized by Google

enfants, vinrent implorer la clémence de l'empereur, qui, dans l'espoir d'en tirer plus tard quelques services, leur assigna des demeures dans la Thrace.

Justinien renouvela avec les Gépides l'ancienne alliance qui les avait unis à l'empire, afin qu'ils s'opposassent désormais aux irruptions des Huns et des Slaves : car telle était la politique de l'Orient, de toujours avoir recours à un peuple barbare pour en arrêter un autre.

Mais ce nouveau traité fut nul dans ses résultats. Il ne put empêcher l'invasion dont nous avons parlé plus haut, 550.
et à laquelle prit surtout part la tribu slave, connue sous le nom d'Esclavons, à qui se réunirent les Antes, nation qui avait avec elle une commune origine, la même langue, les mêmes mœurs et le même culte. Ces peuples adoraient principalement, dit l'historien Procope, le Dieu de la foudre, qu'ils regardaient comme le souverain du monde, et subordonnées à lui, les différentes divinités secondaires, qui présidaient aux fleuves et aux montagnes. Ils n'avaient pour les gouverner ni roi, ni prince, mais vivaient tous en république dans une parfaite égalité. Combattant presque toujours à pied, à moitié nus et mal armés, ils étaient terribles envers leurs ennemis, sur lesquels, quand ils les avaient en leur pouvoir, ils exerçaient les plus atroces cruautés. Déjà ils avaient ravagé la Thrace en 530, et avaient, trois ans après, tué dans une de leurs incursions Chilbudic, maître de la milice de cette province. Ils recommencèrent leurs attaques en 545, époque où Narsès marchait avec son corps d'armée au secours de Bélisaire en Italie. Ce général les battit, et leur reprit tous les prisonniers qu'ils avaient faits. Les Antes se soumirent, et reçurent de Justinien des terres au bord du Danube, avec la mission d'en défendre le passage contre les Huns. Mais en 547 les Escla-

Digitized by Google

vons reparurent de nouveau, et s'avancèrent jusqu'à Durazzo. Trois mille hommes passèrent l'Hébrun deux ans après, et sans pouvoir être arrêtés, s'emparèrent de Topère, sur les côtes de la mer de Thrace, et retournèrent dans leur pays chargés de butin. Enfin, en 550, au moment où l'empereur se préparait à continuer avec vigueur la guerre d'Italie contre les Goths, excités par ces derniers, ils revinrent à la charge, avec l'audacieuse intention de marcher sur Thessalonique qui, depuis la perte de Sirmium, était regardée comme la capitale de toute l'Illyrie.

Justinien, pour être libre du côté de la Perse, acheta du roi Cosroës, au prix de deux mille livres d'or, un nouvel armistice de cinq ans, nomma Artabane au gouvernement de la Sicile, en remplacement de Libérius, et ordonna le rassemblement d'une nouvelle armée dans la Thrace. Il en donna le commandement à son neveu Germanus, prince doué de brillantes qualités, qui, arrivé à Sophia, apprit que déjà les Esclavons s'étaient avancés jusqu'à Naissus. Tous les peuples du Danube lui envoyèrent leur contingent, parmi lesquels se distinguaient surtout mille cavaliers d'Audoin, tout cuirassés de fer.

Le nouveau général fit aussitôt mettre en état de défense toutes les places fortes de la Thrace.

Les Esclavons ne tentèrent point de le repousser, mais changeant de direction, au lieu de marcher sur Thessalonique, traversèrent, pour se jeter sur la Dalmatie, les monts presque impraticables qui coupent l'Illyrie.

Germanus mourut au milieu de ces préparatifs.

Un autre essaim de Barbares traversa alors de nouveau le Danube, et, se partageant en trois corps, se répandit dans toute l'Illyrie et la Thrace. L'eunuque Scholastique envoyé contre eux fut vaincu près d'Andrinople. Le général Constantien, grand-écuyer de l'empereur, perdit en

Digitized by Google

les combattant l'étendard impérial. Les Esclavons pillèrent toute la Biziacie jusqu'aux rives du Bosphore, et s'avancèrent jusqu'à la muraille qu'Anastase avait fait élever pour protéger les abords de Constantinople. L'armée impériale vint les y attaquer, et vengea ses premières défaites en leur reprenant son étendard et les prisonniers qu'ils avaient faits.

Justinien donna à l'eunuque Narsès le commandement de l'armée d'Italie, que la mort de Germanus avait laissé vacant. Il chercha à renouer des relations avec la cour d'Austrasie, et envoya le sénateur Léonce à Théodebald, 551.
successeur de Théodebert, afin de porter ce prince à abandonner les villes d'Italie, dont son père s'était emparé, et à faire cause commune avec l'empire contre les Goths. Théodebald lui refusa l'un et l'autre, mais cependant lui envoya à son tour comme ambassadeur un noble Franc du nom de Leuthard, par lequel le clergé romain fit faire d'humbles représentations à l'empereur en faveur du pape Vigile et de Dace, évêque de Milan, qui l'un et l'autre étaient retenus à Constantinople à cause des disputes qui avaient divisé l'Église à l'occasion des trois capitules ou passages des actes du concile de Calcédoine, sur la radiation desquels la cour et le pontife n'avaient pu s'accorder.

Totilas fit, de son côté, les plus grands préparatifs, et épuipa une flotte de trois cents voiles, qui alla piller Corfou et les îles adjacentes, s'empara de différentes villes du littoral de l'Épire, saccagea Nicopole et captura plusieurs bâtiments de la marine impériale, chargés de vivres pour l'armée d'Italie.

Ancône, serrée de près par terre et par mer, était prête à se rendre.

Valérien, qui alors était à Ravenne, résolut de sauver cette ville, et excita Johanni, qui se trouvait à Sa-

lone, de se joindre à lui ; ils réunirent leurs deux escadres à Scardona, d'où, par une brise favorable, ils se rendirent à Sénogallie, et parurent à toutes voiles devant Ancône[1]. La division de Valérien ne comptait que douze vaisseaux; mais celle de Johanni était forte de trente-huit, ce qui faisait un total de cinquante vaisseaux, tous supérieurement équipés et montés par des matelots expérimentés. Dès que les deux amiraux goths Giblas et Gundulphe les aperçurent, ils s'avancèrent à leur rencontre avec une flotte composée de quarante-sept vaisseaux. Le combat, qui s'engagea par une nuée de flèches, que du haut des ponts les deux partis se décochèrent, finit au désavantage des derniers. La plupart de leurs embarcations furent submergées. Gundulphe, qui, avec onze vaisseaux, parvint à regagner la rive, les incendia, de peur qu'ils ne tombassent au pouvoir de l'ennemi. Les fuyards portèrent une telle terreur aux troupes qui étaient dans Ancône, que, sans lever leur camp, elles l'abandonnèrent pour se sauver à Osimo.

Dans le même temps que cette victoire se remportait en vue des côtes d'Italie, Artabane, arrivé en Sicile, soumettait les faibles garnisons que Totilas y avait laissées.

Cependant la flotte des Goths s'empara, peu de temps après, de la Corse et de la Sardaigne. Johanni qui avait pris le commandement des milices d'Afrique, tenta en vain de réduire de nouveau cette dernière île. Les troupes qu'il y envoya, furent repoussées avec une telle vigueur par la garnison de Cagliari, qu'elles se virent forcées de se rembarquer et de retourner à Carthage.

1. En un lieu qu'on appelait Dysis. — Voyez Procope, L. III, p. 199 de l'édit. de Bâle, 1531.

Digitized by Google

L'hiver suspendit toute autre opération maritime.

A la reprise des hostilités, une escadre impériale parvint à faire lever aux Goths le siége de Cotrone. 552.

Le terme de l'armistice entre les Gépides et les Lombards étant arrivé, Justinien envoya des secours aux derniers. Les Gépides s'en plaignirent, mais reçurent pour réponse qu'ils avaient les premiers rompu le traité qui les liait à l'empire, en permettant aux Esclavons le passage du Danube. Parmi les généraux auxquels l'empereur avait confié le commandement de ses troupes, se trouvait le prince hérule Suartas, qui s'était mis depuis au service de l'empire, et Amalafried, prince de Thuringe, dont la sœur avait épousé le roi des Lombards. Ces troupes furent arrêtées en route dans Ulpiana, ville qui, dans la Mœsie supérieure, devait son origine à Trajan, et où une révolte venait d'éclater. Le seul Amalafried joignit son beau-frère et l'aida à remporter une victoire sur Thorisend, roi des Gépides.

Ildigisal, petit-fils de Tato, qui, après avoir en vain tenté la fortune chez les Variniens, était venu à Constantinople se mettre au service de l'empire, quitta secrètement la ville dans ces circonstances, et, guidé par un Goth du nom de Goar, dont l'audace lui était connue, il se rendit avec lui auprès de Thorisend. Ce prince le reçut avec bonté, et ayant, peu de temps après, fait de nouveau la paix avec Justinien et le roi des Lombards, il refusa également à l'un et l'autre de le leur livrer.

Les Lombards, par le nouveau traité qui fut conclu, fournirent à l'armée de Narsès un contingent de cinq mille deux cents hommes de troupes. Quatre cents Gépides, tous jeunes gens de choix, marchèrent sous la conduite d'Asbad. Deux corps séparés d'Hérules, l'un sous les ordres du brave Aruth, l'autre de trois mille hommes

pour pouvoir garder toute l'enceinte de la ville, elle pût du moins se soutenir dans ce fort. Au lieu d'y rester renfermés, les Goths, à l'approche de Narsès, tentèrent de conserver toute la cité. Les impériaux feignirent d'un côté de la place une attaque qui attira sur ce point toute la garnison. Pendant ce temps, Dagisthée, à la tête d'hommes résolus, planta les échelles d'un autre côté de la ville et escalada les murailles sans trouver de résistance. Rome, prise pour la sixième fois dans cette guerre, éprouva tous les malheurs d'une ville enlevée d'assaut. Les Goths, en se retirant, massacrèrent tout ce qui tomba sous leur fer, exemple, qu'en avançant, suivirent les troupes impériales. Aussitôt que les patriciens que Totilas avait répandus dans la Campanie, apprirent que Narsès était maître de Rome, plusieurs s'empressèrent d'y retourner. Les autres furent impitoyablement tués par les Goths cantonnés dans le pays. Trois cents jeunes gens des principales familles que Totilas avait envoyés comme ôtages dans les diverses villes au delà du Pô, furent mis à mort par ordre de Téjas.

Totilas avait déposé à Cume le trésor du royaume et les bijoux de la couronne. Narsès envoya quelques troupes faire le siége de cette ville. Mais par une marche qui trompa toutes les prévisions du général, Téjas fut presque aussitôt qu'elles sous les murs de cette place. Narsès quitta donc Rome pour se mettre à sa poursuite et vint planter son camp au pied du Vésuve, en vue de l'armée ennemie. Les deux partis s'observèrent quelques jours, séparés seulement par le Droco, petit torrent qui prend sa source dans le Vésuve et va se jeter dans le Sarno. Mais le général qui commandait la flotte des Goths, traître à sa nation, ayant passé aux impériaux, le manque de vivres força Téjas de se retirer dans les

Digitized by Google

montagnes. Il en descendit pour surprendre Narsès dont l'armée eut à peine le temps de se ranger en bataille. Téjas, tenant le bouclier d'une main et de l'autre le glaive, conduisit lui-même ses bataillons et combattit à leur tête, faisant tout reculer devant lui et attirant contre sa personne les plus braves des ennemis dont chacun voulait avoir la gloire de le renverser. Douze flèches étaient restées fixées dans son bouclier. Au moment où il le donnait à son écuyer pour en prendre un autre, il fut atteint dans la poitrine d'un javelot qui le fit tomber mort sur le sol.

Son corps tomba au pouvoir des impériaux qui lui coupèrent la tête et la fichèrent sur une perche en vue des deux armées. Les Goths n'en continuèrent pas moins à combattre jusqu'à la nuit, combat désespéré qu'ils renouvelèrent dès que le jour pointa. Mais voyant que tous leurs efforts pour se donner la victoire étaient inutiles, et affaiblis de plus en plus, ils envoyèrent un parlementaire à Narsès, afin de lui proposer une capitulation. Il lui représentèrent que, plutôt que de se rendre prisonniers, ils mourraient jusqu'au dernier d'entre eux; mais que s'il leur permettait de se retirer avec tout ce qu'ils possédaient, ils s'engageaient à quitter l'Italie et à ne plus jamais prendre les armes contre l'empire. Johanni porta Narsès à accepter ces conditions.

Cependant, plusieurs officiers avec un millier d'hommes parvinrent à quitter le camp pendant ces négociations et à se frayer un chemin jusqu'à Pavie. Ils ranimèrent le courage de leurs compatriotes répandus dans les provinces du Pô, et cherchèrent du secours auprès de Théodebald, roi d'Austrasie. Ils ne réussirent point de ce côté, mais trouvèrent le moyen d'entamer des relations avec le duc des Allemanes, Bucelin, qui commandait

l'armée de ce prince et dont ils éveillèrent l'ambition; ce général conçut la pensée de se créer avec eux un royaume sur les débris de celui des Ostrogoths.

Bucelin et son frère Leuthaire, à la tête de plus de soixante-dix-mille Allemanes et Francs, reprirent donc la campagne et s'avancèrent au delà du Pô jusqu'à Parme dont ils se rendirent maîtres.

Narsès, dans ces circonstances, abandonna le siége de Cume et partit aussitôt pour régler les affaires de la Toscane. Il envoya au-devant des Francs dans l'Émilie les généraux Johanni, Valérien et Artabane. Parmi les troupes qui composaient leur corps d'armée se trouvaient trois mille hommes de cavalerie hérule, commandés par Fulcaris. Ce noble chef, arrivé devant Parme, voulut de suite s'élancer dans la ville. Mais Bucelin avait posté dans un amphithéâtre près de la place quelques troupes de choix qui, chargeant à l'improviste cette cavalerie, la mirent en déroute et tuèrent Fulcaris.

Ce succès dont la nouvelle se répandit dans l'Émilie, la Ligurie et les provinces adjacentes, ranima l'enthousiasme des Goths qui s'y trouvaient encore et qui, oubliant les conditions du traité conclu sous les murs de Cume, se réunirent aux Francs. Johanni et Artabane, ne se fiant point en leurs forces, se retirèrent jusqu'à Faenza.

Narsès était devant Lucques, se préparant à assiéger cette ville, lorsqu'il apprit ces événements. Florence, Volterra, Pise s'étaient déclarées pour les impériaux. Lucques, après trois mois de blocus, se vit contrainte de capituler. Narsès fit alors prendre à ses troupes leurs quartiers d'hiver et se rendit à Ravenne, et de là à Classes, petite ville des environs, où Aligerne, frère de Téjas, à qui ce prince avait confié le commandement de Cume, vint lui apporter les clefs de cette ville. Ce com-

Digitized by Google

mandant qui regardait la cause de sa nation comme perdue et qui n'avait nulle confiance dans les Francs, annonça lui-même du haut des murs de Césène à l'une de leurs colonnes qui contournait cette place et qui se dirigeait vers Cume, que la forteresse s'était rendue.

Par une conduite incompréhensible, les impériaux 553.
laissèrent traverser à l'armée ennemie la péninsule dans toute sa longueur, sans s'opposer à sa marche. Narsès qui alla visiter Rimini se contenta de faire contre une division de trois mille hommes qui en pillait les environs, une sortie où il fut accompagné de Théodebald, prince des Variniens.

Les alliés arrivés dans le Samnium se partagèrent en deux colonnes. L'une, sous la conduite de Bucelin, traversa la Campanie et suivit le littoral de la Méditerranée jusqu'au détroit de Sicile; l'autre, sous les ordres de Leuthaire, prit la route opposée sur les bords de l'Adriatique jusqu'à Otrente. Partout l'incendie, le meurtre et le pillage suivirent la marche de ces deux corps d'armée, surtout du côté des Allemanes qui, encore païens, n'épargnèrent pas même les églises.

Leuthaire, chargé de richesses, ne chercha point à conserver ses conquêtes, mais à mettre en sûreté son butin.

Il revint sur ses pas et députa vers son frère, afin de l'engager à imiter son exemple. Mais Bucelin, qui avait promis aux Goths de livrer une bataille aux impériaux, à condition qu'ils l'élèveraient pour récompense sur le bouclier, s'arrêta dans la Campanie pour faire le siége de Naples. Le manque de vivres, les chaleurs et l'abus que les soldats firent des riches vignobles de ces environs, engendrèrent dans son armée, forte encore de trente mille hommes, des maladies dysenteriques qui l'o-

Digitized by Google

bligèrent de porter son camp près de Capoue sur les rives du Volterno.

Narsès vint de Rome à sa rencontre à la tête de dix-huit mille combattants. Quoique inférieurs en nombre, les impériaux restèrent victorieux, et dissipèrent l'armée ennemie. Les pertes de l'un et de l'autre côté furent immenses, s'il faut en croire l'historien Agathias, mais surtout du côté des Germains, dont le prince ne survécut point à sa défaite, et tomba sur le champ de bataille. Narsès rentra dans Rome comme en triomphe, et y reçut la nouvelle de la mort de Leuthaire qui, lui aussi, après un combat partiel contre Artabane, et la défaite de trois mille des siens près de Pésaro par le général Huldac qui commandait les Huns auxiliaires, était parvenu à Cénède dans la Vénétie, et y avait succombé aux maladies épidémiques qui s'étaient déclarées dans son corps d'armée et l'avaient décimé.

Sept mille Goths, qui avaient tenu le parti de Bucelin, se renfermèrent dans Conza, ville située au bord de l'Ofanto ; ils eurent à y soutenir un siège pendant tout l'hiver.

554. Voyant enfin qu'aucun secours ne leur venait d'au delà des Alpes, comme ils l'avaient espéré, leur chef Regnaris, lui-même Goth de nation, suivant Procope, et Huns, suivant Agathias, se rendit auprès de Narsès, afin de traiter avec lui de la reddition de la place. N'ayant pu s'entendre l'un et l'autre sur les conditions, le Barbare s'emporta jusqu'à décocher, en partant, une flèche sur le général. Il le manqua. Mais les archers qui entouraient Narsès, bandant leurs arcs, lui ripostèrent par tant de coups, qu'il mourut deux jours après. Les Goths, privés de chefs, se rendirent alors aux impériaux, à condition qu'on leur laisserait la vie. Narsès la leur

Digitized by Google

accorda, et pour n'en avoir plus rien à craindre, il les fit tous transporter à Constantinople.

La prise de Conza termina la guerre des Goths, qui, avec des chances si diverses, avait duré dix-neuf ans. Toute l'Italie fut de nouveau soumise à l'Orient, non cependant comme partie intégrante de l'empire, mais comme un gouvernement séparé, dont Justin le jeune, successeur de Justinien, régla l'administration en 567, et qui eut pour gouverneurs des *exarques*, ou envoyés de la cour de Constantinople, dont la résidence fut Ravenne. Le peu de Goths restés dans la province se confondit parmi les habitants. En vain, en 556, le comte Vidin, soutenu par le général franc Haming, tenta de rassembler quelques débris de sa nation. Haming fut tué en combattant, et Vidin, fait prisonnier, fut envoyé à Constantinople. Quelques Goths aussi se réfugièrent dans les Alpes de la Rhétie et du Norique, mais sans conserver ni leur nom, ni leur nationalité[1]. Tout ce que les Francs avaient conquis dans la Vénétie et la Ligurie finit aussi par être perdu sous les successeurs de Théodebald, mort en 554. Depuis l'entrée des Goths en Italie, sous Théodorich, en 489, jusqu'à leur dernier effort, sous Vidin, en 556, soixante-sept ans s'étaient écoulés.

1. Selon la chronique de Franke, les habitants du canton d'Uri descendraient de ces Goths.

Digitized

CHAPITRE XXVIII.

Les Lombards en Italie. — Guerres civiles des Francs sous les successeurs de Clotaire. — — Guerre des Suèves et des Wisigoths.

Théodebald n'ayant point laissé d'enfants de son épouse Walrada, princesse lombarde, fille du roi Wacès, la loi des Francs, comme le remarque l'historien Agathias, appelait à la couronne ses deux grands-oncles, Childebert et Clotaire. Mais Childebert était maladif; et n'ayant point d'enfants qui, d'après la loi salique, pussent lui succéder (car il n'avait que des filles), il laissa Clotaire se mettre seul en possession de tout le royaume d'Austrasie.

Clotaire, qui, tout vieux qu'il était, n'avait point encore abjuré toute passion, voulut épouser la veuve de Théodebald. Cependant les représentations des évêques parvinrent à lui faire abandonner ce projet, et il donna la main de cette princesse à Garibald, duc des Bavarois.

Ce peuple était lui-même tributaire des rois d'Austrasie. On veut que déjà ce tribut leur ait été imposé par Clovis après sa victoire sur les Allemanes. Il est plus probable qu'il le fut par Thierry qui, après la conquête de la Thuringe, força les Bavarois à reconnaître sa suzeraineté. La première preuve que nous ayons de leur soumission aux Francs, est consignée dans l'introduction de la loi bavaroise, rédigée sous le règne de Thierry, ainsi que celle des Francs et des Allemanes[1].

1. *Theodericus, rex Francorum, cum esset Catalaunis, elegit viros sapientes qui in regno suo legibus antiquis eruditi erant. Ipso autem dictante jussit conscribere legem Francorum et Alamanorum et Baiuvariorum, uni-*

Digitized by Google

Clotaire passa dans la Germanie avec Chilperich, le 556.
plus jeune de ses fils, afin de s'opposer à la révolte des tribus saxonnes, voisines de la Thuringe, qui, dans leur soulèvement, entraînèrent aussi les Thuringiens. Les Saxons, qui avaient un moment espéré pouvoir se délivrer du tribut que Thierry leur avait imposé, furent vaincus sur les bords du Weser, et contraints de rentrer dans le devoir, ainsi que les Thuringiens, dont il dévasta le pays. Cependant, s'étant refaits de leurs pertes, les Saxons reprirent les armes l'année suivante, et s'avan- 557.
cèrent sur les terres des Francs jusqu'aux bords du Rhin. Partout le pillage suivit leur marche. Deutz fut menacé. Cependant Clotaire s'étant avancé contre eux avec une forte armée, et les ayant serré de près, ils eurent recours à sa miséricorde, et lui envoyèrent des députés pour demander la paix. Mais pendant ces négociations, les soldats francs attaquèrent les avant-postes ennemis, et bientôt une bataille générale se donna, sans que le roi pût retenir l'élan de ses troupes. Des deux côtés, les pertes furent immenses. Toutefois les Saxons, qui, dispersés, combattirent en furieux, eurent l'avantage de cette journée; cet échec força Clotaire de leur accorder la paix aux conditions qu'il leur avait d'abord refusées. Par le traité qui fut conclu, ils s'engagèrent à payer annuellement aux Francs un tribut de cinq cents vaches[1], tribut dont ils ne furent plus tard exemptés que sous le règne de Dagobert.

Ces deux campagnes de Clotaire mirent aussi ce prince en rapport de guerre avec les Danois, les Estoniens, les Souabes et les Frisons[2], soit que ces peuples aient pris

cuique genti, quæ in ejus potestate erat *secundum consuetudinem suam.* — *Proœm., legis Boioariorum.*

1. Chronique de Frédégaire, C. 74.

2. C'est du moins ce que nous apprennent quelques vers de For-

Digitized by Google

une part active dans ces querelles, soit que d'autres circonstances aient porté Clotaire à les combattre.

Childebert étant mort en 558, Clotaire ajouta à ses États le royaume de Paris, et réunit ainsi dans sa personne toute la monarchie franque.

561. Mais lui-même étant mort trois ans après, cette même monarchie fut de nouveau partagée entre ses quatre fils Charibert, Gontram, Chilperich et Sigebert, lequel dernier reçut l'Austrasie et les pays d'outre-Rhin.

Charibert mourut en 566, sans autres enfants que des filles, parmi lesquelles se distingua surtout Berthe, qui épousa Ethelbert, roi de Kent, et qui protégea l'introduction du christianisme parmi les Anglo-Saxons. Les frères de Charibert partagèrent sa succession, conformément à la loi des Saliens. Comme ils voulaient tous avoir la ville de Paris, ils convinrent de la posséder ensemble par indivis, sous la condition qu'aucun des trois n'y entrerait sans le consentement des deux autres.

Vers ce même temps mourut aussi Audoin, roi des Lombards, auquel succéda son fils Alboin, prince qui fait surtout époque dans l'histoire de sa nation.

Alboin qui, dans la guerre des Lombards et des Gépides avait tué de sa propre main Thorismond, le fils aîné de Thorisend, avait passé plus tard quelques années de sa jeunesse à la cour de ce prince, sans avoir pu toutefois se concilier l'amitié de Cunimond, l'héritier de la couronne, qui, après la mort de son père, devenu roi des Gépides, jura de venger sur Alboin la mort de son frère et la défaite de sa nation.

Alboin, menacé dans ses États, fit alliance avec les

tunat, poète contemporain de Chilperich. Voy. Venantius Fortunat, L. IX. V. I.

Digitized by Google

Abares, peuple nouveau dans l'histoire, qui, originaire d'Asie, mais tenant à la race des Huns, s'était vu forcé de fuir de l'Altaï devant les Turcs, et avait préféré quitter ses foyers plutôt que de se soumettre à leur joug. Reçus par Justinien, auquel ils avaient envoyé des ambassadeurs lui faire l'offre de servir l'empire contre ses ennemis, ces Abares avaient battu les Uthurgures et les Antes, et s'étaient répandus dans l'ancienne Scythie mineure, autour du Pont-Euxin. Parmi leurs diverses tribus se distinguaient surtout les Ongres, dont Ménandre fait mention[1].

Après la mort de Justinien, ils envoyèrent des députés à Justin, son successeur, et firent sonner si haut leurs services, prirent un ton si élevé, et furent si exigeants dans leurs demandes, que non-seulement l'empereur les éconduisit, mais que, pour leur prouver le peu de crainte que leurs menaces lui inspiraient, il leur refusa encore les subsides que son prédécesseur leur avait fournis. Ils s'unirent aux Lombards, et les aidèrent à remporter sur les Gépides une victoire tellement décisive, que la nationalité de ce peuple fut anéantie. Cunimond resta sur le champ de bataille, et, selon la coutume des peuples du Nord, que les Lombards n'avaient point encore abjurées, le roi vainqueur fit faire du crâne de son ennemi une coupe qui devait lui servir dans les festins. Parmi les prisonniers se trouvait la fille de Cunimond, la belle Rosamunde, que plus tard, après la mort de sa première femme, Clodosuintha, fille de Clotaire, Alboin épousa

1. Quelques auteurs ont prétendu tirer d'eux l'étymologie du mot *Hongrois*. Nous verrons plus tard, dans l'histoire de l'empire germanique, que ce mot vient d'une autre source et se rapporte aux Magyares, peuple qui au neuvième siècle prit possession de l'ancienne Pannonie, et que, de temps immémorial déjà, les populations slaves désignaient sous le nom de *Ugrer*.

pour son malheur. Les Gépides furent éparpillés. Les uns se mêlèrent aux Abares, qui se répandirent dans la Dacie, dont ils se rendirent maîtres, les autres se confondirent parmi les Lombards, et un grand nombre se réfugia sur les terres de l'empire, où il se dissémina.

Les Abares, maîtres de la Dacie, poursuivirent leurs aventureuses expéditions, et prétendirent, en 567, se frayer par la Thuringe le chemin de la Gaule. Sigebert s'avança au-devant d'eux avec une armée nombreuse, et leur livra sur les rives de l'Elbe une bataille dont les résultats furent si avantageux pour les Francs, que le khan des Abares se vit contraint de demander la paix.

Mais en 571, pendant que les Lombards, qui quittèrent en masse leurs foyers pour se ruer sur l'Italie, s'établissaient dans cette province et s'emparaient des plaines du Pô, auxquelles ils donnèrent leur nom, les Abares, qui à leur tour se répandirent dans la Pannonie, que la migration des Lombards laissa déserte, firent une nouvelle irruption dans la Thuringe; plus heureux que la première fois, ils battirent le roi d'Austrasie, et le serrèrent de si près, que, réduit à la nécessité de mourir de faim, faute de vivres, ou de tomber au pouvoir des ennemis, il envoya au khan des ambassadeurs et des présents, afin d'en acheter la paix.

568. L'expédition des Lombards en Italie forme une nouvelle époque dans l'histoire.

Les historiens latins disent qu'Alboin fut appelé dans cette province par Narsès, mécontent de ce que l'impératrice Sophie, femme de Justin, lui avait mandé qu'il eût à revenir faire ses fonctions d'eunuque au palais[1]. Les historiens grecs ne disent rien de ce fait; et il est constant

1. Paulus, L. II, c. 5. — Frédégaire, ép. 65. — Anastase, *in Johanne*, III. — Chronique de Mellitus, ann. 614. — Isidore, etc.

Digitized by Google

que Narsès vécut encore quelques années après à Constantinople, où il était en grande considération. Il est plus probable que le beau climat d'Italie, que les Lombards avaient appris à connaître en suivant, comme auxiliaires, Narsès dans sa première campagne, porta ce peuple à vouloir s'y établir, et que, mettant à profit leur enthousiasme guerrier, Alboin en tenta la conquête. Il ne céda la Pannonie aux Abares que sous la condition qu'ils lui rendraient cette province, s'il ne réussissait point à se maintenir dans la péninsule. Indépendamment des auxiliaires qu'ils lui fournirent, il s'adjoignit encore vingt mille Saxons que, par ses ambassadeurs, il obtint de Sigebert. L'Italie, que le rappel de Narsès avait laissée aux mains de Longin, homme aussi incapable dans l'administration que dans la guerre, mais que l'intrigue et la faveur avait placé si haut, fut plutôt abandonnée par les impériaux que conquise par l'ennemi. Longin resta renfermé dans Ravenne, et se contenta d'envoyer des garnisons dans quelques places. Ce fut donc une guerre de siéges, qui commença par celui du *forum Julii*, dont Alboin s'empara, et qu'il érigea en duché en faveur de son grand-écuyer. Pour en assurer la conquête, il partagea entre une partie de ses Lombards le territoire de cette province. Arrivé sur la Piave, il reçut Félix, évêque de Trévise, qui vint au-devant de lui, et, afin de se rendre les esprits favorables, il accorda à ce prélat tout ce qu'il lui demanda. Cependant la crainte saisit les catholiques. L'arianisme, dont le prince faisait profession, et le paganisme, que beaucoup de ses sujets n'avaient point encore abjuré, donnèrent lieu à des froissements qui portèrent Paulin, patriarche d'Aquilée, à se réfugier avec les richesses et les archives de son diocèse à Grado, ville forte située sur les bords de l'Adriatique.

La cause des évêques de l'Istrie et de la Vénétie, tous contraires aux décrets du cinquième concile général, et qui, pour ne point avoir voulu adopter les *trois capitules*, avaient été persécutés par le pape Pélage, au point que le pontife avait supplié Narsès de faire arrêter Paulin et de l'envoyer à Constantinople, fut d'un autre côté servie par ces changements politiques, qui forcèrent la cour impériale et pontificale à user de plus de modération à leur égard. Alboin devint maître successivement de Trévise, de Vicence, de Vérone, de Brescia, de Bergame, et de toutes les autres villes de la Vénétie, à l'exception de Padoue, de Montfélice et de Mantoue. Milan, prise en 570, fut livrée au pillage. Toute la Ligurie fut conquise, à l'exception de Pavie, qui ne se rendit qu'après un siége mémorable, qui traîna en longueur pendant près de trois ans. Pour empêcher les impériaux de porter du secours à cette ville, une autre division traversa le Pô, se répandit dans l'Ombrie, où elle s'empara de Spolette, et s'avança dans l'Hirpinie jusqu'à Bénévent.

L'Orient put d'autant moins venir au secours de la péninsule, que les Perses, en 571, déclarèrent la guerre à l'empire, et que toute l'Illyrie était en proie aux déprédations des Abares et des Esclavons.

Alboin usa d'une politique toute opposée à celle qu'avaient suivie les Goths.

Au lieu de disséminer ses forces, comme ils l'avaient fait, il les concentra sur les rives du Pô, et porta sa résidence à Vérone, et plus tard à Pavie, quand cette ville fut tombée en son pouvoir. Au lieu de se contenter, comme eux, du tiers des terres conquises, il s'attribua la propriété de tout le territoire, et en fit la distribution aux Lombards, sous la suzeraineté desquels les habitants italiens furent obligés de se soumettre. Il plaça des ducs

Digitized by Google

dans les principales villes conquises, chargés de gouverner souverainement l'enclave de la cité, et qui donnèrent naissance à ces duchés nombreux, dont les plus célèbres furent, avec celui de Frioul[1], ceux de Spolette et de Bénévent. Les Italiens, à qui le joug si peu onéreux que les Goths leur avaient imposé avait encore paru trop lourd, furent obligés de plier sous le joug de fer auquel Alboin les soumit. Cependant ce prince ne jouit pas longtemps de sa conquête.

Après la mort de Clodosuintha, il épousa Rosamunde, sa prisonnière, femme hautaine et vindicative, qui vengea sur lui la mort de son père et la défaite de sa nation. On dit que dans un repas, ivre de vin, Alboin voulut forcer sa nouvelle épouse à boire dans le crâne de Cunimond. Cette barbarie souleva le courroux de la reine, qui choisit pour accomplir sa vengeance l'homme en qui le roi avait le plus de confiance, et à qui elle accorda ses faveurs, afin qu'il frappât la poitrine du cruel. Hellmich était l'écuyer du prince et l'approchait à chaque instant. Elle enflamma à la fois son amour et son ambition, en lui promettant de l'épouser et de mettre la couronne sur sa tête, s'il voulait tuer son souverain. Pour mieux assurer ses projets, elle se fit un parti parmi les Gépides auxiliaires, gagna à sa cause un grand nombre de Lombards, et rechercha l'amitié de l'exarque de Ravenne, sur la protection duquel elle se crut en droit de compter.

Hellmich s'introduisit dans la chambre où couchait 572.
Alboin, et le perça de coups.

Cependant ce meurtre, loin de profiter à leurs auteurs, causa leur ruine. Les Lombards prirent les armes pour venger la mort de leur prince, et forcèrent Rosamunde et

1. Ainsi nommé du *forum Julii*.

Digitized by Google

Hellmich à se réfugier à Ravenne auprès de Longin. L'exarque les y reçut avec honneur. Mais bientôt il s'éprit de la beauté de Rosamunde, et voulant s'emparer des trésors qu'elle avait apportés, il persuada cette femme impudique d'empoisonner Hellmich, qui était devenu son époux. Elle lui présenta en effet un breuvage empoisonné. Mais Hellmich s'en aperçut, et l'ayant forcé de boire ce qui restait dans la coupe, ces deux adultères périrent tous deux en même temps.

573. Les Lombards élevèrent Cleph sur le bouclier. Une de leurs divisions s'avança dans la Provence, y battit et tua le patrice Amatus, gouverneur de cette province au nom de Gontram, roi d'Orléans et de Bourgogne, et rentra en Italie chargée de butin.

Gontram envoya à la place d'Amatus le général Mommole, qu'il créa patrice, et qui vint placer son camp près d'Embrun. Ce général repoussa encore les Lombards, et leur fit supporter une perte sensible.

Cependant leur défaite n'empêcha pas les Saxons, qui avaient suivi les Lombards en Italie, de tenter aussi la fortune des armes dans le sud de la Gaule. Ils traversèrent les Alpes et allèrent porter le pillage dans le diocèse de Riez. Mommole les vainquit à leur tour près d'Establon, et les refoula au delà des montagnes, après leur avoir pris tout le butin qu'ils avaient fait.

Venus dans la péninsule, à la persuasion des Francs, et dans l'espoir de pouvoir s'y établir en conservant leur nationalité, mais déçus dans leur attente par le refus qu'ils en avaient reçu du peuple vainqueur, et se trouvant maintenant dans l'alternative d'être obligés de se soumettre à lui, ou de chercher de nouvelles demeures, ils préférèrent ce dernier parti, et avec un courage que leur donnait le désespoir, ils se ruèrent une seconde fois

Digitized by Google

sur la Provence, afin de la traverser les armes à la main, pour se réfugier sur les terres de Sigebert. Ils se partagèrent en deux colonnes, et repassant les montagnes, ils entrèrent à la fois par Nice et par Embrun. Tout sur leur passage se ressentit de leurs déprédations. Ils coupèrent les récoltes, détruisirent les oliviers et les vignes, tuèrent les troupeaux, et portèrent en tout lieu l'incendie. Mommole les arrêta une seconde fois sur les bords du Rhône, prêts à traverser ce fleuve pour passer sur les terres d'Austrasie. Il les serra de si près, qu'ils se virent obligés de payer le dommage qu'ils avaient fait et de livrer à cet effet tout l'or qu'ils avaient amassé en Italie.

Sigebert ne les reçut que pour les faire escorter dans leur patrie, sur les bords de l'Elbe, où, en leur absence, il avait permis à six mille Souabes de s'établir.

Ces Souabes, à leur arrivée, leur proposèrent de vivre en paix avec eux, le pays étant assez grand pour fournir aux uns et aux autres leur subsistance. Mais les Saxons s'y opposèrent, et voulurent employer la force pour les chasser. Les Souabes prirent les armes, et quoique inférieurs en nombre, battirent les Saxons dans deux combats si décisifs, que ces derniers furent obligés de faire la paix et de leur abandonner le tiers du pays. Ils y restèrent sur les bords du Boda, dans le canton qui d'eux prit le nom de Schwabengau [1], et où l'histoire les cite plus tard sous le nom de Souabes du Nord.

Cleph ne régna que dix-huit mois, et périt assassiné 574.
par un de ses domestiques.

Les ducs qu'Alboin avait créés, jaloux d'étendre leur pouvoir, n'élurent point d'autre roi. Pendant dix ans, la

1. Voy. Meibom : dans les Notes sur Vitiching, p. 670. — Eckard : *Rerum Francic.*, t. Ier, p. 84.

Digitized by Google

nation fut dans l'anarchie, partagée entre ces trente-cinq grands vassaux de la couronne.

Quelques-uns d'eux recommencèrent leurs incursions sur les terres de la Bourgogne. Amon s'avança jusqu'à Embrun; Zéban, duc de Pavie, vint jusqu'à Valence sur le Rhône; Rodan fit le siége de Grenoble. Gontram envoya contre eux le général Mommole, qui les attaqua successivement, les refoula dans les hautes montagnes de la Savoie, et leur prit tout leur bagage et le butin dont ils étaient chargés. Un autre corps de Lombards qui, par le val d'Aoste et les Alpes pennines, avait pénétré dans le Valais et y avait porté le pillage, fut attaqué et mis en déroute près de Vex par les généraux Vilicon et Théodéfrède.

Pendant ce temps, les Francs, voisins de la Rhétie, s'avancèrent sur le territoire de Trente et s'emparèrent de cette ville. Mais ils en furent repoussés par les Lombards qui les défirent, tuèrent le duc qui les commandait, et reprirent cette cité qui resta en leur pouvoir.

Cette campagne termina la guerre entre les deux nations.

Les Francs étaient alors, sinon dans l'anarchie, du moins dans un état de troubles continuels causés par l'ambition de leurs souverains.

A l'éclat des victoires qui avaient eu pour résultat sous les premiers mérovingiens l'agrandissement de la monarchie, succéda sous les successeurs de Clotaire la discorde qui engendra les crimes les plus odieux. Déjà Clovis avait, par le meurtre des princes, ses parents, terni la gloire de ses premières années. Ses fils, à son exemple, employèrent entre eux, l'un contre l'autre, l'astuce et la trahison dont il s'était servi. Childebert et Clotaire com-

Digitized by Google

mencèrent la série des crimes politiques dont nous avons à dérouler le tableau, en enlevant leur héritage aux fils de Clodomir, et en ne laissant à leur malheureuse mère Chrodogilde que l'alternative de leur voir couper leur longue chevelure, signe distinctif de la royauté, et d'être jetés dans un couvent, ou de les voir mettre à mort. «Qu'ils meurent, plutôt qu'ils ne soient déshonorés,» s'était écrié cette femme héroïque, et l'un et l'autre étaient tombés frappés de la main de Clotaire, malgré les efforts que Childebert, qui eut pitié de leur jeunesse, fit pour les sauver. Clotaire, par ce crime, prépara la fusion dans sa personne de tous les États francs, dont il fut investi, comme nous l'avons vu, après la mort de Childebert.

Chramne, son fils naturel, qui deux fois se révolta contre son père, vaincu et fait prisonnier par lui avec Conobert, comte de Bretagne, fut enfermé avec sa femme et ses enfants dans une chaumière, à laquelle Clotaire fit mettre le feu. Une si atroce action causa plus tard au roi un cruel repentir, et il essaya en vain d'apaiser ses remords par les présents qu'il fit au tombeau de St. Martin.

Ses autres fils, qui lui succédèrent, se firent des guerres cruelles et sanglantes. Les Francs, partagés entre ces princes, prirent part à leurs querelles domestiques, et virent et protégèrent même les crimes dont la maison royale donna au monde l'affreux spectacle. Le régime féodal qui, d'un côté, donnait à une partie de la nation intérêt à entretenir ces discordes, par l'espoir d'acquérir les faveurs du prince dont elle servait le parti, et de l'autre le clergé qui, en entretenant la haine parmi les membres de la famille royale, espérait en affaiblir le pouvoir, en augmentant le sien, protégèrent ces factions, qui devinrent surtout si violentes après la mort de Sigebert. 575.

Ce prince, dont nous avons décrit les guerres avec les

Digitized by Google

Abares, et qui eut à combattre sous son règne les Frisons, les Danois et les Saxons, contre lesquels surtout se distingua le duc Loup de Champagne[1], avait en 373 été attaqué par son frère Chilperich, avec lequel déjà, non moins qu'avec Gontram, roi d'Orléans et de Bourgogne, il avait eu des querelles que le fer de leurs peuples avait apaisées.

Sigebert s'étant de nouveau brouillé avec Gontram pour un fait de discipline ecclésiastique, Chilperich en profita, et envoya contre lui son fils Théodebert, qui d'abord remporta sur lui quelques avantages. Sigebert, effrayé de ces succès, rassembla au delà du Rhin une armée puissante, composée de Souabes, de Bavarois, de Saxons et de Thuringiens, et s'avança avec ces troupes étrangères jusque sur les rives de la Seine.

Chilperich chercha à gagner Gontram en lui faisant entrevoir tout ce que la Gaule avait à redouter de ces peuples encore païens. Il détruisit tous les ponts jetés sur le fleuve, et séquestra toutes les embarcations qui s'y trouvaient. Sigebert envoya auprès de Gontram, et lui demanda le passage sur les terres de la Bourgogne, en lui déclarant qu'en cas de refus, il se l'ouvrirait de force. Ce prince, qui craignait ne pouvoir résister, le lui permit : ce qui causa une telle épouvante à Chilperich, qu'il se retira, et qu'au lieu de répondre au cartel que Sigebert lui envoya, selon la coutume germanique, pour qu'il précisât le lieu et le jour du combat, il lui fit demander la paix.

Sigebert la lui accorda à condition que ses troupes se retireraient de la Touraine, du Poitou, du Limousin et

1. Nous n'avons d'autres notices sur ces trois expéditions, que quelques vers de Fortunat Venantius. — Voy. dans ses œuvres publiées par Christophe Brower; Mayence, 1607, in-4°, le liv. VI, p. 2 et 3, et le liv. VII, p. 7 et 16.

Digitized by Google

du Quercy, dont elles s'étaient emparé, et que son fils évacuerait l'Aquitaine. Ce traité mécontenta les Germains auxiliaires, qui se virent frustrés du butin qu'ils avaient espéré pouvoir faire, et qui, en se retirant, causèrent de tels dégâts partout où ils passèrent, que le roi se vit forcé de se rendre au milieu d'eux, afin de les rappeler à l'ordre. Peu s'en fallut qu'il n'éclatât une sédition, dont Sigebert fit arrêter les principaux instigateurs qu'il fit lapider.

Chilperich cependant, que la seule nécessité avait fait souscrire à cette paix, la rompit dès l'année suivante, et fit tant par ses intrigues, qu'il unit de nouveau à ses intérêts le roi Gontram. Il envoya une armée au delà de la Loire sous les ordres de son fils aîné Théodebert, et entra lui-même en Champagne pour contenir Sigebert. Le roi d'Austrasie fit revenir les auxiliaires germains, et reprenant l'offensive, força bientôt son frère d'évacuer cette province. Il envoya un corps d'armée en Touraine, commandé par les deux généraux Godegisile et Bosen, et se rendit maître successivement de Paris, de Rouen, de toutes les places et de la plupart des villes du royaume de Neustrie, dont les seigneurs furent obligés de lui prêter serment. Théodebert fut tué en Touraine en combattant. Chilperich fut si consterné de cette perte, qu'il se réfugia à Tournay avec la reine et ses enfants.

Cette princesse, du nom de Frédégonde, devenue depuis si célèbre dans les annales de ce siècle, avait d'abord été la maîtresse de Chilperich qui, déjà du vivant de son père, avait eu pour épouse Audovéra, la mère de ce Théodebert que nous venons de citer, et de Mérovée et de Clovis. Chilperich avait chassé cette épouse, et avait pendant quelque temps partagé son amour avec une infinité de femmes, du nombre desquelles avait été Frédégonde.

Cependant Sigebert ayant épousé Brunehilde[1], fille puinée d'Athanagild, roi des Wisigoths, l'éclat de cette alliance avait inspiré à Chilperich de plus nobles sentiments, et il avait demandé et obtenu d'Athanagild la main de sa fille aînée Galasuintha. Mais cette union n'avait point été longtemps heureuse. La passion du roi pour Frédégonde avait bientôt repris le dessus; la jeune reine ayant voulu retourner en Espagne auprès de son père, avait été trouvée étranglée dans son lit. Tous les soupçons avaient plané sur Frédégonde, avec d'autant plus de vraisemblance, que peu de temps après Chilperich l'épousa publiquement. Brunehilde avait juré de venger ce meurtre, et elle ne cessait d'exciter son mari à poursuivre ses succès et à ne point reposer qu'il n'eût écrasé son frère. En vain la veuve de Clotaire, Radegonde, écrivit de son couvent aux deux princes, et leur mit sous les yeux l'exemple de sa famille, dont la discorde avait précipité les malheurs. En vain Germain, évêque de Paris, fit de sages représentations à Sigebert; les grands des États de Soissons ayant député vers ce prince pour lui offrir la couronne, il envoya des troupes sous les murs de Tournay faire le siége de cette ville, et se rendit à Vitry, où, selon la coutume des Francs, il fut élevé sur le bouclier et reconnu roi de Soissons.

Frédégonde, dans ce danger, suborna deux habitants de Térouane, qui se rendirent à Vitry, et sous prétexte de parler au roi, ayant obtenu de lui une audience, lui percèrent les deux flancs avec des couteaux empoisonnés.

Sigebert expira sur le champ. Prince doué des qualités les plus brillantes, il eût pu avoir le règne le plus glorieux sans ses malheureuses querelles avec ses frères.

1. Que nous nommons à tort Brunehaut.

Digitized by Google

Sa mort fut suivie d'une révolution générale. 576.

Chilperich, délivré dans Tournay, dont les Austrasiens levèrent le siége, vit son peuple retourner sous son sceptre, et investit Paris, où la reine Brunehilde fut arrêtée avec ses enfants. Cependant le duc Gundebaud parvint à sauver le jeune Childebert, enfant de cinq ans, qu'il conduisit à Metz, où, reçu aux acclamations des Austrasiens, il fut aussitôt proclamé roi. On députa vers Gontram, qui tenait sa cour à Châlons-sur-Saône, afin de demander à ce prince sa protection pour son neveu.

Brunehilde fut transportée à Rouen.

Elle n'avait guère que la mort à attendre de la part de la femme au pouvoir de laquelle elle se trouvait, et qui déjà avait fait périr sa sœur et son mari, lorsque, dans la famille même de Chilperich, se présenta pour elle un libérateur.

Mérovée, second fils de ce prince, vit cette reine captive et s'éprit de ses charmes et de son esprit. Envoyé par son père dans le Poitou avec une armée, il se contenta de prendre Tours, et revint à Rouen déposer aux pieds de la belle prisonnière ses soupirs et son amour. Il la fit consentir à l'épouser, et fit bénir son union par l'évêque Prétextat.

Chilperich fut saisi de crainte en apprenant cet événement, et plus encore Frédégonde, qui non-seulement avait à redouter le ressentiment de Brunehilde, mais encore celui d'Audovéra qui, renfermée dans un couvent, pouvait exciter son fils à la venger.

Le roi ne laissa point à Mérovée le temps de se faire un parti. Il se rendit à Rouen et surprit les deux époux, qui se réfugièrent dans l'église de St. Martin. C'était un lieu où tous les infortunés trouvaient un sûr asile, et d'où il ne parvint à les faire sortir qu'en leur promettant

Digitized by Google

de reconnaître leur union. Cependant il les sépara, et sur les instantes prières que lui en firent les Austrasiens, il envoya à Metz la reine Brunehilde et ses deux filles.
577. Mérovée resta auprès de lui. Mais une armée sortie de Champagne étant venue faire le siége de Soissons, où se trouvait Frédégonde, et ayant défait les troupes de Chilperich, ce prince, excité par sa femme, s'en prit à son fils, et il le fit ordonner prêtre et renfermer dans le monastère de St. Calais.

Mérovée trouva toutefois le moyen de s'échapper, et se rendit auprès de Brunehilde en Austrasie. Mais les grands du royaume refusèrent de le recevoir, ne voulant point que leur jeune roi fût soumis au pouvoir de son beau-père. Malgré les larmes de Brunehilde, il fut obligé de fuir de nouveau et de rentrer dans la Neustrie, où enfin, vendu à Chilperich par l'infidélité des habitants de Térouane, et craignant de tomber au pouvoir de Frédégonde, il se fit tuer par son écuyer.

On accusa cependant assez généralement alors la reine de l'avoir fait mourir pour protéger l'héritage de ses enfants.

578 Rien ne justifie cette accusation. Mais la mort lui ayant
580. successivement enlevé ses trois fils, elle accusa à son tour Clovis, le dernier des fils d'Audovéra, de les avoir empoisonnés, et usa de son influence sur Chilperich pour faire
581. arrêter ce prince. Jeté en prison, il fut tué par ordre de la reine, qui ensuite fit courir le bruit qu'il s'était lui-même pris la vie et qui fit aussi périr Audovéra.

Gontram était de tous les membres de la famille royale le plus loyal et le plus ami de la paix. Ayant eu le malheur de perdre ses deux fils, il avait adopté Childebert, et il avait pris le ciel à témoin de vouloir lui servir de père.

Cependant Égide, évêque de Rheims, s'étant fait chef

Digitized by Google

d'une faction opposée à la puissance de Brunehilde, profita de la circonstance de la mort de Clovis pour tenter un rapprochement avec Chilperich, qui maintenant, privé de fils, n'avait que Childebert pour héritier. Cette faction, entraînant avec elle la majorité de la nation, finit par amener une rupture avec Gontram, et à joindre contre ce prince les Austrasiens et l'armée de Chilperich. Loup, duc de Champagne, qui soutenait le parti de Brunehilde et la cause de la Bourgogne, fut contraint de plier devant le parti d'Égide, et de se réfugier auprès de Gontram.

Chilperich envoya des troupes sur les terres de ce roi, et vint lui-même mettre le siége devant Melun. Mais 583.
Gontram le surprit, et lui ayant fait supporter des pertes sensibles, il en profita pour chercher à le ramener à de meilleurs sentiments; tout vainqueur qu'il était, il lui fit faire la proposition d'assembler les États de la nation, afin d'amener une paix définitive. L'armée de Childebert, qui s'avançait pour venir au secours de Chilperich, en apprenant cet événement, se révolta contre les conseillers de la couronne; elle manifesta surtout son mécontentement contre Égide, que les soldats eussent mis en pièces, s'il ne se fût sauvé dans son diocèse.

Cette proposition n'ayant pas cependant eu le succès 584.
désiré, Gontram se réunit de nouveau à son fils adoptif contre Chilperich, qui chercha un refuge dans Cambray. Mais ce prince périt peu de temps après à Chelles, assassiné au retour de la chasse, sans que les circonstances de sa mort aient jamais été bien éclaircies. Tout porte à croire qu'il mourut victime de la violence de Frédégonde, qui, au milieu de ses intrigues politiques, n'oubliant point ses intrigues amoureuses, avait lié un commerce criminel avec Landri, maire du palais; par une exclamation,

Digitized by Google

elle avait elle-même donné au roi des soupçons sur cette liaison. Chilperich, tout furieux qu'il était, n'ayant point eu la force de la tuer, elle prévint son ressentiment en le faisant assassiner.

Frédégonde, quatre mois auparavant, était accouchée d'un enfant mâle sur la légitimité duquel il paraît qu'on eût cependant alors quelques doutes. C'était Clotaire II. Ne sentant point son pouvoir assez affermi et redoutant la vengeance de Brunehilde et de Childebert, elle députa vers Gontram et demanda sa protection pour ce jeune enfant. Gontram se laissa persuader, vint à Paris où non-seulement il prit la tutelle du petit prince, mais encore protégea Frédégonde contre ses ennemis.

585. Tandis que le vieux roi réglait les affaires de la Neustrie, un intrigant nommé Ballomer, se disant fils de Clotaire Ier, et qui, sous le nom de Gundebaud, s'était présenté à Narsès en Italie et s'était rendu à Constantinople où il avait su se faire traiter avec les plus grands égards comme un prince du sang royal, conçut le dessein de s'emparer du trône; aidé de quelques séditieux, il se fit proclamer roi à Brive-la-Gaillarde. Le patrice Mommole, Didier, duc de Toulouse, et une infinité de seigneurs de la cour de Chilperich, mécontents du nouvel état des choses et à qui ces troubles donnaient l'espoir de l'avancement et de la fortune, se rangèrent de son parti que soutint même en secret la reine Brunehilde. Gundebaud se rendit maître de plusieurs villes de l'Angoumois et du Périgord, et reçut la soumission de Toulouse et de Bordeaux.

Gontram fit inviter le jeune Childebert à venir le trouver à Châlons et, lui dévoilant tout le tissu des intrigues qui se tramaient, il confirma l'adoption qu'il avait faite de lui pour être son successeur. Il envoya

Digitized by Google

contre les rebelles un corps de troupes sous les ordres du général Leudegisil, qui reprit sans difficulté le Quercy, le Périgord, l'Angoumois et une partie de l'Aquitaine. Gundebaud ne tenta point de tenir la campagne ; il alla se réfugier à Lyon-de-Comminges[1], ville forte située sur une colline au bord de la Garonne, où il soutint pendant quelque temps les efforts des assiégeants. Comme le siége traînait en longueur, Leudegisil noua des relations avec Mommole, et se fit fort de lui obtenir la grâce de son souverain, s'il voulait lui remettre le traître. Mommole et ses affidés, qui commençaient à désespérer du parti de Gundebaud, ne virent pour eux d'autre espoir de salut que d'y obtempérer; ils entrèrent dans le complot. Ils tentèrent de persuader à Gundebaud que Gontram, n'ayant point d'enfants, était disposé à le reconnaître pour fils de Clotaire. Moitié par force, et moitié par persuasion, ils l'entraînèrent hors de la forteresse, pour être remis aux gens de Leudegisil. Mais comme il s'aperçut qu'il était trahi, l'un d'eux le précipita du haut du roc au bas de la montagne, où sa mort fut achevée. Cependant Mommole n'échappa point à la sévérité de Gontram, qui, au mépris de la parole que Leudegisil avait donnée en son nom, ordonna qu'il fût mis à mort et que ses biens fussent confisqués.

L'Italie et l'Espagne étaient à cette époque les théâtres d'événements non moins dignes de notre attention, parce qu'ils eurent une grande influence sur la destinée des peuples qui s'y étaient établis.

Nous reviendrons aux guerres que l'empire d'Orient uni aux Francs austrasiens suscita contre les Lombards dans la première de ces provinces.

1. St. Bertrand

Digitized by Google

En Espagne les Suèves, que l'histoire a cessé de mentionner pendant plus d'un siècle, mais qui s'étaient relevés des défaites que leur avaient fait supporter les Wisigoths, furent enfin mis sous le joug par ce dernier peuple. La succession de leurs rois, en partie inconnus, reprend quelque intérêt à l'époque des deux Théodomir[1], princes qui avaient leur résidence à Braga et qui reprirent la foi catholique, que leurs ancêtres avaient quittée.

Les Wisigoths obéissaient alors à Léovigild.

Après la mort violente de Theudisque, ils avaient élevé Agila sur le bouclier; mais toutes les factions n'avaient pu être réunies, et celle d'Athanagild, qui lui disputait le trône, avaient appelé dans la péninsule les armes de l'empire d'Orient; Justinien s'était d'autant plus empressé de lui prêter des secours, que, par cette politique, les impériaux avaient pu de nouveau prendre pied dans le pays.

Agila fut assassiné par ses propres sujets à Mérida.

Athanagild, resté maître du trône, ne put se débarrasser des impériaux, qui pendant longtemps encore conservèrent plusieurs places en Espagne.

A ce prince succéda, en 567, le général Liuba, qui fut élu par la nation à Narbonne, et qui, deux ans après, s'adjoignit son frère Léovigild, auquel il laissa l'administration des provinces espagnoles, se contentant pour lui de la Septimanie ou des sept villes du Languedoc, qui formaient les possessions wisigothes dans la Gaule[2].

Pour réunir les partis et tâcher de dompter toutes les factions rivales, Léovigild épousa Gundosuintha, veuve

1. On croit avoir retrouvé le tombeau du premier en 1732, dans les décombres de l'ancienne église de Duma, couvent que ce prince avait fondé. — Voy. Journal d'Amsterdam, juillet 1732.

2. Ces villes étaient : Narbonne, Elne, Carcassonne, Béziers, Maguelonne, Nîmes et Lodève ; Montpellier n'existait point encore à l'état de cité.

Digitized by Google

d'Athanagild; ce qui l'unissait à la maison royale de France, puisque Brunehilde était fille de cette reine. Il avait eu d'un premier mariage Herménégild et Récarède, deux fils, dont il s'associa l'aîné au pouvoir, après la mort de Liuba. Afin d'affermir la puissance de ce prince par une alliance éclatante, il lui fit épouser Ingonde, fille de Sigebert d'Austrasie, et par conséquent petite-fille de Gundosuintha.

Mais ce mariage, sur lequel il avait fondé tant d'espoir, fut la cause des plus grands troubles. La religion en devint le motif. La reine Gundosuintha, zélée arienne, chercha à faire quitter le catholicisme à sa petite-fille, qui, non moins que sa grand'mère, zélée pour la foi dans laquelle elle était née, non-seulement résista à ses insinuations, mais encore porta son mari, de concert avec Léandri, évêque de Séville, à adopter le culte catholique. Il en résulta des querelles de famille qui dégénérèrent en guerres civiles.

Herménégild prit les armes contre son père. Il s'unit à Théodomir II, roi des Suèves, et non-seulement eut recours aux troupes impériales répandues dans les villes maritimes de la péninsule, mais encore envoya Léandri à Constantinople, afin de demander du secours à l'empereur.

Léovigild marcha contre lui, et vint l'assiéger dans Séville. Les Suèves qui voulurent porter du secours à cette ville, battus sous ses murs, se virent obligés de se retirer et en partie de se soumettre. Cependant, soutenu par les impériaux, le jeune prince tenta d'abord de résister; mais bientôt les troupes impériales se laissèrent gagner par l'or de Léovigild, et abandonné par elles au moment du combat, il ne resta à Herménégild d'autre retraite qu'une église. Les promesses de son père l'en ayant fait sortir, il fut conduit à Tolède, où, dépouillé des insignes de la royauté et jeté en prison, il fut au bout d'un an étranglé par ordre du roi.

Digitized by Google

Les cours d'Austrasie et de Bourgogne ne restèrent point spectatrices oisives de cet événement. Elles menacèrent de prendre le parti d'Herménégild; ce qui peut-être précipita sa catastrophe. La veuve de ce prince, conduite par les impériaux à Constantinople, était morte pendant la traversée; mais son jeune fils Athanagild arriva dans cette capitale, et devint l'objet de la sollicitude de Brunehilde et de Childebert, qui firent parvenir à l'empereur plusieurs notes officieuses à son égard.

Léovigild, d'un autre côté, rechercha l'amitié de Chilperich, et il fut même entamé des négociations pour le mariage de Récarède avec Rigonthe, fille de ce prince. La mort seule de Chilperich empêcha cette union, à laquelle Gontram ne voulut plus donner sa sanction, et qui fit revenir la princesse, qui déjà s'était mise en route pour l'Espagne.

Léovigild continua la guerre contre les Suèves.

Théodomir II mourut, et laissa la couronne à son fils Eurich. Mais ce prince fut précipité du trône par Eudéca, qui avait pour épouse une fille d'Eurich, et qui le força d'entrer dans un couvent.

585. Léovigild marcha contre Eudéca, le vainquit en plusieurs rencontres, et l'ayant fait prisonnier, le contraignit à son tour d'entrer dans les ordres sacrés. Il réunit à la fois dans sa personne le sceptre des Wisigoths et celui des Suèves, et mit fin à cette dernière monarchie qui, depuis l'entrée de ce peuple en Espagne, avait duré cent soixante-seize ans.

De tous les princes wisigoths, Léovigild fut un de ceux qui régnèrent avec le plus d'éclat. Les rois jusqu'alors, conformément aux mœurs germaniques, ne s'étaient point encore chez ce peuple entourés de cette pompe orientale, que déjà les Ostrogoths en Italie, et les Francs dans la

Digitized by Google

Gaule, avaient imitée des empereurs romains. Le premier il revêtit la pourpre, et s'assit sur un trône. Il mourut en 586, après avoir, par ses victoires, étendu la puissance de sa nation, et avoir encore, avant de mourir, repoussé l'agression de Gontram, qui, sous prétexte de venger Herménégild, avait voulu s'emparer de la Septimanie.

Récarède lui succéda. 586.

En vain Gontram, en 588 et 589, recommença les hostilités. Le duc Claude de Lusitanie, général de Récarède, battit son armée sous les murs de Carcassonne, et le contraignit enfin à renoncer à ses attaques.

Récarède rechercha l'amitié de Childebert, et, au mépris de la foi qu'il avait par ses ambassadeurs jurée à la fille de Frédégonde, il demanda la main de Clodosuintha, la seconde sœur de ce prince. Cette alliance, qui d'abord souffrit quelques difficultés par le refus que le vieux roi de Bourgogne fit d'y consentir, paraît avoir eu lieu à la suite de cette dernière guerre. Récarède ayant, en effet, renoncé publiquement à l'arianisme, convoqua, en 589, le synode de Tolède, auquel la jeune reine assista, et où, après avoir entendu la profession de foi prononcée par son mari, elle la signa à son tour, ainsi que les évêques et les grands du royaume.

Cet acte du gouvernement de Récarède fait époque dans l'histoire d'Espagne, et peut faire regarder ce prince comme le second fondateur de la monarchie. Le titre de catholique, qui lui fut donné à cette occasion, n'a plus cessé depuis d'être porté par tous les rois qui jusqu'à nos jours ont continué de régner dans la péninsule espagnole.

Digitized by Google

CHAPITRE XXIX.

Rétablissement de la royauté chez les Lombards. — Mort de Gontram et de Childebert. — Fin cruelle de Brunehilde.

Les Lombards avaient bloqué Rome en 578, époque où avait eu lieu l'élection du pape Pélage II. Quoiqu'ils ne fussent point parvenus à s'emparer de cette ville, le pays avait souffert de leurs déprédations, et le pontife avait donné l'ordre à son *responsable* ou chargé d'affaires à Constantinople de tout mettre en œuvre pour porter l'empereur à envoyer contre eux une armée en Italie.

Maurice, alors sur le trône d'Orient, rechercha l'alliance de la cour d'Austrasie, qui se montra d'autant plus disposée à s'unir à la politique de l'empereur, qu'elle n'avait point encore abandonné ses prétentions sur les villes d'Italie que Théodebert avait conquises.

Les Lombards, que ces deux puissances menaçaient, sentirent la nécessité de se réunir de nouveau sous un chef commun. Le choix de la nation tomba sur Autharis, fils de Cleph, qui fut proclamé roi d'un consentement unanime sous le nom de Flavius, nom d'honneur qu'à l'exemple de quelques empereurs avait déjà adopté Théodorich-le-Grand, et que s'était aussi donné Récarède chez les Wisigoths. Ce titre devint par la suite celui de tous les rois lombards[1]. La constitution qui fut alors promulguée fut entièrement basée sur le droit féodal, et pour subvenir

1. Quem (*Autharem*) ob dignitatem Flavium appellaverunt, *quo prænomine omnes, qui postea fuerunt Longobardorum reges, feliciter uti sunt.* — P. Diaconi, *De gestis Longob.*, § XVI. — Voy. sur ce titre Blondel, *Assert. geneal. Franc.*, p. 425 et suiv.

Digitized by Google

aux dépenses du prince et de ses employés, il lui fut assuré la moitié des revenus des différents duchés.

Afin de précipiter l'entrée de l'armée franque en Italie, 584.
Maurice envoya à la cour d'Austrasie un subside de cinquante mille sous d'or. Mais cette armée, commandée en personne par Childebert, ne remporta point de grands avantages; les Lombards renfermés dans les villes fortes ayant fait des propositions de paix favorables, elle rentra dans la Gaule sans presque avoir combattu. L'empereur s'en plaignit, et réclama la restitution des subsides qu'il
avait fournis. Pour l'apaiser, la cour envoya l'année 585.
suivante au delà des Alpes une nouvelle armée, composée de Francs et de Germains auxiliaires, expédition qui n'eut cependant pas plus de succès. La politique d'Autharis sut encore détourner l'orage et amena de nouveaux traités. Il fut même question alors du mariage de ce prince avec Clodosuintha, sœur puinée de Childebert, qui plus tard, comme nous l'avons vu, épousa le roi des Wisigoths.

Autharis n'ayant point réussi dans cette alliance, rechercha l'amitié de Garibald, duc de Bavière, dont les États étaient voisins des siens. Il lui fit demander par ses ambassadeurs la main de sa fille Théodelinde. Lui-même se mêla incognito à la suite des vieillards chargés de cette mission. Ayant eu occasion de voir la jeune princesse et de l'approcher, il s'en fit aimer, et cependant il ne s'en fit reconnaître que lorsqu'en prenant congé, il lança sa haste d'armes dans l'arbre le plus prochain, et l'y ayant fixée, dit avec orgueil au groupe qui l'entourait : «C'est ainsi que combat le roi des Lombards.» Dès lors son image ne quitta plus le cœur de la jeune fille.
Autharis, de nouveau attaqué par Childebert, battit son 587.
armée et la contraignit de retraverser les Alpes. Mais la

Digitized by Google

cour d'Austrasie contraria l'union projetée; les Francs étant entrés en Bavière, Théodelinde prit la fuite avec son frère Gundoalde et se réfugia en Italie, où, dès que le roi sut sa présence, il vint la recevoir à Vérone
589. et l'épousa.

Les Francs recommencèrent la guerre en 590, de concert cette fois avec l'exarque de Ravenne, qui devait attaquer les Lombards du côté opposé.

L'armée était composée de vingt brigades, sous les ordres des trois généraux supérieurs Audualde, Olon et Cédin. Le second périt dès son entrée dans la péninsule d'un coup de javelot reçu dans la poitrine. Les Francs se partagèrent en deux corps, dont l'un, sous les ordres d'Audualde, traversa le St.-Gothard, et l'autre, se dirigeant par Coire et Chiavenna, se répandit dans le pays de Trente et sur les bords de l'Adige.

Autharis avait fait entrer tout son peuple dans les différentes places fortes, où il avait fait transporter tous les bestiaux et toutes les provisions de bouche. Lui-même se tenait renfermé dans Pavie.

L'armée des Francs ruina toute la campagne, et porta partout le pillage et l'incendie. Mais bientôt le manque de vivres se fit sentir, et la dysenterie étant devenue épidémique dans ses rangs, la nécessité la contraignit de faire avec les Lombards une trève de dix mois, par les conditions de laquelle plusieurs des lieux qui, aux frontières de la Rhétie, avaient jusqu'alors donné lieu à des contestations entre les deux peuples, restèrent au pouvoir des Francs. Lorsque Romain, exarque de Ravenne, après s'être de son côté emparé de Modène, de Mantoue et d'Altino, déboucha devant Pavie, pour faire sa jonction avec les Francs, sur le concours desquels il avait espéré pour faire le siége de cette ville, il les trouva en pleine

Digitized by Google

retraite. Il fit dans une lettre des reproches au roi Childebert sur cet armistice, et se plaignit de l'indiscipline de ses troupes qui, venues en Italie comme alliées des impériaux, en avaient incendié les demeures et en avaient entraîné les habitants en esclavage. Dans un autre écrit, il lui fit part de la soumission des ducs de Reggio, de Parme et de Plaisance, et le pria de faire encore marcher de nouveau une armée avant la fin des récoltes.

Cependant Autharis tenta de ramener la paix, et par ses ambassadeurs auprès de Gontram, il pria ce prince de se faire médiateur entre les deux nations.

La mort, qui bientôt après l'enleva à son peuple, ne changea rien à la politique que son successeur imita.

Théodelinde avait par ses vertus su acquérir la confiance des Lombards, et il fut décidé dans l'assemblée de la nation qu'ils choisiraient pour roi celui qu'elle se résoudrait à prendre de nouveau pour époux. Le choix de la reine tomba sur Agilulfe, duc de Turin et l'un des parents d'Autharis, qui, en effet, fut l'année suivante 591.
au mois de mai proclamé roi à Milan.

Agilulfe était le plus bel homme de sa nation. Il envoya Eduin, duc de Trente, à la cour d'Austrasie, afin d'amener la conclusion du traité négocié par son prédécesseur. Il lui adjoignit Agnel, évêque de cette ville, afin d'obtenir la délivrance de ceux de son diocèse que les Francs avaient entraînés prisonniers et dont une partie déjà venait d'être rachetée par Brunehilde.

Cependant la guerre continua avec l'exarque de Ra- 592.
venne, qui s'empara de Pérouse et de quelques autres places.

Agilulfe reprit cette ville et s'avança jusqu'à Rome, qui, presque dénuée de garnison et dans un mauvais état de défense, ne fut sauvée que par la rançon que le pape

Digitized by Google

Grégoire, ce pontife si célèbre, paya aux Lombards. Cet état d'hostilité avec l'empire dura jusqu'en 599.

Pendant ce temps les Abares et les Esclavons se ruèrent sur les frontières de l'Italie, s'emparèrent d'Aquilée, et, unis aux Lombards, ravagèrent toute l'Istrie. L'alliance qu'Agilulfe entretint avec eux fut d'autant plus politique de sa part, qu'elle empêcha les armes impériales de se joindre à l'exarque de Ravenne par l'Illyrie, et que, d'un autre côté, elle le protégea contre les Francs qui, par le traité qu'ils firent en 597 avec les Abares, souscrivirent aux conditions de maintenir aussi la paix avec les Lombards.

Agilulfe, que les circonstances favorisaient, qui eût pu sans peine se rendre maître en peu de temps de tout le reste de l'Italie, et dont les troupes avaient déjà pris pied dans la Corse et dans la Sardaigne, se laissa persuader par son épouse et par les présents du pape de souscrire enfin à la paix avec l'exarque et l'empereur Maurice.

Mais cette paix ne fut guère qu'une trève momentanée.

Romain ayant quelque temps après été remplacé à Ravenne par l'exarque Callinique, la guerre fut reprise. Callinique surprit la ville de Parme et emmena prisonnier à Ravenne le duc Godschalc et son épouse, qui était une fille d'Agilulfe. Les Lombards reprirent aussitôt l'offensive. Les résultats de cette nouvelle campagne furent pour les impériaux la perte de Padoue, de Montfélice, de
603. Crémone, de Mantoue, de Gênes, de Camérino, ville du duché de Rome, et dans la Toscane, de Bagnarca, d'Orvietto et d'autres places, jusqu'à ce qu'enfin l'exarque, pour avoir la paix, fut obligé de souscrire aux conditions de payer annuellement un tribut aux Lombards.

Agilulfe s'associa en 605 à la couronne son jeune fils

Digitized by Google

Adelwald, que les Lombards élevèrent sur le bouclier dans le cirque de Milan, et qui à la mort de son père lui succéda.

Théodelinde survécut à son mari.

Cette femme célèbre, dont le nom est entouré de tant de poésie, contribua surtout à adoucir les mœurs de la nation que la destinée l'avait appelée à gouverner. Comme Clotilde dans la Gaule, elle unit à l'Église, dont la foi lui avait été annoncée dès son entrée dans la vie, la plus grande partie de la nation, qui jusqu'alors avait conservé ses sanglants sacrifices aux dieux de la Germanie. Les Lombards qui, en 579 avaient encore mis à mort quatre cents Romains pour avoir refusé de prendre part à leurs cérémonies païennes, plièrent eux-mêmes le genou devant le Christ, à l'exemple de leur reine. En poliçant leurs mœurs, Théodelinde appela autour d'elle les arts, dont le goût devait leur être inculqué avec la civilisation. Mozza, cette ancienne résidence de Théodorich, qu'elle choisit pour séjour, se couvrit de monuments. Elle y éleva cette basilique de St. Jean, où, plus tard, tant d'empereurs germaniques furent couronnés du cercle d'or que la tradition faisait regarder comme la couronne que Théodelinde plaça sur le front de son royal époux. Elle y bâtit un palais, où elle réunit tout ce que les arts à cette époque avaient de plus précieux; et dont les peintures qui décoraient les murailles représentaient les actes les plus brillants de l'histoire lombarde. L'amitié qu'elle entretint avec le pape Grégoire, à qui la postérité a donné le nom de Grand, fit à la fois honneur au pontife et prouve l'esprit élevé de cette reine. Les évêques d'Istrie, toujours divisés dans l'affaire des trois capitules, ayant entraîné Théodelinde dans leur schisme, ce fut avec les ménagements les plus délicats que Grégoire,

craignant que celle qui, par la persuasion, avait tiré les Lombards de l'erreur, ne protégeât leur division, ramena cette princesse aux sentiments de l'Église.

Cependant la puissance de Théodelinde ne put conserver le sceptre de la Bavière à sa famille.

Gontram avait, en 587, provoqué une nouvelle entrevue avec Childebert dans la petite ville d'Andelot, en Champagne. Childebert y assista avec toute sa famille, sa mère, sa sœur Clodosuintha, et Faileuba, que le jeune roi venait d'épouser. Gontram s'y rendit avec les seigneurs les plus puissants de la Bourgogne et de l'Austrasie.

Par le traité qui y fut conclu, fut réglé l'ordre de succession à la couronne au cas de l'extinction masculine de l'une ou de l'autre des deux maisons royales, et il fut aussi stipulé, entre autres, qu'on ne donnerait refuge sur les terres de l'un ou de l'autre royaume à aucun des rebelles du pays voisin qui s'y réfugierait.

Childebert, à son retour, usa de la plus grande sévérité à l'égard de quelques grands d'Austrasie, qui avaient trempé dans des complots. Égide, évêque de Rheims, ne reparut à la cour qu'à la faveur du duc Loup de Champagne, favori de la reine-mère; ce qui ne l'empêcha pas d'être bientôt après déposé de son siége. Ursion, Rauching, Berthéfrède, tous puissants vassaux de la couronne, furent décapités. D'autres n'échappèrent à la mort que par la fuite. De ce nombre fut Leudefrèdre, duc d'Allemanie, dont le roi transmit la dignité à Uncelin.

Ce fut à la même époque, comme nous l'avons vu ci-avant, qu'eurent lieu les différends du roi avec le duc Garibald de Bavière, et qu'eut lieu la fuite de Théodelinde en Italie. Garibald fut déposé sans que l'histoire ait pris soin de nous instruire de son sort futur, ni de

Digitized by Google

celui de son fils venu dans la péninsule avec Théodelinde.

Gontram étant mort en 593, Childebert, conformément au traité d'Andelot, se mit en possession des États d'Orléans et de Bourgogne, et peu après passa en Bavière, à laquelle il donna pour duc Thassillon.

Cette prise de possession des États de Gontram par Childebert donna lieu, entre ce prince et Frédégonde, à une guerre qui eut du retentissement jusque dans la Germanie.

Frédégonde battit en personne les troupes de ce prince dans la plaine de Droissi près de Soissons, fit, un an après, marcher contre lui du côté de la Touraine le duc Waroc de Bretagne, et toujours ardente à lui soulever des ennemis, fit, en 595, révolter les Variniens qui, tributaires de l'Austrasie, y entrèrent pour la piller. Mais l'armée que Childebert envoya contre eux extermina cette nation, soit par le fer, soit par la captivité, au point que son nom ne se trouve plus depuis cette époque cité dans l'histoire. Ce qui en resta se réfugia probablement parmi les Saxons et les Frisons, au milieu desquels ils auront fini par se confondre.

Childebert mourut un an après, dans sa vingt-sixième année, ne laissant que deux fils en bas âge.

Sa mort, qu'on attribue au poison, donna l'Austrasie à Théodebert, et Thierry eut pour sa part Orléans et la Bourgogne, avec l'Alsace, le Sundgau, la Turgovie et une partie de la Champagne. Brunehilde s'assura de la régence de l'Austrasie, et confia le gouvernement de la Bourgogne à un conseil d'hommes éprouvés, parmi lesquels se distinguait surtout le célèbre évêque Syagrius.

Frédégonde profita de l'occasion, et avant que l'armée de Brunehilde pût lui être opposée, elle s'empara de Paris et des villes de dessus la Seine que Childebert lui avait

enlevées. Elle fit révolter quelques tribus de Saxons, et, par ses ambassadeurs, fit alliance avec les Abares qui, de leur côté, entrèrent dans la Thuringe.

Cependant la mort la surprit au milieu de ses projets ambitieux.

Brunehilde, délivrée de cette puissante ennemie, mit toute sa politique à ramener la paix, afin de mieux consolider son pouvoir.

597. Ses armées châtièrent les Saxons, et repoussèrent les Abares, avec lesquels fut conclu le traité de paix dont nous avons parlé ci-avant, et qui provoqua avec les Lombards le renouvellement du traité que Childebert avait fait avec ce dernier peuple.

Cependant la reine, ayant fait mettre à mort le duc Wintrion, souleva contre elle la faction qui lui était ennemie; elle se vit forcée de quitter l'Austrasie et de se
599. réfugier en Bourgogne auprès de son autre petit-fils.

Sa présence ne rompit point d'abord la bonne intelligence qui liait cette cour et celle d'Austrasie. Les gouvernements des deux princes unirent leurs forces contre
600. Clotaire qui, vaincu par eux dans une bataille sanglante sur la rivière d'Ouaine, près de Moret, n'obtint la paix qu'à des conditions très-désavantageuses, et en cédant au roi de Bourgogne tout le pays d'entre la Loire et la Seine jusqu'à la mer, et à celui d'Austrasie, celui qui était entre l'Oise et la Seine. Ils s'unirent ensuite contre les
601 Gascons, peuple venu des confins de la Cantabrie, et qui, des monts Pyrénées qui protégèrent en partie leur liberté
602. contre les Goths, avaient déjà à plusieurs reprises inquiété ces derniers, et fait des incursions dans l'Aquitaine. Les deux rois les rendirent tributaires, et les reçurent dans la province qui d'eux prit son nom, et où ils leur donnèrent un duc pour les gouverner.

Digitized by Google

Mais les intrigues de Brunehilde ne tardèrent pas à mettre la discorde entre les deux frères.

Elle sut gagner la confiance de Thierry et caressa ses passions, afin de pouvoir mieux le dominer. Ayant surtout trouvé une ennemie à la cour d'Austrasie dans cette malheureuse reine Bilichilde, jeune esclave qu'elle avait élevée et qu'elle avait fait épouser à Théodebert, mais que plus tard ce barbare fit étouffer pour épouser Theudichilde, elle chercha, autant que possible, à écarter de Thierry toute pensée de mariage, et l'entoura de maîtresses qu'elle eut elle-même soin de choisir. Égile, maire du palais, qui lui était opposé, perdit la vie, et fut remplacé par Protade, son favori, qu'elle éleva à la première charge de l'État. La puissance de Brunehilde fut si grande qu'elle fit, en 603, condamner dans une assemblée de prélats St. Didier, évêque de Vienne, qui s'était permis de lui faire des reproches sur son inconduite. Elle le fit deux ans après lapider. Cependant n'ayant pu empêcher Thierry d'épouser, en 607, Ermenberga, fille de Witerich, roi des Wisigoths, elle sut, avec sa fille Theudelane, lui rendre cette princesse si odieuse, qu'il la renvoya un an après à son père. Witerich, pour venger sa fille, tenta de former une alliance offensive avec les deux rois de Soissons et d'Austrasie, et avec Agilulfe, roi des Lombards. Mais cette alliance resta sans résultat.

Thierry, excité par Brunehilde, prévint Théodebert et marcha lui-même contre lui avec une armée. Mais quand les deux partis furent en présence, Uncelin, duc des Allemanes, se fit médiateur entre les deux rois, et parvint à les accommoder, malgré Protade, qui fut tué dans sa tente par les propres soldats de Thierry.

Cette paix cependant fut de courte durée.

Théodebert exigea de son frère la cession de l'Alsace

et des provinces qui autrefois avaient fait partie de l'Austrasie, et qui en avaient été démembrées après la mort de Childebert.

Thierry, loin de consentir à les lui céder, prit les
610. armes contre lui. Déjà les deux partis étaient en présence, lorsque les principaux seigneurs, s'entremettant entre les deux frères, les engagèrent de nouveau à s'en rapporter au jugement de la nation. Selz sur le Rhin fut assigné pour rendez-vous, et il fut convenu que l'un et l'autre prince n'amènerait avec lui que dix mille hommes. Thierry y vint de bonne foi avec le nombre convenu. Mais Théodebert y arriva avec un corps d'armée considérable, et enveloppa son frère qui, pour se tirer d'affaire, fut contraint de lui faire la cession qu'il exigeait.

Thierry s'en vengea bien cruellement deux ans après.
612. Il chercha d'abord à s'assurer de la neutralité de Clotaire, en lui promettant de lui rendre les pays d'entre l'Oise et la Seine que ce prince avait été contraint de lui céder. Il rassembla son armée à Langres, et, entrant dans l'Austrasie, battit Théodebert devant Toul, et, le suivant dans sa retraite sur Metz et par les Vosges, le joignit une seconde fois à Zulpich, et lui livra sous les murs de ce bourg une des batailles les plus sanglantes dont il soit fait mention dans les annales des Francs. Théodebert, malgré le grand nombre d'auxiliaires qu'il tira de la Thuringe et de la Saxe, fut contraint de fuir au delà du Rhin, et d'abandonner au vainqueur ses trésors et Cologne.

Thierry le fit poursuivre par Berthar, et s'étant emparé de sa personne, lui ôta les insignes de la royauté, et le fit jeter dans un couvent à Châlons, où bientôt il fut mis à mort par l'ordre de Brunehilde, ainsi que son jeune fils Mérovée.

Digitized by Google

Toute l'Austrasie reconnut pour roi le vainqueur.

Clotaire, conformément aux conditions qui lui avaient fait garder la neutralité, s'empara des terres dont Thierry lui avait promis la restitution.

Quelque juste que fût cet acte, il fournit à Thierry l'occasion d'une nouvelle guerre, dont ce prince faisait les préparatifs lorsque la mort le surprit. 613.

Il ne laissait point d'enfants légitimes, mais quatre fils naturels, dont Brunehilde tenta de mettre l'aîné sur le trône de Bourgogne et d'Austrasie sous le nom de Sigebert II.

Elle trouva cependant une vive opposition parmi les grands de l'Austrasie, à la tête desquels se trouvaient Arnoulfe et Pépin de Lande, qui devaient plus tard l'un et l'autre jouer un si grand rôle. Ils se liguèrent contre l'autorité de la reine, à qui la tutelle de ses arrière-petits-fils aurait de nouveau donné la régence, et pour lui échapper, ils appelèrent contre elle le roi Clotaire.

Ce prince s'avança en effet jusqu'à Andernach, ville située sur le Rhin, et y reçut les députés que Brunehilde lui envoya de Worms, où elle s'était retirée, afin de l'engager à respecter les droits de ses jeunes cousins, et à ne point vouloir les priver de la succession de leur père.

Sigebert passa le Rhin avec Warnachar, maire du palais, pour chercher des secours chez les nations tributaires de la Germanie. Mais Warnachar, tout en entourant le jeune prince de ses perfides conseils, se ligua en secret avec ses ennemis, et devint même l'âme des conspirateurs de la Bourgogne, où la reine se rendit à son tour, mais où elle fut reçue avec le même esprit d'opposition qu'elle avait trouvé en Austrasie.

Cependant l'armée de Germanie s'avança jusque dans

la plaine de Châlons, célèbre par la bataille qui autrefois y avait eu lieu contre Attila. Elle vint prendre position non loin des sources de l'Aisne. Dans ses rangs étaient un grand nombre d'Austrasiens qui n'avaient point encore ouvertement déserté la cause de Sigebert. Le jeune prince était lui-même dans le camp avec ses trois frères Childebert, Corbon et Mérovée.

Clotaire vint pour les combattre.

Mais avant que les masses ne s'ébranlassent, les généraux de Brunehilde firent sonner la retraite, et se replièrent sur la Saône où, les Bourguignons donnant l'exemple de la défection, elle devint bientôt générale, et livra à Clotaire Sigebert et ses deux frères Corbon et Mérovée. Childebert parvint à se sauver, sans qu'on ait su ce qu'il devint. Sigebert et Corbon furent mis à mort par ordre de Clotaire, qui cependant épargna le jeune Mérovée, dont il était le parrain, et qu'il envoya en Neustrie pour être élevé dans un monastère.

Brunehilde se voyant trahie, se sauva avec Theudelane dans le château d'Orbe au delà du mont Jura. Mais elle ne put longtemps s'y soutenir et tomba au pouvoir d'Erpon, son grand-écuyer, que Warnachar envoya contre elle.

Clotaire, à qui elle fut livrée, convoqua l'assemblée de la nation, et s'y fit l'accusateur de cette reine, sur laquelle il exerça ensuite sa vengeance personnelle, et dont la mort expia bien cruellement les torts que l'histoire peut lui reprocher.

S'il en faut croire les chroniqueurs du septième et du huitième siècle[1], tourmentée pendant trois jours, et pro-

1. Voy. le fragment qui se trouve dans l'*appendix* de la Chron. de Marius. — Jonas, dans la Vie de St. Colomban. — Frédégaire, 1, c.

Digitized by Google

menée dans le camp sur un chameau, elle fut enfin attachée à la queue d'une jument indomptée, qui, l'entraînant dans la campagne, lui brisa tous les membres. Ses restes sanglants furent brûlés, et ses cendres jetées au vent.

Le tombeau qu'elle s'était fait construire dans l'église de St. Martin d'Autun, monastère qu'elle avait fondé, resta vide, singulière destinée d'une reine qui, douée dans sa jeunesse de toutes les grâces de l'esprit et du corps, et reçue aux acclamations de tout un peuple, se vit au bout de sa carrière politique exposée à tant de haine et à un tel supplice. Les accusations que portèrent contre elle les historiens de son temps furent sans doute empreintes d'une trop sombre couleur, et peuvent être mitigées par les éloges que font d'elle le pape Grégoire et d'autres prélats. Son courage, son éloquence, son habileté, en eussent fait une des plus grandes reines, si, d'un d'un autre côté, l'ambition, l'amour, la vengeance, ne l'eussent entraînée à des crimes que la politique ne peut excuser, et que ses ennemis vengèrent à leur tour sur elle d'une manière si cruelle.

CHAPITRE XXX.

Les maires du palais. — Guerre des Esclavons.

Par la mort de Brunehilde et des fils de Thierry, Clotaire se trouva seul maître de toute la monarchie franque.

Cependant ayant rencontré de l'opposition dans les États de Bourgogne et d'Austrasie, lorsqu'il s'agit de leur réunion à la Neustrie (car chez ces deux peuples l'élément germanique s'était encore en grande partie conservé intact, ainsi que leur langage et leurs coutumes, tandis que la population de la Neustrie n'était guère qu'un composé de Francs, de Romains, de Basques, de Goths et de Bretons plus ou moins mélangés par le sang), il laissa à ces deux pays leur titre de royaume, et leur donna pour les gouverner des espèces de vice-rois, sous le nom de maires du palais. Warnachar fut nommé maire de Bourgogne, et Radon maire d'Austrasie.

Les longs troubles qui avaient agité la nation depuis près d'un demi-siècle avaient permis aux grands vassaux et au haut clergé de s'arroger des droits qui, non encore sanctionnés par la couronne, donnèrent lieu maintenant à des froissements, qui provoquèrent, en 615, une assemblée générale des États. Le roi les convoqua à Paris, et se vit contraint non-seulement de décréter par une loi l'hérédité des fiefs, mais encore de céder aux évêques le droit d'être élus par le clergé et le peuple, et ensuite sanctionnés par le roi et sacrés par le métropolitain. Une autre loi rendit les biens à ceux qui, pendant ces désordres politiques, en avaient été dépouillés. Les impôts

Digitized by Google

qui avaient été établis par Brunehilde et Thierry furent abolis. Les dons excessifs que ce prince et cette reine avaient faits furent révoqués. Tout ce qui avait été usurpé ou aliéné du domaine de la couronne lui fut restitué.

Cette hérédité de charges mit dans la famille de Pépin de Lande, maire du palais d'Austrasie sous Dægberth, que nous nommons Dagobert, un pouvoir que la faiblesse des rois successeurs de Clotaire ne fit que protéger.

L'Austrasie, plus que les autres pays francs, se trouvant exposée aux incursions des peuples barbares, Clotaire donna en 622 ce royaume à Dagobert, n'en réservant pour lui que les Ardennes et les Vosges, et les villes d'Aquitaine que les rois d'Austrasie avaient possédées. Arnoulfe, pour récompense de ses services, reçut l'évêché de Metz, et Pépin fut nommé maire du palais d'Austrasie.

Ces deux seigneurs allièrent leur famille par le mariage d'Arsegisile, fils d'Arnoulfe, avec Begga, fille de Pépin.

Dagobert n'avait guère alors que quinze à seize ans, et son caractère efféminé le portant plus aux plaisirs qu'aux soins du gouvernement, toute l'autorité passa aux mains de Pépin.

Cependant Clotaire étant mort en 628, Dagobert délaissa l'Austrasie, et se rendant de suite à Soissons, s'y fit reconnaître roi tant de la Neustrie que de la Bourgogne. Le parti qui s'était prononcé en faveur de Charibert, jeune prince que Clotaire avait eu d'une autre épouse que la mère de Dagobert, ne tenta point de résister. Toutefois, sur les représentations de quelques-uns des grands vassaux, Dagobert laissa à ce prince la partie de l'Aquitaine qui comprend la Saintouge, le Périgord, l'Agenois, la Gascogne, et tout ce qui s'étend au Sud de la Garonne jusqu'aux

Digitized by Google

Pyrenées, y compris la ville de Toulouse qui devint la résidence du nouveau roi. Mais déjà en 631, Charibert mourut, et son fils Chilperich l'ayant bientôt après suivi, soupçonné d'avoir été empoisonné par Dagobert, ce dernier réunit de nouveau cet État à la couronne.

Dagobert transporta sa cour à Paris, où, au milieu d'une vie voluptueuse, entouré de trois ou quatre épouses, qui toutes portaient également le titre de reine, et d'une foule de concubines, il se laissa gouverner par les grands de Neustrie, et par Éga, maire du palais de ce royaume.

Le repos dont l'Austrasie avait joui à l'extérieur depuis la guerre des Lombards, fut troublé en 632 par la guerre des Esclavons.

Ce qu'on raconte du luxe qui régnait alors à la cour des rois francs serait à peine croyable, si nous ne l'attribuions au commerce étendu du Levant, que les négociations avec les empereurs de Constantinople avaient ouvert.

Lorsque Dagobert, parmi les nombreuses églises qu'il fit bâtir, fonda celle de St. Denis, où il fut plus tard enterré, il y appela l'industrie, comme la sainteté du lieu y appela les pèlerins, et il y institua une foire où tous les produits de l'Europe étaient exposés. Parmi les négociants qui allèrent au loin tenter la fortune, se distingua surtout Samon, natif du Sennégau, dans le pays de Brabant, qui, parti de sa patrie pour des spéculations de commerce, s'arrêta chez les Abares et chez les Esclavons-Carinthiens.

Ces Carinthiens comprenaient plusieurs des tribus vénèdes qui, après la chute de l'empire des Goths sous Hermanarich, s'étaient d'abord répandus dans la Sarmatie européenne, et avaient fini par prendre pied dans la Ca-

Digitized by Google

rinthie, la Carniole et la Styrie, collectivement comprise sous le nom de Marche vénédique, que ces tribus leur donnèrent et où, voisines des Abares et bientôt entraînées dans des guerres avec ces peuples, elles furent contraintes de reconnaître leur suzeraineté.

Le joug pesant que les Abares leur avaient imposé avait fini par les lasser, lorsque Samon, que ses relations commerciales conduisit parmi eux, gagnant la confiance des différentes tribus, en les excitant avec cette éloquence que donnent aux cœurs élevés les entreprises hardies, parvint à s'en faire déclarer chef, et les conduisit à la victoire. Le commencement de son règne tomba à la même époque environ où Dagobert fut placé par son père sur le trône d'Austrasie. Non-seulement il battit les Abares, mais encore il étendit sa domination jusqu'à l'Elbe et aux confins de la Thuringe.

Au temps qui nous occupe, des marchands francs ayant 630.
été assassinés par des sujets vénèdes, et leurs marchandises pillées, Dagobert envoya un ambassadeur auprès de Samon, afin de demander raison de cet attentat et la punition des coupables. Mais le but de cette ambassade n'ayant point été atteint, principalement par l'impolitique de Sichar, à qui Dagobert l'avait confiée, et qui, sur le refus du prince esclavon d'obtempérer à sa demande, se laissa aller à l'emportement et aux menaces
et fut honteusement chassé de sa présence, la guerre fut 631.
entreprise.

Dagobert fit marcher contre les Esclavons l'armée d'Austrasie, soutenue de deux corps auxiliaires, que lui fournit Adelwald, roi des Lombards, et Robert, duc d'Allemanie, qui lui-même se mit à la tête de ses troupes. Ces auxiliaires remportèrent quelques avantages; mais les Austrasiens échouèrent devant le fort de Wodgastis-

Digitized by Google

bourg[1], que trois fois ils cherchèrent à enlever sans pouvoir s'en rendre maîtres. Attaqués à leur tour par l'ennemi dans leurs retranchements, ils se virent contraints de reculer, et de se retirer en désordre, lui abandonnant leur camp, leurs tentes et leurs bagages.

Cette défaite amena la défection de Derwan, duc des Sorabes ou Serbes du Nord, tribu slave qui s'était assise sur l'Elbe, lequel jusqu'alors avait reconnu la suzeraineté des rois francs et qui se joignit aux Vénèdes pour entrer avec eux dans la Thuringe.

Pendant ce temps, les Abares et les Bulgares se firent aussi une guerre sanglante, qui finit par la défaite des derniers. Les Bulgares qui, comme nous avons eu occasion de le dire, s'étaient déjà du temps d'Anastase approchés du Danube, avaient été obligés de se soumettre aux Abares. Le khan des Abares étant mort, ils voulurent secouer le joug et avoir un roi de leur nation. Cela alluma entre les deux nations une guerre civile dans laquelle, après plusieurs combats, les Bulgares succombèrent. Neuf mille d'entre eux, avec femmes et enfants, se réfugièrent sur les terres des Francs et demandèrent à Dagobert la permission de s'y établir. Le roi leur permit de passer l'hiver dans la Bavière, et remit à leur rendre réponse à l'égard des terres qu'ils demandaient jusqu'à ce qu'il eût consulté les États. La crainte qu'eurent les seigneurs que ces redoutables étrangers établis dans le royaume n'y causassent des troubles, comme ils avaient fait dans l'empire et dans tous les pays où ils s'étaient établis, prirent la violente résolution de les faire tous massacrer en un jour. L'ordre en fut donné aux Bavarois, qui l'exécutèrent. Il n'y eut qu'un seul chef de ces Bulgares qui se

1. Voitsberg en Styrie.

Digitized by Google

sauva avec sept cents hommes chez les Vénèdes, et qui prit maintenant aussi part à la guerre de ces peuples 632.
contre les Francs.

Dagobert passa le Rhin avec une nouvelle armée d'Austrasiens et de Bourguignons. Il rencontra les envoyés du duc des Saxons, qui, de la part de leur maître, vinrent lui offrir de défendre avec les seules troupes de leur pays les frontières de l'empire franc contre les Vénèdes, s'il voulait leur remettre le tribut que Clotaire, son bisaïeul, leur avait imposé.

L'esprit qui régnait dans l'armée, peu favorable à cette guerre qui n'offrait guère que des périls et peu d'avantages au soldat, porta Pépin à conseiller à Dagobert d'accepter ces conditions, que les Saxons, selon leur coutume, jurèrent sur leurs armes de respecter. Ils tinrent donc seuls la campagne. Mais ils ne furent point assez forts ou assez fidèles pour mettre la Thuringe à couvert. Afin de ranimer le courage des Austrasiens, qui ne souffraient qu'avec peine d'être sans roi, Dagobert se détermina, sur l'avis des évêques et des seigneurs du royaume, à en confier la couronne à son fils Sigebert, 633.
enfant de trois ans. Il lui donna pour tuteurs l'évêque de Cologne Cunibert et le duc Aldalgisile, et garda auprès de sa personne Pépin et quelques-uns des grands vassaux d'Austrasie, autant pour les consulter sur les affaires de ce pays que pour s'assurer par eux de la fidélité de ses provinces. Cette politique changea la face des choses.

Les Austrasiens, dont l'enthousiasme se réveilla, reprirent l'offensive, et repoussèrent vigoureusement les Esclavons, contre lesquels se distingua surtout Rodolphe, duc de Thuringe.

Dagobert eut l'année suivante un nouvel héritier de son épouse Nanthilde.

Digitized by Google

654. Il lui donna le nom de Clovis, et dans une assemblée des États, fit une déclaration portant, qu'après sa mort, les deux royaumes de Neustrie et de Bourgogne appartiendraient à ce prince, à la condition néanmoins de joindre au royaume de Sigebert les villes d'Aquitaine, de Provence et de Neustrie, qui avaient autrefois fait partie du royaume d'Austrasie.

Les événements d'Espagne entraînèrent Dagobert à se mêler des affaires de ce pays.

Récarède était mort en 601, et avait laissé la couronne à son fils Liuba II, jeune prince qui, deux ans après, fut tué par Witerich, lequel usurpa la couronne, et dont la fille Ermenberga, ainsi que nous en avons fait mention, vint en 607 à la cour de France comme épouse de Thierry.

Witerich fut lui-même étranglé par Gundemar, qui se mit à sa place, et auquel succéda Sisebod, prince administrateur et guerrier, qui acheva la conquête de l'Espagne et s'empara sur les impériaux de la Biscaye et de toutes les villes qu'ils possédaient encore dans la péninsule. Il laissa la couronne à son fils Récarède II, qui mourut quatre mois après, et après qui Suintilas, fils de Récarède Ier, monta sur le trône qu'avait occupé son père.

Suintilas régnait depuis treize ans, lorsqu'ayant voulu associer à la couronne son fils Ricimer, quoiqu'enfant, les seigneurs, depuis longtemps mécontents de son gouvernement, se révoltèrent contre son autorité, et jetèrent les yeux sur Sisenand pour le faire roi.

Sisenand eut recours à Dagobert, lui demanda son assistance, et lui promit que s'il était élevé sur le trône, il lui donnerait le plateau d'or du poids de cinq cents livres, enrichi de pierreries, que Thorismond avait reçu

Digitized by Google

d'Ætius pour lui avoir porté secours contre Attila[1]. Le roi, guidé par cette politique si commune aux grands qui, tout en exigeant de la fidélité de la part de leurs sujets, protégent la révolte chez leurs voisins, donna ordre aux ducs Abondance et Vernand, qui commandaient dans le pays de Toulouse, de passer les Pyrénées avec les troupes qu'ils avaient dans leur gouvernement, et fit lever une armée en Bourgogne pour les suivre. Ces troupes s'avancèrent jusqu'à Sarragosse, où leur présence et le bruit qui se répandit qu'elles seraient suivies d'une grosse armée, influença la défection du parti de Suintilas, qui se vit obligé de prendre la fuite.

Sisenand, reconnu roi des Wisigoths, renvoya les Francs avec le plateau d'or qu'il leur avait promis. Mais les Wisigoths le reprirent en chemin. Les négociations qui s'entamèrent sur la plainte que Dagobert fit de cette violence, finirent par une indemnité de deux mille pièces d'argent dont le roi franc se vit obligé de se contenter.
Les troupes levées en Bourgogne servirent à dompter la 635
révolte des Gascons qui, depuis la mort de Charibert, ne
cessaient de parcourir le pays, et plus tard celle de Judi- 636.
caël, duc de Bretagne, qui fit sa paix en renouvelant les traités déjà conclus entre les Bretons et les rois francs.

Dagobert mourut en 638.

Les États de Neustrie et de Bourgogne proclamèrent aussitôt Clovis II, sous la tutelle de sa mère Nanthilde et d'Éga.

Pépin retourna en Austrasie, où il se mit en possession du gouvernement, conjointement avec l'évêque Cunibert, en faveur duquel Sigebert quitta la ville de Metz et vint faire son séjour à Cologne.

1. Voir ci-avant p. 255.

Digitized by Google

De cette époque date la grande autorité des maires du palais, laquelle absorba la puissance royale.

D'abord intendants de la maison du roi, ainsi que leur nom l'indique[1], ils acquirent d'autant plus d'influence pendant les troubles de Brunehilde et de Frédégonde, que le pouvoir de ces deux reines avait eu ces grands officiers pour appui. Aussi, quoique leur création ne fût point nouvelle, que déjà ils existassent chez les premiers rois francs dans leurs sauvages forêts, ils ne commencèrent à jouer un rôle politique qu'à cette époque. Ce rôle devint d'autant plus grand maintenant, que la minorité des deux princes les laissa maîtres du gouvernement, et il s'accrut d'autant plus par la suite, que le trône fut occupé par des rois sans courage et sans énergie. Cette charge devint alors élective. Tandis qu'auparavant les rois nommaient ces magistrats, les États maintenant les choisirent et imposèrent en quelque sorte à la couronne la nécessité de confirmer le choix qu'ils en avaient fait. Aussi, comme nous le verrons, nul maire du palais ne put-il se maintenir sans avoir pour lui les grands vassaux, et d'un autre côté les maires se rendirent ces derniers favorables en leur accordant des bénéfices dont eux seuls bientôt furent les dispensateurs au nom du souverain.

Les maires du palais, de simples officiers administrateurs des biens de la couronne, devinrent donc les premiers magistrats et les chefs de guerre de la nation[2].

Ils finirent par être aussi indispensables à l'État que le roi même, et ils durent nécessairement concevoir la pensée, que partagèrent aussi les grands vassaux de la couronne, de rendre leur charge héréditaire dans leur

1. *Hof-meier, major domus.*

2. De là leur titre de ducs des Francs, *Frankenheerzogen, duces Francorum.*

Digitized by Google

famille, comme la royauté l'était dans celle des souverains.

Aussi lorsque Pépin mourut en 639, son fils Grimoald prétendit - il se mettre en possession de la dignité de son père, malgré Othon, nourricier de Sigebert, qui pendant trois ans la lui disputa. Grimoald, avant tout, rechercha la faveur de l'évêque de Cologne, et finit par terrasser son ennemi, que tua Leuthaire, duc des Allemanes.

Durant cette discorde, Rodolphe, duc de Thuringe, tenta de secouer le joug de la domination franque.

L'inimitié qui existait entre ce prince et Adalgisile l'avait depuis longtemps indisposé contre le gouvernement d'Austrasie, et la jeunesse du roi et les troubles qui régnaient dans le royaume lui parurent favorables à ses projets d'indépendance. Il s'allia aux Esclavons, et attira à lui un des plus puissants seigneurs de Bavière, du nom de Fare, dont le père avait été tué victime de ses querelles avec Pépin et Arnoulf ; il lui confia le commandement de son armée.

L'ordre fut donné aux Leudes austrasiens de se réunir tous avec leur bannière. Le jeune roi exécuta lui-même à leur tête le passage du Rhin, et fut témoin de la victoire de ses troupes et de la fuite de l'ennemi, dont Fare voulut en vain rallier les bataillons. Assailli de toutes parts par les Austrasiens, ce brave Bavarois périt en combattant.

L'armée des Francs traversa la forêt du Buchwald, et vint faire sur l'Unstrut l'investissement d'une forteresse située sur une montagne, où Rodolphe s'était renfermé avec ses trésors et sa famille. En vain Grimoald, Adalgisile et quelques autres chefs expérimentés voulurent contenir la fougueuse impétuosité des autres généraux qui, contre leur avis, s'élancèrent sur les retranchements

ennemis, sans même laisser reposer leurs troupes. Obligés de gravir la colline escarpée, les Francs furent, avant d'en atteindre le sommet, chargés avec tant de vigueur par Rodolphe, que le désordre se mit dans leurs rangs et qu'ils furent repoussés avec les plus grandes pertes. Sigebert ne put retenir ses larmes, en voyant tant de braves soldats victimes de cette attaque précipitée.

Rodolphe cependant envoya le lendemain complimenter le roi et le faire assurer qu'il le reconnaissait et le reconnaîtrait toujours pour son maître ; il lui demanda qu'on lui conservât son gouvernement.

Sigebert y fut contraint par la nécessité, quoique par cet acte le vassal fût au-dessus du souverain. Aussi Rodolphe ne fut-il plus depuis soumis à la suzeraineté du roi qu'en apparence. Il régna depuis en maître dans la Thuringe, et par ses alliances avec les Vénèdes et les autres peuples indépendants de la Germanie, il y affermit son pouvoir.

CHAPITRE XXXI.

Suite de l'histoire des Lombards et des Francs jusqu'à Thierry IV.

Rotharis régnait alors chez les Lombards.

Le fils d'Agilulfe, Adelwald, qui, après la mort de son père, lui avait succédé sous la tutelle de sa mère Théodelinde, n'avait pu se soutenir sur le trône, d'où la nation l'avait précipité.

A sa place, les Lombards avaient reconnu pour roi

Digitized by Google

son beau-frère Ariald, qui, pendant douze ans, régna sur eux, et dont la veuve Gundeberga, fit, après la mort de ce prince, placer la couronne sur la tête de 636.
Rotharis.

Rotharis, grand guerrier et législateur, étendit les frontières de son royaume, en enlevant aux impériaux un grand nombre de villes; le premier il substitua un code de lois écrites aux coutumes qui jusqu'alors avaient régi les Lombards.

Ses brillantes qualités, son courage, son zèle pour la justice ont rendu son nom célèbre, quelques vices et quelques cruautés que l'histoire lui reproche, et quelque ingratitude qu'il montra à l'égard de cette même Gundeberga qui lui avait donné la couronne, et que, sacrifiant à une concubine, il fit renfermer prisonnière dans une chambre du palais de Pavie.

Son fils Rodoald qui lui succéda ne régna point longtemps.

Les Lombards élurent alors Aribert, fils de Gundoald, ce frère de Théodelinde qui s'était avec elle sauvé de la Bavière, et qui laissa deux fils qui partagèrent ses Etats.

Godobert eut Milan, et Bertharide eut Pavie pour résidence.

L'ambition de ces deux princes qui, loin de se soutenir, s'élevèrent l'un contre l'autre, donna occasion à Grimoald, leur beau-frère, duc de Bénévent, de s'emparer de leurs États.

Appelé par Godebert à son secours, il mit à mort ce prince, et força à la fuite son frère Bertharide, qui se réfugia auprès du khan des Abares. Toutes les villes reconnurent la puissance de Grimoald.

Bertharide passa quelque temps après à la cour de Clo-

Digitized by Google

taire III, roi d'Austrasie, qui, prenant sa défense, envoya un corps d'armée en Italie.

662. Les Lombards battirent les Francs près d'Asti, et attaqués bientôt après par les impériaux qui, sous la conduite de l'empereur Constant, s'avancèrent sur Bénévent, ils remportèrent sur eux les avantages les plus brillants.

663.

Grimoald avait, en quittant cette ville, laissé l'administration du duché à son fils Romoald. La défense vigoureuse que ce dernier fit de cette place permit à son père de venir à son secours avec une puissante armée.

Constant, à son approche, leva le siége de Bénévent, pour se replier sur Naples. Mais attaqué par le duc de Capoue, il fut mis en déroute, en même temps que Romoald battait le général Saburre, que l'empereur, pour le contenir, avait laissé en arrière avec vingt mille hommes.

Constant, irrité de cette double perte, se dirigea vers Rome qui depuis si longtemps n'avait plus vu aucun des empereurs dans ses murailles, et où il fut reçu avec la plus grande pompe par le pape Vitalien et son clergé, qui allèrent à sa rencontre jusqu'à six milles de la cité.

Constant ne s'y arrêta que douze jours qui furent consacrés à ravir au Panthéon et à d'autres monuments de Rome leurs ornements les plus précieux [1]. Il reprit le chemin de Naples, d'où se rendant à Reggio, il passa en Sicile.

Les Lombards envahirent successivement Bari, Tarente, Brinduse et tout le territoire d'Otrente. Il ne resta aux impériaux que Naples, Otrente, Gallipoli, Gaëte et

1. Les vaisseaux chargés de ces richesses destinées pour Constantinople, furent pris par les Sarrasins, et, au lieu d'être conduits dans cette capitale, furent dirigés sur Alexandrie.

Digitized by Google

quelques autres villes du littoral dans la Calabre ultérieure.

Grimoald, après tant de victoires, s'occupa de l'administration intérieure, et quittant l'arianisme, protégea parmi ses sujets le catholicisme dont il fit profession. Le duc Loup de Frioul s'étant révolté contre sa puissance, il appela contre lui le khan des Abares, afin d'éviter aux Lombards une guerre civile, et se liant ensuite à ce même duc pour repousser ces étrangers, il rendit le repos aux frontières. 670.

Une révolution chassa à la même époque de sa patrie Alzécon, duc des Bulgares, qui, avec un grand nombre de ses partisans, vint demander un refuge à Grimoald. Le roi l'adressa à son fils qui, dans le duché de Bénévent, lui céda les terres désertes du pays de Guastalle, dont ce prince bulgare prit le titre de duc.

Bertharide était toujours à la cour d'Austrasie auprès de Dagobert III, successeur de Clotaire.

Grimoald ayant fait un traité d'alliance avec cette cour, Bertharide, qui craignit d'être livré à son ennemi, résolut de la quitter et de passer en Angleterre. Déjà il était prêt à s'embarquer, lorsqu'un courrier vint lui annoncer la mort du vieux roi, et le vœu de ses nombreux partisans qui, dans ces circonstances, l'engageaient à revenir prendre possession de sa couronne. 671.

Grimoald, pour mieux assurer sa puissance, avait épousé la fille d'Aribert. Il ne laissait d'elle qu'un enfant en bas-âge, du nom de Garibald, dont le parti ne fut point assez fort pour s'opposer à Bertharide, qui fut reçu aux acclamations de la nation. Romoald, duc de Bénévent, se soumit comme les autres, et renvoya au roi son épouse Rodelinde et son fils Cunibert qui, pendant son exil, avaient été confiés à sa garde.

Bertharide régna d'abord seul pendant sept ans, et s'associa ensuite son fils à la couronne.

La paix, qui protégea ce règne, consolida les sages institutions de Rotharis et de Grimoald, dont l'influence se fit d'autant mieux sentir maintenant, que le même culte réunit les deux peuples, lombard et italien, et qu'à mesure que leurs mœurs se rapprochèrent, leurs deux langues finirent par se confondre en un nouveau dialecte. Cette influence fut telle que, dans les villes, où cependant on laissa aux habitants la faculté de vivre sous la loi romaine, on trouvait encore au dernier siècle des vestiges de la loi lombarde qu'elles avaient en partie adoptée. Quoiqu'en effet le code théodosien régnât dans les cités, que dans les contrées qui relevaient de l'exarque fussent en vigueur les décrets de Justinien et de ses successeurs, ces lois étaient en grande partie incomprises, et elles durent faire place à la briève précision et à la simplicité des lois lombardes, décretées, selon la coutume germanique, dans l'assemblée générale de la nation, et qui donnèrent à l'Italie une nouvelle face politique, non moins que l'institution des fiefs sur lesquels elle était basée, et que le peuple vainqueur avait aussi apportée des contrées d'où il était sorti.

L'énergie de ces souverains lombards, guerriers et administrateurs, contraste avec la mollesse des rois francs qui, se contentant de fonder des maisons religieuses, laissaient aux maires du palais la direction de leurs États.

Sigebert mourut en 650, dans la vingt-unième année de son âge et la dix-huitième de son règne.

L'héritier du trône, Dagobert, que ce prince avait eu de la reine Immichilde et qu'il recommanda en mourant à Grimoald, maire du palais d'Austrasie, fut jeté dans un couvent d'Irlande par cet ambitieux ministre qui, pour

Digitized by Google

porter la couronne dans sa maison, répandit le bruit de la mort du royal enfant, et fit proclamer roi son fils Childebert.

Archinoald, maire du palais de Neustrie, qui après la mort d'Éga l'avait remplacé, était alors tout-puissant à la cour de Clovis II.

Il dissimula avec l'usurpateur, et sous prétexte qu'il reconnaissait le nouveau roi, il attira Grimoald à Paris.

Mais Grimoald, arrêté en chemin, fut jeté dans une prison, où il languit le reste de sa vie.

Loin cependant de rappeler Dagobert, dont le sort ne dut point lui rester inconnu, Clovis s'empara de la Neustrie, et réunit de nouveau toute la monarchie franque sous son sceptre.

Il mourut peu de temps après, et laissa tous ses États à 656.
son fils Clotaire III, sous la tutelle de sa mère Bathilde, princesse d'une rare beauté, d'origine anglo-saxonne, qui, achetée de quelque pirate par Archinoald, avait par lui été donnée pour femme à Clovis.

Cependant l'Austrasie, voulant avoir son roi indépendant de la Neustrie, fut donnée, du consentement des États, au second fils de Clovis, Childerich, auquel le duc Wulfoade fut adjoint comme maire du palais.

Les deux royaumes furent assez tranquilles jusqu'à la 660.
mort de Clotaire III, décédé en 660, à la fleur de son âge, sans laisser d'héritiers.

Ebrouin était alors maire du palais de Neustrie.

Ce ministre ambitieux, d'origine allemane, fier et entreprenant, tenait les rênes du gouvernement depuis la mort d'Archinoald, qui avait suivi de près celle de Clovis II. La retraite de la reine-mère qui, en 665, se retira du monde dans le monastère de Chelles, et qui jusqu'alors avait réprimé ses violences, laissa entre ses mains

Digitized by Google

un pouvoir dont il usa avec une hauteur et une sévérité, qui lui firent autant d'ennemis que les premiers temps de sa gestion l'avaient généralement fait estimer.

Thierry, troisième fils de Clovis, n'avait point eu de part à l'héritage de son père.

Ebrouin, pour maintenir sa puissance, tira de sa retraite ce jeune prince, et prétendit le placer sur le trône que la mort de Clotaire venait de rendre vacant.

Mais les grands du royaume, ralliés par Léodegar, évêque d'Autun, se liguèrent contre lui, et proposèrent la couronne à Childerich, roi d'Austrasie, qui aussitôt s'avança avec son maire du palais pour en prendre possession. Ebrouin, abandonné, se réfugia dans une église, d'où il ne fut tiré que pour être conduit en Bourgogne, dans le monastère de Luxeuil. Thierry fut renfermé dans l'abbaye de St. Denis.

Cependant Léodegar, resté à la cour, où d'abord ses conseils continrent l'esprit turbulent du prince et le détournèrent des débauches auxquelles le portait son tempérament, et que ne favorisaient que trop ses courtisans, ne tarda pas à s'en faire haïr. Les représentations qu'il lui fit au sujet de son mariage avec la reine Blithilde, sa proche parente[1], le lui rendirent à tel point importun, que, pour s'en débarrasser, il l'exila dans le même couvent de Luxeuil où ce prélat avait fait renfermer Ebrouin, et où il fut maintenant détenu avec lui.

Childerich, par ses violences, s'attira la haine générale.

Ayant fait traiter indignement un noble franc, du nom de Bodillon, pour lui avoir représenté un peu librement le danger d'une imposition excessive qu'il cherchait à
673. établir, ce seigneur se fit chef d'une conspiration, et

1. On croit qu'elle était fille de Sigebert.

Digitized by Google

l'attendant avec ses affidés au retour de la chasse, le tua dans la forêt de Livri, ainsi que son épouse et son jeune fils Dagobert. Wulfoad, qu'on accusait des vices du prince, n'échappa au même sort qu'en se sauvant en Austrasie. Ce meurtre rétablit Thierry sur le trône.

Childerich laissait un second fils, du nom de Daniel, que le parti opposé à son père écarta cependant du gouvernement, pour placer à sa tête Thierry, qu'on alla retirer de son couvent, et auquel on donna Leudèse pour maire du palais. Léodegar reparut aussi à la cour.

Ebrouin, de son côté, ayant appris ces événements, s'échappa de Luxeuil, et sans plus songer aux vœux monastiques que la nécessité seule lui avait fait faire, il se retira sur ses biens près de Soissons. Il appela auprès de lui tous les mécontents, et s'opposant à Clovis, qu'il disait être fils de Clotaire III, il força le peuple de lui jurer fidélité, et désola tous les pays qui s'y refusèrent. Leudèse, attiré à une entrevue à Crécy, fut traîtreusement assassiné. Les amis qu'Ebrouin avait à la cour, parmi lesquels se distinguait surtout Audouin, évêque de Rouen, son compatriote, mirent tout en œuvre pour porter le roi, dans ces circonstances difficiles, et pour éviter une guerre civile, à le recevoir pour maire du palais. Thierry se laissa persuader, et il fut convenu des deux côtés qu'on oublierait tout ce qui s'était passé.

Ebrouin revint donc au pouvoir plus puissant, plus cruel et plus vindicatif que jamais. Tous ceux qui lui avaient été opposés devinrent les victimes de sa haine, et, entre autres, Léodegar qui, privé de la vue, fut renfermé dans un couvent et plus tard mis à mort.

Cependant Dagobert, ce fils de Sigebert que Grimoald avait fait conduire en Irlande, après une vie aventureuse, avait trouvé moyen de repasser les mers.

Ce prince revint en Austrasie où, reconnu par une partie de la nation et par Wulfoad, il reconquit le reste sur Thierry.

La faction qui lui était opposée, conduite par Ebrouin, ne pouvant le renverser, le fit, en 678, périr par un assassinat.

Le maire Wulfoad était mort quelque temps auparavant.

La faction ennemie ne triompha point cependant, et pour éviter de tomber sous la domination d'Ebrouin, les Austrasiens ne voulurent plus reconnaître de roi, et mirent à leur tête, avec le titre de ducs, les deux généraux Martin et Pépin. Ils étaient issus l'un et l'autre des deux fils de St. Arnoulphe, le premier de Clodulphe, depuis évêque de Metz, et le second d'Anségisile et de Begga, fille de Pépin de Landes. Le surnom d'Héristall, que portait le dernier, lui venait d'un château du même nom qu'il possédait non loin de Liège, sur les bords de la Meuse.

681. Ces deux seigneurs, prévoyant qu'Ebrouin viendrait les attaquer, voulurent le prévenir, et s'avancèrent avec l'armée d'Austrasie sur les terres de Neustrie. Mais le sort se déclara contre eux, et vaincus par Ebrouin qui vint à leur rencontre avec Thierry, ils se virent contraints de chercher leur salut dans la fuite.

Martin se renferma dans Laon.

Ebrouin députa vers lui l'évêque de Paris, Agilbert, et Riole, évêque de Rheims, afin de le persuader de venir faire la paix avec la cour, en l'assurant qu'il ne lui serait fait aucun mal. Ils le lui jurèrent, selon la coutume du temps, sur les saintes châsses, d'où cependant l'historien[1]

1. Frédégaire, *Chronic.*, c. 93.

Digitized by Google

prétend qu'*on avait enlevé les reliques*. Quoi qu'il en soit de cette assertion, qui donne une idée des mœurs de ce siècle, Martin fut à peine arrivé à Écri[1], où la cour se trouvait, qu'au mépris des serments de ces prélats, il fut lâchement mis à mort.

Ebrouin n'employa pas moins de ruses et ne fit pas moins de tentatives pour s'emparer de Pépin. Mais ce dernier lui échappa, et fut bientôt après délivré de son ennemi par un noble franc, du nom d'Hermannfried, qui, dépouillé de tous ses biens par Ebrouin, et menacé par lui de la mort, le prévint et le tua. Comme 682.
le meurtrier se réfugia auprès de Pépin, on eut alors quelques soupçons qu'ils avaient été d'intelligence.

Pépin fit un traité avec Waraton qui succéda à Ebrouin, mais qui bientôt après fut renversé par son propre fils Gislimar, qui le dépouilla de sa dignité pour s'en saisir. Les Neustriens reprirent les armes, et s'avancèrent victorieux jusque dans les environs de Namur. Gislimar toutefois mourut au retour de cette expédition, et Waraton reprit le pouvoir.

Mais ce fut pour peu de temps.

Sa mort mit à sa place Berchar, ministre que sa hauteur, ses cruautés et ses emportements rendirent bientôt odieux aux Neustriens. Les mécontents passèrent en foule en Austrasie, auprès d'Héristall qui les appuya d'autant plus volontiers qu'il n'attendait depuis longtemps qu'une occasion pour recommencer la guerre.

Thierry voulut en avoir raison et s'avança avec son armée, commandée par Berchar, jusque sur les rives du Daumignon, petite rivière qui se jette dans la Somme.

1. *In villa Erchroco.* — Frédégaire, *Chronic.*, c. 97. — Voy. Madillon, *Annal. Bened.*, L. XVII, 23.

Digitized by Google

Pépin vint placer son camp sur la rive opposée, et cependant envoya des ambassadeurs au roi pour lui faire des propositions de paix.

Les conditions n'en ayant point été acceptées, il traversa la rivière et remporta sur l'armée royale une victoire complète. Ses résultats furent la prise du trésor royal, de la ville de Paris, et de la personne du roi qui, après la perte de la bataille, s'y était réfugié. Berchar, qui était aussi parvenu à se sauver, fut assommé par les Neustriens.

687.

Pépin, maître de tout l'empire franc, ne laissa à Thierry que le vain titre de roi, et prenant lui-même le titre de duc et de prince des Francs, il s'empara de toute l'autorité militaire et administrative des trois royaumes. Le pouvoir de la couronne devint nul, au point qu'à commencer de cette époque, les années du règne des maires du palais furent comptées comme on comptait celles du prince qui végétait sur le trône.

Pépin, avant de retourner en Austrasie, laissa à Thierry, pour observer sa conduite, un noble seigneur du nom de Norbert, qui possédait toute sa confiance. Pour se justifier aux yeux de la nation, il réinstitua les champs de Mars ou assemblées délibératives des États, qui depuis longtemps avaient été négligés ou n'avaient été convoqués que très-irrégulièrement. Quoique le principe démocratique qui animait ces assemblées dans leur origine, au sein des forêts germaniques, fît maintenant place à l'aristocratie du clergé et des grands vassaux, leur réinstitution fut d'autant plus politique que, d'un côté, elle fascina la nation, en lui conservant en apparence ses libertés, et que, de l'autre, elle sanctionna le pouvoir que le maire du palais venait d'usurper.

Cependant plusieurs peuples de la Gaule, et dans la

Digitized by Google

Germanie les Frisons, les Allemanes et les Bavarois avaient pendant ces longs troubles secoué le joug.

Déjà le christianisme avait pris quelques racines chez la première de ces nations par les prédications de Wilfried, évêque d'York, qui, chassé de son diocèse par Ecfried, roi de Northumberland, avait été reçu avec amitié par Algise, duc des Frisons.

Algise avait laissé la couronne ducale à Ratbod qui, attaqué par Pépin, contraignit tous les prêtres chrétiens à quitter le pays. Pépin cependant le vainquit et le 689.
força de reconnaître de nouveau la suzeraineté des Francs.

Une nouvelle prédication eut lieu alors, tenue par le moine Willibrord qui, favorisé par Pépin, prêcha pendant quarante ans la foi chrétienne dans la Frise cis-rhénane, et abattit les arbres sacrés des Frisons. Cependant en 697, une nouvelle expédition fut encore entreprise contre Ratbod qui enfin, de nouveau soumis, cimenta la paix par le mariage de sa fille Teutsinda avec Grimoald, 711.
fils de Pépin.

Le roi Thierry était mort en 690 sans que sa mort fît plus de bruit qne celle d'un particulier. Ses deux fils Clovis III et Childebert furent successivement placés sur le trône l'un après l'autre, sous la régence de Pépin qui, en 698, donna au second ce même Grimoald pour maire du palais.

Pépin fit aussi la guerre aux Allemanes et aux Souabes 709
chez lesquels il porta le fer et l'incendie, sans cependant à
pouvoir réduire ces peuples qui ne retombèrent que 710.
plus tard sous le joug, vaincus par Karl Martel.

Childebert mourut en 711, et laissa la couronne à son fils Dagobert III, prince qui n'eut guère plus d'autorité que ses prédécesseurs.

Digitized by Google

Grimoald périt trois ans après assassiné au mois d'avril 714, lorsqu'il se rendait à Jopil, château situé sur la Meuse, où son père était malade. Arrivé à Liège, il y tomba dans l'église de St. Lambert sous les coups d'un Frison, qu'un de ses ennemis puissants paraît avoir soudoyé.

Héristall ne survécut point longtemps à son fils, et mourut lui-même le 16 décembre de la même année. Il avait nommé à la mairie de Neustrie et de Bourgogne le jeune fils de Grimoald qui, après la mort de son aïeul, tomba sous la tutelle de sa grand'mère Plectrude.

La double mort de Pépin et de Grimoald jeta l'empire franc dans une nouvelle révolution.

Indépendamment des deux fils que Pépin avait eus de Plectrude, ce même Grimoald et Drogon, créé duc de Champagne, existaient deux autre fils, Karl et Childebrand, qu'il avait eus l'un et l'autre d'une concubine nommée Alpaïde.

Plectrude, pour assurer le majorat à son petit-fils qu'elle avait auprès d'elle à Cologne, fit jeter en prison Karl qu'elle redoutait.

Mais les Neustriens et les Bourguignons ne voulurent point être régis par une femme et inspirèrent à Dagobert III le courage de se soulever contre son autorité et de forcer les Austrasiens, qui déjà avaient reconnu Théodebald pour leur duc, à rentrer dans le devoir.

Théodebald, conduit par les seigneurs austrasiens qui tous réunirent leurs bannières, marcha au-devant de l'armée royale; il l'attaqua dans la forêt de Cuise, non loin de Compiègne.

Les Neustriens furent vainqueurs, et élurent pour leur maire Raginfried, lequel s'allia avec les Frisons. Il porta le

Digitized by Google

roi à continuer la compagne, et ravagea tout le pays jusqu'à la Meuse. Les Saxons firent aussi des courses sur les terres d'Austrasie. Mais pendant que ce royaume était ainsi attaqué de tous côtés, Karl parvint à s'échapper de Cologne, et reparaissant au milieu de l'armée qui, électrisée à sa vue comme si c'eût été Pépin lui-même, le reconnut pour son duc ; il se mit en état de rétablir les affaires.

La mort de Dagobert survint à propos pour lui donner du temps. 715.

Quoique ce prince laissât un fils, du nom de Théoderich ou Thierry, les Neustriens, dans l'état de trouble où était le royaume, redoutant la minorité de cet enfant, appelèrent à la couronne ce même Daniel, fils de Childerich, qui, après la mort de son père, avait été écarté du trône et qui, délaissant le monastère où il avait pris les ordres, reçut maintenant d'eux le sceptre sous le nom de Chilpérich II.

La guerre recommença entre les deux partis. 716.

Ratbod, après la mort de Pépin, s'était emparé de la Frise cis-rhénane que le duc des Francs lui avait enlevée. Il renouvela avec Chilperich le traité d'alliance fait avec son prédécesseur et ouvrit la campagne en s'avançant jusqu'à Cologne, sous les murs de laquelle il donna rendez-vous à son allié.

En vain Karl, placé entre les deux armées, manœuvra pour empêcher leur jonction. Il livra une bataille aux Frisons, qui fut sanglante de part et d'autre, mais qui cependant fut assez à leur avantage pour leur permettre de garder leur position et d'y attendre les Francs qui, débouchant par la forêt des Ardennes, vinrent en effet les rejoindre.

Les deux corps réunis ravagèrent tout le pays jusqu'au

Digitized by Google

Rhin, et firent le siége de Cologne, où Plectrude et son fils Théodebald se tenaient renfermés.

Cependant le siége traîna en longueur, et sachant d'ailleurs que Karl, après s'être remis de ses pertes, s'avançait de nouveau pour débloquer cette place, ils acceptèrent les propositions qui leur furent faites par Plectrude, et l'argent qui leur fut donné pour qu'ils effectuassent leur retraite.

Karl, qui suivait tous leurs mouvements, se rabattit sur les Ardennes, où il arriva avant aux, et attaquant à l'improviste leur camp à Amblève, non loin du couvent de Stabulon, il les mit dans une entière déroute et s'empara du camp et de tous leurs bagages.

717. Cette action encouragea les Austrasiens, et dès l'année suivante, ils s'avancèrent jusqu'à Cambray.

L'armée royale, commandée par Raginfried et Chilperich, était postée près du village de Vinci.

Karl, avant d'engager l'action, envoya des députés au roi, afin de lui proposer un accommodement; il s'offrit de déposer les armes, s'il voulait consentir à le reconnaître dans toutes les charges et dignités dont son père avait été investi. Ces propositions n'ayant point été acceptées, Karl, quoiqu'inférieur en nombre, mais confiant dans la valeur de ses troupes, donna le signal du combat. Il fut sanglant et vivement disputé. Mais enfin le sort des armes décida en faveur de Karl, qui mit pour la seconde fois l'armée de Chilperich en déroute et le poursuivit jusqu'à Paris.

Les Frisons n'avaient point pris part à cette campagne.

Karl revint sur le Rhin et s'empara de Cologne, où Plectrude tomba en son pouvoir avec ses petits-fils [1] et les trésors de Pépin. Il prit, comme son père, le titre de duc et de prince des Francs, et cependant mit sur le trône

1. Théodebald; et Hugues et Arnoul, fils de Dragon, frère de Grimoald, que Pépin créa duc de Champagne en 698.

Digitized by Google

d'Austrasie un fils de Dagobert II, du nom de Clotaire, afin, sans doute, d'avoir plus de raisons légales de continuer la guerre contre Chilperich.

Raginfried, ne se fiant plus à Ratbod, eut recours à Eudon, duc d'Aquitaine, qui, pendant les guerres civiles des Francs, s'était rendu maître de presque tous les pays d'au delà de la Loire.

Clovis et ses successeurs, qui avaient chassé les Goths de ces contrées, n'y avaient transplanté que peu de Francs.

Les Gascons, reçus par Thierry et par Théodebert, et qui des Pyrénées avaient étendu leurs colonies jusque sur la Garonne, profitèrent des troubles des maires du palais pour se rendre en partie indépendants; s'alliant aux Aquitains, ils mirent, en 696, à leur tête le duc Loup, qui avait été officier de Childerich, et à qui succéda Eudes ou Eudon[1], lequel transmit sa dignité à ses descendants sous le nom de ducs de Gascogne ou d'Aquitaine.

Ce prince entra avec joie dans l'alliance de Chilperich, 719.
laquelle légitimait en quelque sorte son indépendance; il traversa la Loire avec ses troupes, et vint faire sa jonction avec l'armée royale qui, commandée par Raginfried, prit le chemin de l'Austrasie.

Karl s'avança au-devant d'elle, et remporta pour la troisième fois une victoire décisive entre Rheims et Soissons. L'armée du roi fut mise dans la plus épouvantable déroute. Tous les chemins étaient couverts de fuyards. Chilperich ne se croyant point en sûreté à Paris, en partit avec ce qu'il put emporter de ses trésors et se retira auprès d'Eudon au delà de la Loire.

Raginfried rallia les débris de l'armée, et tint encore

1. On croit qu'Eudon fut le gendre de Loup.

Digitized by Google

pendant quelque temps la campagne. A la fin cependant, forcé de se rendre, il se démit de sa charge, et reçut en dédommagement de Karl le comté d'Anjou.

Karl fit alors reconnaître Clotaire par les États de Neustrie et de Bourgogne, et se fit reconnaître lui-même maire du palais des deux royaumes.

Mais ce prince mourut encore la même année, ce qui facilita un accommodement avec Chilperich, à qui Karl renouvela les propositions qu'il lui avait faites devant Cambray. Il menaça en même temps Eudon de traverser la Loire, si elles n'étaient point acceptées.

Eudon, que les Sarrasins étaient prêts d'attaquer, et qui ne se trouvait point assez fort pour résister à tant d'ennemis, fit consentir le roi à ce que Karl exigeait.

Chilperich fut reçu avec tous les honneurs et les égards dus à son rang, et fut conduit à Attigny, où il vécut encore pendant près d'une année, plutôt cependant en prisonnier illustre qu'en souverain.

720. Comme il ne laissait point d'enfants, Karl, maître de tout l'empire, et qui, sous le nom des rois qu'il créait, jouissait seul de toute l'autorité, mit sur le trône Thierry, fils de Dagobert III, qui, comme ses prédécesseurs, porta la couronne sans en exercer la puissance.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXII.

Guerres des Sarrasins en Espagne et dans les Gaules. — Campagnes de Karl Martel.

Les Sarrasins d'Afrique, sous la conduite de leur gouverneur Zama, entreprirent, en 721, de s'emparer de la Gaule narbonnaise, où les Francs, pendant leurs troubles domestiques, avaient laissé les Goths étendre leur puissance.

Les Wisigoths, que leurs victoires sur les Suèves et la retraite des impériaux avaient rendus seuls maîtres de toute la péninsule espagnole, s'étaient eux-mêmes affaiblis par leurs dissensions intestines. D'héréditaire qu'avait été la couronne dans la famille des Balten, elle avait fini par devenir élective, et avec l'adoption du catholicisme, le clergé, non moins que les seigneurs, avait obtenu une grande influence dans le choix des souverains. De là les désordres sans nombre qui depuis Récarède Ier troublèrent le pays, et qui surtout continuèrent après la mort de Chindasuintha, où il y eut toujours deux partis en présence.

A Sisenand succéda Flavius Chintilla, second fils de Suintilas, qui parvint à se faire rendre le trône que son père avait occupé (635); il le transmit, du consentement de la nation, à son fils Tulga (639) qui, deux ans après, le laissa de nouveau vacant. Tulga, mort jeune et sans enfants, avait plusieurs frères, qui tous furent mis de côté. Le royaume tomba au pouvoir de Chindasuintha, né près de Valladolid, qui, maître d'un parti nombreux, s'empara du sceptre malgré l'aristocratie qui lui était opposée, et dont il brisa la puissance en faisant mettre à mort cinq cents de ses membres. Pour mieux consolider l'au-

torité dans sa famille, il s'associa son fils aîné Receswinthe qui, en effet, lui succéda en 651.

Mais ce dernier n'ayant point laissé d'héritiers mâles, les États du royaume jetèrent les yeux sur Wamba, un des membres de l'ancienne famille royale, que sa piété et son courage rendaient également digne de leur choix. Ils le forcèrent en quelque sorte d'accepter le pouvoir (672).

Wamba combattit les rebelles qui s'étaient soulevés dans la Gaule et dans l'Espagne tarragonaise, et repoussa des côtes d'Espagne la flotte des Sarrasins, forte de deux cent soixante-dix voiles, qu'Erwigild, ennemi du prince, y appela dans l'espoir de pouvoir se rendre maître de la couronne.

Erwigild était fils d'Ardebaste, noble seigneur qui, contraint de fuir de Constantinople à cause d'intrigues politiques, avait trouvé un refuge à la cour de Chindasuintha, lequel lui avait donné sa fille en mariage.

La trahison n'ayant pu faire réussir ses projets, il eut recours au poison. Wamba reçut un breuvage qui lui fit perdre la mémoire, et le rendit incapable de gouverner. Il quitta volontairement le sceptre, et affaibli par le poison, se renferma dans un couvent, et céda la couronne au perfide qui lui avait donné le breuvage (680).

Erwigild eut plus tard des remords, et se fit moine à son tour, laissant le trône à son gendre Egiza.

Les Arabes firent sur l'Espagne une seconde tentative, qui fut repoussée par l'intrépide duc Théodorich.

Egiza, en 697, associa son fils Witiza à la couronne, et lui céda la partie de l'Espagne qui avait autrefois été occupée par les Suèves. Il tenta, en 698, de réprimer la trop grande autorité du clergé, et mourut en 701, laissant Witiza seul maître du royaume.

Digitized by Google

Witiza, cruel et débauché, s'attira la haine de la nation. Deux fils du roi Chindasuintha existaient encore, l'un Favila, duc de Cantabrie, l'autre Theudefrède, duc de Cordoue. Il fit mourir le premier sous le bâton, et fit crever les yeux au second.

Roderich, fils de Theudefrède, entreprit de venger son père, et étant parvenu à se former un parti, il renversa Witiza du trône et s'empara de la couronne.

Les deux fils de Witiza, trompés dans leur ambition, eurent recours aux Sarrasins, et se servirent, pour les attirer en Espagne, du comte Julien, dont la fille, demoiselle d'honneur de la reine et d'une éblouissante beauté, avait été l'objet de la violence du roi. Julien, pour se venger, trempa avec eux dans le complot, et porta Muza, gouverneur d'Afrique au nom des califes, à envoyer un corps d'armée dans la péninsule.

Les Sarrasins, peuple de l'Arabie, dont la puissance fut si terrible à l'empire d'Orient, tenaient alors tout le littoral de la Méditerranée que les Vandales avaient occupé, et que Bélisaire avait reconquis sur eux. Déjà les empereurs de Rome Trajan et ses successeurs avaient porté leurs armes victorieuses jusque dans les sables d'où ce peuple était originaire, et y avaient, comme chez toutes les nations, pris à leur solde des troupes auxiliaires. Ils n'avaient pas cependant pénétré au delà de l'Arabie pétrée, dont la population, partagée en diverses tribus, était comprise sous le nom commun de Sarrasins[1].

Le christianisme avait de bonne heure été apporté dans cette contrée, et y avait en partie remplacé l'ancien culte du sabisme.

1. Soit que ce nom vienne de la ville de Saraca, soit qu'il soit la corruption de *Agareni* ou *Hagareni*, nom sous lequel ces peuples sont aussi connus et qui dérive de *Hagiar*, nom propre de l'Arabie pétrée.

Mais la philosophie chrétienne n'était point faite pour l'Arabe, non plus que pour l'Asiatique. Les sens de ces peuples sont plus raffinés que leur raison ; l'imagination chez eux déborde le cœur. Ils ne comprenaient point, comme ils ne le comprennent point encore, la liberté dans l'État, ni dans la religion, ni dans la science; tout chez eux était basé sur le despotisme, qui ne pouvait s'allier avec la pure morale prêchée par l'Église chrétienne, sur laquelle le caractère profond du Germain exerça une telle influence en Occident, et sur laquelle en Orient eut tant d'empire la subtile philosophie de la Grèce.

Mahomet le sentit, quand il conçut l'ambitieuse pensée de réunir les diverses tribus arabes et de s'en faire le chef. Il s'érigea en prophète, et annonça une doctrine plus appropriée au sensualisme de sa nation, et plus faite que le christianisme pour un peuple conquérant.

Mahomet assujettit à sa loi toute l'Arabie.

Les successeurs du prophète, tous pontifes et guerriers, s'emparèrent de la Perse, de la Syrie, de la Palestine, de l'Égypte, et, par leurs généraux, de toute la côte d'Afrique jusqu'à l'Océan. Maîtres de ces vastes contrées, ils menacèrent à la fois Constantinople, la Sicile et l'Espagne.

Muza dirigea en 710 la première expédition contre la péninsule hispanique, sous les ordres de Tarif.

L'année suivante, il fit passer d'autres troupes en Espagne, commandées par Tarick, qui effectua son débarquement à la pointe d'Europe, au pied du rocher qui en a conservé le nom [1].

Ces troupes se répandirent dans la Bétique et dans la

1. Gibraltar. *Gebel-al-Tarik*, mont de Tarik.

Digitized by Google

Lusitanie, d'où Enéco, cousin de Roderich, envoyé contre elles par ce prince, tenta en vain de les repousser. Enéco périt dans un combat.

Roderich se mit lui-même à la tête de son armée, et s'avança au-devant des Arabes jusque dans les environs de Xerès de la Frontera, ville d'Andalousie, située sur les bords du Guadelette. La bataille qu'il livra aux Sarrasins fut vivement disputée de part et d'autre; où plutôt ce fut une suite de combats qui durèrent depuis le 19 jusqu'au 26 juillet 711. Le comte Julien passa aux Arabes. On ne cessa de combattre que lorsqu'à la fin du septième jour, le roi, qui était tombé dans la mêlée, ne reparut plus au milieu des siens. Les Wisigoths battirent alors en retraite. On ne retrouva plus le corps de Roderich, mais seulement son cheval et sa couronne qui gisaient au bord du fleuve. Avec lui avait péri la plus noble partie de l'armée. Tarik, victorieux, renversa tous les faibles partis qui tentèrent encore, à Sigonie, de s'opposer à sa marche sur Cordoue, et s'empara sans résistance de Tolède.

Muza vint l'année suivante le rejoindre avec douze mille hommes de troupes fraîches. Ils s'avancèrent ensemble jusqu'à Sarragosse et portèrent leurs étendards jusque sur les rives de l'Ebre. L'Espagne entière fut conquise, à l'exception des Asturies, dans les montagnes agrestes desquelles Pelage, fils du duc Favila que Witiza avait fait mourir, rassembla les débris de sa nation, et jeta les fondements de la nouvelle monarchie espagnole.

Tarik et Muza ne tardèrent point cependant à être en désaccord. Ils furent l'un et l'autre rappelés à Damas par le calife Valid. Muza laissa le gouvernement de l'Espagne à son fils Abdala, qui choisit Séville pour résidence. De 713.
nouvelles colonies arabes traversèrent les mers; et la

Digitized by Google

puissance de ce peuple se consolida avec une telle rapidité dans la péninsule, que, déjà en 721, Abdala ayant été remplacé par Zama, ce dernier porta ses armes au delà des Pyrenées. Il s'empara de Narbonne et vint mettre le siége devant Toulouse, ville qui faisait partie du territoire d'Eudon, duc d'Aquitaine.

La paix que ce prince venait, comme nous l'avons vu, de conclure avec Karl, à qui les coups qu'il portait partout à ses ennemis avaient déjà donné le surnom de Martel, lui permit de voler au secours de cette place.

Il livra sous ses murs aux Sarrasins une bataille sanglante, qui coûta la vie à leur général.

Cette première invasion du Sud de la France par les Arabes, fut suivie d'une seconde que fit quatre ans après
725. Ambiza, successeur de Zama. Ce général s'empara de Carcassonne, de Nîmes et des autres villes de la Septimanie, et étendant ses conquêtes jusqu'au Rhône, mit sous le joug tout le pays qui avait appartenu aux Wisigoths.

Karl Martel était alors occupé contre les Allemanes que Pépin n'avait pu totalement faire rentrer dans le devoir.

Les ruines de plusieurs des vieux donjons que la noblesse allemane avait élevés sur la Forêt-Noire et sur l'Alb, ont conservé dans leurs légendes les souvenirs de cette expédition à laquelle ils durent leur destruction[1]. Il s'avança jusqu'aux confins du pays, et après avoir forcé le duc Théodebald à reconnaître les anciens traités, il passa le Danube pour entrer dans la Bavière.

Théodon II avait régné avec éclat sur cette province depuis 680 jusqu'en 722. Il avait, encore de son vivant, partagé ses États avec ses trois fils Théodebert, Théode-

1. Voy. mes *Vieux Châteaux du duché de Bade*, fol. 1850.

Digitized by Google

bald et Grimoald, de manière qu'à cette époque le duché avait quatre souverains. Le dernier, Grimoald, qui avait survécu à ses frères, ayant péri victime d'une sédition, Karl, vainqueur des Allemanes, parut dans le Norique, et rétablit l'ordre parmi les Bavarois. Il leur donna pour duc Hubert, fils de Grimoald, et ayant vu Sunehilde, une des proches parentes de ce prince, dont la beauté le frappa, il la prit pour épouse et l'emmena en Austrasie, ainsi que Bilitrude, veuve de Grimoald, qui y suivit cette nièce[1]. La malheureuse Sunehilde fut toutefois plus tard repoussée de son lit, et termina ses jours dans un couvent.

Karl parut une seconde fois en Bavière en 728, appelé par de nouveaux troubles qui y avaient éclaté, sans que les annales fassent connaître ce qui les provoqua.

A la même époque avait lieu au Nord l'invasion des Saxons qui entrèrent sur les terres de l'Austrasie. Karl, avec sa vigueur accoutumée, ayant réglé les affaires du Sud, courut s'opposer à leurs déprédations. 728.

La coalition des Saxons était alors encore, suivant le témoignage de Béda[2], partagée, comme aux temps de l'antique Germanie, en diverses tribus, qui toutes avaient leur chef indépendant l'un de l'autre, et qui seulement en temps de guerre élisaient un duc pour les commander.

Cette coalition redoutable comprenait alors tous les peuples du Nord de la Germanie, depuis le Bas-Rhin et la Baltique jusqu'à la Bohême.

Les nations qui la composaient étaient partagées en trois grandes tribus, sous les noms d'Ostphaliens, d'Engriens et de Westphaliens.

Les premières, aussi nommées toutes collectivement

1. On croit qu'elle était fille de Théodebert.
2. Béda, L. V, c. 11.

Digitized by Google

Ostlænder, c'est-à-dire habitants de l'Est, recouvraient les campagnes de la partie septentrionale du Holstein et la partie orientale de la Saale et de l'Elbe jusqu'à la vieille Marche. Celles de la province d'Engern étaient les descendants des anciens Angrivares, restés sédentaires dans le pays depuis les guerres que les Romains leur avaient faites. Les Westphaliens, ou habitants de la province occidentale, comprenaient toutes les autres peuplades de la coalition de l'Ouest en deçà de l'Aller, et par conséquent aux frontières de l'Austrasie et de la Thuringe. Chacune de ces grandes tribus était donc subdivisée en plusieurs peuples qui, chacun indépendant l'un de l'autre, avaient tous leur chef politique qu'ils élisaient.

C'était l'époque des prédications de St. Boniface, dont nous aurons plus tard occasion de parler.

Pendant que cet apôtre de la Germanie s'efforçait de propager la foi au sein de la Thuringe, les peuples de cette dernière contrée, exaspérés contre le pouvoir tyrannique de leurs ducs, Théobald et Hédène, appelèrent contre eux les Saxons.

Karl Martel entra dans la Thuringe, et en chassa ces hôtes turbulents.

En Italie régnait Luitprand, l'un des rois qui a le plus fait honneur au trône des Lombards.

Cunibert, resté seul maître du royaume après la mort de Bertharide (689), laissa la couronne à son fils Luitbert, jeune enfant qui monta sur le trône sous la tutelle du duc Asprand.

La paix dont le royaume jouit au dehors pendant ces deux règnes, fut troublée à l'intérieur par la double révolte du duc de Trente, Alachis, qui tomba en 694 en combattant contre son souverain, et par celle de Ragoubert, duc de Turin, qui, mettant à profit la minorité

Digitized by Google

de Luitbert, battit les troupes royales en 704 près de Novarra.

Aribert, fils de ce duc, qui mourut peu de temps après sa victoire, continua la guerre contre le jeune prince, dont il battit l'armée près de Pavie. Il s'empara de sa personne, et l'ayant fait tuer dans un bain, il se fit reconnaître roi sous le nom d'Aribert II. Il poursuivit sans relâche tous ceux qui avaient tenu le parti de Luitbert, et entre autres Asprand, qui se vit contraint de fuir en Bavière, où il demeura pendant près de dix ans.

Asprand parvint cependant à mettre dans ses intérêts le duc Théodebert; il traversa avec ce prince les Alpes pennines, et vint livrer à Aribert, sous les murs de Pavie, une bataille qui fut vivement disputée de part et d'autre. Les troupes d'Aribert conservèrent même leur position. Mais craignant pour le lendemain, et avec le dessein de se réfugier chez les Francs, Aribert, qui s'était chargé d'or, voulut passer le Tessin et se noya dans ses flots (713).

Sa mort laissa le trône à Asprand, qui cependant n'en jouit que trois mois. Les Lombards, voyant la maladie le consumer, nommèrent, encore de son vivant, son fils Luitprand pour son successeur.

L'Italie, à l'époque qui nous occupe, était agitée par les querelles des images, querelles qui, de Constantinople, où l'esprit sophistique avait déjà excité tant d'interminables disputes, envahirent le monde chrétien.

Les images avaient été inconnues aux premiers temps du christianisme. Ce ne fut guère qu'après le règne de Constantin que la coutume s'introduisit d'avoir chez soi des crucifix, des statuettes et des bas-reliefs ou tableaux représentant la vierge, les apôtres et d'autres personnages bibliques, dont l'apparition sensible excitait la piété; car

alors il n'y avait point encore d'autels érigés pour les saints, point de messes célébrées en leur nom.

Mais peu à peu cet usage s'introduisit aussi dans les églises. D'abord transportées dans les temples comme ornement, ces images devinrent l'objet d'un culte particulier, et le peuple finit par leur attribuer des vertus et des miracles.

Déjà l'empereur Philippique Bardane avait cru devoir mettre un terme à cet abus, en défendant ce culte dans un synode tenu à Constantinople. Il s'était à ce sujet brouillé avec le pape Constantin.

Léon l'Isaurien ayant renouvelé cette défense par un décret, excita une révolte parmi les Grecs, qui vinrent avec des vaisseaux jusqu'à Constantinople, dans le dessein d'élire un nouvel empereur.

Cette sédition augmenta la sévérité du prince. Il n'avait ordonné que l'abolition du culte des images, et il fit maintenant abattre toutes les statues et les représentations du Christ avec les saints.

L'ordre fut envoyé en Italie, dans l'exarchat et dans toutes les provinces qui dépendaient encore de l'empire, d'en faire autant. L'empereur écrivit lui-même à ce sujet à l'évêque de Rome. Sur le refus du prélat, il le menaça de sa disgrâce et de le déposer.

Grégoire, loin de se rendre aux désirs du souverain, fit fomenter une sédition parmi le peuple, et, sous prétexte que les mesures prises par Léon étaient injurieuses à la religion catholique, il l'excita à refuser le tribut.

Basile était à cette époque duc et gouverneur de Rome au nom de l'empereur. Ayant reçu du souverain l'ordre de s'opposer aux intrigues du pape, il prit la résolution, de concert avec deux autres officiers impériaux, de s'emparer de la personne du pontife, mort ou vivant. Mais le

Digitized by Google

peuple le prévint, égorgea les deux officiers, et s'étant emparé de Basile, le força d'entrer dans un couvent.

Exhilarate, duc de Naples, s'avança vers Rome avec un corps d'armée, afin de venger cette injure. Le peuple exaspéré sortit en armes au-devant de lui, et le tua ainsi que son fils. Les mêmes scènes de désordre avaient aussi lieu à Ravenne où, dans une émeute populaire, l'exarque Paul fut tué.

Grégoire, non content d'avoir soulevé les provinces italiennes dépendantes de l'empire, mit aussi de son côté le roi des Lombards, qui jusqu'alors s'était contenté du rôle de spectateur. Luitprand profita des circonstances et en tira parti. Il entra dans l'exarchat, et vint mettre le siége devant Ravenne, dont il s'empara après quelques jours de blocus. Les autres villes comprises sous le nom général de Pentapolie, ou territoire des cinq villes de Rimini, de Pisaure, d'Ancône, d'Osmo et de Vocone, se rendirent les unes après les autres. L'exarque Eutychius promit de grosses sommes au roi et aux différents ducs lombards, s'ils voulaient rentrer dans la neutralité et ne plus soutenir les rebelles. Mais déjà Luitprand avait jeté le plan de la conquête de ce qui restait aux impériaux en Italie, et les autres grands vassaux restèrent fidèles à la politique de leur prince et aux promesses qu'ils avaient faites au pape. Leurs secours sauva le pontife.

Cependant d'un autre côté les armes victorieuses des Lombards menacèrent bientôt aussi le territoire que l'ambitieux évêque avait lui-même convoité.

Grégoire, pour arrêter leur marche, eut recours aux Vénitiens, et parvint à les persuader de joindre leurs armes à celles de l'exarque, et à chasser les Lombards de Ravenne.

Les Vénitiens, dont nous avons décrit l'origine, et qui,

depuis la prise de possession qu'ils avaient faite des lagunes où ils s'étaient fortifiés, avaient été régis par des tribuns pris dans leurs rangs, avaient, en 697, changé la forme de leur gouvernement, et tous ensemble, peuple, tribuns et clergé, ils avaient dans la ville d'Héraclée mis un duc à la tête de leur république. Le duc Orso, à la prière du pontife et de l'exarque Eutychius, qui avait cherché un refuge à Venise, fit équiper une flotte, qui parut tout à coup devant Ravenne. Hildebrand, petit-fils du roi, et Pérédée, duc de Vicence, qui étaient renfermés dans la ville, n'eurent que le temps de rassembler leurs troupes pour se préparer au combat. Mais le premier fut pris dans la mêlée, et le second, après une vigoureuse résistance, tomba percé de coups. Les Vénitiens s'emparèrent de Ravenne, et bientôt après toute la Pentapolie fut de nouveau arrachée aux Lombards.

En même temps Thrasimond, duc de Spolette, et Romoald, duc de Bénévent, se révoltèrent contre l'autorité de Luitprand.

Le roi, par une politique raffinée, non-seulement fit alors la paix avec l'exarque, afin de délivrer Hildebrand du pouvoir des Vénitiens, mais il fit encore alliance avec lui, afin de pouvoir mieux se venger de la perfidie du pape et de la défection des deux grands vassaux.

729. Son armée parut en effet bientôt après sur les terres de Spolette et de Bénévent, et força les deux ducs révoltés à lui demander pardon et à lui donner des ôtages. Ensuite, réunissant ses troupes à celles des impériaux, il s'avança sur Rome, et vint placer son camp dans la plaine de Néron devant le château de St.-Ange.

Dans cette extrémité, le pontife, qui avait en vain demandé du secours à Karl Martel, et qui connaissait la grandeur d'âme de Luitprand, eut recours à sa géné-

Digitized by Google

rosité. Jamais suppliant n'avait été renvoyé sans grâce par le souverain. Le pape le savait. Il prit courage, et entouré de son clergé et de quelques Romains de distinction, il vint le trouver dans son camp, et lui fit un tel tableau du tort que la religion aurait à souffrir, si un roi, qui jusqu'alors en avait été le soutien, s'en déclarait l'ennemi, et combien, au contraire, en la soutenant, il s'attirerait de louanges de la part de tous les fidèles et de la postérité, que, vaincu par ses paroles, le prince se jeta à ses genoux, soit qu'il sentît quelques remords, soit qu'il se laissât séduire par le ton de majesté que le pape avait su prendre, soit enfin qu'il fût entraîné par cette inconstance naturelle à l'homme qui lui fait tout à coup changer de dessein. Il rompit le traité fait avec l'exarque, et jura au pontife de respecter et de faire respecter le Saint-Siége. Tout ce qu'il fit pour Eutychius, fut de le raccommoder avec le pape, et de faire lever l'excommunication que Grégoire avait lancée contre lui.

Mais les peuples de l'Italie, que les intrigues du pontife avaient soulevés, n'en continuèrent pas moins leur refus à l'autorité impériale, et proclamèrent même un nouvel empereur, du nom de Tibère, plus généralement connu sous le surnom de Pétase. Grégoire, qui avait tout à redouter de cette sédition, excita maintenant les Romains contre ce rebelle qui, pris en combattant, fut décapité et dont la tête fut envoyée à Constantinople. Grégoire espérait par là faire oublier à la cour d'Orient les torts qu'il avait eus envers elle. Mais Léon ne se laissa point éconduire. Il renouvela, au contraire, ses ordonnances contre les images, et pour se venger du pape, dont 730.
les projets d'agrandissement ne lui avaient point échappé, il détacha du patriarchat de Rome les évêchés de l'Illyrie, de la Calabre et de la Sicile, qui jusqu'alors en avaient

Digitized by Google

fait partie, et les réunit au patriarchat de Constantinople. On peut dire que de cette époque date la séparation de l'Église grecque et de l'Église latine, dont les disputes ultérieures furent d'une moindre importance pour les deux patriarchats, et ne furent qu'une conséquence de la désunion qui ne cessa d'exister entre eux.

Cependant les Sarrasins d'Espagne menaçaient de plus en plus la Gaule.

731. Eudon, duc de Gascogne, avait rompu le traité qui l'unissait à Karl Martel, et s'était allié à Manuza, gouverneur des provinces en deçà de l'Èbre, qui lui-même s'était révolté contre l'autorité des califes. Il lui avait donné sa fille en mariage. Karl, sur la nouvelle de cette rupture, entra aussitôt dans l'Aquitaine, la ravagea jusqu'à la Garonne, et après avoir battu Eudon dans deux combats, le força de capituler.

Eudon cependant, qui comptait toujours sur le secours de Manuza, temporisa autant que possible, pour ne point remplir les conditions de cette capitulation.

Mais Manuza fut lui-même attaqué par Abdérame[1], que l'émir des Sarrasins avait nommé vice-roi d'Espagne. Il fut mis en fuite, et bientôt après fut assiégé dans une de ses places. Ayant toutefois trouvé moyen de s'échapper, il se retira dans les montagnes, où cependant poursuivi et ne pouvant éviter d'être pris, il se précipita du haut d'un rocher. Son épouse Lampagie, d'une rare beauté, fut envoyée prisonnière au calife.

Eudon voulut venger la honte de sa fille, et attira ainsi les Sarrasins dans la Gaule. Abdérame s'avança jusqu'à Bordeaux, dont il fit le siége. En vain le duc d'Aquitaine demanda du secours à Karl Martel; avant qu'ils

1. Abd-Arrahman pour Abd-al-Rahman, serviteur du miséricordieux.

Digitized by Google

ne pussent être arrivés, la ville fut prise, et Eudon, mis en déroute sur les bords de la Dordogne, fut contraint d'aller chercher un refuge auprès de Karl.

Le duc des Francs comprit le danger qui menaçait la Gaule.

Il rassembla une armée considérable, et fit avancer sur la Loire toutes les forces de la Neustrie et de l'Austrasie, et les auxiliaires du Rhin, de la Thuringe, de la Souabe et de la Bavière.

C'était l'Europe chrétienne qui combattait pour sa foi contre l'envahissement de l'islamisme.

Abdérame, après avoir ravagé l'Aquitaine, s'empara de Poitiers.

Karl marcha contre lui et vint placer son camp dans une plaine entre le Cher et la Loire. Pendant huit jours les deux armées furent en présence. Enfin une action s'engagea, terrible, s'il faut en croire les chroniques du temps, et qui surtout fut désastreuse pour les Sarrasins, dont l'armée innombrable, beaucoup plus forte que celle des Francs, fut mise dans une épouvantable déroute [1]. Eudon contribua principalement au succès de cette journée en venant fondre sur le camp d'Abdérame, qu'il força, et dont la perte mit de l'hésitation dans les rangs des Sarrasins. Leurs flèches furent impuissantes contre la force, le courage et le fer des Germains et des Austrasiens [2]. Abdérame tomba en combattant, et en cherchant en vain à rallier ses bataillons. Sa mort décida la fuite des Arabes, qui ne s'arretèrent plus que dans la Septimanie.

oct. 732.

1. Selon Paul Diacon, trois cent cinquante mille Sarrasins auraient été tués. Il est plus probable que tel était le nombre d'hommes composant leur armée, dont les pertes durent être non moins considérables que leur retraite fut précipitée.

2. Voy. Roderig, c. 14.

Digitized by Google

Karl ne se mit point à leur poursuite, mais fit repasser la Loire à son armée.

733. Il entra l'année suivante en Bourgogne et dans la Provence, où il paraît que quelques révoltes avaient eu lieu. Il pacifia ces provinces, et pour mieux les tenir sous le joug, laissa dans Lyon, dans Arles, dans Marseille et dans les autres villes, des troupes sur la fidélité desquelles il pouvait compter.

Tandis qu'il était ainsi occupé dans le Sud de la Gaule,
734. les Frisons remuèrent dans le Nord.

Ratbod avait enfin cessé ses hostilités contre les Francs austrasiens, et en se soumettant à Karl, il avait consenti à recevoir St. Wolfram, que le duc lui avait envoyé pour le convertir au christianisme ainsi que son peuple.

Son successeur, Poppo, recourut aux dieux de sa patrie, et releva leurs autels au milieu des bois qui leur avaient été consacrés.

Assis au sein de l'Helgoland, grande île que les flots de l'océan ont depuis recouverte, à l'exception d'un faible rocher, il prétendait y braver l'autorité du suzerain.

Karl, appelé par les persécutions auxquelles les chrétiens étaient en proie, entreprit contre lui une expédition non moins remarquable que celle qu'autrefois Drusus avait faite dans cette contrée, et avec une flotte porta son armée sur les côtes du Wester-et-Ostergau, où il livra aux Frisons une bataille qui entraîna leur réduction.

Eudon d'Aquitaine mourut en 735, laissant ses États à ses deux fils Hunold et Hatto.

Karl reporta ses armes vers le Sud, et traversant la Loire, mit tout le pays en son pouvoir jusqu'au castel de Blaye. Cependant il consentit à traiter avec les deux princes, et donna à Hatto le comté de Poitiers et laissa

Digitized by Google

à Hunold la première et la seconde Aquitaine, sous la condition qu'il relèverait de lui et ensuite de ses deux fils, Carloman et Pépin.

Cette vassalité, imposée à deux princes par le maire du palais, sans que la couronne ait même été nommée dans le traité, semble prouver de la part de Karl une arrière-pensée de grandeur, qu'il hésita cependant encore à poursuivre à la mort de Thierry, arrivée peu de temps 737.
après ces événements, mais que son fils devait réaliser.

Il y eut alors chez les Francs un interrègne de plusieurs années.

Les Sarrasins étaient cependant encore maîtres de la Septimanie.

Quelques troubles ayant eu lieu dans la Provence, pro- 738.
voqués par un intrigant du nom de Mauronce, ils furent appelés par lui pour soutenir son parti, et s'emparèrent d'Avignon, et ensuite, profitant de ce premier avantage pour se répandre dans la Bourgogne, ils se rendirent maîtres de Vienne, et pillèrent tout le pays jusqu'à Lyon.

Karl envoya d'abord contre eux son frère Childebrand, devant lequel ils se retirèrent, et qui vint faire le siége d'Avignon. Ses ambassadeurs allèrent demander des secours à Luitprand, roi des Lombards, et il envoya lui-même à ce prince son fils Pépin, afin que, selon la coutume du temps, il coupât à ce jeune homme sa première chevelure. Cette cérémonie, que les Francs semblent avoir adoptée des mœurs des Romains, chez lesquels il était d'usage qu'on dédiât les boucles enlevées à l'enfance à Hercule, à Apollon, à Esculape ou à d'autres divinités, fut sanctionné par le christianisme[1], et atteste

1. Voy. au sujet de cette cérémonie à diverses époques, Pétrone,

Digitized by Google

l'amitié qui unissait alors la cour du roi lombard à celle du maire d'Austrasie. Le corps d'armée que Luitprand envoya, s'avança jusque dans les environs d'Arles. Karl traversa lui-même le Rhône, et arrivé avec des renforts devant Avignon, prit d'assaut cette ville, et parcourut toute la Septimanie jusqu'à Narbonne. Athina, général en chef des Sarrasins, s'était renfermé dans cette forteresse, dont il avait fait sa principale place d'armes. Karl en fit le blocus. En vain d'autres troupes, qu'une flotte jeta à terre à l'embouchure de la Berre, dans la Méditerranée, entre Narbonne et Leucate, tentèrent de venir au secours de cette ville. Karl laissa à son frère le soin de poursuivre le siége, et marchant au-devant de ce corps d'armée, l'attaqua sur les rives du torrent, et remporta sur lui une victoire complète.

La suite de ce combat fut la prise successive de Béziers, d'Agde, de Maguelone et de Nismes. Les Sarrasins ne conservèrent plus dans le Sud de la Gaule que les lieux situés au delà de l'Aude, du côté des Pyrénées. Toutes les villes conquises furent démantelées et incorporées au royaume des Francs, auquel elles restèrent depuis cette époque.

739. Les Saxons mirent à profit l'éloignement de Karl Martel pour se ruer sur les provinces septentrionales de l'Austrasie. Karl vola aussitôt à eux, les défit et leur imposa de nouveau le tribut dont Dagobert Ier les avaient déchargés.

Pendant son absence, les rebelles de la Provence re-

Satyr., c. 107; id. c. 29. — Suétone, *in Nerone*, c. 12; id. *in Calig.*, c. 10. — Juvénal, *Satyr.* III, 186. — Callimaque, *Hym. in Del.*, v. 289; l'*Anthol. grecque*, VI, 22. — Dion, *in Aug.*, L. 48; et la Ve *formula precum in lib. sacram. Gregorii : ad capillaturam incidendam et ad puerum tonsorandum.*

Digitized by Google

prirent l'offensive, et se rendirent pour la seconde fois maîtres d'Avignon. Karl revint pour les châtier, rentra dans Avignon qui lui ouvrit ses portes, et contraignit Mauronce à se réfugier dans les montagnes les plus inaccessibles.

Les Sarrasins, qui avaient pris part à ces nouveaux troubles, furent repoussés jusque dans Narbonne qui leur restait encore.

Karl, par ces victoires, parvint enfin à ramener la paix dans l'empire franc.

En vain le pape chercha à l'entraîner dans ses querelles avec le roi des Lombards. Le prince résista à la politique du pontife, tout en lui donnant les plus belles promesses, afin que, de son côté, le Saint-Père sanctionnât sa conduite envers le clergé français.

Karl, en effet, pour soutenir tant de guerres, avait eu besoin du secours de la noblesse, et pour se l'attacher, il n'avait pas toujours épargné les biens ecclésiastiques, dont il avait souvent disposé pour la récompenser.

Beaucoup de rois, et le père de Karl en particulier, avaient donné aux abbayes et à plusieurs évêchés d'immenses dotations. Une foule de seigneurs s'étaient ruinés en se dépouillant de leurs biens pour les donner aux communautés ecclésiastiques. Karl les ravit à ces dernières pour les faire servir à leur tour à payer les services que sur tant de champs de bataille la noblesse lui avait rendus. Plus d'une abbaye, plus d'un évêché, se virent contraints de restituer au fisc ce que la superstition leur avait fait usurper, et de se contenter d'un revenu stipulé par l'État. Il fallait certes toute la force de volonté et tout le pouvoir de Karl Martel pour se permettre à l'égard du clergé une conduite si contraire à la crédulité superstitieuse du siècle où il vivait, et surtout il lui fallait la

Digitized by Google

sanction du chef de l'Église, qui, pressé de tout côté, ne voyait aucun autre prince que Karl qui pût l'aider dans les projets de souveraineté qu'il méditait.

Grégoire II était mort en 731, laissant la mitre à son successeur qui la porta sous le même nom.

Grégoire III, qui ne le cédait au pape défunt ni en finesse, ni en courage, suivit en tout la politique de son prédécesseur. Acquérir le pouvoir temporel dans Rome, tel avait été le but auquel avaient tendu les efforts du premier, et ce fut celui où tendirent ceux de son successeur. Grégoire III chercha à entretenir la discorde parmi les Lombards, afin d'être plus libre dans ses desseins. Il avait, en 732, fait assembler un concile à Rome, où l'anathème fut prononcé contre quiconque se permettrait d'arracher, de détruire ou d'injurier les images; et pour que l'empereur Léon et son fils Constantin, qu'il avait associé à l'empire, ne l'ignorassent point, il leur avait envoyé des ambassadeurs chargés de leur rendre compte des résolutions du synode. Une flotte envoyée dans l'Adriatique pour agir contre l'Italie et les rebelles, avait été dissipée ou détruite par la tempête.

L'empereur n'ayant pu se venger du pontife, s'était contenté d'augmenter d'un tiers la capitation dans la Sicile et dans la Calabre, et de confisquer les biens que l'Église romaine possédait dans ces deux provinces. Le pape n'en fut que plus studieux à conserver l'intégrité du territoire du duché de Rome, que, dans ses projets d'indépendance, il lui importait de voir intact. Il racheta de Thrasimond, duc de Spolette, le castel Gallèse, dont le duc s'était antérieurement emparé. Des différends survenus entre le roi Luitprand et Thrasimond ayant plus tard attiré contre le vassal les armes du suzerain, Thrasimond vint à Rome chercher un refuge auprès du pontife. Luit-

Digitized by Google

prand exigea qu'il lui fût livré. Mais le pape s'y refusa, exemple que suivirent le patrice Étienne, gouverneur de 740.
Rome, et les chefs de la milice romaine.

Luitprand entra dans le duché de Rome, et s'empara successivement d'Améria, d'Horta, de Bomarzo et de Biéda.

Cependant le roi, au lieu de poursuivre ses avantages, étant rentré dans Pavie, le duc, à la tête des Romains, attaqua les garnisons que le roi avait laissées dans ces quatre villes. Godschalc qui, d'un autre côté, s'était fait duc de Bénévent, mit sur pied de nombreuses troupes, et s'alliant aux Romains, aida Thrasimond à rentrer dans son duché, où une ville après l'autre, et enfin Spolette, tombèrent en son pouvoir.

Luitprand prétendit se venger à la fois des deux re- 741.
belles, et marcha avec une forte armée sur Spolette. Il ravagea dans sa marche toutes les possessions de l'Église, et s'avança jusque sous les murs de Rome.

Le pape, dans cette extrémité, eut recours à Karl Martel, et lui envoya une solennelle ambassade avec de riches présents et les clefs du tombeau de St. Pierre, qu'il remettait à sa garde.

Luitprand n'en continua pas moins ses hostilités contre l'exarchat, et revint même une seconde fois jusque devant Rome.

Le pape députa de nouveau vers Karl l'évêque Anastase et le prêtre Sergius, porteurs de lettres qui dépeignaient au prince toutes les tribulations auxquelles l'Église était en proie, et dans lesquelles, *au nom du Dieu vivant*, il le conjurait de ne point préférer l'amitié du roi lombard à *l'amour que lui portait le prince des apôtres*. Il le suppliait de venir au secours de Rome, lui proposant, pour prix de ce service, le patriciat de cette ville, et

Digitized by Google

de se soustraire lui-même à la domination de l'empereur.

Mais la politique de Karl était trop sage, abstraction faite de l'alliance qui l'unissait à Luitprand, pour donner à ses vassaux l'exemple de la révolte, en soutenant ouvertement en Italie celle des ducs de Spolette et de Bénévent. Il reçut avec les plus grands honneurs l'ambassade et la députation du pontife, et déjà il avait désigné pour ambassadeurs à Rome l'abbé Grimon de Corbie, et Sigebert, moine de St. Denis, lorsque la mort le surprit.

22 oct.

Le pape ne lui survécut que d'un mois, laissant le siége apostolique à Zacharie qui, le premier de tous les évêques de Rome, s'y assit sans avoir préalablement fait sanctionner son élection par l'empereur et l'exarque de Ravenne.

Zacharie qui, sans secours, ne pouvait espérer de résister aux Lombards, fit faire des propositions de paix au roi, et se montra disposé à abandonner le parti du duc de Spolette, à condition que les troupes royales évacueraient les quatre villes du duché de Rome que Thrasimond avait en vain promis de reprendre. Luitprand accepta ces propositions, et les troupes romaines se réunirent maintenant aux Lombards.

En vain Thrasimond eut recours à la clémence du souverain. Luitprand le déposséda de son duché et le renferma dans un couvent.

742.

Godschalc, intimidé par cet exemple, résolut de se réfugier en Grèce avec sa famille. Mais au moment où il montait dans un vaisseau prêt à faire voile pour cette contrée, il fut tué dans une sédition populaire, excitée par le parti de Gisulfe, fils de l'ancien duc Rimoald.

Gisulfe fut laissé par le roi dans le duché de Bénévent.

Cependant l'évacuation des quatre villes du duché ro-

Digitized by Google

main traîna en longueur. Le pape, pour l'accélérer, vint lui-même trouver Luitprand à Narni, ville située aux frontières du duché de Spolette, où ce prince s'était momentanément arrêté.

La réception que lui fit le souverain fut aussi gracieuse qu'amicale. Dès qu'il apprit l'arrivée du pape à Orta, il envoya à sa rencontre un de ses principaux officiers, et s'avança lui-même hors de la ville pour le recevoir. Ils assistèrent ensemble au service divin dans l'église de St. Valentin. Le roi lui accorda tout ce qu'il exigeait. Par le traité qui fut signé, Luitprand donna au duché romain une trêve de vingt ans, et non-seulement rendit les quatre villes dont il s'était emparé, mais encore remit au pape divers biens de l'Église romaine, dans la Sabinie, à Narni, à Osimo, à Ancône et dans d'autres lieux, qui depuis longtemps avaient été confisqués.

Lorsque le pape le quitta, il lui donna, pour l'accompagner, le duc Aldebrand de Chiusi et plusieurs autres officiers, chargés de veiller à l'évacuation des quatre villes mentionnées dans le traité.

Le pape se fit, l'année suivante, médiateur entre 743.
Luitprand et l'exarque de Ravenne, auquel le roi avait enlevé la ville de Césène. Enfin Luitprand mourut en 744, laissant la couronne à son petit-fils Hildebrand, qu'il avait, depuis 736, associé au gouvernement.

Les Lombards, bientôt las de ce prince, que ses vices leur rendirent odieux, le déposèrent sept mois après, et mirent à sa place Rachis, duc de Frioul.

Le pape reconnut ce nouveau souverain, et lui envoya 745.
une ambassade chargée de renouveler le traité conclu avec Luitprand. Cependant plus tard des difficultés s'élevèrent, et Rachis vint sur le territoire de Rome mettre le siége devant Pérouse. Zacharie se rendit lui-même

Digitized by Google

dans le camp du roi, et soit que les paroles du pontife aient, comme on le rapporte, contribué à la conversion du prince, soit que, dégoûté de ce monde, Rachis n'ait fait que suivre sa propre inspiration, on le vit, peu de temps après, déposer la pourpre, et endossant l'habit de
749. moine, se retirer dans le monastère du Mont-Cassin.

Il laissa la couronne à son frère Astolphe[1], guerrier dévot et superstitieux, qu'ont surtout rendu célèbre ses querelles avec le Saint-Siége et ses guerres avec Pépin, successeur de Karl Martel.

CHAPITRE XXXIII.

Règne de Pépin-le-Bref.

Karl, peu de temps avant de mourir, avait assemblé les États de la nation, et, du consentement des seigneurs, avait fait le partage des pays francs entre ses deux fils, Karloman et Pépin. Il avait donné au premier l'Austrasie, la Souabe et la Thuringe, et au second la Neustrie, la Bourgogne et la Provence, ne réservant qu'une faible part de chacun d'eux pour former l'apanage de Grifon, troisième fils, qu'il avait eu de Sunehilde de Bavière.

Mais à peine il eut fermé les yeux, que les deux aînés, mécontents de cette dernière stipulation, se réunirent contre le jeune prince qui, incapable de leur résister, alla se renfermer dans Laon, où était sa mère. Il y fut pris, et envoyé par Karloman dans un château des Ardennes;

1. Ou Aistulphe.

Digitized by Google

Sunehilde fut contrainte de se retirer dans le monastère de Chelles. Cependant elle protégea la fuite de sa belle-fille Chiltrude qui, traversant le Rhin pour échapper à la tyrannie de ses deux frères, se réfugia en Bavière, où, contre leur volonté, mais influencée par Sunehilde, qui espérait par là se faire un parti, elle épousa le duc Odilon.

Ce prince se souleva en effet contre le pouvoir de Karloman, et entraîna le duc de Souabe dans sa défection. En même temps Hunold tentait dans l'Aquitaine de se rendre indépendant, comme l'avait été son père.

Les deux princes réunirent leurs forces, et marchèrent d'abord contre ce dernier. Ils traversèrent la Loire à 742.
Orléans, s'emparèrent de Poitiers et de Loches, et mirent en fuite les troupes d'Hunold, qui se vit forcé de reconnaître de nouveau leur suzeraineté. Ils renouvelèrent ensuite le partage de leurs États, et soit politique, soit que les seigneurs voulussent voir rétablie la royauté, ils élevèrent sur le trône un fils de Chilperich II, le dernier des Mérovingiens qui, sans pouvoir, porta la couronne sous le nom de Childerich III[1].

Karloman passa le Rhin vers l'automne de la même année, et s'avança chez les Allemanes jusque sur les rives du Danube. Les peuples de la Germanie s'étaient tous coalisés, et la défection d'Odilon, bientôt suivie de celle de Théodebald, duc d'Allemanie, avait aussi entraîné celle de Théodorich, duc des Saxons. Les Esclavons avaient, de leur côté, fait alliance avec les Bavarois, et leur avaient envoyé un contingent de troupes.

Odilon, à la tête d'une puissante armée, vint prendre 743.

1. Plusieurs historiens ont écrit que ce prince ne régna que sur la Neustrie et la Bourgogne. C'est une erreur qui est prouvée par plus d'un document de l'Austrasie, qui porte pour date une des années du règne de ce souverain.

Digitized by Google

position sur les rives du Leck, rivière qui, des monts du Tyrol descendant vers le Nord, se jette dans le Danube et sépare les campagnes de la Souabe de celles de la Bavière. Il en palissada les bords, et éleva partout des retranchements, afin d'en disputer le passage à l'armée d'Austrasie qui, grossie des troupes que Pépin venait d'amener, se disposait à l'attaquer. Tous les ponts furent détruits, toutes les embarcations furent tirées à terre sur la rive droite.

Karloman et Pépin placèrent leur camp sur la rive opposée, et pendant quinze jours les deux partis s'observèrent.

Odilon n'était pas sans crainte sur les résultats de cette campagne. Il chercha à intimider les deux princes au nom de la religion, et leur envoya le nonce du pape, qui était alors auprès de lui, et qui tenta en vain de leur persuader de se désister de leurs entreprises hostiles contre la Bavière, que le *prince des apôtres protégeait.*

Cependant le lendemain même de cette ambassade, les Francs, qui étaient parvenus à trouver un des points de la rivière guéable, profitèrent des ténèbres de la nuit pour la traverser en silence et sans être vus. Ils surprirent le camp des ennemis qui, forcés dans tous leurs retranchements, furent mis dans une affreuse déroute. Parmi les prisonniers se trouvèrent Gunzebald, évêque de Ratisbonne, et Sergius, ce même nonce du pape, à qui Pépin reprocha maintenant avec ironie la mauvaise foi dont il avait fait preuve en lui annonçant le courroux du prince des apôtres, tandis que la victoire qu'il venait de remporter, prouvait, au contraire, l'intercession de St. Pierre en sa faveur.

La perte de cette bataille dissipa la coalition germanique. Théodorich, avec ses Saxons, reprit le chemin du

Digitized by Google

Nord ; les Souabes rentrèrent dans leurs montagnes, et les Bavarois, qui avaient le plus souffert, se retirèrent jusque derrière l'Inn.

Karloman et Pépin, après être resté pendant près de deux mois dans la Bavière, et avoir enfin forcé le duc Odilon à reconnaître de nouveau leur suzeraineté, partagèrent leurs armées, pour agir séparément contre les Souabes et les Saxons.

Pépin défit les derniers sur leurs Alpes, et Karloman, poursuivant Théodorich, l'assiégea dans le château d'Hochstbourg[1], où il s'était renfermé ; il le contraignit de se rendre.

Les deux peuples obtinrent la paix, qui, cependant acceptée par nécessité, ne devait point, comme nous le verrons par la suite, avoir de fondements bien solides.

Tandis que les deux princes étaient ainsi occupés dans la Germanie, le duc Hunold d'Aquitaine, profitant de leur éloignement, reprit les armes, et s'avançant dans la Neustrie, vint jusqu'à Chartres, qu'il mit à feu et à sang. 744.
La fin des hostilités au delà du Rhin permit à Karloman et à Pépin de repasser le fleuve avec la plus grande célérité et de repousser cette nouvelle agression jusqu'au delà de la Loire. Hunold, dégoûté, se démit du pouvoir. Il envoya son épouse dans un couvent, et se retira lui-même dans un monastère de l'île de Rhé, où pendant vingt-cinq ans il vécut séparé du monde, jusqu'à ce que l'amour des armes se réveillant en lui, il changea de nouveau le chapelet contre le glaive. Il laissa, en attendant, le gouvernement de ses États à son fils Waïfar.

L'année suivante, les Saxons et les Allemanes se ré- 745.
voltèrent de nouveau. Théodebald, excité par Odilon,

1. On croit qu'il était situé sur l'emplacement du monastère de Gertrudenberg, près d'Osnabruck.

Digitized by Google

traversa lui-même le Rhin et se répandit dans la plaine d'Alsace.

Karloman marcha vers les Saxons, prit pour la seconde fois Théodorich prisonnier, et revenant au Sud, entra dans
746. l'Allemanie, et après avoir réduit cette province, en convoqua le peuple devant son tribunal.

Entre Canstadt et Zuffenhausen, non loin du Neckar, s'élève une hauteur[1] où, d'un côté l'armée des Francs, de l'autre les guerriers allemanes parurent en armes devant lui. A un signal donné, la première fit un mouvement, et enveloppant les Allemanes qui, sans soupçons, attendaient l'issue du traité qui devait leur donner la paix, il les fit tous prendre prisonniers. Les principaux auteurs de la révolte, et Théodebald à leur tête, furent décapités en sa présence.

Une action si barbare lui causa plus tard des remords; dégoûté du monde et de ses grandeurs, il se démit de
747. l'empire, et cédant ses États à Pépin, auquel il recommanda toutefois son jeune fils Drogon, il alla, suivi de quelques seigneurs et ecclésiastiques, se jeter aux pieds du pape Zacharie, et fonda sur le mont Soracte, près de Rome, un monastère qu'il dédia à St. Silvestre, et où il prit lui-même l'habit de moine. Quelque temps après, ne se trouvant point encore assez isolé, il le quitta pour l'abbaye du Mont-Cassin, où il donna l'exemple de la plus profonde humilité.

L'esprit remuant des peuples, que Karloman avait domptés, se réveilla en apprenant cette retraite. Ils lui avaient prêté serment comme au chef de l'Austrasie; mais ils ne se crurent point liés par les mêmes serments envers son successeur.

1. *Beim Stein.*

Digitized by Google

Pépin, maître de toute la monarchie, ne fit à Drogon aucune part ni des États, ni de l'autorité de son père; il le renferma dans un couvent. Cependant il mit en liberté Grifon, le reçut honorablement à sa cour, et lui donna quelques comtés pour son entretien.

Ce jeune seigneur, qui aspirait à une plus haute fortune, conçut l'ambitieuse pensée de se rendre maître de l'Austrasie. Il se fit un parti parmi les Francs, et en même temps se lia avec les Saxons, au milieu desquels 748.
il se rendit. Il se mit à leur tête, et commença par faire des courses dans la Thuringe. St. Boniface, l'apôtre de la Germanie, qui, après avoir si longtemps travaillé à la conversion de cette contrée, occupait le siége archiépiscopal de Mayence, lui écrivit à cette occasion une lettre où il l'engageait, au cas que le ciel lui destinât l'empire, à protéger les serviteurs de l'Église et à respecter les monastères qu'il avait fondés.

Pépin fit les plus grands préparatifs pour repousser cette agression. Non-seulement il mit sur pied le ban et l'arrière-ban de la Neustrie et de l'Austrasie, mais encore il fit marcher les Frisons, et se fortifia d'un corps de Vénèdes auxiliaires, qui vinrent se réunir à lui sur les rives du Boda, au sein de la contrée qu'habitaient des Souabes, descendus de ceux de cette nation, qui au milieu du sixième siècle s'étaient établis parmi les Saxons [1]. Ces Souabes du Nord, forcés de se soumettre, furent en grande partie contraints de recevoir le christianisme. Théodorich, obligé de se réfugier dans sa forteresse d'Hochstbourg, y fut pris pour la troisième fois. Cependant le corps saxon, commandé par Grifon, prit position sur l'Ocker [2], petite rivière qui se jette dans l'Aller. Pépin s'avança à sa rencontre. Mais les

1. Voir ci-avant, page 367.
2. Dans les environs de Wolfenbüttel.

Digitized by Google

Saxons, qui redoutaient de risquer le combat, préférèrent se soumettre à un traité, et ils obtinrent en effet la paix à la condition qu'ils paieraient, comme du temps de Clotaire, le tribut annuel de cinq cents vaches qui leur avait été imposé.

Grifon, trahi dans l'espoir qu'il avait mis en eux, se sauva dans la Bavière.

Odilon venait de mourir, laissant le duché à son jeune fils Thassillon.

Les Bavarois reçurent Grifon avec enthousiasme, et s'allièrent avec Lantfried, duc d'Allemanie, qui avait succédé au malheureux Théodebald, mis à mort par Karloman.

749. Pépin, après avoir réglé les affaires de la Saxe, s'avança au Sud contre les deux princes. En vain le pape Zacharie tenta, à la prière de Karloman, qui avait appris dans sa retraite les querelles de ses deux frères, de rétablir entre eux la concorde. Pépin traversa l'Allemanie, passa le Leck, et s'avança jusqu'à l'Inn, derrière lequel les Bavarois s'étaient en masse retirés avec leurs femmes, leurs enfants et leurs bestiaux. Il parvint à gagner les principaux de la nation qui, voyant l'impossibilité de résister aux forces qui allaient se déployer contre eux, abandonnèrent Grifon, comme l'avaient naguère abandonné les Saxons. Ils se soumirent, comme eux, à un traité. Pépin rétablit le jeune Thassillon dans son duché sous la tutelle de Chiltrude. Il pardonna à Grifon, qu'il se contenta de renvoyer en Neustrie, où il lui assigna douze comtés pour apanage, et lui donna la ville du Mans pour demeure. Mais ce prince, qui ne pouvait se résoudre à vivre en particulier, s'enfuit de nouveau bientôt après, et se retira en Aquitaine auprès de Waïfar. Pépin fut plus sévère envers Lantfried, duc d'Allemanie. Il lui ravit son duché, qui

Digitized by Google

depuis cette époque cessa d'être indépendant, et qui fut incorporé à la monarchie franque et régi par des *messagers de la chambre*[1], que les souverains y envoyèrent. Lantfried, conduit prisonnier en France, ne survécut pas longtemps à ses malheurs; il mourut en 751.

Pépin, protégé par la fortune, conçut à cette époque la pensée de renverser la dynastie des Mérovingiens.

Le prestige dont était entouré cette famille, malgré le rôle presque nul que depuis longtemps elle avait joué sur le trône, porta le politique maire du palais à faire sanctionner par la religion une usurpation que ni Pépin d'Héristal, ni Karl Martel, tout puissants qu'ils avaient été, n'avaient osé entreprendre.

Il avait pour lui les barons et les prélats qui, la plupart, lui étaient attachés par les bienfaits qu'ils en avaient reçus. Mais il avait à redouter le bas peuple, chez qui se conserve toujours plus intact l'instinct de la justice et de la droiture. Pour le tromper, il s'adressa à la superstition, et profita des embarras où se trouvait le pontife romain pour le porter à approuver son usurpation, et à faire taire les murmures que le renversement du trône des Mérovingiens aurait pu exciter.

Astolphe, roi des Lombards, avait rompu le traité fait par son prédécesseur, et était entré dans l'exarchat de Ravenne, s'était emparé de cette ville[2], et menaçait 751.
Rome, qui dépendait de l'exarchat.

Pépin envoya une ambassade à Zacharie, et lui fit entrevoir sa protection contre les Lombards, s'il condescendait à servir ses projets d'usurpation. A la demande captieuse qu'il lui fit faire, s'il ne convenait pas mieux de

1. *Missi regales, missi dominici; königl. Kammerboten.*

2. Au mois de juillet, ainsi que le prouve un document cité par Muratori, *Antiq. Ital. Dissert.*, 67.

donner le titre de roi à celui qui seul était capable de gouverner et de soutenir l'État, qu'à un prince faible, hors d'état de rien faire par lui-même, le pape, gagné par les promesses des ambassadeurs, répondit affirmativement, comme Pépin s'y était attendu. C'était, en d'autres mots, reconnaître que Childerich III était indigne de la couronne, et déclarer qu'il était juste que Pépin, qui gouvernait en effet, portât aussi le titre de roi. Fort de cette réponse, qui devait légitimer le détrônement de Childerich, Pépin assembla les États généraux à Soissons, et fit sanctionner par les seigneurs, par le clergé et par le peuple, qui n'osa s'élever contre la voix du prince de l'Église, son usurpation et la chute du malheureux Childerich, à qui l'on coupa la royale chevelure, et qui fut renfermé dans le monastère de Sithieu[1]. Son fils, le dernier des Mérovingiens, fut aussi rasé et renfermé dans l'abbaye de Fontenelle[2] en Normandie.

Boniface, autorisé par le pape[3], plaça lui-même la couronne sur la tête de Pépin et de son épouse Bertrada, en présence des autres prélats des deux royaumes. L'élévation sur le bouclier fut suivie du sacre religieux, cérémonie à laquelle la politique eut alors recours, afin que la religion, donnant plus d'éclat à cet acte, le sanctionnât aux yeux du peuple, et qui, deux ans après, fut, avec une plus grande pompe encore, renouvelée par le pape Étienne. C'était sanctifier le pouvoir royal, et d'un autre côté, c'était reconnaître à l'Église une puissance supérieure à celle des rois. La guerre des Lombards entreprise par Pépin, la conquête, pour le pape, de l'exarchat de Ravenne, et le patriciat, et l'advocatie de l'Église romaine,

1. Près de Térouane.
2. Plus tard St. Vandrille.
3. *Annal. Metens., ad a.* 750.

Digitized by Google

donnés par le peuple romain et par le pontife au guerrier dont il avait couronné le front, furent le résultat de cet événement.

Zacharie mourut sans avoir pu recueillir le fruit de ses intrigues avec le roi.

Le pontife Étienne, qui fut élu à sa place, mourut lui-même trois jours après son élection, et avant qu'il n'eût été intrônisé. On réélut donc un nouveau pape, qui porta la thiare sous le même nom.

Le premier soin d'Étienne II fut de travailler à la paix 752.
de l'Italie. Il envoya au roi des Lombards des ambassadeurs et de riches présents tirés du trésor de St. Pierre, et en obtint une trève de quarante ans, qui fut solennellement jurée.

Mais jamais prince ne fut plus qu'Astolphe parjure à ses serments, quand son intérêt le lui dictait.

Quatre mois s'étaient à peine écoulés depuis la conclusion du traité, que, reprenant les armes, il entra dans le duché romain, et quoiqu'il déclarât ne point vouloir se rendre maître de la ville de Rome, exigea néanmoins de chaque habitant une contribution d'un sou d'or. En vain Étienne lui envoya de nouveaux ambassadeurs. N'étant point accompagnés, comme la première fois, de présents, ils n'en purent rien obtenir.

Pépin était alors occupé contre les Saxons, dont il réprimait de nouveau la révolte, et à qui il imposait un nouveau tribut.

L'empereur Constantin envoya en 753 le silenciaire Jean, de Constantinople, avec des lettres au pape et au roi lombard, dans lesquelles il engageait le premier à faire tous ses efforts pour ramener la paix, et exigeait du second l'évacuation de l'exarchat. Le pape adressa au roi le messager impérial, qui n'en put de même rien obte-

Digitized by Google

nir. Astolphe menaça, au contraire, les Romains de les faire tous passer au fil de l'épée, s'ils n'obtempéraient pas à ses ordres.

Étienne, impuissant contre lui, invoqua le secours du ciel par des prières et des processions, et se ressouvenant des services que le siége de Rome avait rendus à Pépin, et des promesses que le roi franc avait faites à Zacharie, il lui demanda sa protection dans un écrit qu'il chargea un pèlerin de lui remettre.

Grifon, à la même époque, quitta la cour du duc d'Aquitaine, pour se rendre en Italie auprès d'Astolphe.

Pépin fit promettre au pape sa protection, et envoya contre le prince Thadon, gouverneur de Vienne, et Frédéric, qui commandait dans la Bourgogne transjurane, afin d'empêcher son passage dans la péninsule. On en vint aux mains dans la vallée de Maurienne, et le combat fut si obstinée, que Grifon et les deux comtes restèrent sur la place.

Mais avant que Pépin n'eût fait ses préparatifs de campagne, le pape prit la résolution de se réfugier à sa cour. Il lui fit part de ce dessein par une lettre qu'il remit à l'évêque de Goritz, que le roi lui avait député, et qui n'eut pas plus tôt instruit le prince du désir du pontife, qu'il s'empressa de lui envoyer Krottgand, évêque de Metz, et le duc Anklar, afin de l'accompagner en France.

A l'arrivée de ces deux seigneurs à Rome, le silenciaire Jean revint de Constantinople muni de nouvelles lettres de l'empereur, qui ordonnait au pape de se rendre en personne auprès d'Astolphe, et de réclamer de ce prince l'évacuation de Ravenne et des autres villes qu'il retenait.

Étienne se mit donc en route pour Pavie, accompagné des deux envoyés de Pépin.

Digitized by Google

Anklar prit les devants pour annoncer au roi l'arrivée du pontife, qui fut reçu avec tous les honneurs et les égards dûs à son rang, mais qui, malgré les présents dont il accompagna sa mission, ne put la faire réussir. Le roi cependant ne mit point obstacle à son voyage; et le pape arriva donc à la cour de Pépin qui était alors à son château de Pontigo près de Vitry, et qui, avec la reine et ses enfants, se rendit à trois milles au-devant de lui, descendit de cheval dès qu'il l'aperçut, et l'accompagna ainsi à pied jusqu'au château où ils entrèrent le 6 janvier 754.

L'intrigant pontife sut si bien mettre le roi dans ses intérêts, que le prince lui promit, comme il l'avait déjà fait à Zacharie, sa protection contre les Lombards; par reconnaissance, le pape renouvela le sacre du roi dans l'église de St. Denis, afin sans doute de mieux légitimer son usurpation aux yeux de la nation.

Pépin fit sommer Astolphe d'évacuer les villes de l'exarchat et du duché romain.

Le Lombard ne s'était point rendu aux prières de l'empereur d'Orient à qui ces villes appartenaient, et il se rendit moins encore à la sommation du roi franc, qui en effet n'avait nul droit de les réclamer. Dès lors la guerre devint indispensable.

Les États généraux, assemblés par Pépin, accueillirent avec enthousiasme la communication qu'il leur fit de ses projets hostiles contre les Lombards. Il envoya un corps d'armée dans les Alpes, qui, quoique inférieur 755.
en forces à celui d'Astolphe, repoussa l'attaque que ce prince vint en faire, et le contraignit de se renfermer dans Pavie.

Pépin passa lui-même les monts à la tête du gros de l'armée, et vint mettre le siége devant cette ville.

Digitized by Google

Mais Astolphe lui ayant fait faire des propositions de paix et le pape l'ayant lui-même engagé à les accepter, il ne s'avança pas plus avant.

Astolphe s'obligea par ce traité à remettre au pontife les villes de l'exarchat et du duché romain qu'il avait prises à l'empire

Mais à peine il se vit débarrassé des Francs, que, loin de se conformer à ce traité, il parut devant Rome avec son armée à laquelle s'étaient jointes les troupes du duc de Bénévent. Il somma les Romains de leur remettre le pontife qui, sous prétexte de réclamer ces villes au nom de l'empereur, s'était lié au roi franc, afin de pouvoir lui-même s'en emparer et accomplir enfin l'acte politique auquel avaient déjà, depuis Grégoire, travaillé ses prédécesseurs.

Le pape, irrité de voir ses projets anéantis, adressa de nouveaux ambassadeurs à Pépin, et remua ciel et terre pour l'engager à passer une seconde fois en Italie. Il alla jusqu'à feindre cette fameuse lettre de St. Pierre, adressée du ciel au roi franc et à ses enfants, et qui prouve combien la superstition religieuse avait alors, dans toutes les classes, pris de profondes racines. Cette lettre eut son effet.

756. Pépin passa les Alpes, et vint faire le siége de Pavie, afin d'appeler Astolphe sous les murs de cette capitale. Il y reçut les députés de l'empereur, qui vinrent à la fois le complimenter de la part de leur souverain, et réclamer de lui qu'il respectât les droits de l'empire sur les provinces dont les Lombards s'étaient emparés.

Astolphe s'avança pour débloquer Pavie, et cependant renoua des négociations de paix avec le roi franc, qui pour la seconde fois se laissa gagner, et la lui accorda, sous la condition toutefois que le premier traité serait

Digitized by Google

accompli, que la ville de Comachio, serait aussi cédée au pape, et que le tribut de douze mille sous d'or, imposé aux Lombards en 520 par Clotaire Ier, et dont ils avaient plus tard été dispensés par Clotaire II, serait payé de nouveau annuellement.

De cette époque date le véritable pouvoir des papes, qui, forts de l'appui de la cour d'Austrasie, usurpèrent sur l'empire d'Orient, à qui les troubles religieux et les attaques incessantes des Sarrasins, des Esclavons et des Bulgares ne permirent point de s'y opposer, la souveraineté des pays où jusqu'alors les évêques de Rome n'avaient eu qu'un patrimoine étendu, et que la politique des Francs leur laissa en fief avec d'autant plus de condescendance, que la puissance des papes devait servir de contrepoids à celle des Lombards.

Astolphe ne survécut pas longtemps à ces événements; 757.
il mourut, l'année suivante, d'une chute de cheval. Comme il ne laissait point d'enfants mâles, sa mort renouvela l'ambition de Rachis, qui sortit de son couvent et reprit l'épée qu'il avait déposée depuis huit ans[1]. Mais il eut un compétiteur redoutable dans Didier[2], général d'Astolphe, dont le parti fut d'autant plus puissant, qu'il sut mettre le pape dans ses intérêts. Didier fut proclamé roi.

Le pape Étienne mourut quelque temps après.

Le siége de Rome avait espéré de Didier une condescendance, qu'il fut loin par la suite de trouver chez ce prince.

Didier s'allia à Thassillon, duc de Bavière, qui, en

1. Il fut en effet reconnu dans plusieurs villes. Voyez à ce sujet *Muratori*, *Antiq. Ital.*, t. III, *Append.*, p. 1007. — *Angel. a nuce*, *in Not. ad L.*, C. 8. *Chronic. Cassinens.*

2. Contraction de Désiré, *Desiderius*.

Digitized by Google

757, vint à Compiègne jurer foi et hommage au roi franc, mais qui ensuite, ayant épousé la fille du roi lombard, ne fut jamais qu'un allié douteux, jusqu'à ce qu'enfin, en 763, pendant la guerre que Pépin avait à soutenir contre Waïfar d'Aquitaine, sa défection le fit déclarer ennemi de l'État.

Les peuples du Nord de la Germanie se soulevèrent aussi de nouveau, firent des courses sur les frontières de l'Austrasie, y portèrent le pillage et entraînèrent dans l'esclavage un grand nombre d'habitants. Toute la vie de Pépin ne fut plus qu'une suite de guerres soutenues contre ces peuples confédérés, contre les Esclavons, contre les Bavarois et contre le duc Waïfar d'Aquitaine, qui, pendant sept ans, défia toutes les attaques de son suzerain.

Les Saxons, vaincus et refoulés sur la Lippe et sur la
758. Saal, furent, après plusieurs batailles, contraints de se soumettre à un nouveau tribut de trois cents chevaux. Quelques hordes d'Esclavons, qui les avaient soutenus, furent aussi forcées de se reconnaître tributaires. Enfin, après la guerre qui termina la révolte de Waïfar, lequel, refoulé dans les Pyrénées, finit par être tué par ses propres gardes, Pépin tomba malade à Saintes, et se fit trans-
768. porter à Tours, au tombeau de St. Martin, et de là à St. Denis, où il mourut d'hydropisie, dans la cinquante-quatrième année de son âge.

Par la réunion qui avait eu lieu dans le dernier temps de son règne de la Septimanie et de l'Aquitaine à la couronne, toute l'ancienne Gaule romaine se trouva réduite sous l'empire des Francs.

Digitized by Google

CHAPITRE XXXIV.

État politique de la Germanie à l'avénement au trône de Karl-le-Grand.

L'histoire de la Germanie se concentre davantage, dès cette époque, sur son propre territoire.

Les nations qui avaient porté leurs armes au loin sur les terres de l'empire romain, et y avaient fondé des royaumes, les uns déjà écroulés, les autres existant encore, avaient cessé d'exercer une influence directe sur la mère-patrie, à l'exception des Francs qui, conquérants de la Gaule, avaient à la fois étendu leur puissance jusqu'aux Pyrénées, et pris dans la Germanie l'assiette que les Romains avaient en vain tenté d'y conquérir. Les Thuringiens, les Souabes, les Bavarois, c'est-à-dire l'immense étendue de pays qui depuis le Rhin se prolonge jusqu'à la Bohême, étaient soumis à leur suzeraineté. Au Nord, les Frisons, depuis les bouches du Rhin jusqu'à celle de l'Ems, avaient été obligés de reconnaître leur puissance. Les seuls peuples germains qui avaient conservé leur indépendance, quoique quelques tribus voisines des frontières eussent été obligées, comme nous venons de le voir, de se rendre tributaires, étaient les Saxons, dont la coalition réunissait toutes les nations du Nord, depuis le Bas-Rhin et la Baltique jusqu'à la Moravie. C'étaient toutes ces peuplades qui avaient vaincu Varus, et qui, aussi redoutables que leurs ancêtres l'avaient été aux Romains, aussi jalouses de leur liberté, vaincues par les rois francs, mais jamais soumises, avaient conservé

l'ancien culte de leurs pères, leurs lois, leurs coutumes et leur farouche intrépidité.

Plus à l'Est-Nord, d'où étaient sortis les Hérules et ces autres peuples errants, dont les colonies du Pont-Euxin, du Danube et de l'Italie avaient fini par se confondre parmi les habitants de ces lointaines contrées, leurs descendants avaient été refoulés par les populations slaves, qui, à mesure que les grandes migrations des peuples germains avaient eu lieu au Sud, s'étaient, après leur départ, répandus dans le Nord et dans le centre de l'Europe. Depuis l'Elbe et la Baltique, toutes ces terres qui à l'Orient et au Nord avaient été abandonnées par les Germains, s'étaient repeuplées de Slaves, dont la principale tribu était celle des Serbes ou Sorabes, qui s'était avancée jusqu'aux frontières de la Thuringe. Un autre peuple, sorti du Palus-Méotide, et connu sous le nom de Tschèkes ou Tschékiens, du nom du chef aventureux qui le conduisit, s'il en faut croire la tradition, avait pris possession du bassin de la Bohême, sans toutefois que l'ancien nom imposé par les Boïens à cette province, et qui s'était conservé sous l'empire des Marcomans, s'éteignît sous ces nouveaux maîtres. A côté d'eux, les Slaves-Polonais, unis par le sang aux Tschékiens, mais dont le nom ne fut plus tard mentionné pour la première fois dans l'histoire qu'au dixième siècle, avaient pris possession des vastes plaines de la Vistule[1] et des rives du Dniester, s'étaient avancés jusque dans les montagnes de la Silésie.

Entre ces peuples slaves du Nord et ceux qui, au Sud, avaient pris possession de l'Illyrie et de l'ancienne Dalmatie romaine et y avaient, comme nous l'avons vu, fondé les divers États de Dalmatie, de Croatie, d'Escla-

1. Le mot *Pohle*, Pologne, semble lui-même dériver du mot esclavon *Pole*, qui exprime un pays plat, tel que l'est en effet la Pologne.

Digitized by Google

vonie et de Servie, les Huns-Abares tenaient toujours les plaines de la Pannonie, et s'étendaient sur le Danube jusqu'à l'embouchure de l'Enz, au delà de laquelle commençait le territoire de la Bavière, dont ils étaient voisins. Tout leur pays était partagé en neuf cantons ou enceintes fortifiées, dans lesquelles campaient leurs hordes, et dont la principale avait vingt milles de circonférence[1].

Le mouvement de migration au Sud s'était arrêté, et déjà la civilisation remontait du Sud au Nord.

La civilisation guerrière des Romains, et leur colonisation protectrice n'avait pas dépassé le Danube et le Rhin. Celle que les Francs vinrent chercher sur le sol de la Gaule, et qu'ils s'approprièrent, reflua par eux dans les cantons d'où ils étaient sortis.

De tous les peuples qui, comme eux, et à la même époque, s'étaient rués sur les provinces de l'empire romain et y avaient créé de nouveaux États, ils avaient seuls, avec la conquête, gardé une position formidable dans la Germanie. En étendant leur pouvoir sur les peuples du centre, du Sud et du Nord de cette vaste contrée, ils avaient préparé les éléments du nouvel empire qui, sur la chute de celui d'Occident, devait être rétabli par Charlemagne.

Karl, à qui ses conquêtes, la fondation de son empire et la gloire de son règne ont fait donner le nom de Grand, fut, par le testament de son père, nommé son successeur, de concert avec son frère Karloman. Ils furent, l'un et l'autre, reconnus rois par l'Assemblée de la nation. Car, quoique la couronne fût héréditaire, que le pape Étienne, en la posant sur la tête de Pépin, eût expressément défendu de ne la confier à aucun autre hors de la famille

1. Voir Manach Sangallens, L. II, c. 2, et Gebhardi, *Hungarische Geschichte*, t. Ier, page 328.

des Karlovingiens, la nation se réserva toujours le droit de nommer les princes, ou du moins de les reconnaître.

Le partage des États fut la conséquence de ce double choix, qui donna la Neustrie, la Bourgogne, l'Aquitaine et la Provence à Karl, et l'Austrasie, la Thuringe, l'Allemanie, avec les autres pays qui en dépendaient, à Karloman.

Cependant les deux frères ne furent jamais bien unis.

729. Karl, dès le commencement de son règne, ayant eu à soutenir la guerre contre Hunold d'Aquitaine, qui, après la mort de son fils Waïfar, avait quitté son couvent et avait repris l'épée pour reconquérir son duché, reçut quelques renforts de son frère Karloman. Cependant, sans que les raisons nous en soient connues, Karloman le quitta avec ses troupes avant que la campagne ne fût même commencée.

Karl poursuivit seul cette guerre, qui se termina par la fuite et la prise d'Hunold, livré au roi par le duc Loup de Gascogne, auprès duquel il s'était réfugié, et qui, sur les menaces de Karl, le lui remit entre les mains.

La conduite de Karloman indisposa son frère contre lui. Malgré les soins que Bertrada, leur mère, prit de les réconcilier, il exista toujours entre eux une haine secrète, qui en troubla l'harmonie.

L'un et l'autre prince avaient déjà été mariés du vivant de leur père.

La reine-mère tenta de les rapprocher par une nouvelle union, dont la politique leur fit adopter le projet.

Elle se rendit elle-même à Pavie, pour négocier avec Didier le triple mariage de Karl et de Karloman avec les deux filles de ce prince, et de sa propre fille Gisela avec Adelgis, fils du roi lombard et héritier de la couronne.

Digitized by Google

Rien ne pouvait être plus sensible au pape Etienne III, que ce rapprochement entre les deux puissances après que le Saint-Siége eût tout tenté pour se faire un soutien de la cour de France contre les Lombards. Il mit tout en œuvre pour l'empêcher, et écrivit même une lettre aux deux rois francs, qui fit assez d'impression sur Karloman pour le faire renoncer à cette union, mais qui toutefois ne put rompre la négociation du mariage de Karl, qui répudia sa première femme et épousa Sibille, fille de Didier. Cependant le pape n'en continua pas moins ses intrigues, et elles lui réussirent au point, qu'une année ne s'était pas encore écoulée depuis le mariage de Karl, que la malheureuse princesse fut à son tour répudiée. 771.

Karloman mourut subitement peu de temps après, peut-être victime d'un crime politique que les historiens du temps n'ont point osé nous dévoiler. Sa veuve Silberga ne se fia pas du moins à son beau-frère et, pour éviter d'être jetée avec ses deux fils dans un couvent, elle prit la résolution, d'après les conseils de plusieurs seigneurs qui la suivirent dans son exil et lui restèrent fidèles, de se réfugier avec ses enfants auprès du roi des Lombards, où elle fut reçue avec une hospitalité d'autant plus grande que la honte faite à la fille de ce prince l'animait davantage contre le roi franc. Karl se rendit donc maître sans résistance des États de son frère que les barons et les prélats intimidés n'osèrent point lui disputer.

Aussi profond politique que grand guerrier, il comprit que, pour consolider l'empire que l'injustice venait de lui donner, il fallait que la gloire fît oublier son usurpation.

Les Saxons seuls encore étaient, comme nous l'avons dit, séparés de la grande communauté germanique dont toutes les autres tribus étaient soumises aux Francs ou du moins s'en reconnaissaient tributaires.

Karl résolut de les dompter et de les forcer par les armes à recevoir une civilisation que son père et son aïeul avaient en vain tenté de leur donner par les missionnaires chrétiens qu'ils leur avaient envoyés.

Le christianisme jusqu'alors n'avait point encore franchi cette barrière.

Les Romains l'avaient porté sur le Rhin et sur le Danube, où l'avaient adopté par politique tous les chefs barbares qui, à la tête de leurs tribus, s'étaient rués sur les terres de l'empire, mais où cependant encore, il n'avait qu'imparfaitement pris racine, lorsque de pieux cénobites anglais et irlandais vinrent l'y consolider.

L'Irlande avait été soumise au christianisme dès le cinquième siècle.

A la fin du sixième, il avait été porté dans l'île de Bretagne par les missionnaires qu'y envoya le pape Grégoire Ier, et qui, forts de l'appui que leur prêta la reine Bertha, fille du roi mérovingien Charibert, et chrétienne elle-même, y avaient bientôt fait les plus rapides progrès.

L'Austrasie était encore à cette époque en grande partie païenne.

Ce fut de l'Hibernie, de cette île où les instituts cénobitiques furent si nombreux, et d'où déjà était sorti à la fin du cinquième siècle St. Fridolin[1], qui, pendant ses prédications et ses pieuses fondations dans le val de la Moselle, en Lorraine et en Alsace, dans la Bourgogne et dans la Suisse, avait aussi dans une île du Rhin placé le monastère de Sæckingen, non loin du gouffre de Schaffhausen, où le culte d'Odin était surtout en honneur, et où le dieu du fleuve recevait annuellement le sacrifice de chevaux lancés dans ses flots, que vinrent, au commence-

1. Mort en 511. Voy. *Vita sancti Fridolini, abb.*, dans les *Act. Sanct. Boll. Mart.*, t. Ier, p. 433 — 441.

Digitized by Google

ment du septième siècle, prêcher St. Colomban et ses compagnons, parmi lesquels se distingua surtout St. Gal.

Leur influence religieuse s'exerça sur l'Helvétie septentrionale, où les Suèves allemanes étaient, comme nous l'avons écrit, venus se répandre autour des villes désertes et des camps écroulés, seuls restes de l'occupation romaine.

Chassés par ces Allemanes des environs du lac de Zurich, où ils avaient voulu s'opposer aux sacrifices de Wodan, ils s'étaient réfugiés sur le lac de Constance, où ils renversèrent ses idoles. Colomban se rendit ensuite en Italie auprès du roi lombard Agilulfe, et y fonda le monastère de Bobbio dans la Ligurie.

Gal resta dans les environs du lac, et à trois lieues d'Arbon, bâtit, dans le val sauvage de Steinach, la célèbre abbaye qui porta son nom, et d'où le christianisme se propagea dans toute la contrée, en même temps que la hache des pieux cénobites qu'il y assembla en fit tomber les forêts pour les livrer à la culture.

L'impulsion donnée par ce pieux missionnaire ne se ralentit point au septième siècle, et continua pendant le huitième. Tandis que St. Amand détruisait le culte d'Odin sur le lac de Genève, Éligius convertissait les prisonniers saxons, et prêchait en langue teutonique au milieu des dunes de Dunkerque, et sur les bords de l'Escaut et de la Meuse, ceux de cette nation qui, au cinquième siècle, avaient donné leur nom à toute cette côte, et bannis de leur patrie, s'y étaient, au milieu des Moriniens, et avec le consentement des rois francs, établis sous le nom de Flamands[1]. Wigbert, Wolfram, Willebrord, portaient la foi chrétienne chez les Frisons, et le moine Eckbert jusque chez les Danois.

1. *Flamings*, exilés, bannis, fugitifs.

Digitized by Google

Cependant à l'Est de la Franconie s'étaient avancés l'Irlandais Kilian et trois de ses compagnons, et à l'Ouest St. Rutbert et Corbinian.

Kilian, au milieu de sa sainte mission, mourut en 689 de la mort du martyre à Wurzbourg. Émeran fonda l'église de Ratisbonne, et Corbinian le monastère de Salzbourg.

En même temps s'élevèrent, dans la Souabe, le couvent de Füssen, fondé par Magnoald, l'abbaye de Kempten, fondée par Théodor, Offenzel par Offo, la célèbre Reichenau, en 724, dans une île du lac de Constance, par Pirmin, et dans la Forêt-Noire Ettenheimmünster, dont Landolin cimenta la fondation par son martyre.

Au nombre des disciples de Willebrord se montra surtout avec éclat le célèbre Winfried, né à Kirton, dans le royaume des Saxons occidentaux, qui, de bonne heure épris de la vie cénobitique et, malgré son père, entré dans le monastère d'Excester, et ensuite dans celui de Nuiscelle, en partit, conduit par le goût des pèlerinages, et vint à Rome, où son exaltation fut mise à profit par le pape Grégoire II, qui le mit à la tête du mouvement religieux qui s'opérait en Germanie.

Winfried, plus tard connu sous le nom de Boniface, que le pontife romain lui donna, prêcha dans la Hesse et dans la Thuringe, soutenu dans sa mission par Karl Martel, auquel le pape l'adressa et qui devint son protecteur.

Ses succès furent aussi rapides qu'étendus.

Il renversa près de Geismar, dans la Hesse, l'arbre séculaire consacré à Wodan, et fonda la première église chrétienne dans la Thuringe. Car, quoique déjà le christianisme eût eu aux siècles antérieurs quelque retentissement dans ces contrées, la grossière ignorance des habitants en avait dénaturé les principes, et nul autel chrétien n'y avait été élevé.

Digitized by Google

Boniface s'entoura de disciples, et par ses coopérateurs, au nombre desquels furent plusieurs femmes, dont la plus célèbre fut Lioba, il étendit au loin les conquêtes chrétiennes.

Pour récompenser Boniface des services qu'il avait rendus à l'Église, Grégoire III, qui avait succédé à Grégoire II, lui envoya le pallium, et le nomma archevêque et son vicaire en Germanie.

Il lui donna la mission, pendant un troisième voyage que l'apôtre fit à Rome, de régler les affaires ecclésiastiques de la Bavière, pays où, déjà du temps de l'occupation romaine, le christianisme avait aussi pénétré, mais où les incursions des barbares, l'établissement successif des Gépides et des Boïens, les fréquentes invasions des Huns, des Avares et des Slaves, l'avaient en grande partie altéré.

Lorsch[1], capitale du Norique, et de bonne heure le siége d'un métropolitain, avait à diverses reprises été saccagée. Les prédications que firent au septième siècle dans ces contrées St. Rutbert, St. Amand, St. Émeran, n'avaient encore pu y amener une unité de culte, qu'il était réservé à Boniface d'opérer.

Tous les pays soumis à la couronne d'Austrasie étaient partagés au Nord, sur la rive gauche du Rhin, entre les quatre diocèses de Trèves, de Mayence, de Cologne et de Tongres; au Sud, dans l'Allemanie et la Rhétie, entre ceux de Coire, d'Augsbourg, de Constance et de Strasbourg, et dans la Franconie cis-rhénane, entre ceux de Spire et de Worms.

Boniface, secondé par Odilon, duc des Bavarois, entreprit une pareille démarcation pour la Bavière, et la

1. Laureacum.

Digitized by Google

divisa en quatre diocèses, dont les siéges furent établis à Passau, à Ratisbonne, à Freisingen et à Salzbourg.

Peu de temps après il fut chargé par Karloman, frère de Pépin, de constituer de même ecclésiastiquement la Franconie trans-rhénane, qu'il divisa entre les trois évêchés de Wurzbourg, d'Eichstædt et de Burabourg, dernier diocèse qui cependant fut par la suite réuni à l'archevêché de Mayence. Erfurth, dans la Thuringe, fut le diocèse le plus avancé dans l'intérieur de la Germanie.

Au milieu de ses conquêtes chrétiennes, Boniface n'oublia point les intérêts de Rome, dont il servait la politique. Il ne se contenta pas, comme ses devanciers, de convertir les populations païennes et de fonder de religieux établissements au sein des forêts germaniques, il tendit à réformer l'Église et le clergé d'Austrasie, et réussit, en effet, malgré l'opposition qu'il rencontra en Bavière dans l'évêque Virgile de Salzbourg et les docteurs bavarois Ariowulf, Adelbert et Clément, et en Thuringe dans Dortwin, Berthar, Tanbrecht et Hunred, qu'il eut à combattre. Le pape Zacharie, qui avait succédé à Grégoire, lui donna en 745 l'archevêché de Mayence, lui permettant toutefois, vu son âge avancé, d'y nommer un suffragant. Par une décision du même pape, Mayence fut déclaré siége métropolitain, et sa puissance fut étendue sur les églises de Worms, de Spire, de Cologne, de Tongres, d'Utrecht et de tous les peuples que Boniface avait convertis. Cependant cette bulle papale n'eut pas son entier effet, et Cologne continua de rester métropole de la seconde Germanie, avec la suffragance des évêchés de Tongres et d'Utrecht.

Après avoir réglé, dans les divers conciles de Germanie, dans ceux de Leptines et de Soissons, les affaires ecclésiastiques de l'Austrasie et de la Neustrie, secondé à

Digitized by Google

la fois dans ces travaux par Karloman et par Pépin, Boniface tourna de nouveau ses regards vers la Germanie, pour y étendre ses conquêtes spirituelles. Déjà il avait fondé la colonie anglo-saxonne de Fritzlar, qu'il avait confiée à Wigbert. Ce fut alors qu'il conçut la pensée de placer dans la forêt du Buchwald, entre les quatre pays des Bavarois, des Thuringiens, des Franconiens et des Hessois, un monastère qui servît d'avant-poste pour pénétrer chez les barbares qui restaient à convertir. Il en confia l'exécution au Pannonien Sturmio qui, en effet, plaça sur les bords de la Fulde, rivière qui, avec la Werra, se réunit pour former le cours du Weser, les premiers fondements de l'abbaye qui en porte le nom, et qui devint l'école la plus célèbre de la Germanie, d'où, pour me servir des expressions d'un auteur moderne [1], devaient sortir les conquérants religieux qui allèrent envahir la Saxe païenne sous la conduite de Charlemagne.

Boniface posa lui-même la première pierre de la basilique de ce monastère, dont il recommanda, en partant pour sa dernière expédition, l'achèvement à Lull, le plus cher de ses disciples, auquel il laissa l'administration de son vaste diocèse. Parvenu avec sa suite nombreuse au milieu des populations païennes de la Frise orientale sur les rives du Boorn, il fut massacré par elles avec tous ceux qui l'accompagnaient. Il avait exprimé à Lull le désir que ses os reposassent au sein de l'église de Fulde, et ce vœu fut fidèlement rempli par l'évêque d'Utrecht Coëban, qui alla dans la Frise recueillir ses restes pour les déposer dans le temple de l'abbaye.

Tels étaient l'état et les limites de la Germanie chré-

1. Miguet.

tienne, lorsque Karl, ayant réuni à lui toute la monarchie franque, porta ses armes contre les Saxons.

Boniface était mort en 755, et ce fut en 772, par conséquent dix-sept ans après la mort de l'apôtre, et lorsque ses sages institutions avaient eu le temps de se consolider, que cette guerre fut entreprise.

Déjà en 768 Karl avait appelé près de lui Sturmio, pour le consulter sur les moyens les plus propres à porter la civilisation chrétienne chez ces peuples. Le moine Liafvin, peu de temps après la mort de Boniface, avait pénétré jusqu'à Marklo [1], lieu de leurs assemblées consacré par leur culte, et, dans son zèle, il leur avait annoncé le guerrier qui devait les soumettre.

Karl s'entoura de tous les prêtres, abbés, docteurs et cultivateurs de la foi, les plus propres à seconder son entreprise, et traversant le Rhin, entra à la tête de sa nombreuse armée en Westphalie.

Les Saxons vinrent avec courage à sa rencontre.

Mais, après plusieurs combats, où Karl resta vainqueur, il arriva devant le fort d'Eresbourg [2], situé sur une montagne baignée par la Dimel, et qui contenait le célèbre temple d'Irmensul. Le dieu y était représenté sous la forme d'un guerrier, tel qu'était représenté Odin dans le Nord, et tout porte à croire que le souvenir d'Hermann, le libérateur de la Germanie sous Varus, s'était allié au culte odinique d'Irmensul dans la contrée même où le héros chérusque avait remporté sa victoire.

Les Saxons défendirent pendant quelque temps avec la plus grande valeur cette position.

Mais ils furent enfin contraints de céder aux forces supérieures des Francs, qui pendant trois jours furent

1. Sur le Weser.
2. Aujourd'hui Stadberg ou Marsberg.

Digitized by Google

occupés à dépouiller le temple de ses richesses, et ensuite le détruisirent de fond en comble, après en avoir massacré les prêtres.

Karl s'avança sur le Weser avec l'intention de ne plus déposer les armes avant d'avoir réduit toute la nation. Mais le désastre d'Eresbourg avait tellement découragé les Saxons, qu'ils lui envoyèrent des députés demander la paix.

Karl la leur accorda, mit des garnisons dans différentes places, afin de les contenir, et après en avoir reçu des ôtages, leur laissa les missionnaires qui devaient en achever la conquête spirituelle.

Tandis qu'il était ainsi occupé en Germanie, des événements d'une haute importance politique avaient lieu à Rome et en Italie.

Le pape Étienne III était mort, et avait été remplacé par Adrien Ier, fils du consul et duc Théodol.

Didier, qui prenait le plus grand intérêt aux fils de Karloman, avait envoyé complimenter le nouveau pontife sur son élection, et avait tenté, par ses ambassadeurs, d'obtenir qu'il couronnât ces enfants. Mais le pape, loin d'obtempérer à cette demande, avait traité les députés lombards avec une telle arrogance, que, pour venger l'injure faite à sa couronne dans ses ambassadeurs, Didier était entré à la tête d'une armée sur le territoire du pontife, et s'était emparé de Faenza, de Ferrare et de Commachio, lieux que Pépin avait entièrement abandonnés à la cour de Rome. Adrien avait en vain sommé, en termes énergiques, le roi lombard de les abandonner. Loin de faire droit à ses représentations, Didier s'était mis en possession de Sinigaglia, de Montefeltro, d'Urbin, de Surbio, et s'était avancé jusque sur les terres du duché de Rome, où il s'était emparé du château d'Utricoli. Il

envoya maintenant son *ultimatum* au pape, en lui réitérant sa demande, et en lui signifiant que ses troupes ne quitteraient plus les places et les villes dont il venait de se rendre maître, avant que les deux fils de Karloman n'eussent reçu la couronne des mains pontificales. Il lui fit en même temps demander une entrevue, afin de régler ces différends.

773. Adrien resta ferme dans son refus, et cependant députa vers Karl, afin de lui rendre compte de ces événements. Toutes les troupes de la Toscane romaine, de la Campanie et de Pérouse, et quelques autres de la Pentapolie, furent concentrées dans les environs de Rome, que le roi lombard menaçait, mais que cependant le pontife sauva sans le secours du roi franc, en lançant contre Didier les foudres de l'Église. Tels étaient les préjugés de ce siècle, que malgré ses succès, frappé de l'anathème ecclésiastique, ce prince n'osa point continuer sa marche, et recula même jusqu'à Pavie avec son armée.

Mais le pape ne se contenta point de cette retraite, et exigea l'évacuation des villes que les Lombards occupaient encore. Il lia des intrigues avec plusieurs seigneurs et prélats du royaume, et entre autres avec l'abbé Anselm de Nonantola, l'un des plus violents ennemis de Didier. Cet Anselm, duc de Frioul et beau-frère de Rachis, avait, après que ce prince eût eu déposé la couronne pour se retirer au Mont-Cassin, été l'objet des persécutions de Didier, et il fut l'un des premiers à se ranger du côté du pape contre le roi.

Cette faction ennemie envoya elle-même des députés au roi franc, afin de l'engager à passer en Italie, en l'assurant que la nation était prête à se soumettre à lui, et à le reconnaître pour son prince.

Karl, dont les remontrances auprès de Didier pour la

Digitized by Google

reddition des places que les Lombards occupaient, avaient été aussi vaines que celles du pape, prêta d'autant plus facilement l'oreille à ces propositions qu'elles flattaient son ambition.

La campagne d'Italie fut donc résolue.

Deux corps d'armées vinrent se réunir au pied des Alpes, toutes troupes tirées des pays francs, de la Bourgogne, de l'Allemanie et même de la Saxe. Karl, à la tête du premier, se disposa à traverser le Mont-Cenis, et son oncle Bernard, commandant le second, tenta le passage par le mont *Jovis*, qui depuis ce temps fut connu sous le nom de Grand-Saint-Bernard.

Nulle route alors ne conduisait pardessus ces montagnes, et la difficulté de l'entreprise était d'autant plus grande, que Didier en avait fait fortifier toutes les issues.

Mais les traîtres de l'armée ennemie découvrirent aux Francs des sentiers inconnus, et en même temps ils communiquèrent aux Lombards une terreur panique, qui, provoquant leur fuite, permit aux deux colonnes de descendre sans combattre dans les plaines du Piémont.

Karl vint mettre le siége devant Pavie, où Didier se renferma.

Pendant les travaux du blocus, qui traîna en longueur, il se rendit à Rome, renouvela avec le pape les traités faits 774.
avec Pépin, et revenant dans son camp, poussa le siége avec une telle vigueur, que le roi lombard, dans l'impossibilité de se soutenir plus longtempe faute de vivres, consentit à capituler. Le malheureux prince fut conduit en France avec la reine Ansa, son épouse, et jeté dans le monastère de Corbie, où il resta jusqu'à la fin de ses jours. Son fils Adelgis, qui pendant le siége de Pavie s'était tenu renfermé dans Vérone, ne s'y crut plus en sûreté après la chute de la capitale, et se sauva dans un

Digitized by Google

des ports du territoire de Pise, d'où il s'embarqua pour Constantinople.

Ainsi finit le royaume des Lombards en Italie, deux cent six ans après qu'Albouin l'eût établi.

Karl mit sur son front la couronne de fer d'Agilulfe, et se fit reconnaître roi par la nation, à laquelle il laissa du reste ses lois et ses coutumes. Les ducs de Bénévent, de Spolette et du Frioul conservèrent leurs duchés.

Cependant les Saxons avaient profité de son absence pour s'insurger de nouveau, et ils avaient poursuivi jusqu'à Fritzlar les missionnaires qu'il leur avait laissés.

Karl mit des gouverneurs dans la Toscane et dans Pavie, et repassant les monts, apparut à Duren, près du Rhin, d'où, après avoir tenu une assemblée générale des guerriers francs, il traversa le fleuve pour entreprendre sa deuxième campagne contre les Saxons.

Il s'empara du castrum de Siegbourg, mit une garnison dans celui d'Eresbourg, et battit en deux rencontres sur le Weser les Saxons qui en vain voulurent s'opposer au passage de ce fleuve. Il contraignit les Ost- et Westphaliens à se soumettre de nouveau.

Des lettres d'Adrien, qui parvinrent au roi au milieu de cette expédition, et lui découvrirent la conspiration que tramait en faveur d'Adelgis le duc de Frioul Rotgald, auquel s'étaient joints Arigis, duc de Bénévent, Hildebrand, duc de Spolette, et Réginald, duc de Chiusi,
776. le rappelèrent dans la Péninsule.

Rotgald, fait prisonnier, paya de sa tête cette insurrection.

Les Saxons n'eurent pas plus tôt appris qu'il était descendu dans l'Italie, que, reprenant les armes, ils s'emparèrent d'Eresbourg, et vinrent mettre le siége devant Siegbourg.

Digitized by Google

Karl envahit une troisième fois leur pays. Il rétablit la forteresse d'Eresbourg, qu'ils avaient détruite, et les reçut encore en grâce aux bords de la Lippe, où ils vinrent en foule recevoir le baptême, et où, pour les contenir, il éleva le fort de Lippstadt.

Pour les maintenir dans la fidélité qu'ils lui avaient promise, il se rendit de nouveau au milieu d'eux, l'année 777.
suivante, et convoqua à Paderborn une assemblée générale de la nation, à laquelle assistèrent tous les seigneurs saxons, à l'exception de Witikind, l'un des chefs westphaliens, qui s'était réfugié auprès de Sigfried, roi des Danois. Une multitude d'hommes, de femmes, d'enfants, reçut encore, à cette occasion, le baptême; ils jurèrent de renoncer à leur liberté et à tout leur avoir, s'ils abandonnaient désormais le christianisme, ou cessaient d'être fidèles au roi et à ses fils. Ibin l'Arabe[1], gouverneur de Sarragosse, vint trouver Karl à cette assemblée, afin de lui demander sa protection pour lui et quelques autres seigneurs sarrasins contre Abdérame, qui s'était soustrait à l'obéissance du calife et s'était fait un état souverain en Espagne.

Déjà ces seigneurs s'étaient mis sous la protection de Pépin.

Karl, dont l'intérêt, dont la politique est de se servir 778.
de ces Sarrasins contre les Sarrasins, écoute leur demande, et, du sein de la Germanie, passe en Espagne et s'empare de Pampelune, d'Huesca, de Jacca, met le siége devant Sarragosse qui est contrainte de lui livrer des otages et se rend maître de Barcelonne, de Gironde, et d'autres lieux de la Catalogne.

Il se préparait à passer l'Ebre, lorsqu'un courrier lui ap-

1. Ibin-al-Arabi.

Digitized by Google

porte la nouvelle que Witikind, profitant de son absence, avait de nouveau soulevé les Saxons qui, entre Duitz et Coblentz, avaient déjà porté le pillage sur toute la rive droite du Rhin.

Force fut au roi de retraverser les Pyrénées, où périt à l'arrière-garde son neveu Roland [1], cette figure historique dont la poésie du moyen-âge s'est plus tard emparée, et que vinrent attaquer et défaire dans la vallée de Roncevaux les populations chrétiennes de ces montagnes unies aux Musulmans.

779 à 781. Karl envahit pour la quatrième fois la Saxe jusqu'à l'Elbe, et pendant trois années consécutives, en occupa militairement le territoire. Les missionnaires s'avancèrent dans le pays sous la protection de ses armées. Sturmio et les moines de Fulde prêchèrent aux tribus de l'Est; l'Anglo-Saxon Willehad à celles qui couvraient le pays entre l'Ems et l'Elbe; et le Frison Lindger aux peuplades situées entre l'Ems et l'Yssel. Pour mieux dompter l'esprit de révolte et arracher le pays à la barbarie, Karl y éleva des châteaux, y fonda des églises et des monastères, et y établit huit évêchés [2], à la tête desquels furent placés des hommes habiles, et dont il traça lui-même la circonscription. Tout le pays, pour me servir de l'expression du décret royal, fut *réduit en province selon la coutume romaine*, et partagé entre les évêques.

Le roi passa en 781 en Italie, pour régler d'un côté les affaires de l'église romaine, et de l'autre pour chercher par la médiation du pape à ramener à son devoir le duc Thassillon de Bavière. Il se rendit à Pavie et de là à Rome, où il fit couronner ses deux fils puinés Pépin et

1. Eginhard, *Vita Caroli-Magni*, est le seul historien qui en parle.
2. Ces évêchés furent placés à Brême, à Halberstadt, à Hildesheim, à Werden, à Paderborn, à Minden, à Asenbourg et à Münster.

Digitized by Google

Louis, l'un roi de Lombardie, l'autre roi d'Aquitaine. Sa marche ressembla à un triomphe.

Quoique le père de Karl eût laissé au pape l'exarchat de Ravenne, abandonné à lui-même par les empereurs d'Orient, et sur lequel le roi franc avait aussi peu de droit que le pontife, l'évêque de Ravenne avait su se mettre en possession de toute l'autorité, et y commandait en souverain. Karl, par un décret qui prouve toute la puissance qu'il exerçait en Italie et la nullité de pouvoir qu'y avaient les empereurs de Constantinople, remit de nouveau l'exarchat au pape, en s'en réservant toutefois les droits suzerains, comme il les exerçait sur la ville et le duché de Rome. Car la fameuse donation de Pépin et de Karl, fausse ou non, n'a jamais, sous le règne du dernier, empêché que les monnaies papales ne fussent frappées à l'effigie de ce souverain franc; que les deux villes de Rome et de Ravenne ne fussent comptées au nombre des villes métropolitaines de sa couronne et que, selon les circonstances, des envoyés royaux ne se rendissent dans les villes de Rome, de Ravenne et de leur territoire, aussi souvent que le besoin l'exigeait.

Thassillon, duc de Bavière, avait, du vivant de Karloman, tenu le parti de ce prince, et n'avait pas peu contribué à entretenir l'inimitié qui exista entre Karl et son frère. L'esprit d'opposition de ce duc s'était surtout manifesté depuis la chute de Didier dont il était le beau-fils. Les guerres continuelles dans lesquelles le roi franc était entraîné, faisaient désirer à ce dernier un accommodement avec ce prince, et il chargea le pape de sa médiation qui, en effet, eut par ses ambassadeurs le résultat de porter Thassillon à venir trouver le roi à Worms, et à lui donner des otages pour assurance de sa fidélité.

Digitized by Google

782. Cependant les Saxons n'étaient rien moins que soumis. Tandis que les missionnaires leur administraient le baptême, que les forteresses s'achevaient et que partout la paix semblait régner, il se formait au sein des forêts germaniques une nouvelle conspiration plus terrible que toutes les précédentes et dont le chef était ce même Witikind, plus que tous les autres ennemi du nouveau culte et du joug étranger [1].

Karl était dans la plus grande sécurité, et déjà il avait commandé à ses deux généraux Gail et Adalgis, de lever un corps de Saxons, afin de s'en faire un renfort contre les Slaves Sorabes qui habitaient au delà de l'Elbe et de la Saale, et qui à l'instigation de Witikind s'étaient approchés de la Thuringe, lorsque pendant la marche sur le mont Gundel, aux bords du Weser, se firent tout-à-coup, comme au temps de Varus, entendre les cris sauvages de ces mêmes auxiliaires, qui, supérieurs en nombre à l'armée des Francs, la cernèrent de toute part, et renouvelant le combat du Teutobourg, massacrèrent les deux généraux, et firent périr avec eux la plus grande partie de l'armée.

Karl devint furieux en entendant ce rapport. Il avait jusqu'alors été assez modéré par politique; il fut systématiquement cruel par vengeance.

Il parut dans la Germanie, inflexible et irrité, portant partout le pillage, le fer et la flamme, et massacrant tout ce qui lui résista. Arrivé sur l'Aller, il convoqua les nobles du pays, et en faisant saisir quatre mille cinq cents

1. On nous a conservé la formule de leur serment ; je la transcris ici littéralement dans le texte original :

«Hilli kroti Woudana ilp osk un osken Pana Witikin ok kelta of ten «oiskena Karleui ten Slaktenea. Ik tif ti in our un ton scapa un tat Kofe. «Ik slakte ti all Franca up tinen iliken Artis beka.»

Digitized by Google

qui avaient pris part à la révolte, il les fit tous massacrer en un seul jour.

Ce cruel châtiment, loin d'abattre le courage de la nation, ne fit que l'aigrir. Elle se souleva en masse. Witikind, à la tête de l'armée saxonne, vint près de Detmold, attaquer l'armée de Karl supérieure en nombre, et lui livra une bataille qui resta indécise. Dans plus d'un combat partiel, les Saxons eurent l'avantage. Mais ayant tenté une seconde bataille rangée sur les rives de l'Hase, ils furent défaits et mis en fuite. Karl resta au milieu d'eux pendant l'hiver de 785, et tandis que ses armées atteignaient au Nord le Weser et l'Elbe, il tenta de ramener dans l'intérieur du pays la confiance et la paix. Pour mieux réussir auprès du peuple, il chercha à soumettre les chefs; il députa vers Witikind qui s'était réfugié au delà de l'Elbe un de ses gentilshommes du nom d'Amalauwin, qui réussit avec tant de bonheur dans sa mission que cet audacieux Westphalien consentit enfin à se rendre à la parole du roi; Witikind déposa les armes et vint, accompagné d'Albion, autre chef saxon, trouver le roi dans sa villa d'Attigny et y recevoir le baptême avec toute sa suite. Karl lui donna le duché d'Angri.

783.

785.

La soumission de ces deux chefs arrêta l'insurrection, et leur exemple influa sur la conversion réelle du peuple saxon.

Pendant dix ans la paix ne fut plus troublée.

Cette tranquillité fut mise à profit par le gouvernement royal, pour consolider les institutions antérieures que la dernière guerre avait ébranlées ou détruites. Les établissements religieux, dont les habitants avaient été tués ou dispersés furent relevés; la division territoriale, sous le rapport ecclésiastique, tracée en 770 et 780, fut suivie de la division politique en comtés, à la tête desquels fu-

Digitized by Google

rent placés, avec des guerriers francs, des comtes auxquels fut adjugée une partie des terres saxonnes, et qui, avec la mission d'y maintenir la paix publique, devaient y rendre la justice à la manière des Francs. Les églises reçurent des dîmes, et les lois les plus sévères furent promulguées en leur faveur, afin d'empêcher tout retour aux superstitions et aux coutumes païennes.

Karl, à la prière du pape, passa de nouveau en Italie vers la fin de 786, afin de régler les différends du pontife et du duc de Bénévent. Il reçut à cette occasion l'hommage de ce dernier prince, qui se reconnut vassal de la couronne de France, et livra pour otages au roi, comme gages de sa fidélité, ses deux fils Grimoald et Romoald, dont le second fut toutefois bientôt après rendu à son père. Grimoald suivit le roi à Aix-la-Chapelle, où ce souverain se rendit. Mais le fils resté auprès du duc et ce prince lui-même étant morts l'un et l'autre à peu d'intervalle, les principaux seigneurs de Bénévent députèrent vers le roi, afin de réclamer le seul héritier de la couronne ducale qui existât encore. Karl leur rendit donc Grimoald, qui reconnut cet acte de clémence par sa fidélité.

787. Adelgis, en effet, étant parvenu par ses intrigues à faire rompre le projet de mariage de Rotrude, fille de Karl, avec Constantin, Auguste et héritier de la couronne de Constantinople, et ayant obtenu des secours de l'impératrice Irène, cingla maintenant vers l'Italie; il comptait d'autant plus sûrement sur la coopération du duc de Bénévent que les liens les plus étroits du sang les unissaient [1].

Il était aussi parvenu à gagner à sa cause le duc Thas-

1. Adelberga, mère de Grimoald, était sœur d'Adelgis.

Digitized by Google

sillon de Bavière, son beau-père, qui devait par terre conduire une armée en Italie. Mais Grimoald, loin de prêter du secours à Adelgis, avertit le roi de son arrivée, et cependant prit toutes les dispositions pour repousser les Grecs; il appela à son aide le duc Hildebrand de Spolette.

Karl envoya des troupes en Italie sous la conduite de Guinigise, et pour prévenir Thassillon, entra lui-même en Bavière; il s'avança jusqu'à Augsbourg, tandis qu'un autre corps d'armée, sous la conduite de son jeune fils Pépin, déboucha par Trente.

Thassillon, intimidé par un développement de troupes si considérables, vint demander pardon au roi, et pour gage de sa foi, lui laissa en ôtage son fils Théodon et douze des principaux seigneurs bavarois.

Mais à peine délivré du danger, excité à la fois par sa haine contre les Francs et par son épouse Lindgunda, fille de Didier, qui, ennemie irréconciliable de Karl, exerçait sur son époux la plus grande influence, il forma de nouveau contre le roi une coalition avec les Abares. Karl, en ayant été averti, cita le duc à sa barre à Ingelheim. Convaincu d'avoir eu des intelligences avec ces peuples, Thassillofi fut, à la majorité des voix, condamné à mort par ses juges. Le roi cependant lui fit grâce de la vie et se contenta de le dépouiller de son duché; ce qui porta ce prince à prendre le parti désespéré de se renfermer avec ses fils dans l'abbaye de Jumiège. Karl réunit la Bavière à la 788.
couronne, et la partagea en différents comtés héréditaires.

Cependant les Abares n'en continuèrent pas moins la campagne. Un de leurs corps d'armée entra dans le Frioul, et l'autre vint se répandre dans la Bavière. Karl leur opposa ses généraux, qui furent assez heureux pour repousser ces Barbares hors de ces provinces.

Digitized by Google

789. Lui-même, à la tête d'une autre armée, traversa la Saxe, soumit tous les peuples d'entre l'Oder et l'Elbe, et porta les frontières de son empire jusqu'à la Baltique.

Les Abares, en 791, recommencèrent leurs déprédatives incursions. Karl, pour les arrêter, résolut d'entrer lui-même dans leur pays. Les préparatifs de cette campagne furent immenses. Les Francs, les Aquitains, les Saxons, les Bavarois, les Frisons, les Ripuaires et les Thuringiens, fournirent leurs contingents, qui tous furent dirigés sur Ratisbonne, désigné comme lieu de rendez-vous de toute l'armée. A la tête des Aquitains était le jeune roi Louis, à qui son père, en cette occasion et en présence de tous les seigneurs, ceignit solennellement l'épée. Cette armée fut partagée en deux corps, dont les opérations devaient se combiner sur les deux rives du Danube, tandis qu'un troisième corps, composé des troupes d'Italie, devait, sous les ordres du roi Pépin, ou plutôt de ses généraux, agir du côté du Frioul. Les succès de la guerre ne répondirent pas toutefois à la grandeur des préparatifs. La vigoureuse résistance que firent les Abares, et une épidémie qui enleva la plupart des chevaux et démonta la plus grande partie de la cavalerie du roi Karl, ne lui permirent point de s'avancer au delà de la rivière de Raab. Force lui fut de revenir sur ses pas, sans avoir eu d'autre avantage dans cette campagne que de détruire quelques fortins aux frontières de l'ennemi.

La division de Pépin fut plus heureuse, et remporta sur les Abares une victoire décisive.

De tristes nouvelles accueillirent le retour du roi à Ratisbonne. Tandis qu'il était occupé à cette guerre, s'était tramé en Austrasie une sédition, qui menaçait à la fois son trône et sa vie, et dont le chef était un de ses propres fils, aussi du nom de Pépin, qu'il avait eu d'Hi-

Digitized by Google

miltrude, une de ses concubines, et qui, jaloux de la dignité royale donnée aux deux fils d'Hildegarde, Louis et Pépin, ne conçut rien moins que le projet de détrôner son père. Karl, averti du complot par Pardolf, noble Lombard qui avait été l'un des courtisans favoris de Didier, et qui plus tard s'était acquis la faveur du roi franc, fit arrêter les conspirateurs et les fit juger par la diète de Ratisbonne. Quelques-uns furent pendus, d'autres eurent 792.
les yeux crevés, le plus grand nombre fut banni. Pépin, condamné à être rasé, fut renfermé dans l'abbaye de Prum, au diocèse de Trèves, où il mourut après dix-neuf ans de réclusion.

Cependant les Saxons de l'Est remuaient encore. 793.

En même temps les Sarrasins qui, peu de temps auparavant, avaient renouvelé la paix avec le roi Louis d'Aquitaine, l'avaient de nouveau rompue et étaient entrés dans la Septimanie. En Italie, Grimoald, duc de Bénévent, qui avait épousé la jolie Wanzia, nièce de l'empereur grec de Constantinople, avait changé de politique, et avait prêté du secours aux habitants de Gaëte et de Terracine contre le pape.

Karl, dont le pontife réclama la protection, envoya ses deux fils en Italie pour en apaiser les troubles ; par ses généraux il contint en même temps au Nord et au Sud les Saxons et les Sarrasins.

Il resta à Ratisbonne pour présider au tracé du canal qui devait joindre le Rhin au Danube, mais dont le projet, conçu par le roi lui-même, fut bientôt après abandonné par les difficultés que présentèrent l'entreprise [1]. Karl y reçut les députés que le pape envoya pour assister au concile convoqué à Francfort; il se rendit lui-même

1. Il était réservé à notre siècle de voir ce grand projet repris et exécuté par le roi Louis de Bavière.

l'année suivante dans cette ville, où se trouvèrent les évê-
794. ques de la plus grande partie de l'Italie, de la Germanie et des Gaules. A l'issue de ce synode, il marcha en personne contre les Saxons, dont il ravagea le territoire, et dont plus de trente mille hommes furent exterminés.

Cependant la guerre des Abares continuait toujours. Une révolution avait éclaté parmi ces peuples, et plusieurs de leurs princes s'étaient rendus indépendants du khan.

795. Erich, duc du Frioul, fit alliance avec Wonomir, prince d'Esclavonie, et profitant des divisions intestines des Abares pour les attaquer, il entra avec son allié dans la Pannonie. Après plusieurs combats, où il resta victorieux, il parvint jusqu'à l'enceinte où les khans avaient déposé leurs trésors, dépouilles de tous les peuples parmi lesquels ils s'étaient avancés. Les richesses qu'il trouva dans le fort qui les contenait, et dont il s'empara, furent immenses. Karl, qu'au retour de cette campagne Erich vint trouver dans sa ville d'Aix-la-Chapelle, que le roi prenait alors soin d'embellir, en laissa une part aux vainqueurs, en distribua une autre à ses guerriers, et en réserva une troisième au pape Adrien.

796. Mais sur ces entrefaites arriva à la cour la nouvelle de la mort de ce pontife et de l'élection de son successeur Léon III, qui écrivit au roi une lettre pleine de protestations de dévouement et de fidélité.

Les présents destinés à Adrien furent donc envoyés à son successeur, qui, en reconnaissance, en envoya d'autres au roi, accompagnés des clefs du tribunal de St. Pierre et de l'étendard de la ville de Rome. Il suppliait le roi dans un écrit d'envoyer à Rome un de ses ministres, afin de recevoir en son nom le serment de fidélité du peuple romain.

Digitized by Google

Karl n'avait jusqu'alors, comme son père, porté que le titre de patrice, titre que tant de princes barbares avaient aussi portés.

Tant de succès obtenus, tant de conquêtes, tant de gloire acquise, l'enhardirent à prendre celui d'empereur, que nul des nombreux princes qui avaient envahi l'Italie n'avait encore osé usurper.

Une conspiration éclata à Rome contre le pape Léon le 25 avril 799. A la tête des conjurés était le primicère Paschale et le sacristain Campule, neveu du défunt pape Adrien. Pendant la procession des grandes litanies, ils s'élancèrent sur le pontife, tandis que leurs affidés tenaient le peuple écarté, et le jetant à terre, lui donnèrent tant de coups et lui firent tant de blessures, que quelques-uns le crurent mort.

Pour son bonheur, il s'éleva parmi les conspirateurs mêmes quelques différends, qui donnèrent le temps à son chambellan Albin et au duc de Spolette de venir à son secours, et de le retirer vivant encore des mains de ses meurtriers.

Ils le transportèrent à Spolette.

Le duc rendit aussitôt compte au roi de ces événements, et l'exhorta à prendre le pontife sous sa protection, ou, dans le cas contraire, à le contraindre de se justifier contre les accusations de ses ennemis.

Karl, qui était alors à Paderborn, où de nouveaux troubles éclatés dans la Saxe septentrionale l'avaient appelé, ordonna à Léon de venir le trouver.

Ce fut pendant cette entrevue que fut réglé entre l'ambitieux monarque et l'adroit pontife l'acte qui devait mettre sur le front du premier la couronne des Césars[1].

1. Voy. Jean Diacon, *Rerum ital.*, p. II, t. Ier.

Digitized by Google

Le roi renvoya le pape en Italie, et le fit accompagner par les archevêques de Cologne et de Salzbourg, et par quatre évêques, du nombre desquels étaient ceux de Worms et de Freisingen.

La guerre des Saxons ne lui permit pas alors à lui-même de quitter la Germanie.

Il ne se rendit dans la péninsule que vers la fin de l'année suivante, après que la tranquillité eût été rétablie sur l'Elbe.

L'armée de Pannonie avait, pendant ce temps, continué ses succès, et avait poussé ses conquêtes jusque sur la Drave. Le brave Gérold, gouverneur de la Bavière, avait payé de son sang une de ses victoires sur les Abares; l'intrépide Erich périt aussi, peu de temps après, assassiné dans une sédition populaire à Tarsécora, ville de la Liburnie, province située entre l'Istrie et la Dalmatie.

Karl, avant son départ, tint à Mayence l'assemblée des États, et arriva à Rome le 24 novembre de l'an 800.

Les événements qui allaient avoir lieu avaient depuis longtemps été préparés.

Il s'agissait d'abord de disculper le pape des accusations portées contre lui par ses ennemis, afin que le peuple, respectant sa personne, respectât aussi ses décrets. Il fut donc cité dans l'église de St. Pierre devant un conseil des évêques de Rome et de ses environs, et des évêques qui avaient suivi Karl en Italie. Le roi était lui-même présent avec tous ses courtisans; mais l'assemblée se déclara incompétente, ne reconnaissant aucune juridiction qui pût juger l'évêque de Rome. Les accusateurs du pape furent tenus cependant de déclarer le lendemain devant le même conseil quels étaient les torts qu'ils reprochaient au pontife; il fut laissé à ce dernier le soin de se purifier lui-même de cette accusation.

Digitized by Google

Léon se leva donc, et montant en chaire, jura sur l'Évangile et devant tout le peuple assemblé, d'être innocent des méfaits dont l'accusaient ses ennemis[1].

Après cette cérémonie vint la fête de Noël.

Karl assista avec toute sa cour, dans l'église du Vatican, à la grand'-messe que le pontife lui-même célébra. A la fin du service, le pape se tournant vers le roi, qui eut l'air de feindre quelque surprise, lui plaça sur la tête une couronne d'or, et, à haute voix, le proclama empereur des Romains. Tout le clergé, tout le peuple, qui avaient en suspens attendu ce moment de la cérémonie, répondirent à trois reprises par leurs acclamations au salut du pontife, qui fut le premier à se jeter aux genoux du nouvel empereur, et à lui prêter un serment que tout l'Occident reconnut.

Ainsi s'accomplit cet acte qui mit sur la tête d'un roi germain la couronne des Césars, et qui régénéra cet empire d'Occident, qui depuis passé trois siècles avait été détruit.

Cette époque, si célèbre dans les annales, termine l'histoire de l'antique Germanie, et avec elle commence, à proprement dire, cet âge intermédiaire, qui sépare l'antiquité païenne des temps modernes. Les tribus germaniques, toutes réunies sous un même sceptre, à l'exception de celles de la Scandinavie et de celles qui avaient pris possession de l'Angleterre, forment désormais un tout compacte, ont une commune hiérarchie, suivent la même croyance, et sont toutes soumises à la même législation en ce qui concerne leurs rapports avec l'État. Karl, dont le titre de Grand, que lui donna son siècle et que respecte

1. Voy. dans Baronius, *Annal. eccles. ad ann.* 800, le discours prononcé par le pape.

la postérité, récompensa la valeur, continua la soumission de la Saxe, et, pour mieux s'assurer du pays, transporta environ dix mille familles saxonnes en Flandre, en France, sur le Mein et dans Rome, imitant en cela l'ancienne politique des Césars, dont il porta la couronne et dont il eut toute la puissance. Il les remplaça par des colonies slaves, qu'il tira des pays d'au delà de l'Elbe. En même temps des colons militaires, pris parmi les Francs, furent distribués dans les divers districts saxons, qui reçurent toute l'organisation territoriale de la Gaule et de l'Italie. Pour protéger cette frontière septentrionale, fut institué le margraviat du Nord, et pour protéger celle du Sud-Est, fut institué celui d'Autriche ou d'Orient[1], dont les souverains devaient jouer plus tard un si grand rôle. Tout le sol de cette contrée naguère encore si sauvage, changea peu à peu de face, et avec cette civilisation implantée de force par le conquérant, dont on a blâmé le despotisme, mais des vues profondes et politiques duquel la postérité lui tient compte, elle se couvrit de culture, et à mesure que les forêts tombèrent, s'embellit, sous les successeurs de Karl, de villes et de bourgades, dont un des castels royaux qu'il y établit, dont une église entourée de murailles, dont un monastère furent presque toujours le premier noyau.

804.

La Germanie barbare cessa donc avec le nouvel empire auquel l'élément romain et l'élément germanique qui s'unirent pour le former, et auquel le nouveau culte qui devint unitaire dans toute son étendue firent à la fois donner le titre de saint par rapport à l'Église, et de romain et de germanique par rapport aux deux éléments qui le composèrent.

1. Ost-Reich.

Digitized by Google

Lorsque ce vaste corps, fondé par Karl et qui s'étendait des rives de l'Ebre jusqu'à la Raab, et depuis Bénévent jusqu'à l'Eyder, fut démembré sous ses successeurs, ce fut la Germanie qui resta le centre de l'empire, et qui depuis lors exerça pendant huit siècles sur l'Europe une prépondérance qui fut l'effet de la réorganisation sociale que lui donna le premier des nouveaux Césars.

ERRATA.

Page 7, ligne 4, de, lisez : *à*.
« 89, « 14, le, lisez : *la*.
« 110, « 11, Daces et Scythes, lisez : *daces et scythes*.
« 139, « 19, Crysopol, lisez : *Chrysopol*.
« 156, en marge, 216, lisez : 295.
« 185, ligne 10, eux, lisez : *elles*.
« 222, « 30, Téroaane, lisez : *Térouane*.
« 266, « 12, dont il, lisez : *et dont il*.
« 279, « 3, avoir nui, lisez : *avoir beaucoup nui*.
« 286, « 30, Langudoc, lisez : *Languedoc*.
« 308, « 4, Occident, lisez : *Orient*.
« 314, « 21, mère, lisez : *grand-mère*.
« 398, « 32, répandus, lisez : *répandues*.
» 480, 4e ligne de la note, Slaktenea, lisez : *Slaktenera*.

FIN.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Impr. d'Ed. Hunen, rue des Vertus, 27

Digitized by Google

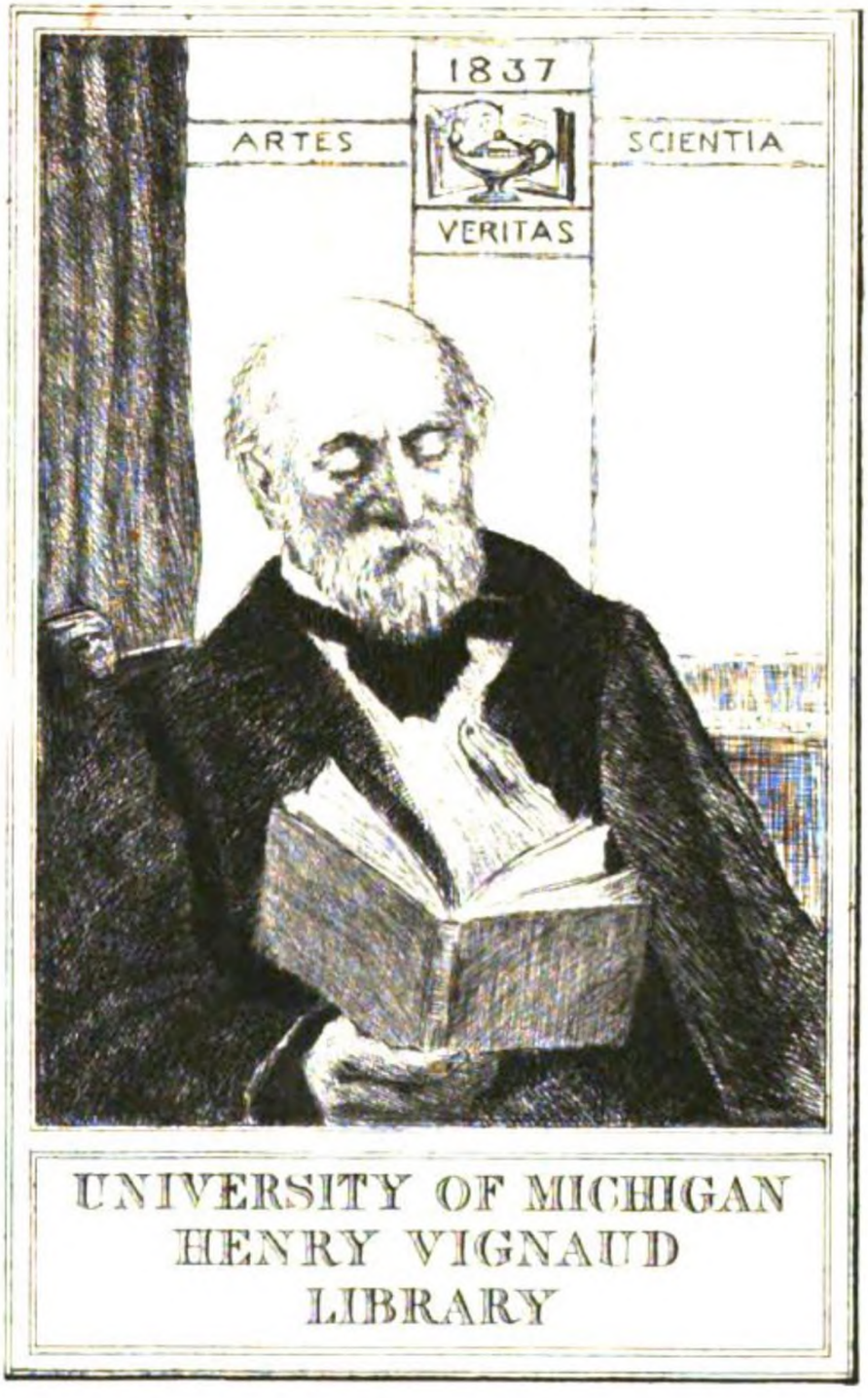
Digitized by Google

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06528 5564

BOUND

JUL 24 1928

UNIV. OF MICH.



UNIVERSITY OF MICHIGAN
HENRY VIGNAUD
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google